

Le verdict

Nick Stone

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NICK
STONE

LE VERDICT



série noire
GALLIMARD

NICK STONE

LE VERDICT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRÉDÉRIC HANAK



GALLIMARD

*Pour Hyacinth, Dwayne & Aimée, Janice
Brown, Colin Bromfield, et Nadine Radford, QC*

« S'il n'y avait pas de mauvaises gens, il n'y aurait pas de bons avocats. »

CHARLES DICKENS

*J'étais en colère contre mon ami,
Je lui ai dit et la colère s'est enfuie.
J'étais en colère contre mon ennemi,
Je ne lui ai pas dit et la colère a grandi.*

WILLIAM BLAKE, *Un arbre empoisonné.*

Prologue

16 mars 2011

Quelques heures avant que sa vie ne bascule directement en enfer, Vernon James pensait à son père. Il n'en avait plus l'habitude, ça ne lui arrivait que deux fois par an, tout au plus, et seulement à contrecœur. Il n'y mettait ni affection ni amour.

Pourtant, cette nuit-là, il allait faire exception à la règle. Il se trouvait dans une impasse, la plus étroite qui soit. Il était sur le point de prononcer un discours à une assemblée de Blancs libéraux incurables, le genre de types qui ne pouvaient pas le piffrer. Et le speech qu'il avait écrit était très mauvais. C'était une liste de ses réalisations personnelles, complètement dénuées de cœur ou d'âme. Cela renforcerait les pires suspicions qu'ils avaient à son égard. Il allait s'en prendre plein la gueule, se faire massacrer. La semaine précédente, Vernon avait été désigné « personnalité éthique de l'année » par le Hoffmann Trust. Cette éminente organisation libérale réunissait un collectif international d'activistes et de groupes de pression traitant de tout un tas de questions, de la protection de l'environnement au respect des droits de l'homme. Vernon était loué pour son travail à Trinidad, notamment pour sa contribution à la transformation des ghettos de non-droit en quartiers prospères. Il avait financé, de sa poche au départ, un système d'éducation et offert un accès aux soins aux employés et à leurs familles. Il était devenu pour eux une sorte de héros, tandis que les médias britanniques le désignaient comme la tête d'affiche du « capitalisme compatissant » dernier cri.

Sa nomination extrêmement controversée avait suscité des réactions brusques et déchaînées. Auparavant, le prix n'avait jamais été décerné à un homme d'affaires, encore moins à un *financier*. Parmi les jurés, deux avaient donné leur démission à grand fracas. Selon eux, Vernon l'avait emporté sur des personnalités bien plus recommandables – à savoir un prisonnier politique iranien, un journaliste russe antigouvernement ou encore une militante, originaire de Bradford, ayant été défigurée à l'acide sulfurique pour avoir fait campagne contre

les crimes d'honneur. Certains avaient boycotté la cérémonie, mais la majorité avait tenu à y assister afin de faire savoir à Vernon ce qu'ils pensaient de lui. Pour couronner le tout, la presse avait décidé de largement couvrir l'événement. Malgré des siècles de progrès constants et de civilisation, le peuple n'avait pas perdu le goût du bon vieux lynchage en place publique.

Les choses s'étaient enchaînées si rapidement que Vernon n'avait pas eu le temps de modifier son discours. Maintenant, il était trop tard. Deux choix se présentaient à lui : se casser ou improviser, esquiver ou se battre.

C'est là que la figure paternelle s'était imposée à lui. Vernon décida de changer de tactique et de prendre de court cette assemblée de nantis réfractaires avec un speech inédit. Il était assurément – ou plutôt *notoirement* – de nature réservée. Dans les rares interviews qu'il avait accordées, il donnait rarement dans le déballage autobiographique. Pas une seule fois il n'avait évoqué sa famille. Les journalistes et autres biographes en herbe se gardaient bien de fouiller dans son passé. Il avait déjà ruiné trois carrières et descendu une maison d'édition à coups de poursuites en diffamation. Le point positif, c'est qu'il avait laissé son passé bien enfoui. Le côté négatif, comme il l'avait récemment découvert, c'était cette haine que les gens lui vouaient, car ils ne savaient presque rien de sa vie. Ils devaient s'en tenir aux informations lacunaires qu'il consentait à livrer dans la presse : c'était un banquier en vue depuis les années quatre-vingt-dix, formé à Cambridge ; il avait mis en place un énorme fonds d'investissement, qui lui avait permis de devenir l'un des hommes les plus riches du pays. Les trous dans sa biographie, ils les remplissaient de leurs projections erronées et de leurs jeux d'associations. Cela le plaçait dans la case des politiciens haïs par les militants de gauche – avec Thatcher, Reagan, Rupert Murdoch, Bush Junior, Dick Cheney et consorts. Étant banquier multimillionnaire, il ne pouvait donc être qu'un politicien *conservateur*... Et donc le *Diable* en personne. Il allait essayer de leur prouver le contraire.

Le spectacle était sur le point de commencer.

Il s'examina une dernière fois dans le miroir de la salle de bains, se rafraîchit l'haleine afin d'atténuer les relents de vodka. Il n'avait bu que quelques verres et il se sentait bien, plutôt confiant. Opérationnel.

On frappa à la porte.

C'était une femme de chambre. Petite et fine, de type eurasien. Elle était plutôt jolie, mais pas son genre.

« Monsieur, désirez-vous qu'on vous prépare la chambre pour cette nuit ? »

C'était quoi ça ? Un accent balte ? Il n'arrivait pas à se prononcer.

« Non, merci.

— Passez une bonne soirée, Monsieur. »

Il fouilla le fond de sa poche et en sortit un billet de dix livres. La fille afficha un grand sourire. Elle n'avait rien fait pour mériter ce pourboire, mais Vernon était officiellement entré dans le rôle du type bien.

La cérémonie avait lieu dans la salle de banquet principale du Blenheim-Strand, l'hôtel le plus branché de Londres, en raison de sa cote auprès des médias et d'une clientèle composée majoritairement de stars. Vernon s'était installé dans la suite 18, au douzième étage, dont l'atout majeur était la vue panoramique sur la Southbank et la ville s'étalant à l'horizon. Pourtant, il n'avait pas eu le temps d'en profiter, trop occupé à regarder la défaite en face, sans ciller.

Il monta sur scène sous de faibles applaudissements. Deux cents personnes dans la salle, mais on aurait dit qu'il n'y en avait qu'une petite douzaine, vu la timidité avec laquelle ils se donnaient la peine de l'accueillir. Vernon posa le trophée – un grand E majuscule en verre compact bleu, avec son nom inscrit sur le socle en laiton – sur un coin du pupitre. Il contempla l'espace devant lui, ce champ de bataille, crépitant déjà sous les premières salves comme autant de grognements naissants. Il pouvait clairement distinguer les deux premières rangées et les visages autour des tables. Au-delà, ce n'était qu'ombres et silhouettes. Quelques flashes d'appareils photo se déclenchèrent. Il se racla la gorge et s'apprêta à parler, sans notes ni prompteur. Il avait tout mémorisé.

« On dit que les récompenses ne sont jamais décernées aux bonnes personnes. Et pour une fois, l'adage a raison. Je ne mérite pas celle-ci. »

Il s'attendait à une réaction de l'auditoire, au minimum à un semblant de brouhaha... Mais personne ne dit mot. Il régnait un tel silence qu'on pouvait entendre le bourdonnement de son micro.

Il était content d'avoir pu s'enfiler quelques verres au préalable. Deux doubles vodkas dans sa chambre après avoir relu une dernière fois son discours, puis deux autres pendant le repas. Cela ne le rendait pas plus audacieux ni n'allégeait l'immensité de la tâche qui lui incombait, mais son angoisse et sa tension s'étaient quelque peu atténuées.

En premier lieu, il remercia les autres nominés pour leur engagement et leurs succès respectifs. Il s'était renseigné à leur sujet.

Il donna des détails sur les conominés que seul un véritable admirateur pouvait connaître. Sa tirade fut alors accueillie par une fine pluie d'applaudissements des quatre coins de la salle, rapidement étouffée par le calme sépulcral.

Au début, Vernon semblait nerveux et s'exprimait avec hésitation. Mais c'était délibéré, cela faisait partie de sa stratégie. Il en était de même pour sa façon de parler, qu'il avait nommée « l'accent du self-made-man ».

C'était une variante d'accent caribéen, mâtiné de cette intonation du sud-est de l'Angleterre typique des classes moyennes, qu'il avait délibérément perdue à son dix-huitième anniversaire. Cependant, il n'hésitait pas à y avoir recours en cas de nécessité. Ce soir, il allait s'en servir pour rappeler à l'auditoire qu'il n'était pas seulement issu d'une minorité ethnique, mais aussi de la classe moyenne – deux types de catégories que ce public aimait défendre et célébrer, avant même leur propre communauté.

Ce n'était pas le seul changement. Si un grand et bel homme doué comme lui était doté d'un mélange de magnétisme et de charisme, d'une présence, il savait se montrer humble au moment opportun. Il avait passé le premier tiers de sa carrière à impressionner les gens pour arriver à ses fins. Maintenant que cet objectif initial était atteint depuis longtemps, il devait faire impression de manière différente – montrer qu'il savait minimiser son succès. Après tout, c'était la façon de faire des Anglais : se sous-estimer à outrance avec une fausse modestie exagérée. Il poursuivit son speech en parlant de son travail dans les Antilles britanniques. Tandis qu'il décrivait ses efforts semi-philanthropiques, il fustigea les ateliers clandestins, évoquant les horreurs du travail des enfants et l'exploitation des sociétés du tiers-monde. Son ton était si passionné qu'il paraissait sincère, et l'assemblée en fut toute chamboulée. Cela lui valut une salve d'applaudissements. Une bonne moitié des spectateurs s'était levée, quelques « bravos ! » même fusèrent de part et d'autre. Il se concentra, fit une légère pause. Il était loin d'avoir séduit la foule, mais leur hostilité s'était pour l'instant mise en veille, leurs idées reçues sur le point de s'effriter. Et maintenant, le moment décisif.

Il allait continuer son discours lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un le dévisageait. Bien évidemment, *tout le monde* l'observait et quelques caméras de télé étaient braquées sur lui, mais ce regard le fixait de manière *particulière*. Il semblait l'appeler et demander de l'attention. Ce regard voulait qu'on le rencontre.

Il toussa, but une gorgée d'eau et en profita pour jeter un œil furtif à sa droite à la personne qui l'épiait.

Il vit alors son destin en face, la cause de sa perte. Une grande blonde de plus d'un mètre quatre-vingts, moulée dans une robe vert bouteille. Il avait une belle vue d'ensemble. Son décolleté était ample, ses pommettes hautes, ses sourcils

dessinés en accents circonflexes, et sa bouche souriait. Dire qu'elle sortait du lot, au beau milieu de cette assemblée maussade de costumes mous et de robes noires interchangeables, relevait de l'euphémisme. Cette créature avait l'air d'un arc-en-ciel incandescent au milieu d'un désert monochrome. Elle était assise au premier rang, sur une chaise près de l'estrade, sa main soutenait son menton tandis qu'elle le contemplait attentivement de ses yeux clairs en cherchant son regard. Sa robe, fendue sur le côté, dévoilait sa jambe, de sa cheville tatouée jusqu'à la naissance de sa cuisse. Il scruta sa main afin de voir si elle portait une alliance, tout en se rappelant que la sienne rayonnait sous les projecteurs.

La vision qu'il avait d'elle l'enhardit. Et l'alcool le boosta un peu plus.

« J'ai toujours dit que j'avais foi en l'être humain. Je tiens ça de mon père, Rodney James », dit-il, embrayant sur la partie charnière de son discours.

Il raconta comment son père était arrivé en Angleterre au début des années soixante, en provenance de Trinidad. Il décrivit la maison mitoyenne dans laquelle il avait grandi à Stevenage, avec ses parents et sa grande sœur, Gwen. Ils se partageaient deux pièces au sous-sol. Même si Rodney ne s'était pas senti totalement le bienvenu dans ce nouveau pays, il avait catégoriquement refusé de s'avouer vaincu, cumulant deux emplois : laveur de vitres le jour et brancardier dans un hôpital la nuit. Vernon révéla qu'à l'âge de dix ans il avait pris trois décisions quant à son avenir. La première : il allait travailler aussi dur que son père. La deuxième : si jamais il avait un poste à haute responsabilité, il ferait en sorte qu'aucun de ses employés ne vive dans les conditions que lui et sa famille avaient connues. Avant toute chose, les gens méritaient qu'on les traite avec respect.

À sa grande surprise, cela déclencha un déluge d'applaudissements, qui semblaient unanimes.

Brièvement déconcentré, il remercia l'assemblée avec une humilité timide. Ensuite, il leur parla du troisième souhait qu'il avait formulé à l'époque : ne plus jamais avoir à manger ces sardines en boîte à la sauce tomate. Sa famille était si pauvre, expliqua-t-il, que c'était bien souvent tout ce qu'ils pouvaient se permettre.

Il avait cassé la baraque. Les gens riaient, l'acclamaient bruyamment et criaient de joie. Tapaient sur les tables ! Il n'avait plus d'ennemis... Le courant s'était bel et bien inversé.

Il jeta un regard furtif en direction de la Blonde. Elle était toujours là, le fixant avec admiration, les mains serrées. Leurs yeux se rencontrèrent. Ses lèvres bougeaient doucement. Elle lui chuchotait quelque chose. Mais il ne pouvait pas s'attarder assez longtemps pour déchiffrer le message. Gonflé à bloc par sa réussite

ainsi que par la vodka qui huilait son ego, il continua son récit

Quinze ans après son arrivée en Angleterre, Rodney James avait ouvert sa propre affaire – un kiosque installé en face de la gare. C'était le seul marchand de journaux des environs, et ses affaires étaient florissantes. La famille put enfin sortir de son « terrier », et, pendant quelque temps, la vie fut agréable.

Bien évidemment, dit Vernon, avec une voix (délibérément) éraillée, comme toute bonne chose, cela n'allait pas durer. Après tout, le bonheur n'est-il pas qu'une escale sur une longue et morne route ?

Un soir de mai 1989, tandis que Rodney fermait son magasin, il fut dévalisé et poignardé. Il se vida de son sang sur le sol, à l'endroit même qui avait fait sa fierté et sa joie, sa plus grande réussite aussi, et qui avait témoigné de son travail acharné et de sa détermination à surmonter les épreuves.

Vernon conclut son histoire en déclarant qu'il pensait à son père chaque jour, que tout ce qu'il avait fait, faisait et continuerait à faire serait toujours en sa mémoire. C'était la personne la plus honnête qu'il ait connue. Il termina par un simple « Merci ».

La pièce explosa sous les bravos. La lumière revint dans la salle. Il eut droit à une standing ovation. Certains même essuyaient quelques larmes. Il s'éloigna du micro et savoura ce triomphe, hochant la tête en direction de la foule, à gauche, au centre, à droite. La Blonde aussi était debout, applaudissant à tout-va, rayonnante, tandis que sa poitrine dansait sous sa robe. Leurs regards fusionnèrent à nouveau.

« Je vous aime », susurra-t-elle.

Les gens se dirigèrent vers l'estrade, les mains tendues. Il serra toutes celles qu'il pouvait, absorbant leurs compliments, les remerciant par des courbettes. Tandis que les applaudissements résonnaient dans ses tympans, il se rappela comment les choses s'étaient *vraiment* déroulées dans son enfance. Il ne savait pas très bien si son père était devenu un monstre juste après être arrivé en Angleterre, ou s'il l'avait toujours été. Cela n'avait désormais plus d'importance. Rodney James lui avait permis d'atteindre son objectif. La saga que Vernon venait de raconter était un énorme mensonge, tissé à partir de vérités microscopiques, mais c'était une putain d'histoire et c'était tout ce qui comptait. Il salua son auditoire enthousiaste, ramassa son prix et quitta l'estrade. Il se sentait heureux, son cœur cognait fort dans sa poitrine. À présent, il pouvait fêter ça.

Et il voulait à tout prix baiser la Blonde.

Mais lorsqu'il se retourna, elle avait disparu. La chaise qu'elle avait occupée était vide.

Après cela, tout ce beau monde se rendit à la boîte de nuit de l'hôtel. Un DJ, aux dreadlocks bleu-blanc-rouge, mixait sur son ordinateur un mélange de reggae vintage, de funk des seventies et de rap.

La boîte s'appelait la Casbah. Une piste de danse en contrebas brillait de mille nuances turquoise et or, un coin salon se divisait en deux niveaux, l'un avec des tables et l'autre avec des cabines.

Vernon fit son entrée sous les vivats. La foule s'agglutina autour de lui, comme des idiots du village autour de l'arbre de mai ! On le félicita pour son discours. Tout le monde se répandait en compliments à son égard. Il était *formidable* ! Et le travail qu'il accomplissait était *formidable* ! Et tous *insistaient* : ils l'avaient toujours aimé et admiré. Les mauvaises langues s'étaient changées en lèche-cul. Il resta dans son personnage, de la fausse modestie à l'accent exagéré, ça fonctionnait à merveille. Il les remercia avec son sourire le plus sincère et sa poignée de main la plus ferme.

Il parcourut la salle. Se mêla à la foule. Papota ça et là. Rigola même des mauvaises blagues. Des personnes qu'il ne connaissait pas lui proposèrent de lui payer un verre, même si c'était open bar... Les gens voulaient le prendre en photo avec leurs téléphones mobiles. Il s'y prêta de bon cœur. Certaines femmes étaient en émoi. Deux d'entre elles perdirent l'usage de la parole. Une l'embrassa sur la joue. Il signa un autographe sur une serviette en papier ainsi que sur quelques menus. Un Asiatique voulut connaître son secret. « Beaucoup de travail et de l'aspirine », répondit-il, continuant sur sa lancée. Un sexagénaire bourré, originaire du nord de l'Angleterre, lui demanda s'il avait été un « sirop de la rue ». Des gars plutôt sérieux voulaient connaître son opinion sur le réchauffement climatique, le Moyen-Orient, le gouvernement britannique, le déclin de l'empire américain ou sur l'intérêt d'investir en Irlande et en Islande. Il donna des réponses de gauchiste. Ils acquiescèrent, comme des poupées béates dodelinant de la tête. Rien de tout cela ne le dérangeait, ni ces gens qui se collaient à lui et lui léchaient les bottes ni l'hypocrisie ambiante. Cette bande de bien-pensants désolés l'avait rendu heureux, pour des raisons qu'ils ne découvriraient jamais.

Et maintenant...

Où était donc la Blonde ?

Il arpenta toute la boîte, mais ne la trouva pas. Les invités avaient atteint un état d'ivresse qui leur permettait de se laisser aller sur la piste, tandis que le disco remplaçait le reggae. Les gens dansaient, certains avec aisance, d'autres se mouvaient comme s'ils nageaient dans un bain de ciment sur le point de sécher. Vernon revint sur ses pas et se vit encore congratulé, on lui serra la main de plus

belle, c'était reparti pour un tour. Il y eut des checks, du *give me five* et beaucoup de pouces levés.

Par contre, aucun signe d'*Elle*.

Le DJ passait des morceaux de The Clash, The Jam, The Specials, The Housemartins. Les femmes se tenaient au bord de la piste, observant plusieurs quadras pogoter sauvagement. Pendant quelques instants, ils revivaient leur jeunesse, pour s'arrêter ensuite hors d'haleine et en sueur quelques minutes, honteux de voir que le temps les avait rattrapés et leur menait la vie dure.

Vernon se faufila dehors et inspecta le couloir. Tapis fin de couleur grise, hublots en guise de fenêtres ; le cœur de Londres en pleine nuit, c'était comme se trouver au beau milieu d'une énorme boîte à bijoux. Il prit l'ascenseur menant au hall principal. Elle était bel et bien partie. Quel dommage, pensa-t-il. Il ne voulait pourtant pas rester sur sa déception. Dieu avait inventé les agences d'escorts pour ce genre de situation.

Il retourna à la soirée et décida d'y passer encore une heure, puis de partir et de se payer les services d'une fille, une Nordique de type pom-pom girl. Il demanderait à ce qu'elle se ramène dans une robe moulante verte.

Les serveurs parcouraient le lieu et prenaient les commandes. Vernon demanda une double vodka et monta dans l'une des cabines où s'étaient installés des juges et d'autres membres du conseil. Encore des compliments et des mains à serrer... Deux juges lui présentèrent des excuses pour l'avoir à ce point sous-estimé. Il les accepta et leur dit qu'il regrettait toute cette polémique. Quelqu'un lui fit un clin d'œil et ajouta que cela lui avait fait une sacrée pub.

Sa commande était arrivée. Il sirota son verre et scruta une nouvelle fois l'étage, au cas où.

La musique résonnait de plus en plus fort. Le DJ passait des morceaux populaires. Un groupe dansait en cercle. Ils chantaient fort, donnant des coups de pied en l'air et dégageant les fêtards qui les gênaient. On ne s'entendait plus. Vernon vit l'occasion de filer en douce. C'est à ce moment-là qu'il l'aperçut à nouveau, *Elle*. Cet éclair blond et vert.

Elle se tenait à l'autre bout du club, près de la sortie, lui tournant le dos.

Vernon s'excusa et se retira. Personne ne l'entendit.

Il se dirigea vers la salle principale qui était pleine à craquer. On aidait une femme à marcher vers les cabines. Elle sautillait et saignait du pied. Un gars appela Vernon, il se retourna en souriant et salua de la main, sans pour autant voir qui l'avait interpellé. Il fit crisser sous ses semelles quelque chose qui ressemblait à des éclats de verre ou à des glaçons, écrasant au passage quelques olives et des rondelles de citron.

La Blonde tenait son portable à l'oreille. Vernon resta derrière elle pendant quelques secondes, attendant le bon moment pour l'aborder. Il était plus bourré qu'il ne se l'était imaginé. La vodka était le seul alcool qu'il consommait, car il savait se contrôler, en connaissait les effets sur son organisme. Il en avait ingurgité à peu près huit – ou peut-être neuf – et ce, en quatre heures, tout en prenant soin de boire suffisamment d'eau entre chaque verre. Le pire état dans lequel il se soit mis était pompette. Mais là, son équilibre laissait à désirer, sa bouche était sèche et sa tête tourbillonnait comme les aiguilles d'une montre tournoyant à l'envers.

Il lui tapa légèrement sur l'épaule.

Elle se retourna, le téléphone toujours collé à l'oreille.

« Oh... » C'est le seul mot que Vernon put dire lorsqu'il aperçut son visage.

La robe était presque de la même couleur, mais ses cheveux, sa taille et ses formes auraient dû l'alerter. Il ne s'agissait pas de la Blonde. Mais juste d'une blonde en version raccourcie et trapue, le genre que seul un petit ami de longue date ou un mari fidèle considérerait comme la femme idéale.

Comment avait-il pu faire une erreur aussi grossière ?

« Ouais ? » Elle le toisa de manière interrogatrice.

« Je suis désolé. Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre.

— Eh bien, ce n'est pas moi », répondit-elle sèchement. Elle se tourna et reprit sa conversation téléphonique.

C'est à ce moment-là qu'une bande de mecs faisant la chenille fit irruption dans le club en chantant « Tout le monde s'éclate, à la queue leu... ». Ils dévalèrent la piste et percutèrent la jeune femme. Elle perdit l'équilibre et tomba la tête la première sur Vernon, lui donnant un violent coup dans la poitrine. Il fut propulsé en arrière et essaya de se rattraper. Ses doigts agrippèrent la chevelure de la femme qui se retrouva collée à lui et se mit à pousser d'étranges glapissements.

Ils atterrirent sur le sol et Vernon prit le choc de leurs poids combinés sur le haut du dos et dans les omoplates. Il hurla lorsqu'il sentit la douleur irradier son corps. Ils essayèrent de se relever dans un même élan, mais bataillèrent l'un contre l'autre dans un moment de confusion et de panique. La femme lui mit un doigt dans l'œil et un autre dans la narine, puis lui griffa la joue avec ses ongles en tentant de se remettre debout. Elle ne put pas totalement relever la tête car une touffe de ses cheveux s'était coincée dans un des boutons de manchette de Vernon. Il voulut la libérer, mais elle perdit toute patience et bougea furieusement la tête en criant. Vernon s'excusa, même si ses épaules lui faisaient un mal de chien et que la douleur s'était maintenant étendue à sa mâchoire.

« Où est mon téléphone ? » cria-t-elle.

Il haussa les épaules et grimaça en sentant une vive crampe parcourir ses

muscles.

Puis il s'aperçut qu'une des bretelles de la robe de la femme s'était déchirée et que son sein gauche se dévoilait légèrement. Dans un premier temps, elle ne s'en rendit pas compte. Elle continuait à lui crier dessus, lui parlant de son téléphone malgré la musique assourdissante. Mais il avait perdu ses capacités auditives, ne matant plus que ce sein volumineux qui se présentait à lui.

Elle suivit son regard.

Sa bouche forma un O majuscule parfait.

Puis ce O se transforma en rictus d'énervement.

« Espèce de gros connard ! » cria-t-elle. Claudiquant, elle détaïa pour sortir du club, retenant le haut de sa robe, pour garder un peu de décence et de pudeur.

Vernon regarda autour de lui. Tout le monde l'observait... Les gens étaient morts de rire, rigolant aussi bien avec lui que de lui.

Il se remit à faire le joyeux luron, souriant à nouveau, riant avec le public, secouant la tête et les mains. Le moment idéal pour s'en aller. Il se retourna et marcha sur quelque chose. C'était un portable. Celui de la femme très certainement. L'écran était complètement éclaté. Il le ramassa et le glissa dans sa poche. Il le remettrait à la réception dès le lendemain.

Heureux de quitter la boîte, il se dirigea vers le couloir.

Après tout, il n'avait pas besoin d'une escort, juste d'un bon lit. Il avait été si préoccupé par son discours qu'il n'avait même pas eu le temps de jeter un coup d'œil à sa suite. L'état dans lequel il se trouvait était plus dû à sa rude journée qu'à la vodka coulant dans ses veines. La fatigue déboulait après le pic d'adrénaline, la descente après la montée triomphale. C'était le vrai Vernon qui parlait en lui et non celui qu'il avait créé.

Il se dirigea vers l'ascenseur.

Un groupe de personnes ivres titubèrent autour de lui. Ils se cognaient contre les murs et l'interpellèrent en riant pour lui demander où se trouvait l'entrée du club. Tandis qu'il la leur indiquait, il vit du coin de l'œil cette étoile blond et vert passer devant eux et se diriger dans la direction opposée. Il se rappela qu'il avait toujours le portable dans sa poche. Il quitta le groupe et se précipita vers elle.

« Excusez-moi ? » s'exclama-t-il.

La femme s'arrêta et se retourna.

Non.

Ce n'est pas possible...

Mais c'était bien...

Elle.

La Blonde.

« Oh, bonsoir, dit-elle en l'observant sous toutes les coutures. Que vous est-il arrivé ?

— La soirée commence à être un peu agitée, répondit-il.

— Et vous nous *quittez* déjà ? rigola-t-elle.

— J'aime certaines formes d'agitations, d'autres me conviennent moins. Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas vue dans le club ?

— J'y allais. » Elle avait un léger accent français.

« C'est de l'autre côté, dit-il en pointant son pouce par-dessus son épaule.

— Vraiment ? » demanda-t-elle avec un sourire narquois.

Le bar du onzième étage était désert et donc approprié. Seul, le barman essayait le comptoir.

Elle s'installa à une table en coin près de la fenêtre, tandis que Vernon commandait les boissons – du vin blanc pour elle et un verre d'eau pour lui. Il demanda au barman de lui servir son eau « comme s'il s'agissait d'une vodka ».

Vernon laissa la Blonde prendre la parole en premier. Elle s'appelait Fabia et travaillait dans les relations publiques. Elle était originaire de Suisse, avait vécu en Angleterre ces cinq dernières années. Elle s'était mariée à un Néo-Zélandais, mais ils étaient séparés depuis un an.

Elle montra rapidement son alliance, qu'elle avait déplacée à la main droite.

À lui de jouer maintenant.

Le mariage de Vernon était solide. Même si sa femme et lui passaient beaucoup de temps loin de l'autre, ils s'entendaient bien et leur sexualité était épanouie.

Mais cela ne lui suffisait pas. Niveau sexe, il avait besoin de choses d'un autre genre. Pour cela, il allait voir ailleurs.

Il cherchait rarement à séduire les femmes, à moins qu'il ne soit sûr de son succès. La drague ne l'intéressait pas. Cela prenait trop de temps et d'efforts pour un résultat incertain. Il ne voulait pas non plus d'une maîtresse ou d'une quelconque relation.

C'est pour cette raison qu'il faisait appel à des prostituées. De haut standing, chères, discrètes et *toujours* blondes. C'était un simple arrangement : il avait ce qu'il voulait, payait et rentrait chez lui.

Fabia différait des filles qu'il rencontrait en général. Bien sûr, la gent féminine flirtait avec lui, mais pas de manière aussi franche. Elles étaient toujours sur la réserve, comme si elles se protégeaient. Alors que Fabia, elle, était si directe qu'elle en devenait presque brutale. Elle voulait la même chose que lui. C'était perceptible dans ses yeux lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Et ça l'était

encore maintenant dans la manière dont elle l'observait.

Vernon dit à Fabia que sa femme et lui formaient un « couple marié, mais libre ».

« Pourquoi n'était-elle pas présente ce soir ?

— Elle est aux États-Unis.

— Et qu'en est-il de votre entourage ? Pas de garde du corps, pas d'assistants ?

— Je suis venu seul.

— C'est courageux.

— C'est l'effet vodka. »

Elle rit. Ils sirotèrent leurs boissons tout en regardant par la fenêtre. La vue était la même que celle de la suite de Vernon, mais en contrebas. On voyait la Southbank entre les ponts Millenium et Waterloo, éclairée comme un gigantesque flipper illuminé.

« Jolie montre, dit-elle en regardant son poignet.

— Elle appartenait à mon père. »

La Rolex de son père, de modèle Datejust, était le seul objet de valeur qu'il avait rapporté de Trinidad. Elle avait été offerte à son grand-père en 1952, quand il avait pris sa retraite de la succursale de la Banque de Londres. Il l'avait léguée à Rodney. Ce dernier la portait une fois par an, pour son anniversaire. Ils l'avaient trouvée après la mort de son père, dans une boîte à chaussures au fond de l'armoire, en triant ses vêtements. Vernon avait bien proposé de la vendre, mais sa mère avait refusé catégoriquement, arguant qu'elle voulait qu'il la conserve pour la léguer à son fils le jour venu. « *Et si je n'ai que des filles ?* » s'était-il exclamé. Et c'était bien le cas. Trois filles.

Il arborait la montre pour la première fois ce soir-là, afin de se rappeler qu'il devait rester dans son personnage, penser avec chaleur à ce père qu'il haïssait. La montre était une excellente piquûre de rappel. Elle était aussi lourde que des chaînes, avec ce métal froid lui collant au poignet.

« Puis-je ?

— Bien sûr. »

Vernon la fit glisser de son poignet. Elle n'était pas tape-à-l'œil, comme les Rolex dernier cri. L'éclat de son bracelet jubilé or et argent avait disparu depuis longtemps et le verre était rayé.

Elle la prit et la soupesa. Puis l'inspecta avec attention. Il se doutait qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait.

« Elle est collector ? demanda-t-elle.

— Oui. Vous vous y connaissez ?

— Mon père est horloger. » Elle la mit à son poignet. Le bracelet était trop large et la montre descendit sur son avant-bras.

« Vous avez l'air d'un rappeur. »

Leurs doigts se frôlèrent au-dessus de la table. Elle prit sa main et le regarda dans les yeux.

Elle desserra légèrement son étreinte et inclina son visage vers le sien. Il sentit son souffle chaud sur son menton. Elle se pencha un peu plus vers lui, les lèvres légèrement entrouvertes, les yeux mi-clos. Vernon se détacha et se recula, regardant tout autour afin de voir si quelqu'un les observait. Mais ils étaient bel et bien seuls, à l'exception du barman qui leur tournait le dos et empilait des verres sur une étagère.

« Je croyais que tu étais pour les couples libres ? demanda-t-elle.

— Ma porte est toujours ouverte...

— Tu as une chambre dans cet hôtel ?

— Oui.

— Eh bien, je pense que c'est le moment de m'inviter à observer la vue. »

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Vernon, en bon gentleman, la laissa passer. C'était également l'occasion pour l'examiner encore une fois.

Sa robe laissait entrevoir une grande partie de son dos, s'arrêtant juste au-dessus de la courbe de ses fesses. Ses yeux glissèrent sur le sillon impudique de sa colonne vertébrale en s'attardant sur le fin duvet qui ombrait sa peau fauve. Elle était parfaite.

Dans la suite, ils admirèrent quelques instants l'horizon.

« C'est donc comme ça que tu vois le monde ? demanda-t-elle.

— Que veux-tu dire par là ?

— De tout en haut, comme un dieu ? Le monde petit, insignifiant, que tu peux déformer et broyer ?

— Seulement pour cette nuit.»

Dehors, la pluie mouchetait la vitre. Il lui prit la main en douceur et la tourna vers lui. Puis il l'attira un peu plus près, commença à l'embrasser. Au début, elle lui opposa une certaine résistance. Ses lèvres étaient figées, rigides. Elle retenait ses bras le long de son corps. Il s'arrêta et lui demanda si elle allait bien.

Au lieu de lui répondre, elle lui attrapa la tête et appuya violemment sa bouche contre la sienne. Ils s'embrassèrent. Elle lui mordilla la lèvre inférieure.

Puis elle le mordit carrément.

Il recula en grognant, se touchant les lèvres afin de voir s'il y avait du sang.

Elle s'excusa avec un petit rire, déclarant que c'était l'enthousiasme. Et peut-être aussi le vin. Il dit « OK » et se retira dans la salle de bains.

Elle l'avait fait saigner, mais cela ne changeait pas grand-chose car il était dans un sale état. Il était tout décoiffé. Son visage était égratigné, la poche de sa chemise déchirée et sa manche gauche crasseuse et imbibée de vodka. Il s'aspergea la figure d'eau fraîche pour essayer de reprendre ses esprits. Lorsqu'il revint, il la trouva debout près du canapé, au milieu de la pièce, ajustant sa robe sur ses hanches.

« Je suis désolée.

— Rattrape-toi. »

Il prit son visage dans ses mains et l'embrassa. Une nouvelle fois, il buta sur des lèvres tendues et fermées. Que lui arrivait-il donc, à cette fille ? Tout cela commençait à l'exaspérer. Si elle avait juste l'intention de le chauffer, il était trop fatigué pour jouer à ça, avait trop picolé. Il voulut dire quelque chose lorsque Fabia s'approcha de lui. Elle lui mordilla le cou et lui fourra la langue dans l'oreille. Elle lui retira sa veste, défit sa ceinture, puis son pantalon. Elle se lécha les doigts et les fit glisser dans l'ouverture de son caleçon, libérant sa verge en érection. Il gémit, appréciant sa façon agressive de prendre l'initiative.

Puis elle s'arrêta brusquement et recula.

« Que se passe-t-il encore ? » soupira-t-il, frustré.

Elle le toisa puis sourit étrangement. Il remarqua qu'elle tremblait.

« Tout va bien ? »

Elle jeta un coup d'œil vers la porte, puis vers lui.

« Je pensais que je pourrais le faire, dit-elle avec un petit souffle.

— Quoi ?

— Je ne peux pas », souffla-t-elle doucement en reculant encore d'un pas.

Son irritation se mua en colère.

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est un jeu ou quoi ?

— Je suis désolée. » Elle recula encore un peu plus, mains en l'air, paumes vers l'extérieur. « Je n'aurais pas dû venir ici.

— Pourquoi es-tu là, alors ? » grogna-t-il.

Elle ne bougeait pas. Elle n'avait certainement pas l'intention de s'en aller. Elle se tenait là, à demi nue dans cette robe serrée épousant si parfaitement son ventre qu'on pouvait apercevoir son piercing au nombril. Sa poitrine bombée s'agitait à chacune de ses respirations anxieuses.

Et elle ne bougeait pas.

Elle n'avait pas...

L'intention.

De s'en aller.

Ce qui signifiait :

Qu'elle le *désirait*.

Comme ça...

MAINTENANT .

Il se précipita sur elle.

Elle recula brusquement et tomba sur le minibar, flanquant au sol toute la verrerie immaculée empilée sur le dessus : verres en cristal, verres à vin, flûtes à champagne et carafes. Elle se remit debout en s'agrippant au coin du meuble. Vernon se dirigea à nouveau vers elle, mais son pantalon avait glissé sur ses chevilles. Son sexe sortait de son caleçon tel le gnomon d'un cadran solaire. Tandis qu'il tentait de remonter son pantalon, Fabia lui donna un grand coup de pied dans le ventre. Il poussa un cri. Il eut un renvoi de vodka mêlé de bile. Il tomba à genoux, fut pris d'un haut-le-cœur et eut du mal à respirer. Il tenta de se relever mais la douleur était trop intense. De plus, il était trop bourré et ne contrôlait plus son corps. Il s'assit un court instant, tentant de reprendre son souffle malgré sa poitrine oppressée, tandis que la chambre tanguait de gauche à droite.

Il essaya de se relever. Il ne pouvait pas.

Il s'allongea doucement, sur le côté, afin de se soulager de la douleur qui lui cisailait le ventre.

Puis il se mit sur le dos.

Fabia, elle, n'avait pas bougé. Elle lui lançait un regard noir, haletait. Il vit une lueur de folie dans ses yeux.

Il était complètement à sa merci.

« Je t'en prie... », murmura-t-il.

Elle renifla. Ses yeux parcoururent furtivement la pièce. Elle se tourna vers le minibar qu'elle voulut déplacer. Monté sur roulettes, il pesait très lourd. Elle tira dessus, grogna, jura puis poussa le meuble sur la moquette. À l'intérieur, les boissons roulaient et s'entrechoquaient, certaines se cassèrent et l'alcool coula à travers les interstices, en minces filets au début, puis en ruisseaux réguliers. La puanteur de l'alcool envahit la pièce.

Vernon devinait ce qu'elle avait l'intention de faire et il essaya de se tirer de là, mais il ne le pouvait pas. La douleur le paralysait. Il pouvait à peine sentir ses jambes, encore moins les bouger. Et, surtout, il était saoul comme jamais. Il voulait s'évanouir. Il voulait vomir. Il tentait de lutter contre cet état.

Finalement, Fabia réussit à rapprocher le minibar pour s'en servir comme arme. Elle le poussa vers Vernon d'un coup de pied vif.

Les portes s'ouvrirent sous le choc. Le contenu se répandit telle une vague de liqueurs, de sodas et de verre brisé, le tout aspergeant Vernon de la taille jusqu'aux pieds. Mais le meuble ne s'était pas totalement renversé, retenu dans sa chute par les portes entrouvertes plantées dans le sol et le fil électrique le retenant au mur.

Fabia regarda tout autour d'elle, l'air confus.

Elle non plus, elle ne s'attendait pas à cela.

Puis elle aperçut la prise de courant et jura en français :

« Putain de merde ! »

Vernon resta immobile, par peur de sa réaction. Il agrippa la moquette, cherchant à se sortir de là, en vain. Elle enjamba le fil électrique et jeta un nouveau coup d'œil vers lui. Il voyait bien qu'elle avait encore envie de lui faire du mal, mais elle était épuisée et à bout de souffle.

Elle l'observa minutieusement, se moqua de son sexe rabougri et de sa vulnérabilité.

Puis elle sortit de la pièce en vociférant.

Vernon resta à terre quelques instants, entouré de bris de verre. Le minibar retourné baignait dans une flaque âcre d'alcools.

Il réussit finalement à se relever, étourdi et tout amoché, totalement vidé. Il regarda vers la chambre à coucher mais il savait qu'il n'arriverait jamais jusque-là.

Il observa le mur face à lui, celui-ci avait été partiellement détruit.

Il songea à la note. Cela allait coûter une fortune. Des mille et des cents.

Il pensa à passer un coup de fil pour appeler à l'aide... Le service de sécurité... Un médecin...

Mais il ne voyait pas le moindre téléphone.

C'est là qu'il aperçut quelque chose traînant par terre, juste en dessous de la prise. C'était noir, tout petit. L'espace d'un instant, il se dit que ce pouvait être une souris, mais cette chose n'en avait ni la couleur ni la forme. Ce truc ne bougeait pas... L'hôtel était trop neuf, trop cher...

Il le ramassa.

C'était un string minuscule, avec un nœud rose sur le devant, une petite fente en forme de losange à l'arrière, et un petit bouton à pression sur l'élastique de la taille.

Il s'affala sur le canapé et le serra dans sa main. Il referma le bouton et fit tourner le string autour de son doigt.

Ce devait être à Fabia. Il se mit à penser à elle et à son fort potentiel érotique, et à ce qu'ils auraient pu faire tous les deux en ce moment, si les choses n'avaient pas mal tourné.

Puis – surprise – il se remit à avoir la gaule.

Que lui avait-elle donc fait ?

Ce truc qu'il aimait tant ?

Il se lécha les doigts et ferma les yeux. Il la voyait.

Il se branla et éjacula rapidement dans le string.

Lorsqu'il eut terminé, il le lança dans la corbeille à papier.

Dans le mille !

Il gloussa doucement.

Sale pute, pensa-t-il. Au moins, il avait obtenu *quelque chose* d'elle. Il s'étendit ensuite sur le canapé, ferma les yeux et s'endormit.

C'est *exactement* comme ça qu'il m'a dit que tout s'était passé.

PREMIÈRE PARTIE

HAÏR QUELQU'UN DU PLUS PROFOND
DE SES TRIPES

Quand les infos annoncèrent que Vernon James avait été arrêté pour meurtre, je fus partagé. Même s'il avait été autrefois mon meilleur ami, j'espérais qu'il serait jugé coupable et qu'il finirait sa vie en prison. Mais ce n'était pas la cause du conflit qui nous opposait. Laissez-moi vous expliquer.

Je travaillais tard, comme d'habitude, lorsque le téléphone sonna.

« Terry, *Terry* ? » C'était Janet Randall, ma patronne et associée du cabinet juridique qui m'employait : Kopf-Randall-Purdom. « KRP », pour faire court.

Je savais que Janet était dans une de ses journées folles du type « la fin est proche / j'en avais besoin hier / c'est l'appel de la dernière chance », car je pouvais l'entendre fumer à l'autre bout du fil, tirer de grandes bouffées sur sa cigarette et retenir sa respiration. C'était signe d'une grande panique. Elle avait arrêté depuis cinq ou six ans, mais elle faisait partie de ces ex-fumeurs toujours à la recherche de clopes lorsque le stress pointait son nez. Cela la rendait malgré tout encore plus angoissée.

« Que se passe-t-il ? »

— Merci, mon Dieu ! » répondit-elle. J'avais pris mon temps avant de décrocher le téléphone, en espérant qu'il arrête de sonner afin que je puisse ranger mes affaires et rentrer chez moi.

« Ahmad Sihl vient de m'appeler.

— Qui ? dis-je, refrénant un bâillement.

— Rien qu'un des cinq meilleurs avocats d'affaires du pays. En fait, un des trois meilleurs.

— C'est probablement la raison pour laquelle je n'ai jamais entendu parler de lui », dis-je en plaisantant.

Une blague circulait au bureau concernant les avocats d'affaires. On disait qu'ils n'étaient pas vraiment avocats, car ils savaient à quoi ressemblait une salle d'audience seulement grâce aux séries télévisées. Mais KRP ne s'occupait pas

uniquement de droit pénal. La firme disposait d'avocats fiscalistes et d'autres spécialisés dans les violences conjugales. Ces divisions représentaient les sections les plus importantes et les plus lucratives de l'entreprise, celles constituant le meilleur moyen de faire gagner du fric, et bon sang qu'est-ce qu'ils aimaient tous nous le rappeler à nous, « les pénalistes » – comme ils nous nommaient –, que c'était à eux qu'on devait notre gagne-pain. Le nom Ahmad Sihl me disait quelque chose, mais je n'arrivais pas à le resituer. J'étais claqué et je pensais à mon chez-moi, à ma femme et mes deux enfants, à mon dîner, aux devoirs des gosses...

« Il représente Vernon James », dit Janet.

Ce nom, je le connaissais bien.

Mais, dans un premier temps, je crus avoir mal entendu.

« Qui ?

— Qui. *Qui ?* Tu joues au perroquet ? *Vernon James.* »

Je déglutis. Un courant d'air glacial me parcourut l'épine dorsale. Ma main se resserra autour du combiné. Et surtout, je ne sentais plus mes jambes.

« Allô... T'es encore là ?

— Ouais, dis-je. Continue.

— Tu sais qui est Vernon James ?

— Bien sûr. » Et je me mis à débiter son CV : fondateur et propriétaire de VJ Capital Management, un énorme et prospère fonds d'investissement spéculatif. Selon le *Sunday Times*, fortune estimée à 145 millions de livres. Âge : trente-huit ans. Possède des résidences à New York, Paris, Londres et Grantchester, un village près de Cambridge. Marié, trois filles...

« Je suis épatée ! Comment se fait-il que tu saches autant de choses à son sujet ?

— Je lis souvent les pages éco..., répondis-je avec précipitation. Que lui arrive-t-il ?

— Il a été arrêté pour meurtre.

— *Meurtre ? Qui ? Quand ?* » Je ne pouvais pas contenir mon – disons – *excitation* ; car c'était bien de l'excitation. Elle me parcourut l'échine sous forme d'une grisante et chaude tension. Je fus pris de vertige, tout étourdi. Je dus m'asseoir. Puis je me rendis compte que quelque chose clochait.

« En quoi ça nous concerne ?

— Ça nous concerne en *tout*. Il n'a pas d'avocat pénaliste. Ahmad m'a demandé de le représenter.

— Oh... » C'était tout ce que je pus répondre. Le sol avait cédé sous mes pieds. Je respirais rapidement de minces filets d'oxygène.

« Terry, tu réalises à quel point ce truc va être énorme ? » dit-elle, tirant de grosses bouffées. Je pouvais presque la voir sourire à travers la fumée de sa clope. « Il s'agit du plus gros procès qui va avoir lieu dans le pays. C'est exactement ce dont on a besoin. Tu sais bien que j'essaie d'obtenir de Sid Kopf le développement de notre division ? »

— Bien sûr », répondis-je. Mais je ne l'écoutais qu'à moitié.

« Tu sais ce que ça représente pour toi ? »

Bien sûr que je le savais. La règle de l'appel et de la réponse, dite la règle relative à la propriété. *On t'appelle, tu réponds présent, et c'est à toi que revient l'affaire.*

Bien que ce coup de fil fût destiné à ma collègue Bella, c'est moi qui avais décroché le téléphone et donc l'affaire me revenait.

« Ouais ? »

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Que veux-tu dire ?

— C'est la chance de ta vie, Terry. Ou alors tu veux rester greffier jusqu'à la fin de ta vie ?

— J'ai eu une longue journée.

— Il faudra t'y habituer. Tu sais, si les choses se passent bien, t'auras peut-être une chance d'obtenir ton diplôme ? »

Cela ne faisait que commencer.

Tous les deux ans, KRP récompensait son meilleur employé en lui finançant son diplôme de droit. Personne de la section pénale n'avait réussi à l'obtenir jusqu'ici. Notre branche était trop petite, nos procès trop insignifiants et nous n'attirions pas assez l'attention. Le diplôme revenait toujours aux avocats d'affaires ou aux fiscalistes. Le prix devait être décerné cette année. Sid Kopf, notre P-DG, avait laissé entendre qu'il avait l'intention de rompre avec cette tradition. Du coup, tout le monde semblait avoir repris du poil de la bête et chacun manigançait dans son coin. Tout spécialement Bella, qui avait toujours essayé de me la faire à l'envers, dès mon premier jour dans la boîte, il y a de cela trois mois. Si je m'emparais du procès le plus prestigieux que notre cabinet ait eu à traiter jusqu'ici, cela équivalait à déclencher la guerre.

« J'ai besoin que tu me rendes un service, tout de suite, dit Janet. Je dois rendre visite à Vernon James au poste de police de Charing Cross dans l'heure qui vient. Je n'ai pas mon stylo avec moi. Je l'ai oublié au bureau. »

Elle utilisait toujours le même stylo-plume porte-bonheur lorsqu'elle bossait sur une affaire. Elle me dit où je pouvais le trouver et me demanda de le lui apporter chez elle. J'acquiesçai et raccrochai. Puis je m'assis par terre et pris ma

tête entre les mains.

Vernon James – arrêté pour meurtre.

De tous les scénarios de vengeance que j'avais pu imaginer, jamais je n'avais eu l'idée que cela puisse se faire dans un contexte judiciaire – et encore moins avec moi assurant sa défense.

Ne jamais rapporter sa mauvaise journée à la maison. C'est ce que ma femme et moi nous étions promis après la naissance des gosses. Ils ont le droit à leur enfance.

Ma façon de respecter cette entente tacite avec ma famille était de créer une zone tampon entre mes crises et notre porte d'entrée. Je m'attelais à cette tâche par de longues marches, dès que je me retrouvais dans une situation délicate. Nous habitions à huit kilomètres de mon bureau, à Latchmere, au sud de la rivière. Les promenades me permettaient de me détendre, d'éclaircir un peu la situation ou même de changer de point de vue.

Malheureusement, je ne pus procéder à ma balade salvatrice ce soir-là, je devais rapporter à Janet son fameux talisman. Je pris donc le train. Pour couronner le tout, c'était le jour de la Saint-Patrick, ce qui signifiait « happy hour » toute la journée jusqu'à la dernière tournée, bière et whisky à moitié prix, trèfles à foison et chapeaux haut de forme vert vif partout dans la ville. De petits groupes débordaient des quatre brasseries de la gare Victoria, étaient transportés par paquets en tramway avant de rentrer en titubant chez eux.

Le jour de la Saint-Patrick me fait toujours penser à mes parents. Ils sont irlandais. Papa vient de Cork et Maman de Dublin. Tous les deux sont de gros buveurs, surtout mon père. C'est d'eux que je tiens mon vieux problème.

Je fus le dernier passager à monter. Comme toutes les places étaient occupées, les gens se tenaient debout dans le couloir, s'accrochant aux porte-bagages, la mine renfrognée. La buée dégoulinait sur les fenêtres. À l'étroit dans ce compartiment, je me remémorais ma première rencontre avec Vernon James.

Octobre 1978, un après-midi en milieu de semaine. Mes frères et moi étions en train de jouer au foot sur Wexford Grove à Stevenage, là où j'avais grandi. Un taxi s'arrêta à quelques mètres de nous. Vernon et sa sœur Gwen en sortirent, en compagnie de leur mère. Ils étaient tous les trois sur le trottoir et grelottaient. Il

faisait froid, le temps était venteux et pluvieux. Vernon claquait des dents. Son père s'engueulait avec le chauffeur. Vernon avait repéré qu'on les observait. Il nous examina à tour de rôle. On le scrutait fixement, car on n'avait pas l'habitude de voir des gens de couleur – et encore moins dans notre quartier. Puis il me pointa du doigt, moi, le plus petit. Il me sourit et me fit un signe de main. Il semblait déjà plein d'assurance. Je ne fis rien. Je continuai à l'observer. Il aida ensuite ses parents à transporter une valise presque aussi grande que lui dans l'appartement au sous-sol, à deux pas de chez nous.

La dernière fois que l'on s'était vus, c'était également à Stevenage, après une année et des poussières sans se fréquenter, en septembre 1993. Beaucoup de questions étaient restées sans réponse à propos de notre embrouille. Par exemple, pourquoi et comment était-il si sûr que c'était moi le voleur ?

J'étais tombé nez à nez avec lui au coin de la grand-rue. Nous fûmes surpris, mal à l'aise, dès la première seconde. Je lui dis qu'il fallait qu'on parle et il me répondit oui, bien sûr. Nous convînmes donc de nous retrouver au King's Arms le lendemain. Le seul et unique pub en ville où ça ne dérangeait pas le proprio de servir de l'alcool à des gamins tant qu'ils n'avaient pas l'air d'être mineurs. C'était notre repaire à l'époque. Malgré nos quinze ans, nous étions grands de taille. Bref. Il ne se pointa pas au rendez-vous. Je ne sais pas s'il m'avait délibérément fait faux bond, ou s'il avait eu trop peur de m'affronter. Peu importe, je ne l'avais plus jamais revu après.

Je sortis le stylo-plume de Janet de mon sac. Un Parker en acier inoxydable brossé de la forme d'un étui à cigare avec ses initiales en capitales gravées en volutes sur le côté. « JHH ». Elle l'utilisait depuis son brevet des collèges, et ce à chaque examen, contrôle ou test, au sens propre comme au sens figuré. On possède tous notre talisman, notre patte de lapin porte-bonheur, quelque chose pour éloigner l'échec. Mon truc à moi, c'étaient les boutons de manchette en forme de trèfle offerts par mes enfants pour mon anniversaire il y a quelques années. Je les portais toujours lorsque je pressentais que les choses allaient mal se passer. Je ne les avais pas ce soir-là.

Le train s'arrêta à la première station. Des gens descendirent et le surpeuplement se fit moins oppressant.

J'ouvris mon exemplaire du *Evening Standard* ramassé à la gare. Un joueur de foot de Ligue 1, non identifié, avait été arrêté pour avoir « attaqué sauvagement » un videur d'une boîte de nuit. Je feuilletai les pages. Des émeutes à Athènes, l'imminence du mariage royal, la rivière de Chicago teinte en vert... Et là, dans un coin étriqué de la page 7, une petite rubrique :

« Un cadavre retrouvé dans un hôtel de luxe ».

Les femmes de ménage avaient trouvé un corps dans une chambre du Blenheim-Strand, et la police interrogeait un homme pour les besoins de l'enquête. Aucune indication concernant Vernon.

Son nom allait faire les gros titres de tous les journaux du lendemain. La presse avait des contacts dans de nombreux hôtels londoniens. Et si cela ne donnait aucun résultat, il y avait aussi des flics causants, sous-payés, prêts à presser la touche automatique préenregistrée de leur téléphone afin de baver.

Bien sûr, ce fut un choc pour moi. Mais ne serait-ce pas le cas pour quiconque découvrant que, derrière un ami proche, un voisin aimable ou encore un collègue de bureau sympa se cache un tueur en série, un violeur ou ce genre de monstre ? Tout ce que nous connaissons des gens est ce que nous projetons sur eux. Au-delà, ça reste des étrangers.

Du temps où je fréquentais Vernon, je ne l'avais jamais vu perdre son sang-froid. Il ne faisait preuve d'aucune violence, n'élevait même jamais la voix. Sa colère restait froide et maîtrisée, tout en regards méprisants, en silences lourds de sens. Bien évidemment, les gens changent, mais pas *à ce point-là*.

Mais après tout, qu'est-ce que j'en savais ? Cela faisait bien vingt ans que je ne lui avais pas parlé.

La pression commençait à s'accumuler derrière mes globes oculaires, mes pensées affluaient de façon si dense que je ne pouvais pas m'en libérer. Il y avait d'un côté Vernon et notre histoire. Et moi qui le défendais. De l'autre, la bataille imminente avec Bella. Et, de surcroît, l'affaire elle-même. Quatre migraines dissemblables et distinctes pour une seule tête.

Je descendis à la station Clapham Junction et me dirigeai vers la maison de Janet, en empruntant Saint John's Road. Cela ressemblait à n'importe quelle grand-rue de Londres. Un McDo et un Starbucks, plusieurs commerces de téléphonie mobile, deux supermarchés, une banque et une boutique d'électronique. Autant de franchises prévisibles où traînent les pauvres âmes de chaque commune et ville britannique.

Je passai devant les pubs, tous pleins à craquer. J'accélérai le pas. Ces pubs me faisaient penser à l'enfer sur terre.

Janet vivait sur Briar Close, près de Northcote Road. C'était une autre sorte d'ambiance ici, presque distinguée, en raison de la revalorisation du quartier et de l'argent qui en découlait. Elle m'attendait devant chez elle, avec sa moto et son chauffeur. Elle se déplaçait comme ça à travers Londres, de réunion en réunion,

sur le siège arrière de cette Suzuki modèle GSX-R600. KRP disposait de coursiers, la plupart du temps pour les livraisons et les collectes, mais Janet utilisait ce service également pour ses déplacements privés.

« Voilà donc, dis-je en lui tendant son stylo.

— Tu n'y as pas touché, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle en plaçant sa trousse à crayons dans son sac à dos. Elle portait son imperméable et ses chaussures plates.

« Comment crois-tu donc que je te l'ai apporté ici ? » répondis-je en plaisantant. Elle ricana tout en remettant son casque. Elle faisait une bonne vingtaine de centimètres de moins que moi. Les cheveux mi-longs, bruns, et les yeux vifs bleu pâle, elle avait peut-être dix ans de plus que moi.

« Tu as des infos supplémentaires sur l'affaire ? lui demandai-je.

— La victime est une femme. Une blonde. »

Ce que j'appelais notre maison se trouvait à une demi-heure de marche de chez Janet, dans un monde totalement différent du sien.

Nous habitions un quatre-pièces dans le lotissement Garstang Estate, près de Battersea High Street – le « nous » voulant dire votre humble serviteur, ma femme Karen, et nos deux enfants, Ray et Amy, respectivement âgés de huit et cinq ans.

Ce lotissement était une véritable ferme d'élevage pour êtres humains – une étendue de briques identiques dont la couleur reflétait celle des nuages toxiques de l'usine et d'un ciel maussade. Il était constitué de soixante-deux appartements et maisonnettes, répartis sur cinq étages avec de petites allées tout autour. Le linge voletait d'un balcon sur deux comme les voiles d'un galion naufragé, avec des antennes paraboliques regroupées à chaque coin de mur. Dans les parkings entre les blocs, le quatuor de caméras de vidéosurveillance niché au sommet d'arbres métalliques de six mètres de haut s'avérait aussi inefficace contre les démons urbains que les gargouilles des églises. Des dizaines de nationalités différentes vivaient ici, côte à côte, un melting-pot ordinaire, la métropole dans un microcosme. Très peu d'histoires d'amitié se formaient dans le lotissement, plutôt des cercles de connaissances. Chacun coexistait pacifiquement en réussissant à s'éviter, ce que la plupart avaient très vite appris à faire.

J'accrochai mon manteau et me rendis dans le salon. La lumière et la télé étaient allumées, mais il n'y avait pas de son. Karen avait mis son émission sur pause car Amy s'était endormie. Elle avait saisi l'occasion pour s'offrir un moment de répit, mais était aussi tombée dans les bras de Morphée. Je les observai, étendues sur le canapé, endormies et sereines. Karen avait mis ses bras autour de notre fille, qui était pelotonnée contre elle, le visage enfoncé dans l'aisselle de sa maman, comme lorsqu'elle était bébé. Je voulus les embrasser toutes les deux, mais je n'avais pas envie de les réveiller et de gâcher un tableau si

parfait. À la place, je mémorisai cette scène, saisissant chacune de ses nuances – comme la façon dont leurs corps reposaient, se faisant face l'un l'autre, sans se toucher vraiment... J'admirais la manière dont leurs jambes étaient pliées, comme si elles effectuaient un salto. Le poing serré, Amy s'accrochait à la manche du tee-shirt de Karen.

Je marchai sans faire de bruit, me dirigeai jusqu'à la chambre des gosses et frappai du bout des doigts sur la porte.

« Entre ! » m'appela une petite voix au ton autoritaire.

Mon fils, assis sur le lit du haut, lisait *Les 39 Clés*.

« Bonsoir, Ray.

— Salut Papa. » Il sourit et posa son livre.

Ray était mon fils adoptif. C'était un métier, le fruit d'une relation que Karen avait eue avec un Brésilien. Il avait rompu peu de temps après avoir appris qu'elle était enceinte. Ma vie de famille, et la vie que je menais aujourd'hui, je les devais à Ray. C'est lui que j'avais rencontré en premier, avant Karen, un dimanche après-midi ensoleillé lors d'une fête à Clapham Common en 2004. J'y travaillais à l'époque comme « éducateur pour enfants », le Clown Bleu – bleu de la tête aux pieds. Je n'attirais pas vraiment les foules. Mon public se constituait généralement d'un ou deux enfants et de leurs parents. Ils restaient là à bayer aux corneilles, bouche bée, puis partaient au bout de cinq minutes sans le moindre sourire. Un beau jour, Ray s'était approché de moi de sa propre initiative, du haut de son mètre et quelques, les sourcils froncés et l'air curieux. J'exécutai mon numéro de marche en direction d'un réverbère à proximité, contre lequel j'étais censé trébucher et me cogner. Ray fut aussi peu impressionné que les autres. Mais il resta sur place, fermement décidé à s'offrir un divertissement de qualité. Je répétais mon show en faisant quelques variations, me tapant le pied contre le poteau, m'y frappant la tête, effectuant quelques pirouettes. Je ne parvins pas à le faire rire. Pour terminer, j'eus recours au seul autre tour que je connaissais, l'astuce que j'utilisais aux dîners d'enfants – imiter les cris d'animaux. Il n'eut aucune réaction en m'entendant imiter le cheval ou l'âne, mes miaulements lui firent se couvrir les oreilles et mes aboiements le firent pleurer. En revanche, avec mes cris de phoque – *Ar-Ar-Ar-Arrrrrrrr-Ar-Ar* – je touchai le jackpot. Le visage de Ray s'illumina. Il se mit à rigoler et à applaudir... pendant au moins une minute avant de se remettre à froncer les sourcils.

C'est là que Karen fit son apparition. En larmes, elle était accompagnée d'un membre du service d'ordre et d'un flic. Ray avait disparu depuis plus d'une heure... Sans me dire le moindre mot, elle l'attrapa dans ses bras et l'emporta au

loin, étouffant un sanglot de soulagement.

L'histoire aurait pu se terminer ainsi, mais une semaine plus tard, tandis que je me trouvais à mon second job, empilant les conserves dans les rayonnages d'un supermarché Asda, j'aperçus Ray assis dans un chariot à provisions à moitié plein. Karen était au rayon fruits, pas loin. Ray me fixa d'un air dur, j'étais sûr qu'il m'avait reconnu. Ce fut l'un de ces moments décisifs. Dans mon cas, cela se résumait à une chose : allais-je oui ou non me mettre à imiter le bruit merdique que fait le phoque... Je choisis de m'exécuter. Ray se mit à rire et à m'applaudir.

Je me présentai à Karen.

« Je ne vous avais pas reconnu avec ces habits. »

Et c'est à peu près comme cela que tout a commencé entre nous.

« Qu'as-tu fait aujourd'hui ? lui demandai-je.

— J'ai eu 17/20 en maths.

— C'est génial ! » Les mathématiques n'ont jamais été mon point fort.

« C'est vraiment bien, mais pas génial, me corrigea-t-il après un court instant. Génial, c'est quand tu as 19 sur 20 ou plus. Tu sais que les maths, c'est la seule matière où on peut avoir 20 sur 20 ? »

Voilà un comportement typique, pensai-je. À peine dix ans et il voyait déjà le verre à moitié vide. C'était un petit futé, beaucoup plus intelligent que moi à son âge. Boulimique de lecture, il apprenait vite et faisait partie de ces intellectuels-nés voulant tout savoir sur les sujets qui les intéressent.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était presque 21 heures.

« Je peux te dire quelque chose ?

— Si tu veux.

— Tu ne vas pas comprendre maintenant, mais peut-être qu'un jour oui. Finis toujours ce que tu entreprends, OK ? Chaque début mérite qu'on y apporte une fin. Il n'y a rien de pire qu'un travail inachevé. »

Ray n'est pas ce type de même qui acquiesce bêtement afin de se débarrasser de vous. Il aime s'attarder sur les choses, les comprendre à fond. C'est ce qu'il faisait à cet instant, levant les sourcils en écarquillant des yeux, essayant de donner du sens aux mots que je venais de lui dire. Lorsqu'il n'y arrivait pas, son sourcil se relâchait.

« Je sais que c'est pas de mon repas que tu parles... », fit-il, finalement.

Je ris et lui ébouriffais gentiment la chevelure – enfin j'essayais, car mes doigts peinaient à traverser sa tignasse. C'est bientôt l'heure d'aller se coucher.

« Tu t'es brossé les crocs ? »

Crocs, c'était de l'argot de Manchester. Cela venait de Karen. Elle était fière de ses origines. Elle n'arrêtait pas de dire qu'il faudrait « rentrer à la maison »

bientôt. Pourtant, chaque fois que l'on allait rendre visite à ses parents et qu'elle constatait qu'une partie de la ville avait encore changé, Londres recommençait à lui manquer.

Ray secoua la tête.

« Alors, dépêche-toi de le faire. »

Je m'assis sur le lit d'Amy. J'étais claqué mais je savais que je ne trouverais pas le sommeil cette nuit-là. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont j'allais bien pouvoir affronter la journée du lendemain. J'avais besoin d'un plan.

Comme souvent, Ray avait laissé son ordinateur portable sur le bureau en oubliant de l'éteindre. Je vérifiai son historique, entre autres. Karen et moi étions tombés d'accord sur ce type de contrôles. Nous mettions un point d'honneur à le faire au moins deux fois par semaine.

Ce soir-là, il avait surfé sur Wikipedia et sur deux sites d'histoire pour faire ses devoirs. J'éteignis son PC.

Quelques instants plus tard, Ray revint, suivi par Karen qui portait Amy. On borda les enfants et on leur souhaita bonne nuit. Ensuite, direction la salle à manger. J'embrassai Karen et la serrai fort, ce que je faisais à chaque fin de journée, lorsque nous étions seuls tous les deux. On s'assit sur le canapé. Elle tombait de fatigue, prête à aller se coucher.

« Ton dîner est dans le micro-ondes », dit-elle en bâillant. Elle portait un tee-shirt de New Order, deux fois trop grand pour elle.

« Pas faim. Faut que je te parle de quelque chose. »

Elle se rassit, me regarda d'un peu plus près, devinant illico les soucis comme elle seule savait le faire. Une petite partie de sa torpeur se dissipa.

« Je fais du thé pour deux, dans ce cas ? » Ce qu'elle entendait par « thé », c'était une de ses cinq tisanes à base de plantes censées faire des miracles sur l'organisme. Je n'en avalais jamais la moindre goutte. Lorsqu'elles avaient du goût, c'était toujours dégueulasse.

« Du café pour moi. Pas du déca. Et surtout pas d'instantané. Du vrai café. »

Pour la première fois en Dieu sait combien de temps – ce que je désirais vraiment – enfin non, ce dont j'avais vraiment besoin, c'était un verre. Une bonne chope de Guinness Export, bien fraîche, à 8 % d'alcool, celle qui donnait un coup de fouet à chaque gorgée. C'est ainsi que je démarrais toujours mes beuveries. Cinq pintes de Guinness, puis de l'alcool fort. J'étouffai cette envie pressante de boire.

« Ça va être une discussion sérieuse, alors ?

— Bien peur que ouais. »

Tout le monde ment. C'est un fait. Il existe deux sortes de menteurs – les affabulateurs et ceux qui mentent par omission. Je fais partie de ces derniers – je ne dis pas tout –, je fais des économies, je rationne les faits. Lorsqu'il y a trop de sincérité, cela devient compliqué.

Pendant que Karen nous préparait à boire, je tentais de mettre au point ma stratégie – ce que j'allais lui dire, ce que je n'allais pas lui dire ; jusqu'à quel point j'irais, et où je m'arrêterais.

Je m'étais déjà retrouvé dans cette situation, en fait. Ici, à cette même table. Quand notre relation était devenue sérieuse – lorsqu'on avait envisagé d'habiter ensemble –, j'avais défini ce que j'allais lui dévoiler de « mes antécédents ». En tant que mère célibataire avec un jeune enfant à élever, elle avait le droit de savoir ce qui les attendait, elle et Ray. Je n'avais pas envie qu'elle apprenne des choses sur moi de la bouche d'autrui.

C'est à cette occasion que nous eûmes nos premières discussions autour d'un café. Elles étaient longues, sérieuses et duraient parfois toute la nuit.

Je lui avais alors parlé de mes années perdues, que je nommais « les Ténèbres du Passé ». C'était la personne avec qui j'étais le plus franc – tout au moins jusqu'à un certain point.

Je ne lui avais pas parlé de Vernon James, ni de ce qu'il m'avait fait. Il n'y avait aucune raison. Mais ce n'était pas parce qu'il n'existait pas dans notre vie que ma haine envers lui avait diminué. À vrai dire, elle s'était même amplifiée, s'alimentant sournoisement. Je n'avais jamais évoqué Vernon avec quiconque. Je n'aimais pas en parler du tout. Je voulais m'en débarrasser, mais de la meilleure manière possible. Qu'il paie pour chacun des coups qu'il m'avait assenés. Karen arriva avec le café et le thé, et s'assit. Je l'observai pendant quelques instants, avec ses cheveux blonds tirant sur le châtain clair, ses yeux bleus couleur jean délavé, et ses fines lèvres qu'elle avait finalement appris à ne pas camoufler derrière un rouge à lèvres trop prononcé.

« Alors, que s'est-il passé ? »

Je lui parlai du coup de fil de Janet, le nouveau client – riche et soupçonné de meurtre.

Ses yeux s'allumèrent.

« Elle t'a appelé... *toi* ? »

— En fait, c'est Adolf qu'elle cherchait à joindre, mais comme il n'y avait personne pour répondre, c'est moi qui ai décroché. »

« Adolf », c'était le surnom que l'on avait donné à Bella – son nom complet était Arabella Hogan. Les mêmes initiales que le Führer. Bella me détestait, et c'était réciproque.

« Mais c'est génial, Terry ! » s'exclama-t-elle. La façon dont elle avait prononcé mon nom me donna l'impression qu'elle m'avait appelé « Terreur ».

« Ça pourrait te lancer. Une promotion, le diplôme... On pourrait finalement se tirer d'ici ! »

— Ouais. C'est ce que Janet m'a dit. »

En moyenne, un greffier diplômé mettait deux bonnes années à devenir assistant juridique, du moment qu'il accepte de se taper les tâches ingrates. Un greffier inexpérimenté comme moi avait cependant rarement accès à ce genre de statut – à moins qu'un bureau d'avocats n'accepte de financer sa formation. KRP faisait partie des rares firmes à le faire.

« Une minute. Tu ne m'as même pas encore dit le nom de ce type-là – le meurtrier.

— Meurtrier *présumé*. Innocent jusqu'à preuve du contraire, tu vois ? »

— Désolé, votre honneur.

— Ce sont les Américains qui disent “votre honneur”. Ici, on dit “monsieur le juge”.

— Peu importe. C'est quoi son nom ? »

Je pris une profonde respiration.

« Vernon James, marmonnai-je en baissant les yeux vers mon café, auquel je n'avais pas encore touché.

— On dirait le nom d'un coiffeur.

— T'as déjà entendu parler de lui ? »

— Non. J'aurais dû ? »

J'aurais pu en rester là, mais j'étais en mauvaise posture et Karen savait garder son calme face aux situations de crise. De plus, elle était aussi douée pour résoudre les énigmes que pour les créer.

« Il y a un hic avec ce procès. Un gros problème », dis-je en la dévisageant. À cet instant précis, la vie telle que nous l'avions toujours connue disparut en

quelques secondes.

Un...

Deux...

Trois, go.

« J'ai connu Vernon. Il y a longtemps. Nous étions amis.

— Pourquoi n'as-tu jamais parlé de lui auparavant ?

— Ça fait dix-huit ans que je ne l'ai pas vu. À peu près la moitié de ma vie. Je pensais ne jamais le revoir.

— Ouais, mais si je connaissais quelqu'un qui était devenu très riche et qui avait réussi...

— Les choses ne se sont pas très bien passées entre nous. En fait, elles se sont terminées de la pire manière qui soit.

— Que s'est-il passé ?

— Il a foutu ma vie en l'air.

— Comment ça ? »

Karen se mit à cogiter. Elle et Ray fronçaient souvent les sourcils lorsqu'ils réfléchissaient, ce qui créait sur leurs fronts des plis identiques aux sillons des coquilles de noix.

Je la laissai faire les calculs de base.

2011 moins dix-huit années, cela faisait 1993.

« Ça a quelque chose à voir avec “les Ténèbres du Passé” ?

— À peu près tout. »

Elle réfléchit.

À l'étage du dessous, le couple de Serbes se disputait. Ou tout du moins, c'est ce qu'on pouvait imaginer. C'était difficile à dire. Lorsqu'ils avaient emménagé un an plus tôt, on avait l'impression qu'ils ne faisaient que ça, criant le plus fort possible, de manière hystérique. Nous étions descendus pour nous plaindre – et aussi pour nous assurer que la femme ne se prenait pas des raclées. En fait, ils ne se chamaillaient pas du tout. Ils étaient en communication avec leurs familles, qu'ils appelaient au pays. Le réseau téléphonique était si mauvais qu'ils devaient hurler pour se faire entendre.

Karen reprit ses esprits.

« Identifions le problème, OK ?

— Il y en a plus d'un, répondis-je en avalant une gorgée de café. Comme tu le sais, j'ai menti sur mon CV. C'est un truc à se faire virer dans pratiquement n'importe quelle entreprise, mais dans une firme d'avocats, c'est encore pire... Kopf-Randall-Purdom trouve ça normal de défendre des menteurs, mais en aucun cas ils n'embaucheraient quelqu'un comme ça. Pour KRP, j'ai quitté l'école

après le bac. Je n'ai pas mentionné mon année à Cambridge ou le diplôme de droit que je n'ai jamais terminé. J'étais à Cambridge avec Vernon. Il pourrait très bien le dire à Janet et je me ferais virer illico.

— Pourquoi ne dis-tu pas que tu ne peux pas t'occuper de cette affaire pour des raisons personnelles ?

— Je pourrais faire ça. Mais je devrais alors expliquer le pourquoi du comment. Et fatalement, l'un de nous deux mentionnera Cambridge d'une manière ou d'une autre. Et ça, ce serait catastrophique. Il pourrait lâcher un truc du style : « Ouais, j'ai connu ce Terry Flynt, il s'est fait jeter de Cambridge pour vol. »

— *Vol?* » Karen se leva en une demi-seconde. Ce n'était pas dans mon intention de lui annoncer si abruptement. Je comptais amener le sujet en douceur. Mais c'était sorti d'un coup. Elle me regarda comme si j'étais devenu un parfait inconnu.

« Tu m'avais dit que tu t'étais fait virer de Cambridge parce que tu avais raté tes examens !

— Et à cause de ça, aussi. »

Elle se rassit et me jeta un regard furieux. Ses yeux s'étaient voilés. Si cela avait été un interrogatoire de police, j'aurais été foutu à ce moment précis, empêtré dans mes contradictions. Vous m'avez pris la main dans le sac, monsieur l'agent. Je ne pouvais pas la regarder en face, je me mis à lorgner du côté du cadre numérique sur le manteau de la cheminée. Il y avait des photographies de notre mariage. De l'anniversaire des trois ans de Ray. Une autre avec les enfants se tenant par la main, nous quatre à une remise des prix de l'école... J'avais l'impression de voir la meilleure partie de ma vie défiler devant moi.

« Pourquoi ne me racontes-tu pas l'histoire depuis le début ? »

« Je l'appelais VJ. Nous étions dans la même école. C'était le seul gosse noir de l'établissement. Nous ne sommes pas devenus amis tout de suite. Même si nous habitions la même rue, les seules fois où je le voyais en dehors des cours, c'était un samedi matin sur deux. Avec sa sœur, Gwen, il donnait un coup de main à leur mère pour faire les courses. Ils n'avaient pas de chariot. Ils utilisaient un vieux landau rouillé sans capote, dont les roues grinçaient terriblement. C'était un drôle de spectacle de les voir pousser ce truc. On pouvait les entendre à plus d'un kilomètre à la ronde. »

Ce souvenir me fit rire.

« Une autre chose dont je me souviens lorsque je pense à VJ, c'est que chaque lundi, il empestait l'eau de Javel. Il ne possédait que deux tee-shirts blancs. Sa mère les faisait bouillir tous les week-ends.

» Je me souviens du jour précis où nous sommes devenus amis. En mars 1980. Juste après que le groupe The Jam était devenu numéro 1 au hit-parade avec le tube "Going Underground". On en avait fait tout un pataquès à la maison. Mes frères vouaient un culte à Paul Weller. C'était leur idole, leur héros de la classe ouvrière. Ils applaudissaient chaque fois qu'on entendait la chanson, comme s'ils avaient gagné un concours.

» Bref, je rentrais de l'école lorsque j'aperçus un groupe de gosses plus âgés qui entouraient VJ. Ils le poussaient et le tapaient, avaient jeté ses bouquins par terre.

» Je leur ai demandé d'arrêter. Mais personne ne m'a écouté... Il y avait une benne juste à côté, remplie de vieilles briques. J'en ai pris une et l'ai balancée sur le plus grand des gamins. Je l'ai touché à la tempe. Puis j'en ai lancé une seconde. Elle s'est écrasée sur le visage d'un autre. Ça lui a cassé le nez. Ils se sont tous enfuis. J'ai ensuite aidé VJ à ramasser ses affaires et je l'ai raccompagné chez lui.

» Après cette histoire, on s'est mis à aller à l'école ensemble. On a vite appris à se connaître. C'était un blagueur de premier ordre. Un mec vraiment marrant,

super vif.

» Comme tu le sais, ma famille s'intéressait peu aux études. Il n'y avait pas un seul bouquin à la maison, même pas un journal. Personne ne lisait, sauf si on y était obligés. On s'attendait à ce que je quitte l'école à seize ans pour aller travailler. Je redoutais ce moment-là.

» Les choix étaient limités à Stevenage. Mais, sous l'influence de VJ, je prenais mes cours au sérieux. Je les voyais comme une échappatoire à cette vie déjà tracée, cette promenade au ralenti semblant me diriger vers les ateliers d'équarrissage.

» Vu que chez moi, on vivait les uns sur les autres, j'allais avec VJ à la bibliothèque faire nos devoirs. Étudier, c'était devenu un truc sympa. Nous nous entraidions. Pour la première fois de ma vie, je commençais à avoir de bons résultats à mes examens. Comme si j'avais soudainement de la motivation et un but bien précis. Auparavant, je faisais plutôt partie des élèves moyens, et là je terminais deuxième de ma classe à la fin de l'année. VJ étant toujours numéro un, bien évidemment. Mais en ce qui concerne les notes, il n'y avait que très peu d'écart entre nous. On se suivait de près. J'ai présenté douze matières au brevet des collèges et trois au baccalauréat. Je n'ai eu que des A. Puis nous avons tous les deux été admis à Cambridge. Nous étions les premiers de notre école à y parvenir.

» Je dois tout ça à Vernon. S'il n'était pas entré dans ma vie, je ne sais pas ce que je serais devenu. Je le pense vraiment. Peu importe à quel point les choses ont mal tourné par la suite. Je ne pourrai jamais lui enlever ça. J'espère que nos enfants connaîtront un jour une amitié comme celle-là. »

Je fis une courte pause. Je n'arrivais pas à croire que je venais de dire tout cela d'un trait, de manière chaleureuse et sincère.

« À cette époque, VJ vivait l'enfer chez lui. Sa famille habitait dans deux pièces au sous-sol. Son père, Rodney, était un sale type. Un gars d'un mètre quatre-vingts, chauve et émacié. On aurait dit une mante religieuse noire. Continuellement en colère, rempli de haine et d'amertume. Lorsque tu lui parlais, il pouvait subitement changer du tout au tout. Et ce regard... On avait l'impression d'avoir dit ou fait quelque chose de mal. Mais ce n'était pas du tout ça. Ce n'était pas toi. Juste sa rage intérieure.

» Rodney avait débarqué en Angleterre en provenance de Trinidad et Tobago. Là-bas, il était "quelqu'un" – le directeur d'une banque à Port d'Espagne, la capitale. Lorsqu'il avait débarqué en Angleterre, le seul boulot qu'il avait pu trouver était un travail manuel – "*déshumanisant*", comme il disait.

» Il passait ses frustrations sur sa famille. Pas de manière physique, mais

psychologique. Il rabaisait toujours VJ. Très souvent devant moi. Rien de ce que faisait VJ n'était assez bon pour son père. Il n'arrêtait pas de le critiquer. Une fois, j'ai demandé à Vernon pourquoi son père le traitait aussi mal. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ?

— C'est parce qu'il sait qu'un jour ou l'autre, je ferai quelque chose dont il n'est pas capable – c'est-à-dire se tirer d'ici et ne plus jamais revenir.”

— Quel âge avait-il à ce moment-là ?

— Onze ou douze ans. Rodney ne se serait jamais mis en travers du chemin de son fils, car Vernon était quelqu'un de déterminé, sûr de lui. Je pense qu'il y a trois types d'individus dans ce monde. Ceux qui savent très bien ce qu'ils désirent depuis le début, et l'obtiennent. Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent, mais le découvrent plus tard et se stabilisent. Et puis il y a ceux qui ne savent jamais ce qu'ils veulent, et ne vont jamais bien loin. Les causes perdues, les blessés de la vie, les perdants. Ils dérivent, puis meurent.

— Tu fais partie de quelle catégorie toi, Terry ?

— De la deuxième et de la dernière, mais jamais de la première. La première, c'est celle de VJ, dis-je en tripotant ma tasse. Au début des années quatre-vingt, Rodney avait acheté un vieux PMU en face de la gare de Stevenage. Il l'avait transformé en kiosque. On y travaillait de temps à autre, VJ et moi, les week-ends. C'était un des magasins les plus actifs de la ville. Ouvert sept jours sur sept, de 6 heures du matin à 22 heures. Les gens savaient que s'ils avaient besoin de quelque chose, ils pouvaient toujours le trouver là-bas. Rodney semblait passer sa vie derrière son comptoir. Il ne prenait jamais de congé. À l'exception de Noël – et uniquement parce qu'il ne pouvait pas obtenir de licence pour travailler ce jour-là.

» Presque tous les mois, nous allions en France, à Calais. On faisait le plein de cigarettes et de boissons. C'était bien avant les réglementations de l'Union européenne, les coûts étaient avantageux. On remplissait le camion à ras bord et on prenait le ferry pour rentrer en Angleterre. Rodney vendait les cigarettes et l'alcool à un prix plus bas que n'importe quel magasin de la ville, se faisant un tas de blé.

» La famille a ensuite déménagé pour s'installer dans une maison mitoyenne dans le quartier chic de Stevenage. Mais VJ et moi, on allait toujours ensemble à l'école. Je passais le prendre au magasin où il travaillait tous les matins avec son père. Puis, en 1989, Rodney fut assassiné. La police trouva son corps dans l'arrière-boutique. Il avait été poignardé. Vingt-deux fois. »

La mâchoire inférieure de Karen s'affaissa d'un coup et ses yeux s'élargirent.

« *Mon Dieu !*

— Les flics ont estimé qu'il avait été tué quelques minutes avant qu'il ne ferme son magasin. Il était toujours seul pour la fermeture.

— Ont-ils attrapé quelqu'un ?

— Non. Il n'y avait pas de caméra de surveillance dans sa boutique. Aucun témoin.

— Est-ce que quelque chose avait été volé ?

— Ouais. L'argent du tiroir-caisse et du coffre. Et plein de paquets de cigarettes et de bouteilles d'alcool.

— Comment a réagi Vernon ?

— Au début, il était choqué. Mais il n'a pas pleuré. Et je déteste dire cela, mais après cet événement, il s'est – comment dire – épanoui. Physiquement, on aurait dit qu'il avait grandi d'au moins une tête de plus que moi. Et puis socialement, il avait beaucoup plus confiance en lui.

» On n'a jamais vraiment évoqué le meurtre. Il m'a dit une fois qu'il regrettait que le dernier souvenir de son père soit un mauvais. Le matin du meurtre, ils s'étaient disputés dans le magasin, devant moi et quelques clients. Rodney voulait que VJ arrête ses études pour travailler à plein temps au magasin. VJ avait la ferme intention d'aller à Cambridge. Il y tenait par-dessus tout. Rodney lui avait crié un truc comme “Tu iras à l'université le jour où je serai mort”. Et VJ lui avait répondu : “Alors dépêche-toi donc de crever.”

— Prémonitoire, dit Karen.

— C'est une façon de voir les choses. »

À cet instant, nous étions arrivés au moment charnière de notre « grande conversation ».

Sur le chemin du retour, tandis que je revenais de chez Janet, j'avais décidé des bouts de mon histoire que j'allais lui révéler et de ceux que j'allais mettre de côté. Mes « Ténèbres du Passé » allaient devenir plus sombres.

Karen avait un visage très expressif, pour ainsi dire transparent lorsqu'il s'agissait de transmettre ses émotions et ses pensées. Cela avait facilité notre quotidien, car je savais ainsi comment mener les disputes et les conflits afin de mieux les tuer dans l'œuf. En l'observant de l'autre côté de la table, je discernais les doutes et les interrogations qui se formaient précipitamment.

Et voilà qu'arriva...

L'évidente question :

« A-t-il..., commença-t-elle, faisant une pause pour trouver les mots justes. Je veux dire... Tu penses qu'il aurait pu...

— Tuer son père ? »

VJ m'avait fait du mal de deux manières différentes. J'étais sur le point de

révéler la première, mais pas la seconde, qui n'était pas pertinente. Pas pour Karen, pas pour notre famille, pas pour le problème auquel nous devons faire face.

« Honnêtement, je ne sais pas. À cette époque, j'étais sûr qu'il ne l'avait pas fait, convaincu qu'il était innocent. C'est pour cette raison qu'on lui a fourni un alibi.

— Un quoi ?

— Un alibi. On a dit qu'il était avec nous cette nuit-là.

— Oh là, deux secondes ! Tu peux rembobiner ? Un alibi ? Ta famille ? Je suis totalement paumée là ! »

Je me penchai doucement vers elle, en baissant le ton.

« Sa mère et sa sœur n'étaient pas en ville ce fameux soir. Elles étaient du côté de Birmingham pour rendre visite à leurs proches. VJ m'avait dit qu'il se trouvait tout seul chez lui.

— Il n'y avait personne pour en témoigner ?

— C'est ça. Stevenage était une vieille ville assez rude à l'époque, mais les crimes y étaient plutôt rares. Le meurtre de Rodney avait fait les gros titres. Tout le monde en parlait. La police subissait d'énormes pressions pour trouver le coupable. L'inspecteur en charge de l'affaire s'appelait Quinlan. J'ai oublié son prénom. Il a interrogé Vernon pendant deux heures. Juste après ça, VJ est tout de suite venu chez moi. Il était dans un sale état, complètement sous le choc. Il nous a avoué avoir menti à Quinlan. Il lui avait certifié être avec moi cette nuit-là, chez moi... Il nous a dit qu'il n'avait pas eu d'autre choix, que Quinlan lui avait parlé comme s'il était coupable.

— Et comment as-tu réagi ?

— VJ était mon meilleur ami. Je voulais l'aider de n'importe quelle manière. Heureusement pour lui, Quinlan n'est pas venu me voir les jours qui suivirent, ce qui nous a donné un peu de temps pour élaborer une version plausible des faits.

— Qui parmi vous était impliqué ?

— Presque tout le monde était là le soir où VJ a débarqué chez nous après son interrogatoire. Ma mère savait dans quelle galère tout ça pouvait l'embarquer. Arrestation, renvoi, puis procès. Et même s'il avait été innocenté, ça aurait ruiné sa vie. Elle a donc mis au point une version que nous servirions tous à la police. Elle, moi, mes frères... Je devais dire que VJ était avec moi ce soir-là, que nous avions fait nos devoirs ensemble, puis mangé en famille...

— Et ton père ?

— Il était au pub cette nuit-là.

— T'as donc menti à la police.

— Ça s'appelle de la subordination de témoin, en l'occurrence – mais oui, j'ai menti. On a tous menti. Pour lui. »

Karen resta sans voix. Bouche bée. L'effroi envahit peu à peu son visage. Je détournai mon regard du sien.

« Écoute, j'avais quinze ans, Karen. Et on aimait tous Vernon. Impossible de le laisser tomber. C'était impensable qu'il ait pu faire ça. Il n'était pas violent. À l'école, il n'était jamais impliqué dans les bagarres. Quinlan ne disposait d'aucune preuve. La police a fouillé sa maison de fond en comble et n'a jamais rien trouvé. Pas d'arme, pas de trace de sang, aucune marchandise volée. Rien. »

Elle était groggy.

« Ça s'est terminé comme ça ? demanda-t-elle, après un bref instant.

— Oh non. Quinlan savait que quelque chose clochait dans cette histoire. Il n'a exercé aucune pression sur ma mère ou mes frères. Moi, il ne m'a pas lâché. Il a examiné ma version des faits je ne sais combien de fois, n'arrétant pas de me dire qu'il ne me croyait pas, que je protégeais un meurtrier, que ça n'allait pas aider mon ami. Il disait que si je continuais dans cette direction, ça nuirait fortement à ma famille, qu'on irait tous en prison. Mais j'ai maintenu ma version des faits.

» VJ a eu beaucoup plus de problèmes. Quinlan a fait de sa vie un véritable enfer. Il le surveillait sans relâche. Il lui est même arrivé de débarquer à l'école et de le faire sortir de classe afin de lui poser des questions.

» Nous pensions tous que c'était la fin, que Vernon allait être accusé de meurtre. C'est exactement ce que voulait Quinlan. Les rumeurs allaient bon train. Il n'en fallait pas plus à Stevenage. Tout le monde se disait que VJ avait fait le coup.

— Quinlan avait-il le droit de faire ça ?

— On était dans une période où planait l'ombre du policier à la Gene Hunt, donc ouais, il pouvait. Et c'est ce qu'il a fait. Jusqu'à ce que le directeur de l'école intervienne. Il a prétendu que ce policier harcelait VJ uniquement en raison de sa couleur de peau, et il a fait intervenir un avocat de Londres. Cet avocat s'est plaint auprès des patrons de Quinlan. Une semaine plus tard, il s'est vu retirer l'affaire. Par la suite, j'ai ouï dire qu'il avait été sanctionné pour la mauvaise gestion de cette enquête.

— Et la police n'a jamais attrapé personne, alors ?

— Non. »

Karen souleva doucement sa tasse au-dessus de la table, à mi-hauteur, puis la reposa presque aussitôt.

« Que s'est-il passé après ?

— En 1991, nous sommes tous les deux entrés à l'université de Cambridge. Au Sidney Sussex College. J'étais en droit, VJ en économie. On découvrait un tout autre monde, bourré de snobs, de gens fortunés, bon chic bon genre. Je n'étais pas du tout à ma place là-bas. Le premier trimestre, je me suis senti pitoyable, je me demandais dans quoi je m'étais embarqué et je n'avais qu'une hâte : rentrer chez moi. VJ, au contraire, adorait cet endroit. Au début, on se voyait souvent. Mais nous ne suivions pas les mêmes cours. Et nous n'avions pas les mêmes fréquentations. C'est à cette période que je me suis mis à boire – vraiment beaucoup. Je gobais aussi pas mal de drogues. Je prenais mon pied, mais je perdais les pédales. J'oubliais la raison même de ma présence à Cambridge. J'étais un étudiant médiocre, ni bon ni mauvais, j'en faisais juste assez pour continuer mon petit bonhomme de chemin. Je me la coulais douce dans ce monde de compétition.

» VJ s'entendait bien avec un certain Anil Iqbal. Un gars élégant et riche, en dernière année. Il avait ses entrées dans toutes sortes de fêtes et était régulièrement entouré de petites amies éblouissantes. Blondes. Toujours blondes.

» C'est devenu une sorte de mentor pour Vernon. Il l'a pour ainsi dire “formé”. Il suivait les cours de la Bourse, se faisait une fortune en spéculant à gogo. Il a conseillé à VJ de bosser dans une banque d'investissement. D'après lui, avec la politique de choc appliquée par Thatcher, la City allait fourmiller d'opportunités. Il disait qu'il y avait un paquet de fric à se faire si on avait la dalle, un brin de chance et une dose de culot.

» Je ne m'entendais pas avec Anil. Et c'est peu dire. C'était un connard arrogant. L'arrogance de ceux qui n'ont jamais connu la moindre difficulté dans leur existence et qui n'ont jamais eu à travailler de leur vie. Il faisait partie de ce genre de personnes méprisant tout le monde. Il était comme ça. VJ était fasciné par ce type. Je savais qu'il voulait – pas vraiment *devenir* comme Anil – mais avoir le même style de vie que lui.

— Vous étiez en train de vous perdre de vue, VJ et toi ?

— Ouais, c'est ce qui nous arrivait, enfin je crois... »

Elle m'observa attentivement, pendant un bon moment, le visage rongé par l'inquiétude. Peut-être essayait-elle d'imaginer à quel point ma prochaine révélation allait être néfaste... Qu'est-ce qui pouvait être pire que couvrir un meurtre potentiel ?

« Pendant le semestre d'été – à savoir le dernier de l'année –, nous avions tous les deux des examens. La nuit avant le premier exam, j'étais dans ma chambre quand on a glissé un bout de papier sous ma porte. Ça venait de VJ. Son journal avait disparu de sa chambre et il me demandait de le lui rendre le plus vite

possible.

— Son *journal* ?

— Ouais. Pas une feuille de chou, mais son journal intime. C'était nouveau, cette histoire de journal, je ne savais même pas qu'il en tenait un. Et il m'accusait de le lui avoir volé. Je pensais que c'était une blague tordue.

— T'as fait quoi, alors ?

— Bah, j'avais mes examens le lendemain matin. Quelqu'un de plus fort aurait ignoré ce bout de papier et s'en serait occupé plus tard. Mais pas moi. Ce truc m'a rendu furieux. Et je voulais connaître le fin mot de l'histoire. En fait, je pensais que ce mec, Anil, pouvait très bien être derrière cette embrouille. Je me suis rendu dans la chambre de VJ mais il n'y était pas. Quelqu'un m'a dit qu'il se trouvait au bar du Magdalene College. J'y suis donc allé. C'était à dix minutes de marche. Et en effet, qui est-ce que j'y ai trouvé ? Lui, Anil et une bande de filles. Je me suis approché d'eux et j'ai dit : "C'est quoi cette histoire exactement ?" VJ m'a alors dévisagé avec dédain et m'a dit : "Tu as pris mon journal. Je sais que c'est toi, voilà." Je lui ai demandé s'il avait une preuve de ce qu'il avançait. Il m'a répondu – ce que je ne suis pas près d'oublier – "Je ne vois pas qui d'autre aurait pu me le prendre."

— Il t'a dit *ça*, à *toi* ? »

J'ai acquiescé.

Karen s'est frotté le front pendant un instant.

« Lui *as-tu* volé son journal intime ?

— Bien sûr que non ! » ai-je hurlé en tapant du poing sur la table.

Elle a sursauté.

« Comment peux-tu me demander une chose pareille, enfin Karen ?

— Je suis désolée, Terry. Vraiment. Seulement... C'est juste que tout a l'air si, si... étrange, voilà tout. T'accuser de la sorte, de but en blanc.

— Je ne savais même pas qu'il avait un journal. Et je ne suis pas un voleur.

— Mais pourquoi t'a-t-il accusé, toi ? Après tout ce que tu avais fait pour lui ? Comment a-t-il pu ?

— Je ne sais pas. Et je ne le sais toujours pas.

— Il n'avait aucune preuve ?

— Aucune.

— Je ne pige pas, Terry, qu'est-ce qui aurait bien pu le pousser à ... ? T'avait-il déjà vu voler quelque chose par le passé ?

— Karen, je pensais juste...

— OK, OK. »

Elle arrêta de parler en levant les mains.

« Que s'est-il passé ensuite ?

— Je lui ai dit que tout ça c'étaient des conneries, que je n'aurais jamais fait un truc pareil. Mais je parlais avec confusion. Je criais comme un malade. Pendant ce temps, Anil était assis là, l'air narquois. Ce qui me rendait encore plus furax. Et toutes ces filles autour de lui qui pouffaient... Quant à VJ, j'avais l'impression de parler à un mur. Il continuait à m'observer comme s'il était convaincu de ce qu'il avançait. Je me suis barré.

» En chemin, je suis passé devant un groupe de types du coin. Pas des étudiants. Des mecs qui se bourraient la gueule. Les pubs avaient fermé leurs portes et ces mecs mangeaient des kebabs. Un des gars m'a dit un truc et je lui ai répondu. La seconde d'après, la seule chose dont je me souviens, c'est que je me suis retrouvé sur le bitume, face contre terre, défoncé par des coups de latte. Ils m'ont frappé plusieurs fois à la tête. Je suis tombé dans les pommes. Quand j'ai repris mes esprits, des flics se tenaient au-dessus de moi. »

« Les Ténèbres du Passé » avaient commencé à ce moment précis : cette fameuse nuit à Cambridge, avec moi totalement inconscient, gisant sur le trottoir.

« Ils m'ont envoyé aux urgences pour soigner ma commotion cérébrale, et m'ont donné des antidouleurs. À l'hôpital Lister, un psychiatre m'a expliqué que j'avais subi des lésions cérébrales, comme si des câbles s'étaient rompus dans mon cerveau. Il connaissait des tas de cas identiques, des personnes avec le même genre de lésions que moi, des troubles de la personnalité engendrés par des traumatismes crâniens. C'était plutôt courant. Il y avait des traitements médicaux pour cela. Avec du Lithium. Ces fameuses pilules rose pâle.

» Il était à peu près 5 ou 6 heures du matin. Quelques heures plus tard, avec ma tête à la Elephant Man, j'ai passé mes examens. Ça a été un désastre, bien évidemment. J'ai été convoqué devant la commission du conseil de révision. D'habitude, lorsque tu rates tes exams, ils te laissent continuer et finir tes cours, et tu obtiens un diplôme sans mention. Ils appellent ça un “Spécial”. Mais ça n'a pas été le cas pour moi. Ils étaient au courant pour l'histoire du journal intime. La commission m'a dit que j'aurais dû en parler. Pour eux, le fait de ne pas l'avoir signalé démontrait que je n'avais aucun respect pour l'autorité et les règles établies. Par conséquent, je n'avais rien à faire en droit. J'ai donc été renvoyé.

— Mon Dieu... Et s'il n'y avait pas eu cette histoire de journal intime ?

— Je n'aurais probablement pas été exclu. Mais tout ça n'est que pure spéculation désormais. »

Elle ferma les paupières et soupira. Puis elle prit mes mains.

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit de tout ça, Terry ?

— C'était bien avant que je te rencontre. Ray et toi étiez le présent et le futur. Ça, c'était le passé. VJ n'avait aucune importance pour moi. Après notre rencontre, ma vie a commencé à prendre tout son sens. J'avais un objectif. Il fallait aller de l'avant, c'était l'essentiel. »

Elle me fixa un moment, à la recherche d'autres secrets bien enfouis. Mais elle n'y vit rien d'autre que ce que je lui avais dit. J'étais le même que celui qu'elle avait rencontré, même si mon passé, lui, ne l'était pas.

J'étais soulagé.

« Qu'est-il arrivé lorsque tu es retourné à Stevenage ?

— Je n'ai dit à personne que j'avais été viré. Je ne pouvais pas. Mes parents étaient si fiers de moi, surtout maman. Cet été-là, je suis resté cloîtré dans ma chambre. Un jour, ma mère m'a demandé quand j'avais l'intention de retourner à l'université. Nous étions en septembre. J'avais à peine vu le temps passer. C'est à ce moment-là que je lui ai annoncé. Ainsi qu'à mon père.

— Comment l'ont-ils pris ?

— Ma mère était furieuse. Elle voulait aller chez VJ pour lui parler. Mon père... ? Il n'en avait rien à foutre. Il m'a dit qu'il y avait des postes vacants sur le chantier de construction.

» Après ça, tout est devenu un peu flou. J'ai bossé à Stevenage. La plupart du temps, c'étaient des boulots manuels. La réalité à laquelle j'avais essayé d'échapper – une petite vie toute tracée – m'avait rattrapé. Mais je m'en foutais. Tous les jours je me pintais la gueule. De l'ouverture des pubs à la fermeture. Je me saoulais tellement que je ne savais plus si je m'endormais ou si je m'évanouissais. Puis, une année plus tard, je suis tombé sur VJ dans la grand-rue, par hasard.

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Il était plutôt agréable ce jour-là, je crois bien. Mais assez distant, aussi. Comme s'il s'adressait à une simple connaissance qu'il n'aurait pas vue depuis longtemps. Je lui ai dit qu'il fallait qu'on s'explique. Il était d'accord. On s'est donné rendez-vous le lendemain. Je l'ai attendu pendant des heures. Mais il ne s'est jamais pointé. »

Je ne racontai pas à Karen la suite de l'histoire. J'étais allé devant sa maison, ce soir-là. Bourré et en rogne. Chaud pour la bagarre. J'avais appuyé tellement fort sur la sonnette qu'elle s'était enrayée. Ensuite, j'avais donné des coups de pied sur leur porte. Sa mère s'était penchée par la fenêtre et avait menacé d'appeler les flics. « Appelle-les donc, espèce de putain de négresse ! » C'est ce qu'elle avait fait. Deux flics s'étaient pointés et m'avaient balancé dans une voiture pour m'emmener au poste. Ils m'avaient arrêté pour trouble à l'ordre

public et foutu en cellule de dégrisement afin que je cuve. Au matin, on m'avait donné une tasse de thé et renvoyé chez moi.

« C'était la dernière fois que tu l'as vu ?

— Ouais.

— Bon, que vas-tu faire maintenant ?

— Je suis perdant à tous les coups. Si je raconte à Janet tout ce que je t'ai dit, je me fais virer illico. D'un autre côté, si je ne dis rien et que je me lance dans cette histoire, VJ n'aurait pas tort s'il refusait de bosser avec moi à cause de ce qui s'est passé entre nous. »

Elle réfléchit brièvement à ce que je venais de lui dire.

« Tu n'es pas le juge et tu ne fais pas non plus partie des jurés. Tu n'es pas non plus un avocat ou un homme de loi. Tu prends juste des notes. C'est bien ça ton job, hein ?

— En résumé, c'est ça, ouais.

— Primo, tu ne peux pas avoir d'influence directe sur cette affaire, ni sur l'issue du procès. Vernon s'en rendra bien compte. Secundo, tu ne sais pas ce qui s'est passé avec son journal intime. Peut-être qu'il l'a retrouvé ou peut-être qu'il a trouvé la personne qui le lui avait volé et qu'il a eu trop honte de te le dire, surtout après ton exclusion de Cambridge. Tertio, peu importe ce qui s'est passé entre vous, ça date d'il y a plus de vingt ans.

— Dix-neuf ans, rectifiai-je.

— Bref. Vous étiez des gosses à cette époque. Les gens changent. C'est ton cas. Et lui aussi a sûrement changé. Sans oublier qu'il aura autre chose de plus grave en tête. Comme le fait d'avoir été arrêté pour meurtre... *Encore une fois.*

— Il n'a pas été arrêté pour meurtre à l'époque...

— Non. Mais on ne triche pas avec son karma, n'est-ce pas ? »

C'était une façon de voir les choses, j'imagine, si on est persuadé qu'on finit toujours par payer pour le mal que l'on fait à autrui. Mais si c'était le cas, ça impliquait que VJ avait tué son père.

« Donc, ton conseil est le suivant : ne rien dire en espérant que tout se passe bien ?

— Que peux-tu faire d'autre, Terry ? Que peut-il t'arriver de pire, hein ? Perdre ton boulot ? Ce n'est pas bien grave. T'en trouveras un autre.

— On est en pleine récession.

— La récession, ça concerne uniquement les gens difficiles à satisfaire. Ce n'est pas ton cas. »

Juste à ce moment-là, comme par ironie une photo de moi déguisé en clown, avec mon costume bleu, apparut sur l'écran numérique. C'était la dernière fois

que j'avais porté ce déguisement. Mon visage était recouvert de maquillage et un grand sourire rouge en forme de saucisse était dessiné dessus. Je portais cette perruque dont le bleu déteignait dans mon cou dès que je ruisselais de sueur.

« T'es censé le rencontrer quand ? »

— Peut-être bien dès demain.

— Le plus tôt sera le mieux. Tu sauras au moins à quoi t'en tenir.

— Pourquoi ai-je l'impression de payer encore et encore pour quelque chose que je n'ai pas fait ? »

Karen ne répondit rien. Elle m'embrassa et alla se coucher.

De mon côté, je me dirigeai vers la chambre d'amis.

Tout ce dont nous n'avions plus besoin mais dont nous ne souhaitions pas nous débarrasser se retrouvait là, rangé dans des cartons. Fringues, jouets, livres, vidéos, cadeaux de mariage... Ces deux dernières années, on s'était promis de tout ranger, d'enlever le papier peint, de remplacer la moquette, mais on ne l'avait jamais fait. On continuait inlassablement de dire qu'on allait tenir notre promesse, mais ce que l'on continuait surtout à faire, c'était d'y foutre le bazar.

Je considérais cet endroit comme mon petit refuge, j'aimais y méditer. J'y gardais mon énorme malle noire en cuivre. Je l'avais utilisée lors de mon déménagement de Stevenage à Londres. Elle appartenait à mon père, qui l'avait rapportée à Liverpool, depuis l'Irlande, il y a un million d'années de cela... Depuis, il ne me l'avait jamais réclamée.

J'ouvris le cadenas grâce à la clé que j'avais fixée dessus avec un morceau de Patafix.

Elle ne contenait pas grand-chose. Le premier truc qu'on pouvait voir en l'ouvrant, c'était mon déguisement de clown, bien emballé. Puis, camouflée sur le côté, à la verticale, une photo de moi au Sidney Sussex College en 1991. Je l'avais emballée dans du papier bulle et placée dans une enveloppe rembourrée dont j'avais scellé le rabat avec de la colle forte.

Et dans un coin, presque invisible, enrobée dans du film plastique, une boîte métallique dont j'avais jeté la clé. Un geste inutile car je n'avais pas besoin d'en voir le contenu. Cela faisait des années que j'avais mémorisé ce qu'elle contenait, chaque mot, chaque virgule, chaque date.

Comme tout ce qui se trouvait dans cette pièce, elle attendait d'être mise aux ordures.

Karen n'était pas au courant pour la photo et la boîte en métal.

Elle ne se doutait pas non plus que je venais souvent me réfugier ici pendant qu'elle dormait.

Elle ignorait presque tout de l'histoire de VJ. Tout comme le reste de l'histoire, la fin de l'histoire...

Parler de VJ ce soir-là, du journal intime, des coups que j'avais reçus, ainsi que de mon renvoi de Cambridge aurait dû me soulager quelque peu, me clarifier l'esprit. Au contraire, je ne me sentais pas différent de celui que j'avais été la veille.

Je détestais VJ.

Je l'avais haï quasiment toute ma vie d'adulte.

Je lui souhaitais tout le mal du monde. Je voulais le voir détruit de la même manière qu'il m'avait détruit.

Ouais, je sais...

« Prends garde à tes désirs, car ils pourraient bien se réaliser. »

En fait, mes *désirs* me convenaient plutôt pas mal... Grâce au destin, au hasard ou à cette bonne vieille chance, j'allais me trouver aux premières loges pour assister à la chute de Vernon. Un tribunal allait enfin rendre justice. Et même si je perdais mon job dans l'histoire, cela vaudrait le coup, rien que pour voir l'expression de son visage lorsqu'il reconnaîtrait le mien. Me voir revenir dans sa vie au moment où il se trouverait apeuré et en demande d'un véritable ami, cela lui ferait un choc. Il devinerait alors qu'il allait payer pour bien plus que pour ce crime dont on l'accusait. Il saurait à cet instant précis qu'on récolte toujours ce qu'on a semé.

Karen avait raison. Elle l'avait formulé de la plus belle manière qui soit.

On ne triche pas avec son karma.

Le matin suivant, je suis retourné au bureau. Sur le quai de Clapham Junction, les gens avaient tous l'air tristes. C'était la vie de ceux qui allaient bosser quotidiennement. Cinq jours par semaine, on se lève alors qu'on aimerait rester au lit, on va travailler dans un endroit que l'on n'aime pas, faire des choses qu'on voudrait éviter, tolérer des gens dont on préférerait ne pas connaître l'existence. Je jetai un coup d'œil au panneau d'affichage. Le train avait du retard. Il y avait du vent, il faisait humide et sombre, avec quasiment aucun endroit pour se protéger des bourrasques. On allait bientôt passer à l'heure d'été, mais il était difficile de s'imaginer qu'il ferait meilleur dans quelque temps. Au loin, le long des rails, on pouvait voir une partie du centre de Londres, les lampadaires encore allumés comme si on était au beau milieu de la nuit. J'ouvris mon exemplaire du journal *Metro*. L'arrestation faisait la première page : « Meurtre dans un hôtel du West End ». On y indiquait que Vernon James avait été mis en garde à vue, qu'un corps avait été retrouvé dans une suite à 2 000 livres la nuit au Blenheim-Strand. Le journaliste précisait que Vernon James avait préalablement été nommé « personnalité éthique de l'année ». À la gare Victoria, j'achetai toutes les publications possibles. Il y avait des articles sur l'affaire dans chacune d'elles. En troisième page, en quatrième page... Les quotidiens avaient tous édité la même photo, à quelques variantes près. Celle où on le voyait parader avec son trophée à la cérémonie, arborant son plus beau sourire. « Meurtre terrifiant dans un hôtel chic », titrait telle manchette, « Sordide affaire de meurtre pour un millionnaire »... Comme si le procès avait déjà commencé. En sortant de la station, je me dirigeai vers Buckingham Palace Road. Il était presque 8 heures du matin. Il y avait des embouteillages dans les deux sens. Le soleil pointait son nez, mais la lumière du jour était faible. Je dépassai la gare routière d'inspiration Art déco et tournai sur Elizabeth Street. Une petite portion de la rue était réservée aux voyageurs en transit, montant et descendant des bus. Il y avait là tout un tas de marchands de journaux, une rangée de vendeurs de sandwiches, des cafés dont

les clients fumeurs se les pelaient dehors et des magasins de souvenirs avec des produits dérivés à l'effigie du prince William et de Kate Middleton.

Quatre cents mètres plus loin, le quartier était subitement passé à un barreau plus élevé de l'échelle sociale. On pouvait presque sentir l'odeur des billets de 50 livres dans l'air. Je traversai Belgravia, un des endroits les plus riches d'Angleterre. Les grandes terrasses et les places grandioses devant les maisons géorgiennes de stuc blanc étaient bordées de barrières d'un noir rigide brillant comme du cuir verni. Un sentiment d'intemporalité flottait dans le quartier. Belgravia Square abritait de nombreuses ambassades, chacune identifiée par son propre drapeau. Après avoir marché plusieurs minutes, je pris à droite et me retrouvai au siège de KRP.

Kopf-Randall-Purdom possédait des bâtiments s'étendant du numéro 15 au numéro 20 de Cubitt Square. Cela représentait un bloc de maisons de six étages, datant du XIX^e siècle, soit l'équivalent de 200 millions de livres en valeurs immobilières.

Nous étions quatorze personnes à travailler pour la section pénale de la firme – dont deux conseillers, des auxiliaires judiciaires et des assistants juridiques, trois greffiers et secrétaires de direction, un stagiaire diplômé et une réceptionniste. Nous avions toujours du pain sur la planche, occupés à éviter la prison aux enfants gâtés de nos clients fortunés. On faisait souvent les gros titres des journaux lors des affaires de drogue, d'alcool ou celles liées aux infractions au Code de la route. Aucun des clients dont nous nous étions occupés n'avait fait de prison. Ils écopaient souvent de condamnations avec sursis et s'en tiraient avec un minimum de remous médiatiques. Ils récoltaient souvent des amendes, des travaux d'intérêt général ou des séjours dans des centres de désintoxication, tout au plus.

Je composai le code d'accès et la porte s'ouvrit instantanément.

La première chose qui frappait celles et ceux qui passaient la porte de l'immeuble était ce silence sépulcral, digne d'un lieu où les secrets étaient voués à le rester.

Je m'arrêtai un instant, comme à chaque fois, pour contempler l'unique objet décoratif accroché au mur de la salle d'attente. Une photo en noir et blanc d'un magasin de meubles y trônait comme une toile de maître. Il s'agissait d'une boutique datant du début de l'époque victorienne, avec des toits en ardoise, des sols blanchis à la chaux et des baies vitrées, à laquelle une extension plutôt

moderne avait été ajoutée, servant de showroom au magasin.

Ce tableau, typique des décorations à bas prix, m'avait déconcerté la première fois que je l'avais vu, car il semblait ne pas avoir sa place ici. Puis je m'aperçus par la suite qu'il y avait des photos similaires, de taille moins importante – en noir et blanc, dans des cadres de verre –, disséminées dans toutes les pièces de la firme. Notre bureau disposait d'une photo des établissements de bains-douches de l'East End. Celui de Janet avait un tableau de barbiers à l'ancienne, tandis qu'un cliché d'un vieux hall de salle de bingo ornait la cuisine.

En fait, Sid Kopf en était l'auteur. La photo dans la salle de réception avait même remporté un prix. Il était photographe amateur, un vrai passionné... Il participait souvent à des concours et proposait ses clichés à de nombreuses revues. Sa spécialité, c'étaient les monuments londoniens. Il aimait les bâtiments et constructions bizarroïdes ayant traversé les décennies, parfois même les siècles, sans avoir changé d'un pouce.

Je me dirigeai vers le bureau des greffiers.

Adolf était déjà à son bureau, les yeux rivés sur l'écran, s'acharnant de manière compulsive. Je me disais qu'elle devait encore mettre à jour sa page Facebook, parce qu'elle ne pianotait pas de la même manière que d'habitude, avec ce laisser-aller si caractéristique. La colère se lisait sur son visage, comme chaque fois que je me retrouvais dans le même espace qu'elle.

Elle faisait plus d'un mètre quatre-vingts, avait les cheveux bruns et était d'une beauté sévère. Elle aurait pu me plaire, si je ne la connaissais pas aussi bien.

« Salut, Bella », dis-je.

Aucune réponse. Cela ne me surprit pas. Lorsqu'il s'agissait de faire savoir à quelqu'un qu'elle le méprisait, Adolf n'avait pas son pareil. C'était inné chez elle, comme si son unique but dans la vie était de projeter la haine. Son attitude le laissait paraître, cinq jours par semaine.

Sa carte maîtresse était son regard froid et belliqueux. Pourtant, ses yeux étaient de loin son meilleur atout, d'un bleu océan sorti tout droit d'une brochure d'agence de voyages.

Nous étions quatre à travailler dans la pièce. Un employé subalterne du nom de Iain, et Michaela, une employée subalterne qui – malgré son diplôme – s'occupait des menues tâches. Adolf et moi étions assis en face l'un de l'autre, isolés par un écran antibruit grisâtre. J'allumai mon PC et écoutai le ronflement du démarrage.

« Sid Kopf veut te voir, me dit-elle, sans même lever la tête.

— Il est un peu tôt pour les vanes, non ? »

Kopf convoquait les employés dans son bureau uniquement lorsqu'il voulait

les licencier. Adolf continua à tapoter sur son ordinateur pendant un moment, silencieusement. Puis elle se tourna vers moi.

« Je suis sarcastique uniquement avec les gens que j'aime. » Il y avait dans son regard un mépris évident. Je ne savais toujours pas si elle était sérieuse. Puis mon téléphone sonna.

« Terry ? »

Je reconnus cette voix féminine et nasale, cet accent aristocratique, cette prononciation précieuse, comme si chaque « t » était d'argent et chaque « i » orné d'une perle. C'était la secrétaire de direction de Sid Kopf : Edwina.

« Oui.

— Monte. »

Aucune formule de politesse, pas de *s'il te plaît*. Il s'agissait bien d'un ordre. Mes testicules rétrécirent d'un coup. Avaient-ils découvert toute la vérité à mon sujet ?

« J'arrive. »

Elle raccrocha sèchement. Adolf sourit derrière son écran. Elle continua à martyriser son clavier en accélérant la cadence.

J'entrai dans le bureau et aperçus en premier Janet, assise en face de Kopf. Elle me regarda furtivement, puis baissa la tête vers son bloc-notes posé sur ses genoux.

Kopf était considéré comme un mythe au sein de KRP – mi-légende, mi-père fouettard. On pouvait l'apercevoir de temps à autre, lorsqu'il montait au troisième étage ou repartait avec un client. Nous entendions très rarement sa voix. À vrai dire, ce que nous savions de cet homme se limitait à de vieilles histoires relatées par d'autres. Il avait arrêté de pratiquer le droit il y a vingt ans pour se concentrer sur la gestion de la firme. Mais, à son époque, il avait été l'un des meilleurs avocats d'affaires du pays, un homme dont les plaidoiries impitoyables faisaient mouche à chaque fois. Les gens le surnommaient « l'Assassin Blond ».

D'un geste de la main et sans dire un mot, il me montra une chaise. Tandis que je me frayais un chemin à travers la pièce, j'eus l'impression qu'il m'analysait. Je savais ce qu'il voyait en moi. Mon costume bleu marine ordinaire, ma veste et mon pantalon dépareillés, ma chemise bleue bon marché et ma cravate non assortie. Et pour finir, mes Doc Martens, certes propres mais usées.

Je m'assis. J'étais trop près de lui pour me sentir à l'aise. Et Janet était désormais placée hors de mon champ de vision. Comme si elle avait déjà pris ses distances.

Sid Kopf faisait la même taille que moi, environ un mètre quatre-vingts. Il avait quatre-vingt-deux ans, mais aurait très bien pu passer pour un homme d'une soixantaine d'années. C'était un sportif de longue date. L'an passé, il avait participé au marathon de Londres. Et l'année d'avant, à celui de New York, le terminant en un peu moins de quatre heures... Lorsqu'il faisait beau, il lui arrivait de venir au bureau à vélo. Il avait encore pratiquement tous ses cheveux, si blancs qu'ils semblaient voltiger légèrement au-dessus de son crâne, scintillant comme une auréole. Malgré son visage ridé et ses traits tirés, sa peau semblait

encore ferme. Je me demandais s'il s'était fait refaire le visage, mais ce n'était a priori pas son genre.

J'étais venu avec mon stylo et un calepin, plus pour m'occuper les mains que pour me prouver à moi-même que cette réunion n'était rien d'autre que l'annonce de mon licenciement. Je me demandais si j'aurais droit à des indemnités de départ. Je l'espérais fortement. Je devais recevoir ma paie dans une semaine.

Kopf prit mon CV dans les mains et le parcourut des yeux.

« Depuis combien de temps travaillez-vous chez nous ? » demanda-t-il d'un ton sec.

Ça s'engageait mal.

« Ça va bientôt faire quatre mois. »

J'avais la bouche sèche, les mains moites. Finissons-en tout de suite, pensai-je. J'envisageais déjà d'aller prospecter du côté des agences d'intérim dans l'après-midi.

« Il est encore en période d'essai », dit-il à Janet.

Je devais travailler encore deux mois avant qu'ils ne décident de me garder ou pas. Il déposa mon CV devant lui en grimaçant.

« Êtes-vous né avec une cuillère en argent dans la bouche ? me demanda-t-il.

— Quoi ?

— Vos parents sont-ils riches ? »

J'étais désorienté. Qu'est-ce que mes parents avaient à voir avec cette histoire ?

« Non. Pourquoi ?

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Je vous demande pardon ?

— Que font vos parents dans la vie ?

— Ils sont à la retraite. »

Il me regarda comme si j'étais attardé.

« Que *faisaient* vos parents avant d'être à la retraite ? »

Je n'aimais pas la tournure que prenait cette conversation. Ni ses questions et son ton méprisant. Et je ne l'aimais pas lui non plus.

« Vous n'avez pas le droit de me poser de telles questions », répondis-je en me redressant sur ma chaise.

Cela le déstabilisa une microseconde.

« C'est pourtant ce que je suis en train de faire.

— Je ne suis pas obligé de vous répondre.

— Seulement lors d'un entretien d'embauche. Et si c'était le cas, vous auriez

déjà perdu toute mon attention dès votre premier mot. »

OK. J'allais donc me faire virer, c'était sûr et certain. Qu'il aille se faire foutre, pensai-je. Mais on va faire ça avec panache...

« Où voulez-vous en venir ? »

Une esquisse de sourire traversa son visage.

« Votre CV, c'est celui d'un autre. Celui d'un gosse de riches. Une petite canaille chouchoutée depuis l'enfance qui n'envisage pas de travailler pour gagner sa vie. Ce dont je suis certain, c'est que ce n'est pas le vôtre. »

Ils avaient donc découvert mon secret à propos de Cambridge. Je rassemblai toutes mes forces car j'allais être passé à la moulinette.

« Vous avez largement dépassé vos objectifs à l'école. Avec d'excellentes notes dans toutes les matières. Et puis, au lieu d'aller à l'université, ce qui aurait été la chose la plus naturelle au monde à faire dans votre cas – et la bonne décision – vous avez commencé à travailler. Depuis, vous cirez et lustrez les pompes des autres, tout en bas de l'échelle. Et maintenant vous êtes ici. Ce qui est plutôt inquiétant. »

Kopf parlait avec cet accent teinté de politesse empestant le pognon et la bonne éducation, les villégiatures de luxe et les maisons de campagne de type villas méditerranéennes.

« Pourquoi donc ? »

— Dans cette firme, nous ne portons pas les gens sur nos épaules, vous comprenez ?

— Personne ne me porte. J'ai fait un mauvais choix étant jeune, c'est tout. Je ne voyais pas l'intérêt de poursuivre mes études à l'époque. Je voulais travailler. Qu'est-ce que j'en savais ? »

Il m'observa sans sourciller. Il avait de petites prunelles bleues, enveloppées de cils blancs, ce qui rendait l'expression de son visage encore plus rude. Je le regardai fixement, sans cligner des yeux.

« Mon père était soudeur, dit-il en cessant de me dévisager avec mépris. Je lui enlevais les éclats, écharde et tous les morceaux de métal enfoncés dans les mains chaque soir lorsqu'il rentrait à la maison, en utilisant une aiguille brûlante que je faisais passer sous sa peau. C'était un homme bon. Mais quand je le voyais, lui et ses mains pleines de plaies ouvertes et sanguinolentes, je savais que je ne voulais pas devenir comme lui. C'est ça, la pauvreté. Quand on naît pauvre, on ne veut absolument pas terminer comme ses parents. Quel âge avez-vous ? »

À quoi jouait-il ? Une petite humiliation avant de procéder à mon renvoi ? Pourquoi ne pas aller droit au but ? Qu'avait-il à prouver ?

« Tout est dans mon CV », répondis-je.

Il se tourna vers Janet pendant quelques secondes. Ils semblaient se comprendre sans être obligés de se parler. Lui avait-elle dit d'en finir à ce moment-là ?

« Trente-huit ans, dit-il sèchement. Le même âge que notre nouveau client, Vernon James.

— À quelques mois près... » J'entendais mon cœur battre à tout rompre.

« Et regardez le chemin qu'il a parcouru jusqu'à aujourd'hui, continua Kopf. Millionnaire, tout en haut de l'échelle, avec quelques résidences secondaires ici et là...

— Et actuellement en garde à vue, suspecté d'avoir commis un meurtre, l'interrompis-je. Je pense qu'il serait bien content de pouvoir échanger sa place contre la mienne. S'il en avait la possibilité, maintenant. »

Sid Kopf sourit. Ses dents étaient de la même couleur que ses cheveux. Un blanc de qualité cosmétique, trop étincelant. Il s'installa dans son siège et m'observa à nouveau. Une lueur brillait bien distinctement dans son regard. Je sentais la sueur perler dans mon dos.

« Il s'agit d'un procès déjà très médiatisé. Ça va très vite se transformer en machine incontrôlable. Vous savez ce que ça implique ?

— J'en ai une petite idée.

— En fait, vous n'avez *aucune* idée de ce que ça peut signifier, rétorqua-t-il en se penchant vers moi. Vous n'avez jamais eu affaire aux médias auparavant. Ce sont des sangsues, de véritables cauchemars ambulants. Vous ne savez pas ce que c'est. Vous tentez de faire au mieux pour votre client et, pendant ce temps-là, vous devez tenir à distance ces charognards de tabloïds afin qu'ils n'écrivent rien de nuisible pouvant influencer le jury. Il faut savoir gérer l'info, leur donner juste une mise en bouche, de temps à autre, mais ne jamais les laisser déglutir. Tout est question d'équilibre. Bella Hogan a travaillé sur ce type de procès. Elle s'en est toujours sortie haut la main.

— Vous êtes en train de me dire que je devrais lui céder ma place ?

— C'est *exactement* ce que je suis en train de vous dire. »

Je n'arrivais pas à y croire. J'avais envie de lever mon poing en l'air et d'embrasser le vieux. Je ne verrais pas VJ brûler en enfer, mais au moins j'allais conserver mon job. Je n'avais qu'une envie : appeler Karen au téléphone pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle allait exploser de rire quant à l'ironie de la situation. J'étais sur le point d'être sauvé involontairement par mon ennemie jurée : Adolf...

Alors, bien sûr, je me devais de feindre la déception devant Kopf. Jouer au gars timide et outragé, maître de lui-même mais meurtri. Si j'acceptais cette

décision avec trop de résignation, je passerais pour un type ne méritant pas de garder son boulot. Je serrai les mâchoires et les lèvres, pour faire croire à ma déception – cette bonne vieille formule du légendaire flegme britannique consistant à rester ferme tout en gardant le cap.

« Et qu'en est-il de la règle relative à la propriété ?

— J'ai déjà fait des exceptions auparavant.

— OK..., dis-je en haussant les épaules.

— *OK ?* » grogna-t-il. C'est tout ? Je viens de vous faire comprendre que je pourrais vous évincer du plus gros procès du pays, et c'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Que pourrais-je dire d'autre ? Votre firme, vos règles. Vous ne voulez pas de moi pour ce procès, très bien... C'est votre droit le plus absolu. »

Kopf se remit à regarder Janet. Je ne pouvais pas voir si elle riait ou faisait la tête.

« Ce ne sont pas vos capacités qui sont remises en question. Nous ne sommes pas là pour vous juger, Terry. Janet me dit que vous êtes bon. J'aimerais y croire, car elle ne vous aurait pas embauché dans le cas contraire. Mais, moi, je vous vois comme une sorte de joker. Et on ne se sert pas de joker dans de telles affaires. Nous avons besoin de gens solides. Les bons avocats, le bon conseiller juridique et le bon greffier. En ce qui concerne ce genre de procès, vous n'avez aucune expérience.

— Je comprends, mais... »

Il leva la main pour me faire taire. « D'après Janet, et elle insiste, vous êtes à la hauteur. Donc, je veux l'entendre de votre bouche – l'êtes-vous ?

— Je vous demande pardon ?

— Pourquoi donnerais-je ce job à Bella ?

— Je ne peux pas répondre à cette question. Je n'ai jamais travaillé avec elle. » Ce n'était pas la chose à dire. J'aurais dû vanter sa carrière, être exalté en parlant de son expérience au détriment de la mienne... Mais, malgré tout, je ne pouvais pas me résoudre à venir en aide à cette vipère. De toute façon, elle me mordrait, quoi qu'il arrive.

« Vous travaillez côte à côte, n'est-ce pas ?

— Non. Je suis assis en face d'elle. Mais notre collaboration s'arrête là. »

Kopf sourit à nouveau, d'un air espiègle cette fois-ci, me faisant comprendre qu'il savait très bien que je ne pouvais pas encadrer Bella. Et, malheureusement, je pense qu'il commençait aussi à m'apprécier.

« Vous voulez faire partie de l'aventure ?

— Bien sûr », répondis-je immédiatement – même si dans ma tête je criais :

Il regarda à nouveau Janet, puis se retourna vers moi.

« Alors, bienvenue à bord. »

Hein ?

Il me tendit la main. À moitié dans les vapes, je me vis la lui serrer et m'entendis le remercier de la chance qu'il m'offrait. Mais, en mon for intérieur, j'en prenais un coup.

Que venait-il de se passer ? Moi qui croyais être tiré d'affaire, j'étais de retour à la case départ. Kopf m'avait bien cherché. Avait-il eu l'intention de donner ce job à Adolf ?

Ironie du sort : s'il avait été question de quelqu'un d'autre que VJ, j'aurais probablement échoué à ce test, me cassant la gueule dès la première embûche. J'aurais sursauté dès que le ton serait monté d'un cran. Bien sûr, j'aurais défendu mon territoire, mais je ne l'aurais pas fait avec ce sentiment de je-m'en-foutisme l'ayant apparemment impressionné. Il avait senti mon désir pour ce poste et surtout pour le diplôme.

« Magnifiques boutons de manchette, dit-il tout sourire, gardant ma main bien serrée dans la sienne.

— Cadeau de mes enfants. »

Mon talisman n'avait pas marché. J'étais dans la merde.

« C'est bien ce que je pensais. »

Tandis qu'il reculait pour se réinstaller, je remarquai le mur derrière lui, recouvert d'une dizaine de photos en noir et blanc, différentes de celles présentes dans les autres pièces de l'immeuble. Chacune avait été prise lors d'un coucher de soleil, ce qui réduisait les édifices à l'état de silhouettes. La plus impressionnante se trouvait au milieu. Il s'agissait d'éclairages naturels planant au-dessus d'un entrepôt. Un net rayon de lumière avait percé le ciel couvert, éclairant les coins du bâtiment de façon vive et claire, tandis que le reste demeurait dans la pénombre. Il était visiblement fier de celle-là, car elle était deux fois plus imposante que les autres et constituait la pièce maîtresse de son exposition.

« Organisons une réunion à notre retour, dit Janet à Kopf.

— Terry, ramasse tes affaires, m'ordonna-t-elle.

— Où allons-nous ?

— À la prison de Charing Cross. Rencontrer notre nouveau client.

— Tu ne l'as pas déjà rencontré hier ?

— Non. Ils m'ont fait poireauter trois heures pour finir par me dire qu'il n'y avait plus de pièces à disposition. Donc, on y va. »

Nous prîmes le métro. Il n'était pas 9 heures et c'était bondé, pas moyen de s'asseoir.

Janet était vêtue d'un imper beige et d'un tailleur sombre. Elle avait les cheveux attachés en arrière et aucun bijou. Elle ne portait jamais son alliance lorsqu'elle rencontrait ses clients, soit parce qu'elle souhaitait séparer vie privée et vie professionnelle, soit parce qu'elle ne voulait pas qu'ils en sachent trop sur son compte.

Je pensais à VJ. Dans une heure, j'allais me retrouver dans une salle d'interrogatoire avec lui. Combien de temps allait-il mettre pour me reconnaître ?

Cela ne serait pas instantané, mais sûrement rapide. Je n'avais pas tant changé que cela – j'étais un peu plus épais à certains endroits et plus fin à d'autres. C'est tout. Je lui donnais donc une dizaine de minutes avant qu'il prononce mon nom et démolisse complètement mon gagne-pain.

Pourrais-je sortir de cette histoire en gardant mon boulot ?

OK, ouais, j'avais menti sur mon CV. Mais n'est-ce pas le cas pour tout le monde ? Janet et Kopf pourraient même entrevoir l'ironie de mon problème : un tas de gens auraient pu tuer pour avoir « Université de Cambridge » écrit noir sur blanc sur leur curriculum – même pour une seule année de présence. Alors que moi, je l'avais carrément effacé. Et puis, la crédibilité, c'était tout ce qui comptait dans la profession qu'on exerçait. Fais-toi attraper pour un seul mensonge et c'en est fini, plus personne ne te croira.

De toute façon, mon boulot n'était pas censé durer aussi longtemps. J'avais intégré la firme pour un emploi temporaire au début du mois de novembre, afin de remplacer mon prédécesseur – qui s'était fait virer – pour une quinzaine de jours.

« Tu t'en es bien sorti avec Sid. La plupart des gens s'effondrent devant lui.

— Il n'a pas été si méchant que ça. »

Notre métro s'arrêta à Westminster et le wagon se vida à moitié.

« Je peux te dire quelque chose, entre nous ? » Elle me dévisagea avec un regard des plus sévères.

« Bien sûr, dis-je. Croix de bois, croix de fer... À qui crois-tu donc que je vais le répéter ?

— Sid n'a jamais voulu t'employer. Il pensait que tu étais trop vieux pour le job.

— Pourquoi a-t-il changé d'avis alors ?

— Parce que j'ai insisté. Je pensais que tu étais le gars idéal. Je le pense toujours. »

Oh putain de merde...

Lorsque VJ me présenterait comme un menteur suspecté de vol, Janet aurait l'air stupide. Je ne voulais pas que cela arrive. Elle était douée, c'était un bon chef. Sévère mais juste. Et plutôt sympathique lorsqu'elle n'était pas sous pression. Sa position dans la firme, c'était du solide, et elle ne perdrait pas son emploi à cause de moi. Mais elle passerait pour un peu naïve sur les bords. Ce qui était faux.

« Donc, tu lui as forcé la main ?

— Aussi fort qu'on puisse le faire...

— Pourquoi ? Les greffiers, c'est pas ce qui manque de nos jours.

— Tu as ça dans le sang, Terry. Et je n'en vois pas des masses des gars comme toi dans cette profession, crois-moi. Ça fourmille de jeunes diplômés acharnés se croyant sortis de la cuisse de Jupiter, pensant que tout leur est dû et qui ont élaboré des plans sur cinq ans. De petites abeilles ambitieuses, connaissant leur agenda de carrière par cœur. Qui a besoin de ce type d'employés ?

— N'étais-tu pas l'une de ces abeilles, il y a quelque temps ?

— Peut-être, mais je ne m'en souviens plus, rigola-t-elle.

— Encouragerais-tu tes enfants à faire du droit ?

— C'est une profession noble.

— Véritable réponse d'avocat, dis-je en riant.

— Et toi, conseillerais-tu à *tes* enfants de faire du droit ?

— Encore une esquivé, répondis-je en souriant. Je ne pousserais pas mes enfants sur un chemin qu'ils ne désireraient pas emprunter. »

J'étais très sérieux. Je n'allais pas les lancer dans un domaine uniquement pour réaliser mes ambitions déçues.

« Tu sais que Sid a l'intention d'agrandir notre section ? dit-elle doucement tout en guettant autour d'elle. L'année prochaine, on va avoir plus de boulot. Nous allons recruter. Peut-être que certains d'entre nous auront une promotion. »

Elle me fixa de manière insistante.

« Et Bella, alors ? Elle est là depuis bien plus longtemps que moi.

— Je suis heureuse que ce soit *toi* qui aies décroché le téléphone hier. Je pense que tu feras un avocat du tonnerre.

— C'est très flatteur. Mais je suis toujours en période d'essai.

— Tu corresponds *exactement* à ce dont nous avons besoin chez KRP. »

Cela aurait dû me mettre en confiance, mais je me sentais encore plus mal. Je devais lui dire la vérité concernant Vernon James et moi. Mettre fin à cette mascarade avant qu'elle ne perde la face devant Sid Kopf. J'entrouvris la bouche avec l'intention de lui dire : « Écoute, il y a quelque chose dont je dois te parler... »

Mais bien avant que je ne puisse m'exprimer, le métro s'arrêta à la station Embankment et les portes s'ouvrirent. Janet ramassa son porte-documents et descendit rapidement du wagon. Je la suivis. Nous nous apprêtions à attraper la Northern Line pour aller jusqu'à Charing Cross. J'avais encore le temps de lui parler, mais elle se dirigea d'un coup vers la sortie.

« Que fait-on ?

— Je dois passer un ou deux coups de fil et j'ai envie de fumer une clope. »

Ce qui voulait dire que je n'aurais pas le temps d'en placer une. Pour Janet, « un coup de fil », cela équivalait à au moins trois conversations. Et lorsque nous arriverions au poste de police, elle se focaliserait sur la rencontre avec son client. Quand elle agissait de la sorte, elle se détachait de toutes distractions extérieures et entrait dans un état de transe. J'aurais pu lui dire les pires choses sur moi, elle ne m'aurait même pas écouté.

Si jamais vous vous faites arrêter, il y a des endroits bien pires que Charing Cross. Pour ceux qui ont le bonheur de ne pas connaître l'endroit, il s'agit d'un immeuble triangulaire de cinq étages, de style géorgien, coincé sur son propre îlot entre William IV et Agar Street. Autrefois c'était un hôpital, mais sa fonctionnalité et son but sont aujourd'hui simplement suggérés par des lampes bleues pittoresques plantées à proximité. L'entrée elle-même est nichée dans ce type de rue où les gens se retrouvent par hasard ou que l'on dévale aveuglément pour arriver rapidement à la gare.

Nous montâmes l'escalier et entrâmes dans le hall. La première chose que l'on voyait dans un coin à gauche, c'était une plaque résistante aux balles. Derrière, un duo de femmes entre deux âges, en blouse bleu pâle, papotaient tranquillement. Tout au fond se trouvait un open space pareil à tous les autres, si ce n'était que ne s'y dégageait aucune énergie. Lorsqu'on se trouve du bon côté de la barrière, les commissariats ont toujours cette apparence : banale, crade et d'une triste quotidienneté ; avec tous ces gens voûtés pianotant sur leurs ordinateurs en attendant que le temps passe, espérant secrètement qu'il n'arrivera rien.

Janet présenta la carte d'identification qu'on lui avait fournie la veille et le nom du dossier enregistré dans le système informatique. La réceptionniste tapota sur le clavier de son PC et en sortit les détails nécessaires. Je dus ensuite m'identifier à l'aide de mon permis de conduire afin qu'on entre mes données dans la base.

Il fallait prendre son mal en patience. Ils devaient aller chercher le client dans les cellules du sous-sol pour l'amener dans une salle d'interrogatoire, s'il y en avait une de disponible. Charing Cross possédait le centre de garde à vue le plus surchargé de Londres, ne traitant pas seulement les cas de son district, mais également l'excédent de prisonniers des commissariats des alentours. De plus, on hébergeait ici les détenus les plus célèbres. Nous nous installâmes sur une

banquette en cuir face à un ascenseur noir. Je sentis ma sueur perler en petites gouttes sur ma joue.

« Est-ce que tu vas bien ? » me demanda Janet.

— Il y a trop d'avocats ici », dis-je en m'essuyant le visage, remarquant alors que j'avais transpiré davantage que je ne le pensais. En entrant dans le commissariat, nous étions passés du froid au chaud. Sous ma veste de costume et ma chemise, je ne portais qu'un tee-shirt, mais ce n'était pas la chaleur. Mon rythme cardiaque s'accéléra d'un coup. Pendant toute la durée du trajet, j'avais imaginé une multitude de scénarios afin de me sortir de ce guêpier, mais aucun n'avait pris forme, laissant place à une panique grandissante.

Je regardai Janet parcourir ses notes, à peu près une dizaine de pages consignées au stylo bleu, remplies de son écriture à moitié illisible. Tout en feuilletant son calepin, elle griffonnait quelques détails dans un autre cahier. Une demi-heure plus tard, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Un jeune policier en chemise à manches longues en sortit.

« James ? » cria-t-il.

Nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur.

« Il est en 29 », dit-il, pressant le bouton menant au 3^e étage.

Nous montâmes en silence. L'ascenseur s'arrêta pour nous laisser sortir.

L'officier marchait devant nous dans le couloir. Sur la droite se trouvaient les salles d'interrogatoire, sur la gauche des fenêtres donnant sur St Martin's Lane, le Duke of York Theatre, et, à l'opposé, le globe rotatif trônant au sommet de la flèche du théâtre London Coliseum. On pouvait également apercevoir le toit du pub Chandos.

Quelques salles d'interrogatoire étaient restées entrouvertes. Certaines disposaient seulement d'une table, de trois chaises et d'une caméra de surveillance. D'autres d'un sofa et de fauteuils, d'une moquette et de rideaux tirés pour faire croire qu'une fenêtre y était nichée. Je me disais que VJ aurait droit à la première option.

J'essayais de retrouver un peu de ma concentration en lisant les numéros des salles, mais ils n'étaient pas dans l'ordre. La salle 33 était suivie de la numéro 15. Ensuite venait la 7. Je m'attendais à tomber sur la 29 à n'importe quel moment, mais nous continuâmes à avancer.

Le policier saluait ses collègues au passage. Tout le monde était plus jeune que moi. C'était un signe, ça prouvait que je me faisais vieux.

Nous nous retrouvâmes soudainement devant la salle 29.

Le policier ouvrit la porte. Il entra en premier, puis s'écarta pour nous laisser passer. Une salle sobre, avec des murs blancs et un éclairage au néon. Ce qui me

frappa aussitôt fut le bouton d'alerte. D'un rouge étincelant, il germait sur le mur en brique tel un champignon.

Et c'est là que je vis Vernon. Enfin entraperçus. Assis, les doigts entrelacés sur la table, habillé d'un banal bleu de travail.

« Qui êtes-vous ? »

Une femme bloquait l'entrée. C'est à moi qu'elle s'adressait.

« Je suis... Je suis... »

Elle fit un pas en avant, me forçant à reculer.

« C'est le greffier, dit Janet juste derrière elle.

— Seuls les avocats sont admis ici », dit-elle en m'arrêtant d'un geste de la main.

Elle avait les cheveux courts, gris, et un visage creusé et fatigué qui contrastait avec sa carrure large et ses formes herculéennes. Il me semblait l'avoir déjà vue quelque part... Elle devait être inspectrice. Le jeune policier revint et me guida vers une salle d'attente au bout du couloir.

Lorsqu'il partit, tout l'air contenu dans mon corps s'évacua en un souffle pesant.

Dans la salle d'attente, j'ôtai mon manteau et ma veste. Ma chemise était trempée.

Je restai assis là un bon moment sans penser à rien. Je me levai et bus plusieurs verres au distributeur d'eau. Je regardai ensuite si j'avais des messages, mais je n'en avais aucun.

Les prisons me donnaient toujours la chair de poule. Je ne pouvais rien y faire. J'avais été arrêté à quatre reprises, toujours à Stevenage. La première fois, c'était après ma dernière rencontre avec VJ. Lors de la deuxième, pas d'inculpation, juste une nuit en cellule. J'étais allé boire avec mes frères, Aidan et Patrick. Je ne me souviens plus comment je m'étais retrouvé seul dans la rue, trop saoul pour rentrer chez moi. Je m'étais alors rendu au centre commercial et m'étais couché devant l'une des portes de la galerie marchande. Un policier m'avait réveillé à coups de pompe et emmené au commissariat, en m'inculpant pour vagabondage et trouble à l'ordre public. L'officier de service connaissait mes parents et avait abandonné les poursuites. Mais on m'avait quand même foutu dans une cellule. Le matin suivant, on m'avait raccompagné à la maison. Papa avait trouvé ça plutôt marrant. Il m'avait dit que cela lui était souvent arrivé à Cork.

La fois d'après, cela ne l'avait pas autant amusé. On m'avait arrêté pour vol à l'étalage. Je m'étais bourré la gueule un soir et m'étais retrouvé dans un supermarché Sainsbury, errant de rayon en rayon, avec un chariot à ras bord que

j'avais conduit en dehors de la galerie marchande. J'avais parcouru un bon bout de chemin avant que des vigiles me rattrapent. Maman y travaillait comme caissière, mais elle était de repos ce jour-là. Tout le personnel m'avait reconnu. Ils appelèrent les flics qui m'arrêtèrent comme un vulgaire criminel. J'écopai d'un avertissement et d'une interdiction d'entrer dans le centre commercial pendant dix ans. Maman se sentit humiliée. On était au milieu de l'été 1994.

Personne n'avait compris alors que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. La raclée que j'avais prise à Cambridge avait fini par me rattraper. Tout le monde pensait que mon comportement était dû à ma surconsommation d'alcool. Moi, je ne pensais rien du tout... La plupart du temps, je n'étais même pas conscient de ce que je faisais.

Ce n'est qu'un an plus tard que l'on me fit interner. VJ et sa famille avaient encore déménagé, cette fois-ci à Ashwell, un petit village près de Stevenage. Grisé à coups de Guinness Export et de doubles whiskys, j'étais sorti pour aller le défier. À pied. Au beau milieu de la nuit. Les flics m'avaient retrouvé le matin suivant, assis dans un champ à des kilomètres de chez moi, faisant la conversation à un épouvantail. On avait échangé nos habits. D'une certaine manière. Je ne portais rien d'autre que son chapeau.

C'est là qu'ils avaient tous compris ce qui se passait. Ils m'ont expédié à l'hôpital Lister. L'asile du coin. Alité, médicamenté, quatre mois de thérapie :

Parlez-moi de votre mère. Commençons par les choses positives...

La salle d'attente s'était remplie. Les avocats et autres conseillers juridiques faisaient des allées et venues, parlant au téléphone ou s'entretenant avec des flics en civil. Ils discutaient aussi entre eux. C'est là que Franco Carnavale fit son apparition. Avocat de la partie plaignante, il constituait le noyau dur du CPS ¹ et l'un de ses membres les plus brillants. Court sur pattes, la quarantaine bien tassée, flanqué d'une chevelure touffue châtain clair et d'une montre tape-à-l'œil, il avait meilleure allure à la télé qu'en chair et en os. Il se payait toujours les procès dont les médias raffolent.

Puis la femme de la salle des interrogatoires pointa son nez. Elle et Carnavale se firent des messes basses pendant pas mal de temps, avant qu'elle ne lui remette une épaisse chemise. Je me tenais là, tête baissée, faisant mine d'étudier les notes dans mon calepin, même si les pages que je lisais étaient toutes vierges.

« Tout est là-dedans.

— Merci Carol. Les avocats de la défense ont-ils ces infos ?

— Avec quelques éléments en moins. »

Carnavale rigola. Il parcourut les pages du dossier. Sa bague continuait d'absorber la lumière et m'éblouissait.

Carol... ?

Carol Reid – *Inspectrice principale*. Il y a quelques années, elle avait arrêté le violeur en série qu'on surnommait « la brebis galeuse polonaise ». Les médias aimaient bien Reid. Karen disait qu'elle lui faisait penser à un flic d'une série télé. Reid sentait que je l'observais et elle se mit à me regarder elle aussi. Elle me reconnut et fit la moue. Ensuite, elle chuchota quelque chose à l'oreille de Carnavale et ils quittèrent la pièce ensemble. Janet revint une heure plus tard, tenant un dossier deux fois plus mince que celui de Carnavale. Elle me lança un regard pesant. Je l'avais déjà vue en colère, mais jamais dans cet état-là.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demandai-je.

VJ lui avait-il déjà dit quelque chose à mon sujet ?

« Tout. »

1. Crown Prosecution Service : Service britannique des poursuites judiciaires de la Couronne, équivalent du ministère public.

« Ce procès est perdu d'avance, Sid, dit Janet.

— Raconte-moi. »

Nous étions tous les trois assis dans la salle de réunion au deuxième étage, autour de la table de conférence.

« Par où commencer ? »

Elle était exténuée. On pouvait le voir à ses traits tirés, dont la blancheur mettait en évidence une grosse veine sur une de ses tempes. Je discernais dans sa voix ses racines de Canning Town, cet accent qu'une éducation en écoles et universités privées avait pratiquement fait disparaître, et que quelques verres ou une mauvaise humeur pouvaient faire resurgir.

Elle ouvrit le dossier protégé par du papier bulle et en divisa le contenu en trois piles qu'elle plaça juste en face d'elle – des photos de la scène de crime, des déclarations de témoins et des transcriptions d'entretiens. Puis elle feuilleta les pages de ses deux carnets, dans un sens puis dans l'autre, faisant une pause de temps en temps afin de vérifier rapidement les renvois de ses notes.

Je laissai mon regard dériver dans la pièce. Gigantesque, haute de plafond et d'un blanc patiné, elle était aussi chaleureuse qu'un frigo vide. Mis à part une silencieuse horloge sur un des murs, la seule chose tranchant avec l'uniformité banale de l'endroit était une énième photo en noir et blanc de Kopf accrochée au-dessus de la cheminée – une gargote vendant des tourtes et des hachis, avec son menu mis en avant sur la vitre centrale de la boutique.

Janet était enfin prête.

« Le procès contre Vernon James se présente ainsi. À 6 h 27 du matin, hier, il est sorti de la suite 18 de l'hôtel Blenheim-Strand. Le réceptionniste a remarqué des blessures sur ses mains, ainsi que des éraflures sur son visage. Il lui a demandé si tout allait bien. Il a répondu oui, a signé sa facture et payé sa note, puis a pris un taxi pour se rendre à ses bureaux de Canary Wharf.

» À 8 h 03, deux femmes de ménage sont allées dans la suite. Elle est

immense, avec un salon et deux salles de bains, dont une attenante à la chambre à coucher. Les deux employées y sont entrées ensemble et la première chose qu'elles ont remarquée, c'est que le salon avait été saccagé, il y avait du verre brisé partout et le mobilier était renversé.

» Une des deux a inspecté la chambre à coucher. C'est là qu'elle a trouvé la victime. Une femme blanche, blonde, âgée d'une bonne vingtaine ou d'une petite trentaine. La victime était allongée sur le dos, toute nue, sur le lit. Ses vêtements étaient par terre. Une robe verte, des chaussures. Pas de sous-vêtements. Son nom : Evelyn Bates. Elle...

— Attendez ! Répétez ? demanda subitement Kopf.

— Evelyn Bates. »

Kopf haussa les sourcils et nota rapidement quelque chose dans son calepin.

« D'autres détails ? demanda-t-il.

— Comme quoi ?

— Sa physionomie ?

— Mesure entre un mètre soixante-huit et un mètre soixante-dix, plutôt potelée.

— Était-elle invitée à la remise des prix ?

— Non. Elle était à une soirée d'enterrement de vie de jeune fille. »

Kopf se rembrunit et fronça les sourcils.

« Pourquoi cette question ?

— Pour me faire une idée, dit-il, griffonnant de nouveau dans son carnet. Continuez.

— Les femmes de ménage ont alerté le service de sécurité, qui a téléphoné à la police. Deux inspecteurs sont arrivés sur la scène de crime à 8 h 39 du matin. Les médecins sont arrivés quelques minutes après eux. Ils ont confirmé la mort de la victime. Cause apparente du décès : étranglement, peut-être avec les mains. Elle avait d'importantes ecchymoses au niveau du cou.

— À quelle heure le crime a-t-il eu lieu ? demanda Kopf.

— L'estimation préliminaire a permis d'établir que le crime a eu lieu huit heures avant que le corps ne soit trouvé. L'autopsie est prévue plus tard dans la journée. Nous en saurons donc un peu plus à ce moment-là.

— OK.

— À environ 9 h 20, les forces de police ont été envoyées au domicile de Vernon James ainsi qu'à son lieu de travail. L'inspectrice principale Carol Reid et l'inspecteur Mark Fordham l'ont trouvé à son bureau.

» Selon Reid, les premiers mots de Vernon ont été les suivants : "Si c'est à propos des dégâts, je peux tout vous expliquer." Elle l'a donc laissé parler. Il lui a

dit qu'il avait invité quelques personnes dans sa suite, peu après la cérémonie, que ça avait mal tourné et que la chambre avait été dévastée. Il s'est excusé et a ajouté qu'il paierait pour tout. Reid lui a posé des questions au sujet de la femme trouvée morte dans la chambre à coucher. Il a répondu, je cite : “Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.”

— Lui avait-on lu ses droits à ce moment-là ? demanda Kopf.

— Non. Mais c'est sa parole contre la leur. À 10 h 30, il a été arrêté et emmené au commissariat de Charing Cross. Deux heures plus tard, ils ont procédé à un interrogatoire, en lui lisant préalablement ses droits. C'est alors qu'il a changé totalement sa version des faits. Il a dit qu'il avait menti lorsqu'il avait déclaré avoir invité des gens dans sa suite, car il ne voulait pas que son épouse apprenne qu'il était avec une autre femme. Il a ensuite relaté à Reid plus ou moins la même histoire que celle qu'il m'a racontée. Il est donc allé dans sa suite, accompagné d'une dénommée Fabia qu'il a décrite comme étant blanche, blonde, mesurant un peu plus d'un mètre quatre-vingts, la vingtaine bien avancée ou la trentaine naissante. Elle parlait avec un accent français et lui aurait dit qu'elle était de nationalité suisse. Elle portait une robe verte.

— Comme la victime ? demanda Kopf.

— Comme la victime. Vernon a affirmé que Fabia l'a attaqué dans la suite et s'est enfuie. Peu après, il s'est évanoui sur le sofa du salon. Il s'est réveillé vers 6 heures du mat – toujours sur le sofa –, a rangé ses affaires et a ensuite quitté l'hôtel. Il ne savait rien au sujet de la femme morte dans la chambre. En fait, il a dit qu'il n'était même pas entré dans la chambre à coucher. Lorsque Reid lui a montré une photo de la victime en lui demandant s'il s'agissait bien de la femme avec qui il se trouvait ce soir-là, il a répondu : “Je ne suis pas sûr.” »

Kopf secoua la tête. « C'est pas vrai ! Ne me dites pas qu'il a répondu ça.

— C'est dans la transcription, dit Janet, en tapotant une des piles de papiers face à elle. – Donc enregistré et consigné dans le procès-verbal, et par conséquent recevable comme preuve devant les tribunaux.

— Connaît-il la signification des mots “sans commentaires” ? demanda Kopf.

— Sûrement. Le premier interrogatoire s'est terminé à 1 h 18 du matin. Ensuite, Vernon a été pris en photo, on lui a enlevé ses vêtements et on a fait une série de prélèvements : cheveux, sang, salive, etc. C'est seulement après qu'il a pu passer un coup de fil. Il a téléphoné à son avocat Ahmad Sihl. Ahmad a fait son apparition à 15 h 30. Il a vu Vernon à 16 h 15. Il lui a recommandé de ne rien dire de plus et lui a conseillé de faire appel à un avocat pénaliste. Et c'est là que nous sommes entrés en jeu. »

VJ connaissait bien les interrogatoires. J'étais sûr qu'il se souvenait de ceux de

Quinlan. Je me demandais s'il y pensait à ce moment précis. Peut-être pensait-il aussi un peu à moi...

« La police détient d'ores et déjà assez de matière pour l'inculper, mais elle ne fera rien avant que le rapport d'autopsie ne confirme la cause du décès, continua Janet.

» Pour l'instant, nous n'avons pas eu de déclaration de la part du CPS, mais leur dossier me semble vraiment solide. Ils possèdent déjà les dépositions de quatre témoins ayant vu Vernon avec une femme correspondant à la description de la victime – blonde, plutôt jeune, robe verte.

» Et ils ont tous identifié Evelyn Bates sur la photo qu'on leur a montrée. Parmi les quatre, trois travaillent de nuit à la discothèque de l'hôtel où Vernon s'est rendu après la cérémonie de récompense. Deux l'ont vu danser avec la victime. Le troisième dit qu'il les a vus valdinguer sur le sol.

— “Valdinguer sur le sol ?” répéta Kopf, dubitatif.

— Oui. Apparemment, la boîte était pleine. Mais le témoignage le plus accablant jusqu'ici est celui du barman du Circle, qui se situe quelques étages au-dessus de la discothèque. Il a déclaré avoir servi à boire à Vernon et à une blonde en robe verte un peu avant minuit. Selon lui, ils étaient à une table en coin, ont bu un verre, discuté, “semblaient intimes” – je cite – puis sont partis ensemble, à peu près une heure et demie plus tard. Le barman a identifié la victime à partir de la photo qu'on lui a montrée.

— Et qu'a dit notre client par rapport aux faits ? demanda Kopf.

— Il s'en tient à son histoire. À part pour un détail. Il a regardé une nouvelle fois la photo de la victime, et persiste désormais à dire qu'elle ne ressemble pas du tout à la femme avec qui il s'est rendu dans sa chambre d'hôtel. Il dit qu'Evelyn Bates *n'a rien à voir* avec cette “Fabia”.

» Mais il admet avoir rencontré la victime dans la boîte de nuit, par hasard. Il cherchait Fabia et l'a confondue avec la victime car elles portaient toutes les deux des robes vertes. Pendant qu'ils discutaient, ils ont été bousculés. Sa robe a été déchirée et elle est sortie du club. Ensuite, il ... »

Kopf leva la main.

« OK. Assez. Ça suffit. Son histoire ne tient pas la route. Manifestement bricolée et improvisée.

— C'est exactement ce que je pense.

— Lui avez-vous dit ?

— Je lui ai dit de quoi cela aurait l'air devant un jury. Et je lui ai parlé du dossier de la police.

— Lui avez-vous suggéré une ligne de défense ?

— Bien sûr. Je lui ai expliqué que s'il plaiderait coupable dès maintenant, nous pourrions conclure un marché.

— Et ?

— Il a refusé. Il insiste sur son innocence. Il dit ne jamais avoir amené Evelyn Bates dans sa chambre. Il se rappelle très bien s'être assoupi sur le canapé, puis s'être réveillé au petit matin au même endroit.

— Quand pensez-vous qu'ils vont le mettre en accusation ?

— L'autopsie est prévue aujourd'hui. Il se pourrait qu'il passe devant un juge dès lundi matin.

— Est-il possible qu'il change d'avis ?

— Pas pour l'instant. »

La *présomption* d'innocence n'était même pas évoquée. De défense nous n'avions que le nom. J'aurais aussi bien pu travailler pour la partie adverse. Mais je gardai ma langue dans ma poche.

« Donc, nous sommes potentiellement en procès. Nous devons... », poursuivait Kopf, mais il fut interrompu par quelqu'un frappant à la porte.

Sa secrétaire passa la tête.

« Monsieur Kopf, désolée de vous interrompre, mais Scott Nagle est en ligne. Voulez-vous que je vous transfère l'appel dans cette pièce ?

— Non, je vais le prendre dans mon bureau. »

Après son départ, je me tournai vers Janet.

« Qui est Scott Nagle ?

— Nagle est notre plus gros client.

— Que fait-il ?

— Que n'a-t-il pas fait ? répondit-elle en souriant.

— Que fait-il dans la vie, je veux dire.

— Aucun de nos clients ne fait vraiment quelque chose dans la vie, Terry. Ils sont bien au-dessus de tout ça. Ils ont tous de l'argent à jeter par les fenêtres. »

Puis elle se mit à mettre en ordre ses trois piles de documents. Je voulais voir les photos, mais je n'avais pas envie de le demander tout de suite. C'était trop vulgaire, trop voyeuriste pour un futur avocat. Je repensais à l'histoire de VJ. Kopf avait raison. C'était merdique, le genre de mensonge qu'on sert lorsqu'on est acculé, une sorte de variation de « la défense du jumeau »... *C'est pas moi pour la vitre cassée, madame, c'est mon jumeau*. Moi, je savais déjà, dès l'âge de cinq ans, que ce type de mensonge ne servait à rien. Pourtant, quelque chose ne tournait pas rond. Si VJ avait poignardé Evelyn Bates, je n'aurais pas eu de mal à croire à sa culpabilité. Mais... une mort par étranglement ? Ça ne collait pas. Les mains de VJ étaient féminines, longues, fines, osseuses... Tout le monde s'entendait

pour dire qu'elles n'allaient pas avec son corps.

Un autre détail me turlupinaït :

Il n'avait jamais été violent ou agressif envers la gent féminine – ni à l'école ni à l'université. Que lui était-il donc arrivé, bon sang ? Kopf revint quinze minutes plus tard, la colère se lisait sur son visage.

« Bon alors, où en étions-nous ? »

— On parlait du procès, répondit Janet.

— Nous voulons à tout prix éviter un procès. Le CPS sera du même avis. »

Il remarqua l'expression déconcertée sur mon visage.

« Les procès coûtent cher, Terry. Donc, l'État fait tout pour les éviter. Si Vernon James s'était farci un avocat commis d'office, ce dernier ferait tout pour l'amener à plaider coupable. Non pas par égard pour son client, mais pour son propre bien à lui. Et vous apprendrez tôt ou tard que c'est à eux que l'on donne le plus de cas à traiter. »

J'étais estomaqué.

« Bienvenue dans le système judiciaire, dit-il en m'adressant un clin d'œil.

— Comment vais-je lui servir ça ? demanda Janet.

— Quel âge ont ses enfants ? »

Sept, cinq et trois ans, pensai-je tout bas. Un écart d'années égal entre chacune des filles.

« Elles sont en maternelle et en primaire.

— La victime avait-elle d'autres blessures – ecchymoses, coupures, fractures ?

— Nous n'avons pas encore reçu le rapport du légiste, mais les rapports qui doivent arriver plus tard n'indiquent rien à ce sujet pour l'instant.

— En supposant que ça reste ainsi, on pourrait s'orienter vers un plaidoyer d'homicide involontaire. On avancerait qu'il s'agissait d'un jeu sexuel ayant mal tourné. Ça arrive tout le temps. Les gens se laissent emporter. Le client peut même être tombé dans les vapes. Avec un peu de chance, on trouvera de l'alcool et de la drogue dans son sang. Ça ferait donc une peine de dix ans maximum. On pourrait réduire cette peine à huit ans, peut-être sept. Il en ferait la moitié. La plus grande partie dans une prison de basse sécurité. Il serait dehors au bout de trois ans. Ses enfants sont assez jeunes pour oublier. Il aura encore de l'argent – moins notre commission, et peut-être aussi son business. »

Et en ce qui concerne son mariage ? pensai-je.

« Il ne démord pas de son innocence, Sid.

— Nous n'en sommes qu'au tout début. Et nous ne disposons pas encore de toutes les preuves.

— Nous devons faire comme si le procès allait avoir lieu, rétorqua Janet.

— Quel magistrat est sur le coup ?

— Franco Carnavale.

— Ça ne me surprend pas. C'est une affaire de grande ampleur. Donc, place aux caméras. Vous savez ce que m'a raconté l'ex-femme de Franco ? Pendant leurs cinq années de mariage, il a passé au moins un an dans sa salle de bains. C'est apparemment la raison de leur séparation. »

Janet se racla la gorge, avec impatience.

« Au sujet des avocats. On s'en tient aux nôtres ? demanda-t-elle.

— Avec Franco à bord, ça va être un vrai combat de rue. Nos avocats n'ont pas les épaules pour ce type de confrontation.

— Bon, on va chercher qui alors ?

— C'est le style qui nous fera gagner ce combat. Nous avons besoin du parfait opposé de Carnavale. »

Ils se mirent à réfléchir. Des noms furent lancés à haute voix. Que des hommes.

Plus ils parlaient, plus ils rejetaient les choix mis en avant, et plus je me retrouvais à penser comme un juré. Qu'est-ce que j'aurais devant les yeux ? Deux types à perruque et en toge se prêtant au concours de celui qui pisse le plus loin.

« Je pense que notre avocat pivot devrait être une femme. »

Janet et Kopf me lancèrent un regard comme s'ils avaient oublié que j'étais dans la pièce.

« Pourquoi ? demanda Kopf.

— Une femme qui défend un homme accusé d'avoir tué une autre femme, ça fera réfléchir le jury à deux fois avant de croire à sa culpabilité. Notre avocat pivot devrait aussi être plus âgé que notre client – et surtout, plus âgé que la victime. Peut-être assez pour avoir une fille de la même génération qu'Evelyn Bates. Ça embrumera encore plus l'esprit des jurés.

— Bien vu, Terry, sourit Kopf. Qui a-t-on dans cette gamme ?

— Il y a Nadine Radford, répondit Janet.

— Elle est exceptionnelle, mais occupée sur deux procès, avec un troisième qui commence avant Noël, dit Kopf.

— Sonia Lawrence ?

— Très douée, mais son agenda est rempli pour cette année.

— Janice Brown ?

— Elle me déteste.

— Lynne Brown ?

— Pareil, elle me hait. Elles sont sœurs. Et elle ne croit pas aux firmes privées lorsqu'il s'agit du système judiciaire.

— Prabjit Khan ?

— Sa vie est un bordel sans nom. » Kopf secoua la tête et fit la grimace. « Un avocat qui bosse pour une émission de télé-réalité, pour l'amour du Ciel...

— Il s'agissait d'un jeu télévisé, Sid, précisa Janet.

— C'est la même foutue connerie. Des idiots se donnant en spectacle pour arriver à paraître encore plus idiots. »

Chacun se triturerait les méninges. J'examinai la table et ses rainures. Des motifs en forme de visages à la Munch me fixaient du regard.

« Et Christine Devereaux ? suggéra Kopf.

— Je pensais qu'elle était à la retraite ? demanda Janet.

— Elle s'était retirée de la profession pour des problèmes de santé. Depuis, elle a changé d'avis.

— Mais je croyais qu'elle était encore malade...

— Christine est un des meilleurs avocats ayant plaidé en salle d'audience. Elle est faite pour ça. C'est une combattante déterminée. Elle fait des ravages en matière de contre-interrogatoire et ses résumés jurisprudentiels sont du grand art.

— Sid, elle est *mourante*.

— N'est-ce pas le cas pour nous tous ?

— Non, Sid.

— C'est quoi le problème avec elle ? demandai-je.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? riposta Janet.

— Si elle est de retour aux affaires, elle doit être en mesure de travailler. De plus, ça ne peut que jouer en notre faveur, rétorquai-je.

— Nous n'allons pas faire appel à elle. Maintenant, qui...

— Comment est-ce que ça peut jouer en notre faveur, Terry ? interrompit Kopf.

— L'avocate moribonde sort de son lit de mort pour rendre justice...

— Tu n'as pas toute ta tête, Terry ? » m'interrompit Janet.

J'allais m'excuser et me rétracter, lorsque Kopf dit soudainement :

« Terry a raison sur ce coup-là.

— Vous êtes sérieux ? fit Janet.

— Peut-être qu'il m'arrive de rire *de* la loi, Janet, mais je ne plaisante jamais *avec*. Oui, Christine est malade. Apparemment, elle ne fait pas semblant. Réfléchissez-y à deux fois. D'un côté, vous aurez Carnavale interprétant son numéro habituel – tape-à-l'œil, caustique, tout en remarques succinctes et en dénigrements pour mettre Vernon James K-O. Puis de l'autre, Christine. Chaque fois qu'elle se lèvera pour plaider, le jury verra les efforts qu'elle fait, rien que pour se trouver là. Ça sera presque trop éprouvant à regarder, mais leur attention

sera totale face à cette dame mettant à profit son dernier souffle pour défendre son client. Lorsqu'elle ouvrira la bouche, elle transformera Franco en serpillière. Elle sera plus voyante que lui, plus tranchante, et beaucoup plus fanée. Les jurés vont l'adorer. Et – qui sait ? – peut-être qu'ils acquitteront notre client par sympathie. »

Cela semblait froid, voire cruel. Mais lorsque le dernier repas avait été consommé et que la cavalerie n'arrivait pas car les chevaux avaient été mangés jusqu'au dernier, les gens devenaient cannibales.

« Sid, c'est vraiment elle que vous voulez mettre sur le coup, n'est-ce pas ?

— Si nous allons jusqu'au procès, oui. »

Après une dernière analyse de ses notes, Janet finit par donner son approbation, à contrecœur.

« OK. Je vais lui passer un coup de fil. Est-ce qu'on prend un adjoint ?

— Prenons quelqu'un de la maison. Nous avons juste besoin d'un peu de soutien. Je pense à Liam Redpath, il vient juste de finir un dossier.

— Vous ne voulez pas d'une autre femme sur le coup ? » demanda sarcastiquement Janet en m'adressant un regard en coin désobligeant. À cet instant précis, j'aurais voulu être en dehors de tout cela.

« C'est un peu trop tiré par les cheveux. Un jury, c'est souvent nigaud, jamais stupide, répondit Kopf.

— Liam est un bon collaborateur. Mais ça ne va pas plus loin. Que fera-t-on si Christine n'est pas à la hauteur ? Il ne pourra pas la remplacer. Niveau expérience, il ne lui arrive pas à la cheville, remarqua Janet.

— Dans ce cas-là on aura un autre procès. Un nouveau départ. »

Liam Redpath n'aurait pas été mon premier choix non plus. Je l'avais vu à plusieurs réunions. C'était un cadre de base, quelqu'un qui avait fait carrière en suivant le mouvement.

« Passons à la suite. A-t-on des détectives sous la main ? Terry, des suggestions ? »

Là, Janet n'était pas sarcastique.

La plupart des grosses firmes judiciaires disposaient de leurs propres agents, de leurs enquêteurs et autres fouines. Mais pas KRP. Elle les tenait à distance. Les indics payés au noir constituaient un avantage mais aussi un danger pouvant causer des scandales. Les détectives évoluaient dans une zone trouble, là où légalité et illégalité s'entremêlaient pour des raisons d'opportunisme. Tout le monde fermait les yeux à condition que rien de gênant ne voie le jour.

Une de mes tâches pour la boîte avait été d'en engager un pour surveiller le

petit ami de la fille d'un de nos clients. Je connaissais quelques noms parmi les lascars évoluant dans ce milieu.

« J'ai travaillé avec Colin Bromfield, deux fois. Très efficace, très discret. Il figurerait en haut de ma liste. S'il est déjà pris, il y a aussi Stan Dommet et Mike Egan. Ils sont presque aussi bons l'un que l'autre.

— Appelle Bromfield, ordonna Janet.

— Non, ne faites pas ça », rugit Kopf.

Janet poussa un long soupir.

« Vous savez quel est le problème avec les détectives de nos jours ? Comme la plupart des gens de ce pays qui ont moins de quarante ans, ils ne sortent pas assez de chez eux. Ils font tout sur ordinateur. Vous leur dites ce dont vous avez besoin et c'est tout ce qu'ils vous trouvent, rien de plus. Ils passent à côté des détails, quelle que soit leur importance. Pourquoi ? Parce qu'on ne leur a pas demandé. C'est à nous de penser à leur place. » Il fit une courte pause et scruta Janet. « Vous n'allez sûrement pas aimer ma proposition, mais je veux un soupçon de vieille école sur ce coup-là... »

Son visage se décomposa.

« Sid, *non*...

— Je veux tenter le coup.

— Non, vous ne pensez pas à...

— Si... C'est exactement à lui que je pense.

— Non, pas Andy... Swayne ? » cria-t-elle.

Je ne l'avais jamais rencontré, mais Andy Swayne était considéré, dans la firme, comme la référence en matière de fouteur de merde.

« Sid. Vous l'avez viré. »

Kopf hocha la tête, puis haussa les épaules...

« C'est un putain d'alcoolique.

— Un *ancien* alcoolique, lui rappela-t-il.

— Toujours à ramper entre deux bars...

— Monsieur Kopf, cette affaire est trop délicate pour qu'on tente le coup avec quelqu'un comme lui, dis-je.

— Swayne était – même dans ses mauvais jours – de très loin numéro un devant tous. Ces gars au profil d'ex-militaires, ces anciens flics toujours de mauvaise humeur, tous des voyeurs chroniques prenant des cours de surveillance par correspondance et qui se font passer pour des détectives. Pfff ! Vous dites que vos gars ont le profil, Terry ? Eh bien, Andy était *brillant*. Il a sauvé notre peau plus d'une fois. »

Kopf regarda Janet lorsqu'il prononça ces derniers mots.

« Ça, c'est du passé, continuai-je.

— Pardon ? fit Kopf, tout surpris.

— Vous dites qu'il a été brillant. Ce n'est pas suffisant pour cette affaire. Je n'ai pas encore consulté le dossier, mais si je me fie à ce que Janet nous a expliqué, l'accusation pourrait faire condamner Vernon James rien qu'avec ce qu'ils ont déjà. S'il existe ne serait-ce qu'une seule chance de prouver son innocence, il nous faut des gens solides. De plus, je pensais que vous n'aviez pas d'autres jok'ers à part moi...

— Andy n'est pas un joker. C'est une valeur sûre qui traverse les ouragans. J'ai entendu dire qu'il était au mieux de sa forme.

— C'est lui qui vous l'a assuré ? demanda Janet.

— Faites-moi confiance. Le procès – s'il a lieu – va faire un max de publicité. Nous avons besoin d'un type que ça n'impressionne pas. Quelqu'un qui ne soit pas aveuglé par tout ce show.

— Avez-vous oublié cette histoire de cambriolage ? l'interrogea-t-elle d'un ton brutal.

— Bien sûr que non. En ce qui concerne Andy, je me souviens de *tout*. »

Aucune envie de me mettre entre les deux. C'était de l'histoire ancienne.

Ils se dévisageaient comme deux bêtes sur le point de s'affronter. D'un côté Janet, toute volcanique. De l'autre Kopf, gardant son calme et contrôlant ses nerfs, un brin moqueur. Il semblait tenir le cap malgré l'ouragan, mais la tension était vive.

Au bout d'un moment, Janet lâcha du lest. Elle poussa un long et pesant soupir et tourna la tête vers moi.

« Terry, tu t'occuperas de lui.

— OK.

— Quelle équipe de rêve, Sid ! Une avocate en phase terminale et un détective alcoolique, brailla Janet. J'espère vraiment qu'on n'ira pas jusqu'au procès.

— Leur problème, c'est qu'ils sont talentueux, et leur talent leur a fait payer le prix fort. Andy buvait parce que les choses qu'il a vues et qu'il a faites l'y ont conduit. Christine a toujours été trop occupée à bosser sur des procès très complexes qui l'empêchaient de se soucier de sa santé. À certains moments dans la vie, il est plus pratique d'être moyennement bon que d'avoir du talent. La médiocrité dure bien plus longtemps que le génie.

— Parlez pour vous, Sid, rétorqua Janet.

— C'est ce que je viens de faire. » Il affichait un sourire étincelant. Janet secoua la tête mollement. Elle en avait marre. Je n'arrivais pas à saisir la

dynamique de la situation. Il s'agissait de son procès et elle était l'associée principale à la tête de la section criminelle. Pourtant, elle le laissait prendre toutes les décisions. Non seulement Kopf ne pratiquait plus le droit, mais il n'avait jamais été avocat pénaliste.

« Vous l'avez dit vous-même, Janet, ce procès-là est perdu d'avance. C'est vrai. D'une façon ou d'une autre, Vernon James va aller en prison. Mais nous allons nous évertuer à assurer sa défense du mieux possible. Je pense que ces gens sont nos meilleurs atouts. Vous savez pourquoi ? Ce sont des combattants. Andy veut une rédemption. Quant à Christine, ça sera sans nul doute son dernier procès. Elle va tout faire pour finir avec brio. »

Janet le fixa avec insistance. Je sentais qu'elle essayait de trouver un moyen de le contredire. Pendant un moment, je crus qu'elle l'avait trouvé. Mais après un bref instant, elle acquiesça d'un petit clin d'œil désabusé.

Pendant l'heure qui suivit, il fut question des autres spécialistes auxquels nous ferions appel en cas de refus de la part des protagonistes. J'avais une liste de contacts que je devais appeler lorsque nous en aurions terminé. Nous essayions de prévoir avec le plus de clairvoyance possible ce qui allait se passer, mais nous avancions à tâtons. Vernon James allait être jugé et nous n'avions aucune idée de quelles autres preuves l'accusation disposait.

J'étais si investi que, pendant un bon bout de temps, j'oubliai totalement que c'était Vernon que nous allions défendre, et j'oubliai aussi tout des eaux profondes dans lesquelles je baignais.

Après la réunion, je retournai à mon bureau pour passer mes coups de fil. Ça grouillait comme dans une ruche. Tout le monde était affairé : Iain, Michaela et, bien entendu, Adolf.

Ils parlaient de moi quelques instants avant mon arrivée, ce qu'ils faisaient généralement lorsque je n'étais pas dans les parages. En descendant l'escalier, j'entendis mon nom, et des ricanements. Lorsque je franchis le pas de la porte, la conversation s'arrêta. L'embarras stupéfait de Michaela mua son large sourire en une grimace ridée, Iain baissa subitement la tête et Adolf fit mine de travailler, affichant une de ses mimiques les plus dégoûtées.

Il y a toujours un gars comme moi dans chaque bureau : celui que personne n'aime.

C'était entièrement dû à Miss Adolf. Elle était douée pour les coups bas, m'avait mis tout le monde à dos. Ils avaient peur d'elle, craignaient pour leur emploi. Personne n'opposait de résistance.

À vrai dire, je ne lui en voulais pas. J'avais même de l'empathie pour elle. Adolf avait bossé dur pour se frayer un chemin du poste d'assistante à celui de greffier senior. Elle était compétente et, en toute logique, aurait dû être en première ligne pour la promotion. À la place, j'avais été propulsé dans ses pattes. Je constituais un obstacle qu'elle devait soit contourner, soit faire exploser.

La situation n'avait pas toujours été aussi mauvaise entre nous. La première semaine de boulot s'était même plutôt bien passée, lorsque j'étais en intérim. Elle ne pensait pas que je resterais longtemps, donc elle y avait mis du sien pour être aimable et attentionnée. Elle m'avait montré les mécanismes du bureau, me donnant même des tuyaux pour prendre des notes lors des procès. Mais lorsque Janet m'avait offert le poste un vendredi, son attitude avait changé, virant brusquement de l'hospitalité à l'hostilité, et tous mes nouveaux collègues s'étaient rangés de son côté.

Adolf savait que j'avais chopé le Gros Procès. C'était inscrit sur le tableau

blanc, dans le bureau. Les noms des greffiers étaient classés en fonction de l'ancienneté, triés par ordre alphabétique, et nos procès respectifs étaient inscrits à côté de nos noms. Rouge pour les nouveaux, vert pour ceux en cours. Le couteau avait franchement été remué dans la plaie et ça saignait abondamment. Apparemment, elle aussi avait dégoté un nouveau procès. Quelqu'un du nom de Regan – mais cela n'allait pas changer grand-chose. J'avais touché le gros lot, ce qui signifiait que je constituais, plus que jamais, une menace pour ses ambitions. En d'autres mots : nous étions en guerre.

J'allumai mon ordi. Tandis qu'il se mettait en marche et que le disque dur commençait à bourdonner, mon estomac l'accompagna : des râles bien profonds suivis de miaulements aigus. Adolf me regarda d'un air écœuré.

« Bonjour Bella », dis-je en la saluant avec un sourire béat. C'était comme ça que je me débrouillais avec elle. La défier ou essayer de régler nos divergences à l'amiable auraient été une perte de temps. La seule chose qui aurait pu la rendre heureuse ? Que je me fasse virer. Ou encore mieux : que je me fasse renverser par un bus.

« Où étais-tu passé ? demanda-t-elle en continuant à taper sur son clavier tout en regardant son écran.

— Je rendais visite à un client », répondis-je. Même si, à vrai dire, ce n'étaient pas ses oignons.

Je sentais qu'elle voulait en savoir plus sur Vernon James, mais elle était bien trop fière pour le demander. Les gens huppés la fascinaient. Elle achetait régulièrement des magazines people pour se tenir au courant des mœurs de ce qu'elle appelait « la haute société ». Elle appréciait les nouveaux anoblis avec leur nom à rallonge, liés à la famille royale. Un jour, par hasard, je l'avais entendue raconter à Michaela qu'après avoir été invitée avec son fiancé à un mariage de riches elle avait été si déprimée en se rendant compte que son couple n'atteindrait jamais le même niveau de vie qu'elle en avait pleuré toutes les larmes de son corps.

« Qui est ton client ? demandai-je.

— Pepe Regan, répondit-elle du tac au tac.

— C'est qui ?

— Le joueur de Chelsea.

— Je passe. » Je ne suivais aucun sport en particulier. Surtout pas le foot.

« Qu'a-t-il fait ?

— Il est soupçonné d'avoir agressé un videur. »

J'avais lu cette info dans le *Standard* de la veille. Pepe Regan n'avait pas seulement frappé ce type, mais lui avait aussi pissé dessus. Un an auparavant, il

avait mis enceinte la femme de son meilleur pote et refusait à présent de reconnaître le gamin. Il avait aussi défoncé une Porsche à 350 000 livres contre un lampadaire près d'une école. Le même mois, on l'avait inculpé pour propos racistes envers le gardien de but de l'équipe adverse. Il l'avait traité de « putain de flocon de neige ». Ses avocats avaient plaidé avec succès, prétextant que ce commentaire était lié à la météo glaciale et non adressé au gardien d'origine africaine. Selon les avocats de la défense, Pepe aurait dit : « C'est un temps à se taper des putains de flocons de neige... »

Le téléphone d'Adolf retentit.

« Hey, bébé ! »

Le « Bébé » en question, c'était son fiancé, Kev Dorset. Il avait récemment réalisé son rêve en devenant journaliste pour le *Daily Chronicle*. Mais sa situation demeurait précaire, vu qu'il avait démarré avec des contrats journaliers. Le *Daily* faisait le coup à tous ses pigistes. Dorset appelait Adolf tous les jours, à peu près à la même heure, pour lui faire savoir qu'il n'avait pas été viré. Elle le complimentait inlassablement, lui répétant à quel point il assurait. Si je ne la connaissais pas, j'aurais trouvé sa loyauté et son dévouement très émouvants.

Je me rendis à la cuisine pour prendre ma gamelle.

Je rapportai à mon bureau le Tupperware et en sortis mon club-sandwich garni de miettes de thon au pesto, de câpres, de couches de laitue, mais aussi de concombre, d'oignons, de tomates et de feuilles d'épinard. J'observais Adolf écarquillant les yeux tandis qu'elle débitait ses conneries à ce pauvre tocard qui avait accepté de lui mettre la bague au doigt l'an prochain.

Je croquai une première fois dans le pain, savourant le mélange aigre-doux des câpres et du pesto, puis j'affichai à l'écran la base de données de mes contacts. Je tapotai le nom d'Andy Swayne.

Adolf termina sa conversation. Son regard se posa sur moi.

Je composai le numéro de téléphone de Swayne. Bella en profita pour saisir l'autre moitié de mon sandwich en quelques secondes. Elle en dévora un bout tout en m'observant, me défiant d'ouvrir la bouche pour l'invectiver, sachant que je n'en ferais rien. Puis elle se retourna vers la division des juniors, se hissant sur la pointe des pieds, montrant tel un trophée la moitié de mon casse-croûte qu'elle tenait bien en main.

« C'est tellement bon. Bien meilleur que celui d'hier », dit-elle, sans me regarder.

Ce petit manège avait commencé depuis le début de ma deuxième semaine dans la firme, lorsqu'elle s'était permis de prendre le demi-sandwich posé sur le

bureau tandis que j'étais penché sur le compte-rendu d'un procès. Puis j'avais aperçu Adolf dans sa chaise, me toisant tout en mâchant allégrement.

Elle essayait de me pousser à la confrontation. Mais je n'avais pas bronché et je m'étais remis au boulot.

Elle avait fait la même chose le jour d'après, cette fois-ci sans attendre que j'aie le dos tourné pour passer à l'action. Elle s'était levée de sa chaise et avait embarqué mon club-sandwich pour y mordre à pleines dents. C'était vulgaire et culotté. En prenant la moitié de ce qui m'appartenait, elle affirmait son autorité. Il s'agissait également d'un test pour voir si j'étais quelqu'un d'agressif ou de passif, un combattant ou un mou...

Après cet incident, elle pensait avoir le dessus. La dernière fois que nous avons eu une réelle conversation, elle m'avait dit qu'elle possédait un diplôme en psychologie provenant d'une université peu connue. En d'autres termes, Adolf était une psy ratée.

Ce qu'elle ne savait pas, et qu'elle n'avait jamais imaginé – aujourd'hui aussi bien que chaque jour écoulé depuis qu'elle avait officiellement ouvert les hostilités en croquant dans mon pain –, c'est que j'avais préalablement craché dans les miettes de thon. En fait, le seul sandwich ne contenant pas mon glaviot, c'était le premier. J'avais pensé ensuite asperger la moitié d'une dose volcanique de piments ou de laxatif pour éléphant, ou pire encore. J'en aurais eu fini une bonne fois pour toutes avec elle, mais pourquoi aller ruiner une aussi bonne collation ? Cette solution s'avérait être la meilleure. Ma façon de rire à son insu.

De l'autre côté du combiné, le téléphone de Swayne sonna au moins dix fois avant qu'il ne décroche.

« Swayne.

— Bonjour, mon nom est Terry Flynt, je suis... »

Adolf me toisait en croquant dans le pain, en faisant mine de bosser.

« Je suis greffier chez KRP.

— Le 1^{er} avril, c'était la semaine dernière. Noël, c'était l'année dernière. Et je ne calcule plus la date de mon anniversaire depuis un bail », répondit-il d'une voix profonde et rauque.

Je pensais qu'il était ivre. Puis je compris qu'il plaisantait.

« Ce n'est pas une blague...

— Flynt, c'est bien comme ça que vous vous nommez ?

— Oui.

— Vous devez être nouveau, vous.

— J'ai commencé il y a quelques mois. Pourquoi ?

— Herr Kopf s'est débarrassé de moi et de mes services le siècle dernier.

— Il a changé d'avis.

— OK. Soit il est désespéré – et ça j'en doute –, soit il a un procès à venir qui doit constituer un imbroglio du tonnerre », toussa-t-il en riant.

Je me demandai depuis combien de temps Kopf et lui se connaissaient.

« Peut-on se rencontrer pour parler du procès ?

— Vous pouvez me donner les détails dès maintenant, si vous voulez.

— Notre client est sur le point d'être accusé de meurtre.

— Vous parlez de Vernon James ? lâcha Swayne.

— Comme vous devez le savoir, nous ne dévoilons jamais le nom de nos clients tant que l'enquêteur n'a pas signé notre contrat de confidentialité... »

Swayne se mit à pouffer puis fut pris d'un haut-le-cœur qui finit en rot. Je regardai du côté d'Adolf. Elle avait terminé mon demi-club-sandwich à la sauce crachat du jour.

« Où voulez-vous qu'on se rencontre ? demandai-je

— Au café Les Cèdres du Liban sur Edgware Road. Disons, vers 14 heures ?

— OK, voyons-nous là-bas. »

De retour à la maison, une fois tout le monde endormi, je me faufilai dans la chambre d'amis. Assis sur le coffre, je lus les journaux achetés le matin même.

Dans ceux de qualité, les articles sur VJ ressemblaient à des nécros, avec des détails ternissant sa réputation. Son arrestation était présentée comme un coup d'arrêt définitif à sa carrière. C'était un homme dont la vie était derrière lui. La question de la culpabilité fait toujours les choux gras des médias. Cela fait de bonnes histoires à raconter, la montée puis la chute. Ceux qui atteignent le sommet doivent bien retomber un jour – ou alors être descendus. Les succès ne peuvent défier les lois de la gravité pour toujours.

J'aurais dû être satisfait de ce qui lui arrivait, ce n'était pas le cas. Peu importaient les preuves contre lui, je ne croyais pas qu'il avait tué de sang-froid. Cela avait dû être un accident. Sûrement.

En même temps...

Il s'agissait de la même personne m'ayant accusé d'avoir volé son journal intime. Comme ça, sans aucune preuve. Sans raison, ni explication. C'était sa parole contre la mienne.

« Je ne peux imaginer personne d'autre qui aurait pu me le prendre. »

Où était-il allé chercher ça ? Cela ne lui ressemblait pas. C'était totalement inattendu, mais pourtant dit avec conviction. Peut-être que ce journal avait été le révélateur de quelque chose qui n'allait pas entre nous. Je me demandais si finalement il en avait toujours été ainsi.

Le meurtre de Rodney...

Peut-être bien que Quinlan avait raison, peut-être que Vernon avait tué son père.

En rangeant mes affaires, mes doigts caressèrent une fois de plus l'enveloppe matelassée contenant ma photo de groupe de l'université. J'eus soudainement envie de la voir une fois de plus, un besoin vital de replonger dans le passé. Je m'en emparai et fis glisser mes ongles contre le coin. C'était ramolli, mais pas

totalelement ouvert. La colle séchée se disloquait en flocons sur le bout de mon index. Mais impossible d'accéder au contenu sans en déchirer l'emballage.

Cela faisait plus d'une décennie que je n'avais pas jeté un œil à ce cliché. Je n'y arrivais pas. Il déclenchait trop de mauvais souvenirs, une vraie mèche à canon.

Mon cerveau ne pouvait rien faire face à cette réminiscence. Quatre rangées d'étudiants de deuxième et troisième cycle, assemblés sur des chaises aménagées dans la cour de Sidney Sussex. Tous en uniforme, certains en tenue de cérémonie ; la plupart arborant un large sourire. Je me tenais au premier rang en bas à droite. VJ était à côté de moi, tout content, le menton levé. Les paupières fermées, j'avais cligné des yeux au mauvais moment. Pourtant, moi aussi je souriais de manière heureuse et sincère.

Maman disait que j'avais l'air énervé, mais c'était faux. J'étais enchanté car quelque chose s'était produit juste avant. Lorsque nous avions pris place...

Mon portable se mit à sonner derrière la porte, assez fort pour réveiller toute la maison. Il était dans mon manteau accroché près de l'entrée. Je devinai à la sonnerie – la mélodie de *Bizarre, bizarre* – que c'était Janet à l'autre bout du fil.

« Allô ?

— Il a été accusé de meurtre », dit-elle en refoulant un bâillement. Elle était retournée à Charing Cross après notre réunion avec Kopf. Il était bientôt minuit, déjà.

« Et qu'en est-il de l'homicide involontaire ?

— Pas moyen. Il insiste quant à son innocence. De toute façon, ça n'aurait pas fait grande différence. La police tient là une sérieuse affaire de meurtre, un dossier en béton, Terry. Il y a eu de nouveaux éléments.

— Comme quoi ?

— D'autres témoins se sont présentés. Un serveur du nom de Rudy Saks affirme que Vernon James a commandé une bouteille de champagne dans sa suite après minuit. Il a vu Evelyn Bates dans la chambre avec lui. »

Cela sonnait le glas d'un procès qui, à peine ouvert, allait se refermer très rapidement.

« Et il continue à dire qu'il n'a rien fait ? demandai-je.

— Je me demande si je n'aurais pas mieux fait d'éviter de foutre les pieds dans ce merdier.

— Nous n'avons même pas encore commencé à travailler sur cette affaire.

— Pff..., fit-elle, dépitée.

— Quels juges va-t-il récolter ?

— Westminster. Rejoins-moi là-bas lundi dès 8 heures du mat. »

Lundi, VJ devrait faire ses premiers pas au tribunal, où il allait livrer son premier plaidoyer. J'allais sûrement me retrouver face à lui.

70 Horseferry Road, l'immeuble abritant autrefois la cour des magistrats de Westminster, constituait le plus prestigieux tribunal du pays. Entouré d'un large trottoir et niché un peu plus loin de la route que ses voisins, c'était un bâtiment défraîchi de cinq ou six étages en brique rouge, solide et rectangulaire, doté d'une entrée peu visible, avec des fenêtres sombres et sales, trop hautes pour qu'on puisse y voir à travers. Seule la grande crête royale moulée dans la paroi du mur principal conférait une certaine distinction à ce building. Mais ce motif était enfoui sous tellement de couches de peinture blanchâtre qu'il semblait presque invisible.

Cependant, la cour des magistrats de Westminster était sans doute la cour la plus connue sur le territoire. Ses huit salles d'audience accueillait la grande majorité des procès médiatisés. On y traitait d'affaires de cellules terroristes, mais aussi de procès de célébrités de tout horizon ayant transgressé la loi.

Janet et moi étions assis côte à côte dans le hall du troisième étage. Nous devions plaider devant la cour n° 2 et il y avait déjà du retard. C'était la règle. On passait ici beaucoup de temps à tourner en rond en attendant que des événements incontrôlables prennent leur essor.

L'entrée était lugubre, éclairée au néon, avec un sol de dalles noires en marbre terne et des bancs verts en métal perforé particulièrement moches. La presse était venue nombreuse pour Vernon James. Télé, radio, médias en ligne, tous attendaient en rang d'oignons, comme nous.

Les avocats s'entretenaient soit avec des témoins, soit avec la famille ou des amis de l'accusé. Les conversations étaient murmurées ou chuchotées. Comme à l'église, mais sans Dieu ni religion.

Pendant ce temps-là, VJ était assis au rez-de-chaussée, dans une des cellules du sous-sol. En quarante-huit heures, il n'avait pas vu la moindre lumière ou encore senti un rayon de soleil sur sa peau. Il avait seulement été trimballé d'un

trou à un autre. Je savais ce qui se tramait dans son esprit. La même chose que chez tout un chacun dans sa situation – la peur, l'incrédulité, l'incompréhension.

Je m'occupais en lisant le dossier que Janet m'avait donné plus tôt le matin. C'était un gros pavé. Les greffiers n'avaient pas l'occasion de voir ce genre de documents, sauf si cela était absolument nécessaire, afin de clarifier un point précis ou de vérifier des infos. J'avais définitivement été associé au procès. Le contenu n'était pas très long. Cinq témoignages, des notes et des interrogatoires de police, un rapport d'autopsie et des photographies.

Je commençai par les photos. Pas celle de la victime. Celles de VJ, prises par la police. De face et de profil, avec son visage sur fond jaune pâle, baignant dans une lumière affreusement forte. Ses expressions étaient tour à tour neutres ou démoralisées, ses yeux à la fois surexcités et hébétés. C'était le visage dont je me souvenais ; celui d'un ami avec qui j'avais grandi. Le voir ainsi fit monter en moi des émotions contradictoires, un peu de chaleur due au fait que je le reconnaissais couplée d'une colère immédiate. J'avais envie de l'aider mais, plus que tout, de le pendre.

Sa lèvre inférieure gonflée et fendue donnait l'impression qu'on l'avait frappé. Les marques d'éraflure sur sa joue étaient visibles sur la photo prise de face, mais plus voyantes encore sur celle de profil. Sur l'image suivante, ils avaient zoomé sur trois écorchures commençant en stries profondes sur le haut de sa pommette et descendant en fines éraflures puis en lignes tachetées sur sa joue avant de s'estomper juste au-dessus de sa mâchoire.

Il y avait également des clichés du haut de son corps, pris de face, de dos et de côté. Il avait un gros bleu sombre sur le ventre, correspondant à un coup asséné avec un objet contondant. On pouvait distinguer également des blessures en forme d'épingle et de petites entailles sur sa colonne vertébrale et sur ses épaules. Sa paume et les doigts de sa main gauche comportaient des coupures et des griffures, certaines fines et droites, d'autres incurvées ou profondes. Si je n'avais pas connu le dossier, j'aurais pensé qu'il avait été victime d'une agression ou qu'il avait eu un accident de voiture.

Je m'intéressai ensuite aux photos des lieux du crime.

Le salon de la suite de l'hôtel. Le minibar – le plus gros qu'il m'ait été donné de voir – se situait au centre de la photo, les liquides qui s'en étaient échappés avaient imprégné la moquette. Il était de travers à moitié incliné mais retenu par le fil électrique de la prise. Ses deux portes étaient ouvertes et son contenu entassé juste devant, tout écrasé. Il y avait beaucoup de verre brisé sur le sol – y compris le trophée de VJ, celui récompensant la personnalité éthique de l'année, la lettre E cassée et ne formant plus qu'un F. De petits cavaliers d'indication noirs sur

lesquels on avait écrit en blanc numérotaient les preuves de la scène de crime. Je regardai s'il y avait une liste correspondant à ces numéros, mais je ne trouvai rien dans le dossier. Bien que cela soit interdit, c'était pratique courante pour la police et l'accusation de dissimuler des éléments de preuve à la défense jusqu'à ce que le procès commence. Ainsi, cette dernière aurait peu de temps pour les contester.

Il n'y avait pas de photographie de la chambre à coucher, seulement de la victime.

Elle avait les yeux grands ouverts, comme si on les lui avait peints. Le blanc de ses globes oculaires strié de rouge reflétait la manière dont elle avait été tuée. Le sang coagulé stagnait sur la zone faciale car il ne pouvait plus retourner vers le cœur. Il n'y avait aucune trace de douleur dans l'expression de son visage, même si elle avait dû souffrir le martyre lorsqu'il l'avait étranglée. Son visage avait une apparence cireuse. Avec ses boucles blondes, elle ressemblait à une poupée bouffie, une sorte de marionnette barbouillée de rouge à lèvres. Elle portait des marques foncées sur les joues, là où le mascara avait coulé.

Au dos de la photo, son nom était écrit au stylo à bille bleu : « Evelyn Bates ».

Je consultai enfin le rapport d'autopsie. Il confirmait qu'elle était morte par étranglement et que le tueur avait utilisé ses mains, car les côtés et l'arrière du cou de la victime, ainsi que sa gorge, étaient marqués par des bleus en « forme de doigts ». Le tueur y était allé rudement. Elle avait des ecchymoses dans la bouche.

Je repris la photo du torse de VJ. Le rapport d'autopsie précisait qu'Evelyn pesait 70 kilos, et qu'elle mesurait environ un mètre soixante-deux. VJ mesurait un mètre quatre-vingt-sept et pesait 84 kilos.

À l'école, VJ et moi étions toujours au premier rang, meilleurs avec notre tête qu'avec nos muscles. Avec notre classe, on jouait deux fois par semaine au foot sur le terrain local. Comme nous étions mauvais, on nous mettait soit dans les buts, soit en défense, à cause de notre grande taille. On passait donc une heure à bavasser et à avoir froid. Depuis ce temps-là, VJ s'était rattrapé niveau musculation et athlétisme. Sec et musclé, il était devenu assez costaud pour pouvoir tuer Evelyn.

Je fermai le dossier et levai la tête. J'aperçus Franco Carnavale, assis en face de nous, observant Janet de ses petits yeux bleu pâle, semblables à deux glaçons flottant dans une piscine gelée. Il arborait un large rictus qui transpirait la suffisance. Son visage semblait juvénile pour un homme approchant la cinquantaine. Il avait l'air de n'avoir jamais eu à se battre physiquement quels que soient les dangers auxquels il avait dû faire face, il s'y était soustrait ou avait trouvé une façon de les esquiver.

Du coin de l'œil, j'aperçus un éclair fusant soudainement. Je me retournai

doucement et vis qu'il s'agissait de la lumière captée par la bague rose de Carnaval. Il tapotait de son petit doigt le siège à ses côtés. Il y avait déposé un dossier – une chemise entourée de papier bulle semblable à celle que j'avais dans les mains, mais deux fois plus épaisse.

Je savais pourquoi il affichait ce sourire narquois. Il avait une sérieuse longueur d'avance sur nous, disposant d'éléments que nous n'avions pas, les policiers lui ayant fourni toutes les informations possibles. Il avait partagé avec nous le minimum – juste ce qu'il fallait pour l'argumentation d'aujourd'hui. C'est comme ça que les choses se passent. Les procès peuvent paraître équitables, mais le système ne l'est pas. Il est préférable d'être procureur qu'avocat de la défense.

Quelques instants plus tard, nous fûmes appelés dans la cour n° 2.

La cour des magistrats signifie différentes choses pour chacune des parties. Pour la défense et l'accusé, c'est le véritable déclenchement des hostilités du système judiciaire, la première salve, un avant-goût de ce qui va arriver, le début de la fin.

Pour nous, les avocats, c'est le top départ de la course en sac. On y apprend la date et le lieu du procès. Ensuite, on doit débarrasser le plancher, doucement, d'un air embarrassé, pieds et poings liés par cette chose sur laquelle on essaie d'avoir prise et à laquelle on croit encore fidèlement : la loi.

Pour le reste des gens – la presse et, par extension, l'opinion britannique – c'est un peu comme le lever de rideau. On y voit l'accusé pour la première fois, en chair et en os, confronté à ses crimes. Le système judiciaire qui règle ses comptes.

Le terme légal pour ce type de procédé : « plaidoyer et audience préliminaire ». L'accusé plaide coupable ou non coupable des charges retenues contre lui par la police, puis le magistrat décide de son sort, dans l'immédiat et pour les jours qui suivent. Il fixe la date du procès, peut soit libérer l'accusé sous caution, soit demander sa mise en détention provisoire jusqu'au procès.

Ce que le public ne sait pas, c'est que tout est convenu au préalable. Nous savions déjà ce que VJ allait plaider, et c'était couru d'avance qu'il n'y aurait pas de libération sous caution à la clé. En ce qui concernait la date, ça serait le 4 juillet. Carnaval était libre à cette période, ainsi que la cour n° 1 et Old Bailey, la plus vaste des cours de justice du pays. L'annonce de l'établissement pénitentiaire dans lequel VJ allait être envoyé constituait la seule véritable nouvelle de la journée. Tout dépendrait des places disponibles. Il fallait que cela ne soit pas trop éloigné de l'équipe juridique. Celles situées au centre de Londres étaient pleines à

craquer. Je me disais donc que VJ finirait en périphérie, à Belmarsh. Cela ne changerait pas grand-chose pour lui. Il serait dans tous les cas mort de trouille à l'idée même d'aller en taule.

Nous prîmes place dans la salle d'audience.

Janet et Carnavale se trouvaient à la table centrale face aux trois magistrats placés derrière un long bureau surélevé. Assis au milieu, le haut magistrat, un homme à lunettes et au visage rougeaud, flanqué de deux femmes portant également des binocles. Deux niveaux plus bas, sur une chaise, le greffier de la cour – une femme mince en chemise blanche, et au nez pointu.

J'étais posté derrière Janet.

Le tribunal faisait salle comble, rempli pour la plupart de journalistes, de rédacteurs free-lance et, bien sûr, d'une multitude de curieux. Reid fit son entrée, s'inclina devant les magistrats et donna à Carnavale quelques feuilles agrafées.

Un silence de marbre régnait dans la salle, mis à part le bruit des papiers qu'on manipulait.

La présence de Carnavale était quelque chose de vraiment inhabituel. D'habitude, il envoyait un conseiller juridique pour les audiences préliminaires. Mais la presse était venue en masse. L'accusation avait donc sorti l'artillerie lourde, dès le départ. Ou peut-être que Carnavale, avec son ego démesuré, avait décidé de faire lui-même le boulot.

Les magistrats discutaient à voix basse. J'essayais de garder mon calme, installé de manière à ce que VJ ne puisse me voir que de dos.

Mon cœur battait trop rapidement. Un nœud me nouait l'estomac et je ressentais une forte pression sur la nuque.

C'est à ce moment-là que je l'entendis arriver. Quand leur procès était sur le point de commencer, on allait chercher les accusés et on les conduisait de leur cellule jusqu'au box. Ils étaient menottés, aux mains et aux pieds. Les murs de la cour faisaient résonner les notes aiguës que le métal des chaînes produisait sur le sol. Les journalistes derrière moi s'agitaient de plus belle en se levant pour avoir un premier aperçu. Il était là. À seulement quelques mètres de moi. J'essayais de respirer par le nez, mais mes narines étaient compressées. Je baissai la tête et regardai la page blanche de mon bloc-notes en enlevant le bouchon de mon stylo. Mes doigts glissaient à cause de la sueur.

La greffière de la cour jeta un regard vers lui.

« Veuillez décliner votre nom, votre adresse et votre date de naissance.

— Vernon James, dit la voix juste derrière moi. Clemons Mews, Cheyne Walk, Londres. 18 juin 1972. »

Je ne l'aurais pas reconnu au seul son de sa voix. Elle ne sonnait pas du tout

comme celle de la personne que j'avais fréquentée. Même pas un petit relent de son vieil accent cockney de Stevenage.

« Vous êtes accusé du meurtre d'Evelyn Bates qui a eu lieu la nuit du 16 mars 2011. Que plaidez-vous ?

— *Non... coupable.* » Il fit une pause entre les deux mots, comme pour accentuer ses propos. Carnavale se leva pour indiquer aux magistrats les charges retenues.

« L'accusé a été inculpé de meurtre sur la personne d'Evelyn Bates dans la nuit du 16 mars 2011. Les faits sont les suivants. Le corps d'Evelyn Bates a été retrouvé dans la chambre à coucher de la suite 18 de l'hôtel Blenheim-Strand. L'accusé résidait dans ladite suite. Le rapport d'autopsie confirme qu'Evelyn a été étranglée. Aucun objet permettant de donner la mort n'a été trouvé sur la scène de crime – ni corde, ni fil de fer, ni rien de ce genre. Des marques de contusions circulaires autour du cou indiquent que le meurtrier a étranglé la victime à mains nues. »

Carnavale continua de présenter les chefs d'accusation. Le mensonge de VJ à Reid concernant la soirée effrénée dans sa suite, comment il n'avait au départ pas nié qu'Evelyn était la femme avec qui il se trouvait à ce moment-là, et comment il s'était enfui de la scène de crime. Ensuite, il détailla les déclarations des témoins – six au total. Tous avaient vu Evelyn avec l'accusé et identifié la victime à partir de la photo post mortem qu'on leur avait présentée.

Entendre les faits une nouvelle fois, au tribunal, produisait une véritable onde de choc. L'affaire paraissait indéfendable. Je n'avais pas la moindre d'idée de la manière dont nous allions nous en sortir. De plus, nous n'avions toujours pas reçu les résultats des analyses, à savoir les tests de toxicologie, les tests ADN, les prélèvements de cheveux et de textiles, les empreintes...

Lorsqu'il eut terminé, Carnavale s'assit. Il avait été très bon, il fallait lui accorder au moins cela. Il n'avait besoin d'impressionner personne dans l'assemblée, mais moi il m'avait remué. Les magistrats s'entretenaient quelques instants. Leurs bouches bougeaient, mais ne produisaient aucun son. Janet tournait les pages de son bloc-notes. Quant à moi, je gardais la tête inclinée, complètement à l'opposé du banc des accusés. Je commençais à avoir mal au dos, à force de rester dans la même position.

Le haut magistrat se racla la gorge.

« La date du procès est fixée au 4 juillet et il aura lieu à Old Bailey. En raison de la gravité de l'accusation, et en prenant en considération le fait que l'accusé présente un risque élevé de fuite, je demande le renvoi en détention provisoire à Belmarsh, jusqu'à ce que le procès démarre. »

Belmarsh. Les détenus, anciens ou actuels, la surnommaient entre eux « Belle marche de l'Enfer ». J'entendis le tintement pénible des chaînes de VJ. Je fus tenté de me retourner à cet instant-là, mais je restai bien en place, sans bouger. Une goutte de sueur glissa sur le milieu de mon front et tomba tout droit sur mon carnet, avec un « ploc ». Je la vis imprégner le papier. Je craignais que mes notes ne deviennent illisibles, mais je me rendis compte que la page que j'avais sous les yeux était vierge. J'avais été si préoccupé à écouter et à m'inquiéter, à me cacher aussi, que je n'avais pas écrit le moindre mot.

« La cour va clore la session », s'exclama le haut magistrat en se mettant debout, indiquant que la séance était levée. Je me retournai doucement. Le box des accusés était vide.

J'étais sur le trottoir en face de la cour de justice et je les regardais le conduire vers la prison, dans un fourgon à bestiaux. Un groupe de journalistes se pressaient près de la porte de sortie du tribunal. Le camion ralentit, puis stoppa d'un coup. Tous se précipitèrent, filmant et photographiant en jouant des coudes afin de rapprocher leurs appareils des vitres teintées. Ce jour-là, les embouteillages leur avaient facilité les choses. Les équipes chargées des infos continuèrent à filmer et à prendre des clichés du véhicule s'éloignant sur la route.

Je pris le métro de Westminster jusqu'à Bond Street et marchai en descendant Oxford Street vers Marble Arch. Le ciel s'était éclairci pendant l'audience. Un avant-goût d'été me fouetta le visage. Une lumière vive, un ciel bleu, de la chaleur. Tout en un. Je restai sur le trottoir pendant un instant, clignant des yeux, désorienté, comme si le temps avait fait un bond en avant de plusieurs mois. Les petits parcs près de Marble Arch fourmillaient d'employés de bureau appréciant les dix dernières minutes de leur pause-déjeuner. Chemises déboutonnées, manches retroussées, sourire aux lèvres.

Je traversai Edgware Road et me dirigeai à mon rendez-vous avec Andy Swayne.

Il m'avait indiqué qu'il serait dans un établissement appelé « Les Cèdres du Liban », mais la plupart des restaurants et cafés situés sur Edgware Road étaient tenus par des Libanais. Pas surprenant. Les réfugiés libanais s'étaient installés dans le coin au milieu des années soixante-dix, pendant la période où leur pays subissait une sanglante et ruineuse guerre civile.

Le premier tiers de la route grouillait d'échafaudages et de magasins avec des inscriptions en arabe. Tout était arabe : les journaux étalés sur les présentoirs ; les produits dans les épiceries, les banques, les librairies, les magasins de disques, et un vidéo-club mieux fourni en cassettes VHS qu'en DVD. Comme si Internet n'avait jamais existé. Il y avait dans ce quartier une effervescence discrète, un sens de la communauté, comme un chez-soi loin du pays natal.

Aucune trace d'un endroit portant le nom « Les Cèdres du Liban ». Pourquoi n'avais-je pas vérifié l'adresse ou encore demandé à Swayne s'il avait un téléphone portable ?

Après le carrefour de Connaught Street, l'influence orientale s'estompait petit à petit, Edgware Road devenait un entonnoir bétonné pourvu d'habitants interchangeables, avec des pubs, des PMU et des fast-foods coincés les uns contre les autres.

C'est là que se trouvaient Les Cèdres du Liban. À côté d'un magasin doté d'un étalage de fruits douteux et de fleurs fanées. J'aurais pu complètement le rater, même avec ce drapeau libanais peint en plein milieu de la vitre.

Swayne était déjà là. Un grand gars habillé d'une chemise bleu clair, d'une cravate pourpre et de lunettes à monture en acier. Assis dans un coin tout au fond, dos au mur, c'était le seul client du café. Nos regards se croisèrent et il me fit un petit signe de tête.

L'endroit, maussade et exigu, était recouvert d'un toit mal rénové. Ça empestait sérieusement. Je ne pouvais imaginer quelqu'un venir dans un tel endroit plus d'une fois, à moins d'en être le proprio. À droite de la porte se trouvait un comptoir avec des pâtisseries. Elles avaient l'air sèches, à part quelques baklavas noyés dans du sirop brun coagulé. Un homme dodu portant des lunettes et une barbe épaisse se tenait derrière le comptoir. Il me suivit du regard avec des yeux circonspects, la bouche coincée entre sourire et grimace.

Je me présentai à Swayne et tendis la main.

« Vous êtes un peu vieux pour être greffier chez KRP, non ? » dit-il en me toisant.

J'avais déjà entendu des formules de présentation bien pires que celle-ci, mais je ne m'attendais pas à de l'hostilité de sa part. Je contins mon étonnement, pris un tabouret et m'assis.

Swayne avait dans les soixante-dix ans et il faisait son âge. Ses courts cheveux gris se raréfiaient, particulièrement sur le dessus de son crâne où l'on pouvait distinguer des taches de vieillesse. Il avait un visage sournois et une peau marquée, dont les teintes allaient du rouge ombrageux au rouge semi-translucide, comme de la viande crue enveloppée dans du papier sulfurisé.

Même si personne ne me l'avait dit, j'aurais deviné que c'était un ancien alcoolique. Les ivrognes forment deux catégories – doux ou acariâtre. Swayne était la vacherie incarnée. Il avait le look de ceux qui se lèvent chaque matin, réalisent que c'est le seul instant où ils vont se sentir bien, et décident ensuite de haïr consciencieusement chaque minute de la journée.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il brusquement.

— Pardon ?

— À boire.

— Ça ira pour le moment.

— Comme vous voulez. »

Il croisa les bras. Je m'aperçus qu'il portait un tee-shirt tout neuf qu'il n'avait pas pris la peine de repasser.

« Depuis combien de temps bossez-vous chez KRP ? »

Sa voix, légèrement rauque, sonnait comme s'il venait de se remettre d'un rhume. Dans sa prononciation, je perçus les vestiges d'un accent geordie du nord-est de l'Angleterre.

« Quatre mois.

— Comment trouvez-vous la firme ?

— OK », répondis-je.

Il ricana. Ou du moins, c'est ce que je crus. Ses épaules furent secouées d'un spasme. Le son qu'il émettait ressemblait à un éternuement humide coincé entre son palais et son nez.

« Qu'y a-t-il de si marrant ?

— Je ne rigole pas... »

Il commençait à m'ennuyer. Ce genre de gars ne me plaisait pas. Les types pour qui on risque sa vie, et qui, ensuite, vous font le reproche de les avoir empêchés de mourir et d'avoir foiré leur tentative de suicide. Si cela ne tenait qu'à moi, je lui aurais dit d'aller se faire foutre, mais je ne pouvais pas me le permettre.

« Bon, cette affaire dont nous avons parlé hier... C'est tout ce que nous avons jusqu'ici », dis-je en lui filant une copie du dossier.

Il la prit et parcourut rapidement les pages. Ensuite, il enserra le tout dans son poing, broyant et compactant le papier. Il le malaxa et le pétrit fortement, son avant-bras tremblant sous l'effort, avant d'ouvrir la main pour laisser glisser sur la table devant nous une boulette de papier.

Pendant un instant, éberlué, je regardai la balle s'élargir et gonfler, sautillant légèrement tout en crépitant comme du pop-corn.

Je tournai à nouveau le regard vers lui. L'expression sur son visage demeurerait identique, canalisant son aigreur et sa bile et Dieu sait combien de rancune et de ressentiment.

J'étais presque reconnaissant qu'il agisse de la sorte. Maintenant, je disposais de tous les arguments dont j'avais besoin pour me passer de lui. En défroissant la boule de papier, je réfléchissais déjà à quel autre détective j'allais mettre sur l'affaire.

Je fis glisser les pages froissées dans mon sac.

« Merci de m'avoir consacré du temps. »

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

« Peut-être que vous devriez prendre ça, petit scarabée. »

J'entendis le bruit sourd d'un objet tombé sur la table. Je me retournai. Un épais dossier entouré de papier bulle format A4 s'étalait devant mes yeux.

Je savais de quoi il s'agissait, mais il se mit à tout me raconter d'un coup.

« C'est ce dont *ils* disposent jusqu'ici. Le dossier du CPS pour l'affaire n° 3375908. Le compte-rendu de "l'affaire James".

— Comment l'avez-vous eu ?

— Les détectives ordinaires ne peuvent pas aller et n'iront pas dans les endroits où je peux me faufiler. C'est pour cette raison que Sid m'a sorti des entrailles du goulag dans lequel je me trouvais. »

Jusqu'ici, j'avais pensé disposer d'une certaine marge de manœuvre quant à sa candidature. En fait, c'est ce que Kopf m'avait laissé entendre – ou plutôt, ce qu'il avait vendu à Janet. J'étais coincé avec ce connard odieux.

Je retournai à la table et ouvris le dossier. Il comportait deux sections – celle que le CPS nous avait déjà fait parvenir et une autre contenant tout ce qu'ils ne nous avaient pas filé. Nos infos ne dépassaient pas la moitié des leurs. Le reste se composait de photographies, de dépositions de témoins, de transcriptions complètes de tous les interrogatoires de VJ et d'un inventaire des preuves trouvées sur la scène de crime.

« Je ne peux pas le prendre, dis-je.

— Pourquoi ?

— C'est illégal.

— Il n'y a rien ici qu'on ne vous fournira pas plus tard. Prenez ça comme une longueur d'avance. Un nivellement de terrain.

— C'est du recel, des biens dérobés.

— C'est un cadeau. Je l'ai demandé et je l'ai obtenu.

— C'est quand même du recel. »

Il soupira. « Apparemment, vous ne saisissez pas du tout la place que vous occupez dans la chaîne de la hiérarchie. Alors, laissez-moi éclairer votre lanterne. Je creuse, et vous, vous portez. Si vous avez des problèmes d'éthique au sujet de tout ce qui entoure ce dossier, alors c'est que vous vous êtes trompé de boulot. Et *définitivement* trompé de firme. »

Je compris tout de suite le message. Janet et Kopf savaient que Swayne allait me donner le dossier, mais ils ne pouvaient pas légalement savoir que je le détenais, ou même que je l'avais vu. Je ne pouvais pas le rapporter au bureau non plus. J'allais devoir me le coltiner chez moi, où je pourrais l'étudier, comparer les éléments que l'accusation nous avait fait parvenir avec ce dont nous n'étions pas censés disposer. Ensuite, j'aurais juste à abreuver Janet de toutes les infos, de façon non officielle – pas par écrit. Avec tout cela, nous serions en mesure de savoir quels témoins et quel type de preuves ils allaient présenter à la cour et surtout comment ils allaient exposer le cas. C'était de l'or en barre. Mais aussi

une violation majeure du code de l'éthique, ce qui pouvait faire radier du barreau un avocat.

Je pris le dossier et le déposai dans mon sac.

Il me tendit la main.

« Je m'appelle Andy Swayne.

— Terry Flynt. »

On s'est serré la main. La sienne était ferme, sa peau rugueuse. Il avait peut-être été alcoolique, mais on sentait en lui une dureté implacable, un noyau froid que rien n'aurait pu réchauffer.

« Vous allez avoir besoin d'un plus gros sac, car il y aura plus d'infos à venir.

— C'est comme ça que vous opérez ?

— C'est une des choses que je fais. Entre autres. »

Un détective proactif, pensai-je. C'était une première.

« Quelle est la pire chose que vous ayez entendue à mon sujet ? demanda-t-il ensuite.

— Que vous avez été, fut un temps, le meilleur dans votre domaine. » J'évitai de mentionner le cambriolage auquel Janet avait fait allusion...

« Pourquoi est-ce négatif ?

— Il n'y a rien de pire que de compter sur son passé pour avancer. »

Il réfléchit à ce que je venais de dire pendant un court moment. Puis sembla oublier.

« Que savez-vous à propos de l'affaire James ? continuai-je.

— Seulement ce que j'en ai vu à la télé.

— Vous n'avez pas lu le dossier ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je suis un fouineur, pas un avocat. En plus, j'en ai vraiment rien à foutre. »

Il n'était pas si différent de tout autre enquêteur en activité, juste beaucoup plus franc du collier. Les meilleurs détectives sont ceux qui restent à l'écart de la spéculation, loin de ce qui ne les concerne pas. Ils cernent chaque pixel d'une image mais en ignorent la totalité.

« Vous bossez avec Bella Hogan ?

— On partage le même bureau. »

Swayne gloussa d'un air satisfait. « Je suppose que c'est bientôt à son tour.

— Que voulez-vous dire ?

— Le diplôme, la promotion.

— Je ne suis pas au courant. »

Swayne sourit et j'aperçus alors les inégalités de sa dentition morcelée.

« Vous voulez dire que Janet ne vous a même pas fait son petit laïus ? Elle ne vous a pas dit que vous étiez son chouchou, le meilleur greffier de la firme – des mots qui font mouche ? »

Je ne répliquai pas, mais ma peau virait au rouge et je sentais qu'il possédait les réponses à ses propres questions.

« J'ai travaillé avec KRP pendant près de trente ans, par intervalles. Ils déballetent toujours le même discours rempli de foutaises aux gens qu'ils vont ensuite dégager. »

Un frisson glacial s'empara de mon corps.

« De quoi voulez-vous parler ?

— Je ne sais pas pourquoi ils agissent de la sorte.

— De quoi est-ce que vous êtes en train de me *parler* ? répétais-je.

— Est-ce que Janet a fait tout un plat quant à votre promotion ? »

Encore une fois, je gardai le silence.

« Ça n'arrivera pas, continua-t-il en me regardant.

— Pourquoi pas ?

— Soyez réaliste. Vous êtes trop vieux pour devenir avocat – et surtout un des leurs. D'ici à ce que vous exerciez, vous aurez quel âge – la quarantaine ? Vos pairs auront quinze ans de moins que vous. Leurs patrons auront votre âge. Vous serez alors un poids léger ayant l'air d'un poids lourd. Qui veut de ça ?

— Vous sous-entendez qu'ils vont me *virer* ?

— Ouai.

— Quand ?

— Quand ce procès sera terminé. Probablement juste après le verdict.

— Vous parlez déjà de *verdict* ? Le procès n'a même pas commencé, relevais-je.

— Enfin ! Il n'y a ici qu'un seul verdict possible. C'est indubitable. De plus, que pouvez-vous y changer ? Vous êtes *greffier*, bordel de merde... À quel avocat ont-ils fait appel ?

— Christine Devereaux. »

Swayne s'esclaffa cette fois-ci, mais c'était sans joie, sèchement.

« Ils font tout pour perdre ce procès, hein ? Vous croyez que je suis débile ? Devereaux est hors jeu. Ils vous ont refilé un procès perdu d'avance, Terry, car ils veulent se débarrasser de vous. »

Mais ce n'était pas à moi qu'ils avaient confié l'affaire à l'origine. Janet avait appelé sur le poste d'Adolf, bien longtemps après le départ de cette dernière. Ou alors était-ce seulement ma vision des événements ? Je me remis à penser à cette

journée. Elle avait quitté le boulot tôt pour aller chez le dentiste. Janet avait traîné au bureau et savait donc que Bella était déjà partie. Quant à moi, j'étais resté tard, comme d'habitude. De ce fait, Janet *savait* que j'allais décrocher ce foutu combiné. Mais si tout cela était vrai, et s'ils avaient l'intention de me licencier, pourquoi donc est-ce que Kopf avait essayé de me mettre à l'écart ? Avait-il bluffé ? Je n'avais pas confiance en Swayne. Et je ne voulais surtout pas le croire. Mais il pouvait bien dire la vérité. Après tout, il avait pas mal de comptes à régler.

« J'ai juste pensé qu'ils s'étaient adressés à la personne la plus appropriée pour obtenir la promotion et le boulot...

— Ah, ouais, c'est le cas. Mais ce n'est pas vous.

— Comment le savez-vous ?

— Je connais Bella. Elle est de la même race qu'eux. Elle a les dents qui raient le parquet, elle est ambitieuse, sans pitié. Si je lui avais proposé le dossier d'infos, elle l'aurait pris des deux mains sans sourciller – et surtout sans se plaindre. »

Je ne répondis rien.

Pourquoi m'avait-il raconté tout cela ? Pas pour mon bien-être. Mais il se projetait sûrement dans ce qu'il disait. Kopf et la firme l'avaient jeté, et il voulait me faire savoir pour quel type d'individus je bossais. Peut-être s'étaient-ils déjà joués de lui ; lui faisant croire qu'il leur était indispensable, pour le renvoyer la semaine d'après. J'étais curieux de savoir ce qui s'était vraiment passé entre eux, mais je ne voulais pas le lui demander pour l'instant.

L'homme derrière le comptoir s'avança vers notre table. Il nous fit un petit sourire et parla en arabe. J'étais sur le point de lui signifier que je ne comprenais pas, quand Swayne lui répondit – en arabe. Ce qui conduisit à une brève conversation entre eux, un échange guttural et rythmé. Pour la seconde fois depuis que je le connaissais – cela faisait vingt minutes –, Swayne m'étonnait, mais cette fois-ci de manière agréable. C'était aussi plaisant que lorsqu'on a affaire à quelqu'un dont la personnalité tient de la vipère.

Quelques instants plus tard, l'homme s'en alla.

Swayne surprit mon regard interloqué.

« Les villes, c'est comme le diable. Elles parlent plusieurs langues. C'est toujours bien d'en connaître quelques-unes. »

C'est alors que nous entendîmes quelqu'un pisser dans les toilettes, juste derrière le mur contre lequel Swayne était adossé.

« Vous êtes allé sur la scène de crime ? me demanda-t-il.

— L'hôtel ?

— La chambre. La suite 18.

— Bien sûr que non. C'est une zone d'accès restreinte.

— Seulement si vous ne faites pas partie du jeu.

— S'y introduire par effraction constitue un délit grave.

— Qui a parlé d'effraction ?

— Vous voulez simplement aller vous y balader ?

— Ouais ouais...

— Il faut se faire passer pour un policier... C'est illégal.

— Uniquement si vous vous présentez en tant que policier », contesta Swayne. Si quelqu'un se trompe et vous prend pour un flic, c'est son problème. Qu'est-ce que vous avez à perdre ? Et ne me répondez pas *mon boulot*, car il est déjà très loin. »

S'il ne m'avait pas averti au sujet d'Adolf et des machinations de KRP, j'aurais refusé sur-le-champ. Mais je croulais sous une masse d'éléments m'indiquant de me fier à mon instinct. Une partie de moi était curieuse de voir l'endroit où VJ avait tué Evelyn Bates.

« C'est une de mes spécialités. Voir la scène de crime pendant qu'elle est encore chaude. Prendre mes propres photos. Vous seriez surpris du nombre de choses que les flics ne voient pas. Ou choisissent de ne pas voir.

— Quand pensez-vous aller là-bas ?

— Maintenant.

— Comment comptez-vous vous y prendre pour entrer ?

— C'est la partie la plus facile, rigola Swayne. Vous avez déjà l'air d'un policier. Vous vous comportez comme tel. Avec une sorte de rectitude morale. Vous marchez comme si vous étiez né avec un balai dans le cul. C'est comme votre costume. Bon marché, mais bien entretenu. Un vrai look de flic. Seules vos chaussures mériteraient un petit coup de cirage.

— Je les ai nettoyées ce matin.

— Les chaussures des flics sont toujours nickel chrome. Elles reflètent la lumière... Comme des miroirs. De manière à ce qu'ils puissent admirer leur gueule, de tout en haut. Il y a un cireur sur le chemin. Vous voulez qu'on s'y arrête ? »

J'enfilai les couvre-chaussures sur mes Doc Martens étincelantes en me demandant pourquoi je m'étais emmerdé à les faire cirer. À usage unique, blancs et opaques, avec des ouvertures à élastiques, ils remontaient jusqu'aux chevilles. Swayne sortit ses gants en latex et m'en tendit une paire. Il remarqua que je faisais une drôle de tête en observant mes pompes.

« On construit un personnage des pieds à la tête, vous ne le saviez pas ? Ce sont les règles fondamentales du jeu d'acteur. »

Nous étions au douzième étage, dans le couloir du Blenheim-Strand, proche de la suite 18. La porte était entrouverte, mais aucun bruit ne s'en échappait.

Nous n'avions pas eu de difficultés à arriver jusqu'ici. La suite se trouvait dans la section de l'hôtel appelée « La Cheminée », une tour de verre teintée de seize étages. Elle se dressait au beau milieu du bâtiment et abritait les grandes chambres, à commencer par celles de catégorie supérieure, puis celles de luxe, et enfin les diverses suites et l'appartement du dernier étage.

Les deux dernières chambres étaient desservies par leur propre ascenseur, auquel on avait accès uniquement avec une carte de client. On contourna ce problème en passant par l'escalier de secours. Je m'étais attendu à voir des flics postés devant les portes, mais la présence policière ne se manifestait que par une bande adhésive bleu et blanc collée sur l'entrée.

« Nerveux ? » chuchota Swayne.

Nerveux ? Non. J'étais terrifié. J'allais enfreindre la loi. J'étais juste un greffier, M. Tout-le-monde muni d'un bloc-notes. Mais Swayne m'avait entraîné dans cette voie – et il ne m'était pas venu à l'idée de dire non. Adolf, elle, se serait pointée ici sans aucune hésitation. Hors de question que je fasse la poule mouillée là où elle n'hésiterait pas à mettre les pieds.

Ce n'était pas l'unique raison. J'étais curieux aussi. Je voulais voir exactement où le crime avait eu lieu ; jeter un regard rétrospectif et critique sur ce que VJ avait fait.

« Non. Et vous ? »

Il souriait si largement que les extrémités de sa bouche touchaient quasiment le coin de ses yeux. Il y avait de la cruauté dans son hilarité, comme s'il voyait son ennemi juré se faire brûler vif, devant lui, par un jour glacial, et qu'il se réchauffait les mains auprès de ce bûcher funéraire.

Swayne s'était mué en un individu totalement différent. Quelque chose s'était brusquement éveillé en lui. Il s'était débarrassé de son défaitisme et de sa léthargie. Quelles que soient les facultés dont il avait besoin pour son travail, elles étaient là et se manifestaient naturellement. Néanmoins, son côté déplaisant subsistait et je supposais qu'il en avait besoin pour continuer à avancer. Nous étions sur le point d'entrer. Il vérifia une dernière fois son appareil photo.

« Suivez-moi, ordonna-t-il en me tendant son sac à dos. Et avancez d'un pas assuré. »

À peine étions-nous entrés qu'une odeur familière nous prit par surprise. Nous nous figeâmes tous les deux. Pendant quelques secondes, tous nos sens s'emballèrent. Nous oubliâmes où nous nous trouvions, qui nous étions censés être, et ce que nous étions supposés faire...

L'odeur de la gnaule dans un endroit chaud et clos. Un accueil gluant et doux, rance, mordant. L'odeur des brasseries, de la fermentation. L'odeur des problèmes.

Nous aurions dû nous attendre à cela. Si Swayne avait lu le dossier, il aurait pris connaissance des faits : le minibar renversé au milieu de la chambre et le petit lac que son contenu avait formé sur la moquette. Quant à moi, j'avais tout oublié à ce sujet – le genre de truc mineur mais capital s'effaçant parmi d'autres détails, plus importants.

Les émanations écoeurantes me ramenèrent à ma vieille obsession de Stevenage : un rade nommé Le Griffin. Quand j'étais petit, je passais devant à l'heure du déjeuner et j'y distinguais les ivrognes endurcis, seuls, avec leurs pintes sur les tables, la cigarette au bec. C'était moi, quelques années plus tard. Le poivrot de la mi-journée. Quatre verres dans le gosier et je me sentais mieux. Cinq à sept verres plus tard, j'étais heureux. Puis, les démons venaient toquer et je les laissais tous entrer.

Swayne était également dans ce trip-là. Seulement, pour lui, ça toquait un peu plus fort, je pouvais le sentir. Moi, j'avais eu un *problème* avec l'alcool. Je ne pouvais pas trop boire, autrement je devenais taré et tombais dans les pommes. Lui avait connu bien pire. Il avait été un véritable alcool. Accro. Il ne pouvait pas fonctionner sans son essence. Il n'était revenu dans le droit chemin que très récemment, ayant réappris à vivre. Cette situation constituait un test très sérieux

pour lui.

Je le regardai se tenir debout devant moi, confus, à demi étourdi, essayant de faire la part des choses entre le passé et le présent.

Mais son orgueil avait dû lui foutre une claque qui l'avait sorti de sa stupeur.

Il respira légèrement par la bouche et me fit un signe en direction du salon.

Nous continuâmes à avancer. C'était un endroit spacieux, choquant tellement c'était grand, de la taille de mon appartement et de celui d'en face combinés, peut-être même un peu plus grand – et ce, sans compter la salle de bains à l'opposé.

2 000 la nuit – et ce n'était même pas la plus grande suite de l'hôtel. Des mètres et des mètres de moquette épaisse et imposante, de couleur kaki, s'étaient dans la pièce aux murs en pierre naturelle, éclairée par un lustre en cristal étincelant. Et puis il y avait la vue depuis la fenêtre qui prenait toute la hauteur du mur. La suite semblait presque sans limites. On pouvait voir le sud de Londres entre les ponts de Blackfriars et de Hungerford ; des kilomètres de noir carbonisé puis de brun poêlé et de gris de suie, terminant leur trame dans les champs verts et les collines du Surrey à l'horizon. Je me mis à inspecter à nouveau cet endroit luxueux. Comparé à la ville grouillante et frémissante, l'intérieur semblait vide.

Le seul véritable meuble se trouvait en face de la baie vitrée. C'était un long canapé en cuir crème, placé là pour qu'on admire le paysage. Tout au bout, à droite, on pouvait distinguer un bureau de la taille d'un piano à queue, équipé d'une chaise orthopédique, d'un repose-pieds et d'une lampe de travail. La scène de crime se trouvait au milieu de la pièce. On s'en approcha. Puis j'entendis un son – une ampoule qui grésille. Ou était-ce un bruissement ? Ou un peu des deux ?

Et puis, dans le salon, je vis...

Des gens.

Des flics !

Trois officiers de la police scientifique en blouse blanche s'affairaient autour de la table basse et du canapé. Ils étaient à genoux, nous tournant le dos.

Ils ne nous avaient pas remarqués.

J'interrompis tout mouvement.

Ils n'étaient pas censés être là.

Nous n'étions pas censés être là.

Bordel de merde, pourquoi est-ce que Swayne n'y avait pas pensé ?

Et moi, idem.

Il n'était pas trop tard pour se barrer. J'allais faire volte-face, mais Swayne

m'attrapa par le bras. J'écarquillai les yeux en direction du spectacle se déroulant devant nous.

Il secoua vivement la tête et pointa son nez vers l'avant.

Il ne m'avait pas lâché, sa poigne était ferme et bien plus forte que ne le laissait penser son apparence de boit-sans-soif rouillé.

« Je mène la danse, vous suivez », chuchota-t-il.

Je gardai un œil sur les policiers. Dans leurs combinaisons blanches, avec leur bonnet sur les cheveux, ils étaient absorbés par les détails. Le premier gars balayait des petites quantités de verre brisé à l'aide d'une pelle, en tamisant le contenu, déversant un peu de matière dans un des deux récipients en plastique dont il disposait, l'un marqué « A » et l'autre « B ». Le deuxième faisait briller une lampe torche entre les coussins du canapé, grattant les recoins avec une baguette en verre. Le dernier époussetait la formation de résidu sur un des côtés du minibar retourné, afin d'y prélever les empreintes digitales.

Ce meuble était la pièce maîtresse de la scène de crime, presque comme un autre corps. Il n'était plus sur le côté, mais avait été remis debout, les doubles portes béantes. L'alcool renversé s'étalait par terre en un large cercle brun et rouille dont les nuances étaient comparables à une vieille flaque de sang.

Des cavaliers d'identification numérotés autour de la zone, différents de ceux que j'avais vus sur les photos auparavant, étaient disposés sur le sol. Ce nouveau passage en revue prouvait qu'ils avaient raté certaines preuves corroborant leurs théories.

Le désespoir régnait dans la suite. Il avait fallu une force considérable pour renverser ce petit meuble. Mais si cet individu s'était fait attaquer et avait lutté pour sauver sa peau, l'adrénaline avait pu pallier les insuffisances physiques. VJ avait déclaré que Fabia l'avait utilisé comme une arme. Vu d'ici, cela ne correspondait pas du tout à son histoire, le meuble donnait l'impression qu'il avait été manié de façon défensive, probablement comme un bouclier, afin de bloquer l'agresseur.

Bizarrement, le reste de la pièce était en ordre, à l'image du canapé en forme de L parfaitement aligné, d'une bouteille de champagne non ouverte et toujours dans son seau, ainsi que des deux verres trônant sur la table basse. Les ornements luxueux, notamment des orchidées maintenant desséchées, demeuraient intacts. Les dégâts n'étaient pas aussi importants que ce que laissaient supposer les images. L'immensité de l'espace rendait toute cette casse plus minime, confinée, presque sans importance.

Le trio de la scientifique ne nous avait pas remarqués. Nous avançâmes vers la chambre à coucher. J'avais le dossier entouré de papier bulle en main, rempli de

quelques-unes des photos de la scène et des notes détaillées des preuves.

Je me tenais derrière Swayne, comme il me l'avait demandé. Avec son appareil photo, il mitrailla l'endroit aussi rapidement que possible, faisant à peine quelques pauses. Quelqu'un se mit à tousser, juste derrière nous. Je me retournai et me trouvai nez à nez avec un des policiers, me fixant droit dans les yeux, la bouche grande ouverte. Il avait des lunettes rondes, sans monture, et un nez en trompette. Il se redressa et ses sourcils bougèrent de manière convulsive. Jusqu'ici, j'avais réussi à garder mon sang-froid. La confiance qui émanait de Swayne, son assurance, tout ça m'avait beaucoup aidé. Mais là, je fus pris d'un coup, d'un sentiment... De panique... de peur.

Putain de merde

On s'observa sans broncher. D'un côté, le vrai policier. De l'autre, l'imposteur. Je restai figé. Swayne m'écrasa les doigts de pied avec son talon. *Garde ton calme.*

« Du nouveau ? » demanda Swayne au type, avec un ton brusque, assez fort pour être entendu dans toute la pièce. Les autres officiers s'arrêtèrent de bosser un instant et nous regardèrent. Ils avaient tous le même look. Ils essayaient de deviner à quelle catégorie on appartenait. Je ne bougeai pas d'un pouce.

« Heu... Oui, répondit le gars à Swayne, d'un air nerveux face à la voix autoritaire de son interlocuteur. On a trouvé... heu... des cheveux sur l'un des côtés du canapé.

— Combien de temps cela va vous prendre ? fit Swayne.

— Encore quelques heures. On aura fini cette nuit.

— Vous pouvez vous y remettre.

— D'accord, monsieur », répondit l'homme en reprenant sa tâche. Les autres firent de même. Nous entrâmes dans la chambre à coucher. Swayne menait toujours la danse.

Il poussa la porte derrière nous, tout en la laissant entrouverte.

« C'était moins une, soufflai-je à voix basse.

— Non, ça ne l'était *pas* », ronchonna-t-il en sortant à nouveau son appareil.

Même si la suite avait été constituée uniquement de cette chambre, cela aurait tout de même été la plus grande dans laquelle j'avais jamais posé les pieds. Evelyn Bates avait été assassinée dans un cadre luxueux.

Le lit dans lequel on avait retrouvé le corps dominait la pièce. En fait, c'était deux king-size regroupés en un, avec un sommier en bois lourd. Les policiers de la scientifique avaient enlevé les draps et les taies d'oreiller.

En accord avec celui du salon, le mobilier était élégant et limité au strict minimum. Il y avait un écran plasma, dont le cadre avait été peint dans les

mêmes tons que le mur en pierre, et deux tables de nuit, avec sur chacune un téléphone, une lampe et un réveil.

Swayne ouvrit le dressing, dans lequel un coffre-fort était encastré la porte ouverte. Il en prit une photo.

Nous entrâmes ensuite dans la salle de bains. Les verres étaient restés dans leurs emballages, les serviettes pliées et bien rangées. Rien n'avait été utilisé.

« Il ne s'est même pas lavé les mains après avoir fait le coup », lança Swayne.

Je retournai dans la chambre à coucher et sortis les clichés de la scène de crime. Ils étaient agencés dans l'ordre où ils avaient été pris.

Je jetai un coup d'œil aux photographies puis au matelas, en juxtaposant mentalement les images et la scène devant moi.

Les premières photos montraient Evelyn Bates telle que la femme de ménage l'avait trouvée – allongée sur le dos, nue, un bras sur la couette et l'autre au milieu du matelas, la main ouverte. Sa tête était en partie calée sur les oreillers.

Il y avait quelque chose de triste dans la façon dont elle avait été étendue à cet endroit, de cette manière, entière et pourtant détruite, comme un mannequin d'étalage abîmé. Elle était positionnée sur le côté gauche, face à la porte. Si elle avait été en vie, elle se serait dépêchée de couvrir sa nudité. Pourtant, on lui avait accordé un semblant de dignité en replaçant ses cheveux ébouriffés sur son visage. Cela rendait ses traits encore plus mystérieux.

Ensuite, il y avait des clichés de sa robe : un amas chiffonné de tissu vert brillant, sur le sol, juste en dessous de sa main. Ses talons aiguilles en cuir verni vert étaient au pied du lit. Un à la verticale, l'autre sur le côté, avec le talon cassé net à la base.

Ensuite, je consultai les gros plans de son visage, avec sa crinière dissimulant ses traits. Sur les agrandissements, on pouvait distinguer des ecchymoses obscures sur son cou et sa gorge, du rouge à lèvres écrasé sur sa joue gauche et le lobe déchiré de son oreille.

Puis quelque chose m'interpella, une image n'ayant pas sa place ici.

Je vérifiai l'autocollant permettant l'identification au dos de la photo et le comparai avec la liste des preuves. Le numéro de l'affaire, la lettre de la scène, le numéro de la photo et une brève description de l'objet.

3375908/A/34 - Chocolat

Un chocolat en forme de diamant enveloppé dans un papier d'emballage bleu avec « Marquis » indiqué sur le dessus en écriture cursive dorée.

Je repris la première photo. Je regardai la disposition des oreillers, entassés tels des sacs de sable. On pouvait facilement le louper, étant donné le contexte, mais il y avait un chocolat Marquis sur la taie centrale. Je m'aperçus d'un autre détail.

Les oreillers n'avaient pas été bougés d'un pouce. Et les draps sous le corps d'Evelyn et tout autour étaient à peine froissés. J'examinai la dernière photo. On avait dessiné avec de la craie rouge vif l'espace précédemment occupé par le cadavre.

Ce qui signifiait...

Bon sang...

« Prêt ? » demanda Swayne en sortant de la salle de bains.

Je lui fis signe de venir et lui montrai du doigt les oreillers sur le cliché.

« Elle n'a pas été tuée ici, lançai-je. Elle a été tuée juste à côté. Il l'a transportée là, puis l'a dévêtue et l'a posée sur le matelas. Et il l'a fait tout en douceur. Il ne l'a pas balancée comme ça. Vous voyez le chocolat ? Il se trouvait sur le lit avant qu'elle ne soit assassinée. Le meurtrier a fait preuve de délicatesse.

— Et alors ?

— C'est comme si le corps avait été déposé de façon délibérée. »

En d'autres termes : il ne s'agissait pas d'un homicide involontaire ou d'un banal meurtre. Il y avait là quelque chose de tordu. Du fétichisme, un rituel...

« Vous savez ce qui différencie les gens qui réussissent de ceux qui échouent ? demanda Swayne. Les gens qui réussissent s'occupent de leurs oignons. Ceux qui échouent s'occupent des oignons de tout le monde, *sauf* des leurs. C'est moi qui cherche et c'est vous qui portez – vous vous rappelez ? »

J'allais lui demander s'il pensait incarner la réussite, mais des voix venant du salon interrompirent notre discussion. Je me dirigeai vers la porte et scrutai par l'entrebâillement.

Merde.

Carol Reid et Franco Carnavale s'étaient introduits dans la suite et se dirigeaient droit vers la chambre. Eux aussi portaient des gants en latex et des couvre-chaussures. Les gars de la scientifique avaient cessé leurs activités. L'un d'entre eux parla à Reid. On ne pouvait pas les entendre distinctement. Carnavale se tourna vers la baie vitrée et ne bougea pas pendant un moment. La vue l'avait captivé. Il s'approcha de la fenêtre, presque inconsciemment, comme s'il était attiré.

« Passez-moi le dossier, le sac, le téléphone », ordonna Swayne, juste derrière moi.

Je lui tendis le tout. Reid avait fini de s'entretenir avec les officiers. Elle demanda à Carnavale de rappliquer. Je me tournai vers Swayne. Il avait le téléphone collé à l'oreille. Reid et Carnavale traversèrent le salon et fixèrent la légère ouverture par laquelle je les observais. Une sonnerie de portable retentit. Un martèlement de notes de piano funky, aux tonalités basses. Je reconnus le

thème musical de *Police Woman*, une série américaine des années soixante-dix. J'aurais bien rigolé si je n'avais pas eu autant la trouille. Reid et Carnavale se trouvaient à environ cinq mètres de la porte. Reid s'arrêta, jura à voix basse et prit son téléphone. Elle regarda l'écran et répondit. J'entendis Swayne marmonner derrière moi.

« Inspectrice Reid ? »

— Oui ?

— C'est le bureau du commissaire adjoint, lâcha Swayne. Il aimerait vous dire un mot. Êtes-vous seule ?

— Heu... non. Un moment, s'il vous plaît. » Elle dévisagea Carnavale, puis l'équipe de la scientifique. Elle leva l'index vers Carnavale, lui murmura quelque chose puis tourna les talons. Elle passa devant les policiers et quitta la suite. On entendait sa voix sur mon téléphone.

« Vous pouvez patienter ? lui demanda Swayne. Il sera en ligne dans quelques instants. »

Swayne retourna rapidement vers la porte. Carnavale s'était à nouveau nonchalamment rapproché de la vitre. Swayne me tendit une combinaison utilisée par la police scientifique.

« Enfilez ça. »

J'étais sur le point de lui demander le but de notre manœuvre, mais le bougre avait déjà enfilé la salopette. Je fis de même couvrant ma tête avec la capuche. Il mit le dossier dans son sac et me rendit mon téléphone, resté en mode silencieux.

« Gardez-le. On y va. »

Nous sortîmes de la salle de bains. Carnavale admirait la vue, les mains gantées croisées derrière le dos. Il ne se retourna pas sur notre passage. Je gardai la tête baissée. Les gars de la scientifique étaient absorbés par leur tâche. Nous atteignîmes la porte d'entrée, nous glissâmes dans le couloir. Reid se tenait à notre droite, en face de la fenêtre. Elle regarda furtivement nos silhouettes blanches, mais nous n'eûmes aucun contact visuel. Je gardais mon mobile caché dans le creux de ma main. Nous marchâmes aussi normalement que possible. J'avais envie d'accélérer le pas, mais je n'en fis rien. J'avançais à la même cadence que Swayne, qui semblait se promener. Nous atteignîmes la sortie de secours. Un policier en uniforme était assis sur les marches juste en face.

« Que faites-vous là ? » me demanda-t-il.

Une nouvelle fois, je me figeai complètement et ne pus articuler un seul mot.

« Auriez-vous une clé pour l'ascenseur ? demanda Swayne d'un ton beaucoup plus obséquieux que la fois d'avant. Nous ne disposons malheureusement que d'une seule clé pour toute l'équipe. »

Le flic grogna, mais se leva et nous conduisit jusqu'à l'ascenseur. Il sortit la carte et la fit glisser dans la fente. Swayne le remercia. Le gars s'en alla sans broncher. J'observai l'écran de mon mobile. L'inspectrice Reid était toujours au bout du fil. « Je l'ai appelée en numéro privé », me lança Swayne.

L'ascenseur tinta et les portes s'ouvrirent. Nous y entrâmes en fixant nos chaussures, pour éviter les caméras de surveillance. Swayne fredonna l'air de *Police Woman*, tout doucement... Ensuite il éclata de son fameux rire gras. Nous nous changeâmes dans les toilettes et il fourra tout le matériel dans son sac. Cinq minutes plus tard, nous étions dehors. « Là, c'était moins une », fit Swayne en esquissant un rictus. Je me tus. J'accélèrai le pas tant j'éprouvais le besoin de m'échapper le plus loin possible de l'hôtel, m'attendant à entendre une sirène de police. Swayne maintenait son allure. Il se réjouissait du moment présent, s'en nourrissait.

« Exaltant », susurra-t-il.

Non, ça ne l'était pas. On avait été à deux doigts de se faire pincer. Je ne regrettais cependant pas de l'avoir accompagné. Ce que j'avais vu ne permettait pas de prouver une quelconque culpabilité, mais cela dissipait certains de mes doutes. Je n'en dis rien à Swayne. Il s'en fichait totalement. Nous étions sur Embankment, en direction de Waterloo Bridge. Il était plus de 4 heures. La circulation commençait à s'amplifier.

« Excitant, hein ? renchérit Swayne.

— Non », répondis-je. Puis je me mis à penser à Adolf. « Je parie que ce genre de chose n'est jamais arrivé à Bella.

— Pourquoi donc cela serait-il arrivé ?

— Vous m'avez dit que vous l'aviez emmenée sur des scènes de crime.

— Jamais dit ça », rétorqua-t-il en se marrant.

— Mais... »

Je repensai à ce qu'il m'avait effectivement dit dans ce café. Et, bien sûr, rien de la sorte. Il ne l'avait même pas suggéré. Il n'avait même pas affirmé avoir travaillé avec Adolf.

Il me regarda d'un air narquois. Ce vieux baroudeur lisait dans mes pensées de manière claire, comme si elles défilaient sur mon front. J'avais envie de lui foutre un bon coup de poing dans la tronche.

Puis je me souvins de mon téléphone, toujours dans ma poche. Je n'avais pas raccroché. Je le sortis en faisant bien attention de ne pas appuyer sur les touches. À l'autre bout du fil, Reid attendait, sans broncher. Je mis fin à son supplice en l'éteignant. Quand je relevai la tête, Andy Swayne avait disparu.

« Papa, t'es à la télé ! » cria Amy, se levant presque d'un bond de son siège.

Nous regardions les infos, blottis les uns contre les autres sur le sofa.

Un reportage sur la comparution de Vernon James passait à la télévision. On y montrait son départ dans le fourgon des détenus, ainsi que l'essaim de journalistes filmant sans relâche et faisant crépiter leurs appareils. Puis la caméra fit un zoom sur un jeune reporter placé devant le bâtiment de la cour d'assises, décrivant le peu de choses qui s'y étaient déroulées. Les détails étaient donnés en voix off. Le dernier plan montrait le fourgon roulant sur Horseferry Road. Ray rembobina jusqu'au moment où le véhicule commençait à s'éloigner. Il appuya sur pause à l'instant exact où l'on me voyait à l'écran. Je me tenais sur le trottoir avec trois personnes. Un voyeur parmi tant d'autres, avec la bouche ouverte.

Amy applaudit et Ray sourit.

« C'était qui dans le camion, Papa ? » demanda Amy.

Ray répondit avant moi.

« Vernon James. »

J'étais choqué de l'entendre prononcer ce nom. N'importe quel parent aurait été fier de l'attention et de la concentration dont avait fait preuve son gamin. Mais pas moi, pas à propos de cette histoire. Un frisson me parcourut le corps. Ce fut, pendant un pénible instant, comme si la haine alimentée pendant toutes ces années avait sauté une génération.

Après avoir mis les enfants au lit, Karen et moi fîmes la vaisselle. Elle lavait les couverts, tandis que je les essuyais et les rangeais. Elle me racontait sa journée, mais elle savait – vu la manière dont j'acquiesçais de la tête tout au long de son monologue – que je faisais preuve de politesse pour pouvoir passer à mon compte-rendu. Elle posa donc rapidement la question fatidique :

« Comment ça s'est passé ? »

Je lui racontai tout de long en large – la cour, Swayne, le dossier du CPS

rapporté à la maison, comment et pourquoi j'allais me faire virer après le procès et également mon intrusion sur la scène de crime.

« À quoi pensais-tu en faisant ce genre de conneries, Terry ?

— À rien du tout.

— Alors pourquoi as-tu fait ça ? »

Je ne pouvais pas lui dire la vérité.

« Je voulais être sûr.

— De quoi ?

— De sa culpabilité.

— T'es censé être du côté de la défense.

— C'était stupide de ma part.

— C'est clair... »

Elle se mit à frotter une casserole.

« Tu le crois ce détective quand il dit que tu vas te faire virer après cette affaire ?

— Ce qu'il m'a expliqué a du sens. Il ne pouvait pas savoir que Janet m'avait parlé d'une promotion et tout le reste. »

Je vis son reflet sur la casserole, son air abattu et les stries sur son front.

« Ce n'est pas le genre de Janet de faire ces trucs-là.

— C'est exactement ce que je pense. Mais je ne la connais que depuis quatre mois. J'ai connu VJ pendant une grande partie de ma vie et regarde ce qui s'est passé. »

Elle se retourna brusquement et me regarda droit dans les yeux.

« Tu sais ce que tu devrais faire ? Quand le verdict tombera, tu devrais tout lâcher.

— Tout lâcher ?

— Démissionner. Ne donne pas à ces salauds la satisfaction de te virer, OK ? Garde ça en tête et récupère un peu de ta dignité. »

Elle avait raison. Sauter avant de se faire dégager était mon unique option, m'en aller de mon propre chef. Mais cela signifiait mettre un terme à la meilleure occasion que j'avais jamais eue d'offrir une nouvelle vie à ma famille.

« Et ensuite ?

— Ensuite, tu te trouves un autre boulot, répondit-elle en rinçant une assiette et en me la tendant.

— Pour faire quoi ? Je ne vais pas me tuer à la tâche pour quelques sous alors que je gagne bien ma vie...

— Tu trouveras bien quelque chose.

— Je peux toujours aller dépoussiérer le costume de clown.

— C'est le meilleur boulot que t'aies jamais eu, c'est sûr. C'est déguisé en clown que tu nous as rencontrés. »

C'était Karen tout craché. Pas le genre à vaciller ou à courber l'échine lors d'une crise. Elle pouvait résister à des ouragans. Pour elle, chaque problème avait sa solution, et chaque revers constituait une chance de trouver une nouvelle voie. Elle était intimement convaincue que les choses finissaient toujours par s'arranger, même si cela pouvait prendre du temps.

Nous finîmes de nettoyer la vaisselle. Elle mit ses bras autour de mes épaules. De l'eau coula sur ma nuque, mais je m'en fichais. Je la ramenai plus près de moi. Nous nous embrassâmes vigoureusement. Ces dernières années, nous ne faisions plus autant l'amour qu'avant. La spontanéité appartenait au passé. Soit nous n'avions pas le temps, soit nous étions trop fatigués. Et lorsque l'occasion se présentait, quelque chose se mettait toujours entre nous – généralement les enfants.

Je me dégageai quelque peu de son étreinte afin de contempler son visage et me perdre dans ses grands yeux bruns. Je lui caressai légèrement la joue, du bout des doigts, pour sentir la douceur de sa peau, sa chaleur.

« Je sais ce que tu veux », fredonna-t-elle en souriant.

Je me rapprochai d'elle afin de continuer à l'embrasser, mais quelqu'un frappa à la porte. Je poussai un grognement. Je n'avais pas l'intention d'aller ouvrir. Elle, en revanche, se demandait ce que nous devions faire.

« Dieu ou le gaz, je parie », marmonnai-je.

La nuit, seuls les Témoins de Jéhovah et les vendeurs d'approvisionnement en énergie se pointaient dans le quartier. On frappa à nouveau. Karen se dirigea vers la porte. Je la suivis.

Après avoir regardé à travers le judas, elle recula, puis se couvrit la bouche de sa main et rigola.

« C'est qui ? demandai-je.

— Jette donc un coup d'œil. »

Je m'exécutai. Et je faillis éclater de rire. Il s'agissait de notre voisin, Arun, tout tremblant, avec pour seul vêtement un édredon autour de la taille. On avait l'habitude de ses frasques. Son système sanguin accueillait, pratiquement en permanence, plus de pinard que de plasma. Cet abruti savait que nous étions là. Il allait donc rester planté sur notre palier pendant des heures.

« Ouais, dis-je après avoir poussé le loquet et ouvert la porte.

— Désolé de vous déranger... tout ça est... dû au hasard, commença-t-il. J'ai... J'ai un ... un rendez-vous demain avec mon agent de probation... Et j'ai pas de vêtements. J viens d'avoir une dispute avec ma fiancée il y a quelques

heures. J'ai été m'coucher, hein, et v'la qu'à mon réveil elle avait disparu et pris toutes mes affaires. »

J'eus envie de lui claquer la porte au nez.

« Attends une petite minute. »

Karen avait mis de côté quelques vêtements dans un sac que nous allions donner à une œuvre de charité. J'en sortis un vieux jean, une chemise et des chaussettes. Je les lui tendis.

« Merci. Pour sûr, t'es un mec sympa.

— Non, je crois pas », et je fermai la porte.

Karen me sourit.

« Où en étions-nous ? » me souffla-t-elle.

Nous reprîmes là où nous en étions restés, contre le mur. Je fis glisser mes mains sous son sweat-shirt. Elle pouffa de rire et attrapa mes poignets en les tirant vers le bas.

Puis elle me guida vers la chambre. Elle avait enlevé ma chemise tandis que j'essayais maladroitement de dégrafer son soutien-gorge, lorsque à nouveau quelqu'un cogna à la porte. Plus fortement et plus intensément qu'auparavant. Ça allait réveiller les enfants, pensai-je.

J'en avais ras le bol. Cette fois, j'étais prêt à envoyer paître Arun sur-le-champ. Mais lorsque j'ouvris, personne.

J'aperçus quelque chose par terre, à mes pieds. Une enveloppe cartonnée, trop grosse pour la boîte à lettres, avec mon nom inscrit dessus, en lettres capitales épaisses, rédigées au feutre. Ça provenait d'Andy Swayne. Ce n'étaient pas de bonnes nouvelles.

Cette fois-ci, le contenu se limitait à des photos en couleurs prises dans le salon de la suite 18. Mais il ne s'agissait pas de clichés ordinaires. C'était *moi*, sur le lieu du crime.

Il me faisait savoir qu'il me tenait par les couilles. Ce branleur jouait sur les deux tableaux.

« C'est quoi ? » me demanda Karen.

Je lui dis.

« Plus vite tu te sortiras de cette galère, mieux ce sera. Tout ça n'est pas de bon augure. »

« Pour que vous soyez au parfum, je suis bien en train de mourir. Cependant, ce n'est pas pour aujourd'hui », dit Christine.

Elle plaisantait, mais elle disait la vérité. Elle était très diminuée physiquement. Avec sa peau blême légèrement bleutée, elle faisait peur à voir.

Elle nous avait attendus sur une chaise, placée au milieu de son bureau. Elle utilisait une canne épaisse, dont elle se servait pour se lever, pour nous saluer et aussi pour se rasseoir. On ne savait pas si elle allait tenir jusqu'à la fin de notre réunion, et encore moins jusqu'à la fin du procès.

Nous nous installâmes en cercle autour d'elle, Janet, moi et Liam Redpath – l'avocat junior.

Elle commença par nous faire un compte-rendu de son état de santé. Cela faisait quatre ans qu'elle se battait contre le lupus. Sa maladie avait été mal diagnostiquée à deux reprises. En premier lieu, les médecins lui avaient parlé de fatigue, puis de grippe. Ce n'était pas pour rien que cette affection incurable était surnommée « le grand imitateur ».

Christine Devereaux prenait des cocktails d'antidouleurs, des médicaments pour le cœur et des immunosuppresseurs. Elle se fatiguait rapidement, avait du mal à se concentrer, surtout sur de longues périodes, et commençait à perdre la mémoire.

« Un des autres symptômes, c'est que je ne peux pas rester exposée longtemps au soleil. Impossible que j'aille visiter les dix endroits à voir absolument avant de mourir. »

Un silence pesant s'installa dans la pièce. Personne ne voulait parler, de peur de le briser. Nous entendions tous le bruit de la vie à travers les murs. Les sonneries de téléphone, les conversations dans le couloir et le ronronnement sourd de la circulation, plusieurs étages plus bas sur Fleet Street. Deux avocats et un conseiller juridique, tous professionnels du verbiage, avec des années d'heures de paroles facturées au compteur, et personne pour trouver les mots justes.

Je mis donc les pieds dans le plat.

« Je ne veux pas paraître insensible, mais...

— Vais-je crever avant le procès ? » demanda-t-elle.

Ce n'était pas ce que j'étais sur le point de dire, mais cela n'avait aucune importance. La tension avait quitté la pièce.

« C'est peu probable, continua Christine en souriant. Le docteur m'a annoncé que j'avais encore six mois devant moi. On peut lui faire confiance. Il a déjà dit à trois de mes amis quand ils allaient mourir et il ne s'est pas trompé une seule fois. »

Elle avait balancé sa dernière réplique avec une lueur dans les yeux. De l'humour typiquement britannique : plus la situation est atroce, plus les mots d'esprit sont brillants.

« Avez-vous eu le temps de lire les dossiers que je vous ai envoyés ? lui demanda Janet.

— Oui.

— Et ?

— C'est n'importe quoi, des conneries...

— Quelle partie ?

— La nôtre. Notre histoire. » Que Christine Devereaux parle de l'affaire de cette façon signifiait qu'elle s'y était déjà plongée, que ce procès était devenu le sien. Vernon James faisait désormais partie d'elle, partie de nous.

« C'est quelque peu... négatif, dit Redpath en s'avançant légèrement vers Christine.

— Il a été accusé de *meurtre* », rétorqua-t-elle en le perçant du regard.

Liam Redpath et moi avions le même âge. Pourtant, son visage était tout lisse, comme s'il n'avait jamais connu de difficultés ou même d'angoisses. De taille moyenne et de faible corpulence, il avait les cheveux et les yeux ternes.

Christine nous distribua un document de deux pages contenant une chronologie de l'histoire de Vernon James, et nous laissa une ou deux minutes avant de reprendre la parole.

« Étant donné que nous sommes déjà au fait de ses revendications, concentrons-nous dans un premier temps sur les endroits où il s'est rendu. Il y a de la matière, croyez-moi. James s'est enregistré à l'hôtel Blenheim-Strand à 17 h 30. Sa secrétaire s'est occupée de la réservation, suite 18 au douzième étage. Il a travaillé sur son discours dans la salle de séjour entre 17 h 40 et 19 h 30. Il prétend ne pas avoir mis les pieds dans la chambre à coucher. Il déclare qu'il ne savait même pas de quoi elle avait l'air avant d'avoir vu les photos de la scène de crime. Voilà notre premier problème. Où s'est-il changé ? Il ne dit rien à ce

propos dans le dossier. »

Janet et moi prenions des notes. Du bout des doigts, Redpath grattait son pantalon rayé.

« Le point suivant, sa consommation d'alcool. Aucun des témoins ne l'a décrit comme étant ivre ou même éméché. Mais d'après sa déclaration, il a consommé six verres de vodka. Secs. Des doubles vodkas. Deux dans la suite. Deux de plus lors du dîner de la cérémonie, juste avant de faire son discours. Pour ces deux derniers, il a été discret. Il a donné un pourboire de 50 livres au barman afin qu'il lui serve deux verres au comptoir. Il les a avalés puis s'est rendu aux toilettes. Ensuite, il s'en est enfilé deux de plus au club la Casbah, avant de trébucher dans les pattes d'Evelyn Bates. Puis il est passé à l'eau au bar Circle du onzième étage, où il se trouvait avec la femme avec qui il prétend être monté dans sa chambre – *l'autre* blonde en robe verte : "Fabia". Six verres. Ça fait à peu près une demi-bouteille. Ça a sûrement affecté son sens de l'observation. Et sa mémoire. »

Christine nous scruta un par un, pour être sûre que nous avions tous bien suivi. Puis elle continua.

« Maintenant, cette... Fabia. Il déclare l'avoir vue pour la première fois lorsqu'il faisait son speech. Elle était assise près de l'estrade, face à lui. Quelles sont les deux choses qui vous viennent immédiatement à l'esprit ?

— Il fallait une invitation pour assister au dîner. Mais aucune trace d'une Fabia sur le plan de table de l'hôtel », répondis-je.

La police avait rapidement vérifié l'histoire de VJ. Une liste des invités était incluse dans le dossier initial que Janet avait reçu à la prison de Charing Cross.

« Où en sommes-nous avec les caméras de surveillance ?

— On attend toujours, répondis-je.

— Channel 4 a filmé le discours. Contactez-les et obtenez une copie de la vidéo. Avec un peu de chance, Fabia sera sur l'enregistrement. Si on arrive à la trouver et qu'elle confirme ce qu'a dit notre client, le dossier de l'accusation en sera totalement chamboulé. Terry, c'est à vous de la trouver – ou, tout du moins, de trouver une preuve concrète qu'elle était là, avec lui. Qui est votre enquêteur ?

— Andy Swayne. »

Christine fit la grimace et fixa Janet. Cette dernière haussa les épaules, comme pour signifier qu'elle n'y pouvait rien.

« Et que fait-on s'il se trouve qu'elle est le fruit de l'imagination de notre client ? demanda Redpath.

— Notre boulot est de croire notre client, fit Christine en lui lançant un énième regard assassin.

— Nous devons savoir, d'une façon ou d'une autre, si elle – ou quelqu'un correspondant à sa description – était présente à ce dîner. Si l'on découvre qu'elle n'y était pas et qu'elle ne se trouve pas sur les caméras de surveillance et autres enregistrements, nous devons dire à notre client qu'il cesse de nous faire perdre notre temps et qu'il nous déballe la vérité. »

C'était juste, pensai-je. Je savais où j'allais commencer mes recherches – à mon bureau, avec quelques coups de fil.

« Maintenant, passons à la phase difficile – les déclarations initiales de Vernon », continua Christine.

Elle résuma rapidement les contradictions et les mensonges grossiers que VJ avait débités à Reid.

« Une suggestion pour expliquer ce qui ressemble à une confession ? Liam ?

— Difficile à dire.

— Vraiment éclairant..., soupira-t-elle.

— Pourquoi ne pas mettre ça sur le compte de la contrainte ? demandai-je. Lorsque la police est arrivée pour l'interroger, il était fatigué, avec la gueule de bois, désorienté, en état de choc. Et puis, il venait de se faire agresser. Il apprend alors qu'une femme a été retrouvée morte dans sa suite et qu'on l'arrête pour meurtre. Il n'a pas la moindre idée de ce qui se passe. Ça pourrait arriver à n'importe qui dans ce genre de circonstances. »

Ce fut à mon tour de recevoir un regard assassin de Christine.

« Avez-vous déjà rencontré Vernon James ? » me demanda-t-elle.

Mon estomac se rétrécit. Je ne savais pas quoi répondre.

« Pas encore, lança Janet.

— Quand ça sera le cas, vous vous rendrez compte que ce n'est pas un citoyen lambda, Terry. C'est un multimillionnaire, à la tête d'un fonds d'investissement de 6,8 milliards de livres. Le jury n'avalera pas la version voulant faire croire qu'il est comme eux – qu'il est “n'importe qui”. Ils ne croiront pas que quelqu'un d'aussi riche que lui se retrouve déboussolé, effrayé. L'accusation va faire tout une histoire de cette disparité sociale. Ça sera sa parole contre celle de Reid. L'accent d'Oxbridge contre le sien à elle, celui de l'Essex. L'élite contre le peuple. Elle affirmera qu'il a menti, ce qui est le cas. Et personne ne croira plus un seul mot de ce qu'il racontera par la suite. »

Nous restâmes tous silencieux.

« Autre chose qui ne tourne pas rond dans son histoire ? » demanda fermement Christine.

Janet observait ses notes. Je regardais les miennes. Redpath parcourait une déclaration écrite d'un des témoins. Le CPS nous avait donné plus d'infos ce

matin : des photos de la scène de crime, la liste des preuves ainsi que les déclarations de nouveaux témoins. Cependant, nous étions encore loin de la masse de documents que Swayne m'avait fournis.

Christine prit une photo de la victime, celle où on la voyait sur le lit.

« Personne n'a rien remarqué de *vraiment* évident ? »

Un ange passa.

« Le lit est à peine froissé. L'accusation va dire qu'il l'a tuée dans l'autre pièce, puis qu'il a transporté le corps dans la chambre et l'a *posé* là, de cette manière. En d'autres termes, ils vont présenter cette affaire comme un cas pathologique, et toute chance d'obtenir un homicide involontaire partira en fumée. »

Le bureau fut de nouveau silencieux. Des sonneries de téléphone traversèrent les murs et on entendit de plus belle les klaxons et les conversations sur Fleet Street. Christine continua sur sa lancée.

« Nos options sont limitées. Dans le meilleur des cas, Terry ou la police trouve Fabia. Si la version de notre client est confirmée, il n'y aura sans doute pas de procès. Dans le pire des cas, nous devons aller devant les tribunaux.

» Maintenant, nous pouvons élaborer deux types de défense. Stupide ou affreuse. Si on choisit la stupide, on prend le dossier de l'accusation, on s'occupe des témoins, l'un après l'autre, puis idem pour les experts. On réfute leurs témoignages grâce aux nôtres. Ce type de défense présente un tas d'inconvénients, sans compter que nous allons ennuyer les jurés. La seconde, la défense affreuse. On attaque la victime. On fouille n'importe quelle saleté qu'on peut trouver, on expose le tout au grand jour et on l'éclabousse par la même occasion. On ternit sa réputation. On fait ensuite la même chose avec les témoins, les gens qui ont rassemblé les preuves, les officiers qui ont procédé à l'arrestation. C'est très risqué. Si on agit de manière trop rude, on se met le jury à dos.

— Quand va-t-on obtenir l'ADN ? me demanda Janet.

— Dès lundi prochain. Peut-être plus tôt », dis-je, pensant que Swayne obtiendrait le rapport avant nous.

« J'opte pour le mode stupide, fit Janet.

— Je ne crois pas que nous ayons vraiment le choix », dit Redpath.

Christine opina du chef. Tous étaient d'accord.

« Pouvez-vous tous arrêter d'écrire un instant ? » ordonna Christine.

Nous nous exécutâmes.

« Ce que je vais vous dire ne doit pas figurer dans nos rapports et ne doit pas sortir de cette pièce. Nous allons en parler aujourd'hui, et puis plus jamais. C'est d'accord ? »

Nous acquiesçâmes.

« Liam – pensez-vous que notre client soit innocent ou coupable ?

— Coupable.

— Pourquoi ?

— Les preuves contre lui sont accablantes.

— Janet ?

— Avez-vous déjà défendu quelqu'un qui était innocent ? »

Christine rit.

« Et vous Terry ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il est innocent – jusqu'à ce qu'on prouve le contraire.

— Mais pensez-vous qu'il a commis ce crime ? »

Oui, je pense qu'il a pu le faire, Christine. Mais je ne sais pas si c'est parce que je veux que cela en soit ainsi. Ou alors parce que je sais qu'il a sûrement tué auparavant. Ou parce que je sens qu'il l'a vraiment fait. Je suis pratiquement convaincu qu'il a tué Evelyn Bates. Mais j'ai encore un doute. Je doute de lui, et de moi également.

« Nous n'avons pas encore obtenu toutes les preuves. Je garde donc une certaine ouverture d'esprit à ce sujet – pour l'instant.

— Les avocats se doivent de ne pas rester neutres, fit-elle.

— Je ne suis pas avocat.

— ... pour le moment, rétorqua-t-elle en se tournant vers les autres. Je vais être franche. Les chances pour nous d'obtenir un verdict de non-culpabilité sont minces, voire inexistantes. Si les experts de la scientifique établissent que ce sont bien “nos” mains autour de la gorge de la victime, alors nos chances se réduisent comme peau de chagrin. Mais ne vous inquiétez pas, je me suis déjà trouvée dans ce genre de situations – à défendre un cheval perdant, et je l'ai emporté dans la majeure partie des cas. Malheureusement, cette fois-ci, les choses se présentent différemment. L'accusation dispose de Franco Carnavale. Ce n'est pas seulement le meilleur avocat du pays, mais *le* meilleur avocat de cette planète. Je suis bien placée pour le savoir, c'est moi qui lui ai appris le métier. »

Était-ce pour cela que Kopf avait insisté pour qu'elle obtienne l'affaire – car elle était déjà dans le secret des dieux ?

« Franco a commencé sa carrière ici, dans ces bureaux. Je lui ai servi de mentor. La première chose que je lui ai apprise, c'est de penser exactement comme l'adversaire. Il sait comment je me bats. Et il me connaît bien. » Elle se retourna et me fit face. « Quand on se heurte à des conflits insolubles, il y a trois options : se battre, plier, ou tricher. Mener une bataille perdue d'avance, ce n'est pas mon style. Courber l'échine ? Hors de question. Et je ne suis *certainement* pas

quelqu'un qui triche. Du moins, pas délibérément. »

Elle ne scrutait pas seulement mon visage, mais aussi l'intérieur de mon être.

« C'est là que vous entrez en jeu, Terry. Nous allons avoir besoin d'une arme secrète sur ce coup, quelque chose qui tue ou au moins qui affaiblit indubitablement le dossier de l'accusation. Et ça va être à vous de trouver les éléments nécessaires.

— Comment ?

— Vous allez questionner tous les témoins qui ont parlé à la police, en particulier le barman qui affirme avoir servi Vernon et Evelyn Bates avant minuit, et le garçon d'hôtel qui a apporté le champagne dans la chambre.

— En quoi cela va-t-il nous aider ? demanda Janet.

— La police a présenté ça aux témoins, dit Christine en montrant la photo post mortem de la victime, qui n'en laissait voir que la tête. Ce genre de chose les influence toujours. Il faut qu'ils voient un autre cliché d'Evelyn Bates, en vie. Et de préférence avec le sourire. Il faudra leur montrer et leur poser à nouveau la question.

— OK, fis-je.

— Lorsque vous interrogerez les témoins, étudiez leurs points faibles – les contradictions dans leurs dépositions, n'importe quel élément pouvant être utilisé contre eux à la barre. S'ils sont trop approximatifs sur les détails, insinuez le doute dans leur esprit. Par exemple, s'ils disent qu'ils ne sont pas sûrs de la couleur de la robe, verte ou bleue, faites-leur croire qu'elle aurait bien pu être bleue. Essayez de savoir s'ils ont une bonne vue, s'ils consomment de l'alcool ou de la drogue. Renseignez-vous sur eux. Apprenez à les connaître. Trouvez-moi leurs comptes bancaires et leurs dossiers médicaux si nécessaire. Définissez leur profil, cherchez aussi à savoir s'ils sont nerveux, s'ils ont tendance à craquer sous la pression. Et je veux également connaître tout sur la vie de la victime. Ramenez-moi du sale. Une chose qu'il faut bien garder à l'esprit, c'est que les témoins n'ont aucune obligation légale de vous parler – surtout si vous vous présentez en indiquant que vous êtes un des avocats de la défense. Andy Swayne s'y connaît parfaitement en la matière. Travaillez en collaboration avec lui. »

Donc Christine me demandait de me mettre à la place d'un flic – ou tout du moins un membre du CPS – afin d'obtenir des preuves. Je n'en croyais pas mes oreilles.

Je jetai un regard à Janet et à Redpath. Aucune réaction. C'était la routine pour eux.

« Terry, êtes-vous prêt pour tout ça ?

— Bien sûr. »

Qu'est-ce que j'aurais pu dire d'autre ? Pas la peine de contester sa position sur les points d'éthique. Elle n'avait rien insinué à ce sujet. C'est moi qui présumais qu'elle avait insinué quelque chose. Comme j'avais présumé que Swayne et Adolf s'étaient infiltrés ensemble sur des scènes de crime. J'avais encore beaucoup à apprendre. Combien d'autres greffiers de chez KRP avaient fait ce genre de truc ? Était-ce uniquement ma firme, ou procédait-on partout de la même manière ? C'est donc comme ça qu'on devient un homme de loi ? Est-ce de cette manière que Christine et Janet avaient commencé ? Pour Janet, je pouvais me l'imaginer. Mais... *Redpath*... Avec son costume sur mesure et son mouchoir en soie dans la poche ?

« Il est bien évidemment inutile de vous préciser que nous n'avons jamais eu cette conversation », fit Christine.

En fait, je me retrouvais seul. Si je me faisais prendre, le baratin type « je ne faisais que suivre les ordres » ne tiendrait pas la route, car ils nieraient tout en bloc et déclareraient que j'avais agi de mon propre chef. C'était leur parole contre la mienne. Il fallait que je démissionne dès que possible. Mais ce n'était pas aussi simple. J'avais des responsabilités, des êtres à protéger et à couvrir.

« Quelle conversation ? demandai-je.

— Excellent ! s'exclama Christine. Je vais contacter la prison pour qu'on aille rendre visite à notre client. Terry, vous venez avec nous.

— Très bien. »

Merde, pensai-je. La réunion se termina. Christine resta assise. Nous lui serrâmes tous la main et nous dirigeâmes vers la porte. Une fois dehors, je rallumai mon téléphone afin de passer un coup de fil à Swayne.

« Sois disponible demain, me dit Janet.

— Pourquoi ?

— Nous allons voir Vernon. »

Mon estomac se noua d'un seul coup. « Quand est-ce que ça a été fixé ? »

D'habitude, dans ce type d'établissement pénitentiaire, cela prenait entre une semaine et dix jours afin d'obtenir la première visite.

« Une place s'est libérée. »

Ce qui voulait dire que quelqu'un avait fait jouer ses relations.

« Oh..., soufflai-je

— Un problème, Terry ?

— Aucun. »

Quand on est attaché sur une voie ferrée et que la mort approche, à quoi peut-on bien penser ?

Demain, j'allais me retrouver face à VJ, ce qui signifiait le début de la fin. Ma carrière embryonnaire d'homme de loi allait se terminer d'un coup sec. Dès le moment où j'avais décroché le téléphone d'Adolf, c'était devenu inévitable. Pourtant, je ne m'étais pas attendu à ce que les choses se passent comme cela, de façon aussi brusque et inattendue. Je pensais bénéficier d'une sorte de préavis. Et d'un peu plus de temps pour m'y préparer.

« Tout va bien ? »

C'était Adolf, qui me fixait d'un air soucieux, depuis son bureau.

« Ouais. Pourquoi ? »

— Tu n'as pas l'air en grande forme.

— Ça va.

— Non, ça ne va pas », ricana-t-elle.

Quelqu'un derrière elle se mit à glousser. Je n'eus aucune réaction. Il restait encore quelques heures à tuer. Me tracasser quant à la journée de demain n'allait pas m'aider. Je me remis à bosser.

J'appelai Channel 4 à propos de l'enregistrement vidéo de la remise des prix. On me passa une femme qui s'occupait du service juridique.

« Nous avons déjà donné les enregistrements à la police.

— Vous devez bien avoir des copies, n'est-ce pas ? »

— Oui, mais c'est le CPS qui décide désormais. S'ils choisissent d'utiliser les enregistrements pour le procès, alors ils vous fourniront une copie. Dans le cas contraire, il n'y a pas de raison pour que vous les obteniez, car elles ne vous seraient pas utiles. »

Ils appliquaient le règlement à la lettre et ne faisaient aucune exception. Je m'occupai alors du Hoffmann Trust afin de me procurer la liste des invités de la cérémonie.

Une fois de plus, rien du tout. Ils ne donnaient pas les adresses des membres me dit la réceptionniste, sans oublier de me rappeler la loi sur la protection des données à caractère personnel, avant de raccrocher. Deux minutes plus tard, je rappelai à nouveau et demandai à parler à sa patronne. Elle en fit une affaire personnelle et me déclara que cette dernière était trop occupée et qu'elle me dirait exactement la même chose. Elle était sur le point de raccrocher à nouveau, quand je prononçai le nom de Vernon James. Gros silence. Une autre femme se mit à parler à l'autre bout du fil. Son parlé chic et autoritaire annonçait la couleur.

« Pamela Hoffmann. Que puis-je faire pour vous ? »

Il s'agissait de la fondatrice et propriétaire du trust en question. Vernon s'était assis juste à côté d'elle lors de la cérémonie. Je lui racontai ce que je cherchais. Elle me sortit le couplet sur la protection des données personnelles... D'après le ton de sa voix, je sentais qu'elle avait des choses à raconter. J'avais besoin qu'elle soit de mon côté. Sans sa collaboration, l'opération « Trouver Fabia » se transformerait en véritable corvée.

« Puis-je vous poser quelques questions à propos de cette fameuse nuit ?

— Je suis très occupée.

— Ça ne prendra pas longtemps. Avez-vous par hasard aperçu une femme blonde ou avec des cheveux clairs assise près de l'estrade lorsque M. James prononçait son discours ? Elle portait une robe verte. »

Pause.

Puis : « Non.

— Vous n'avez vu personne correspondant à cette description ?

— Monsieur... Flynt, c'est ça ?

— Oui.

— Je comprends tout à fait que vous fassiez votre travail. Vous n'êtes en aucun cas responsable de la personne que votre firme représente. De plus, je pense que chaque individu a droit à un procès équitable. Cependant, Vernon James est quelqu'un que j'aurais ardemment aimé ne jamais rencontrer.

— Pourquoi ça ?

— Il a complètement tourné en dérision notre cérémonie de récompense, et il a traîné la réputation de notre trust dans la boue. La presse s'en est donné à cœur joie avec cette histoire. Il faudra plusieurs années avant que les gens oublient. »

En arrivant à Londres, mon premier job avait été téléopérateur et j'avais été plutôt bon dans ce domaine. Le truc, c'était de retenir le client potentiel – alias « la cible » – au téléphone.

Il y avait toujours un instant dans ces conversations où il fallait abattre ses

cartes, demander ce que l'on voulait, aller droit au but. Sauf que, avant cela, il fallait ferrer le poisson, créer un lien et retenir l'attention de l'interlocuteur. Là, je me retrouvais dans une situation délicate. J'avais réussi à capter son attention mais j'étais en train de la perdre.

« J'en suis vraiment désolé, continuai-je. Je sais le bien que vous faites aux quatre coins du monde, et ce qui se passe avec la presse n'est pas juste, mais il y a certains aspects de cette affaire qui n'ont pas été rendus publics. Ça n'est pas aussi simple et évident que ça y paraît. Et...

— Êtes-vous en train de dire qu'il est innocent ?

— Je ne peux vraiment pas m'entretenir de ça avec vous, j'en suis désolé. Mais je sais que vous apportez votre soutien aux prisonniers politiques, aux personnes injustement emprisonnées. »

J'y allais à l'aveuglette. Je ne connaissais rien des activités du Hoffmann Trust. Je fis une pause qui se changea en silence.

Je me préparai à ce qu'elle me raccroche au nez. À l'autre bout de la ligne, on n'entendait plus rien. Pas même un bruit de fond ou un gémissement.

Puis elle poussa un gémissement ; comme quelqu'un prêt à se rendre. J'avais réussi à la toucher. J'y étais presque. Sa peur de passer pour une hypocrite l'avait emporté sur ce qu'elle ressentait au sujet des actes qu'il avait commis. Elle ne voulait pas prendre le risque de tourner le dos à Vernon James s'il devait être acquitté. Pensez donc à toute la bonne pub qu'ils pourraient obtenir s'ils soutenaient leur homme – leur personnalité éthique.

« Écoutez, monsieur... Je peux vous appeler Terry, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Terry, je ne peux vraiment pas vous communiquer les coordonnées de nos membres. Par contre, je peux leur demander d'entrer en contact avec vous s'ils le souhaitent.

— Ça me serait d'une grande aide, merci beaucoup. »

Si vous n'êtes pas un criminel, se rendre à la prison de Belmarsh demande du temps et de la persévérance.

Le taxi nous déposa devant le centre de visite des prisonniers, un bâtiment séparé se trouvant sur le terrain de la prison. Les pouvoirs publics avaient fait de leur mieux pour le transformer en un endroit confortable et hospitalier. Mais c'était ce que c'était, un centre de visite de détenus.

Nous fîmes la queue pour entrer. Avocats, familles, proches des détenus, nous étions entre trente et quarante. On avançait lentement, il n'y avait que deux personnes pour vérifier la paperasse et les pièces d'identité ainsi que la biométrie – empreintes digitales scannées et photographies.

Une navette allait nous conduire à la prison. Les sacs et les téléphones furent rangés dans des casiers, et puis chacun retourna s'asseoir auprès des siens. Nous étions séparés en deux groupes distincts positionnés de chaque côté de la pièce.

Les avocats parcouraient leurs dossiers ou bavardaient avec des collègues. Les enfants les observaient longuement, avec curiosité. Les bébés pleurnichaient. Les mères, épouses et petites amies avaient l'air abattues, lasses, sinistres.

Janet me parla des vacances qu'elle s'apprêtait à prendre. J'opinais du chef, mais je n'écoutais pas un mot.

Je n'avais pas dormi de la nuit et m'étais tellement fait du mauvais sang au sujet de la réunion d'aujourd'hui que j'avais atteint un état de névrose proche du zen.

Karen m'avait conseillé de me faire porter pâle. J'avais rejeté cette solution. C'était se la jouer trop froussard, trop stagiaire. Je voulais en finir avec ça.

Et, par-dessus tout, je souhaitais l'affronter – ici, en prison – et voir l'expression sur son visage lorsqu'il s'apercevrait que tout allait s'effondrer, que tout finit un jour par se payer, d'une manière ou d'une autre.

On ne triche pas avec son karma.

Après ça, je serais heureux de m'en laver les mains, de m'en aller. Je suivrais le

procès à la télé et sur Internet.

La navette arriva et tout le monde s'y engouffra.

Le trajet fut bref. Les conversations cessèrent dès que la première aile de la prison afficha sa silhouette sur le pare-brise. De faible hauteur, avec ses murs épais et ses fenêtres au vitrage à toute épreuve, elle faisait penser à la main mécanique d'un monstre à l'arrêt. Même les bambins s'arrêtèrent de pleurer.

Quelques instants plus tard, nous descendîmes un par un, puis nous nous dirigeâmes vers l'entrée de l'aile B.

Énième file d'attente puis ultime vérification des papiers.

Ensuite, détecteur de métaux. Manteaux, vestes et tout ce qui contenait du métal – y compris la petite monnaie des portefeuilles – étaient envoyés sur des plateaux déposés sur un tapis roulant pour circuler au compte-gouttes à travers un scanner.

Un par un, nous passâmes entre les mains expertes des agents de sécurité aux gants en latex qui nous palpèrent de haut en bas. Ils étaient très courtois et absolument pas pressés.

Deux chiens renifleurs inspectèrent nos jambes et nos pieds. Des épagneuls couleur brun-rouge aux yeux doux et perçants, d'apparence assez sympathique, avec des oreilles pendantes et des truffes humides. Leurs propriétaires devaient sûrement les récompenser pour chaque prise effectuée.

Nous ramassâmes nos affaires et continuâmes notre chemin, chaperonnés par deux gardiens. Derrière nous, un imposant portail en métal se referma violemment, comme un avant-goût de l'emprisonnement.

Ensuite vint l'examen au scanner de nos orifices. Chacun d'entre nous s'assit sur une chaise en plastique gris pendant deux minutes et nos cavités furent scannées aux rayons X. On ne ressentait rien, à part le bourdonnement de l'oscillateur à la recherche de drogues ou d'objets dissimulés.

Après avoir quitté la pièce, nous fûmes conduits dans les profondeurs de la prison.

Plus nous avançons, plus le lieu devenait impersonnel et montrait ses crocs. Au fil des étages les carrés de moquette noir et indigo se muèrent en lino blafard, et les murs perdirent leur teinte gris mat pour laisser place à un jaune laqué, pâle et putride. La température avait augmenté et ça sentait fort, les désinfectants dissimulant à peine l'odeur nauséabonde de sueur rance et de légumes pourris.

Dès nos premiers pas dans le vestibule, nous entendîmes un cognement, comme si des travaux de construction avaient lieu dans les entrailles du bâtiment. Plus nous approchions du bloc des cellules, plus le volume augmentait. À présent,

l'agitation semblait atteindre son apogée, telle une cacophonie métallique accompagnée de bruits de voix. Des centaines – qui hurlaient, criaient et braillaient de tous les côtés ; chacune d'entre elles essayant de se faire entendre en beuglant le plus fort possible.

Arrivés dans la zone du parloir, nous nous séparâmes en groupes distincts. Les civils restèrent au rez-de-chaussée tandis que le personnel juridique se dirigeait à l'étage supérieur. On nous attribua une pièce de couleur jaune, avec deux pancartes « interdiction de fumer ».

Je m'assis à côté de Janet. Il était 14 heures. Les visites commençaient dans cinq minutes. La porte était ouverte, je pouvais donc voir les détenus passer devant nous pour se rendre à leur petite réunion avec leur avocat respectif.

Puis il se pointa.

Vernon James.

VJ.

Même lorsqu'on se prépare à une collision, il est dur de s'imaginer de quelle manière on va se faire percuter et dans quel état on va se retrouver ensuite. Pourtant, lorsque l'événement a lieu, c'est comme si on ne l'avait jamais vu venir. Mon corps se mit en verrouillage intégral, complètement à l'arrêt. Je ne voulais pas le regarder dans les yeux, mais c'est ce que je fis. Ma gorge devint toute sèche. Contre toute attente, son expression ne changea pas d'un poil. Pas même un vacillement de surprise. Pas de réaction du tout. Juste un regard totalement vide, comme s'il ne m'avait jamais connu. Puis il jeta un coup d'œil aux alentours d'un air paumé. Il se rapprocha de nous, avec un semblant de sourire. Il portait un bas de survêtement vert, un tee-shirt blanc et des chaussures de sport dépareillées. J'avais du mal à respirer.

« Salut », lança-t-il à Janet en lui serrant la main. Il ne me regarda pas. Elle lui fit signe de s'installer. Il s'assit en face d'elle. Mon cœur battait si fort que tout mon être en sentait la vibration.

« Voici Terry. Il assurera la liaison entre moi, les avocats et vous. »

VJ se tourna vers moi lentement.

« Salut, dit-il mollement, en hochant la tête.

— Salut », répondis-je en retour. Ou tout du moins, c'est ce que je pense avoir fait. Je ne suis pas sûr que ma voix se soit frayé un chemin en dehors de ma poitrine.

Sur son visage, rien ne portait à croire qu'il m'avait reconnu.

Rien.

Absolument... RIEN .

« Qu'en est-il de ma mise en liberté sous caution ? demanda-t-il à Janet.

— Nous sommes en train de faire appel de la décision et de présenter une nouvelle demande pour la semaine prochaine, mais je ne veux pas vous donner de faux espoirs. Nous allons nous porter garants. Vous allez devoir déboursier peut-être un demi-million, voire un million. C'est possible pour vous ?

— Bien sûr, répondit-il, comme si on venait de lui parler d'un billet de 10.

— Je tiens à vous prévenir dès maintenant que je ne peux rien vous promettre.

— Ce qui veut dire qu'il y a peu de chances que je sois libéré sous caution ?

— Ce qui signifie que nous allons essayer », rétorqua-t-elle avec fermeté.

Il poussa un gémissement en se calant au fond de sa chaise, les bras croisés.

« Je pourrais leur laisser mon passeport et porter un bracelet électronique...

— Vous disposez toujours des ressources qui vous permettraient de vous rendre dans n'importe quel pays avec lequel nous n'avons pas d'accord d'extradition.»

Jusqu'ici, Janet l'avait traité de la même manière que les autres clients. Sans aucune déférence. Avec fermeté. Elle lui faisait savoir qui prenait les décisions. Il pinça ses lèvres.

« Je sais que c'est difficile pour vous.

— Difficile ? » répliqua-t-il en souriant.

Puis il jeta un coup d'œil sur moi. Il était clair qu'il ne se souvenait toujours pas de moi. Mais encore pire – je ne comptais pas. Pour lui, j'étais simplement là pour aider, assister. Une personne sans intérêt, n'ayant aucune influence. Je me sentais mal à l'aise. Après toutes ces années à m'imaginer comment notre rencontre face à face se déroulerait, je ne me serais jamais attendu à ce qu'il ne me reconnaisse pas.

Il avait les cheveux un peu plus poivre et sel que sur les photos – des poils blancs dans sa barbe de plusieurs jours –, mais c'était bien lui, mon vieil ami, mon ancien ami.

« Sinon, comment allez-vous ? lui demanda poliment Janet.

— Je suis en prison, attendant un procès pour une chose que je n'ai pas faite », rétorqua-t-il avec une pointe de sarcasme.

Elle ne manifesta aucune réaction à son égard.

« Comment est votre cellule ?

— Hébergement partagé. On est serrés mais c'est chic.

— Vous êtes combien ?

— Trois. Je ne sais pas de quoi ils sont accusés. Je ne leur ai pas demandé. Je n'arrive à dormir que d'un œil.

— On vous traite bien ?

— Les gens sont bien informés. Ils savent qui je suis, et pourquoi je suis ici.

— Mais ils ne vous menacent pas ou...

— Pas encore.

— Faites-moi savoir s'il vous arrive quoi que ce soit. Si ça peut vous consoler, dites-vous qu'avoir de l'argent vous rendra la vie plus facile ici. »

Il acquiesça. Acculé, stressé et fatigué, il ne semblait pas du tout effrayé. Je sentais qu'il arrivait à supporter la pression. Ce n'était pas une façade qu'il affichait. Il avait déjà pris ses marques, travaillé sur la manière de survivre.

« Et ma famille ?

— Vos filles vont bien. Elles n'ont pas été mises au courant pour l'instant. J'ai parlé à votre femme. Elle est aux États-Unis. Elle revient la semaine prochaine.

— Melissa est au courant de quoi exactement ?

— Elle en sait presque autant que moi.

— Votre firme s'occupe-t-elle également des divorces ? »

Janet ignore sa tentative de blague et lui passa une copie du dossier du CPS.

« Votre avocate, Christine Devereaux, viendra vous rendre visite la semaine prochaine pour préparer votre procès. Il faut que vous lisiez tout. Il s'agit du dossier de l'accusation. Enfin, en partie. Il y a d'autres documents qui vont venir s'y ajouter. »

Il commença à en feuilleter les pages. C'est moi qui l'avais mis en forme pour lui, le matin même.

« Elle est à la hauteur ?

— Pour ce type de procès, c'est la meilleure. Elle sort les griffes avant de sortir les gants de velours. Tout comme Franco Carnavale. Il va falloir que vous soyez bien préparé à ça. »

Il opina du chef.

« Il y a trop de zones d'ombre dans cette histoire...

— Des zones d'ombre ?

— Certaines choses doivent être expliquées.

— Comme quoi ?

— Avez-vous apporté des vêtements de rechange à l'hôtel ?

— Bien sûr, pour la cérémonie.

— Vous dites ne jamais être entré dans la chambre à coucher. Où avez-vous rangé vos affaires ?

— Dans la salle de bains. »

Janet fit la moue. « Pourquoi pas dans la chambre ?

— La salle de bains était plus proche. J'avais beaucoup de choses en tête.

Mon discours n'était pas au point. Je n'avais que deux heures pour le corriger. Arrivé dans la suite, je me suis aussitôt installé dans le salon pour le relire.

— Avez-vous pris une douche avant de descendre ?

— Oui.

— Avez-vous déplacé vos vêtements ?

— De la salle de bains ? Bien sûr, j'ai dû les déplacer. Mais je ne m'en souviens pas.

— Où vous êtes-vous changé ?

— Dans le salon.

— Pourquoi pas dans la chambre à coucher ?

— J'avais probablement mis mes affaires dans le salon. »

Elle secoua la tête. « Pas “probablement”, pas “peut-être”. Vous *avez* laissé vos affaires à cet endroit. C'est ce que vous devez dire.

— On va me questionner à ce sujet ?

— Votre défense repose sur ce trou de mémoire entre 1 heure et 6 heures du matin.

— J'ai perdu connaissance sur le canapé.

— Exactement. Vous étiez *inconscient* lorsque la victime a été assassinée. Mais il faut que vous *donniez l'impression* d'être en mesure de vous rappeler et d'expliquer tout ce que vous avez fait jusqu'à ce moment-là.

— Afin que ma perte de connaissance soit plus crédible ?

— C'est ça. Le jury sait que vous allez déclarer ne pas avoir commis ce crime. Mais c'est la *manière* dont on le dit qui compte. L'impression que l'on donne. Ils doivent être capables de pouvoir suivre votre histoire. Pas de zones d'ombre, pas de contradictions. Tout doit paraître logique. »

Pendant tout ce temps, j'essayais d'établir des liens entre la personne qui se trouvait en face de moi et celle que j'avais vue pour la dernière fois sur High Street à Stevenage. Je n'arrivais pas à la replacer dans son environnement. Celui avec qui j'avais grandi était devenu un étranger.

Vernon James n'avait pas changé physiquement, mais désormais, il était devenu quelqu'un d'autre. Froid, distant, plein de morgue et sûr de lui. Il me faisait penser à ce Vernon au regard froid qui m'avait accusé de lui avoir volé son journal intime.

Une fois de plus, je me demandais s'il avait vraiment tué Evelyn. Cela ne me semblait plus impossible.

J'examinai son langage corporel. Il parlait et bougeait les mains d'avant en arrière, doucement, comme s'il dessinait de petites vagues. Janet tendait la tête vers lui, sans détourner les yeux. C'était ce qu'elle appelait sa posture de type

« partenaire silencieux », un truc qu'elle avait repéré dans les salles d'interrogatoire. Deux policiers s'asseyaient en face du suspect. L'un posait les questions et l'autre restait muet. Ce dernier se penchait légèrement en avant et observait.

Ce qui signifiait qu'elle ne croyait pas un traître mot de ce qu'il racontait. VJ ne se rendait pas compte de la gravité de la situation. Son avocat croyait qu'il mentait, son avocat plaquant ne pensait pas pouvoir remporter le procès... Et moi, j'avais envie de le voir souffrir. C'était le seul à penser que la chance lui sourirait, qu'il allait se sortir de cette galère.

Pendant la demi-heure suivante, ils parlèrent du dîner de la cérémonie, et de combien de verres d'alcool il avait réellement ingurgités. Il disait deux, mais pensait que cela pouvait être un peu plus.

Janet le fit recommencer, à partir du moment où il avait pris son premier verre. Elle prenait des notes. Je faisais de même. On avançait lentement. Puis un garde nous indiqua que c'était la fin de l'entretien. Janet fit savoir à VJ que Christine Devereaux prendrait contact avec lui, et aussi qu'il pouvait nous joindre s'il avait besoin de quoi que ce soit.

Il devait attendre qu'on parte pour pouvoir s'en aller.

Il se mit debout dès que nous nous levâmes. Il serra la main de Janet et me regarda brièvement, encore une fois sans insister. Il m'adressa un bref hochement de tête et se rassit.

Puis nous quittâmes la pièce. Exténué, je laissai échapper un profond soupir.

« Qu'en penses-tu ? demanda Janet, tandis que nous nous avançons dans le corridor.

— Je ne sais pas », fis-je, mais pas pour répondre à sa question.

Pour quelle raison VJ ne s'était-il pas souvenu de moi ? De mon côté, je ne l'avais jamais effacé de ma mémoire. J'étais de plus en plus perturbé.

Au moment même où je m'apprêtais à cracher dans mon sandwich, mon téléphone portable se mit à sonner : *Bizarre, bizarre.*

« Bonjour Janet.

— Je te réveille ? »

Il était 6 heures du matin. J'avais dormi mieux que tout le reste de la semaine.

« Non. Que se passe-t-il ?

— L'assistante de Vernon m'a laissé un message la nuit dernière. Elle ne peut pas se faire à l'idée de se rendre à la prison. Tu vas devoir aller lui déposer ses vêtements.

— OK. » Je n'avais qu'à me rendre au centre des visiteurs. Je ne serais pas obligé de le voir.

« Il faut que ça soit fait rapidement...

— C'est quelle adresse déjà ?

— Clemons House... non, c'est Clemons Mews, sur Cheyne Walk.

— *Cheyne Walk* ? » répétais-je.

Cela n'aurait pas dû me surprendre. Il avait donné son adresse à la cour de justice. Tout était inscrit dans son dossier. J'étais passé à côté de ce détail. Il habitait à quinze minutes de mon appartement, de l'autre côté de Battersea Bridge. Pendant tout ce temps, nous avions été pratiquement voisins. Encore une fois.

Cheyne Walk est une zone huppée, grillagée, taillée pour l'establishment britannique, où il est difficile d'acheter un terrain. Il faut être issu d'une famille aisée et /ou connaître les bonnes personnes pour y demeurer. L'argent ici a une odeur spécifique.

L'endroit est calme, protégé par des arbres et des bosquets qui atténuent la vue que l'on a de la digue de Chelsea et de la rivière. Les maisons, d'architecture géorgienne, datent presque toutes du XVIII^e et du XIX^e siècle et sont situées en retrait de la rue, entourées de balustrades en fer forgé noir couronnées de lierre. Les demeures sont classées, et plusieurs d'entre elles affichent des plaques avec le nom de leurs habitants les plus célèbres.

Celle de VJ était un pavillon en brique rouge de quatre étages avec des baies vitrées et un grenier aménagé. Le jardin, constitué de galets pâles et de buissons d'épine-vinette rouge, disposait d'une charmante allée en dalles de granit menant jusqu'à l'entrée.

Je fis sonner l'interphone.

« Oui ? crachota presque instantanément une voix de femme à travers le mini haut-parleur.

— Je suis de chez Kopf-Randall-Purdom.

— Entrez. »

Après un léger cliquetis, la porte s'ouvrit lentement. Une femme aux cheveux courts et roux m'accueillit. Elle me tendit la main.

« Nikki Frater, secrétaire de Vernon.

— Bonjour.»

Elle me fit entrer par un couloir couvert de mosaïques donnant sur un grand escalier. Je sentais l'odeur du café chaud, ainsi que celle de l'acajou.

« Par ici, s'il vous plaît », fit-elle avant que je ne puisse détecter d'autres parfums. Nous entrâmes dans une salle de réception. Le plafond était élevé, les murs couleur crème, le parquet verni et décoré de deux tapis de Kashan rouges.

Une statue de Shiva en bronze trônait sur le haut de la cheminée en marbre. Pas d'autres décorations à l'exception d'un miroir antique au cadre doré. Pas de récompenses ni de couvertures de magazines encadrées ou même de portraits de famille. Ce n'était pas du tout le style de VJ. Il n'avait jamais été tape-à-l'œil. Simple, d'un goût sûr, mais tout à fait impersonnel.

« C'est ici », dit-elle en me montrant un sac-poubelle noir.

On n'autorisait pas les valises en prison. Nikki Frater ne m'avait pas encore regardé dans le blanc des yeux. Sur la défensive, elle affichait un air gêné, typique des parents aisés lorsqu'ils accompagnent leurs enfants délinquants au tribunal. Je ramassai les affaires d'une main preste. Je devais aller à Belmarsh pendant l'heure de pointe, ce qui n'allait pas être une partie de plaisir.

« Terry ? »

La voix venait de l'escalier, derrière moi. Elle n'était pas supposée se trouver là. Je n'avais pas envie de la voir, mais plutôt de continuer mon chemin, de me barrer loin d'ici.

Bien évidemment, je ne pouvais pas. Pour toutes sortes de raisons. Professionnelles... et personnelles. Je me retournai.

Mme James. Mme *Melissa* James – née Sylford.

« Mon Dieu, c'est toi. Je t'ai aperçu, je regardais par la fenêtre, mais je... je n'étais pas sûre. Je... je... Que fais-tu ici ? »

— Je travaille pour le conseiller juridique de ton mari. »

« Bonjour Melissa » aurait été la phrase adéquate, mais c'était trop tard.

J'étais calme. La voir n'avait pas encore provoqué d'onde de choc.

Elle était habillée de façon décontractée, ses cheveux autrefois noirs et longs s'arrêtaient désormais au-dessus de ses épaules en un carré ondulé. Elle avait toujours ses fameuses pommettes saillantes, très hautes.

« En voilà une surprise, fit-elle en se dirigeant vers moi.

— Je pensais que tu étais à l'étranger.

— Je suis revenue ce matin. Les enfants... »

Sans aucun maquillage, elle était encore plus belle que dans mes souvenirs. Une peau parfaite, couleur caramel, ses fameux yeux noisette, cette grande bouche voluptueuse. Pourtant, elle semblait désormais plus distante, inaccessible, hors de portée comme une photo de star de cinéma décédée depuis longtemps. La Melissa dont j'étais tombé amoureux à Cambridge, celle qui s'amusait à lancer des jurons avec un accent de Leeds, avec qui je buvais des bières brunes et fumait des roulées, avait disparu depuis belle lurette. À présent, c'était une « femme du monde ».

« Ça fait tellement longtemps », s'exclama-t-elle en croisant les bras.

Presque deux décennies. Pour moi, c'était un peu plus que « tellement longtemps ». Je me demandai si elle avait compté les années de la même manière que moi. Bien sûr que non. Elle avait mieux à faire. Par exemple, se marier avec mon ennemi juré et lui faire des enfants.

« Comment vas-tu ?

— Bien, répondis-je en haussant les épaules, les doigts crispés sur le sac.

— Tu as l'air tellement... en forme. »

Était-elle aussi nerveuse et bouleversée que moi ? Si c'était le cas, elle cachait bien son jeu.

La dernière fois que je l'avais vue, c'était le 16 août 1992. Je me souvenais de la date exacte car tout le monde jouait des morceaux d'Elvis Presley dans Stevenage ce jour-là, pour célébrer le quinzième anniversaire de sa mort. Je n'étais pas sorti de ma chambre pendant deux mois. Elle était venue me rendre visite à l'improviste.

Elle avait rompu avec moi en octobre de cette année-là, par écrit. En gros, Melissa me quittait car elle ne pouvait pas avoir une relation à sens unique. Elle espérait que mon état s'était amélioré. Il y avait tant de choses qu'elle trouvait adorables et géniales chez moi. J'avais tellement à donner et tellement à vivre. Je lui manquerais et elle espérait qu'avec le temps nous pourrions devenir amis.

Plus tard, j'avais caché son courrier dans la vieille boîte à outils de mon père. La lettre était tout au fond, déformée par le poids de toutes les autres cartes postales, fiches et autres mots qu'elle m'avait donnés. Je conservais tout ce qu'elle m'envoyait, comme ce premier gribouillis me remerciant de lui avoir offert trois expressos au café Don Pasquale sur Cambridge Market Square.

Melissa Sylford – aujourd'hui James – avait été mon premier amour.

J'avais très mal vécu la rupture.

Complètement ivre, je m'étais bagarré avec je ne sais plus qui. Toute une meute s'était mise à me pourchasser le long de la route. Je m'en étais sorti en grim pant dans un arbre et en y restant planqué. Les crétins, issus de trois bandes différentes, avaient fini par se battre entre eux, au lieu de continuer à me chercher. Après m'être fait virer, j'avais coupé les liens avec toutes mes connaissances de Cambridge. Jusqu'à ce que je le lise dans la presse, je ne savais pas que Melissa s'était mise en couple avec VJ.

C'était dans le *Business Age* de 1999. Ils figuraient dans le supplément consacré aux faiseurs d'opinion du XXI^e siècle. Le titre de l'article ? « Les visages du nouveau millénaire ». VJ était dans la section « Finance ».

Vernon James est marié à la productrice TV Melissa Sylford. Ils se sont rencontrés lorsqu'ils étaient étudiants à l'université de Cambridge.

Cela avait ruiné le reste de mon année, et un peu de l'année suivante, aussi. J'étais dévasté, blessé.

« Nous sommes de vieux amis, lança Melissa à Nikki en posant sa main sur mon épaule.

— Oh », s'exclama la secrétaire. Elle se faufila doucement devant nous et retourna dans la salle de réception. Nous n'étions plus que tous les deux. J'avais désespérément envie de me tirer d'ici. De ne plus la voir devant moi. Plus de dix-neuf années s'étaient écoulées et c'était toujours aussi difficile.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

« Il faut vraiment que j'y aille.

— Laisse-moi te raccompagner. »

J'eus envie de lui dire non, c'est BON , s'il te plaît, non merci. Mais nous étions à cinq pas de la porte... Qu'est-ce que cela allait changer ? Elle m'accompagna jusqu'à la grille du pavillon.

« Comment les choses ont évolué pour toi, Terry ? »

Quelle question tordue... Elle n'avait même pas évoqué son mari.

« De quoi parles-tu ?

— Depuis la dernière fois que l'on s'est vus ?

— Ton allée est trop courte pour qu'on puisse en parler... »

Un rire nerveux s'échappa de sa bouche.

« Tu es donc avocat maintenant ?

— Pas encore. Auxiliaire juridique, mentis-je. À mi-chemin. »

Dire la vérité aurait-il changé quelque chose ? Nous avions atteint l'entrée. Elle regarda de l'autre côté de la rue, à travers les buissons, comme si elle essayait de distinguer la rivière dans les creux des feuilles.

« Tu habites dans la région ?

— Pas dans le coin. »

C'était une faible tentative de faire une blague amère – ou une tentative amère de faire une blague faiblarde. J'avais raté mon coup.

« Tu as une famille ?

— Ouais. Deux enfants. Un garçon et une fille.

— Nous devrions nous voir un soir quand tout sera fini. »

Nous voir, pensai-je. Pourquoi et à quoi bon ? Que veux-tu donc tirer de moi, *au bout du compte* ? Et bon sang qu'est-ce que j'ai à te raconter ? Toi, qui as construit ta vie avec l'homme qui a détruit la mienne. Comment oses-tu ? Je ne répondis pas. Je me contentai d'examiner la grille en souhaitant qu'elle s'ouvre au plus vite.

« Est-ce que Vern va être libéré sous caution ? »

Vern... Elle l'appelait « VJ » autrefois, comme tout le monde...

« On n'obtient pas de libération sous caution pour une accusation de meurtre.

— Il va rester en prison ?

— Ouais. » Je lorgnai à nouveau vers ma montre.

Elle appuya sur un bouton rouge sur le mur et la porte s'ouvrit.

« Je suis contente que ce soit toi.

— *Quoi ?* »

C'était sorti trop sèchement, trop brusquement.

« Je suis contente que tu sois là pour lui.

— Pourquoi ?

— Vous étiez amis. »

Jadis, eus-je envie de rajouter en insistant sur le mot. Mais, bien entendu, je ne dis rien. Je tirai la grille et sortis. Je ne me retournai pas, mais je pouvais sentir son regard tandis que je m'empressais de filer. Ou, tout du moins, c'est ce que je pensais pouvoir faire. Ou peut-être était-ce ce que je souhaitais.

Au centre de visite de Belmarsh, la réceptionniste tapota sur son clavier et imprima une étiquette qu'elle colla sur le sac. Il allait être vidé, fouillé, scanné et reniflé par un chien avant d'être transmis à son destinataire.

« Pouvez-vous vous asseoir s'il vous plaît ? »

— Pourquoi ? »

Elle bougea la tête vers son écran.

« Il y a une note pour vous. Vous devez attendre.

— Pour quoi faire ?

— Asseyez-vous, je vais vous expliquer. »

Assis parmi les avocats, j'écoutais les banalités qu'ils marmonnaient à propos de leurs vacances. Un gardien entra dans la pièce, s'approcha du bureau de la réceptionniste qui me montra du doigt. Petit, râblé, il n'avait carrément pas de cou.

« C'est vous, le dossier James ? »

— Je travaille pour la firme qui le représente, ouais.

— Il veut vous voir.

— Moi ?

— Ouais.

— Moi... En particulier ?

— Vous *êtes* le dossier James, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas de permis de visite. »

Il se pencha près de moi et baissa la voix. « Ne vous inquiétez pas à ce sujet. » VJ avait apparemment commencé à distribuer son argent.

La même pièce qu'hier. Je n'étais pas nerveux ou même inquiet. Il s'agissait juste de nous deux désormais. Nous n'avions plus rien à nous cacher. Revoir Melissa m'avait complètement essoré. Je pensais en avoir fini avec elle. Ce n'était pas le cas. Même pas du tout.

C'était sa faute si je ne pouvais plus regarder la photo de la fac – ni même la jeter. Melissa se trouvait sur la rangée derrière nous, placée entre Vernon et moi, souriant avec retenue. De toutes les nouvelles têtes, c'était elle qui attirait le plus l'attention, avec son blouson en cuir, son jean et ses Monkey Boots. Un vrai look à la Ramones. Le reste de la classe portait des vêtements plus habillés. En grimpant derrière moi, elle avait brièvement appuyé sa main sur mon épaule pour se tenir en équilibre. On s'était alors parlé pour la première fois. Mon visage était radieux sur le cliché.

VJ débarqua vêtu en vert et blanc. Rasé et propre sur lui, il semblait reposé. Il tenait son porte-documents sous le bras, prêt à bosser.

« Salut », lança-t-il en s'asseyant. Une fois encore, je lus clairement sur son visage qu'il ne m'avait pas reconnu. Il n'avait donc pas encore parlé à sa femme.

« Merci de m'avoir rapporté mes affaires.

— Pas de problème. »

Il ouvrit le dossier, tourna quelques pages jusqu'à ce qu'il arrive à ce qu'il cherchait – la liste des preuves se trouvant sur la scène de crime.

« Je me suis souvenu de quelque chose au sujet de cette nuit-là, quelque chose que je n'ai mentionné à aucun de mes interlocuteurs », fit-il.

J'ouvris mon bloc-notes.

« Allez-y.

— La montre que je portais le soir de la cérémonie. Une Rolex. J'ai consulté deux fois la liste des preuves. Elle n'y est pas référencée.

— Pourquoi n'en avoir pas parlé plus tôt ?

— Je ne m'en suis souvenu que ce matin.

— La portiez-vous lorsque vous êtes sorti de l'hôtel le matin suivant ?

— Non.

— En êtes-vous sûr ?

— Certain.

— Quand l'avez-vous eue en main pour la dernière fois ?

— Vous voyez, la femme que j'ai rencontrée – Fabia ?

— Oui.

— Je pense qu'elle l'a prise. En fait, j'en suis sûr... Lorsque nous avons bu un verre au bar Circle, elle a remarqué que je la portais et m'a demandé si elle pouvait la voir. Elle m'a dit que son père était horloger. Donc je la lui ai confiée. Pour qu'elle l'essaie.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Une belle femme vous demande si elle peut essayer votre montre, vous ne refusez pas, n'est-ce pas ? répondit-il en souriant.

— Si c'était une Rolex, je refuserais. À quelle main l'a-t-elle portée ?

— Pardon ?

— À quelle main a-t-elle essayé la montre ?

— La main gauche, je pense. »

Lorsque les clients rajoutent quelque chose à leur déclaration initiale, la plupart du temps, c'est qu'ils mentent... L'avant-goût de la prison les fait paniquer. J'avais employé une tactique classique sur VJ. Quelque chose que Quinlan avait utilisé sur moi – et sur lui aussi.

On laisse le suspect parler pendant un bon moment afin qu'il s'installe dans un monologue confortable. Puis on l'interrompt, le fait revenir sur des détails apparemment insignifiants – la couleur des chaussures, la météo du jour en question, le programme TV... Ensuite, il faut qu'il continue avec son histoire, qu'il retrouve son rythme, et puis on lui pose les mêmes questions qu'auparavant, mais dans un autre ordre. Si le suspect donne des réponses différentes, il est pris au piège.

« Continuez.

— La montre ne lui allait pas. Elle glissait le long de son avant-bras. J'ai même fait une blague à ce propos. Je lui ai dit que cela lui donnait l'air d'un rappeur. D'après mes souvenirs, c'est la dernière fois que j'ai vu ma Rolex.

— Donc, vous dites qu'elle la portait pendant tout le temps que vous avez passé ensemble ?

— Je pense. C'est ce qu'elle a dû faire. Je ne me rappelle pas avoir vu la montre ensuite.

— Avait-elle un sac à main ?

— Oui.

— Vous avez donc donné à une parfaite inconnue un objet de valeur vous appartenant, et vous avez ensuite complètement oublié ?

— Oui. J'avais l'esprit totalement ailleurs.

— Vous pensiez à quoi ?

— À baiser. »

J'eus une pensée pour Melissa. Depuis combien de temps la trompait-il ? Ça n'avait pas l'air d'être la première fois.

« Tenez compte des circonstances, continua-t-il. J'allais ferrer cette nana *vraiment* chaude. La dernière chose à laquelle je pensais c'était bien ce qu'elle portait sur elle – si vous voyez ce que je veux dire... »

— En gros, vous dites que cette femme – Fabia – portait la Rolex lorsqu'elle se trouvait avec vous dans la chambre d'hôtel ? Ce qui signifie qu'elle l'avait aussi lorsqu'elle vous a attaqué.

— Effectivement, c'est ça, ouais.

— Et lorsqu'elle a quitté la pièce, soit elle la portait toujours, soit elle l'avait mise dans son sac à main ?

— Ouais. La seule autre explication que j'ai, c'est que les femmes de chambre ou la police l'ont volée.

— C'est peu probable. Les femmes de chambre sont tombées sur un cadavre. La seule chose qui leur est venue à l'esprit a été de donner l'alerte. Quant à la police, il ne s'agit pas ici de petite monnaie ou de quelque chose qui aurait pu facilement manquer à l'appel. Donnez-moi plus de détails sur cette fameuse montre. »

Il se racla la gorge.

« Il s'agit d'une Rolex Datejust de 1951. Un des premiers modèles de cette série. En acier inoxydable, avec une bordure en or autour du verre. La face est en ivoire, avec un bracelet Jubilé. Le numéro de série est le 7353. »

Je me figeai un instant. Je savais de quelle montre il parlait. La Rolex de son père, celle qu'il portait le jour où il avait été assassiné. Je continuai de prendre des notes, rapidement. Si je m'arrêtais, ma main risquait de se mettre à trembler. Pour chercher sa montre, j'allais m'occuper des filières de base – les bijoutiers, les horlogers, eBay – et je demanderais peut-être un coup de main à Swayne.

« Elle appartenait à mon grand-père, à l'origine. Il l'avait léguée à mon père. Tu te souviens de mon père, n'est-ce pas... *Terry* ? »

Là, j'arrêtai d'écrire d'un seul coup. Je clignai des yeux plusieurs fois d'affilée. Puis je déglutis sèchement. Je posai mon stylo sur la table et levai les yeux vers lui. Il était à l'aise, les bras croisés, arborant un sourire sardonique – et des lunettes à monture noire. C'est pour cette raison qu'il ne m'avait pas reconnu la veille.

« Je ne savais pas que tu portais des lunettes.

— Ça fait douze ans que je porte des lentilles de contact. Mais ils ne m'ont pas laissé les apporter ici. J'ai ces lunettes seulement depuis la nuit dernière.

— Je vois », murmurai-je.

Mon jeu de mots involontaire le fit glousser. Je ne pouvais plus penser, ne sachant plus par où commencer, dans quelle direction aller. J'étais intimidé, comme si nos rôles s'étaient inversés.

« Je pensais t'avoir reconnu hier, mais je n'en étais pas sûr, fit-il.

— C'est pour ça que tu m'as fait venir ? »

Pas de réponse. À la place, il me scruta, m'inspecta, effectuant avec ses yeux des mouvements frénétiques, comme deux mouches humides et grasses. Impossible de deviner ce qu'il avait en tête, mais je savais qu'il avait détecté ma panique.

« Ils ne savent pas tout à ton sujet, ta firme, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. »

Ça voulait dire quoi ? Était-ce une menace ou un constat, ou un peu des deux ?

Le garde ouvrit brusquement la porte.

« Désolé, messieurs. C'est l'heure. »

Non. Nous avons besoin de plus de temps. Surtout moi. VJ rangea ses affaires et me tendit la main.

« C'est bon de te revoir », lança-t-il.

Je me tins devant lui comme un zombie et lui serrai mollement la main.

Le garde toussa fort, sans aucune retenue.

« On ferait bien de se dépêcher », ajouta-t-il. VJ se rapprocha de moi.

« Je n'ai rien fait, Terry. Je sais de quoi ça a l'air, mais je ne l'ai pas fait. Tu *sais* que je ne l'ai pas fait. »

Dans le métro, ça crépitait de bruits sourds, j'étais de retour en ville, en train de penser : c'est *quoi* ce truc qui vient de se passer ?

Je ne m'y attendais pas du tout.

C'est bon de te revoir...

Il avait été... amical. Pas suspicieux pour deux sous, pas hostile, même pas inquisiteur.

Amical. Pensait-il que l'eau avait coulé sous les ponts – notre querelle au sujet du journal intime, mon renvoi de Cambridge, son mariage avec mon ex-petite amie ? Était-il devenu stupide ou naïf au point de croire que je lui avais pardonné ?

Ou...

Ils ne savent pas tout à ton sujet, ta firme, n'est-ce pas ?

Si VJ était vraiment innocent, il ne m'aurait pas voulu dans l'équipe de la défense. J'aurais pu mettre tout en péril. Pas vraiment de façon active, mais passivement – en me contentant de faire le strict minimum. D'après moi, il *était* coupable – il avait tué Evelyn Bates. Mais il allait m'utiliser pour se sortir de ce pétrin. Comme il l'avait fait autrefois. Si je refusais, il révélerait tout mon passé à Janet. Il me tenait... Enfin, c'est ce qu'il croyait.

Il ne savait pas que, dans tous les cas de figure, j'allais me faire virer, ni que je n'avais rien à perdre dans cette histoire. C'était lui qui était à ma merci. Je n'avais pas à prendre de décision tout de suite, mais les options étaient claires. Je pouvais facilement le baiser à ma manière. Lui rendre la monnaie de sa pièce. Qu'advierait-il si jamais je trouvais cette fameuse preuve pouvant le disculper... et si ensuite je la perdais... Ou bien si je trouvais Fabia... et si, finalement, je ne la trouvais pas ? Pourrais-je vivre en paix si jamais j'agissais ainsi ?

Quoi qu'il en soit, j'avais appris aujourd'hui ma première leçon d'avocat. Nul besoin d'être convaincu de l'innocence de votre client. Vous devez seulement le

lui faire croire.

De retour au bureau, je sortis mes sandwichs et allumai mon ordinateur lorsque Janet entra avec Sid Kopf. Le temps s'arrêta net. Le grand patron ne nous avait jamais honorés de sa présence.

« Où étais-tu ? me cria-t-elle. J'ai essayé de te joindre plusieurs fois.

— Mon téléphone était éteint, désolé. »

Adolf s'affairait sur son PC, faisant mine de s'occuper de ses dossiers, mais j'aperçus son petit sourire narquois. Kopf surgit de derrière Janet.

« Où étiez-vous ? demanda-t-il nerveusement.

— Je suis allé rendre visite au client.

— Vous n'aviez pas de permis de visite ?

— Je n'en ai pas eu besoin.

— Comment ça ?

— Notre client s'est acheté les services d'un ami.

— Pourquoi ne pas avoir téléphoné ?

— Pas eu le temps. »

Il me lança un regard noir. Adolf tapotait toujours sur son clavier.

« Que voulait-il ? »

Je lui parlai de la montre. J'essayai de m'adresser à Janet dans la foulée, mais elle restait en retrait. Kopf secoua sa crinière blanchâtre et poussa un soupir théâtral.

« Donc, il donne un précieux bien de famille à une femme qu'il vient juste de lever ?

— C'est ce qu'il a dit.

— Vous pensez vraiment que quelqu'un d'aussi intelligent serait capable de faire une chose aussi stupide ?

— Ça arrive à tout le monde de faire des trucs stupides. Surtout lorsqu'on est ivre et excité.

— Je ne suis pas le jury. Mais si j'en faisais partie, je ne le croirais pas. La

montre n'existe probablement même pas.

— Elle est bien réelle.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai déjà vue. »

Puis je me rendis compte de ce je venais de dire.

« Ce que je veux dire c'est que... Heu, j'ai vu... Je sais de quel modèle il parle. Il a été très précis à ce sujet. »

Adolf poussa un rire étouffé. Kopf me fixa comme si je lui racontais des salades. Ce qui était le cas.

« Terry, dit-il en mettant ses deux mains bien à plat sur mon bureau et en se penchant vers moi. La seule chose qui nous intéresse en l'occurrence est l'existence d'une *prouve*. C'est bien clair ? Peut-être bien que vous pouvez *prouver* l'existence de cette montre, mais pouvez-vous *prouver* qu'il la portait cette nuit-là ? »

Le bureau était devenu silencieux. Tout le monde écoutait le boss me passer un savon. Même les téléphones avaient cessé de sonner. Je pouvais deviner Iain et Michaela échanger des grimaces radieuses et réprimer leurs ricanements. Adolf, toute rouge à force de se retenir, ne pouvait même plus faire semblant de travailler. Tous pensaient que j'étais sur le point de me faire virer.

« Vous marquez un point », fis-je.

Quelqu'un gloussa dans un coin éloigné du bureau.

« Monsieur Kopf. Certes, je travaille pour vous, mais *nous* travaillons tous pour notre client. Et *notre* client m'a donné des instructions : récupérer cette montre. Si je la retrouve et qu'elle mène à Fabia, ça ne fera pas seulement que renforcer notre système de défense, ça sera aussi un grand pas en avant. Bien sûr, c'est vous qui décidez. Si vous ne voulez pas que je parte à sa recherche, vous n'avez qu'à me le dire. Si je ne suis pas en mesure de *prouver* que je n'ai pas fait de sérieux efforts pour retrouver l'objet en question, notre client sera en droit d'invoquer l'incompétence de ses avocats. Si on en arrive là, et que son appel est confirmé, nous ferons l'objet d'une enquête. Je serai légalement tenu de dire que je n'ai pas recherché cette montre car vous m'aviez dit de ne pas le faire. Et j'aurai quatre témoins pour le confirmer, car tout le monde ici a entendu notre conversation. Ça pourrait gravement nuire à votre firme et à votre réputation... »

C'est incroyable comment le courage peut enfler lorsqu'on n'a rien à perdre. Kopf se dégagea du bureau en se redressant comme un coq de combat. Il me dévisagea ensuite curieusement, comme s'il voulait me tuer. Puis son regard parcourut la pièce, s'arrêtant sur Janet avant de revenir sur moi – impitoyable, déchaîné, mais acculé. Il sortit ensuite rapidement du bureau. Janet le suivit,

regardant droit devant elle. Après une longue minute, nous entendîmes tous la porte de son bureau – trois étages au-dessus – claquer violemment.

« Je parie que tu aurais préféré ne pas décrocher mon téléphone », lança Adolf en souriant bêtement.

DEUXIÈME PARTIE

ON NE TRICHE PAS AVEC SON KARMA

Le 31 mars, exactement deux semaines après l'arrestation de VJ, nous reçûmes l'expertise du laboratoire de police. Une douzaine de pages d'analyses ADN et d'éventuelles substances toxiques, ainsi qu'une liste. C'était accablant. Désormais, toute stratégie défensive de notre part ne servirait qu'à faire le show, un exercice formel consistant à s'attacher uniquement aux aspects juridiques de la question. Rien de ce que nous pourrions avancer n'aurait d'impact. L'issue du procès était tranchée. VJ était officiellement foutu.

« La mince chance que nous avons de gagner ce procès vient de quitter la ville. Elle vous transmet ses salutations. »

Janet brisa le silence pesant qui s'était installé dans le bureau. Christine lui adressa en retour un sourire timide et un hochement de tête résigné.

Touché.

Les mains croisées sur sa canne, elle appuyait si fort qu'elle donnait l'impression de vouloir creuser un trou dans la moquette. Le regard absent, son visage dégageait une certaine austérité. Quant à Janet, elle non plus ne pouvait dissimuler son découragement. Elle savait déjà que l'affaire était perdue d'avance, mais maintenant cela s'était transformé en quelque chose de pire – une *grande* défaite.

« Évaluons les dégâts, si vous le voulez bien ? » fit Christine. Elle ouvrit le rapport arrivé le matin même. Swayne m'avait appelé à 5 heures pour m'annoncer qu'il en avait obtenu une copie.

Je savais que c'était synonyme de mauvaises nouvelles. La partie plaignante avançait ses pions uniquement lorsqu'elle avait des preuves solides, incontestables. En nous aidant à préparer notre défense, ils nous signifiaient que la partie nous avait échappé depuis longtemps.

J'avais préalablement tout lu dans le bureau de Janet. Au début, j'avais cru à une grosse erreur, que les résultats des examens avaient été échangés avec ceux

d'un autre. Puis, en relisant plusieurs fois le dossier, la confusion avait laissé place à l'incrédulité, puis au dégoût. Qui était *vraiment* cette personne que nous défendions ?

« La partie plaignante soutient que Vernon a étranglé Evelyn Bates dans le salon. Ensuite, il a déplacé son corps dans la chambre à coucher, là où on l'a trouvé », continua Christine.

Elle nous regarda bien distinctement, tous les trois, de gauche à droite, avant de continuer. Puis elle se tourna vers Janet. Elles s'observaient toutes les deux. Ces deux pros expérimentées – pour qui les revers et les défaites faisaient partie du jeu – n'avaient jamais été prises de court de la sorte. Non seulement elles se retrouvaient dans le même bateau, mais il prenait l'eau et les requins n'étaient pas loin. Ni l'une ni l'autre n'avaient la moindre idée de la marche à suivre.

« Maintenant, le rapport du labo... »

Nous fixions tous nos photocopies agrafées.

« La première pièce est un iPhone noir appartenant à la victime. Il était dans la veste que notre client portait ce soir-là. L'écran est brisé, mais il fonctionne toujours.

Vernon James prétend qu'Evelyn l'a fait tomber dans la Casbah lorsqu'elle lui est rentrée dedans. Il l'a trouvé sur le sol et l'a mis dans sa poche, avec l'intention de le déposer à la réception. Ce qu'il a oublié de faire lorsqu'il a quitté l'hôtel.

La partie plaignante va affirmer que Vernon a pris le téléphone d'Evelyn dans la suite et qu'il l'a cassé. Peut-être qu'elle était sur le point d'appeler à l'aide. Ils ont trouvé des morceaux de l'écran de l'iPhone dans sa veste. »

Elle tourna une page.

« Le téléphone a été retrouvé par la police dans les bureaux de Vernon à Canary Wharf. Il était dans un sac-poubelle contenant les vêtements qu'il avait portés la veille – un costume bleu et une chemise blanche. Il y avait des taches d'alcool sur le pantalon. Il manquait des boutons à la veste et la poche de la chemise était déchirée. Il y avait aussi des petits trous avec du sang, sur le dos de la chemise – probablement dus à sa chute sur le verre brisé dans le salon. Vernon James avait collé un post-it sur le sac indiquant : “Nikki, merci de jeter ceci.” “Nikki”, c'est sa secrétaire, Nikki Frater.

— Ils vont dire qu'il avait l'intention de détruire des preuves ? demanda Janet.

— Bien sûr. Et ils vont citer comme témoin Mlle Frater. Jusqu'ici, elle s'est montrée *extrêmement* coopérative avec les policiers. C'est elle qui leur a donné le sac-poubelle.

— Vous pouvez répéter ? fit Janet.

— Ils ne l'ont pas trouvé lorsqu'ils ont fouillé ses bureaux. Elle l'avait déjà mis à la benne à ordures. Elle est allée le rechercher et leur a remis. C'est également elle qui leur a montré l'endroit où Vernon rangeait son ordinateur personnel – pas celui qu'il utilise à son travail, qu'ils avaient d'ailleurs déjà saisi.

— Quel ordinateur ? Comment savez-vous tout ça ? questionna Janet.

— Vous n'avez pas reçu le fax de Franco ? »

Elle lui tendit une feuille.

« Il s'agit d'un addendum au dossier, précisa-t-elle. Il y est indiqué que les hommes de la police scientifique vont passer l'ordinateur portable de Vernon au peigne fin, ainsi que le téléphone et les trois cartes SIM qu'ils ont trouvées avec. »

Personne ne dit mot, mais nous pensions tous la même chose. Pourquoi avait-il un ordinateur portable en plus, ainsi qu'un téléphone et des cartes SIM ? Et pourquoi gardait-il tout cela caché ? Parce que tout ce à quoi ce matériel servait était privé, et par conséquent secret.

De quoi était-il question ? Selon moi, d'une histoire de femmes. Je me souvins de l'attitude de Nikki Frater lorsque je m'étais rendu à la maison de VJ. Elle n'avait pas été capable de me regarder dans les yeux. Ce n'est jamais bon signe. Peut-être savait-elle qui était vraiment son patron, et pensait-elle que ce qu'il lui était arrivé était inévitable. Christine revint sur le rapport.

« Ensuite. Analyse criminalistique des fibres. Evelyn Bates portait une robe vert clair, d'aspect soyeux, de chez H&M. Collection Lanvin 2010. Le vêtement a été retrouvé sur le sol, sur le côté du lit, déchiré en deux endroits – la bretelle gauche et la fente sur le côté. Le tissu est constitué à 85 % de polyester et à 15 % d'élasthanne. La police scientifique a trouvé des correspondances dans les trois pièces principales de la suite, définies comme A, B et C :

A correspond à la pièce la plus proche de la chambre à coucher, où l'on pense qu'Evelyn a été assassinée. C'est là qu'on trouve la plus grosse concentration de fibres, cheveux, tissus corporels, liquides organiques – principalement de l'urine – et un peu de matières fécales, appartenant à la victime.

— Matières fécales ? interrompit Redpath.

— Vous ne savez pas ce qui se passe lors d'un étranglement, Liam ? Tout fout le camp. Vous voulez plus de précisions ? »

Il rougit. « Non, ça va. Désolé.

— Des fibres ont également été récupérées dans la pièce B – la chambre à coucher – et sur la pièce C – le canapé, continua Christine. Des fibres compatibles ont été retrouvées sur la veste de Vernon et sur son pantalon. Des cheveux de la victime sur son costume, ainsi que dans les zones susmentionnées du salon. »

Elle s'arrêta net, ferma les yeux et se pinça l'arête du nez. Les médicaments lui donnaient des vertiges, surtout lorsqu'elle était en pleine concentration. Faire ce geste et retenir sa respiration pendant dix secondes lui permettaient de stopper cette sensation de tournis. Elle se remit à lire ses notes. « La chemise avait des traces de rouge à lèvres et de vaseline sur le bord du col. Les deux substances provenant d'Evelyn.

— De la vaseline ? demanda Redpath.

— Ça permet de rendre les lèvres pulpeuses. Vous devriez essayer. Mais pas lorsque nous serons au tribunal, par contre. »

Lorsque j'aperçus Redpath se toucher la bouche de façon gênée, j'eus envie de rire. Il était la cible des railleries de Christine, qu'il ait fait ou dit quoi que ce soit pour le mériter. J'avais de l'empathie pour lui car il subissait à peu de chose près le même traitement que celui que me réservait Adolf. Manifestement, Christine n'avait pas envie de l'avoir à ses côtés comme second avocat. Je ne savais pas si c'était pour des raisons personnelles ou tout simplement si elle estimait qu'il n'était pas à la hauteur. Je n'avais toujours pas compris pourquoi Kopf l'avait choisi pour le poste. Jusqu'ici, il n'avait été d'aucune utilité.

« L'équipe scientifique a enveloppé les mains et les pieds de la victime avec des sacs plastique quatre-vingt-dix minutes après avoir découvert le corps. Lors de l'autopsie, ils ont été nettoyés et on y a effectué des prélèvements. Des traces de salive de Vernon ont été retrouvées sur le majeur droit d'Evelyn. Sur trois doigts de sa main gauche, il y a de la peau et du sang correspondant au profil génétique et au groupe sanguin de Vernon James. »

Christine se racla la gorge et tourna une page.

« Toxicologie. Les tests établissent que la victime avait une alcoolémie de 0,11 %. Elle devait être plutôt "pompette". Les analyses révèlent aussi la présence de flunitrazepam. Quelqu'un sait comment ce produit est communément appelé ? »

Moi, je le savais.

On m'en avait prescrit lors de mes premiers jours à l'hôpital Lister, lorsque j'étais en sevrage. C'était un sédatif et un relaxant musculaire, mais aussi une drogue pouvant engendrer une incapacité motrice, des évanouissements et de l'amnésie.

« Rohypnol », fit Janet.

Aussi connue sous le nom de « drogue du viol ».

Comme je le disais, VJ était foutu.

Il y avait encore quelques détails croustillants à venir, la touche finale, le *coup de grâce*. Nous étions presque arrivés à la fin du rapport.

Christine fit les gros yeux en consultant les pages qu'elle avait entre les mains.

Ses doigts se tendirent et puis se mirent à tressauter. Elle leva brièvement la tête, contempla une nouvelle fois Janet. Encore des regards perdus. Encore paumée dans le désert, sans boussole.

Puis elle poursuivit.

« Le contenu de la corbeille à papier du salon a été emporté. Il y avait plusieurs brouillons déchirés du discours que Vernon a donné le soir de la cérémonie. Et, sur le dessus, se trouvait un string noir, imprégné d'une importante quantité de sperme. Les tests indiquent qu'il s'agit de celui de Vernon James. »

Redpath remua sur son siège. Janet ne fit aucun mouvement. Christine se repinça le nez et retint sa respiration. 10, 9, 8...

« L'accusation va soutenir qu'il a drogué Evelyn avec du Rohypnol, puis l'a emmenée dans sa suite. Pour une raison indéterminée, le médicament n'a pas fait effet aussi rapidement qu'il l'avait prévu. Il a essayé d'avoir un rapport sexuel avec elle, mais elle a résisté. Ils se sont battus. La pièce a été saccagée. Il l'a mise à terre et l'a étranglée. Après ça, il l'a déplacée dans la chambre à coucher, l'a déshabillée et l'a fait poser comme un peintre avec son modèle. Une fois qu'elle se trouvait exactement où il le souhaitait, il s'est masturbé dans son sous-vêtement. Il a quitté la pièce et a ensuite jeté le string dans la poubelle. »

Elle posa le rapport sur ses genoux.

Christine était irritée. « Notre client nous a menti. Lorsque je l'ai rencontré cette semaine, je lui ai demandé s'il se souvenait d'autre chose à propos de cette nuit-là. Il m'a répondu que non. »

Redpath et moi-même étions aussi au rendez-vous de Belmarsh. Nous avons relu la déclaration de VJ avec lui. Cohérent lorsqu'il avait donné ses explications à Christine, il m'avait fait douter de sa culpabilité et avait apparemment réussi à la convaincre. Mais après son retour en cellule, elle m'avait confié qu'elle ne savait pas s'il disait la vérité ou si c'était un baratineur extrêmement doué. Christine surprit mon regard et sourit comme si elle venait de lire dans mes pensées.

« Janet, si vous le voulez bien, je vais décortiquer la trame en langage courant, dans l'intérêt de Terry. Il faut qu'il soit en mesure de suivre le processus. »

Janet hocha la tête.

« Dans chaque procès, il y a deux jurys distincts. D'un côté, les douze membres, de l'autre, le juge. L'accusation doit satisfaire les deux parties afin de parvenir à un verdict. Les jurés doivent être convaincus par les preuves, et le tribunal doit s'assurer que le crime sera jugé conformément aux principes du droit. Concentrons-nous sur le juge. Qu'est-ce qu'un crime, sur le plan

juridique ? Il s'agit d'un composé de deux éléments distincts, à l'instar d'un composé chimique. Les éléments d'un crime sont appelés *mens rea* et *actus reus*. En latin : “pensée coupable” et “acte coupable”. Avoir une pensée coupable ne constitue pas un crime. Vous ne pouvez pas être jugé pour le fait de *penser* que vous voulez tuer quelqu'un. À l'inverse, une infraction ne peut exister que si elle s'accompagne d'une intention coupable. Exemple. Un homme est jugé pour avoir tué sa femme adultère. L'accusation dira qu'il avait l'intention de le faire en raison de l'infidélité. Il s'agit de *mens rea*. L'élément moral. Il a ensuite agi en accord avec ses pensées et l'a tuée. *actus reus*. Pensée + acte = crime. OK ? »

J'acquiesçai. Je me rappelai avoir étudié cela à Cambridge.

« Si le rapport du labo s'était limité aux cheveux et aux fibres, ainsi qu'à la matière trouvée sous les ongles, l'accusation aurait eu un gros problème pour établir *mens rea* – prouver que Vernon avait l'*intention* de tuer Evelyn lorsqu'il l'a invitée dans sa chambre d'hôtel. Pour autant que je sache, il ne l'avait jamais rencontrée avant cette nuit-là. Elle n'était même pas invitée à la cérémonie. Pourquoi aurait-il tué quelqu'un qu'il ne connaissait pas ? Aucun mobile. Aucune préméditation. Ses intentions étaient sexuelles, pas meurtrières. S'il avait des pensées coupables, alors de quelle manière l'étaient-elles ? Il est jugé pour meurtre, pas pour homicide involontaire. L'accusation prétend qu'il avait l'*intention* de tuer lorsqu'il l'a invitée à monter dans sa suite. Maintenant, n'importe quel juge dirait que le cas est léger pour un crime, mais pas pour un homicide involontaire. Ce que je voulais, au départ, avant que le rapport n'arrive, c'était tailler une défense sur mesure. Non pas pour le jury mais pour le juge. En d'autres termes, utiliser les arguments procéduriers afin de réduire la sentence. S'il est jugé coupable, notre client écoperait d'une peine de sûreté, c'est sûr, mais avec un maximum de dix années à la clé. Il serait reconnu coupable de meurtre, mais ferait de la prison pour homicide involontaire. Malheureusement, ce n'est plus possible à l'heure qu'il est. »

Christine haleta et secoua la tête.

« Qui se branle sur des cadavres ?

— Un salaud totalement timbré, répondis-je.

— Exactement. Un salaud totalement timbré. Quelqu'un prenant du plaisir sexuel en tuant. Il y a des exemples célèbres : John Wayne Gacy, Jeffrey Dahmer, Dennis Nilsen, David Berkowitz alias le Fils de Sam – tous les tueurs en série notoires. Vernon James n'est pas un tueur en série, mais il est comme eux. Dépravé, cinglé. Un “salaud totalement timbré”. Il a tué Evelyn pour prendre son pied. Et c'est tout ce dont l'accusation a besoin en matière de mobile et d'intention. La voilà, leur intention coupable. Les voilà, leurs pensées coupables.

Pas besoin que cela ait un sens, de nature juridique ou non, *car ça n'a pas de sens*. Puisque c'est un sale timbré. Ça explique tout – sans expliquer quoi que ce soit. Pourquoi Dennis Nilsen a-t-il tué et démembré quarante hommes ? Parce que c'était un salaud totalement timbré. Affaire classée.

— Alors de quoi est-il civilement responsable ? interrogea Janet.

— Il sera avancé que Vernon James présente une menace aussi bien pour les femmes que pour la société dans son ensemble. Un crime de cette nature, cumulant drogue et fétichisme – avec ce corps que l'on a fait poser en nymphe, et la masturbation post mortem –, suggère une tendance à l'escalade. S'il n'est pas enfermé pour une longue période, il recommencera. Encore et encore. Il est en passe de prendre vingt-cinq à trente ans, minimum.

— Comment remédier à cette situation ? questionna Janet.

— Il peut éviter un procès public et une plaidoirie, mais il ne bénéficiera pas d'une réduction de peine.

— Que pensez-vous d'une demande de responsabilité réduite ? s'enquit Redpath.

— Ça ne tiendra pas, répliqua Christine. Le côté “dangereux mais pas méchant” fonctionne si l'accusé est considéré comme mentalement incapable de comprendre la procédure du tribunal. Nilsen a essayé et a échoué. Idem pour Ian Huntley. Tous les deux croupissent en prison, pas dans un asile. Quelques heures avant d'avoir tué Evelyn, Vernon se trouvait sur un podium et prononçait un discours net, clair et bien structuré.

— Quand allez-vous le voir ? demanda Janet.

— Lundi matin.

— J'aimerais être présente.

— J'ai déjà réservé pour nous tous », dit Christine.

Vingt-cinq à trente ans. VJ aurait la soixantaine lorsqu'il en sortirait. Et la prison rajoute physiquement une décennie de plus. La vie qu'il avait connue ne serait plus qu'un vague souvenir. Comme ses affaires commerciales. Mais, surtout, ses enfants seraient adultes et Melissa aurait divorcé. Même s'il le méritait, c'était un destin terrible.

« Où en sommes-nous au sujet des recherches ? » me demanda Christine.

Je la mis au parfum. Jusqu'à présent, nous avons fait chou blanc. Swayne et moi-même avons réussi à interroger trois des treize témoins que la police avait déjà croisés. Ils avaient tous confirmé leurs déclarations originelles et n'étaient pas revenus sur celles-ci. Deux d'entre eux se trouvaient à la soirée d'enterrement de vie de jeune fille avec Evelyn. Ils nous avaient déclaré qu'elle avait bu, mais pas de manière excessive. Nous avons aussi conversé avec un type qui se trouvait à la

boîte de nuit la Casbah ce fameux soir. Il avait répété qu'il était bourré, mais qu'il se souvenait nettement avoir vu Vernon James et Evelyn Bates parler ensemble. Nous étions encore en train d'organiser des rendez-vous avec le reste des témoins.

« Et les caméras de surveillance ? demanda Christine.

— On attend toujours, répondis-je.

— Et pour les enregistrements vidéo du discours ?

— Channel 4 a donné les siens à la police.

— Le ministère public nous les fournira seulement si les membres de l'accusation ont l'intention de les utiliser au cours du procès. Je ne pense pas qu'ils vont le faire, compte tenu de ce qu'ils ont déjà.

— Fabia pourrait bien apparaître sur un de ses enregistrements, fis-je.

— Vous parlez de cette femme dont vous n'avez pas été capable de trouver la moindre trace au cours des deux dernières semaines ? » rétorqua Christine.

Oui, celle-là. Jusqu'ici, mon bilan était totalement nul. Swayne s'était entretenu avec certains serveurs présents lors de la cérémonie. Aucun d'entre eux ne se souvenait avoir vu une personne correspondant à la description.

« Voulez-vous que je continue les recherches ?

— Es-tu également neurochirurgien, Terry ? demanda Janet.

— Non.

— C'est dommage – car le seul endroit où tu pourras trouver Fabia, c'est dans la cervelle de notre client. »

Le jour suivant, j'allai questionner les témoins en compagnie d'Andy Swayne.

C'était la troisième fois que je me faisais passer pour un flic, et cela ne me plaisait pas du tout. Ça n'avait aucun sens de tout risquer pour quelqu'un qui ne le méritait pas, et qui, quoi qu'il arrive, allait plonger.

Alors pourquoi faisais-je tout cela ?

C'était simple. Je n'étais pas en mesure d'agir autrement. J'étais quasiment certain que si je ne tenais pas la route, Swayne le raconterait à Janet. J'avais toujours l'intention de faire carrière dans le droit. Christine comptait sur moi pour lui rapporter des « formules magiques ». Si je faisais bien ce boulot-là en l'aidant à construire un solide dossier de défense, je pourrais en sortir bien armé pour séduire un employeur potentiel.

De plus, je commençais à bien me débrouiller dans l'art de l'arnaque.

Si l'on comparait notre parcours à celui d'escrocs lambda, on s'en sortait plutôt bien. Nous n'étions pas là pour l'argent, seule l'info comptait. Il fallait mentir, pas voler. Nous avions déjà fait le plus dur – obtenir leur confiance – car nos cibles ou victimes ne nous avaient pas seulement invités, elles avaient aussi choisi pour nous les horaires et l'endroit. Parfois, elles nous faisaient même du café. Et il n'y avait aucun doute dans leurs esprits quant à notre identité, d'autant plus que nous disposions de photocopies des documents officiels : dépositions et déclarations faites sous serment. Tout ce que nous avions à faire, c'était de nous pointer, d'avoir l'air sincères – visages et costumes usés à l'appui (ce que nous n'avions – tous les deux – pas besoin d'exagérer) – et d'être acariâtres. Nous devions aussi nous exprimer d'un ton monocorde, et le tour était joué. Jusqu'ici, personne ne nous avait demandé de montrer une carte d'identité ou même de répéter nos noms. Ils étaient trop tourmentés et submergés par ce qui s'était passé – et tout à fait disposés à nous donner un coup de main de quelque manière que ce soit.

J'avais donné rendez-vous à Swayne au Café Nero sur Regent Street à 9 heures précises. J'arrivai là-bas plus tôt que prévu, mais il m'avait devancé. Il était assis au fond, discutaillant avec une des barmaids en portugais. Tandis que je commandais mon double expresso, elle se dirigea vers l'évier avec un plateau plein de verres sales, le sourire aux lèvres. Il la suivait des yeux, avec mélancolie. Elle n'avait pas mordu à l'hameçon.

« *Garota de Ipanema*, s'exclama-t-il, tandis que je m'asseyais.

— Bonjour.

— Brésilienne, fit-il en continuant à la dévisager. C'est lorsqu'on les voit de dos qu'elles sont les plus belles.

— Voyons ce que nous avons à faire pour aujourd'hui », dis-je en poussant sur la table le dossier des entretiens.

Nous cherchions des trucs pas nets dans le CV d'Evelyn. N'importe quelle chose qui aurait pu la rendre complice de sa propre disparition. Promiscuité sexuelle, traumatismes durant l'enfance, toxicomanie, alcoolisme, pratiques érotiques liées à la strangulation ou ce genre de fantasmes. Jusqu'ici nous n'avions rien trouvé. Evelyn Bates était appréciée de ses amis. Ils racontaient tous la même chose à son sujet. « Agréable », « pétillante », « on rigolait bien avec elle » et « c'était une oreille attentive ». Pourtant, quelque chose semblait clocher. Parmi tous les individus avec qui nous nous étions entretenus, personne ne semblait l'avoir bien connue ou être devenu assez proche pour avoir dépassé le stade de la première impression. Ce qui pouvait bien vouloir dire qu'elle n'avait rien à dissimuler, une personne du type « ce que vous voyez, c'est ce que je suis ». Ou alors que c'était une façade et qu'elle cachait beaucoup de choses à pas mal de monde.

Je penchais pour la seconde hypothèse.

Si Evelyn savait bien écouter les gens, cela voulait dire qu'elle ne parlait pas beaucoup, qu'elle aimait apprendre à les connaître avant de s'engager. Cette attitude ne m'était pas étrangère, car je n'avais jamais été le même après les trahisons de VJ. J'étais devenu renfermé et méfiant alors qu'auparavant j'avais toujours été extraverti et confiant. Et vous saviez ce que disaient les gens à mon sujet ?

Que je savais les écouter.

Nous prîmes le train pour Waterloo, le métro direction Picadilly, station à laquelle nous descendîmes, puis nous marchâmes pour nous rendre à notre premier rendez-vous.

Il faisait chaud et beau ; trop de soleil et de chaleur pour cette période de l'année. L'été avait débarqué prématurément et la véritable saison estivale allait être un fiasco monumental. Exactement comme l'année dernière. Et l'année d'avant.

Regent Street avait été aménagée afin d'accueillir le mariage royal. D'énormes drapeaux britanniques, cinq à la suite, éloignés de quatre mètres de distance, flottaient sur plusieurs niveaux avec leurs couleurs nettes et éclatantes, contrastant avec celles des bâtiments géorgiens fauves. Demain, cela ne serait plus qu'un décor de carte postale, mais aujourd'hui le paysage était magique ; comme si ces étendards s'étaient détachés de chaque devanture et auvent de la ville pour se réunir en formation ordonnée, attendant que les lumières d'Oxford Circus bougent afin qu'ils puissent enfin progresser vers Portland Place.

Notre premier entretien était prévu avec Clare Oxborrow, sur son lieu de travail situé sur Beak Street. C'est elle qui avait donné le témoignage le plus détaillé, parmi toutes celles qui avaient assisté à la soirée d'enterrement de vie de jeune fille. Elle nous accueillit dans la salle de conférences de l'entreprise. Grande, une paire de chaussures plate en cuir aux pieds, des cheveux mi-longs blond foncé et un teint frais qui suggérait qu'elle prenait soin de son corps, faisait régulièrement de l'exercice et s'alimentait sainement. Tout en elle semblait calculé dans l'optique de créer la bonne impression au bon moment. Elle était heureuse d'aider, mais elle avait un œil sur sa montre.

Nous refusâmes le café qu'elle nous proposa et nous nous mîmes directement au travail. C'était moi qui dirigeais l'enquête, mais on était toujours dans le « Andy Swayne Show ». Chanteur et chef d'orchestre, il fixait le ton de chaque

entretien et en savourait chaque minute. Pour la tournée d'aujourd'hui, il avait opté pour un costume bon marché bleu foncé, le genre de costard dans lequel on enterrait un être peu aimé. Il portait également une cravate mauve et noir en polyester et un chapeau inspiré des années trente, ainsi qu'une montre Timex vintage des années soixante-dix. Il avait également changé le timbre de sa voix pour s'adapter à ce look. Un ton compatissant, bourru juste ce qu'il fallait pour faire savoir aux témoins qu'il se la jouait cool et poli uniquement pour être sympa avec eux. J'étais son contraire – le mec guindé, le flic plus jeune, celui qui connaissait et suivait les règles. Nous ne nous étions pas mis d'accord sur ces rôles au préalable. Nous avons uniquement improvisé en nous observant l'un l'autre, jusqu'à trouver nos places respectives. Swayne remuait la boue, tandis que je restais dans les coulisses, prenant des notes et esquivant les contacts visuels. Je ne suis pas sûr que quiconque se fût aperçu de ces détails. En fait, je pense que le seul à tirer profit de ce cinéma était Swayne. C'était un homme brisé bien avant que je ne le rencontre. Sa confiance était si profondément enfouie en lui qu'elle s'était fossilisée. Revêtir les vêtements d'un autre lui permettait d'échapper à cette condition. Pendant quelques instants, il devenait ce mec qui n'avait pas totalement foiré sa vie – même si le fonctionnaire qu'il incarnait demeurerait modérément efficace. En fait, pendant ce bref laps de temps, je l'admirais. C'était peut-être un imposteur, mais un imposteur sincère, qui se payait la tête des gens autant que la sienne. Il parcourut la déclaration de Clare avec elle.

Elles étaient quinze à la soirée d'enterrement de vie de jeune fille. Après s'être toutes retrouvées dans le hall de l'hôtel, elles avaient bu un cocktail avant de regagner leurs chambres au quatrième étage. À part Hazel, la future mariée, qui disposait d'une petite suite payée par les autres, elles partageaient toutes des chambres doubles.

Après un bref tour au sauna, un passage au spa aux alentours de 16 h 30 et un plongeon dans la piscine intérieure chauffée, elles avaient dîné deux heures plus tard au Paramount de Center Point, un club privé situé au trente et unième étage avec vue sur le West End.

C'est à ce moment précis que Swayne l'arrêta.

« Qui faisait partie de ce club privé ? demanda-t-il.

— Penny. Penny Halliwell. »

C'était la prochaine sur notre liste.

« Avez-vous beaucoup parlé avec Evelyn ?

— Pas vraiment. Je crois qu'elle a fait allusion à un casting qu'elle devait passer pour une émission de télé-réalité. »

Elle mentionna ce dernier terme de manière dédaigneuse et rougit lorsqu'elle

s'aperçut que Swayne avait discerné un changement de ton dans sa voix. Elle sut que cela trahissait ses sentiments envers Evelyn. En réalité, elle la trouvait superficielle et frivole. À sa décharge, elle n'essaya pas de se rétracter pour réparer les dégâts. Elle resta silencieuse, gardant sa version des faits, peu lui important l'image qu'elle donnait d'elle-même. Carnaval ne voudrait pas d'elle à la barre des témoins. Ce que le jury verrait en elle ? Une femme avec de l'empathie détournée. J'apposai une croix près de son nom avec l'indication « Froide, sur le point de geler ». Jusqu'à maintenant, j'avais rayé tout le monde sur la liste. « Distrait », « confus », « pas fiable », « trop alcoolisé le soir en question ».

Swayne continua à éplucher son compte-rendu.

Le dîner avait duré deux heures. Ensuite, elles s'étaient rendues au Heaven, un club gay établi sous les arches de Charing Cross. Penny leur avait obtenu une table dans l'espace VIP. Elles avaient bu du champagne, puis chacune était passée à sa boisson préférée. Clare y était allée mollo, car elle travaillait le lendemain.

Elle se rappela qu'Evelyn les avait quittées aux alentours de 22 heures. C'était facile de la différencier des autres, car c'était la seule à la soirée portant une robe verte.

Mis à part Clare, personne dans le groupe n'avait remarqué l'absence d'Evelyn jusqu'à 2 heures du matin, lorsqu'elles s'étaient demandé si elles devaient continuer à boire dans un autre endroit ou rentrer à l'hôtel. Elles avaient toutes vu qu'Evelyn n'avait pas touché à son verre. Il se trouvait toujours sur la table – un shot de tequila, accompagné de sel et de citron. Elles avaient pensé qu'elle avait peut-être rencontré quelqu'un et était partie avec lui. Personne ne s'était intéressé à elle plus que cela. Elles étaient trop ivres et passaient un bon moment. De surcroît, dans cette boîte sombre, avec la musique assourdissante, la future mariée était l'objet de toutes les attentions. C'était la fête de Mme Hazel, pas celle d'Evelyn Bates.

Swayne fit glisser sur la table la photo signalétique de Vernon James.

« Avez-vous vu ou rencontré cet homme à un moment de la soirée ?

— Non.

— En êtes-vous sûre ?

— Oui. Je m'en serais souvenue. »

Il lui demanda ce qu'elle pensait d'Evelyn.

« Je dirais que c'était probablement une personne sympathique. »

Bon Dieu, pensai-je. Pas encore un commentaire de ce type. Heureusement, Swayne en avait aussi marre que moi.

« Vous avez laissé entendre qu'elle était stupide il y a quelques instants.

— Les deux ne sont pas incompatibles. »

J'eus envie d'éclater de rire à ce moment-là – j'étais tout à fait d'accord avec elle.

« Nous n'avions pas beaucoup de choses en commun. Peut-être que si... »

Puis, tout à coup, une larme coula le long de son visage et ce qu'elle était sur le point de dire se réduisit en un sanglot asphyxié. Elle regarda Swayne, puis moi, puis à nouveau Swayne, en clignant des yeux, déconcertée, comme si elle venait de sortir d'un sommeil profond et que des lumières lui embrouillaient la vue. Elle chercha dans ses poches quelque chose pour sécher ses larmes, en vain. Swayne sortit un paquet de mouchoirs qu'il avait toujours avec lui. Elle en prit un, s'essuya les joues et se moucha.

« Je suis désolée, je la connaissais à peine... »

— Ce n'est rien », fit Swayne.

Je changeai le NON à côté de son nom en un OK emphatique. Si elle se mettait à pleurer lorsque – ou si – Carnavale décidait de l'appeler à la barre, il en ferait le témoin clé de l'accusation. Elle était très convaincante lorsqu'elle était en larmes.

« J'ai pensé à Evelyn par la suite, vraiment. Et, ça va vous paraître étrange, mais je croyais l'avoir déjà vue quelque part. Mais j'ai réalisé que je ne l'avais jamais rencontrée avant cette nuit-là. La seule chose que je sais à propos d'elle c'est que Vernon James l'a assassinée. C'est plus que triste, non ? »

Penny Halliwell s'était chargée d'organiser la soirée d'enterrement de vie de jeune fille et avait partagé sa chambre d'hôtel avec Evelyn. C'était la première personne à avoir été mise au courant du meurtre. Nous avions rendez-vous dans un restaurant à l'Association architecturale, sur Bedford Square, à côté de Tottenham Court. Même si l'endroit n'avait pas été pratiquement vide, nous l'aurions reconnue immédiatement. L'inspecteur qui l'avait déjà interrogée avait écrit « Myra Hindley ¹ » entre parenthèses à côté de son nom dans les notes accompagnant son témoignage.

Un seul coup d'œil vers elle et je compris instantanément ce à quoi le détective faisait allusion. Avec ses cheveux décolorés et permanentés, sa frange chauve-souris – qui découvrait son front et cachait ses tempes –, elle avait beaucoup en commun avec feu Miss Hindley. Elle n'était définitivement pas faite pour plaire à Carnavale.

Nous nous assîmes dans un coin de la pièce. Sa nervosité était palpable. Le regard fuyant, ses mains couraient de sa tasse à thé vide à son manteau noir, où elle cherchait à attraper des bouloches imaginaires. Swayne fit de son mieux pour la mettre à l'aise, s'appuyant sur son charme de style grand-oncle.

Après être sorties du spa de l'hôtel, elles avaient regagné leur chambre.

Evelyn et Penny s'étaient changées pour le dîner. Ensuite, Evelyn était allée au bar prendre quelques « verres pour être en forme » – des shots de tequila blanco. La soirée à venir la rendait nerveuse, elle ne connaissait en effet que très peu de gens.

Une fois arrivée au restaurant, Penny avait à peine fait attention à Evelyn. Elle était trop occupée avec le planning et devait combler tous les désirs de sa meilleure amie Hazel. Elles étaient – comme moi – des réfugiées de villes satellites. Et Norwich était leur étoile noire.

Elles étaient restées au Heaven jusqu'à la fermeture, environ 3 heures. Certaines étaient rentrées à l'hôtel. Elle, Hazel et d'autres filles s'étaient rendues à un after privé sur Dean Street et avaient traîné dehors jusqu'à pratiquement 5 heures du matin. Puis elles étaient retournées dans la chambre d'Hazel, où Penny s'était endormie.

Penny avait quitté l'hôtel à 11 h 40 ce matin-là. Avant de partir, elle avait remarqué que toutes les affaires d'Evelyn se trouvaient encore dans la chambre. Elle avait laissé un mot à son attention, sur sa table de chevet :

@ Soirée privée @ suite 18. Evey xoxo

C'est là qu'elle s'était rendu compte qu'Evelyn n'était pas rentrée. Mais elle avait une vilaine gueule de bois et était trop fatiguée pour penser à autre chose qu'à aller chez elle se coucher. Elle avait donc décidé de laisser le mot à l'endroit où elle l'avait trouvé.

C'est à peu près tout ce qu'elle avait déclaré à la police.

Swayne examina à nouveau son témoignage écrit. Ou il fit semblant de le faire. Il gagnait simplement du temps, la laissant mijoter un petit peu. Penny se frotta les ongles. Ils étaient recouverts de vernis noir.

« Quel type de drogue avez-vous pris ce soir-là ? »

Vu l'expression de son visage, la question aurait très bien pu être une baffa. Elle se redressa, les yeux écarquillés, la bouche bée. Sa main se mit à bouger fébrilement.

Pour être honnête, ça m'avait aussi foutu un coup.

« Vous n'êtes pas sous serment, fit Swayne. Cela n'a aucun caractère officiel. Mais je dois être mis au courant. J'ai vraiment besoin de le savoir.

— Je... J'ai... pris un peu de cocaïne.

— Et Evelyn ?

— Non.

— Rien du tout ?

— Non.

— Qui d'autre a pris de la coke ?

— Je... Je... Je préférerais ne pas en parler.

— Je n'ai pas besoin que vous me balanciez des noms. Une proportion ou un pourcentage fera l'affaire.

— Que voulez-vous savoir exactement ?

— Une des personnes ayant participé à votre soirée a disparu sous votre nez à toutes – pardonnez le jeu de mots. Personne ne semble l'avoir remarqué. Ou en avoir eu quelque chose à faire d'une manière ou d'une autre. Nous avons établi qu'Evelyn a quitté le Heaven à environ 22 h 30. L'endroit fermait à 3 heures du mat. Elle est partie pendant plus de quatre heures. J'essaie juste de savoir comment et pourquoi ça a pu se produire. Maintenant, je sais. La coke, ça donne l'impression d'être le centre de l'univers, de surfer dans les étoiles. C'est normal que personne n'ait remarqué quoi que ce soit. »

Gros silence.

Swayne avait sa réponse. La plupart d'entre elles avaient sniffé.

Il la laissa dans le doute quelques instants, en rejetant un coup d'œil à son témoignage. Les yeux de Penny clignotèrent convulsivement.

« Pourquoi Evelyn a-t-elle quitté la boîte de nuit ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que quelqu'un a dit quelque chose qui l'aurait énervée ?

— Non.

— En êtes-vous sûre ?

— Ouais. J'en aurais entendu parler. »

Son regard replongea dans le vide. Je sentais qu'elle ne disait pas tout. Mensonge par omission. Je parlais en connaissance de cause.

Swayne ouvrit son dossier et tourna les pages de certains documents agrafés.

« Qu'est-ce que vous pouvez nous dire d'autre au sujet d'Evelyn ? » lui demandai-je.

Du coin de l'œil, je vis que Swayne s'arrêtait de trifouiller dans son dossier.

« Où voulez-vous en venir ? me répondit-elle.

— Vous avez partagé une chambre pour quelques heures. De quoi avez-vous parlé ?

— Nous avons parlé d'Hazel, du mariage... Quand je dis “le mariage”, je parle évidemment *du* mariage royal de Kate et William. »

Et elle fit une grimace dédaigneuse et complice, découvrant une marque de rouge à lèvres sur la pointe d'une de ses incisives. Sa mimique impliquait apparemment une entente tacite entre nous quant à la grossièreté du sujet. Puis quelque chose en moi s'illumina. Je me remémorai ma première semaine à

Cambridge, la routine habituelle de ces soirées où l'on apprend à se connaître les uns les autres, lorsqu'on essaie à tout prix d'entretenir l'attention des gens qui paraissent plus cool que vous. Pour briser la glace, la phrase de base, c'était « t'as fait quoi pendant ton année sabbatique ? ». Et on était censé écouter cette personne que l'on rencontrait pour la première fois, avec qui on espérait trouver des points communs, énoncer ses faits et gestes pendant « son année off ». Sauf que moi, je n'avais pas eu d'année sabbatique. Direct aux études. J'avais une autre façon de voir les choses et de faire connaissance avec les gens. Moi, je parlais de musique. Le grunge était un peu trop à la mode à l'époque. Et ce que j'en connaissais ressemblait à du mauvais heavy metal. Je disais que j'étais fan de Paul Weller. Ils me fixaient tous comme si je venais d'un autre univers. En repensant à cela, j'eus de la peine pour Evelyn. Une empathie des plus intenses. Elle avait passé les dernières heures de sa vie avec une bande d'inconnues qui n'en avaient jamais rien eu à foutre d'elle.

« Parmi vous, personne ne l'appréciait, n'est-ce pas ? » demandai-je.

J'entendis Swayne reprendre son souffle et tousser légèrement. Penny se mit à tout déballer.

« Ce n'était pas vraiment ça, je ne peux pas dire que je l'aimais. Ça non. Je veux dire... OK. C'est... OK. Ça va vous paraître ignoble, mais à mes yeux, c'était un peu une traînée.

— Pourquoi ?

— C'est juste un point de vue.

— Pourquoi ça ? insistai-je.

— À cause d'un truc qu'elle avait posté sur sa page Facebook ce jour-là – “ASV ce soir”.

— C'est quoi, ASV ? demanda Swayne.

— Aucun sous-vêtement visible.

— Oh », lâcha-t-il en faisant une drôle de tête.

J'avais vu la page Facebook d'Evelyn. Elle avait posté deux photos d'elle dans sa robe verte – une de face et une de dos –, les deux prises dans un miroir avec son iPhone. Sur celle de dos, elle avait écrit « ASV soir ce ! ». Donc elle portait un string, pensai-je. Gros scoop...

« Vous pensiez qu'elle était vulgaire et grossière, n'est-ce pas ? demandai-je. Pas super finaude la Evey, avec sa robe verte bon marché. La parfaite traînée, hein ? Avec ses ambitions de télé-réalité. Peut-être le genre de fille que vous seriez devenue si vous n'aviez pas déménagé à Londres. C'est ça hein, Penny ? »

Elle était en larmes. J'avais fait mouche, mais j'avais aussi fait foirer notre avancée d'une sale façon. Avant de commencer à interroger les témoins, Swayne

m'avait dit de ne pas attirer l'attention, pour ne pas qu'on puisse se souvenir de nous. Carnavale allait forcément appeler à la barre certains des témoins avec qui nous nous étions entretenus. Ils me reconnaîtraient probablement à l'audience, mais ne seraient pas en mesure de me resituer si je restais discret au moment où nous les interrogeons. Mais là, j'avais tout fait pour que Penny Halliwell ne m'oublie pas de sitôt. Et cela pourrait causer de gros dégâts.

« Écoutez, on pourrait pas oublier ce que je viens de dire ? ronchonna-t-elle. J'ai dépassé les bornes. Je suis désolée. Je ne la connaissais pas assez bien de toute façon. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois ou deux avant cette nuit-là.

— Une fois ou deux ? sursauta Swayne, avant que je puisse renchérir.

— Ouais, fit-elle, soulagée de pouvoir enfin lui reparler.

— Je ne me souviens pas très bien. Hazel nous a présentées, je crois.

— C'était une amie d'Hazel ?

— Oui.

— OK. »

Nous devons rendre visite à Hazel plus tard ce jour-là. Penny se mit à parcourir la pièce du regard, hâtivement. Swayne referma son dossier. Nous en avions terminé.

« Je suis vraiment désolée pour ce qui s'est passé. Je me sens mal. Vraiment mal. Et c'est pareil pour nous toutes.

— Ce n'est pas votre faute, fit Swayne en cherchant dans sa poche un mouchoir.

— Je ne peux pas m'empêcher de me sentir... responsable. En quelque sorte.

— Ne pensez pas cela. Evelyn est morte car elle a été assassinée par un malade, un tordu. Il n'y a pas d'autre raison. Il ne s'agit pas de destin ici ou encore de karma. C'est comme ça, et c'est tout, et ça a toujours fonctionné de la sorte. Les mauvaises personnes font toujours le mal. C'est ainsi et c'est tout. »

Un quart d'heure plus tard, Swayne et moi étions sur Tottenham Court Road, en direction du métro.

Il était dans une rage folle.

« C'était quoi ce bordel ?

— Elle ne nous disait pas tout...

— Foutaises ! Tu en as fait une affaire personnelle.

— Au moins, j'ai obtenu des résultats.

— Ça n'a mené à *rien*, Terry ! » fulmina-t-il en s'arrêtant de marcher. Nous étions pratiquement arrivés à la station de métro. « Si tu penses que tu peux faire ça mieux que moi, je t'en prie. C'est ta vie qu'est en jeu, là.

— Désolé.

— Tu sais ce qui fait qu'un avocat est bon ? Procureur, conseiller juridique – bref ? Ils ne s'impliquent jamais personnellement. Ils travestissent leurs émotions. Donc, peu importe quelle sorte de merde tu as pu rencontrer par le passé, tu t'en occupes pendant ton temps libre. »

J'aurais pu lui rafraîchir la mémoire en lui rappelant que, de toute façon, j'allais me faire virer à la fin du procès. Mais je n'avais pas trop envie de le bousculer. Je n'avais pas intérêt à ce qu'il me laisse seul alors que nous avions encore des témoins à questionner. Pour le moment, j'avais plus besoin de lui que le contraire. Qui d'autre aurait bien pu me conduire dans les endroits où il m'avait emmené ? Nous prîmes la Central Line jusqu'à Shepherd's Bush. C'était rempli de gens en sueur et entassés.

« Épreuves-tu au moins un *peu* de pitié pour Evelyn, lui demandai-je.

— Bienvenue à Londres, Terry. Personne n'en a rien à foutre de tout ici. Soit c'est toi qui bouffes, soit t'es bouffé. On m'a raconté cette histoire un jour. Un gars avait pris la ligne Circle pour aller bosser. Il a fait une crise cardiaque. Il s'est effondré, contre la vitre, les yeux fermés. Son corps a fait des allers et retours sur la ligne – toute la journée – jusqu'à la fermeture, vers minuit. Personne, je dis bien personne, n'a remarqué sa présence jusqu'à ce que le service du nettoyage ne tombe dessus. Il était raide mort. »

J'avais déjà entendu cette histoire moi aussi, il y a quelque temps. Tom Cruise la racontait dans le film *Collateral*. Sauf que ça se passait à Los Angeles. Et que ce genre de truc n'était probablement pas plus arrivé là-bas qu'ici.

Hazel Ellis vivait à Croydon.

Pauvre d'elle.

Moi aussi, j'y avais déjà habité, la première fois que j'avais débarqué à Londres, dans un studio au rez-de-chaussée sur Montague Terrace. Une prise de courant pour la lumière, pas de chauffage, des odeurs tenaces de poisson cramé et une tache marron au plafond. Vu mon budget limité, c'était tout ce que je pouvais me permettre. C'était ça ou retour à Stevenage. J'avais deux boulots – télévendeur le jour, vendeur pour une compagnie de gaz la nuit. Au bout de neuf mois, j'avais déménagé en pleine nuit à Battersea. Je devais encore à mon vieux proprio la somme de 375 livres sterling.

La première chose qui m'interpella lorsque nous sortîmes de la gare : les vilaines tours vintage des années soixante. La famille Ellis vivait dans une maison mitoyenne près de Reeves Corner. L'endroit était assez calme, mais les grilles en métal rétractable fixées sur chaque fenêtre révélaient une zone échaudée par la

cambricole. Swayne appuya sur l'interphone et nous annonça. Pendant que nous attendions, je jetai un coup d'œil aux alentours. Il y avait un magasin en face nommé la Maison des Reeves. Je reconnus presque instantanément le bâtiment de style victorien peint en blanc. C'était celui de la photo grand format accrochée au mur de la réception de notre firme. La fameuse grâce à laquelle Sid Kopf avait remporté son premier prix. En superposant ma mémoire et la réalité, je réalisai qu'il devait s'être trouvé peu ou prou à l'endroit où nous étions lorsqu'il avait pris son cliché.

La porte s'ouvrit.

« Hazel Ellis ? » demanda Swayne.

Hazel Ellis – née Jesen – acquiesça. Petite, maigre et dotée d'une chevelure blonde trop volumineuse pour sa tête, elle nous accueillit en sweat-shirt et en jean gris foncé. Elle nous conduisit à son appartement par un escalier étroit, et nous montra la salle de séjour. Nous nous installâmes sur le canapé et elle s'assit sur une chaise qu'elle plaça juste en face de moi. Swayne procéda à son préambule protocolaire.

« Ça ne vous dérange pas si Richard se joint à nous ? » interrompit Hazel pendant qu'il lui signifiait que cet interrogatoire demeurerait confidentiel. Richard était son mari depuis deux semaines. C'était contre le protocole en vigueur. La police interrogeait toujours les témoins séparément.

« Bien sûr, répondit Swayne, avant même que je puisse dire non.

— Rich ! » cria-t-elle. Elle avait une voix d'oiseau, enjouée, mais lorsqu'elle haussait le ton, elle aurait pu briser des verres. La porte s'ouvrit et Richard Ellis entra dans la pièce. Grand et large, avec des cheveux noirs et brillants s'arrêtant quelques centimètres au-dessus des épaules, il ressemblait à un comédien vantant les mérites d'un after-shave à bas prix. Il nous serra la main et s'assit à côté d'elle.

« Pourquoi enquêtez-vous sur nous ? » demanda Hazel en me regardant directement. Elle se montrait particulièrement méfiante. Penny lui avait manifestement dit que c'était moi le méchant flic du duo.

« Nous n'enquêtons pas, répondit Swayne. Nous sommes juste en train de compléter notre dossier.

— Mais c'est déjà solide ce que vous avez, pourtant, ouais ? » fit Richard. Voix grave. Pas d'accent régional. Mis à part le « ouais ». Ça sentait la rue, mais ça semblait étudié, comme un jargon qu'il aurait adopté dans des endroits comme celui-ci pour se fondre dans le décor. École privée de seconde catégorie, pensai-je.

« Nous ne pouvons pas vous parler de ça, j'en suis désolé. L'enquête est toujours en cours, rétorqua Swayne.

— Ouais mais vous avez attrapé le mec ?

— Innocent jusqu'à ce qu'il soit reconnu coupable par un tribunal. Continuons, si vous le voulez bien », fit Swayne.

Hazel nous raconta qu'elle avait discuté avec Evelyn lorsqu'elles avaient commencé à boire, au tout début de la soirée. Des banalités. Elle ne lui avait pas parlé lors du dîner, ni dans la boîte de nuit, trop occupée qu'elle était à s'amuser.

« Donc, vous n'avez pas remarqué qu'elle n'était plus là après 22 h 30 ? lui demanda Swayne.

— En ce qui me concerne, non. »

Richard nous observait ou, plutôt, nous examinait.

« Vous la connaissiez bien ? demanda Swayne.

— Pas si bien que ça. C'était la copine de Penny, je crois.

— De Penny ? »

Swayne et moi échangeâmes un regard furtif.

« Penny Halliwell, souffla Hazel.

— Nous lui avons déjà parlé », dis-je.

Hazel me fit un léger sourire du type « Je le sais ».

Je remarquai que Richard jouait avec son alliance, la faisant glisser d'avant en arrière. Le premier mois après mon mariage, je faisais de même. Ma bague étant légèrement trop large pour mon doigt, ça me gênait sans arrêt. Je n'avais jamais pris la peine de la faire ajuster.

Que s'était-il passé finalement ? Evelyn avait été invitée à l'enterrement de vie de jeune fille d'une personne qu'elle ne connaissait pas, par quelqu'un qu'elle connaissait à peine. Et aucune des filles n'était en mesure de dire où elle l'avait croisée la première fois. Au premier abord, elle passait pour une pique-assiette. Le genre de personne que l'on ne voulait pas virer de la soirée, de peur d'offenser une connaissance mutuelle.

« Qui a organisé la soirée ? demandai-je.

— Penny.

— Comment ? Sur invitation ? Téléphone ? Par e-mail ?

— Facebook. C'est comme ça que l'on reste toutes en contact. »

Cela expliquait tout.

Evelyn était une « amie » Facebook, commune à Penny et Hazel. Je me demandais si elles s'étaient déjà rencontrées de visu avant cela. Quelles en étaient les probabilités ? Et si Penny avait tout bonnement envoyé une invitation générale pour la soirée d'enterrement de vie de jeune fille de Miss Hazel et qu'Evelyn s'était tout simplement invitée ?

Brusquement, l'intro de « Step On » des Happy Mondays retentit. Juste les claviers, en boucle. C'était la sonnerie du portable de Richard.

« Désolé », fit-il en le sortant de sa poche. Il examina rapidement l'écran et coupa l'appel.

Il sursauta nerveusement sur son siège, puis se repositionna légèrement.

« Pas de problème », fis-je. Il me devint plus sympathique. J'aimais les Happy Mondays. Karen et moi adorions nous enlacer sur leurs chansons. Swayne continua à poser ses questions. J'étais claqué. J'avais vraiment envie d'en finir et de rentrer chez moi. Nous n'allions pas déterrer de détails croustillants concernant Evelyn. Toute cette journée avait été proche de la perte de temps la plus totale, un peu comme notre petite enquête. Pendant que Swayne se chargeait de la suite de l'audition, je parcourus les pages du dossier. Swayne m'avait transmis des papiers ce matin, notamment les fadettes d'Evelyn Bates. Le dernier coup de fil – via le réseau Vodafone – correspondait à un appel à 22 h 07. Evelyn avait composé plusieurs fois ce numéro avant cela, et la conversation n'avait jamais dépassé une minute.

Facebook.

Si Evelyn avait été une amie virtuelle de Penny et Hazel sur Facebook, contrairement à une amie réelle, elles avaient donc un ou une amie en commun. Mais sûrement pas une personne qui était allée à la soirée d'enterrement de vie de jeune fille. Suivant mon intuition, je sortis discrètement mon cellulaire et composai le numéro inscrit sur la liste. J'appelai en numéro masqué, avec le son mis sur silencieux. J'observai discrètement l'écran.

Et « Step On » retentit à nouveau.

« *Richard !* » brailla Hazel.

Une nouvelle fois, il prit son téléphone. Je coupai l'appel.

La chanson s'arrêta alors qu'il avait encore l'appareil en main.

« C'était qui, hein ? » explosa Hazel.

— Sais pas, numéro masqué. »

1. Surnommée « la femme la plus diabolique d'Angleterre », on lui attribue, dans les années 1960, le meurtre de cinq enfants de dix à dix-sept ans. À cause de sa coupe de cheveux et de son caractère psychopathe, elle est comparée à la Méduse.

« Quand as-tu deviné qu'il se la tapait ? me demanda Swayne.

— Aucune idée. » Je lui révélai ma théorie Facebook.

Tandis qu'il écoutait, les deux vers étirés lui servant de lèvres s'écrasèrent en accordéon et formèrent une demi-moue condescendante. Elle resta figée jusqu'à ce je finisse de parler.

Nous étions toujours dans ce charmant quartier de Croydon, dans un bouge portant le nom de Chameau Souriant, derrière le centre commercial de Whitgift. Son choix me surprit quelque peu. Un bistrot, parmi tous les lieux possibles. Et pas n'importe lequel d'ailleurs. Un pub où l'on buvait à la chaîne, avec une chopine de bière offerte pour le prix d'une, ainsi que des menus invariablement accompagnés de frites.

Un endroit pour alcoolos plein à craquer, avec une clientèle presque exclusivement constituée d'hommes d'âge mûr et de vieillards.

Swayne buvait du Canada Dry et mastiquait des cacahouètes Big D.

« T'es pas mauvais, en fait. Juste un peu lent. Je l'ai su dès que j'ai aperçu Hazel. C'est juste une version améliorée d'Evelyn Bates. Regarde. »

Il ouvrit son dossier et me montra une photo en couleurs, sur papier glacé format A4. Evelyn, vivante. S'il ne m'avait pas dit que c'était elle, je ne l'aurais jamais reconnue. Simplement parce que j'étais habitué à la voir et à l'imaginer différemment – pas en tant que personne, mais en tant que victime. Là, elle souriait, tout heureuse, dans un moment de bonheur.

Sur ce cliché de vacances, on pouvait apercevoir le ciel bleu clair et un palmier en fond. Evelyn portait un tee-shirt blanc uni dont la couleur faisait ressortir ses joues rosées ainsi que les cheveux blonds ondulés. Elle lançait un regard caméra, avec le menton dans le creux de la main, les yeux pleins de tendresse. Swayne avait raison. Elle avait quelque chose d'Hazel, ou vice versa. Les traits de base étaient similaires. Pas désagréable, mais pas au point de faire tourner les têtes.

« T'as trouvé une photo d'elle avec Richard ?

— Non, répondit-il. Mais il est dans ses 217 amis sur Facebook. Son pseudo, c'est Petit Minet. Toute la foule présente à la soirée d'enterrement de jeune fille faisait également partie de ses amis.

— T'aurais pu m'en toucher un mot un peu plus tôt.

— Pourquoi gâcher le plaisir ?

— Plaisir ?

— Te regarder tâtonner afin de t'assurer de l'exactitude des faits. »

Il sourit d'un air narquois.

Branleur.

« Tu te souviens que tu m'as dit que je devais rester à ma place ? Bah, cela vaut pour nous deux. Tu travailles pour nous. Ce qui signifie que tu bosses pour *moi*. Donc ne me fais plus jamais perdre mon temps comme ça, OK ? »

Il ne répondit pas et serra les mâchoires.

« T'as découvert autre chose ? demandai-je.

— Pas encore. »

Pour moi, la journée était terminée. J'avais un week-end de libre devant moi et je comptais en profiter. Il avala encore plus d'arachides et les fit descendre avec une gorgée de Canada Dry. De mon côté, je n'avais pas touché à mon eau minérale. Le verre m'avait été servi tout taché de traces de doigts.

« Qu'est-ce que tu fous dans un pub, au fait ? demandai-je.

— Que veux-tu dire ?

— Vous, les anciens poivrots, vous êtes pas supposés fuir ce genre de lieu ?

— Les pubs n'ont jamais été le problème. »

Ouais, OK, pensai-je.

« À ton avis, pourquoi la police n'a pas interrogé Richard ? C'est la dernière personne qui lui a parlé.

— Pourquoi s'embêter avec ça ? Il n'avait rien à voir avec ce truc-là. Ils ont le tueur, les témoins oculaires et, par-dessus tout, de l'ADN. Tu sais ce que l'ADN signifie, en terme légal ? Arrestation définitivement numérotée. Affaire classée. »

Il termina ses Big D et écrasa le paquet.

« Demain, je vais organiser des entretiens avec les vrais proches d'Evelyn et sa famille. Je sais qu'ils sont au courant de son histoire avec Richard... Puis Christine l'inclura dans le procès. Elle le fera témoigner. »

Je pensais aux implications qui en découleraient. Cela allait engendrer pas mal de dégâts dont on se passerait bien.

Swayne semblait lire dans mes pensées.

« Chercher et transporter, Terry, continua-t-il.

— Mais il s'agit de la vie de ces gens en l'occurrence. Des innocents. On va ruiner un mariage et la réputation d'Evelyn.

— Et alors ? Ce mariage est foutu de toute façon. Et à quoi sert une réputation lorsqu'on est six pieds sous terre ?

— Qu'est-ce qui t'a fait devenir comme ça ? » fis-je.

Tout à coup, le volume de la musique augmenta dans l'établissement et un riff de guitare de rock FM festif retentit.

Puis la seule femme que j'avais aperçue dans l'assistance passa devant nous pour monter sur une table tout près. Une longue chevelure brune tirant sur le roux, un corsage blanc trop étroit, les boutons défaits au niveau des seins, un pantalon pattes d'éléphant et des talons aiguilles à mourir.

Elle se mit à faire les mouvements typiques d'un début de strip-tease – onduler de façon suggestive, bouger du cul, se titiller les tétons, tortiller la langue en lézard, se caresser l'entrejambe. J'observai Swayne. Il était en totale admiration, sourire rusé et œil étincelant à l'appui. Je n'étais jamais allé dans un endroit comme ça, et n'avais encore moins vu une strip-teaseuse en direct. Ce n'était pas mon truc. Je n'en voyais pas l'intérêt. Elle arracha sa chemise et j'entendis le bruit du scratch en velcro. Des cris et des grognements ainsi qu'un ou deux sifflements retentirent dans la foule.

Elle avait un tatouage sur l'omoplate gauche. Nous étions assez proches pour pouvoir le lire. Cinq lettres grecques en minuscule formaient une ligne bleue au-dessus de l'os.

Elle se mit à tourner la tête de façon déchaînée, synchro avec le rythme, puis glissa lentement ses doigts le long de son abdomen, lisse et strié d'abdos. Ses ongles disparurent sous la ceinture de son pantalon. Après avoir pivoté sur elle-même, elle virevolta et exécuta une série de contorsions avec ses hanches, puis se lança dans une ruade comme si elle chevauchait un... ouais, un chameau.

VELCRO !

Le pantalon fit un vol plané et atterrit dans le fond à gauche de la salle. Les clients s'agitèrent dans tous les sens pour l'attraper, on aurait dit des réfugiés tentant de saisir une manne tombée du ciel ou une corde d'hélicoptère. Mais c'est un videur noir qui le réceptionna.

Swayne était parti dans un autre univers, les yeux exorbités, totalement abruti devant le spectacle de cette créature ne portant plus qu'un soutien-gorge et un string. Je ne pourrais plus rien tirer de lui. Je n'avais pas le cœur à la fête, j'étais juste embarrassé, mal à l'aise de me trouver là avec tous ces vieux gars tristes, libidineux, mais par-dessus tout très seuls. Et Swayne, prêt à baver partout sur son déguisement à deux balles.

VELCRO !

La strip-teaseuse lança ensuite son soutif par-dessus l'épaule et une mêlée se forma pour essayer de le choper au vol. Le videur gagna encore le gros lot. Une voix retentit par-dessus la musique : « Tu me l'avais pourtant promis ! » L'effeuilleuse lui envoya un baiser et secoua la poitrine en faisant des clins d'œil, puis elle se trémoussa encore un peu. J'entendis Swayne haleter. J'espérai par tous les diables qu'il n'était pas en train de se taper une branlette sous la table. Je tirai ma chaise pour m'éloigner de lui. La chanson fit place à une musique instrumentale psychédélique. Puis quelque chose me toucha en plein milieu du visage. Je sursautai. C'était quoi ce truc ? Je cherchai sous la table, tout autour de moi, mais je ne vis rien du tout. L'effeuilleuse était sur sa table, complètement nue, à part ses talons aiguilles. Sauf que là, elle nous regardait. Un large sourire apparut sous ses yeux froids. Je compris ce qui venait de se passer. Elle m'avait balancé son string à la gueule. Je sentis mon visage rougir. Puis je me mis à mater Swayne. Il la scrutait comme un fou... Elle faisait des pirouettes de manière très habile sur un pied tandis que son autre jambe s'étirait dans les airs. Le public était en extase, poussant des cris de joie et des grognements. De véritables cow-boys en rut. Pour finir son numéro, l'effeuilleuse glissa sur la table comme un serpent, puis s'esquiva en un battement de cils. Le videur l'escorta à travers la foule, regardant avec mépris l'assistance en balançant quelques baffes aux potentiels pervers qui voulaient la tripoter.

C'était le moment de filer.

« Je t'appellerai lundi, criai-je à Swayne en rassemblant mes affaires.

— Tu connais un meilleur endroit qu'ici ?

— Ouais. Chez moi.

— T'es sûr ? »

Je n'aimais pas le ton qu'il avait employé. Il avait l'air de sous-entendre que, même si je le payais, jamais il ne voudrait échanger sa vie contre la mienne.

« T'as pas besoin de ça ? » me dit-il goguenard. Il tenait le string en l'air, le balançant comme un pendule.

« Considère ça comme un bonus », répondis-je.

Dimanche matin. J'étais assis devant l'ordinateur de la chambre à coucher, m'efforçant de choisir le moindre des deux maux.

J'avais rédigé deux versions sur le rapport d'enquête. La première contenait la stricte vérité, la seconde ma vision des choses. Soit : Evelyn traînée ou non dans la boue. D'un point de vue professionnel, je préférerais la version « vérité ». C'était du boulot solide ; une enquête ayant abouti sur un résultat sûr, le genre de chose qui me faisait bien voir. Mais je me sentais plus à l'aise avec la version abrégée.

Si je choisissais la première version, Swayne et moi-même aurions à confirmer cette liaison avec Richard Ellis en interrogeant des membres de sa famille, fourrant nos nez dans leurs vies personnelles, piétinant tout cet amas de chagrin. Or je n'avais aucune envie de fouiner dans les secrets et l'intimité d'Evelyn, pour ensuite les utiliser contre elle en cour de justice.

Tout aurait été différent si je pensais que VJ était innocent, ou encore si nous avions une demi-chance d'obtenir un acquittement. Mais ce n'était pas le cas. Évidemment, il avait le droit à une défense équitable. Mais il ne s'agissait ni de défense ni d'équité. Il s'agissait de dégâts inutiles. À cet instant précis, Karen entra dans la chambre. Elle tenait dans la main mon téléphone qui sonnait.

Bizarre, bizarre.

« Tu avances dans tes recherches ? » me demanda Janet.

Bien sûr, pas de formalités, pas même de bavardage d'usage, ni d'excuses parce qu'elle me dérangeait un dimanche... Je lui fis un résumé, mais en m'en tenant uniquement aux faits.

« Nous avons eu une nouvelle révélation dans l'après-midi de vendredi, dit-elle, lorsque j'eus fini. Les enregistrements téléphoniques d'Evelyn. T'en possèdes un exemplaire ?

— Non, mentis-je. Encore une fois, le ministère public avait lâché l'info rapidement.

— Ça constitue une lecture des plus intéressantes. La liste fait plus d'une

deux-douzaine de pages, mais ne cesse de pointer les mêmes pistes.

— Quoi ?

— Elle a passé les deux dernières semaines de sa vie à appeler et à texter un seul et même numéro. Plus de 80 communications ne dépassant jamais une minute. Ce qui signifie qu'elle a laissé des messages, ou qu'elle tombait sur la messagerie avant de raccrocher. Elle a privilégié les appels aux heures indues. Le matin très tôt était son créneau favori – 3 ou 4 heures du mat. »

Janet laissa un silence s'installer, m'invitant à donner mon avis sur le sujet. Même si mes pensées n'avaient pas été aussi brouillées et si ma langue n'avait pas été aussi sèche, je n'aurais pas dit quoi que ce soit, de peur de me vendre sur-le-champ.

« Evelyn Bates aimait harceler les gens. Elle était à deux doigts de se voir décerner une ordonnance restrictive. Mais ce n'était pas à sens unique. La personne qu'elle harcelait l'a également rappelée. Une fois. À 23 h 08, la nuit où elle est morte. C'est la dernière personne avec qui elle a parlé au téléphone. Les policiers n'ont pas cherché à en savoir plus, car ils avaient attrapé leur homme. Mais en ce qui me concerne, j'ai cherché un peu plus. »

Elle fit une pause. Je discernai une conversation en fond sonore.

« Qu'as-tu découvert ? »

Pas de réponse. De l'eau coulait. Je l'entendis remplir un récipient, peut-être une bouilloire.

« Désolée pour le bruit. Le numéro qu'elle a composé est celui d'un cellulaire utilisant un crédit prépayé. Vodafone. Quasi impossible de retracer l'appel s'il s'agit d'utilisateurs occasionnels, car ils s'enregistrent rarement avec leurs coordonnées sur les sites Internet. Mais ils ont tendance à le faire lorsqu'il s'agit de clients réguliers. Donc, j'ai tout donné à Dean.

— Dean ?

— Notre informaticien attitré. Il dispose d'un système permettant de rattacher les numéros des mobiles à leurs appareils cellulaires. Ça lui a pris moins d'une heure pour retrouver la personne en question.

— Oh..., fis-je, l'air interloqué.

— Le téléphone cellulaire appartient à Richard Ellis. »

Je continuai à jouer la carte du singe savant.

« Le mari d'Hazel Ellis ?

— Oui.

— On l'a rencontré vendredi. Il s'est incrusté lors de l'entretien.

— Ça ne m'étonne pas. C'est un homme inquiet. »

Il en était de même pour ma pomme. J'étais content de ne pas avoir cette

conversation en tête à tête avec elle, vu ma nervosité.

« Je pense qu'il a eu une aventure avec Evelyn et qu'il l'a laissée tomber dès que la date du mariage s'est rapprochée. Elle ne l'a pas accepté et est devenue folle de rage.

— Ça paraît logique. » Je réalisai que j'allais passer pour un amateur. Je m'étais retrouvé assis en face de l'amant de la victime, et Janet allait penser que je n'avais rien compris du tout. Il fallait que je sauve un peu de ma dignité sur ce point-là.

« As-tu jeté un coup d'œil à sa page Facebook ? demandai-je.

— Non.

— J'allais l'indiquer dans le rapport – d'un point de vue strictement hypothétique. Aucune des personnes que nous avons interrogées ayant participé à la soirée d'enterrement de vie de jeune fille ne connaissait bien Evelyn. Toutes pensaient qu'elle était l'amie de quelqu'un d'autre. » Puis je racontai comment elle avait dû utiliser Facebook pour se faire inviter à la soirée.

« Tu penses qu'elle allait parler à la future mariée de sa relation avec Richard Ellis ?

— Probablement. Mais elle ne l'a pas fait. Elle s'est barrée à environ 22 h 30.

— Soit elle a perdu la raison, soit elle l'a retrouvée.

— Peut-être. Pas sûr qu'on le sache un jour. »

Un silence à rallonge s'installa à l'autre bout du fil.

« Tu veux que je fasse quoi maintenant ? »

Le silence devint encore plus pesant. Puis il y eut un froissement de papier. Je n'étais jamais allé chez elle, mais j'imaginai qu'elle y avait installé son propre bureau, loin de la route, avec vue sur le jardin.

« Oublie Evelyn.

— Mais...

— Je sais que Christine adore utiliser ce genre de choses devant les tribunaux, mais le comportement d'Evelyn est hors sujet. Ça ne prouve pas que notre client ne l'a pas tuée. Nous n'avons pas d'éléments permettant de faire naître un doute raisonnable. Mais je peux toujours en tirer profit contre Carnavale.

— Comment ?

— Connais-tu le sens du mot "obstructionnisme" ?

— Ouais. Parler jusqu'à ce que le gong sonne.

— Exact. Nous employons ce type de tactique au cours de l'audience. Lorsqu'on veut faire oublier au jury un témoignage accablant, on s'arrange pour introduire une preuve dont la pertinence est certes faible, mais qui permet d'en amortir l'impact. On passe un ou deux jours à traiter le sujet, on ramène nos

experts. On fait passer le temps pour lasser les jurés jusqu'à l'épuisement. Dans le cas présent, on pourrait par exemple convoquer à la barre un psychiatre à la petite semaine qui expliquerait qu'Evelyn a fait preuve d'un comportement obsessionnel, qu'elle harcelait un ex-petit ami et qu'elle souffrait de troubles de la personnalité, qu'elle ne maîtrisait pas totalement ses pulsions. Et, pour pousser le bouchon, on peut même aller jusqu'à faire dire au psy qu'elle était potentiellement suicidaire. »

En temps normal, j'aurais été consterné, mais là, j'étais soulagé d'être tiré d'affaire. Je remis mon examen de conscience à plus tard. « T'es prêt pour demain ? »

L'équipe de la défense au grand complet allait rendre visite à VJ dans la matinée. Ce dernier n'était pas au courant des résultats de l'expertise médico-légale. Je me demandais bien ce qu'il allait raconter lorsqu'il serait confronté aux preuves. Allait-il se confesser et plaider coupable ?

« Ouais.

— Bien. Envoie ton rapport à Christine et mets-moi en copie. Ajoute tes hypothèses, en résumé, en guise de conclusion. Établis aussi une liste des informations de la carte SIM d'Evelyn, en indiquant bien qu'elle a eu une liaison avec Richard Ellis. Rajoute que tu as remarqué le numéro, que tu l'as composé pour joindre la personne en question. Il faudra avant cela que tu l'appelles, que tu parles avec lui. Tu feras en sorte qu'il confirme son identité. De cette façon, nous aurons quelque chose de concret à mettre sur le tapis, au cas où. »

J'éprouvai une grosse envie de m'esclaffer.

« Comment se débrouille Andy Swayne ?

— Très bien.

— Il ne boit plus ?

— Pas à ma connaissance.

— S'est-il confié à toi ?

— À propos de quoi... ?

— De lui-même. De son passé.

— Non. Nous avons des rapports strictement professionnels. Pourquoi, c'est quoi son histoire ?

— Divorce, une fille qui ne veut plus lui parler, des litres et des litres d'alcool, encore et encore, de la prison aussi...

— Il a fait de la taule ? »

Le mot « prison » lui avait échappé. Elle avait bien mentionné un cambriolage lors de notre réunion avec Kopf, quand nous avons choisi les membres de l'équipe de la défense. Mais c'était la première fois qu'elle parlait de

prison en évoquant Swayne.

« Peu importe. Profite bien du reste de ton week-end. »

Après avoir envoyé mon e-mail en suivant les instructions de Janet, je me suis posé dans la salle à manger. Ray jouait dehors avec son ami Billy, mais Amy et Karen étaient sur le canapé, en train de lire.

Ma femme et ma fille lisaient exactement de la même manière, en se penchant vers les pages comme si elles écoutaient des chuchotements.

Mon téléphone se mit à sonner soudainement. Le charme fut rompu. Karen et Amy me jetèrent un regard noir. D'un mouvement de tête frénétique, Karen me fit signe de sortir de leur périmètre.

« Allô.

— Terry ? C'est Mel.

J'observai quelques secondes Karen, qui se servait de son doigt comme marque-page. Un agacement farouche se lisait sur son visage.

J'allai dans le couloir.

« Melissa ? demandai-je en baissant la voix.

— Tu m'appelais Mel autrefois, tu te souviens ? Désolée, je tombe mal ?

— Que puis-je faire pour toi ?

— Je suis dans le quartier. Je me disais qu'on pourrait se voir.

— Maintenant ?

— Je suis dans un café français, sur Battersea High Street. »

Il n'y en avait qu'un dans les environs. Chez Manny, près de la route.

« Ouais. Je peux m'y rendre. »

Je pointai discrètement mon museau dans le salon.

« Je dois aller faire un tour quelques minutes, dis-je à Karen. C'est pour le boulot. Je ne serai pas long.

— C'est qui Melissa ? » me demanda Amy.

Je partis avant d'avoir à mentir.

Melissa commençait à ressembler à une femme de taulard. Fatiguée et tourmentée, elle avait des cernes sous les yeux, dus à un manque de sommeil et à un surplus de soucis. Toute de noir vêtue – jean, polo, chemise, chaussures –, elle était assise au fond de la salle, avec une tasse de café et son téléphone sur la table.

« Ça peut être comptabilisé dans tes heures de travail ? demanda-t-elle.

— Tout dépend de ce dont on va parler. »

Je commandai un expresso. Je n'avais pas l'intention de m'éterniser.

« J'ai vu Vern hier.

— Comment va-t-il ?

— Il pense que tout va bientôt s'arranger. »

Toujours dans le déni. Ou alors toujours en train d'espérer. Ou les deux.

« As-tu parlé à Janet ? lui demandai-je.

— Je lui ai parlé hier. Elle ne partage pas son optimisme. Tu penses qu'il est coupable ?

— Mon boulot est de croire qu'il ne l'est pas.

— Avant, tu étais franc, Terry. Tu disais toujours ce que tu pensais.

— Ce n'est pas une qualité pour un futur avocat.

— Dis-moi. S'il te plaît.

— Pourquoi ?

— On devrait être honnêtes l'un envers l'autre. »

Maintenant, je savais pourquoi elle m'avait appelé. Mel voulait un ami. Elle en avait des tas, c'était clair, mais pas quelqu'un qui pourrait combler le fossé entre sa vie et la situation actuelle de son mari. Personne aux alentours à qui se confier. Personne ne se souciait de son histoire. J'aurais pu jouer les rancuniers en remettant par exemple quelques vieilles histoires sur la table... Mais ce n'était ni le moment ni l'endroit. J'étais, pour ainsi dire, de service.

« Ce n'est pas de mon ressort. Tu devrais demander à Janet.

— S'il te plaît. En tant... qu'ami. »

L'*ami* de qui ? La question se forma sur la pointe de ma langue, prête à être expulsée, mais ne sortit pas de ma bouche.

« Je ne peux pas. Désolé », lui répondis-je.

J'aurais pu lui parler du rapport du labo, de l'ordinateur portable et du second téléphone cellulaire, ainsi que des trois cartes SIM. Mais c'était contraire à l'éthique. Je n'en avais pas encore discuté avec VJ. Je n'avais pas la moindre envie de m'engager dans des explications. De toute façon, elle allait découvrir rapidement ce qu'elle voulait me soutirer. Peut-être même le lendemain. Elle contemplait sa tasse. Le sucre et le petit biscuit se trouvaient toujours sur le bord de la soucoupe, emballés. Même à ce moment-là, à son niveau le plus bas, je la trouvais magnifique. J'aurais aimé ne pas avoir ce type de pensées, vu sa vulnérabilité.

Le café était animé et rempli de consommateurs de début de soirée, de buveurs flegmatiques, bien nantis, avec des allures de figures de mode. Les rires fusaient de partout. C'était le truc que j'avais le plus de mal à supporter à Londres ; tout le monde autour de vous semblait mener une vie meilleure que la vôtre, et par extension semblait toujours passer de bons moments.

« Je sais qu'il m'a trompée », dit-elle en levant la tête vers moi. Je remarquai

la longueur hallucinante de ses cils.

« Je ne lui ai jamais demandé, et nous n'en avons jamais parlé. Mais je savais.

— Comment... », commençai-je, puis je fermai la bouche car je ne pouvais pas finir ma phrase. Je voulais lui demander : « Comment a-t-il pu te tromper, toi ? »

« Intuition féminine, continua-t-elle, m'évitant un moment un peu gênant. Il ne s'agissait pas d'une relation sérieuse, d'une personne en particulier, comme une maîtresse ou ce genre de chose. Ce n'est pas son style. Il disait qu'il ne comprenait pas le concept de la maîtresse. Pourquoi troquer une femme contre une autre ? »

Je souris, mais je ne trouvais pas ça drôle, ni très clairvoyant. Il s'était marié avec mon premier amour, puis l'avait trompé... encore et encore. Comment pourrais-je cesser de le haïr ?

« Et tout ça ne te posait aucun problème ?

— J'étais réaliste, mais pas d'accord du tout. Il était souvent en déplacement. Toujours à l'étranger. C'est un homme à femmes. Et elles le lui rendent bien. »

Sa résignation suintait l'amertume. Pourquoi avait-elle accepté de vivre de la sorte ? Par amour, pour le bien de ses enfants ? Était-elle trop habituée à son style de vie luxueux ? J'avais envie d'en savoir plus. Mais non... Il fallait absolument que je reste professionnel, que je ne m'implique pas.

Joue.

Fais semblant.

« Vern avait pour habitude de dire que chacun veut une partie de vous lorsque vous connaissez le succès, et que plus personne n'en veut une miette lorsque vous échouez.

— Les gens ont-ils commencé à prendre leur distance ?

— Certains. Les torrents commencent toujours par de petits ruisseaux.

— Eh bien, au moins, lorsque tout ça sera terminé, tu sauras qui sont tes véritables amis. Et il y a au moins un point positif désormais.

— Lequel ?

— Moins de cartes de vœux à écrire à Noël. »

Elle rigola. Pendant de longues secondes, nos yeux se croisèrent, à nouveau. Puis elle se mit à scruter mon visage, comme si elle voulait lire en moi, me jauger ou peut-être – comme moi – comparer ses souvenirs à ce qu'elle voyait.

« Est-ce qu'ils savent... à ton travail ?

— Quoi ?

— À propos de toi et moi, de toi et Vern...

— Non... Et je préfère que ça reste ainsi.

— Nous ferons en sorte que ça le reste.

— *Nous ferons...* » Elle avait parlé de moi avec son « Vern ». Évidemment. Melissa était là pour me sonder.

« Comment va ta maman ?

— Bien. Pourquoi donc ?

— Je demande, juste. Je l'ai toujours bien aimée. »

Elle aussi, pensai-je. Elle t'aimait *énormément*. Elle disait qu'on formait un couple adorable. Mam nous voyait même avoir de beaux enfants...

« Et Stevenage, c'est comment ?

— Toujours sur la carte. »

Cela faisait douze ans que je n'y avais pas foutu les pieds, mais je n'avais pas l'intention de le lui dire. Pas possible pour moi de lui expliquer le pourquoi du comment. Ça signifiait s'embourber en parlant du passé. Et je savais que si je parlais de mes « Ténèbres du passé », je m'énerverais automatiquement et gâcherais cet instant d'intimité.

Il était temps pour moi de partir. Je lorgnai ma montre. Je n'avais pas goûté à mon expresso, elle n'avait pas touché à son café. Nous sortîmes du bar. Sa Mercedes quatre portes, garée à proximité, flamboyait comme un diamant. Une caisse tellement propre qu'elle semblait n'avoir roulé que sur un tapis immaculé, à poils longs.

« Merci.

— De quoi ?

— En réalité, je ne me trouvais pas dans le quartier.

— J'avais deviné.

— J'avais vraiment envie de te voir.

— Pourquoi ?

— J'ai beaucoup pensé à toi, Terry. »

Idem, me dis-je. Je n'avais pas cessé de le faire depuis la première fois que je l'avais rencontrée.

« Appelle-moi, si tu as besoin de quoi que ce soit. »

Et là, pourquoi est-ce que je devais m'en aller en disant *ça* ? Parce que j'avais *envie* d'elle. Voilà pourquoi. On était plantés là dans la rue, côte à côte. Elle balançait sa tête, légèrement, les yeux rivés sur mes lèvres. Et soudain, le dé clic. Nous avançâmes l'un vers l'autre, en même temps. Elle glissa ses bras autour de moi et me tint de la même manière que lorsque nous dansions dans sa chambre d'étudiante, il y a bien longtemps. Je fis de même, en essayant de rester aussi désinvolte et platonique que possible, mais je ne pouvais pas me retenir et je l'attirai vers moi. C'était bon, pour mille raisons, mais ce n'était pas bien... Je

respirai son parfum et je perçus la naissance de sa colonne vertébrale. On aurait pu croire que j'étais simplement en train de consoler une amie, tout simplement. Mais pas la peine de se voiler la face, ce n'était pas seulement une question de réconfort. Après cette étreinte, elle posa sa tête sur ma poitrine. Je me demandai si elle avait les yeux fermés, comme elle le faisait lorsqu'on s'enlaçait autrefois. C'est exactement comme ça que tout avait commencé entre nous, en octobre 1991, à Garret Hostel Bridge à Cambridge. Avec un câlin. Identique à celui-ci. Sans que je m'en rende compte, elle m'embrassa subitement sur la joue et se faufila dans sa voiture. Quelques instants plus tard, elle était sortie de sa place de parking et avait disparu. Pendant un bon moment, je restai figé à l'endroit où je l'avais enlacée. Totalement tétanisé.

À Belmarsh, Christine et Redpath s'assirent en face de moi à la table boulonnée au sol. Ils parcouraient leurs notes, imperturbables malgré le raffut qu'on entendait dans la salle d'entrevue. Je ne pouvais pas m'empêcher de fixer le bouton d'alarme usé sur le mur derrière eux. On voyait bien qu'il avait souvent été utilisé. Je me demandai quel en était le temps de réponse, l'écart exact entre l'alarme et le salut.

Redpath, muni d'un carnet jaune et d'un stylo Montblanc clinquant, restait de marbre. 200 livres pour un putain de stylo à bille. Était-ce un cadeau ou l'avait-il acheté pour parfaire son allure de tapette ? Et pourquoi donc était-il venu dans un établissement pénitentiaire avec ce costume bleu marine à fines rayures ressemblant étrangement à des barreaux de cellule. Essayait-il d'envoyer un message subliminal à VJ ? Difficile à savoir... Les seules fois où nous avions échangé quelques mots, c'était lorsqu'il se souvenait qu'il fallait dire bonjour ou au revoir.

À chaque nouvelle apparition, Christine se rapprochait lentement de la Grande Faucheuse. Aujourd'hui, sa peau avait des nuances d'œuf vieux de plusieurs jours. Sa respiration, lente et arythmique, était ponctuée de longues pauses entre inspiration et expiration.

Comment arrivait-elle à tenir le coup ? Pourquoi passait-elle donc ses dernières et précieuses heures à défendre quelqu'un qu'elle pensait coupable ? Croyait-elle aussi fort en un système judiciaire équitable, ou aimait-elle simplement plus sa profession que ce qui restait dans son existence ?

Janet n'avait pas pu faire le déplacement. Il n'y avait de la place que pour trois ici. J'étais ses yeux et ses oreilles.

VJ fit son entrée et nous salua tous avec un sourire et une poignée de main. Il portait les affaires que je lui avais apportées – sweat-shirt bleu sans marque et survêtement, baskets Asics blanches sans lacets, et ses lunettes.

Lui et Christine bavardèrent pendant une minute ou deux. Comment se

portait-il ? Bien. Il faisait profil bas, bûchait sur son affaire. « Comment les choses se déroulent-elles, de manière générale ? lui demanda Christine.

— Pas si mal, une fois qu'on s'y habitue », répondit-il. Il avait obtenu une cellule individuelle. Les lois en vigueur stipulaient que les non-fumeurs ne pouvaient pas se retrouver avec un fumeur, ce qui était le cas de tous les gars avec qui il avait cohabité jusqu'ici. À présent, il était donc dans une cellule relativement luxueuse. Que Dieu bénisse l'Union européenne et la Cour européenne des droits de l'homme !

La prison l'avait toutefois légèrement secoué. Il avait perdu du poids, ses cheveux commençaient à être trop longs, et le bas de son visage, recouvert d'une barbe de plusieurs jours grisonnante, lui rajoutait quelques années au compteur. Il se laissait aller.

Pendant ce temps-là, les preuves contre lui continuaient à s'amonceler. C'était comme si on l'enterrait vivant lentement, accusation après accusation, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne autour de lui. Moi aussi j'avais connu ça, lorsqu'il m'avait accusé du vol de son « journal intime ».

« Les lunettes vous vont très bien. Elles adoucissent votre visage. Portez-les à l'audience, lui dit Christine.

— Ce genre de choses fonctionne ?

— Le jury n'est pas rempli de gens raffinés, Vernon. Des lunettes, sur un faciès approprié, évoquent l'intelligence et la faiblesse physique. Vous avez le type de visage idéal.

— Merci. Et sur un visage qui ne serait pas idéal ?

— Ça indiquerait que vous êtes un pédophile.

— OK. »

Elle ouvrit son dossier et il fit de même avec le sien.

« Nous disposons d'un élément nouveau. Cependant, avant d'en discuter, j'ai besoin de savoir une chose que j'aurais dû vous demander plus tôt. Est-ce que vous avez des ennemis ?

— Des ennemis ?

— Des concurrents dans les affaires, des rivaux, des gens qui gagneraient à vous voir sur la touche. Ou peut-être des gens que vous avez croisés par le passé, que vous auriez contrariés – des anciens amis ? »

Cette question fit accélérer mon rythme cardiaque à une vitesse folle.

« Pas à ma connaissance. Toutes les affaires que j'ai menées ont toujours été échafaudées dans la légalité. Je n'ai jamais rien fait à la légère. Et j'ai toujours tenu à donner à des organisations caritatives... Mais je suis certain qu'un tas de gens me détestent de toute façon.

— Pourquoi ?

— Les gens détestent le succès. En particulier dans ce pays. C'est comme ça que ça marche. Ce qui me rappelle que... »

Il passa en revue son dossier et en sortit plusieurs feuilles.

« Ahmad Sihl, mon avocat d'affaires, a rédigé une liste de toutes les affaires en cours avant mon arrestation. Elles en étaient à des stades différents, certaines prêtes à être conclues, et d'autres en attente, dit-il en lui passant des documents. Il dispose d'une équipe d'enquêteurs qui jettent un coup d'œil sur mes concurrents.

— Vous êtes en train de dire qu'on vous aurait *piégé* ? demanda Redpath, avec une pointe d'amusement.

— Il n'y a aucune autre explication pour tout ça ! Ne me dites pas que ça ne vous est jamais venu à l'esprit ? »

Redpath resta muet. Bien sûr que cela ne lui était jamais venu à l'esprit. Ni à moi non plus. Ni à Janet. Cela aurait pu être une des premières questions à lui poser. Pourtant, personne n'avait évoqué cette théorie. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait aucun complot là-dessous, pas de coup bas, pas de coup monté. Nada. Il avait tué Evelyn Bates. Point final.

Quant à Christine, elle semblait être de notre avis. Autrement, elle aurait fait tout un scandale. Et cet Ahmad Sihl ? Qu'est-ce qu'il foutait ? Se mettait-il dans la poche l'argent de son client pendant que c'était encore possible ? Agissait-il en ami – en *véritable* ami ? Ou croyait-il à l'innocence de VJ ?

Redpath me fit passer les documents de VJ. J'aperçus dans ses yeux une lueur narquoise qui fit scintiller ses prunelles.

Je parcourus la liste. Plus d'une douzaine d'affaires, avec la situation et les rivaux, étaient classées par ordre chronologique, avec les noms des sociétés concernées et les annotations sur le côté. Je n'en connaissais aucun. Beaucoup d'entre eux étaient des étrangers. Une série d'affaires avait été barrée avec la mention « non applicable » – Stratford quakers & Chelmsford Corporation.

« Est-ce que Sihl a dégoté quoi que ce soit ? demanda Christine.

— Non. Il a vos coordonnées ; il entrera en contact avec vous. »

Christine lui tendit une copie du rapport du labo. Je l'observais tandis qu'il le lisait. Il parcourait les pages rapidement, trop rapidement, pensai-je. Soit il avait appris la technique de lecture rapide, soit il savait déjà quel en était le contenu. Quand il eut fini, elle lui expliqua de quoi il s'agissait. Elle garda un ton neutre et ses yeux plongés dans les siens, comme si elle liait chaque élément de preuve au dossier de l'accusation. Il l'écoutait, les mains bien à plat sur la table, hochant la tête de temps à autre, en prenant parfois une ou deux notes. Cheveux, fibre, tissu,

sang, salive, sperme.

« Il s'agit des charges retenues contre vous dans cette affaire..., conclut-elle.

— Vous avez encore autre chose ?

— À vous de me le dire.

— Je peux tout expliquer.

— Tout ? fit Christine. Sans exception ?

— Oui, sourit-il.

— Même pour le Rohypnol. »

Son sourire s'évanouit immédiatement.

« Quoi ?

— Vous savez ce que c'est ?

— Bien sûr que oui.

— On en a trouvé dans le corps d'Evelyn Bates après analyse. Lisez le rapport d'autopsie. Si elle avait du Rohypnol dans le sang, cela veut dire qu'elle en a ingéré quelques heures avant sa mort. Les effets du Rohypnol sont souvent immédiats et durent entre huit et douze heures, en fonction de la dose administrée et du métabolisme de l'individu. Ils commencent à s'estomper au fur et à mesure que le corps purge les déchets organiques, ce qui s'effectue plutôt rapidement. Toute trace de drogue disparaît du système sanguin dans les vingt-quatre heures, le reste étant éliminé par la sueur et l'urine sur une période d'un ou deux jours.

» En observant le rapport de toxicité, on s'aperçoit que le taux de Rohypnol présent dans le sang d'Evelyn est très élevé. C'est dû en partie au fait qu'elle était morte lorsqu'on a effectué les prélèvements. Post mortem, le sang coagule et se concentre fortement, tout comme le reste des toxines et autres éléments organiques contenus dans le sang – y compris n'importe quel genre de drogue. Indépendamment de cela, le taux de Rohypnol est assez élevé pour conclure qu'elle était toujours sous l'influence de la drogue lorsqu'elle a été tuée. Ce qui signifie qu'elle a pris ou qu'on lui a donné cette substance entre une et deux heures avant sa mort.

— Ce n'est pas moi. Je lui ai à peine parlé dix secondes !

— Vous avez lu le témoignage de Rudy Saks. C'est le serveur qui...

— Ça n'a pas eu lieu. Il n'est jamais entré dans la chambre à coucher.

— Saks déclare – je cite – “la femme était assise sur le canapé, elle avait ôté ses chaussures. Elle avait l'air défoncée, comme si elle avait fumé un joint ou quelque chose comme ça. Ses yeux erraient dans le vide et elle arborait un sourire stupide.”

— Mais putain, ça ne s'est jamais passé comme ça ! » explosa VJ.

Christine les ignore, lui et sa colère.

« Nous disposons encore de confidences venant de Saks. L'agenda téléphonique de la suite 18 révèle que vous – ou quelqu'un – avez appelé le service de chambre à 00 h 43 le 17 mars. Le coup de fil a duré une minute et demie. On a retrouvé vos empreintes sur le téléphone. Il faut composer le "3" pour le service de chambre. Vos empreintes se trouvaient sur ce bouton.

— Bien sûr qu'elles y étaient. J'ai commandé une bouteille de vodka dès que je suis entré dans la chambre.

— À environ 5 h 40 du matin, le jour d'avant ?

— C'est exact. Ce que je n'ai pas fait, c'est commander du champagne. Et je n'ai pas ouvert la porte à un Rudy Saks – ou à quiconque. Et Evelyn Bates n'a pas posé les pieds dans ma suite. À 00 h 43, j'étais déjà tombé dans les pommes, sur le canapé.

— Donc, vous maintenez votre version. Mais les preuves vous donnent tort.

— J'emmerde les preuves ! J'étais dans les vapes ! »

Christine ferma son dossier, sans rechigner.

« Et le string qu'ils ont retrouvé dans la poubelle ? dit-elle.

— Ça, je m'en souviens. »

Redpath grimaça dans ma direction.

« Je me suis branlé », dit VJ d'un ton détaché.

Christine, médusée, le fixa droit dans les yeux.

« Pourquoi est-ce qu'on en parle seulement maintenant ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne m'avez jamais dit que vous vous étiez masturbé sur la scène de crime. »

Pendant un court instant, VJ se tourna vers moi, mais ses yeux revinrent sur Christine.

« Ce n'est pas ce dont ça a l'air.

— Et ça a l'air de quoi ?

— Que je suis une sorte de... détraqué. Un... malade mental.

— C'est exactement de ça que ça a l'air, Vernon. Que c'est vous qui avez drogué Evelyn Bates, que vous l'avez étranglée sur le sol, que vous avez transporté son corps dans la chambre à coucher, que vous l'avez foutue à poil, que vous l'avez installée comme une statue et qu'ensuite vous vous êtes branlé dans ses sous-vêtements. »

VJ se massa les tempes, respira fortement. Il faisait chaud à l'intérieur, et l'air empestait le nettoyeur industriel, l'eau de Javel et l'arôme artificiel de citron.

« Je n'ai pas parlé du string auparavant, car... car... Car lorsque vous êtes

arrêté pour *meurtre*, la dernière chose dont vous vous souvenez, c'est bien de la branlette que vous vous êtes tapée la nuit d'avant.

— Quand est-ce que vous vous en êtes *souvenu* ?

— Je ne sais pas.

— Avant ou après avoir été emmené au commissariat ?

— Après, lorsque je me suis retrouvé ici.

— Alors pourquoi ne m'avez-vous rien dit à ce moment-là ?

— Je ne pensais pas que c'était pertinent.

— Un string imprégné de votre sperme qui se trouve dans le même endroit que le corps d'une femme morte et nue, dans la chambre où vous avez passé la nuit, ce n'est pas *pertinent*, monsieur James ?

— J'étais désorienté, vous voyez ? fit-il d'un air irrité. Tout ce à quoi je pouvais penser c'était : mais qu'est-ce qui se passe putain de merde ? De quelle manière dois-je me pincer pour que ce cauchemar cesse ? »

J'avais tout noté. Je n'avais pas levé la tête, de peur de croiser son regard.

« Vernon, c'est la première fois que vous mentionnez ce string. Une preuve fondamentale. Une putain de preuve fondamentale. Pourquoi ?

— Je viens de vous le dire !

— Vous auriez pu – et dû – en parler à Janet, au cours des quatre ou cinq fois où vous l'avez vue. Vous auriez pu en toucher un mot à Terry. Et vous auriez pu – et dû – m'en toucher un mot à moi. Au lieu de cela, vous attendez que nous l'apprenions via l'accusation. Vous faites le boulot à leur place...

— C'était... Je ne sais pas... embarrassant. OK ? Je ne pensais pas que... Et puis merde ! »

Il donna un grand coup sur la table.

« Y a-t-il autre chose que vous ne nous auriez pas dit à propos de cette nuit-là ?

— Non, c'est tout.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Donc, je ne vais pas me retrouver avec d'autres surprises émanant du ministère public – découvrir d'autres “trucs” dont vous n'auriez pas eu envie de parler ?

— Non. »

Christine était restée inflexible et n'avait pas élevé une seule fois la voix, même lorsqu'elle l'avait réduit en miettes en parlant du string. VJ, lui, avait totalement perdu son sang-froid, passant de l'affabilité à une colère extrême en un claquement de doigts. Chaque centimètre carré de son être transpirait la

violence. Je pouvais le voir. Le jury aussi allait pouvoir s'en délecter. Tout ce que Carnavale aurait à faire serait de le provoquer – sans avoir besoin d'y aller trop fort ou trop vite.

« OK, maintenant, racontez-moi ce qui s'est passé avec ce fameux string.

— Je... Je me suis bran... *masturbé* avec en le plaçant autour de mon sexe et puis je l'ai jeté dans la poubelle juste après ça.

— Nous *savons* ça, Vernon. Je veux savoir pourquoi et quand. Qu'est-ce qui vous a poussé à faire un truc de ce genre ?

— Qu'est-ce qui m'a *poussé* ? » Il rit, d'un air moqueur.

Christine lui lança un regard noir. Il leva la main comme pour s'excuser.

« Commençons donc avec le pourquoi...

— Comme je l'ai dit depuis le début, je n'ai pas emmené Evelyn Bates dans ma chambre.

— Donc, le string n'est pas à elle. À qui appartient-il alors ?

— À Fabia.

— *Fabia* ?

— Avant qu'elle ne m'agresse... Je vous ai dit qu'elle m'avait mordu la lèvre ? »

Christine hocha la tête. *Continue donc ton histoire.*

« Elle m'a fait saigner. Je suis allé me laver dans la salle de bains. Quand j'en suis sorti, je l'ai vue arranger sa robe. Un peu plus tard, nous nous sommes battus. Elle m'a roué de coups, m'a foutu K-O et a essayé de me flanquer le minibar sur le corps. Puis elle est partie. Quelques instants plus tard, je me suis relevé. J'ai vu le string par terre. J'ai supposé qu'il lui appartenait. J'ai pensé qu'elle l'avait ôté lorsque j'étais dans la salle de bains. Et donc...

— À quel endroit se trouvait le string ?

— Près du mur.

— Lequel ?

— Là où se trouve – se trouvait – le minibar. »

Christine montra son désappointement en soupirant sommairement. Puis elle sortit les photographies de la suite de l'hôtel prises par la police, tripatouilla le tout jusqu'à ce qu'elle tombe sur celle qu'elle cherchait. Elle la fit glisser vers lui.

« Montrez-moi. »

VJ observa la photo et pointa du doigt.

« Vous en êtes sûr ?

— Presque certain.

— Avez-vous déjà déclaré que Fabia avait désencastré le minibar ?

— Ouais.

— Avez-vous vu Fabia tenir le string – ou l'avez-vous vu dans sa main à n'importe quel moment ?

— Non. »

Elle lui reprit la photo. « Continuez.

— Eh bien, je... je l'ai ramassé et... vous voyez... je l'ai regardé, et, euh... Je me suis branlé dedans. Masturbé. »

Redpath s'esclaffa. VJ le fixa d'un air menaçant. Je ne trouvais pas ça drôle, mais stupide. C'était un mensonge désespéré. Tout comme la théorie du complot qu'il essayait de développer. Christine demeurerait impénétrable.

« Donc, vous dites que cette “Fabia” vous a attaqué violemment. Et au lieu d'appeler le service de sécurité de l'hôtel, ou un médecin, vous vous êtes *masturbé* dans ses sous-vêtements ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Pourquoi est-ce que je me suis branlé, ou pourquoi n'ai-je pas appelé le service de sécurité ?

— Les deux.

— Je me suis branlé, car j'avais une érection et je n'avais rien à faire de mieux avec. Je n'ai pas appelé le service de sécurité, parce que... J'étais embarrassé de... Vous pouvez penser que je suis rétrograde, ou ce que vous voulez, mais j'étais embarrassé de m'être fait rosser par une femme.

— Qu'avez-vous fait avec ce string après votre branlette ?

— Jeté dans la poubelle », répondit-il en mimant un lancer franc.

Christine parcourut son carnet. Elle se renfroigna et tourna vigoureusement les pages. Tactique de déplacement de l'air. Elle utilisait le silence pour qu'il se sente mal à l'aise. Cela semblait fonctionner à merveille. Il s'était penché en avant, les doigts entrelacés.

« Vernon, j'ai vu les photos de votre buste. Vous aviez de sacrées ecchymoses sur l'abdomen, résultant apparemment d'un gros coup de pied ou d'un coup de poing. Ça a dû vous faire très mal ?

— Exact.

— Mais au lieu d'appeler quelqu'un à l'aide, vous avez préféré vous masturber ?

— Que puis-je répondre à ça ? C'était un string plutôt sexy. J'ai pensé à Fabia. La nature a fait le reste. »

Christine secoua la tête. « Fabia ? La femme qui vous a tabassé juste avant ?

— Ouais.

— Vous avez aimé ça ? vous faire tabasser ?

— Quoi ?

— C'est votre truc ? Vous n'êtes pas un sadique comme l'accusation le prétend, mais un masochiste ? Vous aimez que les femmes vous fassent mal, physiquement ?

— Non. Avant que Fabia ne m'attaque, nous n'en étions qu'aux préliminaires. J'avais une érection, évidemment. J'avais toujours cette érection lorsqu'elle m'a attaqué. Pas parce que ça m'excitait, pas parce que je voulais avoir une foutue érection, mais parce que ces choses-là sont animées par leur propre volonté.

— C'est ça votre défense ?

— Oui.

— Franco Carnavale va s'en donner à cœur joie. Vous savez ce qu'il va faire ? »

VJ ne répliqua pas.

« Il va faire rire tout le jury.

— Et alors ? D'un certain point de vue, c'est marrant. Même moi je peux comprendre qu'on en rigole.

— Vous ne saisissez pas. Lorsque les jurés se mettent à rire de l'accusé, c'est qu'ils ne le prennent plus au sérieux. Et s'il y a bien une chose que Carnavale maîtrise, c'est comment faire rire un jury. Il utilise un ton particulier pour ridiculiser son interlocuteur. Une sorte de ricanement nasillard tellement connu dans la profession que ça porte même un nom : le “kazoo”. Comme cet accessoire qui modifie la voix. C'est de cette manière qu'il gazouillera lorsqu'il procédera à votre contre-interrogatoire. Croyez-moi, ça fonctionne. »

VJ s'affaissa dans son siège comme si la moitié de son énergie avait été aspirée. Il ôta ses lunettes et se frotta les paupières.

« Ils vont me déclarer coupable, n'est-ce pas ? » bredouilla-t-il.

Christine le regarda, sans manifester la moindre émotion.

« Nous sommes au-delà de la notion d'innocence et de culpabilité, Vernon. »

Il déglutit promptement et cligna plusieurs fois des yeux.

« Qu'est-ce que vous dites ? Vous pensez que je l'ai fait ?

— Non, mais je ne vous crois pas. Je pense que vous ne dites pas toute la vérité.

— Bien sûr que si.

— Compte tenu des preuves, vous êtes coupable. Vous n'avez pas d'alibi, et vous n'avez pas de témoin pour étayer votre version. La seule chose dont vous disposez pour votre défense, c'est votre parole. Et, honnêtement, ça ne compte pas beaucoup, pour l'instant. »

Je repensai au meurtre de Rodney James, à VJ qui frappait à notre porte après son interrogatoire. La peur et la panique se lisaient sur son visage. *Ils disent que je l'ai tué !* Je me demandais si ce souvenir ne traversait pas aussi son esprit, en ce moment même. Si c'était le cas, ne trouvait-il pas ironique d'être accusé d'un autre meurtre, avec moi, encore une fois, dans le rôle du sauveur potentiel ?

Christine se pencha vers lui.

« Pour l'instant, je... *nous* allons devoir aborder votre défense sous un angle totalement différent. Nous n'allons pas continuer à affirmer que vous ne l'avez pas fait. C'est la mauvaise manière de combattre.

— Pourquoi ?

— Car c'est ce qu'ils attendent de nous.

— Je ne comprends pas. »

Moi, si. Christine nous avait dit ce qu'elle avait l'intention de faire la première fois que nous l'avions rencontrée. Elle avait simplement attendu le moment opportun pour révéler sa stratégie à son client.

« Vous savez ce que je veux dire par “au-delà de tout doute raisonnable” ?

— Ouais, je pense. Le jury doit être absolument convaincu de la culpabilité d'une personne avant de la condamner.

— Qui doit les convaincre ?

— L'accusation.

— Et comment fait-on ?

— Avec les preuves.

— Exactement. Les preuves. Le pire cauchemar pour un juré, c'est de se tromper, d'envoyer un innocent en prison. J'ai l'intention de leur en donner du cauchemar, du doute raisonnable – lors des journées que comptera le procès. En d'autres termes, je ne vais pas vous défendre, je vais attaquer les preuves qui pèsent contre vous. »

La méthode de la défense stupide.

« Franco Carnavale va bâtir son dossier principalement sur la preuve qu'il nous a déjà fournie. Il est si sûr de cette carte-là qu'il ne l'a même pas étudiée en détail comme il a l'habitude de le faire. Et je vois très bien pourquoi. C'est du solide. Néanmoins, chaque cas possède invariablement son imperfection. Considérez chaque procès comme un château de cartes. Les cartes représentent les preuves – récits des témoins, rapports de police, rapports de laboratoire, éléments physiques. Chaque couche en soutient une autre. Mais le tout ne peut tenir debout qu'à la condition qu'aucune des cartes – aucun élément de preuve essentiel – ne soit retirée. Ou mieux encore, si deux cartes disparaissent, il en va de même pour un bon pourcentage de la plaidoirie. Vous pouvez alors vous

présenter à la barre, regarder Carnavale droit dans le blanc des yeux et lui dire avec conviction : *Oui, je me suis masturbé car j'avais une érection et je n'avais rien à faire de mieux avec.* Ça va sonner vulgaire et brusque, mais le jury ne vous verra plus comme un “malade mental”. Juste comme un pervers qui s'est masturbé dans l'intimité de sa chambre d'hôtel. Vous savez pourquoi vous allez réussir à faire ça ?

— Car, d'entrée de jeu, l'accusation manquera de crédibilité ?

— Tout à fait. »

Élémentaire mais saisissant, pensai-je. Sa stratégie, grâce aux images qu'elle avait utilisées, s'avérait impressionnante et convaincante. Elle continua ensuite à exposer de probables vices de forme que je n'avais ni vus ni envisagés. Des fêlures invisibles pouvant être transformées en trous béants. Evelyn aurait très bien pu avaler du Rohypnol volontairement. C'était une substance dont on abusait fréquemment lors des soirées. Un truc que les clubbers prenaient pour redescendre de leur trip. Oui, oui, il avait bien appelé le service d'étage et avait commandé un litre de vodka Grey Goose. Cela expliquait ses empreintes sur le téléphone. Et en ce qui concernait le serveur, on était déjà en train d'éplucher ses antécédents. Christine répétait sans cesse à Vernon de ne pas s'en faire... Elle s'adressait à lui avec chaleur et sincérité, en faisant de son mieux pour le rassurer, en lui expliquant calmement qu'il avait une vaillante guerrière à ses côtés. Elle lui promit tout et ne lui garantit rien. Pour moi, c'étaient des conneries. Apparemment, ça fonctionnait sur lui. Lorsque nous nous levâmes, vingt minutes plus tard, VJ fit de même et aida Christine en la prenant par le bras, comme un fils dévoué. Puis il lui dit un « merci beaucoup » des plus suaves.

Il me serra la main en me faisant un clin d'œil. Cela me glaça le sang. Le jour où il avait appris qu'on avait retiré l'enquête à Quinlan, il avait fait exactement les mêmes gestes. Il était coupable à cette époque. Et il l'était aussi aujourd'hui. Je le savais. Je n'avais plus aucun doute. Il avait tué Rodney. Et il avait tué Evelyn Bates. Impossible qu'il s'en sorte à nouveau. Hors de question.

On ne triche pas avec son karma.

« C'était incroyable, Christine, s'exclama Redpath, dans le métro qui nous ramenait en ville. Vous m'avez même convaincu. »

Elle cligna des yeux en signe de remerciement.

« Tout ça fait partie du job, mais je pense certaines des choses que j'ai dites.

— Vous ne pensez tout de même pas qu'il est *innocent* ?

— Liam, savez-vous quel est le plus gros problème avec ce procès, du point de vue de l'accusation ?

— Le lieu dans lequel ils vont célébrer leur victoire lorsque le verdict sera rendu ? »

Elle secoua la tête.

« Vernon James a terminé major de sa promotion en économie à l'université de Cambridge.

— Et ?

— Intégrer Cambridge est déjà assez ardu. En sortir avec la plus grande distinction qui soit est pratiquement impossible.

— Il est brillant. Soit. Il en va de même pour beaucoup de sociopathes.

— C'est là où je veux en venir. Vernon est intelligent et très instruit. *Donc*, Liam, pourquoi irait-il tuer quelqu'un dans sa suite, à l'hôtel, et ensuite laisser le corps en évidence sur le lit, alors que tout allait parfaitement bien pour lui ce jour-là, et dans sa vie par ailleurs ?

— Est-ce que vous pensez vous aussi qu'il a été piégé ? »

Christine se déplaça légèrement sur son siège, de manière à ce que Redpath se trouve bien en face d'elle. Sans répondre à sa question, elle lui fit un beau sourire. Ce qui voulait dire que soit elle savait quelque chose que nous ignorions, soit elle bluffait, tout comme elle venait de le faire avec son client. Dans tous les cas, elle voulait garder ça pour elle. Le métro s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Personne ne descendit.

De retour au bureau, je me mis à la recherche de la Rolex disparue et travaillai dessus toute la journée. C'était terriblement laborieux. Je décortiquai toute une liste de plus de six cents joailliers, horlogers et autres prêteurs sur gages à travers le pays.

J'avais beau brasser du vent, j'en avais besoin. Ça m'occupait l'esprit, m'éloignait de la cacophonie du bureau. Adolf, encore partie dans ses jeux tordus et mesquins, était en grande forme.

Aujourd'hui, c'était l'anniversaire de Michaela. Pour ses vingt-quatre ans, elle avait reçu une carte d'anniversaire que tout le personnel du département avait signée – sauf moi. La première fois que j'en avais entendu parler, c'était lorsque Adolf et Iain s'étaient mis à chantonner « joyeux anniversaire », peu après mon retour de Belmarsh. Un cirque vraisemblablement prémédité.

Tout ce beau monde s'apprêtait à sortir après le boulot. Une troupe bien joyeuse. Pas besoin de préciser que je n'avais pas été invité.

Je ne vais pas prétendre que cela ne m'avait pas offensé. Néanmoins, je n'allais pas offrir à Adolf le plaisir d'une confrontation. Je devais rester calme, au moins jusqu'à ce que le verdict du procès de Vernon soit prononcé. En fait, j'avais envie de me faire virer, pour ne plus jamais avoir à supporter ce genre de conneries... Jusqu'à la prochaine fois.

J'appelai Allen & Fils, un joaillier sur Bond Street.

« Grenville Allen, bonjour.

— Bonjour. Je suis Terry Flynt. Je travaille pour Kopf-Randall-Purdom, un cabinet d'avocats. Nous essayons de retrouver la trace d'une Rolex pour le compte d'un client, et je vous appelle pour savoir si vous l'auriez éventuellement eue entre les mains. Elle a disparu dans la nature. »

Je n'utilisais pas le terme « volé » lorsque je parlais aux négociants.

« La montre est une Oyster Perpetual Datejust de 1951. En acier inoxydable, avec une monture en or autour du verre. La face est en ivoire, et le bracelet est en

acier et or.

— Laissez-moi vérifier dans nos archives, s'il vous plaît. »

Adolf, penchée au-dessus du bureau de Michaela, lui chuchotait à l'oreille tout en ricanant. Préparée pour la soirée, elle avait lâché ses cheveux jusqu'aux épaules et s'était débarrassée de son tailleur au profit d'un jean, de talons et d'un tee-shirt serré noir Ed Hardy. J'avais du mal à l'admettre, mais elle avait belle allure.

« J'ai fait l'acquisition de cinq Rolex ce mois-ci. Une Paul Newman Daytona, Une Cellini Cestello, une Président et deux GMT Masters, mais aucune Datejust d'avant 1970.

— Merci bien, monsieur Allen. Si jamais vous l'avez entre les mains, pouvez-vous me téléphoner s'il vous plaît ?

— Bien sûr, monsieur Flynt. »

Je lui donnai mon numéro de téléphone fixe au bureau. Il avait une voix âgée et était d'une politesse rare, celle de la génération de gentlemen qui se levaient lorsqu'une dame entrait dans une pièce. Il avait l'air d'avoir tout le temps de parler avec moi. Jusqu'ici, tous les gens avec qui je m'étais entretenu mouraient d'envie de me raccrocher au nez dès qu'ils comprenaient que je n'appelais pas pour acheter de la marchandise.

« Vous me dites qu'il s'agit d'une Datejust 1951. Elles se vendent rarement au-dessus de 800 ou 900 livres, en fonction de leur état.

— Elle a à peine été portée.

— Est-ce que vous avez la boîte ?

— Oui.

— Pouvez-vous me la décrire ? »

Je dus replonger dans mes souvenirs. J'avais quatorze ans, j'étais dans le kiosque James avec VJ et son père. Rodney accomplissait son rite d'anniversaire, enfilant la montre qu'il avait reçue comme cadeau ; entrelaçant l'histoire de la firme suisse avec celle de ses patriarches originaires de Trinidad. Je me souvins aussi de la boîte, posée sur le comptoir du magasin. Le père de Vernon avait enlevé la montre de son fourreau en faisant glisser son index sous le bracelet, comme s'il manipulait un objet sacré. Puis il l'avait fait serpenter sur son poignet tout maigre, une touche de luxe au beau milieu de la banalité ambiante – tabloïds empilés, boîtes de conserve, cigarettes, alcool et revues pornos.

« La boîte est en cuir noir, avec le logo de la couronne estampillé en or sur le dessus. L'intérieur est en velours rouge sombre.

— Avec un couvercle à charnières ?

— Oui. Le couvercle interne est imprimé du logo et de la légende :

“Précision Vraiment Remarquable”.

— C'est un coffret cadeau. Quelle est l'histoire de la montre ?

— Elle appartenait au grand-père de notre client, qui l'a reçue comme cadeau pour son départ à la retraite.

— Quel était son métier, si je peux me permettre ?

— Il dirigeait une banque à Trinidad.

— Ah... Avez-vous le numéro de série sous les yeux ?

— Oui. C'est le 7353.

— Sept-trois-cinq-trois. C'est ça ?

— Oui.

— En êtes-vous sûr ? Il ne s'agit pas d'un numéro à six chiffres ? Comme Sept-trois-cinq-trois-zéro-zéro ?

— Non. Pourquoi ?

— Les montres Rolex fabriquées après 1937 possèdent des numéros de série à six chiffres. En 1955, elles sont passées à sept chiffres. Elles sont revenues à six chiffres à la fin des années quatre-vingt, mais précédées d'une lettre capitale. Je ne veux pas vous paraître indélicat, mais êtes-vous sûr de l'authenticité de la montre de votre client ?

— J'en suis plutôt sûr.

— Je vais devoir faire quelques recherches supplémentaires, mais pour une montre produite en masse, celles avec des numéros de série à quatre chiffres sont rarissimes.

— Elle pourrait donc s'avérer de grande valeur ? demandai-je, me rappelant que Fabia avait certifié à VJ que son père était horloger en Suisse.

— Toutes les Rolex ont une valeur, monsieur Flynt, qui dépend du collectionneur. Il y a différents types de collectionneurs, tout comme il y a différents modèles de Rolex.

— Un pour chaque ? »

Allen rigola. « En effet. Certains collectionnent en fonction du modèle, d'autres en fonction du coloris, ou selon l'année de fabrication. D'autres encore, en fonction du numéro de série. Les montres avec des numéros de série à trois et à quatre chiffres sont rares car elles ont généralement été éditées en tirage limité. Les prototypes sont encore plus rares. Quelquefois, il arrive que seulement cinq prototypes aient été édités. Vous m'avez dit que la montre avait disparu ? A-t-elle été volée ?

— Nous n'en sommes pas sûrs.

— Le numéro de série – 7353 – me semble familier. Ça ne vous dérange pas de patienter encore un instant ?

— Bien sûr que non. »

Je jetai un coup d'œil à l'horloge du bureau. Bientôt 18 heures. Ce serait mon dernier appel de la journée. Ensuite, je regagnerais mon domicile. Jeudi, je serai à nouveau monopolisé par une ronde d'entretiens du staff de Blenheim-Strand, accompagné de mon compère Swayne.

« Salut chéri ! » héla Adolf.

Kev Dorset, son fiancé, venait de faire son entrée. Il était si grand et si large qu'il devait se baisser pour franchir certaines portes. Nous n'avions jamais été présentés, mais il savait qui j'étais. Il marcha à grands pas en passant devant moi, sans même me jeter un regard, ses grosses godasses grinçant sur la moquette. Il arrivait directement de son travail. Son costume gris était légèrement froissé, sa cravate dénouée et il portait une sacoche en bandoulière.

« Hey, hey ! » fit-il jovialement. Sa voix naturellement herculéenne envahissait l'espace, et son élocution pataude, au bord du bâillement, faisait penser à la manière dont les malentendants communiquent. Elle lui fit un câlin discret. Il dut se voûter à nouveau afin qu'elle puisse enrouler ses bras autour de son cou et déposer un bisou sur ses lèvres pincées.

« J'ai ce truc que tu voulais », dit-il en fouillant dans son sac.

Elle lui fit signe de se taire d'un « chut » agacé, en me lorgnant furtivement. J'étais placé de dos, faisant mine d'examiner la photo du sauna. En fait, je scrutais le milieu de la pièce dans le reflet du verre, et cette vue périphérique me permettait de ne rien manquer de la scène. Kev passa à Adolf une grosse enveloppe qu'il sortit de sa besace en louchant par-dessus son épaule pour voir si je l'avais remarqué. Il ne comprit pas ma tactique. Adolf prit l'enveloppe et la déposa dans un de ses tiroirs du bas. Puis la voix d'Allen Grenville réapparut à l'autre bout du fil.

« Monsieur Flynt. J'ai vérifié les numéros de série que vous m'avez donnés. Sept-trois-cinq-trois. Êtes-vous absolument sûr de vos infos ?

— Oui. »

Je l'entendis respirer très fort, au bord de l'essoufflement.

« Puis-je vous demander qui est votre client ?

— Je ne peux pas vous le dire, je suis désolé.

— Bien entendu. Excusez-moi.

— Ce n'est rien. C'est juste le règlement.

— Bien, la montre de ce – ou cette – ou de *ces*... C'est le saint des saints.

— Que dites-vous ?

— Il en existe uniquement deux modèles en circulation. L'une se trouve au musée Rolex à Genève, et l'autre appartient à votre client. Dans le cercle des

collectionneurs, elle est connue sous le nom de “Trois E”.

— La Trois E – comme la lettre majuscule “E” ?

— Oui. Rolex se targue de leur perfection. Si un lot de montres comporte le moindre défaut, Rolex le retire du marché et le fait remplacer. Plusieurs facteurs constituent la spécificité de la montre de votre client. Tout d'abord, il s'agit d'un prototype. Les modèles Datejust étaient tout nouveaux en 1951. Ils n'avaient que cinq années d'existence. Rolex était alors toujours en train d'en modifier le design pour l'adapter à l'époque. La Trois E est surnommée ainsi car le “E” de la marque sur la face est incrusté à l'envers. Comme pour le “E” de “Datejust”. Le troisième “E” à l'envers peut être observé lorsqu'on ouvre la montre, le nom de la marque se trouvant à l'intérieur, gravé au dos avec le même défaut. Les prototypes ne sont pas censés être en circulation. Quelques-uns sont passés à travers les mailles du filet, soit parce qu'ils ont été expédiés par erreur, soit parce qu'ils ont été dérobés. La firme est connue pour être très efficace lorsqu'il s'agit de les localiser. Elle offre de grosses récompenses quand on leur remet ces prototypes défaillants.

— Donc, si un collectionneur de Rolex, ou quelqu'un qui s'y connaît bien, tombait par hasard sur une Trois E, cette personne se rendrait compte de ce qu'elle a entre les mains ?

— Sans aucun doute.

— Combien vaut-elle ?

— La dernière Rolex déficiente, qui avait un “E” à l'envers, a été cédée dans une vente aux enchères en 1992 pour la somme de 150 000 livres sterling. Il est très vraisemblable que la firme Rolex en ait fait l'acquisition. Ils n'apprécient pas que des modèles douteux soient en circulation dans le domaine public. C'est mauvais pour leur image de marque. J'estimerai la Trois E à environ deux fois ce prix-là. Beaucoup plus avec la boîte et la notice.

— Disons que quelqu'un vous propose cette montre, directement ? Avez-vous un protocole ou une procédure ?

— Bien sûr. Je suis un négociant agréé par Rolex. Je m'en occuperais comme de n'importe quelle autre Rolex dont on me propose la vente. Premièrement, je m'assurerais qu'il ne s'agit pas d'une contrefaçon. C'est facile. Il suffit de retirer le dos de la montre et d'en vérifier le mécanisme. Les faussaires peuvent facilement reproduire la coque, mais pour la partie mécanique, il faut beaucoup de temps, de talent et d'argent. Ensuite, j'appellerais la firme afin d'authentifier la montre. Pratiquement toutes les Rolex sont immatriculées au nom de leur propriétaire. Ça facilite les choses pour les réparations et la révision. »

VJ n'avait sûrement pas enregistré la montre à son nom. Elle était certainement toujours au nom de son grand-père.

« Et qu'en serait-il d'un vendeur non officiel ou d'un prêteur sur gages ?

— Ils n'achèteraient probablement pas la Trois E, car ils se rendraient compte du défaut et penseraient qu'il s'agit d'une contrefaçon. Si la montre fait son apparition dans les cercles agréés par Rolex, je le saurai rapidement. Nous fonctionnons comme un petit village, monsieur Flynt. Chacun connaît le business du voisin.

— Pourriez-vous me passer un coup de fil si vous découvrez quoi que ce soit ?

— Bien entendu. Quant à vous, pourriez-vous me téléphoner si la montre refait surface de votre côté ? *J'adorerais* la voir.

— Oui. Vous pouvez compter sur moi.

— Bonne chance dans vos recherches.

— Merci pour votre aide. »

À présent, je me retrouvai seul dans le bureau. Tout le monde avait disparu. Affaîssé dans mon siège, je réfléchis un long moment. D'après VJ, Fabia lui aurait demandé si elle pouvait jeter un coup d'œil à sa Rolex, puis aurait remarqué le E du logo gravé à l'envers. Soit elle savait ce qu'elle faisait, soit elle pensait que c'était inhabituel et probablement précieux. Elle l'avait donc conservée. Peut-être même qu'elle l'avait agressé dans le but de la garder.

Cela constituait une théorie assez crédible pour que Christine s'en accommode. Mais pour qu'elle soit viable, il fallait prouver que Fabia n'était pas le fruit de l'imagination de VJ. Et, jusqu'ici, c'était ce à quoi elle ressemblait.

Il ne nous restait plus que quatre semaines pour la trouver. Je transcrivis mes notes et les envoyai par e-mail à Christine, Janet et Redpath.

Il était presque 18 h 30. Je serais à la maison à temps pour le dîner.

Je me levai, bâillai et fis quelques étirements afin de me dégourdir. Puis je me souvins du dossier qu'Adolf avait planqué.

Que voulait-elle me cacher ?

Ce n'était pas vraiment difficile à découvrir. Elle bossait sur le cas d'un footballeur célèbre, tandis que Kev, lui, voulait un CDI chez le *Daily Chronicle*. Ça sentait la violation éthique à plein nez.

Et puis merde... Elle aurait fait exactement la même chose à ma place.

Je me dirigeai vers son espace de travail.

Sa précieuse enveloppe constituait le seul objet rangé dans le tiroir du bas. Elle n'était pas scellée et le rabat était décollé.

À l'intérieur, dix fadettes émises à partir d'un cellulaire dont le numéro provenait de Londres. Ce truc était inutilisable en cour d'audience. Adolf le savait. Donnait-elle un coup de main à Kev en fouillant dans nos affaires ? Si

c'était le cas, elle violait le principe juridique de confidentialité entre un avocat et son client. Avec cette info, je disposais de beaucoup plus de contrôle sur elle qu'avec ma simple technique d'altération de sandwiches.

En faisant glisser les feuilles, je sentis quelque chose dans le fond et l'attrapai délicatement entre mon majeur et mon index. Il s'agissait d'une carte professionnelle, épaisse et blanche.

NW5

Détective privé.

David Stratten.

07423 814921

David Stratten ?

Il s'agissait du même nom et du même numéro que ceux classés comme « contact » sur la liste de VJ concernant ses affaires en cours.

Je vérifiai la liste une seconde fois.

Ouaip.

Stratford quakers. Contact : David Stratten. 07423 814921.

Pour quelle raison Adolf fouinait-elle dans mon dossier ?

Je tournai la clé dans la serrure de ma porte d'entrée lorsque Arun sortit de chez lui en titubant, la face bouffie et barbouillée. Il se déplaçait comme un bouchon de liège essayant de rester droit dans une mer agitée.

« Va bien, Terry ? »

Je fis un signe de tête même si j'aurais aimé ne pas le voir aujourd'hui.

Il rota bruyamment, posa la main sur sa bouche, pouffa de rire en souvenir des bonnes manières qu'il devait avoir eues par le passé. Des effluves de bière me vinrent aux narines.

« J'ai queq'chose pour toi, l'ami.

— Quoi ?

— Ce bonhomme l'a déposé là...

— Où ça ?

— J'l'ai pas sur moi, tu vois ?

— Où ça, bon sang ?

— Il m'l'a confié pour que j'le garde pour toi.

— À TOI ? Tu l'as mis où ? »

Il montra du doigt son appartement. J'entendis son bébé brailler.

« Peux-tu me le donner dans ce cas ? S'il te plaît.

— Ouais, c'est clair... C'est sûr. Mais...euh... bah... »

Il gratta sa tignasse brune. « J'avais pensé, hein... Je veux pas être... trop exigeant... ou quoi... mais est-ce que je pourrais avoir... un truc comme... une récompense ou quelque chose comme ça ?

— De *quoi* ?

— Une récompense.

— Tu veux que je te paie pour avoir gardé mon courrier ?

— Y a beaucoup de gens peu honnêtes dans l'coin, tu vois, Terry ? Et j'aurais pu t'le faucher après tout, tu vois ? »

Je fis un pas vers lui.

« Arun. Va me chercher mon foutu courrier – *tout de suite !* »

Il se soulagea à nouveau par une énième éructation.

« OK, cousin, du calme. » Il recula vers sa porte. « Pas b'soin de stresser comme ça. C'est mauvais pour toi, mon gars. »

Swayne décrocha dès la première sonnerie, comme s'il s'attendait à mon appel.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demandai-je en regardant le DVD sans marque qu'il m'avait déposé.

— Les caméras de surveillance de l'hôtel. Des séquences de l'entrée de la boîte de nuit. Evelyn Bates y figure. Ainsi que l'Étrangleur.

— Un seul DVD ?

— C'est tout ce qu'ils ont pour la soirée du 16 mars. Il y a eu une sorte de panne de courant ce soir-là.

— Comme c'est pratique.

— Ce genre de truc arrive tout le temps.

— Le jour du meurtre ?

— Ouais, ça arrive. Essaie de voir le bon côté des choses.

— Quoi ?

— Le ministère public ne dispose pas encore de ce disque.

— Comment ça se fait ?

— Quelqu'un leur a remis un DVD défectueux. Ils n'ont pas encore eu le temps d'en réclamer un autre. »

Christine et Janet allaient demander à voir les séquences le lendemain matin dès la première heure. Il fallait que je le regarde dès maintenant pour faire le tri.

« Tu connais un enquêteur du nom de David Stratten ? lui demandai-je calmement, en allumant mon ordinateur.

— Le pape est-il habillé en blanc ?

— Raconte.

— Dave le Débrouillard, ou Dave le Diamant, en fonction. C'est un technicien. Sa spécialité, ce sont les écoutes téléphoniques et le piratage informatique. Par ailleurs très performant lorsqu'il s'agit de matériel de surveillance. Jusqu'à l'année dernière, il bossait pour la presse, notamment le *Daily Chronicle*. Quand il s'agissait de ramener des scoops en douce, c'était leur homme.

— Il a fait quoi après ça ?

— Il s'est réinventé en CAS – Consultant attitré en sécurité. En théorie, il installe des pare-feu Internet et des connexions téléphoniques sécurisées pour les

entreprises. En réalité, c'est un espion.

— Il pirate la concurrence ?

— Tout ce qu'ils veulent. Les banques de la City comptent souvent des consultants en sécurité dans leur personnel. C'est un niveau au-dessus du délit d'initiés. »

Quel était le lien entre Stratten, VJ et les quakers de Stratford ?

Je me renseignai à leur sujet. C'était un groupe de quakers installé à Stratford depuis l'époque victorienne. Ils tenaient un foyer pour les sans-domicile-fixe et une soupe populaire dans le coin. Cela ne collait pas du tout avec le dossier.

« Que veux-tu savoir de toute façon ? Je sais que tu n'as pas l'intention de filer ma place à ce type.

— Pas la peine de t'autocongratuler.

— Sid n'a jamais fait appel à un détective ayant bossé pour la presse.

— Pourquoi ?

— Ces gars sont des mercenaires. Pas discrets pour un sou, pas loyaux du tout. Ils sont imprégnés de la putréfaction dans laquelle ils baignent.

— Et toi, t'es différent ?

— J'ai jamais trahi un client, jamais travaillé pour le compte de ses concurrents. Je vais me risquer à faire une petite prédiction : le nom de Stratten est sorti d'un chapeau connecté à Vernon James...

— Notre client pense être victime d'un complot.

— Bien sûr... Tu savais aussi qu'Elvis Presley en personne dirigeait Al-Qaida à partir d'une frierie à Bradford, n'est-ce pas ?

— Je ne cesse d'en entendre parler. »

Le PC s'était allumé. Je sentais l'odeur du repas qui m'attendait sur la table, j'entendais Amy dans la pièce à côté, et je pensais au café qui serait le premier d'une longue série pour la nuit blanche à venir.

« Avant toute chose, as-tu examiné les séquences des caméras de surveillance ? demanda Swayne.

— Non.

— C'est de l'art pur. On ne le regarde jamais deux fois de la même façon.

— Tu peux être encore un peu plus secret ?

— Tu comprendras par toi-même. Après tout, t'es allé à Cambridge.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Tu m'as bien entendu. »

Et il raccrocha.

L'équipe juridique de la défense de VJ s'était réunie dans un bureau sans fenêtres dans l'appartement de Christine pour examiner les images de vidéosurveillance du club la Casbah, où apparaissaient Evelyn et VJ. On avait visionné le DVD une demi-douzaine de fois, à la vitesse normale, au ralenti et aussi image par image. Sans oublier les agrandissements.

Je n'avais pas beaucoup dormi. Je carburais à la clope, au café ainsi qu'au Redbull. J'étais resté éveillé toute la nuit à visionner cet enregistrement en boucle.

« Alors, qu'en pensez-vous ? demanda Janet.

— Nous disposons d'un élément pouvant obstruer la vision de l'accusation. Ça va modifier leur interprétation du mobile. Avant de voir cette vidéo, l'accusation aura établi que Vernon s'était approché d'Evelyn dans le club. En d'autres termes : il l'a choisie, donc son meurtre est prémédité.

» Ces images racontent une tout autre histoire. Son mobile pour aller à sa rencontre tient du banal. Le sexe. Il en pinçait pour elle – de loin, vu qu'elle avait le dos tourné. Mais lorsqu'il s'est rendu compte de quoi elle avait l'air, de face, il a changé d'avis. Ou, selon ses dires, il a réalisé qu'il avait fait erreur et a vite fait marche arrière. »

C'est exactement ce que nous avons vu à l'écran. VJ avait approché Evelyn pendant qu'elle téléphonait, de dos. Il lui avait donné une petite tape sur l'épaule. Elle s'était retournée. Ils avaient échangé quelques mots. Puis VJ avait reculé – presque immédiatement – les paumes vers l'extérieur en signe d'excuse.

« Les remords d'un mateur alcoolisé, s'exclama Redpath. Ça jouera en notre faveur en ce qui concerne les hommes du jury.

— Et en notre défaveur en ce qui concerne les femmes, Liam », dit sèchement Janet.

Mais ce qu'il venait de dire m'avait fait penser à un truc.

« Liam n'a pas tort sur ce coup-là. »

Janet me regarda de ses yeux bleus et froids.

« La vue de Vernon n'est pas très bonne, continuai-je.

— Il est myope. Et alors ? Il avait ses lentilles de contact ce soir-là, rétorqua-t-elle.

— À quand remonte sa dernière visite chez l'ophtalmo ?

— Où veux-tu en venir, Terry ?

— Supposons qu'il vienne à la barre, il va devoir expliquer comment il a pu confondre Evelyn la dodue d'environ un mètre soixante avec une femme qu'il décrit comme « fine, mesurant un mètre quatre-vingts, mais pulpeuse ». Les seules ressemblances concernent les cheveux et la couleur de la robe. Il n'était pas assez bourré pour se tromper à ce point.

— Bonne remarque. Parle à son ophtalmo. Avec un peu de chance, il est en retard sur son check-up », fit Janet.

Christine prit une gorgée de tisane et se racla la gorge.

« D'après ce que nous avons vu, Vernon et Evelyn se sont à peine parlé, n'ont pas dansé ensemble, et n'ont définitivement *pas* quitté le club ensemble.

— Et il n'a pas versé de Rohypnol dans son verre non plus », ajouta Redpath.

J'observai l'écran. L'image était figée sur un plan de l'entrée, quelques secondes après la sortie de VJ à 23 h 19. Il avait passé un peu plus d'une heure à l'intérieur de la boîte de nuit. Evelyn avait quitté les lieux à 23 h 13. Six minutes d'écart.

« Nous devons deviner comment Carnavale va utiliser cela, continua Christine.

— Sa théorie initiale, c'est que Vernon rencontre Evelyn au club et qu'il établit un contact suffisant pour pouvoir l'inviter à prendre un verre et l'attirer ensuite dans sa chambre d'hôtel. Mais ça ne colle pas, tout simplement. Alors, quelle va être sa théorie maintenant ? Rappelez-vous qu'il doit prouver le meurtre avec préméditation, pas l'homicide involontaire. Et son récit doit être cohérent. »

Elle s'arrêta de parler. Je commençais à connaître par cœur sa manière de faire des pauses. Elle les utilisait de temps à autre pour leur effet dramatique – le calme avant la tempête de perspicacité ; ou pour nous faire comprendre subtilement que les déclarations de VJ étaient du baratin. Et puis, il y avait *cette* sorte de pause, un vrai temps mort, un silence pour mettre en place ses raisonnements et choisir ses mots.

« Si j'étais à sa place, je tenterais l'angle de l'amour-propre blessé. Vernon s'est approché d'elle et a essayé d'engager la conversation. Elle lui a dit d'aller voir ailleurs. Blessé dans son orgueil, son sang n'a fait qu'un tour. Il a vu en Evelyn un *défi*. Il se *devait* de la posséder – par principe. C'est là qu'intervient la colère, la *rage* qui l'a forcé à l'étrangler par la suite.

— Mais comment a-t-il fait pour qu'elle monte dans sa chambre ? Il ne l'a pas suivie. Il est parti six minutes après son départ du club, dit Janet.

— Sa robe était déchirée. Elle était mise à nu, penaude. Il lui fallait un endroit pour se réfugier. Le club se trouve au premier étage. Sa chambre au quatrième. Elle a dû emprunter un ascenseur pour s'y rendre. Et il y avait du monde autour d'elle. Elle ne voulait pas qu'on la voie traîner à moitié dénudée. Où est-elle donc allée ? »

Christine me fixa comme pour rappeler une évidence.

« Les toilettes les plus proches ? fis-je.

— Oui. Elles sont au même étage, entre le club et les ascenseurs. Vernon James affirme qu'après avoir quitté le club il a marché jusqu'aux ascenseurs. Il est tout à fait probable qu'il ait rencontré Evelyn lorsqu'elle sortait des toilettes. Il s'est excusé auprès d'elle. Il était sincère et charmant. Ils sont donc allés ensemble au bar du onzième étage.

— Elle a arrangé sa robe en *six minutes* ? demanda Janet.

— Je dirais plutôt quatre, voire cinq minutes.

— Impossible, rétorqua Janet.

— Pas pour le mâle vigoureux qu'est Franco. Pour lui, ça consiste juste à faire un nœud et à quitter la salle. Il n'a pas du tout compté le temps nécessaire pour ajuster la robe. Et, bien évidemment, elle aurait eu le temps de se remaquiller – voilà ce que je vais mettre en avant pour les *femmes* du jury. »

Christine finit sa phrase en observant Redpath, qui fit une grimace en guise de réplique.

« Et son téléphone, alors ? continua-t-elle.

— Elle l'a perdu lorsqu'elle s'est fait heurter par les gens qui dansaient et chantaient à la queue leu leu », répliquai-je.

Ce passage de la vidéo avait fait sourire tout le monde. Evelyn, quelques secondes après avoir parlé avec VJ, avait été bousculée par quelqu'un qui s'était brusquement incrusté dans la file. Elle avait été projetée la face en avant et était sortie du champ.

« Il a dit qu'il l'avait ramassé et rangé dans sa poche, pour pouvoir le remettre à la réception », ajoutai-je.

Christine toussa et se racla la gorge.

« Cette vidéo n'est pas une solution miracle, mais elle représente un ingrédient de choix. Nous pouvons écarter quelques témoignages présentés par l'accusation, comme ceux des serveurs au bar qui les ont vus “danser” et “batifoler” ensemble. Il n'y a rien eu de tel. Elle est tombée, a atterri sur lui et ils se sont retrouvés à terre.

» Vernon James dit que la chevelure d'Evelyn s'est emmêlée dans ses affaires et qu'il s'est éraflé le visage lorsqu'il a essayé de se relever. Ça explique les mèches de cheveux qu'on a retrouvées sur lui et sur le canapé. Ainsi que le rouge à lèvres sur le col de sa chemise, sa peau sous ses ongles et la salive sur ses doigts.

» Il est également évident, lorsqu'on voit la manière dont elle s'est dandinée pour sortir du club, que sa robe a été endommagée et qu'elle l'a rafistolée. Elle s'est hâtée, toute penchée, retenant un reste de pudeur par le bout de sa bretelle. On peut supposer de même que la robe a été déchirée lors de la mêlée avec Vernon. Ça explique aussi les fibres vertes que la police a retrouvées sur son costume et dans sa suite. Autrement dit, on vient de déplacer un gros morceau de preuve scientifique vers le club – bien loin de la scène de crime. »

C'était un argument de taille. Je pouvais déjà voir le jury indécis, hésitant, dubitatif. Je me demandais ce que Carnavale aurait comme réponse à tout cela.

« C'est bien, fit Janet. Mais nous devons toujours avoir en tête qu'une preuve essentielle joue encore contre nous.

— Quoi ? demanda Christine.

— Le corps dans le lit. »

Le lendemain matin, je décidai d'aller rendre visite à David Stratten.

J'avais envie de savoir ce qu'Adolf manigançait. Elle n'avait pas voulu que je voie ce que Kevin lui avait apporté. Ce regard furtif, sournois, lancé vers moi, ce « Chut ! » acerbe.

Cela concernait sûrement le boulot d'assistant juridique. Peut-être bien que j'allais être foutu à la porte, que la promotion et le diplôme étaient d'ores et déjà dans sa poche, mais je n'allais pas me laisser éliminer de la sorte. Elle ne méritait pas que cette route-là soit si agréable.

Je téléphonai à Janet, pinçai ma narine gauche avec mon pouce et lui dis que j'étais malade.

Elle me fit remarquer que j'avais une voix terrible et me souhaita un prompt rétablissement.

Les bureaux de Stratten se trouvaient dans une maison mitoyenne de trois étages sur Tufnell Park. Du lierre brillant couvrait les murs épais, mais ne montait pas plus haut que la fenêtre.

J'appuyai sur la sonnette.

J'aperçus alors un homme de très petite taille, le visage inquiet. Il avait oublié de se raser depuis un jour ou deux, et semblait ne pas avoir dormi depuis des lustres. Sa peau était jaunâtre et ses petites prunelles injectées de sang étaient en suspens dans les ténèbres. Impossible de savoir de quelle couleur elles étaient.

« Je cherche David Stratten.

— Ouai, c'est moi. »

Il me fit signe d'entrer. Ce n'était pas la réaction que j'attendais. Je ne bougeai pas d'un pouce.

« David Stratten, l'enquêteur ?

— Oui, celui-là même, répondit-il vigoureusement. Entrez, entrez donc. »

Le hall me faisait penser à un bordel de luxe des années soixante, les fameuses

« swinging sixties ». Un plancher de chêne au sol, du carrelage turquoise au mur, ainsi qu'un miroir de coulisses de théâtre au cadre doré bordé d'ampoules.

Je sentais l'odeur du café et des toasts brûlés.

Stratten me conduisit dans la salle principale qui se révéla être son bureau. Il y avait un tas d'étagères remplies de classeurs à anneaux aux murs ainsi qu'une onéreuse chaise orthopédique de bureau.

Il était habillé comme pour une réunion d'affaires, avec un pantalon de costume bleu foncé et une chemise vichy ornée de boutons de manchette en argent.

« Il s'agit de factures et de reçus, m'indiqua-t-il en montrant trois cartons débordant de papiers. Et ici, des relevés bancaires, des relevés de carte de crédit et autres joyeusetés. »

Il parlait du contenu de trois sacs de recyclage.

« Désolé, tout est en fouillis. » Son sourire se rallongea. « J'ai subi quelques mésaventures lors de mon rangement. J'ai été pris de court.

— Qui pensez-vous que je suis ?

— Le fisc, n'est-ce pas ?

— Un percepteur ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Non...

— Oh... » Ses joues arrondies désenflèrent comme un soufflé au fromage qu'on aurait lardé de coups de couteau.

« Vous êtes qui, alors ?

— Mon nom est Terry Flynt. Je travaille pour Kopf-Randall-Purdom, les avocats.

— *Avocats* ? Je ne vous ai pas appelé.

— C'est au sujet d'un travail que vous avez effectué pour un de nos clients. Avez-vous enquêté sur les quakers de Stratford ? »

Stratten était plongé dans ses pensées, le crâne penché en arrière, les mains dans les poches. Son regard forma un arc de cercle qui alla jusqu'au plafond avant de revenir vers moi.

« Ce n'est pas le bon moment, répondit-il en me montrant les boîtes empilées. Je suis très occupé.

— Contrôle fiscal ?

— Ouais. D'une minute à l'autre. Un putain de cauchemar. »

Il se dirigea vers la sortie et me fit signe de le suivre. La situation m'échappait. Je me remuai les méninges afin de me remémorer ce qu'on m'avait appris lorsque je faisais du porte-à-porte à Croydon. *Faire toujours en sorte que la*

vente se fasse. Agir comme si vous disposiez déjà de ce que vous désiriez. Et, par-dessus tout...

Ne pas se laisser désarçonner.

« J'ai juste quelques petites questions. Ça ne prendra pas longtemps. »

Il regarda le long du couloir, puis son poignet, même s'il ne portait pas de montre.

« Si ça va vite, alors OK. »

Ses mains retournèrent se loger dans ses poches.

« Votre travail au sujet des quakers, en quoi ça consistait ?

— Attendez une minute. Je ne vois pas le rapport, là ?

— Nous assurons la défense de Vernon James. Nous recherchons des infos sur ses accords commerciaux. C'est simplement une question de routine. Votre nom est apparu sur une des listes de nos contacts.

— OK, OK. Je ne faisais pas de recherches sur *eux*. Et pour votre gouverne, je ne savais pas que je travaillais pour votre client. Pas officiellement.

— Je ne vous suis pas.

— C'est son avocat qui m'a engagé. J'ai jamais rencontré ce gars-là, Vernon James. C'est généralement comme ça qu'on bosse dans notre branche. Un allié ou une tierce personne se charge de prendre contact.

— Un intermédiaire ?

— Ouais.

— Pour que James ne se salisse pas les mains ? »

En guise de réponse, sa bouche esquissa une grimace qui fit apparaître des fossettes triangulaires sur ses joues.

« Qu'est-ce qu'il leur voulait, aux quakers ? continuai-je.

— J'ai pas demandé... Je dépasse jamais les limites qu'on me fixe. Je sais qu'il voulait faire un appel d'offres sur certains de leurs terrains. Les quakers étaient plutôt discrets sur l'identité des concurrents.

— Et il a fait appel à vous pour découvrir ce qui se tramait là-dessous ?

— Ouai. »

Il se mit à rigoler.

« C'est une des affaires les plus dures que j'ai eues à traiter. Pas de téléphone ou d'e-mail avec les quakers. Tout se faisait en tête à tête. Moi, je bosse avec des outils informatiques. Piratage, en fait. Et me voilà à devoir la jouer façon vieille école. Aller mettre des mouchards dans leur quartier général, ce genre de truc... Je n'avais pas fait ça depuis un bail.

— Où se trouve leur quartier général ?

— Stratford. Votre gars avait des vues sur leurs terrains.

— Avez-vous réussi à savoir qui était en concurrence avec lui ?

— Ouaiip.

— Et...

— Confidentialité du client, mon pote. Ahmad Sihl doit le savoir, évidemment. » Stratten cligna des yeux. Dave le Débrouillard.

Je n'avais toujours pas été au bout de mes techniques d'approche avec lui. Même si le temps pressait, je ne pouvais pas lui sortir l'histoire du *Daily Chronicle*. J'avais encore besoin du manuel du parfait petit négociant. Lorsque vous sentez qu'une vente se profile, devenez plus intime avec le chaland.

« Que vous arrive-t-il avec ce contrôle fiscal ? »

Il eut l'air dépité.

« Bah... Y a un mois de cela, je devais rencontrer des clients. J'avais pas mal de rendez-vous déjà calés. Y compris avec Ahmad Sihl, pour parler des quakers. À 8 h 30 du mat, ma sonnette a retenti. Un homme et une femme. Clean – costumes, manteaux. Je pensais avoir affaire à des flics, OK ? Sauf qu'une sorte de gros bras les accompagnait. Du type videur, vous voyez ?

» La femme m'a montré une carte d'identité et un mandat. Fisc. Ils m'ont balancé à la figure des revenus non déclarés remontant à trois ans, puis ont exigé d'inspecter les lieux. Donc, je les ai laissés entrer. Est-ce que j'avais le choix ? La mort et les taxes, OK ? Ça vous rattrape toujours.

» Ils ont tout embarqué – ordinateurs, disques durs, clés USB, documents officiels. Pour faire bref, hein... J'ai râlé. Je leur ai dit : “C'est de l'ingérence dans mes activités commerciales. Vous n'avez pas le droit de faire ça.” Et la femme m'a répondu : “Bien sûr que si. Tout a été ordonné par un magistrat. Lisez donc le mandat.” J'ai vérifié une nouvelle fois. Il y avait un tampon officiel sur leur papelard. Ils m'ont pris toutes mes affaires. Le gars musclé a tout chargé dans un van à l'extérieur. La femme m'a remis une carte et m'a dit d'appeler le lendemain, afin de connaître la suite des événements. »

Stratten se frotta le nez et fit craquer son menton mal rasé.

« Ça m'a retourné le cerveau, je vous jure. Non seulement j'étais confronté à je-ne-sais-quoi, mais ça m'a coûté 2 000 livres. Un des ordinateurs embarqués contenait toutes les données qui me servaient à travailler.

— Ça a eu lieu quand ?

— Le jour de la Saint-Patrick...

— Le 17 mars ?

— Ouais, c'est ça. Bref, j'ai appelé le numéro indiqué sur la carte le jour d'après. »

Il secoua la tête et devint tout rouge.

« Et...

— Vous avez déjà appelé le Trésor public ?

— Non.

— Estimez-vous heureux. On m'a fait attendre à peu près quarante minutes. Pendant tout ce temps, un message préenregistré me disait d'aller sur leur site Internet ou de patienter... *Désolé, je ne peux pas aller sur Internet. Vous avez pris mes putains d'ordinateurs !*

» Lorsqu'un conseiller s'est pointé au bout du fil, je lui ai tout expliqué. Il ne m'a rien répondu, juste transféré vers un autre département. Encore un temps d'attente interminable. Puis un autre conseiller. "Comment puis-je vous aider ?" J'ai alors donné mon nom, le numéro de référence indiqué sur le mandat, puis j'ai exigé de parler avec Heather Gifford, le nom écrit sur la carte de cette enquêtrice. "Désolé, nous n'avons personne enregistré à ce nom", qu'il m'a dit. J'ai alors réexpliqué la raison de mon appel et ce qui s'était passé. On m'a dit qu'il ne s'agissait pas de leur service, en précisant qu'ils m'auraient écrit avant de venir me voir. Et ils n'auraient pas embarqué tout mon matos comme ça.

— Donc, vous vous êtes fait cambrioler ?

— Ouai. Par un groupe bien organisé. Ils n'ont même pas eu à me donner un faux numéro. Ils connaissent bien le labyrinthe infernal que l'on se tape lorsqu'on téléphone au Trésor public... »

Stratten rigola alors avec embarras.

« Ils ont toutes mes infos concernant les affaires sur lesquelles j'ai travaillé durant les cinq dernières années. Et je ne me suis douté de rien. Tout semblait en règle. Tout, jusqu'à leur mandat.

— Ne deviez-vous pas rencontrer Ahmad Sihl le 17 mars ?

— Ouai. Mais ce n'était pas le seul client que je devais voir ce jour-là. Les autres étaient de plus gros poissons, avec beaucoup plus à perdre, si vous voyez ce que je veux dire. »

J'avais la tête qui tournait.

« D'après vous, qui se cache derrière ce truc ?

— J'ai une liste de suspects aussi longue que ma bite.

— Vous m'avez dit que M. Ahmad Sihl sait qui fait partie de la compétition ? Il a eu ses informations grâce à vous ?

— Bien sûr. Je me souvenais de certains noms. J'avais beaucoup plus d'infos, mais ces enfoirés m'ont tout piqué. »

J'avais encore besoin de renseignements sur le *Daily Chronicle*, mais cela n'était désormais plus une priorité. Le deal sur les terrains des quakers l'était par contre. Que Stratten se soit fait cambrioler le jour même de l'arrestation de VJ

était une coïncidence trop grossière.

« Donc, vous avez un *véritable* contrôle à présent ? »

Dave le Débrouillard opina du chef.

« C'est ça le problème. À la minute où votre ligne téléphonique est en relation avec les services du fisc – quelle qu'en soit la raison – vous vous retrouvez dans leur collimateur. Il y a quelques semaines, j'ai reçu une lettre des impôts stipulant qu'ils allaient me rendre visite afin d'examiner mes comptes. »

Dieu a un sens de l'humour insolite, pensai-je.

« Je vais vous faire une petite confidence, à propos d votre mecton.

— Quoi ?

— Il est coupable.

— Pourquoi est-ce que vous dites ça ? »

La sonnette retentit.

« Ça doit être le *véritable* inspecteur fiscal.

— Dites-moi donc. S'il vous plaît.

— Demandez à Sihl. Vous êtes dans le même camp, n'est-ce pas ? »

Certains souvenirs refirent surface.

Stratford, c'était là que VJ avait érigé la pierre angulaire de son empire immobilier.

J'avais lu à ce propos un papier dans *Business Age* en 1999.

VJ en avait fait la couv – debout sur un sol nu, près d'un tas de pierres informes et de touffes d'herbes sauvages entourant ses chaussures cirées, avec la tour de Canary Wharf chichement éclairée en arrière-plan. En ce temps-là, il y avait encore pas mal d'espace et peu de preneurs.

L'intérieur du magazine comportait les profils d'une douzaine de fleurons de l'industrie, « les visages du nouveau millénaire ». Ces jeunes fonceurs aux dents longues avaient tous installé leur siège social dans les docks ou aux alentours. On y trouvait des friches urbaines jonchées de grues rouillées, de décombres et de mâts de charge en acier.

Dans l'interview, VJ avait fait allusion à ses nouveaux investissements. Il venait d'acheter tout un terrain, une zone près de Pudding Mill Lane, connue sous le nom de Cerf-Volant. Elle était nommée ainsi, car c'est exactement ce à quoi elle ressemblait vue du ciel – un quadrilatère divisé en quatre parcelles séparées par deux voies.

La partie restante appartenait à la société des Amis de Stratford, un groupe de quakers qui venait en aide aux nécessiteux. Un des côtés du bâtiment occupait une bonne partie de la photo de VJ à l'intérieur de la revue. Son mur était recouvert d'une peinture du logo, fade et écaillée, que l'on trouve sur les paquets de céréales des Quaker Oats – un homme d'âge mûr aux joues roses et grassouillettes, cheveux blancs dépassant de son chapeau noir, souriant béatement.

Je me souvenais très bien de cet article car on y précisait que VJ et Melissa allaient se marier. VJ avait déclaré qu'il investissait sur les terres de Stratford pour mettre en place un fonds fiduciaire pour ses futurs enfants.

Ça m'avait fait un mal de chien.

Je sortis à la gare de Stratford et marchai jusqu'à ce que je tombe sur un grand chantier.

Les JO allaient y être organisés l'année prochaine et la plupart des épreuves auraient lieu ici même, dans le cœur de l'East End. La construction battait son plein. Le stade de 80 000 places, le centre aquatique et ses 10 millions de litres d'eau, la sculpture commémorative en acier de 112 mètres de long en forme de toboggan... Un peu plus loin, sur la droite, les 2 800 appartements du village olympique avaient été érigés à partir de rien tandis qu'au-dessus de la station de métro se dressait le centre commercial Westfield qui ouvrirait bientôt ses portes – un bâtiment hybride entre paquebot de croisière échoué, parking et hangar d'aviation. La gare avait aussi été modifiée, avec de nouvelles extensions, des entrées et des passerelles.

Je me dirigeai vers le Cerf-Volant.

Le soleil brillait et une brise chaude soufflait doucement à travers le quartier. Ça puait le ciment mouillé, le métal brut et les produits chimiques. Une fine poussière flottait dans l'air. La propriété de VJ, entourée d'une très haute clôture faite de câbles en acier, était surmontée de barbelés et tapissée de pancartes d'une société de sécurité dont le logo affichait deux bergers allemands. Ça n'avait pas empêché les gens d'utiliser l'endroit comme dépotoir. La partie inférieure de la barrière s'affaissait sous le poids cumulé de meubles cassés et d'appareils ménagers irrécupérables.

La maison des Amis de Stratford se tenait à l'extrémité, un grand bâtiment marron tout carré doté de grandes fenêtres, d'escaliers métalliques et de passerelles. L'endroit avait l'air inhabité. Le genre de lieu où l'on s'attend à trouver des détritux un peu partout.

Un van blanc distribuant de la nourriture stationnait près de la façade de l'immeuble. Des hommes, pour la plupart des sans-abri vêtus de pardessus épais, y faisaient la queue en file indienne. Une fois qu'on leur avait distribué leurs repas, ils allaient s'installer dans l'édifice en empruntant une rampe d'accès.

En m'approchant, je me rendis compte du piètre état de la maison des Amis, avec ses murs fissurés et un grand nombre de vitres colmatées.

Je fis la queue avec les autres. Quelques clochards se retournèrent et me regardèrent de travers. Je ne leur en voulais pas. C'était moi l'étranger ici, avec mon costume-cravate. Une femme robuste d'une cinquantaine d'années, le front ruisselant de sueur, servait la soupe. Une forte odeur de curry se dégageait de l'énorme gamelle en acier placée sur le fourneau.

« Du pain ? » demanda-t-elle en tendant vers moi un petit bol en polystyrène. Dedans : une soupe épaisse et jaune avec quelque chose de très pâle flottant au milieu. Soit un morceau de pomme de terre bouillie, soit une boulette de riz.

« Non, merci. Le responsable est-il dans les parages ?

— Allez à l'intérieur et demandez Fiona. »

Malgré la hauteur de plafond et l'immensité de la pièce, ça sentait le renfermé et le moisi, et elle était plongée dans la pénombre. Les portes d'entrée et de sortie restaient béantes, comme la plupart des fenêtres, mais la lumière n'y pénétrait qu'en rais fortement concentrés et ne se dispersait pas.

L'entrepôt était vide, mis à part trois longues plaques de bois disposées sur des caisses d'emballage, le tout servant de tables à manger. Les quakers – la plupart habillés en jean et en tee-shirt – parlaient doucement entre eux. Quelques têtes se levèrent à mon passage et tous me saluèrent ou me firent un signe de bienvenue.

Je demandai à l'un d'entre eux où se trouvait Fiona. Il me montra le fond de la salle, où j'aperçus une femme maigrelette avec de grandes lunettes sorties des années soixante-dix. Assise toute seule, elle pianotait sur une machine à calculer et griffonnait des numéros sur un bloc-notes.

Je me présentai et lui expliquai que je voulais lui parler de Vernon James. Elle me demanda d'attendre un instant et m'invita à prendre un siège. Ses cheveux raides attachés en chignon étaient parsemés de mèches grises, ses mains râpeuses et calleuses laissaient apparaître de larges veines.

Elle portait une chemise d'homme avec un col boutonné qui s'effiloçait.

Derrière elle, l'artillerie des travaux de construction noyait le bruit des trains qui passaient. Au bout de quelques minutes, Fiona arrêta son travail.

« Vous assurez sa défense, n'est-ce pas ?

— Je fais partie de la défense, oui. »

Elle m'observa rapidement. Mes vêtements, mon allure, mon comportement. Avant même que mes yeux ne croisent à nouveau les siens, elle avait situé mon rang dans la hiérarchie.

« Comment va-t-il ?

— Ce n'est pas facile pour lui.

— J'imagine... » Sa voix était douce et calme.

« Nous avons tous été très surpris lorsque nous avons entendu les infos. Choqués, vraiment.

— Vous connaissez Vernon ?

— Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, il y a quelques années. Nous

le considérations comme un très bon ami pour toute notre communauté.

— Comment ça ?

— Il nous a toujours donné un coup de main. Par le biais de donations, de conseils et d'aides. Il avait toujours du temps à nous consacrer.

— Donc, pas seulement pour Noël, n'est-ce pas ? raillai-je.

— Les quakers ne fêtent pas Noël, Terry. Chaque jour est un jour spécial pour nous.

— Désolé, dis-je, sentant le rouge me monter aux joues.

— Ce n'est pas grave. La seule chose que les gens semblent connaître lorsqu'on évoque les quakers, ce sont les céréales. »

Je ris de bon cœur et elle se joignit à moi.

« Vernon n'était – n'est – pas l'homme d'affaires lambda, s'intéressant uniquement aux profits, continua-t-elle. Lorsqu'il a fait l'acquisition de terrains dans le coin, il est venu nous voir avant d'appeler les pelleteuses, afin de nous faire savoir ce qui se passait. Il a aussi loué un espace pour nous, pas très loin d'ici, afin que nous puissions poursuivre notre action. Peu de gens auraient fait une chose pareille. Il appréciait fortement nos valeurs, ce que nous accomplissons en ces lieux. »

Pas autant que la valeur de vos terres, pensai-je.

VJ avait perçu ces gens pour ce qu'ils étaient – décents, altruistes – et s'était servi de ses qualités ; les séduisant avec amabilité et charité, il s'était ensuite joué d'eux. Monsieur le Capitaliste Compatissant. *Mon cul, oui.*

« C'était bien de sa part, fis-je.

— Oui, exactement. Au fait, comment puis-je vous aider ?

— Nous effectuons des recherches sur les affaires commerciales de Vernon James. Les affaires qu'il avait en cours. Ce genre de choses. Il s'agit juste de questions de routine, vraiment. Nous vérifions quelques infos.

— OK ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— J'ai cru comprendre qu'il était en pleine négociation avec vous, afin d'acheter cet endroit ?

— Non, c'est faux.

— Ah bon ? C'est ce que je pensais.

— Il en a parlé avec nous, une fois, l'année dernière, lorsque nous lui avons fait part de nos velléités de vente. Mais ce n'est jamais allé plus loin que ça.

— Il ne vous a jamais fait d'offre ?

— Non.

— Ah... »

Le Débrouillard m'avait-il baratiné ?

« Ça nous a surpris qu'il ne le fasse pas. Le reste de ces terrains lui appartient. Et il aurait constitué l'acheteur idéal. La vente n'était pas seulement une question d'argent. Il fallait qu'on trouve la bonne personne. Ça fait plus de deux siècles que nous sommes à Stratford. Nous ne voulions pas de quelqu'un qui aurait uniquement voulu construire des logements de luxe. Nous désirions traiter avec quelqu'un qui se serait montré généreux envers la communauté. Quelqu'un qui perpétue nos traditions. Même si cela devait déboucher sur la vente de logements sociaux.

— Je comprends. Avez-vous trouvé cette personne ?

— Oui, je crois bien que oui.

— Qui ?

— Le contrat n'a pas encore été signé... Je ne peux donc pas vous en dire plus à ce propos. J'en suis désolée », dit-elle, poliment mais fermement.

De toute façon, j'étais venu ici pour des clous.

Je la remerciai pour le temps qu'elle m'avait accordé et ramassai mon sac.

Fiona me raccompagna dehors, en évoquant la période où la maison des Amis réservait ses lits aux enfants fugueurs ou aux femmes fuyant une relation houleuse. Stratford avait changé il y a quelques années, devenant plus huppé tandis que les grands docks s'étaient transformés en un centre financier mondial. De l'argent neuf avait emporté les anciens habitants, plus loin vers les frontières de l'Essex. Elle affichait un air triste lorsqu'elle en parlait. La bonne vieille époque semblait lui manquer. Elle se dérida cependant lorsqu'elle m'annonça qu'ils allaient déménager à Walthamstow une fois que la vente serait signée.

Je lui souhaitai bonne chance. Je le pensais vraiment. J'aimais ce qu'elle faisait. Les gens bien et authentiques étaient difficiles à dénicher, où que ce soit. Mais au XXI^e siècle à Londres, c'était devenu une espèce en voie de disparition.

« Pouvez-vous s'il vous plaît transmettre un petit message à Vernon de... notre part ? me demanda-elle, tandis que nous approchions de la sortie.

— Bien sûr.

— S'il vous plaît, dites-lui qu'il est constamment dans nos prières. »

Non, impossible que je lui passe ce genre de message. Il ne méritait pas la gentillesse de cette femme, ni celle de ces gens et encore moins leurs prières.

« Comptez sur moi. Je suis sûr que ça va le toucher. »

En revenant à la station de Stratford, je rallumai mon téléphone portable. Quelques instants plus tard, le thème de *X-Files* retentit. Cette sonnerie servait uniquement pour la réception d'appels masqués ou de numéros inconnus.

« Allô ?

— Terry Flynt ?

— Oui.

— Ahmad Sihl. Seriez-vous libre pour que l'on se rencontre ? »

Le gars que Janet avait surnommé « le meilleur avocat d'affaires de tout le pays » ne payait pas de mine. D'une manière générale, très peu de personnes dont la réputation n'est plus à faire ont un aspect physique qui va de pair avec leur notoriété.

Il en est de même pour les tueurs en série. Alors que l'on s'attend à voir un monstre, on se retrouve face à des gars comme Ahmad Sihl.

Imaginez un bouddha avec un fort accent écossais, engoncé dans un costume à fines rayures et vous ne serez pas loin du compte. Son corps tassé, gonflé et comprimé, compensait en circonférence ses insuffisances en taille et en stature.

Il me remercia d'être arrivé si rapidement, me demanda si je voulais quelque chose à boire, parla météo, puis me fit signe de m'asseoir sur la chaise en face de lui.

Il n'y avait pas de grosses encyclopédies juridiques dans son cabinet. En fait, il n'y avait pas de livres du tout – juridiques ou autre. Installé dans les étages supérieurs de la tour NatWest en plein cœur de la City, son bureau s'apparentait à une salle de marché, avec sur chacun des murs disponibles des écrans plasma branchés sur Bloomberg TV, CNN, BBC, le son coupé. Devant lui, un ordinateur avec quatre moniteurs diffusait des indices boursiers et le cours de certaines actions. Soit il contrôlait ses investissements, soit il se donnait une image, pour montrer à ses clients qu'il était de la même race qu'eux.

Il formula quelques banalités dont j'étais le sujet principal. Depuis combien de temps travaillais-je pour KRP ? Qu'avais-je fait avant cela ? Je me contentai de la version la plus récente de mon CV en guise de réponses.

Cela mit rapidement fin aux présentations, enfin presque. Pendant tout ce temps-là, je sentais qu'il me jugeait de long en large. Ses yeux, d'un brun si sombre qu'on ne pouvait en distinguer l'iris de la pupille, ne vous observaient pas franchement, ne stagnaient pas non plus, mais se déplaçaient en biais et en zigzags, à la recherche d'un endroit pour s'installer.

« Que vouliez-vous tirer de Dave Stratten ?

— Il ne vous l'a pas dit ?

— Il m'a juste dit que vous aviez posé des questions au sujet des terrains des quakers.

— Ce n'est pas la raison pour laquelle je suis allé lui rendre visite. »

Il attendait que je continue sur ma lancée, mais je ne savais pas trop comment m'y prendre. J'avais répondu sans vraiment réfléchir. J'aurais dû mentir. Si je lui débarrassais tout, cela aurait des conséquences désastreuses. J'avais gaspillé du temps pour des brouilles, pendant que son cher ami et meilleur client croupissait en prison. Pas question de lui dire la vérité. Jamais de la vie.

« C'est un peu gênant... », commençai-je.

À présent, ses prunelles avaient cessé de bouger et s'étaient fixées sur les miennes. J'observais ces deux dolines menant vers l'oubli. Le reste de son corps, lui aussi complètement immobile, ne présentait aucun tic.

« En fait, je donnais un coup de main à un collègue. Nous constituons une équipe soudée, nous les employés. Une de mes collaboratrices travaille actuellement sur une affaire. Le nom de David Stratten a surgi comme ça. Elle avait besoin d'en savoir un peu plus à son sujet. J'étais également curieux. Je lui ai donc proposé de vérifier certaines infos au sujet de ce Stratten. »

Sihl jeta un coup d'œil au téléphone gris sur son bureau. Il fit mine de l'atteindre, puis hésita et ramena sa main vers lui.

« Vous savez à quoi correspondent les initiales de KRP ?

— Kopf-Randall-Purdum ? »

Il secoua la tête.

« K-O - Ravage - Pillage. Comme dans : Mets tes parents K-O - Ravage tes amis - Pille donc leurs poches. Ça résume en gros la politique de votre firme, leur philosophie. Par conséquent, vous *n'étiez* pas en train d'aider un collègue, Terry. Ce sont des conneries. Si c'était le cas, vous ne seriez pas un de leurs employés. Vous seriez ailleurs, physiquement parlant. Vous bosseriez pour Amnesty International ou encore Les Petits Frères des pauvres... Ce genre d'endroit. Donc, laissez-moi vous poser à nouveau la question : que vouliez-vous tirer de David Stratten ? »

Il était trop tard pour être franc, et de toute façon j'aurais été pathétique si j'avais joué cette carte-là.

« OK. Une de mes collègues travaille sur une affaire liée à un truc que Stratten a fait pour le *Daily Chronicle*.

— Ça a quelque chose à voir avec Pepe Regan, le footballeur ?

— C'est ça.

— Et ?

— Nous sommes en pleine organisation de la défense de Vernon. Le procureur est connu pour ses fameux stratagèmes. Il va donc fouiller dans le CV de toutes les personnes qui ont croisé Vernon par le passé – tout spécialement les associés douteux ayant des relations louches avec le sexe et les malversations. Stratten a été enquêteur pour les tabloïds et autres journaux populaires. »

Je fis une pause pour observer sa réaction. Jusqu'ici, je n'avais pas perdu son attention. Même si je survolais quelque peu le sujet, inventant au fur et à mesure que je parlais.

« Pour éviter les mauvaises surprises, j'ai pris l'initiative de vérifier les faits et gestes de ce Stratten, afin de me faire une idée. Il faut anticiper sur tous les plans, même s'il s'agit de petites pistes. »

Sihl se repositionna dans sa chaise, joignit les mains et les posa sur sa bedaine.

« Il n'y a rien qui le relie à Vernon. J'ai moi-même employé Dave. Tout est parfaitement légal.

— Je ne le savais pas, jusqu'à ce matin. »

Pendant quelques secondes, il réfléchit à ce que je venais de lui dire, puis se rapprocha de son bureau à l'aide de sa chaise à roulettes.

« Dans tous les cas de figure, c'est tout sauf pertinent.

— Stratten aurait pu être un électron libre capable de nous faire trébucher. Il s'avère qu'il n'en est rien, mais il vaut mieux prévenir que guérir, non ? »

D'un nouveau coup de roulettes, il recula.

« Qu'avez-vous pensé de Dave ?

— C'est un branleur. »

Sihl sourit. « Ça, c'est un fait. »

Je jetai un coup d'œil derrière lui et contemplai la vue. C'était ma météo préférée à Londres. Pas trop chaud, mais loin de faire froid, avec un ciel bleu et un soleil qui dardait ses rayons. Les gens semblaient détendus.

« Pourquoi m'avoir raconté des conneries, Terry ? »

Là, maintenant, je pouvais lui dire la vérité.

« J'avais peur que ça vous paraisse trivial – que vous preniez ça pour du temps perdu.

— Mais c'est de ça qu'il s'agit.

— Non, c'est faux. »

J'avais besoin de sauver un brin de réputation. Je ne pouvais pas le laisser penser que je constituais le maillon faible ayant passé trois heures facturées sur des recherches futiles...

« Vous n'avez pas trouvé ça étrange que Stratten se fasse cambrioler le jour

même où vous deviez le rencontrer ?

— Ça ne m'a même pas semblé louche. Dave a brûlé beaucoup plus de ponts qu'il n'en a traversé. Il a une liste d'ennemis tellement longue qu'ils ont probablement créé un syndicat. Il a de la chance de n'avoir eu que du matériel volé cette fois-ci.

— Cette fois-ci ?

— Stratten a déjà été frappé jusqu'au sang, des lascars lui ont mis des flingues sur la tempe, des haches sur la nuque. On l'a même pendu par les pieds du haut d'un pont. Je suis sûr et certain qu'il a mérité tout ça. Comme vous l'avez si bien dit, c'est un branleur.

— Pourquoi l'avoir employé alors ?

— Il fait bien son boulot. Il est loyal jusqu'à un certain point – tant qu'on le paie. »

L'espace d'un instant, j'eus une pensée pour Swayne. Je devais le voir le jour suivant, pour une rencontre avec les employés de l'hôtel.

« Stratten avait des infos pour vous, au sujet du deal avec les quakers, dis-je.

— C'est exact. Mais il s'agit d'une des premières choses que Vernon a rayées de la liste lorsqu'il a fait allusion aux suspects dans cette histoire.

— Pourquoi ?

— Il ne s'agissait pas d'une affaire de grande valeur, répondit-il.

— C'est pourtant juste à côté du village olympique...

— Et Vernon possède déjà tous les terrains environnants, sourit Sihl. Ça ne veut pas dire qu'il ne désirait pas faire l'acquisition de la parcelle des quakers. Bien sûr qu'il était intéressé. Il l'a toujours été. Il a passé la moitié des deux dernières années à se rapprocher d'eux, s'est montré très généreux avec l'auberge populaire qu'ils dirigent à cet endroit.

— Pour leur passer de la pommade ?

— Bien évidemment. Pour quelle autre raison aurait-il fait ça ? Il savait que, tôt ou tard, ils seraient vendeurs. L'immeuble est sur le point d'être détruit. Malheureusement, les quakers ne pensent pas vraiment à l'argent. Ils voulaient un acheteur faisant honneur à leur héritage dans le quartier d'une certaine manière.

— À l'éthique reconnue ? »

Sihl fit la grimace. « Vous êtes futé, Terry. »

Qu'avais-je donc dit pour mériter cette remarque ? Je le laissai croire que j'étais aussi perspicace qu'il voulait bien l'entendre.

« Vernon était l'homme providentiel pour cette maison des Amis. Sauf qu'ils ont reçu une offre d'un certain Hal Peterson. Un promoteur canadien. Il

représente ce qu'on nomme dans le jargon immobilier “un flippeux”. Il achète des propriétés, les fait rénover, pour ensuite les revendre afin de réaliser un profit.

— Exactement le type d'acheteur que les quakers refusent de voir à leur porte.

— En théorie, oui. Sauf que Dave a découvert que Peterson est un quaker. Il a étudié dans une école de quakers ici, en Angleterre. Il était camarade de classe avec un des gars du conseil d'administration. Son offre s'élevait à 3,5 millions de livres et il a garanti qu'il construirait une douzaine de logements à loyer modéré. Si vous voulez mon avis, l'offre était bien trop élevée.

— Combien Vernon était-il prêt à payer ?

— Il n'avait pas l'intention de dépasser 1,75 million de livres. Mais il *était* sur le point de rencontrer le conseil d'administration et allait garantir la construction d'une nouvelle maison des Amis. Beaucoup plus petite, mais gratuite pour les quakers.

— Très généreux de sa part...

— Très intelligent aussi. Les quakers ne sont pas naïfs. Ils savent très bien qu'ils ont affaire à des requins. Mais la maison des Amis aurait coûté moins cher qu'un lot de logements abordables.

— En d'autres mots, il était plus probable qu'elle soit effectivement construite.

— Exactement... Enfin, en *supposant* qu'elle soit construite un jour...

— Vernon avait vraiment l'intention de vendre les terrains ?

— Bien sûr. Sa part du Cerf-Volant représente actuellement plus de vingt fois la somme qu'il a investie.

— Il allait tout simplement attendre tranquillement, jusqu'à ce que le prix lui convienne ?

— Oui. »

Je me demandai ce que penserait Fiona Grant de notre conversation.

Une belle paire de salopards, pensai-je. VJ le manipulateur, Sihl le médiateur. Quel couple. Ils allaient bien ensemble. Je gardai mes pensées pour moi, souriant et acquiesçant. Je repensai à ce que Stratten avait dit avant que je ne quitte sa maison – que VJ était coupable, et que Sihl le savait très bien. J'aurais pu parler maintenant, mais cela n'était pas du tout la chose à faire. Cela aurait poussé Sihl à me demander si j'étais d'accord avec Stratten. Il aurait observé tous mes tics et aurait immédiatement lu dans mes pensées.

Il scruta sa montre.

« J'ai un rendez-vous à présent. Mais merci d'être passé me voir.

— Ce fut un plaisir. »

Au moins, ça avait été un plaisir de contempler la vue. Il se leva et me raccompagna jusqu'à la porte de son cabinet, en continuant à papoter et à me questionner tandis que nous marchions côte à côte. Où est-ce que je vivais ? Est-ce que je faisais des balades le long du fleuve, près de Battersea Embankment ? C'est ce qu'il faisait avant, quand il vivait là, il y a de nombreuses années. Puis, alors que je m'apprêtais à sortir, il plaça brusquement sa main charnue sur mon épaule.

« Une dernière chose... Comment était Vernon, à l'époque ?

— Quand ça ?

— À Stevenage. »

Je m'étais attendu à une variante de cette question dès qu'il avait ouvert la bouche. Je savais que VJ lui avait parlé de moi. Sihl ne m'avait pas fait venir pour parler de Stratten. Il voulait voir de quel bois j'étais fait, afin de savoir si je ne constituais pas un sérieux handicap.

« C'était mon meilleur ami », répondis-je.

Enfin à la maison et à l'heure pour le dîner. J'aurais dû être content de me retrouver là avec ma petite famille, mais j'étais trop épuisé pour apprécier cet instant. Mes allées et venues m'avaient exténué, et je n'avais récolté pour mes efforts qu'un tas de questions sans réponses, ainsi qu'une bonne couche de doutes et une migraine à me faire exploser le crâne.

Les enfants assuraient la conversation. D'ordinaire, Karen et moi prenions, chacun notre tour, le rôle d'arbitre pour cela, afin que le volume ne soit pas trop élevé et que le tapage soit gérable et civilisé. Mais aujourd'hui, ils avaient carte blanche. Ils étaient tout excités car les vacances de Pâques démarraient dans une semaine.

Karen, aussi fatiguée que moi, avait eu une rude journée, assurant la comptabilité de l'entreprise pour la vérification fiscale annuelle. Après les préparatifs pour Noël, il s'agissait de la période la plus stressante de son travail, car le budget devait être équilibré et les comptes bancaires à jour. J'eus une pensée pour Stratten qui s'était fait escroquer par ces faux inspecteurs des impôts et j'allais en parler à Karen. Mais je ne le fis point car je ne voulais pas lui couper la parole.

Le dîner se composait de plats préparés que nous stockions dans le réfrigérateur pour les soirs où aucun d'entre nous n'avait envie de cuisiner. Le délice précuit de ce soir : hachis parmentier et jardinière de légumes.

Amy monopolisait le temps de parole. Elle était à cette période de sa vie où tout ce qu'elle disait se transformait en véritable questionnement. Elle désirait savoir pourquoi les choses étaient ce qu'elles sont en ce bas monde ; comment elles fonctionnaient, pourquoi nous avons besoin de tout cela, comment nous vivions avant qu'elles ne débarquent.

Nos réponses se devaient d'être toujours pertinentes. Elle n'acceptait pas les raccourcis ou les paroles dans le vide, et malheur à celui ou celle qui lui répondrait de manière condescendante. Je me disais qu'elle ferait un bon avocat

dans un futur éloigné ou, à défaut, un bon policier.

« Papa ? *Paapaaaa* ? »

Qu'avais-je donc manqué ? Je dévisageai Karen, qui elle aussi m'observait. Amy lui avait a priori posé une question qu'elle avait déviée vers moi, chose qu'elle faisait toujours lorsqu'elle ne voulait pas être la seule à dire non.

« Je peux avoir un iPhone ? »

— Pourquoi veux-tu un iPhone ?

— Pour parler avec mes amis.

— Tu ne leur parles pas à l'école ?

— Je ne suis pas à l'école, *là*.

— Nous avons un téléphone à la maison. Tu peux leur téléphoner après dîner.

— Comment pourrais-je leur téléphoner sans avoir leurs numéros ?

— Tu n'as pas leurs numéros notés quelque part ?

— Nan.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je n'ai aucun endroit pour les stocker. Si j'avais un iPhone, j'aurais un endroit où je pourrais les enregistrer. »

Karen et moi échangeâmes un rictus face à la logique de notre fille.

« Pourquoi est-ce que ça doit être forcément un iPhone ? demanda Karen.

— Sophie en a un. »

Le contraire m'aurait étonné. Sophie Colvin était sa meilleure amie. Ses parents en avaient fait une enfant pourrie gâtée.

« Nous allons t'acheter un téléphone, Amy. Mais pas pour l'instant. Tu n'en as pas besoin, dis-je.

— Bien sûr que si !

— Bien sûr que non. Et tu n'as pas besoin d'un iPhone. Je n'ai pas d'iPhone, ta mère non plus.

— Mais tu n'es pas sur Facebook, hein ?

— *Facebook* ? Quel rapport avec cet iPhone ?

— Si j'avais un iPhone, je pourrais avoir un compte Facebook.

— Avant treize ans, tu n'as pas le droit d'avoir un profil Facebook.

— Si, je peux.

— Comment ?

— Je peux faire semblant. »

Karen ne put s'empêcher de pouffer. Je ne trouvais pas cela drôle.

« Enfin Amy, il ne faut pas mentir. Tu le sais très bien. C'est mal.

— Mais *Ray*, lui, il est sur Facebook ! »

Karen et moi regardâmes Ray. Il affichait la posture de celui qu'on avait pris la main dans le sac.

« C'est vrai ça ? » lui demanda Karen.

Il n'eut pas la force de subir nos regards. Il baissa la tête, l'air contrit, tout pensif.

« Depuis combien de temps es-tu sur Facebook ? » lui demandai-je avec insistance.

Ray fixa longuement son assiette, sans rien dire.

« Réponds à ton père, Ray, fit Karen.

— Environ un an », murmura-t-il.

En d'autres termes, depuis qu'on lui avait acheté son ordinateur. Quand avait-il commencé à faire des coups en douce ? Et pourquoi ne nous avait-il pas demandé la permission de s'inscrire sur Facebook ? J'éprouvai de la colère, mais ma surprise et ma peine étaient plus intenses. Nous qui pensions être des parents tolérants, généreux...

« Tous mes amis Facebook sont réels. Tous sont dans mon école. Je connais les dangers à propos des pédophiles qui se font passer pour des ados, si c'est ce qui vous inquiète. »

Et voilà pour notre conception de la protection parentale, pensai-je. Karen était sidérée.

Bien heureusement, cette partie de la conversation échappa à Amy qui, pourtant, n'en perdait pas une miette.

« On parlera de ça plus tard, Ray, fis-je. Termine ton repas et va dans ta chambre. »

Ray dévisagea Amy de son regard le plus irrité puis se remit à ingurgiter son hachis. Nous mangeâmes en silence pendant quelques instants.

« Alors, je peux avoir un iPhone ? » redemanda Amy.

Karen laissa échapper un rire furtif.

« La seule raison pour laquelle tu veux un iPhone, c'est parce que Sophie en a un, n'est-ce pas ? » lui demandai-je calmement.

Elle hocha la tête.

« Eh bien, c'est la *pire* raison de vouloir quelque chose, Amy. De plus, Sophie ne sera pas ton amie pour toute la vie. En fait, les amis que tu as en ce moment ne le seront plus d'ici quelques années. Aucun d'entre eux. Tu sais pourquoi ? Parce que l'amitié, ça ne dure jamais. OK ? »

Amy en eut le souffle coupé. Elle me fixa de l'autre bout de la table, sans cligner des yeux.

Puis son visage se fripa et sa peau se plissa. Elle ferma les paupières et poussa

un long gémissement en guise de sanglot. Quelques instants plus tard, elle se mit à crier de toutes ses forces, de manière incontrôlable.

Karen se leva et l'entraîna hors de la pièce, se retournant uniquement pour me lancer un regard noir.

Ray finit rapidement son dîner et s'en alla dans sa chambre sans dire le moindre mot.

Je me retrouvai seul à table, avec la vaisselle sale.

Je n'avais pas voulu lui faire de la peine. Je me sentais vraiment mal.

Mais je pensais tout ce que je lui avais dit, jusqu'au dernier mot.

Le matin suivant, j'avais rendez-vous avec Swayne dans le hall du Blenheim-Strand. Assis à une table près de l'accueil, avec une cafetière familiale en face de lui, il était encore vêtu d'une de ses tenues de prêt-à-porter – trois nuances de bleu artificiel, avec une cravate rayée assortie. Il me lança un sourire dédaigneux lorsqu'il me vit.

Commençons par le commencement.

« Donc, tu es au courant pour Cambridge ?

— Bien le bonjour à toi aussi, Terry. »

J'avais envisagé de ne pas parler de cela mais je savais que Swayne avait son propre agenda et je voulais savoir ce qu'il tramait.

« Tu vas me causer des problèmes avec ça ? lui demandai-je.

— Pas davantage que ce que tu as déjà causé.

— C'est-à-dire ?

— Lorsqu'on donne son numéro de sécurité sociale à quelqu'un, c'est toute sa vie qu'on lui livre sur un plateau.

— Donc, ils savent chez KRP ?

— Tu penses qu'une firme de ce calibre n'effectue pas de vérifications sur les antécédents des gens qu'elle emploie ? D'habitude, ça se fait entre le premier et le second entretien d'embauche. »

J'avais débarqué comme intérimaire et n'avais jamais eu à faire de second entretien, encore moins un *premier* – enfin, pas de manière formelle. J'avais rencontré Janet, nous avions parlé des bases du travail et le tour avait été joué. Aucune question tordue. J'avais par ailleurs commencé sur-le-champ. Swayne était allé à la pêche aux informations, sans aller plus loin que ça.

« Kopf t'a demandé de te rencarder sur moi ?

— Non. Mais c'est sûr qu'il a fait son enquête.

— Dans ce cas-là, pourquoi suis-je toujours en place ?

— Ça doit être grâce à ta personnalité si charmante. »

Nous étions là pour interroger les membres du personnel qui avaient fait des déclarations en tant que témoins, ainsi que pour visiter tous les endroits que VJ avait foulés, en commençant par la suite 18 jusqu'au bar Circle du onzième étage. C'était pratique courante pour la défense et l'accusation de se faire une idée de la scène de crime. Notre guide serait le chef de la sécurité de l'hôtel, la troisième personne à avoir vu le corps, après les femmes de chambre. C'est lui qui avait appelé la police. Il arriva pile à l'heure, saluant Swayne en premier.

« Hola Andy. *Cómo estás ?* »

— *Muy bien, Albert* », répondit Swayne en se levant. Ensuite, il fit les présentations. L'homme s'appelait Albert Torena.

« Merci beaucoup pour votre aide, monsieur Torena. Je sais que vous êtes très occupé, nous allons faire aussi vite que possible.

— Pas de problème. Appelez-moi Albert, s'il vous plaît. »

C'était un type soigné, basané, la tête rasée, avec des lunettes sans monture et un bouc si net qu'on avait l'impression qu'il était photoshopé.

« Je ne savais pas que vous et Andy vous connaissiez.

— Ça fait déjà quelques années, dit Torena en lançant un sourire à Swayne.

— Nous commençons la visite ? »

Il nous guida dans le hall en trottant légèrement devant nous, la poitrine bombée, le menton en avant, les pieds écartés, à l'instar d'un canard particulièrement imbu de sa personne. Il salua chaque membre du personnel qu'il croisa – les femmes de ménage, les serveurs, les serveuses, les grooms et les réceptionnistes. Tous lui répondirent par un geste ou un petit mot.

L'entrée était spacieuse, en marbre crème veiné de rouge, avec comme pièce maîtresse un lustre immense suspendu telle une stalactite de glace à plusieurs étages de verre et de lumière. Fixé au mur un écran plasma géant était branché sur Sky News.

Nous atteignîmes une verrière haute de huit étages, dont la disposition était pratiquement la même que celle du navire de croisière que Karen et moi avions pris pour notre lune de miel.

Torena nous fit entrer dans l'ascenseur VIP, très minimaliste, noir, mat, avec juste une fente sur le côté. Il expliqua avec fierté son mécanisme avancé, nous montrant les deux types de cartes délivrées aux invités – noire pour les riches, blanche pour le reste. La sienne était bleue.

L'ascenseur arriva.

La suite 18 sentait toujours l'alcool, mais l'odeur ne prenait pas trop à la gorge. Son acidité et son âpreté s'étaient dissipées.

La seule présence policière se manifestait par le biais de piquets et de scotch épais bleu et blanc isolant une partie du salon et la zone près de l'escalier où Evelyn avait rencontré la Grande Faucheuse. Le cœur de la scène de crime, c'était le minibar laissé tel quel, avec ses portes ouvertes. Le verre brisé jonchait encore la moquette. La table basse avait été débarrassée de ses fleurs et du champagne. Des morceaux rectangulaires de cuir avaient été découpés dans l'assise et les accoudoirs du canapé, ce qui exposait son rembourrage blanc.

Nous nous dirigeâmes vers la chambre à coucher. Aucun changement depuis notre dernière visite, à part cette poussière grisâtre désormais installée comme du givre sale sur toutes les surfaces.

Torena nous expliqua où le corps avait été étendu sur le lit, ainsi que les détails de la visite de la police et des médecins. J'écoutais à moitié en prenant quelques notes.

« Je ne sais pas ce qu'il y a avec cet endroit, il s'y passe toujours de drôles de choses, fit Torena en quittant la chambre.

— Comme quoi ?

— Oh, vous savez – des soirées qui dégénèrent. Il y a beaucoup de musiciens, de banquiers et de footballeurs qui réservent ici. Pour ce qui est des agissements barbares, les pires, ce sont les banquiers. Ils se comportent comme des gamins gâtés chargés aux stéroïdes.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

— Depuis que l'endroit a ouvert ses portes. Trois ans.

— Aucun décès ?

— Quelques gros accidents évités de justesse. La mort a juste frappé le poteau. Il rigola de sa propre blague. Toute la suite va devoir subir un réaménagement. Nous avons reçu plusieurs demandes de personnes qui veulent loger ici. Les gens sont malades, non ? »

Lorsque nous prîmes l'ascenseur pour descendre, j'aperçus la caméra de sécurité ronde incrustée dans le plafond.

« Qu'en est-il des problèmes liés aux caméras de surveillance lors de la nuit du meurtre ? demandai-je.

— Les plombs ont sauté et ont endommagé les caméras vers 19 heures. L'équipe de maintenance a parlé d'une surcharge électrique. »

Cela arrivait également dans notre appartement. Lorsque Karen branchait le sèche-cheveux dans une multiprise, le courant se coupait instantanément dans la salle à manger.

« Vous n'auriez pas pu réenclencher le disjoncteur ? »

C'est ce que nous faisions à chaque fois.

Torena gloussa. « Si on vous demande, ce n'est pas moi qui vous l'ai dit, OK ?

— Très bien.

— Le courant a été coupé partout – excepté pour les caméras du club la Casbah et du casino. L'équipe de sécurité, qui observait les écrans à l'étage au-dessus, a appelé la maintenance. Ils leur ont dit : “On vient régler votre problème, mais vous allez devoir payer un supplément car ce n'est pas compris dans votre contrat.” Pour économiser de l'argent, la direction de l'hôtel n'avait pas pris de contrat vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'équipe de surveillance a téléphoné au directeur de l'hôtel. Lorsqu'il a su que les caméras du casino fonctionnaient toujours, il a dit qu'on pouvait attendre jusqu'au lendemain. La seule chose qui compte pour lui, c'est le casino. C'est là que l'hôtel fait le plus gros de son chiffre d'affaires. Le contrat d'entretien a été amélioré depuis, bien évidemment.

— Quel était le problème avec les caméras ?

— Comme vous l'avez dit, problème de disjoncteurs. Tout ce qu'ils ont eu à faire c'est de remettre en place le circuit d'alimentation et tout s'est remis à fonctionner comme auparavant. Rien que nous n'aurions pu faire sans eux.

— Dans ce cas-là, pourquoi n'avez-vous rien fait ?

— C'est le règlement. Nous n'avons pas le droit de toucher aux boîtes à fusibles. C'est pour cette raison que nous payons des électriciens.

— Puis-je voir ces boîtes à fusibles ? »

Elles se trouvaient dans une pièce au sous-sol. Derrière une grande porte grise. Il entra le code sur le pavé numérique.

1-2-3-4

À l'intérieur, encore plus de gris – murs, sol, plancher, plafond. Les boîtes à fusibles se situaient dans des armoires métalliques, recouvertes de codes alphanumériques dessinés au pochoir. Un faible bourdonnement en sortait. Le bruit me faisait penser à celui des ruches au cœur de l'été.

1-2-3-4

Il ouvrit l'une des armoires et me montra deux rangées de disjoncteurs agrémentés de manettes bleu foncé et l'interrupteur du panneau électrique général.

« Donc, les caméras du casino et de la boîte de nuit fonctionnaient, mais toutes les autres étaient en panne ?

— C'est ça.

— Bizarre. Les caméras fonctionnent toutes à partir du même circuit d'alimentation. Normalement, elles auraient dû s'arrêter toutes en même

temps... »

Torena haussa les épaules.

« Le personnel de maintenance a dit quoi exactement ? insistai-je.

— Surcharge du système.

— C'est tout ?

— Ouais.

— Et la police ? Qu'a dit la police ?

— Ils ont parlé au personnel de maintenance, qui leur a dit la même chose, je suppose.

— Donc, toutes les caméras de surveillance tombent en panne le soir où quelqu'un se fait assassiner, et la police n'a pas tiqué ? »

Il haussa à nouveau les épaules.

« Qui connaît les codes d'accès ?

— L'équipe de sécurité et la direction.

— C'est tout ?

— Oui.

— Les codes ont-ils été changés récemment ?

— Non. »

Je vérifiai en pianotant sur le clavier de la porte du placard. Elle s'ouvrit avec un déclic. Torena prit un air suspicieux.

« 1-2-3-4 est un code prérégulé utilisé régulièrement. N'importe qui pourrait entrer ici et couper l'alimentation. »

La salle de bal était préparée pour un quelconque dîner de gala. Une femme de ménage passait la cireuse sur le carrelage près de l'entrée, tandis que plusieurs serveurs recouvraient les tables rondes de nappes d'une blancheur étincelante.

Au fond de la salle, les techniciens installaient les câblages des micros sur le lutrin, ainsi que des filtres pour les projecteurs.

Tout ce va-et-vient était supervisé par une brunette à la taille fine habillée d'un tailleur bleu foncé. Elle se tenait au milieu de la pièce, porte-bloc à pince entre les mains et lunettes de lecture perchées sur le bout du nez.

Torena nous la présenta comme étant la coordinatrice du banquet.

Nous nous serrâmes la main et échangeâmes quelques amabilités d'usage. Puis, spontanément, elle nous raconta en quoi consistait son travail. Elle s'occupait des gros événements pour l'hôtel, depuis la planification jusqu'à l'exécution.

« Avez-vous travaillé pour la cérémonie consacrant la “personnalité éthique de l'année” ? lui demandai-je.

— Oui, c'est moi qui ai mis en place cette soirée.

— Étiez-vous présente lors de la soirée ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous avoir vu une femme habillée d'une robe verte, cette nuit-là ?

— Non.

— À peu près ma taille, blonde, cheveux longs ?

— Il y avait beaucoup de monde ce soir-là, mais je ne me souviens de personne habillé en vert.

— Et Vernon James ? Vous savez de qui je parle ?

— Oui.

— Vous vous souvenez de lui ?

— Bien sûr. Il a prononcé le discours. »

J'étudiai le plan de table pour le dîner organisé lors de cette fameuse soirée. Vingt et une tables, la plupart à l'arrière, quelques-unes devant.

« Ça ne vous dérange pas si je vérifie quelque chose à partir de l'estrade ?

— Allez-y. »

Debout devant le pupitre, j'examinai la salle de bal. Comme je l'avais prévu, c'était impressionnant, même en plein jour. Le plafond satiné de noir soutenait une demi-douzaine de lustres en forme de bateau.

Dans ses déclarations à Janet et Christine, VJ avait dit qu'il avait vu, du coin de l'œil, Fabia à sa droite. J'essayai de regarder droit devant moi, tout en conservant ma vision périphérique. Je ne pouvais pas vraiment voir les tables situées sur la droite. Elles étaient trop éloignées de la scène, d'au moins trois bons mètres. Lorsque VJ s'était tenu ici, il faisait beaucoup plus sombre, et les éclairages voilaient probablement sa vue. Sans compter sa myopie et ses lentilles de contact. Comment aurait-il bien pu voir Fabia ? Impossible, à moins qu'elle ne se soit trouvée dans sa ligne de mire – donc assise ou debout *entre* les tables et l'estrade.

Les boîtes de nuit ne font jamais bon ménage avec la lumière du jour. La Casbah ne faisait pas exception à la règle. Gratifiée d'un quatre sur cinq dans les guides londoniens, elle était pourtant lugubre et déprimante.

Swayne et moi nous assîmes dans la cabine VIP où VJ s'était installé. En bas, sur la piste de danse, une jeune femme à genoux décollait des chewing-gums à l'aide d'un couteau.

Je regardai à travers la vitre, en direction de Sea Containers House et de la tour Oxo de l'autre côté de la rivière. Puis je revins à la réalité et à cette odeur

d'alcool aigre-douce, de parfum et de sueur rance. Je remarquai les fissures et autres entailles sur la table, la crasse sur les cordons en velours rouge tout autour des cabines ainsi que les taches sur les sièges. Je compris pourquoi le lieu ne pouvait obtenir d'étoile supplémentaire.

Swayne s'occupait des entretiens, qui s'avéraient quasiment tous inutiles à cause de l'absence de vidéos de surveillance. Il fallait pourtant qu'on continue, pour la forme. Mais cela sentait le point de non-retour pour VJ. La personne avec qui nous désirions vraiment nous entretenir figurait à la fin de la liste : le fameux serveur ayant livré le champagne dans la suite 18 à 1 heure du matin, Rudy Saks ; la dernière personne à avoir vu Evelyn en vie.

Les témoins se présentèrent individuellement, dans l'ordre, et répétèrent ce qu'ils avaient dit dans leurs déclarations.

Quatre serveuses. Suédoise, tchèque, polonaise et turque.

Les histoires nous furent racontées par fragments aléatoires, dans un ordre variable selon la personne interrogée.

La Tchéque avait vu VJ et Evelyn parler ensemble en passant à côté d'eux pour aller déposer des verres vides au bar. Elle n'avait pas entendu ce qu'ils se disaient, seulement remarqué le grand homme noir parler à la blonde. L'air embarrassé, elle nous déclara qu'il n'y avait pas beaucoup de Noirs dans le club ou à l'hôtel. Swayne lui dit de ne pas s'en faire. Il lui montra les clichés. Celui de VJ en premier, puis deux photos d'Evelyn – la signalétique post mortem, et le selfie d'elle en robe courte qu'elle avait posté sur Facebook.

Elle les identifia formellement comme le couple qu'elle avait vu.

Nous la remerciâmes pour le temps qu'elle nous avait accordé.

Les deux témoins suivants racontèrent plus qu'elles n'en avaient vu.

La Turque avait manqué de trébucher sur VJ et Evelyn lorsqu'ils se trouvaient à terre. Elle pensait qu'ils étaient tous les deux bourrés et qu'ils se roulaient par terre comme des « amoureux au milieu d'un pré ».

Elle les trouvait tous les deux très vulgaires, mais en fait « typiquement anglais ».

Après son départ, je dessinaï une petite étoile à côté de son nom. On pourrait l'utiliser à la barre des témoins pour expliquer pourquoi VJ avait tant de traces d'ADN d'Evelyn sur lui, et vice versa. Exactement ce que Christine voulait – une preuve de l'accusation qu'elle pourrait transformer et utiliser afin d'assurer la défense.

Le prochain sur la liste, c'était Rudy Saks. Je lus une nouvelle fois son témoignage. Minutieux et précis, il était absolument accablant.

Torena apparut dans la boîte de nuit.

« Désolé, les gars. Je viens juste d'apprendre que Rudy Saks a téléphoné ce matin pour se faire porter pâle. Il ne viendra pas aujourd'hui. »

Notre dernier arrêt était le Circle. Le bar de l'hôtel était une imitation de pub de campagne, avec un intérieur de style Tudor et des murs en plâtre irrégulier. Il y avait une fausse cheminée, des fauteuils en cuir rembourrés avec des repose-pieds, une petite bibliothèque et un piano droit. De grandes chopes en étain étaient suspendues au-dessus du bar, et la carte des boissons écrite à la craie sur un tableau – bières, vins et spiritueux.

Le barman allait parfaitement avec le décor. Il se nommait Gary Murphy. Rosâtre, dodu et chauve, il exhalait une hospitalité chaleureuse que l'on croise rarement à Londres.

« Racontez-nous ce qui s'est passé cette nuit-là, s'il vous plaît, lui demanda Swayne après que nous fûmes installés et que nous eûmes échangé les politesses d'usage.

— Tous les deux sont arrivés avant minuit, répondit-il avec un accent australien.

— Cet homme ? » Swayne lui montra la photo signalétique de VJ.

« Ouai, c'lui-là. Il s'est pointé avec une poulette. Ils se sont installés juste là-bas, dans le coin près de la fenêtre, dit-il en pointant du doigt une table pour deux tout au fond de la pièce. Je me souviens de sa commande bizarroïde. Il a demandé un verre de vin blanc pour la dame, et de l'eau pour lui. Sauf qu'il m'a indiqué discrètement de faire comme si je lui servais un grand verre de vodka. Il a dit qu'il me paierait le prix d'une vodka. Et c'est ce qu'il a fait – il a même lâché un bon pourboire.

— Comment était-il ? Bourré, sobre ? demanda Swayne.

— Un peu bourré. Chancelant. Il essayait de tenir debout. Par contre, ses vêtements étaient dans un sale état. Surtout sa veste, toute trempée et crasseuse. »

Je jetai un coup d'œil à sa déclaration. Elle était courte, à peine deux pages.

« Ce n'est pas ce que vous avez déclaré à la police, lançai-je.

— Ils ne m'ont pas posé cette question.

— Continuez, lui souffla Swayne.

— Il avait... heu... des marques sur le visage. Des éraflures sur la joue. Assez profondes. Avec du sang. »

Ça non plus, ça ne figurait pas dans sa déclaration. C'était tout bon pour nous et mauvais pour l'accusation. Cela prouvait que VJ disait vrai lorsqu'il avançait qu'Evelyn l'avait griffé dans la boîte de nuit. L'inspecteur Fordham avait pris en note les témoignages du barman et de Rudy Saks en évitant les questions

sur l'apparence physique de VJ. Pourquoi ?

« Lui avez-vous demandé pourquoi il était dans cet état ? questionna Swayne.

— Non. Faut être discret ici. Je l'ai juste servi.

— Comment se comportaient-ils tous les deux ? »

Son front luisant se plissa à partir de ses tempes et se creusa en plein milieu.

« Se disputaient-ils ou étaient-ils de bonne humeur ? insista Swayne.

— Je les ai pas vraiment trop observés car je rangeais mon barda. Mais chaque fois que je le faisais, ils semblaient proches – intimes. Ils se faisaient des messes basses, se penchaient au-dessus de la table, se regardaient dans le blanc des yeux – ce genre de choses, si vous voyez ce que je veux dire. »

Swayne sortit la photo d'Evelyn dans sa robe verte et la lui montra. « C'était elle ?

— Nan.

— Non ?

— C'était pas elle, mec. »

Jusqu'à ce moment précis, j'avais cru Swayne lorsqu'il affirmait se foutre de cette affaire. Il avait survolé l'ensemble du processus avec une indifférence en béton. Mais ce qui venait de tomber dans son oreille l'avait – tout comme moi – réveillé, voire secoué.

« Vous en êtes sûr ? Regardez la photo encore une fois, continua-t-il.

— C'était *pas* “celle-là”.

— Vous l'avez identifiée à partir de cette photo, fit Swayne en levant le cliché signalétique post mortem.

— Non, c'est faux. Ce que j'ai dit au flic, c'est : “Ça aurait pu être elle.” Jetez un œil à mon témoignage. C'est indiqué dessus. J'ai relu plusieurs fois chaque mot avant de le signer. »

Je vérifiai sa déposition. C'était exactement ce qu'il avait déclaré lorsque Fordham lui avait montré la photo d'Evelyn prise sur la scène de crime.

Ça aurait pu être elle, oui.

Fordham ne lui avait pas demandé de confirmer ou de préciser sa réponse. Il avait loupé le coche. Et nous aussi. Tout comme l'accusation.

« À quoi ressemblait *donc* la femme qui est venue ici, alors ? lui demandai-je brusquement.

— Je n'ai pas bien vu son visage, mais elle était blonde – fine, avec des cheveux raides. Et elle portait cette *robe*-là. *Ça* je m'en souviens. J'aimerais bien voir une photo d'elle maintenant, d'ailleurs, rigola-t-il. Une robe vert foncé, fendue jusqu'à mi-cuisse, avec un dos totalement nu. Près du corps aussi. Dangereuse. On voyait bien ses formes. *Pas du tout* comme cette nana que vous

m'avez montrée, là. »

Murphy semblait se délecter de ses souvenirs. Pourtant, aucun de ces détails ne se trouvait dans sa déposition – sauf :

La femme était blonde et portait une robe verte.

Rien d'autre.

« Était-elle grande, si on la compare à Vernon James ? demandai-je.

— Qui ça ?

— L'homme. Est-ce que la blonde était plus grande que lui ?

— La même taille. Une vraie athlète, type amazone. »

Vernon mesurait un mètre quatre-vingt-sept. Elle portait des talons aiguilles. Disons donc dans les un mètre quatre-vingts. Evelyn Bates faisait environ un mètre soixante. Pas ce que l'on peut appeler une « amazone ». Une découverte capitale, peut-être l'arme secrète pour Christine.

« T'as pas eu ta dose d'excitation pour la journée ? me balança Swayne en bâillant, tandis que nous nous traînions dans le métro en direction d'Acton.

— Tu peux descendre à la prochaine station si tu veux. »

Il serra les mâchoires. Nous allions rendre visite à Rudy Saks. En relisant la déposition de Murphy, je pus établir deux pistes présentant des lacunes :

Aucune allusion à l'apparence physique de VJ. Nulle part. Il avait pourtant déjà des blessures sur la joue à 1 heure du matin. Encore une fois, une vague description d'Evelyn Bates – *Blonde, la vingtaine, robe verte*. Rien à propos de sa taille, sa silhouette, sa coupe de cheveux. Rien de précis sur le style de vêtement qu'elle portait. Tout comme les autres témoins, Murphy l'avait reconnue à partir d'une photo post mortem.

Et si ce n'était pas Evelyn Bates qu'il avait vue dans cette pièce, mais Fabia ?

Je n'allais pas prétendre que je n'étais pas excité.

Bien sûr que je l'étais. J'avais une *poussée* d'adrénaline.

Je ne pensais pas à disculper VJ, ni à l'infime possibilité qu'il puisse être innocent ou victime d'un complot.

Non, je ne pensais pas *du tout* à ce genre de théorie.

Je pensais à ma gueule, et à la manière dont j'allais faire bonne figure si j'arrivais à décrypter cette histoire.

Si, grâce à mes efforts et à mon intuition, je réussissais à donner à Christine assez de munitions pour gagner la bataille, peut-être bien qu'ils décideraient de me garder chez KRP. Je pourrais même obtenir cette promotion.

Imaginez un instant...

« Je veux que tu fouilles dans le passé du sergent Fordham, dis-je à Swayne.

— Tu cherches quoi ?

— Des vices de procédure. N'importe quel procès ayant été rejeté par un tribunal, des condamnations annulées. Des documents falsifiés, des plaintes contre lui. En fait, ramène-moi tout sur lui. Tout et n'importe quoi, tout ce que tu pourras trouver.

— Entendu, Herr Kopf. »

J'ignorai sa remarque. Mes méninges tournaient trop vite.

Rudy Saks vivait sur Berrymead Avenue, une route en pente avec des maisons mitoyennes aux toits pointus en ardoise et aux petites grilles en fer forgé. Nous n'étions pas censés nous trouver là, encore moins disposer de l'adresse personnelle de Saks. Elle figurait dans le dossier que Swayne m'avait filé le jour de notre rencontre. Je reconnus le nom de l'agence : Silver Service. J'avais failli aller les voir pour du boulot lorsque j'avais emménagé à Londres. Un homme musclé en tee-shirt bleu ouvrit la porte au moment où j'allais appuyer sur la sonnette d'entrée. Sac de sport en main, il s'arrêta net en nous apercevant.

« Rudy Saks ?

— Non, ce n'est pas moi. Rudy est parti hier, me répondit-il avec un léger accent américain.

— Où est-il allé ?

— Euh... T'es qui, mec ? »

Il me toisa longuement. Sa veine jugulaire formait une saillie sur son cou. Je ne trouvais rien à répondre. Je n'avais pas envie de prétendre que nous étions policiers.

« Nous sommes des détectives privés, grommela Swayne par-dessus mon épaule.

— C'est vrai ? répondit-il, légèrement impressionné. Rudy a des ennuis ? »

Cette question m'était destinée.

« Non. Nous avons espéré qu'il pourrait nous aider. Est-il toujours à Londres ? »

L'homme posa son sac par terre et s'appuya contre la porte avec son coude. L'intérieur de son avant-bras était tatoué d'une tête de lion noir dans une étoile de David, entourée d'une feuille de laurier. Il y avait une sorte d'inscription en dessous.

« Ouais. Il a emménagé avec sa petite amie.

— Vous avez une adresse ou un numéro de téléphone ? demandai-je.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas vos coordonnées pour que je lui file votre numéro ? Je lui dirai de vous rappeler...

— Vous êtes censé le voir bientôt ?

— Il doit revenir demain dans la journée pour récupérer le reste de ses affaires. »

Je sortis une carte de visite professionnelle vierge de chez KRP et y inscrivis mon nom et mon numéro de mobile au dos.

Il prit la carte. « Au cas où il me demanderait, de quoi s'agit-il ? »

Pas besoin de mentir.

« Ça a un lien avec quelque chose qui s'est passé sur son lieu de travail.

— Vous parlez du meurtre ?

— Vous êtes au courant ?

— Ça fait une semaine qu'on n'arrête pas de parler de ça. Je ferai en sorte qu'il ait le message.

— Merci. C'est quoi votre nom au fait ?

— Jonas.

— Merci, Jonas. »

Il s'apprêtait à retourner dans la maison lorsque Swayne lui baragouina quelque chose dans une langue qui me parut être de l'arabe.

Jonas eut l'air désarçonné.

« Vous parlez l'hébreu ? demanda-t-il à Swayne.

— L'inscription sur votre bras – *Lo tishkach*... Ça veut dire “n'oubliez jamais”, n'est-ce pas ? lança Swayne en souriant.

— C'est exact. Comment le savez-vous ?

— J'ai déjà vu ce dessin autrefois. Il y a très longtemps. »

« C'était quoi ce tatouage ? » demandai-je à Swayne tandis qu'on se dirigeait vers la station de métro. Le fait qu'il parle l'hébreu ne me surprenait pas plus que cela. Depuis le peu de temps que je le connaissais, je l'avais entendu parler arabe, portugais et espagnol.

« Carte postale du passé.

— Tu peux développer ?

— Non. »

Je rentrai chez moi et trouvai l'appartement vide. Karen avait emmené les enfants à Manchester pour le week-end pour l'anniversaire de son père. Quelques semaines auparavant, elle m'avait demandé d'y assister. Je l'avais suppliée de repousser, lui indiquant que je serais probablement occupé avec le procès. C'était à moitié vrai. J'adorais mes beaux-parents, mais leurs fêtes d'anniversaire finissaient toujours par des engueulades – ce qui, pour moi, équivalait à une torture à petit feu.

Je m'affaissai sur le canapé et fermai les yeux.

Ce soir, les bruits les plus gênants provenaient de l'extérieur. Habiter ici présentait un gros inconvénient lorsqu'il faisait beau temps. Pas mal d'élèves du secondaire venaient squatter juste sous notre fenêtre. Un connard d'architecte avait eu la bonne idée d'y planter des bancs en ciment le long de l'allée. Pour une raison que je n'avais jamais réussi à saisir, les gosses privilégiaient « le nôtre ». C'était leur lieu de rencontre préféré, leur MJC, leur résidence secondaire. Ils y venaient pour ne plus en repartir. Et le nombre de gamins ne faisait qu'augmenter.

En ce moment, une bonne dizaine zonait près de « notre banc », brisant mes tentatives de détente et de relaxation, à renfort d'argot qui perçait le double vitrage et mes tympans.

Je recourai à la technique de Karen : la télévision avec le volume à fond.

Je tombai sur les informations locales. Les préparatifs du mariage royal suivis d'un aperçu des matchs de foot à venir.

Je zappai.

Aucune chaîne ne retint mon attention.

J'allumai le magnétoscope numérique et appuyai sur la télécommande afin de surfer sur la liste des programmes stockés sur le disque dur. Karen adorait enregistrer des séries TV pour les regarder ultérieurement, épisode par épisode. Elle appréciait aussi les films de Billy Wilder. Je savais qu'elle en avait quelques-

uns diffusés récemment sur la BBC. Certains me plaisaient beaucoup, comme *La Garçonnière* et *Boulevard du crépuscule* – et celui qui traitait de l'alcoolisme, bien sûr, *Le Poison*. Je fis défiler rapidement la table des matières, les titres des films et les dates d'enregistrement.

Rien ne me tentait et je décidai de remettre le nez dans l'affaire. En ouvrant le dossier, un DVD tomba.

Hein. C'était quoi ça ?

Hoffmann Trust : Cérémonie de récompense de la personnalité éthique de l'année. Channel 4. 16 mars, 2011. Comment diable Swayne avait-il fait pour dégoter cette vidéo ?

J'appuyai sur la touche « lecture ».

Encore une fois, la salle de bal du Blenheim-Strand, avec son air étincelant. Un acteur encore célèbre, autrefois drôle, chauffait la salle avec des plaisanteries au sujet du gouvernement en place et des piques un peu molles sur les gens du show-biz présents dans la salle.

Ensuite, il y eut une diffusion de trois vidéoclips soulignant les travaux du Hoffmann Trust dans le monde.

Et puis, ce fut le moment du discours de VJ.

J'avais lu la retranscription plusieurs fois, je connaissais bien son énorme mensonge mâtiné de quelques rares vérités finement placées.

Mais je ne m'attendais pas à la *manière* dont il avait livré son discours. Je ne sais pas si c'est quelque chose qu'on lui avait enseigné ou s'il l'avait copié sur quelqu'un et arrangé à sa sauce, mais son apparente sincérité aurait dû lui valoir un oscar. Son art transparaissait aussi bien dans la façon dont ses yeux rougissaient légèrement que dans sa voix, constamment sur le point d'être submergée par les émotions lorsqu'il évoquait son « bien-aimé » papa. Il savait aussi bien faire rire que faire pleurer.

Cet enfoiré était fort.

Si fort que j'étais obligé d'appuyer sur « pause » et de rembobiner pour m'assurer qu'il n'esquissait pas un rictus quelque part, ou qu'il n'avait pas les doigts croisés le peu de fois où la caméra oubliait son visage pour cadrer ses mains élancées, qui formaient constamment de petits cercles concentriques dans les airs.

Puis j'eus une révélation :

Si Christine le faisait témoigner à la barre, et qu'il se jouait du jury comme il l'avait fait avec ce public – cette foule d'abord hostile et sceptique –, il pourrait très bien s'en sortir. Il leur ferait croire qu'il était innocent, totalement incapable de commettre un meurtre. Il jouerait un rôle crucial dans l'affaiblissement du

dossier de l'accusation.

Je repensai aux quakers de Stratford. Je le voyais assis là où je m'étais trouvé, parlant de sa voix mielleuse et diluant son discours afin de mieux les attirer dans son escarcelle.

Et puis je songeai à Melissa. J'imaginai qu'il lui avait fait le même cinéma pour qu'elle tombe irrémédiablement amoureuse de lui. Quel genre de conneries lui avait-il servies ? Et comment avait-elle pu être aussi dupe ? Melissa, autrefois si maligne, si forte.

Toute l'exaltation ressentie aujourd'hui grâce à nos petites victoires se mua en une boule toute dure dans mon estomac.

Pas seulement un parfait menteur, mais aussi un calculateur sans vergogne. Ce salopard avait customisé jusqu'à l'os son père qu'il avait détesté – et sans doute tué – en lui donnant un nouveau rôle de martyr, pour que l'audience se range de son côté. C'était *ça* que j'allais défendre...

Puis la caméra fit un truc insolite. Au lieu de faire une mise au point sur VJ, il y eut un gros zoom sur le lutrin vide en face de lui. Il n'utilisait pas de notes. Sous-entendu du caméraman aux téléspectateurs : ce discours vient droit du cœur, vers eux, vers nous – vers moi. Il était presque arrivé à la fin. Son regard vagabondait au fur et à mesure qu'il discourait, lentement, de gauche à droite, afin d'embrasser tous les recoins de la pièce.

Il évoquait certaines leçons que son père lui aurait apprises et comment lui-même – devenu aussi un papa – transmettait le flambeau à ses propres enfants. Puis la caméra s'immobilisa sur la foule de spectateurs pendant quelques secondes. Et, si j'avais ne serait-ce que cillé, j'aurais manqué le truc. Mais mes globes oculaires étaient restés bien écarquillés.

Du vert.

Une touche de couleur, à droite. J'appuyai sur « pause » et rembobinai. Trop loin en arrière. Je bondis du canapé et m'accroupis devant le poste. Je rembobinai, cette fois au ralenti, image par image. J'appuyai à nouveau sur « pause ». Voilà, elle était là. Exactement à l'endroit où il l'avait indiquée. Assise entre les deux dernières tables. On ne pouvait pas la rater, sans pour autant distinguer son visage. Mais on voyait très bien le reste – les cheveux blonds jusqu'aux épaules, et la robe longue, vert émeraude, fendue le long de la cuisse.

« Salut Fabia. Où diable te trouves-tu ? »

« On ne peut pas utiliser ça, dit Christine en appuyant sur la touche « pause ».

— Pourquoi pas ?

— Ça confirme à peine ce que Vernon James nous a dit lors de sa déclaration, qu'il a vu une blonde dans une robe verte du haut de l'estrade. Mais ça s'arrête *là*. L'image est trop floue. On ne distingue pas du tout son visage. Ça ne change pas la donne. Ce n'est pas l'arme secrète qu'il nous faut. Désolée. »

Ma bonne humeur se fit la malle en deux temps trois mouvements. Janet, elle, en avait ras le bol. Redpath sifflota un petit « zut », sans plus. C'était un dimanche ensoleillé, très chaud. Le genre de jour qui ne tombe pratiquement jamais un week-end en Angleterre. Pourtant, on le passait tous à l'intérieur, chez Christine, à Richmond, en réunion.

« Et le témoignage de Gary Murphy ? questionnai-je en pointant l'écran du doigt. Regardez la robe. C'est bien celle qu'il a décrite, insistai-je.

— C'est une arme en toc, pas une arme secrète. Ça va légèrement esquisser le dossier de l'accusation – et ce n'est même pas certain. Ils déclareront que le barman n'a jamais vu Vernon et Fabia ensemble *après* leur départ du bar. Il ne sait pas ce qu'ils ont fait ensuite ni où ils sont partis. Qu'ils soient allés ensemble dans la suite 18, ça, c'est uniquement une hypothèse. Peut-être que c'est vrai, peut-être pas. Mais ça ne change rien au fait que non seulement Evelyn Bates a été trouvée morte dans la suite, mais qu'elle y a aussi été vue par Rudy Saks quelques heures plus tard », fit Christine.

Avec sa peau blême, son caftan noir fluide et ses sandales en cuir, Christine avait des airs de mère supérieure fantomatique, sans la cornette.

Janet rompit le silence.

« Terry. Désormais, trouver Fabia est ta priorité absolue. Tu as prouvé qu'elle existe bel et bien, et que notre client lui a au moins parlé. Comment vas-tu t'y prendre ? »

Je n'avais cessé de cogiter sur le sujet depuis jeudi.

« Fabia, c'est manifestement un pseudo. Il n'y a aucune donnée au sujet d'une Fabia à ce dîner, encore moins à l'hôtel. La soirée était réservée aux invités. Il y avait un service d'ordre à l'entrée. Elle n'a pas pu s'incruster comme ça. Un des convives la connaît forcément, sait qui elle est et où elle se trouve. Aucun des invités ne m'a contacté pour l'instant. Je vais devoir aller à leur rencontre. Andy Swayne peut nous obtenir leurs coordonnées. D'ici là, il faut que j'aille m'entretenir avec l'équipe de tournage, et quiconque ayant travaillé près de l'estrade cette nuit-là – serveurs, techniciens, éclairagistes, etc.

— Bien. Qui pense que notre client est toujours coupable ? » questionna Janet.

Redpath leva la main avant de parler : « Les éléments de preuve sont toujours contre nous, à savoir le corps dans le lit et le témoignage de Rudy Saks.

— Christine ? fit Janet

— Vernon a très bien pu rencontrer cette Fabia et échanger quelques mots avec elle, mais jusqu'à preuve du contraire, je ne pense pas qu'elle soit allée dans la suite.

— Pourquoi ?

— En raison de l'absence totale de preuves. De surcroît, Je n'ai pas du tout confiance en Vernon James. Il nous a déjà caché volontairement des informations.

— Terry ?

— Et s'il était vraiment victime d'un complot ? » Je posai la question à voix haute, celle qui me torpillait l'esprit depuis un bon bout de temps.

« Que pensez-vous de ça ? Regardez la manière dont Fabia est assise, et à quel endroit précis », dis-je en m'adressant à tous.

Je rembobinai le DVD et fis une pause sur l'image où l'on distinguait la foule, avec Fabia en premier plan. Je connaissais le timing par cœur.

« Elle sort une chaise de la rangée, loin du reste des tables, afin de se trouver en pleine lumière. Il ne pouvait pas la rater. Elle ne désirait pas tant que ça avoir une bonne vue d'ensemble, mais plutôt être vue. Vernon a déclaré qu'elle lui avait susurré quelques douceurs pendant tout le discours.

— À part cette image floue d'une femme qui montre amplement ses cuisses, où se trouve ta preuve ? demanda Christine.

— C'est juste une théorie.

— La théorie du *complot* en l'occurrence ! Les juges détestent ça, les jurés en rigolent. En ce qui concerne le mobile – on expose Vernon James en tant qu'*adultère*. Voyons ! Qui se soucie qu'il trompe sa femme à notre époque ? »

Elle, pensai-je.

« Qu'en dis-tu Janet ? questionna Christine.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il y a un truc qui cloche quelque part. Mais je n'ai pas confiance en Vernon James non plus – même lorsqu'il dit la vérité. »

Vu sa position appuyée, et sa certitude quant à la culpabilité de VJ, je pouvais considérer cette réponse comme un progrès.

Je parcourus la pièce du regard. Il avait fallu toute une vie pour qu'elle soit ainsi. Le mobilier était ancien. Beaucoup de bois verni foncé avec du laiton brillant et du cuivre. Des peintures de paysages dans des cadres de style baroque ornaient les murs et un tas de photos de famille s'amassaient sur le manteau de la cheminée. Malgré tout ce confort et cette chaleur, l'endroit sentait la mort lente et les médicaments. Le parfum métallique du cocktail d'antidouleurs et de pilules miracles qui maintenaient Christine en vie flottait dans l'air.

« Puisque nous sommes tous ici, autant parler des droits de la défense dans la gestion du processus de vérification d'audit du 26... », fit Janet.

Au premier abord, ça avait un peu la gueule de la bureaucratie usuelle. L'inculpé passerait devant la cour pénale et ferait face à un jury. L'accusation soumettrait tout ou la plupart des éléments de preuve, les témoins qu'ils avaient l'intention de présenter au procès, ainsi que les éléments à charge non utilisés, comme les preuves rejetées et les témoins écartés. Le juge donnerait ensuite quatorze jours à la défense pour qu'elle présente sa plaidoirie. Il fixerait également la date du procès. Il s'agirait soit de celle établie initialement, soit, dans le cas où l'accusation aurait besoin de plus de temps pour préparer son dossier, d'une date ultérieure. Nous étions seulement à deux semaines de l'audience.

« Notre rôle, à ce stade, consiste uniquement à accepter les éléments de preuve dont dispose l'accusation et ensuite à construire notre défense en fonction. L'accusation a toutes les cartes en main. Le corps dans la pièce, pas de signe d'effraction, les témoins oculaires, la preuve par l'ADN, et les déclarations incriminantes. Sans oublier le string... », continua Christine.

— Et pour les caméras de surveillance de l'hôtel ? demandai-je.

— Nous ne sommes pas censés avoir ces données en notre possession pour l'instant. D'ailleurs, techniquement parlant, nous ne savons même pas s'ils vont s'en servir au procès. Même si je pense qu'ils vont le faire.

— Mais ça réfute les déclarations du personnel de la boîte de nuit, non ?

— Non, Terry. La séquence montre uniquement la victime et l'accusé avoir des contacts, mais seulement pendant quelques secondes. On voit Evelyn Bates tomber par terre, mais on ne la voit pas tomber *sur* Vernon. Et on ne la voit pas le

griffer, ni se débattre avec lui à terre non plus. Tout ça se déroule hors champ. »

Sa stratégie pour le dossier ? De plus en plus claire à mes yeux : elle n'en avait pas. Tout simplement parce que notre dossier était trop mince. Elle comptait sur moi pour lui apporter de nouveaux éléments. L'affaire s'avérait cadennassée par l'accusation et nous avions été mis à la porte.

En surface, rien n'avait vraiment changé. VJ baignait toujours dans la merde et il n'y avait rien à faire pour que la situation change.

Moi, j'avais changé. Un peu. Je ne pensais pas qu'il était innocent, mais je n'étais plus si sûr qu'il soit coupable. Première fois que j'éprouvais un doute raisonnable.

Pourquoi ?

Parce que, jusqu'ici, tout ce qu'il nous avait dit était vrai.

Lundi matin, je me rendis tôt au bureau et me mis rapidement au travail. Je branchai des écouteurs à mon ordinateur, lui introduisis un DVD dans le ventre et visionnai à nouveau la cérémonie de récompense. Pendant qu'elle passait à l'écran, je gribouillai une liste de personnes ayant pu entrer en contact avec Fabia :

31 invités
7 serveurs et serveuses
2 équipes de tournage
2 machinistes de plateau

Au total : 42 témoins potentiels. Et ce n'était qu'un début. Une fois les mémoires rafraîchies, il y en aurait certainement d'autres. Ensuite, je relus toutes les déclarations de VJ et soulignai ses propos sur Fabia. J'avais désormais un portrait plutôt bien brossé à son sujet. Elle avait un tatouage de « taille moyenne » juste au-dessus de la cheville droite, soit une rose ou un serpent, ou une combinaison des deux. Yeux noisette, sourcils noirs.

Selon ses dires :

- « Belle, avec des traits bien marqués. »
- « Nordique-latine. »
- « Du feu emprisonné dans de la glace. »
- « Proportions : bouteille de Coca à l'ancienne. »
- « Gros seins – des implants ? »
- « Corps impressionnant. »
- « Jambes interminables. »
- « Piercing au nombril. »

Et puis, bien sûr, il y avait la robe. *La robe*. VJ avait passé tant de minutes précieuses et facturées à en parler. Comme si la robe l'avait portée elle et non l'inverse. Vert émeraude, décolletée à l'avant, fendue sur les côtés, ouverte dans le dos, *si serrée qu'on pouvait compter les pores de sa peau*.

Sur la vidéo, les quelques séquences consacrées à la foule montraient des gens habillés de manière stricte et traditionnelle. Les hommes portaient des cravates noires et des costumes, les femmes des robes de soirée noires. Fabia sortait du lot. Impossible de la rater.

Avant même que je m'en aperçoive, il était déjà 9 heures.

Le bureau était rempli, mais pas pour longtemps. Iain allait passer sa première semaine au tribunal, à jouer les greffiers pour un des avocats. Nouvel accoutrement et nouvelle coiffure pour le protégé d'Adolf.

Cette dernière avait également rendez-vous devant les tribunaux. À Southwark, près de London Bridge. L'audience préliminaire de son voyou de footballeur avait lieu aujourd'hui.

Elle était prête pour les caméras. Avec sa tenue flamboyante bleu foncé, ses cheveux attachés en arrière et son fameux porte-documents bourré de fichiers. Elle avait mis de côté son regard maquillé m'as-tu-vu.

Il y a quelques semaines de cela, je l'avais vue donner des tuyaux à Iain pour les comparutions. Elle lui recommandait de toujours porter des vêtements sombres, du moment qu'ils soient bleus, gris ou noirs. Un bon conseil que je mis de côté pour l'avenir.

J'attendis leur départ avant de passer mes coups de fil.

Rudy Saks en premier lieu.

J'appelai le Blenheim-Strand. Une réceptionniste m'informa qu'il était toujours absent, en congé maladie. Voulais-je laisser un message ?

Non, mais...

Je sollicitai les noms et les coordonnées de tous les serveurs et serveuses ayant travaillé lors de la cérémonie de récompense.

Désolé, pas d'infos, car ce sont des intérimaires. Pourquoi ne pas essayer de contacter Silver Service, l'agence qui les avait envoyés ?

Je m'exécutai sans tarder.

Leur ligne était occupée.

Puis je me mis sur le dossier *Channel 4* pour noter les noms de l'équipe de tournage. Nouveau coup de téléphone.

Je racontai mon histoire au service du personnel. Pas de baratin, tout ce qu'il y a de plus honnête. Qui j'étais et pourquoi je téléphonais – à prendre ou à laisser, sans mentionner le nom de Vernon James.

On m'annonça que l'équipe de tournage comprenait uniquement des employés free-lance. En vertu de la loi sur la protection des données, ils ne pouvaient pas me donner leurs contacts, mais seraient heureux de leur laisser un

message.

Je me fis un café instantané et me rafraîchis le visage à l'eau.

J'essayai encore une fois l'agence Silver Service. Toujours occupé.

Je raccrochai et reçus presque instantanément un appel de Swayne. La veille, je lui avais donné une liste de tous les invités présents au dîner de cérémonie en lui réclamant de me dégoter leurs adresses et leurs numéros de téléphone. Il avait déjà amassé vingt-cinq contacts. Impressionnant. J'avais du pain sur la planche. Au téléphone, je fus rabroué par vingt-cinq femmes cerbères à la voix douceuse. Qui étais-je ? Qu'est-ce que je voulais ? Non, elles ne pouvaient pas me passer leurs patrons au téléphone car ils étaient tous occupés / en réunion / pas disponibles. Est-ce que je pouvais leur laisser un numéro ? Bien sûr. Merci. Au revoir.

Pause. Déjeuner. Je restai sur place. J'appelai à nouveau Silver Service. Occupé. Je jetai un coup d'œil à leur adresse : 75 Gloucester Road. À quinze minutes en métro, via District Line. Je décidai de m'y rendre. J'appelai Swayne, j'avais besoin de renfort.

Il nous fallut une grande balade à pied pour localiser l'entrée de l'agence – une porte sale cachée entre une pizzeria et une pâtisserie, avec une affiche « Fish & Chips Tradition ». Facile à manquer, d'autant plus que nous cherchions quelque chose d'un peu plus évident, comme une plaque.

Je sonnai à l'interphone. Une voix chantante annonça le nom de l'agence et, après un court bip, la porte d'entrée s'ouvrit sans même que l'on nous demande quoi que ce soit.

Nous montâmes un escalier escarpé recouvert d'une fine moquette. L'agence se trouvait au dernier étage, et, avant même d'avoir atteint le sommet, je compris pourquoi ils étaient impossibles à joindre au téléphone.

Une file indienne s'étirait jusqu'à l'étage inférieur.

« Ne traversons-nous pas une période de récession ? marmonnai-je.

— Les tables ne se dressent pas toutes seules... », plaisanta Swayne.

On ne fit pas la queue, au prix de regards hostiles et de quelques protestations. Ils se demandaient ce qu'on fichait là et si on n'était pas venus voler leurs emplois. Tout en haut de l'escalier, une porte marron affichait le nom de l'entreprise, imprimé sur du papier mal découpé. Apparemment, l'agence évitait toute dépense superflue. Un homme en veste en jean sortit et nous frôla de quelques centimètres. Une femme rousse passa la tête par la porte et me fit signe d'entrer.

« Un à la fois, messieurs », dit-elle avec un accent sud-africain.

Elle s'assit à son bureau, sur notre gauche.

« Nous ne sommes pas ici pour du travail. Êtes-vous la manager ? demandai-je poliment.

— Non, la manager, c'est Bev, répondit-elle en montrant du doigt l'autre côté de la pièce, vers la fenêtre, à l'endroit précis où une femme blonde d'un âge bien plus avancé était au téléphone.

— Qui êtes-vous ?

— Des enquêteurs, répliqua Swayne. Nous essayons de collecter des informations sur vos employés.

— Oh... », fit-elle d'un air soucieux.

La femme âgée nous lorgna quelques secondes puis continua sa conversation tandis que nous nous approchions d'elle. Lorsqu'elle souriait, sa peau ridée et bronzée faisait penser à du cuir usé. Quatre personnes travaillaient dans la salle, toutes des femmes, toutes au téléphone, sauf la rousse, qui avait déjà convoqué la prochaine personne à postuler. Leur espace se voulait fonctionnel. Bureaux, ordinateurs, téléphones, aucune fioriture. Accroché au mur, un tableau blanc avec une liste d'hôtels et de restaurants inscrits au feutre noir, et, à côté, des numéros en rouge. Pas de plantes, pas de photos, pas d'objets personnels ou de bibelots rapportés de la maison. Elles venaient ici, elles bossaient, et filaient chez elles dès que possible.

La manager avait terminé son coup de fil.

« Puis-je vous aider ? » demanda-t-elle avec un sourire professionnel. Son visage affichait la cinquantaine bien entamée, mais l'aspect de ses mains y rajoutait une bonne décennie.

Elle aussi avait un accent sud-africain.

Je me présentai et demandai les noms et numéros de téléphone des intérimaires du personnel de service envoyé au Blenheim-Strand lors de la soirée du 16 mars.

Je lui tendis la liste de noms. Elle l'étudia minutieusement.

« Je ne sais pas comment je vais pouvoir vous aider, monsieur.

— Protection des données, c'est ça ?

— Pas seulement, sourit-elle. Nous avons une rotation très élevée d'employés chez nous, comme vous avez pu l'apercevoir. La plupart d'entre eux font partie de nos services pendant seulement un mois ou deux. Plus de la moitié ne travaillent pour nous qu'une seule fois. »

Pas surprenant. C'était une agence d'intérim.

« Est-ce qu'il y a des travailleurs réguliers ? demandai-je.

— Oh, oui, bien sûr. Pour des emplois spécialisés, comme chef cuisinier, ce

genre de choses. Mais ils ne sont pas ici, dit-elle en tapotant sur la liste. Il y a à peu près une dizaine de serveurs et barmans.

— OK.

— Je vais vous dire quelque chose. Pourquoi ne nous laissez-vous pas les contacter pour vous – ceux sur lesquels on peut mettre la main. On leur fera ensuite passer votre nom et votre numéro de téléphone. Qu'en dites-vous ? »

J'en dis que c'est un refus déguisé.

« C'est assez urgent... »

— Avez-vous une carte ? »

J'en sortis une de mon portefeuille et j'y griffonnai mon numéro de cellulaire au dos. Elle la prit puis ouvrit un tiroir et me tendit sa carte de visite.

Berverley Wingrove, Directrice générale.

« Vous avez ma ligne directe ici. Appelez-moi donc mercredi et je vous ferai savoir où nous en sommes.

— Super. Merci pour votre aide. »

En fait, je l'avais mal jugée.

Bien.

« Ça me fait penser, dis-je. Nous avons essayé de contacter quelqu'un qui se nomme Rudy Saks.

— Je connais Rudy.

— Avez-vous son numéro ? »

Elle se tourna vers son ordinateur et tapa sur le clavier.

« J'ai un numéro de portable », répondit-elle en me le lisant à haute voix.

Je le notai et le relus, également à haute voix. J'étais sur le point de lui souhaiter une excellente journée, lorsque Swayne se mit à baragouiner quelque chose que je pris pour de l'afrikaans.

Beverley Wingrove cligna des yeux.

« Je ne comprends pas... », dit-elle.

— Vous n'êtes pas sud-africaine ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

« Rhodésienne », corrigea-t-elle.

J'étais estomaqué.

« Vous ne voulez pas plutôt dire zimbabwéenne ? continua Swayne.

— Non », dit-elle en faisant une grimace. Vraiment pas. »

« C'est une attitude typique chez certains anciens expatriés rhodésiens », fit Swayne en tenant son café.

Il avait insisté pour que l'on trouve un Café Costa afin de parler, car c'était

l'unique chaîne servant dans des grandes tasses. Swayne commanda un café noir et y plongea une demi-douzaine de morceaux de sucre. Je me contentai d'un expresso.

« Il y a eu un gros mouvement d'émigration lorsque Mugabe a pris le pouvoir en 1980. Plus du tiers de la population blanche, qui représentait un quart de million en tout, a été séparé. Certains ont débarqué ici, d'autres sont allés en Australie et aux États-Unis. La plupart ont traversé la frontière vers l'Afrique du Sud. Je suis pratiquement certain que Beverley Wingrove en faisait partie. Je pense qu'elle s'est installée à Londres après l'accession de Mandela au pouvoir.

— Elle ne comprenait pas l'afrikaans, fis-je.

— C'est une langue assez dure à maîtriser. Sauf si elle faisait semblant de ne pas comprendre.

— Tu lui a dis quoi ?

— *Ons sal sterwe, ons sal lewe*. Ça vient du vieil hymne national d'Afrique du Sud, celui de l'époque de l'apartheid. Ça veut dire “Nous périrons ensemble, nous vivrons ensemble”.

— Tu voulais voir si elle était raciste ?

— Non. Ce sont les seuls mots que je connaisse en afrikaans. »

Cela me fit rire.

« Il faut se recentrer sur notre enquête, fis-je.

— Sur la Déesse Verte ?

— Ouais.

— C'est bien ce que je me disais. »

Je lui fis part de ma théorie de l'appât. Je n'eus pas besoin d'ajouter des éléments à ce que Vernon avait déclaré. Je résumai juste les parties pertinentes. Swayne m'écouta attentivement, sans toucher à son café et sans laisser son regard vagabonder. C'était une première. Aucune lueur narquoise dans ses yeux délavés, aucun sourire condescendant... Avait-il la gueule de bois ?

« C'est plausible, voire possible. Mais si c'est bien ce à quoi tu penses, tu ne retrouveras jamais cette poupée.

— Pourquoi pas ?

— Ça fait longtemps qu'elle a disparu. Soit elle n'est plus dans ce pays, ou – vu ce qui est arrivé à Evelyn Bates – elle est morte. Il s'agit d'un job de pro, d'une exécution sur contrat. Ça a dû être sous-traité par quelqu'un, un intermédiaire. Pas de liens directs. Les gens qui ont fait ça l'ont fait à trois, quatre, voire peut-être même à cinq – en incluant la Déesse Verte. Elle a servi d'appât. Ils ont levé le filet. Ensuite, ils se sont volatilisés.

— Donc, pour toi, ça ne sert à rien de chercher ?

— T'es greffier, tu t'en souviens – chercher et transporter ? Laisse donc ça aux flics.

— Ils s'en balancent. Ils pensent qu'il est coupable – *tu t'en souviens* ? Si tu ne veux pas t'en occuper, je trouverai quelqu'un d'autre.

— C'est bon, petit scarabée. On va dépenser de l'argent pour rien, voilà ce que je pense. Car la seule chose que tu vas trouver c'est rien du tout.

— Apprécie bien ton café, Andy. Ce fut un plaisir, comme toujours, dis-je en me levant.

— Assieds-toi, Terry. Faut qu'on parle.

— C'est ce qu'on vient de faire.

— Assieds-toi. Je te le demande gentiment. »

Je ne fis aucun mouvement.

« Pourquoi fais-tu tout ça ?

— Quoi ?

— Défendre cet enculé ?

— C'est mon boulot...

— Ton boulot, t'as arrêté de le faire à la minute où t'as posé le pied dans la suite 18 avec moi. C'était pas du boulot ça. C'était quelque chose de totalement différent. C'était un truc entre toi et lui. »

Swayne avait fini d'aller à la pêche. Il me faisait comprendre qu'il me tenait encore et toujours par les couilles. Finalement, il savait plus de choses que je ne le pensais. Je m'assis. Il but une gorgée de café. Lorsqu'il posa sa tasse devant lui, ses lèvres s'entourèrent d'un arc de cupidon humide et brun.

« Au début, je n'arrivais pas à te cerner. Si t'étais vraiment un mec ayant démarré sur le tard comme tu le prétendais, tu n'aurais pas gâché cette seconde chance de faire une carrière en enfreignant la loi, pas lors de ton premier test avec moi. En y réfléchissant bien d'ailleurs, la plupart des débutants ne l'auraient pas fait non plus. Il devait bien y avoir quelque chose d'autre planqué quelque part... Je n'ai eu besoin que de trois coups de téléphone pour obtenir le fil de ta triste vie. À vrai dire, ça a été beaucoup plus simple que de commander des pizzas. »

Je gardai mon sang-froid, même si, à l'intérieur, je bouillais.

« Garçon, t'as raté le train en marche. T'as atteint ton apogée à dix-huit ans.

— Va te faire foutre. Au moins, j'ai pas fait de taule. »

Swayne poussa son récipient sur le côté et se pencha au-dessus de la table, me soufflant à la face son haleine caféinée.

« Il y a toutes sortes de prisons, Terry. Moi, on m'en a laissé sortir. Toi t'es toujours dans la tienne.

— Que veux-tu dire ?

— Vernon et toi, vous étiez des amis proches. Jusqu'à ce que tu lui voles quelque chose. »

Voilà, on y venait, pensai-je.

« Désolé, je voulais dire, jusqu'à ce que, à *ce que l'on prétend*, tu lui voles quelque chose. Je sais que tu n'as rien fait.

— Achève-moi donc avec ta sagacité si bien aiguisée.

— Si t'avais dans l'idée de baiser ton meilleur ami, tu ne serais pas greffier chez KRP. Tu serais un des associés principaux de la firme. »

Ouaouh, formidable, merci face de nœud, pensai-je. Il saisit sa tasse par une des anses.

« Et puis, bien sûr, il y a Melissa...

— Ça, c'était il y a bien longtemps.

— Pas assez longtemps.

— Pour quoi ?

— Pour que tu puisses l'oublier. »

Là, j'étais complètement déconcerté.

Swayne rit en reniflant, puis secoua la tête.

« Pour la première fois dans ma longue et médiocre carrière, je sais tout sur une personne, mais je ne comprends *toujours pas*.

— Quoi ?

— Pourquoi tu te dévoues aussi généreusement pour quelqu'un qui a foutu ta vie en l'air. Et même si tu réussis à prouver ta fameuse théorie, et qu'il est acquitté grâce à toi, il n'y aura aucune gloire à en tirer. Nada. Tu te feras toujours virer. Et pour quoi ? Pour *lui* ?

— Tu ferais quoi à ma place ?

— Le strict minimum. Et si jamais je trouvais ne serait-ce qu'une preuve à décharge, je l'enterrerais profondément et je coulerais une dalle de béton par-dessus. »

Je levai le nez de mon expresso et observai sa tasse à moitié remplie.

« As-tu déjà détesté quelqu'un ? Je ne te parle pas de ne pas aimer quelqu'un ou de ne pas l'apprécier, je te parle de *haine*. Comme lorsque t'espères le voir s'agenouiller et demander pardon pour toutes les choses qu'il t'a faites. As-tu déjà ressenti ça ? »

Il fit non de la tête.

« Moi, oui. Et c'est toujours le cas. Je hais Vernon James. Je le hais depuis plus longtemps que je ne l'ai apprécié. Je le hais depuis plus longtemps que mes enfants sont en vie, et depuis plus longtemps que je connais ma femme. Je ne peux pas me détacher de ça. Je le veux, mais je ne peux pas.

» C'est comme une maladie en phase terminale qui refuse de t'achever. Ça s'incruste dans tout ce que tu fais. Ça te ronge les tripes. Ça t'empêche d'avancer. C'est *tout* ce à quoi tu te consacres, c'est tout ce que tu *peux* faire. Et c'est ce que tu fais le *mieux*. Car c'est ce qui te définit.

» En ce qui concerne Vernon, ce qui me fait le plus mal, ce n'est pas qu'il ait foutu en l'air ma vie, ce n'est pas non plus qu'il ait traîné mon nom dans la boue, ce n'est *même pas vraiment* qu'il ait pris mon ex. C'est qu'il s'en soit sorti indemne. Qu'il n'ait jamais été puni. Chaque fois que j'ouvrais un journal, je le voyais avancer de manière inversement proportionnelle à ma dégringolade. Il avait trompé son karma...

» Mais, tu sais quoi ? Je veux que ça cesse. Vraiment. Je veux laisser filer tout ce merdier, être capable de dire que de l'eau a coulé sous les ponts – et le *penser* surtout. »

Swayne me surprit car il ne réagit aucunement. Il scruta son café, comme s'il essayait d'y lire l'avenir. L'avais-je incommodé ou embarrassé ?

Pourquoi lui racontais-je tout ça ? Ce n'était pas le bon confesseur. Il n'était pas de mon côté, mais je m'en foutais comme de l'an 40. Il avait commencé la conversation, le doigt sur la détente, m'avait piégé avec ses questions. Trop tard pour faire marche arrière. Et je n'avais pas terminé.

« Je ne veux pas que mes enfants deviennent comme moi. Je compte les préparer pour les grandes déceptions de la vie – dont les plus importantes impliquent toujours des personnes proches. Donc, un de ces jours, je leur dirai tout sur cette histoire. L'histoire de celui qui fut mon meilleur ami et qui devint mon pire ennemi.

» Mais j'espère pouvoir leur dire comment j'ai pu prendre ma revanche afin de remettre les compteurs à zéro. Pour l'instant, je n'ai pas saisi cette chance. Au contraire, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour l'aider. Car je n'avais pas l'intention de lui faire subir ce qu'il m'avait fait subir. Je leur dirai de ne jamais haïr une personne, peu important ses actes. Peu importe la bassesse absolue de la personne. Je leur dirai qu'avec le temps tout passe, même les trucs les plus infâmes. Mais seulement s'ils laissent les choses se faire. Haïr, c'est se mettre des bâtons dans les roues. Et lorsqu'on fait du surplace, on s'enfonce et puis on pourrit. Donc, si le verdict est sans appel, je pourrai dire honnêtement, à moi-même, mais surtout à mes enfants, que VJ a été puni pour ce qu'il a fait, mais pas pour les choses que je n'ai pas faites. Tu comprends ? »

Swayne fit un signe de la tête, soupira doucement, puis finit son breuvage froid en deux gorgées et s'essuya la bouche avec le dos de la main.

« En fait, ce que tu veux, c'est réussir à tourner la page, c'est ça ?

— Quelque chose comme ça. Tout se terminera lorsque la sentence sera prononcée. Quel que soit le résultat.

— Réussir à tourner la page, c'est un mythe inventé par les Américains. Même si James est jugé coupable et qu'on l'enferme pour vingt ans, tu le haïras toujours, tu sais ça, hein Terry. Tu seras peut-être moins à cran, mais ça ne partira jamais...

— Je peux m'en accommoder.

— T'es sûr de ça ? »

Retour au bureau : aucun coup de fil.

J'appelai Rudy Saks. Je tombai sur sa boîte vocale. Je laissai un message, en précisant que c'était extrêmement important.

Puis...

Rien.

En suivant la procédure habituelle, je n'obtiendrais pas les infos que je cherchais. Au stade où nous en étions, nous ne pouvions pas obliger les gens à témoigner ou à faire des déclarations au sujet de VJ. La règle était simple. Il fallait attendre que le procès ait lieu en cour de justice. Et c'est à ce moment-là que nous aurions besoin d'être sûrs de notre fait, pas uniquement d'avoir des intuitions ou des théories. Que pouvais-je faire d'autre à part rédiger un rapport sur le (non)-changement, le photocopier en cinq exemplaires et croiser les doigts ?

Je réussis à joindre l'ophtalmologiste de VJ. Il m'apprit qu'il avait – six mois auparavant – prescrit à Vernon une nouvelle ordonnance pour des lentilles de contact. Sa vue était donc impeccable la nuit du meurtre. Nos observations quant à sa confusion entre Evelyn et Fabia volaient en éclats. Je passai le reste de la journée au téléphone, avec des négociants Rolex.

Désolé, aucune montre de ce genre n'a pointé le bout de son nez. Étais-je bien certain du numéro de série ? Oui, bien sûr qu'ils me préviendraient s'ils tombaient dessus. Merci. Je vous en prie.

Vers 18 heures, Adolf et Iain revinrent de la cour de justice. À en juger par le ton de sa voix, Bella avait passé une bonne journée. Elle me sourit même, accidentellement, avant de réaliser son erreur. Iain, tout émoustillé d'avoir mis les pieds dans une salle d'audience pour la première fois de sa vie, s'était acheté le même porte-documents que celui d'Adolf pour célébrer l'occasion. L'engin était pourvu de quatre roulettes et d'un manche télescopique. Adolf l'avait aidé à le choisir. Elle façonnait ce pauvre bougre à son image.

Bon sang.

Je ne m'étais pas rendu compte de l'heure tardive. Il fallait que je file au plus vite. Je commençais à ranger mes affaires lorsque le téléphone retentit.

« Allô, pourrais-je parler à Terry Flynt ? »

— Lui-même.

— Rudy Saks à l'appareil. J'ai eu votre message. »

Je tendis le bras pour attraper un stylo et fis tomber quelques documents sur le sol. Les photos de la scène de crime se répandirent près de la « zone » de Miss Adolf. Je ne m'en souciai point.

« Merci de m'avoir rappelé, Rudy.

— Pas de problème. Que puis-je faire pour vous ? »

Il avait l'air d'avoir un rhume ; ou alors, il parlait avec le même accent américain que son collègue, Jonas.

« Je travaille pour le cabinet qui représente l'homme accusé d'avoir assassiné Evelyn Bates, au Blenheim-Strand.

— Vous assurez sa défense ?

— C'est ça. »

Silence.

« Enregistrez-vous notre conversation ? »

Allons-y doucement.

« Non, pas du tout. »

Silence.

« Cette conversation est légale, je veux dire, dans le cadre du procès ? »

Il a l'air calé sur le sujet. Jouons-la franc jeu.

« Oui, du moment que c'est volontaire. Si vous ne voulez pas me parler, vous pouvez raccrocher. Je préférerais que vous n'en fassiez rien, mais c'est votre droit. »

Silence.

Mon cœur cognait à tout rompre. J'avais du mal à déglutir et mon souffle devint irrégulier. Il fallait que je retrouve mon calme. Que je le laisse parler.

« OK, voyons comment ça se déroule... »

Ouf.

« Merci, Rudy. Laissez-moi tout d'abord vous dire que j'apprécie vraiment votre appel, dis-je, me rappelant le principe clé du télémarketing : *Donner les pleins pouvoirs à votre interlocuteur – lui faire croire qu'il a le contrôle de la situation.* Je désirerais vous poser quelques questions au sujet de votre témoignage. Il y a quelques détails qui ne sont pas tout à fait clairs.

— OK.

— Première question. Comment se fait-il que vous soyez monté dans la suite ? »

J'employai une tactique propre à Swayne. Quelques balles d'échauffement pour commencer dans le but d'obtenir des réponses évidentes afin qu'il baisse sa garde.

« Je travaillais de nuit, pour le service de chambre. Nous étions trois dans l'équipe. Nous prenions les appels, chacun notre tour.

— Étiez-vous plutôt occupés cette nuit-là ?

— Non. Nous n'avons pas beaucoup de travail les jours de semaine. Peut-être un ou deux coups de fil par heure, la plupart du temps pour une commande de boisson.

— Donc, c'est vous qui avez répondu à la commande de la suite 18 ?

— Oui.

— Comment saviez-vous d'où provenait l'appel ?

— Nous disposons de la fonction d'identification d'appel. Les numéros de chambres apparaissent et les suites sont précédées d'un « S » – pour « suite », bien sûr. Et c'est la S18 qui a sonné.

— Qu'a-t-il commandé ?

— Une bouteille de champagne Cristal, avec de la glace. Et deux verres.

— Est-ce un choix fréquent ?

— Oui et non. Les joueurs de foot commandent toujours du Cristal. Tous les rappeurs en parlent dans leurs chansons. »

Je ris. Il fit de même. Nous avions trouvé un terrain d'entente.

« Quelle heure était-il ?

— 00 h 45, du matin.

— Comment savez-vous ça ? Je veux dire, de façon aussi précise ?

— J'ai enregistré la commande dans l'ordi, afin qu'elle soit facturée à la 18. L'heure était affichée sur le moniteur.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— J'ai monté la bouteille et les deux verres en prenant l'ascenseur VIP.

— Avez-vous aperçu quelqu'un dans le couloir ?

— Non.

— Y avait-il quelqu'un avec vous dans l'ascenseur ?

— Non.

— Que s'est-il passé une fois que vous avez frappé à la porte de la 18 ?

— Lui – le client – m'a ouvert.

— Comment savez-vous qu'il s'agissait bien de lui ?

— Ça aurait pu être qui d'autre ?

- Quelles furent vos premières impressions ?
- Que voulez-vous dire ?
- De quoi avait-il l'air ? Comment était-il ?
- Un grand type noir. La trentaine. Il semblait OK. Normal.
- Comment était-il habillé ?
- Chemise blanche, pantalon bleu foncé.
- Était-il ivre ?
- Il n'avait pas l'air.
- Continuez s'il vous plaît... »

Il n'avait rien dit à propos des blessures au visage de VJ. Peut-être n'avait-il rien remarqué.

« J'ai poussé le chariot dans la chambre, et c'est là que j'ai vu la femme – celle qui... qui est décédée.

— Où se trouvait-elle ?

— Sur le canapé. Elle était assise, les jambes en l'air. Elle ne portait pas de chaussures.

— Pouvez-vous me la décrire ?

— Ouais. Une jeune blonde, la vingtaine. Elle portait une robe verte. »

Mon cœur se remit à battre à un rythme effréné.

S'il te plaît, dis-moi qu'il s'agit de Fabia.

S'il te plaît, dis-moi qu'il s'agit de Fabia.

« Comment était-elle physiquement – taille, poids, ce genre de choses ?

— Heu... petite. Je fais un mètre quatre-vingts. Elle était plus petite. Un mètre soixante, un mètre soixante-cinq... »

Oh non.

« ... Elle était – pas grosse – pas grosse du tout, mais pas mince non plus, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Dodue ?

— Voilà, c'est ça, dodue. »

Evelyn Bates

« Pouvez-vous décrire sa robe ?

— Ouais, elle était verte, très lumineuse, comme du faux gazon. Elle s'arrêtait au-dessus des genoux.

— Qu'avez-vous remarqué d'autre à propos de la robe ? Était-elle à manches longues ou à manches courtes ?

— Manches longues.»

Evelyn Bates, sans aucun doute.

J'eus envie de lui raccrocher au nez.

« Vous avez dit qu'elle était blonde. Quelle coupe de cheveux avait-elle ?

— Ses cheveux étaient bouclés, ondulés. Mi-longs.

— Comment vous a-t-elle semblé ? Était-elle heureuse, triste, effrayée ?

— Elle ne semblait pas avoir peur. Pas du tout. Elle était grisée, sans aucun doute – peut-être droguée, je ne sais pas. Mais elle avait l'alcool gai, si vous voyez ce que je veux dire ? Elle passait un bon moment, rigolait toute seule.

» Le client m'a dit de poser le champagne sur la table près du sofa. Tandis que je m'exécutais, la femme m'a dit bonjour. J'ai moi aussi dit bonjour. Elle m'a demandé quel était mon prénom. Je lui ai dit. Puis j'ai demandé au client s'il voulait que j'ouvre la bouteille. Il m'a dit non, de façon assez ferme. Puis la femme s'est écriée : « Moi, tu peux ouvrir *la mienne* quand tu veux ! » Ensuite, elle s'est remise à rigoler. Le client m'a remercié et m'a donné un pourboire. Quarante livres. Je leur ai souhaité bonne nuit et je suis parti. J'ai pris l'ascenseur pour redescendre.

— Quelle heure était-il à ce moment-là ?

— Je ne sais pas. À peu près 1 heure du mat. Disons, 1 h 10. Pas plus tard. »

Saks représentait le témoin idéal pour l'accusation. Non seulement il avait maintenu sa déclaration, mais il y avait ajouté des petits détails qui renforçaient ce qu'il avait déclaré à la police.

« Merci pour votre appel, Rudy.

— C'est tout ?

— Oui.

— Merci... J'oubliais. Il y a autre chose dont je me souviens – à propos de M. James. Vous m'avez demandé mes impressions quant à son apparence, lorsqu'il a ouvert la porte, n'est-ce pas ?

— Oui ?

— Je me souviens qu'il avait des égratignures sur la joue.

— Merci, Rudy. »

Merci de nous couler.

J'envoyai un e-mail résumant cette conversation à Janet, en mettant en copie Christine et Redpath.

Que s'était-il passé entre le moment où VJ avait quitté la boîte de nuit et celui où il s'était retrouvé au bar Circle avec Fabia ? Et après son départ ? Au moins une heure s'était écoulée entre le moment où ils avaient tous les deux quitté le bar et celui où VJ avait appelé le room service pour commander de l'alcool. Avait-il essayé d'attirer Fabia dans sa chambre ? L'avait-elle envoyé balader ? Était-il retourné à l'étage pour intercepter à nouveau Evelyn ?

J'avais omis de demander à Saks si VJ avait fait preuve d'agacement ou

d'énervement lorsque Evelyn Bates avait flirté avec lui. Fallait-il que je le rappelle ? Ça aurait changé quoi ? Lorsqu'il m'avait interrogé sur le meurtre de Rodney James, l'inspecteur Quinlan avait étalé, sur la table en face de moi, un tas de photos du corps, toutes prises à la morgue. Je m'étais alors rendu compte de l'ampleur du désastre. Vingt-deux coups de couteau... La moitié au visage. Le tueur avait porté ses coups principalement dans les yeux et dans la bouche – mais surtout sur les lèvres. Sur les clichés, Rodney souriait, chose qu'il n'avait quasiment jamais faite de son vivant. Quinlan m'avait expliqué que les blessures sur la figure avaient été faites soit après la mort, soit juste un peu avant. Rodney était déjà au sol à ce moment-là. L'inspecteur avait renchéri en m'expliquant que le tueur avait sacrément amoché la langue de M. James, et son plancher buccal. Pour Quinlan, il était clair que Rodney avait abusé de Vernon, ou l'avait agressé verbalement. Tout fier de ses explications, le flic avait ajouté que les parricides se concentraient souvent sur l'endroit qu'ils haïssaient le plus. Rodney n'avait jamais frappé VJ. Mais il l'avait en effet constamment rabaissé verbalement.

« J'ai déjà vu ce genre de meurtre avant ça, m'avait confié Quinlan. C'est ce que font les personnes qui conservent depuis trop longtemps une tension générée par une tierce personne. Un jour ou l'autre, ils ont un accès de folie, après toute une vie de maîtrise. Votre ami, Vernon, a commencé jeune. Si ça n'est pas pris en charge, il va recommencer. C'est ce que vous voulez avoir sur la conscience ? » J'avais encore en mémoire les paroles de cet inspecteur acharné. Pouvait-on faire un rapprochement avec ce qui s'était passé lors du décès d'Evelyn ? L'avait-elle agacé au point qu'il commette un meurtre ? Elle n'avait pas voulu baisser avec lui, en conséquence de quoi, Monsieur l'avait étranglée, de rage... Étais-je responsable de la mort d'Evelyn, parce que j'avais menti pour couvrir ce dingue ?

Non.

Ne va pas dans cette direction-là.

Assez de gamberge pour aujourd'hui. J'éteignis mon ordi, ramassai mes affaires étalées sur la maquette et rangeai le tout dans mon sac.

« Terry ! »

Bella ? Je l'avais totalement oubliée. Assise derrière moi, elle arborait un visage radieux.

« N'oublie pas ton slibard.

— Hein ? »

Elle me lança un truc qui tournoya dans les airs avant d'atterrir à mes pieds. Il s'agissait d'une photo du string d'Evelyn Bates. En me courbant pour la ramasser, je me mis à rougir. Puis j'eus un flash-back, une vision du pub de Croydon, celle du cache-sexe de la strip-teaseuse qui m'avait atterri sur le visage.

VELCRO !

C'était exactement le même modèle.

De bon matin, tandis que je me brossais les dents, mon cellulaire se mit à jouer le thème de *Bizarre, bizarre*.

« J'ai eu ton e-mail à propos de Rudy Saks. Bon boulot.

— Merci Janet. Dommage pour ce qui est du résultat.

— Tu t'attendais à quoi ? Je ne me suis jamais attendue à ce que l'on gagne ce procès. Ce n'est pas pour ça que j'ai accepté ce dossier.

— Pourquoi alors ?

— Quelquefois, on ne choisit pas une affaire, c'est l'affaire qui vous choisit. Il fallait que je prouve à Sid que nous pouvions nous occuper des gros poissons.

— Pour pouvoir agrandir le département ? Pour toi, ce procès représente une sorte de test. Si tu le réussis, Sid te donnera le feu vert...

— Exact. Tu te souviens de Scott Nagle ?

— Ton plus gros client ?

— *Notre* plus gros client, me corrigea-t-elle. Il y a quinze ans – avant que je ne commence – il s'est foutu dans un sacré pétrin – ou, plutôt, s'est *à nouveau* foutu dans un sacré pétrin.

» Une de ses propriétés – une maison de ville sur Rittenberg Grove – était occupée par des squatteurs. En raison de notre législation de merde sur les baux d'habitation, ça peut prendre des années pour se débarrasser d'eux. Et même lorsqu'on y arrive, ils ont causé tant de dégâts à votre propriété qu'elle perd de sa valeur.

» Scott Nagle a donc pris les choses en main. Il a fait envoyer à chacun des squatteurs, quinze au total, une balle avec leur nom gravé dessus. Puis, un jour, deux d'entre eux se sont évaporés dans la nature, et on ne les a plus jamais revus. La police a arrêté Nagle lorsqu'ils se sont aperçus que les empreintes digitales sur les balles correspondaient à celles d'un de ses employés. L'homme a certifié que Nagle l'avait payé, ainsi qu'un autre individu, pour kidnapper les squatteurs et les faire “disparaître” dans les bois de New Forest. Il a bénéficié d'une réduction de

peine en échange de son témoignage contre son patron.

» À cette époque, KRP – ou Kopf-Purdom en ce temps-là – ne disposait pas de département criminel. Sid ne cessait de répéter qu'il n'y avait pas assez d'argent à se faire dans le droit pénal, donc à quoi bon ? Il a ensuite confié l'affaire à mon ancienne entreprise.

— Et tu t'es occupé de la défense de Nagle ?

— Avec Christine Devereaux en qualité d'avocat principal. Elle a détruit les témoins présentés à la barre. Et elle a systématiquement écarté les charges pesant contre Nagle, en exposant dans la foulée un réseau de policiers corrompus. Il a été acquitté.

— Ensuite, Sid t'a proposé un poste ?

— Plus que ça. Il m'a désignée comme son associée principale et m'a offert mon propre département. »

Ton « propre département », façon de parler, pensai-je. C'est toujours lui qui mène la barque.

« Avance rapide sur 2006. Tu te souviens des deux squatteurs qui avaient disparu ? Leurs corps ont été découverts dans les bois de New Forest. On leur avait tiré une balle dans la tête, style exécution. L'affaire Rittenberg Grove a été officiellement rouverte et Scott Nagle accusé de complot avec intention de commettre un assassinat.

» Nous n'avons pas pu le défendre cette fois-ci. J'ai dû externaliser l'affaire. Tu sais pourquoi ? Nous n'étions pas de taille pour défendre notre plus gros client, ce qui est dommage, car le dossier à charge était si fragile qu'il n'a même pas été porté devant un tribunal. Les accusations contre Nagle ont été abandonnées, faute de preuves solides.

» Le problème, c'est que ce n'était pas la première fois que j'avais dû refuser un dossier par manque de temps et de ressources. J'en ai eu marre de voir les grosses affaires nous glisser entre les pattes pour aller directement dans celles de la concurrence. Pour Sid, tout est question de profits et pertes. L'année dernière, je lui ai adressé un ultimatum déguisé en proposition – élargir notre division, mais exercer le droit pénal en dehors des demandes de nos clients. En cas de refus de sa part, je quitterais la firme.

— Tu étais vraiment sérieuse ?

— Oui. Sid avait refusé mes offres par deux fois auparavant. Mais là, il m'a dit de foncer à une condition : nous devons prouver que nous pouvions tenir et traiter avec quelqu'un qui ne faisait pas partie de notre vitrine et qui constituait un « dossier de renom ». C'est là que Vernon James est entré en jeu. Ahmad Sihl et moi, nous nous connaissons depuis longtemps. Nous avons étudié le droit

ensemble. Lorsque Vernon James a été arrêté, Sihl m'a appelée pour que je lui recommande quelqu'un, pas pour que je le représente. Je l'ai convaincu de me filer le dossier.

— Je vois. Donc, si nous gagnons, tu auras ta division élargie...

— Cette affaire n'a jamais été une question de victoire ou de défaite, Terry. Ça a toujours été une affaire perdue d'avance. Mais de la meilleure manière qu'il soit pour nous – c'est une affaire perdue, mais une affaire *haut de gamme*. Ça veut dire publicité. Ça veut dire nos noms étalés en gros titres dans les journaux, à la télé, sans compter Internet. Et ce, pendant toute la durée du procès, et peut-être au-delà... C'est notre vitrine, notre lancement, notre annonce officielle en tant qu'acteur clé en droit criminel. »

Bon Dieu.

Elle n'en avait rien à foutre de VJ.

Elle n'en avait jamais eu rien à foutre de tout ça.

« Maintenant, voilà comment se présente la chose. Bien qu'on sache qu'il s'agit d'une cause perdue, nous devons avoir l'air de vainqueurs. Monter au front et nous battre lors du procès. Il ne faut pas que ce soit une promenade de santé pour l'accusation. On va perdre, mais avec panache. Nous allons nous faire un nom en matière de droit criminel, pour de bon. »

Et VJ se taper une peine d'emprisonnement à perpétuité pour meurtre.

Vingt-cinq ans *minimum*.

Il pouvait très bien avoir commis ce crime. Mais cette mascarade n'avait pas de sens.

« En l'état actuel des choses, nous disposons de peu d'éléments pour pouvoir rendre les coups. Christine, Liam et moi-même avons parcouru tous les témoignages et les preuves, et aucun de nous ne sait comment s'attaquer au problème. Tout ce que nous avons, c'est le barman, mais son témoignage est quasi inutile, à cause de Rudy Saks. Les caméras de surveillance du club ? Et alors ? Il y a un tas de preuves sur la moquette de la suite, sans parler du corps dans le lit.

— Qu'attends-tu de moi, Janet ? »

Elle ne fit pas gaffe à mon ton las et piquant.

« Oublie les armes secrètes. On a besoin de barrages et d'obstacles, de déviations, de rideaux de fumée et de verglas. Tout et n'importe quoi afin de faire dérailler Carnavale. Du moment que ça ne rejaillit pas sur la firme, je me fiche de la façon dont tu y arriveras. »

Je ne pus m'en empêcher, je me devais de lui dire.

« Sans enfreindre la loi, bien évidemment ? »

Elle ne rétorqua pas. J'entendais la circulation en fond sonore et puis le moteur d'une moto augmentant en puissance. Quant à moi, je ne m'étais même pas encore habillé.

« Tu sais pourquoi je suis devenue avocate, Terry ?

— Non.

— J'ai grandi à Canning Town. C'était un endroit pauvre, très rude et dont le taux de criminalité dépassait largement la moyenne du pays. Ma mère et mon père tenaient la boulangerie locale. Tous mes amis étaient fils et filles de criminels de carrière. Toutes les deux semaines, leurs pères, leurs oncles ou leurs frères se faisaient arrêter. La plupart du temps, ils étaient coupables, mais certaines fois ils n'avaient rien fait. Pourtant, c'était toujours la même histoire. Leurs avocats ne valaient pas un pet de lapin. Ils échouaient ou étaient corrompus. J'ai toujours pensé que c'était scandaleux et je me suis juré qu'un jour, lorsque je serais adulte, je ferais en sorte que ça change. Je leur viendrais en aide. *Mon peuple à moi*. Je les sortirais de prison. Je me battrais pour leurs droits. Tu sais ce qui me rapproche le plus de Canning Town ces temps-ci ? C'est de le traverser en métro, lorsque je vais à Belmarsh. La première chose à faire dans cette profession, c'est de tenir à ses principes. »

Mais moi, je n'avais pas de principes à perdre, pas vraiment, pas de la manière dont elle le concevait. La seule chose sacrée à mes yeux, c'était ma famille. Et jamais je ne l'aurais sacrifiée pour quoi que ce soit – ou pour quiconque.

Elle avait tort sur toute la ligne à mon sujet.

Je n'avais pas voulu devenir avocat. Lors de mon arrivée chez KRP, j'étais *intérimaire*. Un simple employé de passage à 10 livres de l'heure...

Et puis, quand Janet m'avait offert ce poste, je n'y avais pas songé comme à une première étape, ou comme à un retour en arrière vers un futur que j'aurais manqué dix-neuf ans auparavant. Non, c'était juste une occasion de me faire un peu plus de fric. Et surtout, d'acquérir de la stabilité.

Et où me retrouvais-je à présent ? À ses côtés. Elle avait étendu mes responsabilités bien au-delà du dossier, en m'utilisant pour favoriser l'épanouissement de sa carrière et créer son empire.

« Et si je n'arrive pas à trouver quoi que ce soit ? Et si je ne trouve pas Fabia ? Il se passera quoi ?

— Bah, j'espère pour toi que ton CV est à jour. »

VELCRO !

Qu'avait dit Torena au sujet de la suite 18 ?

Je ne sais pas ce qu'il y a avec cet endroit. Il s'y passe toujours de drôles de choses.

Je lui téléphonai et lui demandai de m'envoyer le nom des gens qui avaient séjourné dans la suite 18 à partir du mois de janvier jusqu'au jour précédant celui où VJ en était devenu le dernier occupant en date.

Je reçus par fax une liste de treize personnes.

Plus de la moitié étaient des particuliers, comme VJ. Le reste se composait d'entreprises.

Il me fallait encore passer des coups de fil. La question que je comptais balancer était indiscreète, indélicate et embarrassante. Si je la formulais de travers, les gens me raccrocheraient au nez sans hésiter.

Je répétais mon boniment plusieurs fois à la suite, une fois dans ma tête, une autre *sotto voce*. Avant de m'exécuter, j'observai autour de moi. Adolf travaillait – les deux mains sur le clavier, le combiné téléphonique coincé contre son oreille. Si je parlais à voix basse, personne ne m'entendrait. Je composai le numéro tout en haut de la liste. On décrocha dès la première sonnerie. Une femme au timbre de voix bon chic bon genre, sympathique et agréable, m'annonça le nom de l'entreprise et me demanda si elle pouvait me venir en aide.

« Je l'espère bien... David Stratten à l'appareil. Inspecteur principal David Stratten, de la police métropolitaine du Royaume-Uni. »

« Est-ce qu'il y avait des strip-teaseuses dans la chambre ? »

C'était la question fatidique. Il me fallut la poser douze fois. J'obtins dix « Non », un « Jamais de la vie ! » et un très autoritaire « Certainement pas ! ».

Mais ce n'était pas une voie sans issue. Je revins sur la première personne que j'avais appelée – Joe Finder, analyste subalterne pour une banque d'affaires. Je

n'avais pas pu m'entretenir avec lui car il avait été licencié.

Cela me prit plusieurs appels en interne et une dose d'insistance civilisée pour retrouver sa trace.

J'eus Finder au saut du lit, parlant comme s'il avait eu plusieurs gueules de bois à la suite. Lorsqu'il entendit le mot « police », son débit se fit beaucoup plus net. Il commença à plaider sa propre cause avant même que je ne lui glisse un mot d'explication. Il avait utilisé la carte de crédit de son employeur à l'occasion d'un pot de départ à la retraite pour un agent d'entretien qui avait bossé à leurs côtés pendant trente ans. Il trouvait que l'entreprise ne s'était pas montrée assez généreuse avec leur plus ancien employé.

Il avait donc réservé la suite 18 du Blenheim-Strand, en demandant à être servi en nourriture et en boisson pour une douzaine de personnes, mais aussi une nuit supplémentaire pour l'invité d'honneur, tous frais payés.

« Est-ce qu'il y avait des strip-teaseuses dans la chambre ?

— Ouais. Une. »

Son nom de scène était Brise.

J'appelai son agence. Je laissai tomber le rôle du flic. Je déclarai vouloir la booker pour une performance, mais que j'avais besoin de la rencontrer avant, afin de mettre quelques détails au point. Brise m'appela rapidement et choisit le lieu et le moment pour notre prise de contact.

Le Violet Room ressemblait à un club de strip un peu vieillot. Des rideaux de velours épais couvraient les murs et des miroirs à angle placés stratégiquement agrandissaient la pièce. Quelques choix judicieux effaçaient l'aspect crade de l'établissement, comme le bar avec son écran de bouteilles de spiritueux empilées sur huit colonnes, qui rappelait un orgue d'église. Et aussi les tables, toutes décorées de photophores pourpres à encens, avec un tas de récipients parsemés de pétales de violette.

Le thème du strip-club se retrouvait jusque dans les prix. Sauf qu'ici l'arnaque était au verre et non pas à la bouteille. La gamme « Cocktail Historique » commençait à 120 livres pour un daïquiri au Bacardi pré-Castro ; 280 pour un manhattan concocté à partir d'un bourbon datant d'avant la Prohibition et 370 le white russian à la vodka tsariste. Je commandai la boisson la moins onéreuse de la carte. Un coca à 10,50.

L'endroit était complètement désert.

« C'est vous, Terry ? »

Juste à l'heure. 18 h 30 tapantes.

« Je suis Brise », fit-elle en me tendant la main.

Elle débarquait directement de son travail. Son autre boulot, en fait – celui inscrit sur son formulaire de demande de prêt. Son tailleur-pantalon gris foncé, scintillant, mais sans caractère, semblait conçu pour se fondre dans la masse, pour réduire une personne à une fonction spécifique. Elle devait sûrement travailler pour une grande enseigne bancaire, une société de construction ou un grand magasin.

Avec un peu moins de rouge à lèvres, elle présenterait très bien devant un jury. Brise n'avait pas l'air d'une strip-teaseuse. Elle était « normale », ordinaire. Les hommes ne tomberaient pas à la renverse en la voyant, et les femmes ne la jalouseraient pas. Ils verraient en elle quelqu'un qui avait un second emploi, un job d'appoint ; quelqu'un presque comme eux.

Bon début.

Un serveur s'amena.

Elle commanda un verre de champagne.

65 livres.

J'essayais de trouver un sujet idéal pour démarrer la conversation. Je dis donc la première chose qui me vint à l'esprit.

« Vous venez souvent ici ? »

Était-ce bien moi qui avais dit cette connerie ?

Une phrase atroce pour draguer.

Elle sourit.

« C'est la première fois, en fait, répondit-elle dans un pur accent du nord-est de Londres. Et vous ?

— Moi aussi, c'est la première fois », répondis-je stupidement.

Ses yeux se déplaçaient rapidement sur moi. Elle m'évaluait. Ma montre bas de gamme. Ma chemise et ma cravate, aussi bon marché qu'elles en avaient l'air. Mon costume, idem.

Le serveur revint avec son verre de champagne.

Elle en but une gorgée et la savoura pendant un bon moment.

« Il est bon ? » Je n'y connaissais rien. D'ailleurs, j'avais eu du mal à faire la différence entre vin pétillant et champagne.

« Vous devriez plutôt me parler de votre requête », répondit-elle.

OK. Droit au but. J'étais fin prêt pour ça.

« Avant de nous embarquer là-dedans, pouvez-vous me donner vos tarifs pour une performance ?

— Ma performance ?

— Votre numéro. Vous en avez un de prêt ? Une spécialité ? »

Elle fit une petite grimace. « Comme quoi, le truc des balles de ping-pong ?

— Je vous demande pardon ? »

Elle m'observa comme si j'étais un parfait abruti.

Puis ça a fait tilt et je compris le truc des balles de ping-pong. Elle faisait *ça* ?

« Peu importe. Oubliez ça. C'est sûrement pas ce qu'il faut pour votre type de clientèle. Vous êtes un groupe d'avocats, c'est ça ?

— Oui, ils sont un peu conventionnels. Ils ne pensent pas l'être, mais... »

Elle m'interrompt.

« Les uniformes. J'ai des uniformes. »

Aujourd'hui aussi, elle en portait un, pensai-je.

« Femme de chambre, policière, bonne sœur, agent de circulation, prof, écolière... »

Écolière ? Avait-elle des gosses ?

Je pris mon calepin et tournai les pages jusqu'à ce que je tombe sur une feuille vierge.

« Vous faites quoi là ?

— C'est pour ne pas oublier. Il y a d'autres personnes impliquées dans le planning. Nous allons devoir nous organiser lorsqu'il s'agira, de heu... vous insérer.

— *M'insérer* ? »

Je rougis, ce qui la fit rigoler de plus belle.

Malgré tout, elle continuait de temps à autre à m'observer avec suspicion. J'étais sûr à présent qu'elle travaillait dans un établissement bancaire. Je pouvais l'imaginer refusant des prêts, ordonner la fermeture de petites entreprises.

« Vous m'avez été conseillé par une de mes relations qui a séjourné au Blenheim-Strand.

— Là où ce type a tué cette fille ? »

N'y avait-il donc personne en ville qui ne connaissait pas cette histoire ?

« Heu... Oui. Pouvez-vous me parler en détail de votre performance ce soir-là ?

— Votre pote, désolé, "connaissance", ne vous l'a pas expliqué ?

— Il a été un peu trop vague. Mais, apparemment, vous avez fait forte impression. »

Elle gloussa timidement. Ses yeux étaient froids.

« Cette nuit-là, c'était un peu différent. D'ordinaire, j'utilise mes affaires, mes costumes à moi. Mais le gars qui organisait ce truc m'a fait m'habiller en serveuse, avec l'uniforme de l'hôtel. Je suis montée à l'étage avec un chariot et une bouteille de champ. La soirée était organisée pour ce petit vieux. Quand je

suis rentrée dans la suite, c'était le chaos total. Ils avaient bougé les meubles n'importe comment. Et puis, au beau milieu de la pièce, il y avait ce comptoir à boissons, une sorte de gros meuble. Je suis montée dessus – et j'ai donné un coup de sifflet – ce que je fais toujours pour attirer l'attention – et puis j'ai fait mon numéro.

— Retirez-vous tous vos vêtements ?

— Je suis strip-teaseuse, non ?

— Je veux dire, vraiment *tout*.

— La totale, vous voulez dire ? Ouais je fais ça. Je balance mon soutif et mon string aux gars. Cadeaux souvenirs. »

Ce n'était peut-être pas le moment, mais je n'avais pas envie de perdre de temps. Je pris la photo du string d'Evelyn Bates et je lui montrai.

« C'est le vôtre ? demandai-je.

— Hein ? C'est quoi ce truc ?

— S'il vous plaît, observez bien cette photo et je vous expliquerai », répondis-je d'un ton sec.

Elle prit la photo en main, l'étudia, eut quelques tics nerveux.

« C'est tout à fait le style que je porte. C'est la marque "Hot Kittys". Mais je ne sais pas si celui-là est à moi. Bon sang, c'est quoi votre problème ? » répondit-elle d'une voix cassante.

Je repris la photographie.

« Il ne s'agit pas du tout de m'embaucher pour un show, c'est ça ? Vous êtes vraiment avocat ?

— Je n'ai jamais dit que j'étais avocat. Je suis employé dans une firme. Et bien sûr *j'ai* un show pour vous. Pas dans un hôtel, par contre.

— Où ça ?

— Dans un tribunal. Nous aimerions que vous témoigniez pour la défense. »

Même si elle savait que je lui avais fait perdre son temps et qu'elle n'aurait rien de plus de moi que ce verre de champagne, ma cause ne semblait pas totalement perdue...

« Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ?

— Vous ne seriez pas venue au rendez-vous...

— Vous avez raison.

— Écoutez. Vous pourriez être d'une importance capitale pour nous. Vous avez la possibilité d'aider à faire sortir de prison un homme innocent. Il... »

Elle me balança en pleine gueule le reste de son verre de champagne. Je ne sais pas si son intention première était de me le lancer dans les narines, mais c'est là où la majorité du liquide pénétra.

C'était une foutue façon de se faire rembarrer.

« Connard de merde, tu m'as fait perdre mon temps ! »

J'expulsai tout l'alcool que j'avais dans le nez, aspergeant ma chemise et mon pantalon. Elle s'en alla comme une furie. J'avais foiré mon coup.

Bien joué. Pas de témoins. C'était ma parole contre la sienne. Pourquoi n'avais-je pas enregistré la conversation ? Je contemplai le verre. Une goutte de champagne coulait lentement vers le pied. Cela me donna une idée.

PCMH

Mardi 26 avril – Droits de la Défense dans la gestion du processus de vérification d'audit.

La cour criminelle centrale – plus connue sous le nom d'« Old Bailey », d'après la rue dans laquelle elle se situe – est la cour la plus connue du monde. Logée dans deux bâtiments accolés grossièrement, elle est formée d'un dôme néobaroque ouvert datant de 1907 et de son extension moderne : une grange blindée équipée de vitres pare-balles appelée Bloc Sud.

Pourtant, même si l'édifice est énorme, on peut facilement passer devant sans vraiment le remarquer. C'est un endroit effacé, englouti par la dominante grise des environs et surtout par l'ombre de la cathédrale Saint-Paul située à un kilomètre de là.

Ce qui rend Old Bailey unique, immédiatement identifiable, même pour quelqu'un qui n'y a jamais mis les pieds, c'est la statue au sommet de sa coupole. Trois mètres cinquante, vingt-cinq tonnes, peinte en or. Cette statue de la Justice, brandissant un sabre dans la main droite et une balance dans l'autre, domine en effet le bâtiment, le réduisant à un socle.

Il y a trois chemins pour aller à Old Bailey, en fonction de ce que vous faites et de ce que vous avez fait.

Les représentants de la justice, la police, les témoins et les accusés en liberté provisoire empruntent l'entrée principale en passant par le Bloc Sud.

Les spectateurs – le grand public, notamment les familles et amis des accusés et des victimes – passent par un accès séparé, à quelques mètres, pour rejoindre les tribunes. La règle est simple : premier arrivé, premier servi. Plus le procès est retentissant, plus la file d'attente est longue.

Quant aux prévenus en détention provisoire, les fourgons les amènent par une passerelle sécurisée via une route de traverse, puis dans les cellules de détention, situées en sous-sol, où ils sont gardés jusqu'à ce qu'ils soient appelés à passer devant le juge. C'est là que nous avons vu VJ.

Une gardienne trapue et renfrognée l'accompagna dans la salle de réunion. Vêtu d'un costume sans marque bleu foncé et d'une cravate bon marché, le visage émacié et les yeux injectés de sang, il tenait son dossier des deux mains.

La pièce, de la taille d'un grand placard à balais, empestait la sueur et le tabac froid. De la poussière s'était accumulée dans les recoins des murs blancs fissurés et détériorés. Christine et Redpath étaient assis à une table fixée au sol.

« Comment allez-vous ? lui demanda Christine.

— J'ai l'impression que je vais rencontrer le Créateur.

— Ça ne sera pas si compliqué que ça aujourd'hui.

— Super », murmura-t-il.

Elle ignore son sarcasme. « Vous n'êtes pas ici pour impressionner le public. Il n'y a pas de jury ici. Le PCMH est une simple réunion d'administration déguisée. »

Christine et Redpath portaient leurs habits de cour, un uniforme inchangé depuis le XVIII^e siècle – de longues robes noires à manches gigot, à cols cassés, avec des crêpes anglais et des perruques blanches en crin de cheval. Il leur était interdit de les porter en dehors des tribunaux, ils les avaient donc mises sur la table comme des cow-boys poseraient leurs Stetsons sur le bar d'un saloon.

« Ce qui va se passer aujourd'hui se résume à ceci : on va vous lire à haute voix les accusations pesant contre vous, puis vous demander ce que vous plaidez, en l'occurrence “non coupable”. L'accusation va donc présenter son dossier avec tous les documents qu'ils ont l'intention d'utiliser – les témoins qu'ils appelleront à la barre, ainsi que les preuves matérielles et autres documents à charge.

— OK, fit VJ.

— Une fois cela terminé, le juge va demander à l'accusation d'estimer combien de temps le procès va durer. Selon moi, environ deux semaines. Ensuite, il décide de la date du procès, et voilà. »

VJ acquiesça d'un air résolu.

« Avez-vous des questions ? »

Il secoua la tête. Il avait peur. Je ne l'avais vu dans cet état qu'une seule fois auparavant, lorsqu'il était venu à la maison après avoir enduré le premier interrogatoire de Quinlan. Aujourd'hui, il se trouvait dans un environnement qu'il ne pouvait pas contrôler, face à des éléments qu'il ne pouvait ni prévoir ni

influencer. De plus, il devait faire confiance à des gens pratiquement inconnus à ses yeux. Moi y compris.

Pendant un court instant, je me suis souvenu de mon vieil ami, de tout ce qui avait été bon en lui. J'avais envie de dire quelque chose de rassurant à cette personne-là, de lui faire savoir que je serais à ses côtés. Mais je ne pouvais pas, pour de nombreuses raisons.

« Le juge se nomme Adam Blumenfeld. L'adage "sévère mais juste" aurait pu avoir été créé pour lui. Il mène sa barque d'une main ferme. Il n'est pas du genre à tolérer les âneries. Les médias l'apprécient car il prononce les sentences les plus inflexibles. Et personne n'a jamais obtenu gain de cause en faisant appel d'un de ses jugements.

— J'aurais dû rester au lit ! » railla VJ.

Personne ne sourcilla. Il aurait tout aussi bien pu dire qu'il aurait voulu ne pas avoir tué Evelyn.

Nous étions dans la cour 1, où ont lieu toutes les affaires de meurtre surmédiatisées.

Située dans le bâtiment baroque, la salle d'audience fait partie des plus vieilles et des plus connues d'Old Bailey. Beaucoup de criminels ont vu leur carrière se terminer ici. Denis Nilsen, Ian Huntley, les jumeaux Kray, Ruth Ellis, William Joyce alias Lord Haw-Haw ou encore Dr Crippen... Tous ont eu ce qu'ils méritaient sur le banc des accusés, ainsi que des centaines d'autres. Les acquittements y sont rares et les peines d'emprisonnement à vie monnaie courante.

Fidèle à sa légende et à sa réputation, la salle d'audience dégageait une malveillance mystérieuse. Ses murs blancs lumineux et ses épaisses boiseries en chêne foncé exhibaient cette austérité d'après-guerre typique des salles de classe gérées par des professeurs sévères, ou ces chapelles fondamentalistes présidées par des prédicateurs hallucinés.

Avocats et consorts étaient installés à de longues tables au milieu de la cour, face au banc du jury, pour l'instant vide. Sur la gauche, celui des accusés, protégé par un haut mur de vitres pare-balles. L'estrade, élevée au même niveau, de sorte que juge et inculpé soient face à face, était dominée par une sculpture munie d'une longue épée en or identique en forme et en longueur à celle brandie par la Justice. Elle rappelait le crucifix d'une église, mais à l'envers. Certains disent que ce n'est pas un hasard.

Comme on pouvait le prévoir, la tribune du public surplombant légèrement

le barreau de la cour était pleine à craquer. En revanche, aucun signe de Melissa. J'étais plutôt soulagé.

L'équipe de l'accusation, assise en face de nous, semblait sereine. Carnavale, son avocat junior – une femme trentenaire avec les cheveux blonds, courts et raides – et leur greffier, un jeune homme engoncé dans un costume rayé.

Même si elle utilisait un bâton de marche pour se déplacer ainsi que pour s'asseoir ou se tenir debout, Christine était au mieux de sa forme, en tout cas de ce que j'en avais vu. C'était la première fois qu'elle remettait les pieds dans un tribunal depuis plus d'un an. Cela semblait lui avoir donné un sacré coup de fouet. Elle était alerte et relativement robuste, et sa maladie tenue à l'écart.

Carnavale tendit à chacun d'entre nous deux listes de preuves – celle qu'il avait l'intention de présenter au juge et d'utiliser pour le procès, et celle contenant les éléments qu'il avait écartés.

Il s'entretint avec Christine. Il murmurait suavement, ronronnant des messes basses.

Il était *si* content de la voir à nouveau, disait-il. Il lui fit des compliments sur son apparence, avant de lui demander des nouvelles de son mari et de sa famille. Tiré à quatre épingles, même sa perruque lui allait comme un gant. Comme s'il était né avec.

Nous étions sur le point de commencer. La greffière de la cour – une grande femme noire avec une permanente passée de mode – parlait au téléphone en se couvrant la bouche.

Carnavale retourna s'asseoir.

« La séance est ouverte », dit la greffière.

Nous nous levâmes lorsque le juge Blumenfeld surgit par un des côtés de l'estrade. Drapé dans une robe de soie violette et arborant une ceinture noire, c'était un homme dégingandé avec la peau basanée et des favoris gris dépassant de sa perruque.

Il atteignit sa chaise en quatre enjambées. Il nous évalua rapidement en inclinant la tête au-dessus de ses lunettes. Son visage était austère, mais pas désagréable. Un tyran avec une bonne tête.

Carnavale se pencha sur le pupitre pour procéder aux préliminaires de rigueur.

« Je suis Francis Carnavale, et j'ai l'honneur de comparaître au nom de la Couronne, dit-il en s'adressant au juge. Également, au nom de la Couronne, Lisa Perez, qui comparaît en qualité d'avocat en second. Comparaisant au nom de la défense, mes éminents confrères Christine Devereaux et Liam Redpath. »

La tradition voulait qu'on nomme un collègue avocat « éminent confrère ».

Comme leur uniforme, c'était une coutume d'une autre époque, lorsque la profession juridique se confinait à un petit cercle où chacun connaissait son prochain.

« Êtes-vous prêt M. Carnavale ? demanda le juge d'une voix mélodieuse dissimulant une pointe de tonnerre prêt à gronder.

— Je le suis, monsieur le juge.

— Faites entrer l'accusé ! »

Carnavale se rassit. La greffière décrocha le combiné. Quelques secondes plus tard, la porte derrière le banc des accusés s'ouvrit dans un bruit de clés assourdissant. Nous tournâmes tous la tête pour contempler VJ. Encadré de deux gardes de sécurité bâtis comme des tonneaux, il marchait au ralenti. Dans la tribune, le bois craquela sous le poids des spectateurs lorsque, pratiquement tous levés, ils se penchèrent pour saisir un bout du spectacle. De mon côté, je guettaï la foule.

Et je l'aperçus.

Melissa.

Elle s'était assise devant, dans un coin sur la droite, idéalement placée pour voir son mari. Elle demeurerait impassible, mais ses yeux ne le quittaient jamais.

Cela faisait vingt ans qu'on ne s'était pas retrouvés tous les trois dans la même pièce. La dernière fois, c'était lors de notre premier trimestre à la fac. Après avoir mangé une pizza, on s'était fait une toile au cinéma d'art et d'essai pour la dernière séance. Le film ? *Présumé innocent*.

Vernon se tenait debout dans son box, face au juge.

La greffière lut les accusations portées contre lui et lui demanda ce qu'il plaidait.

« Non coupable.

— Veuillez-vous asseoir, s'il vous plaît. »

Carnavale retourna derrière le lutrin.

« Monsieur le juge, il est essentiel pour le ministère public d'établir que l'accusé, Vernon James, a assassiné la victime, Evelyn Bates, entre minuit et 2 heures du matin le 17 mars. Les preuves que nous souhaitons porter au dossier de l'accusation sont les suivantes... »

Il passa en revue les témoins qu'il entendait appeler, donnant leurs noms et professions, et expliqua brièvement la pertinence de ses choix. Il y avait le personnel de la boîte de nuit, Gary Murphy, Rudy Saks, le réceptionniste de l'hôtel, Reid, Fordham, et un expert en médecine légale. Le juge suivait la liste de son stylo, tout comme Christine et Redpath.

Il y avait deux surprises – aucune des personnes invitées à la soirée

d'enterrement de vie de jeune fille n'avait été citée, mais Nikki Frater, la secrétaire de VJ, figurait dans le lot. Rien de potentiellement incriminant, mais c'était limite ambigu.

« Ensuite, les preuves physiques. »

Carnavale fit une lecture des éléments présentés – le mot qu'Evelyn avait laissé à Penny Halliwell lui indiquant qu'elle était à une soirée privée dans la suite 18 ; sa robe verte, son string, son téléphone cellulaire ; le pantalon de Vernon James, ainsi que sa veste et sa chemise. Chaque élément était précédé de la mention « pièce à conviction » et d'un numéro.

Il conclut avec le DVD des interrogatoires de VJ, ainsi que les enregistrements des caméras de surveillance de la boîte de nuit. Puis il se rassit en indiquant qu'il en avait terminé.

« Madame Devereaux ? » fit le juge.

Christine se leva lentement en s'aidant de sa canne.

« Vous pouvez rester assise, si vous le désirez, madame Devereaux... »

— Je vous remercie, monsieur le juge, mais je préfère être debout.

— Comme vous le souhaitez.

— Monsieur le juge, nous acceptons toutes les pièces à conviction présentées par l'accusation, à l'exception d'une. Nous demandons que la pièce à conviction 3 soit retirée. »

Le juge et Carnavale consultèrent tous les deux leurs listes. Carnavale se tourna vers Christine, perplexe et légèrement amusé.

« La pièce à conviction 3 est un article de vêtement appartenant à la victime. À savoir un sous-vêtement.

— Oui c'est cela, monsieur le juge.

— Et vous désirez que cela soit... *retiré* ?

— De la *liste*, monsieur le juge. »

Le juge esquaissa un sourire. « Quels sont les motifs invoqués, madame Devereaux ? »

— Nous réfutons le fait que la pièce à conviction 3 appartienne à la victime. Et nous pensons qu'elle est sans rapport avec le cas, et donc inacceptable en tant que preuve contre l'accusé. »

Carnavale la regarda comme si elle était devenue folle.

Christine se racla la gorge et se déplaça vers l'estrade.

« L'objet en question – un string avec Velcro détachable – est couramment utilisé par les strip-teaseuses. Il est conçu pour être retiré à la hâte. Arraché, si vous préférez, monsieur le juge. » Elle expliqua en pinçant l'air près de sa taille et en lançant son bras vers l'avant, accompagnant son geste d'un mouvement de

hanche, ce qui amusa le haut magistrat, et lui valut un éclat de rire général émanant de la tribune publique et des journalistes.

« Fascinant, fit le juge. Quelles sont les preuves dont vous disposez, madame Devereaux ?

— L'accusé nous a déclaré avoir aperçu le sous-vêtement en question dans le salon de la suite de l'hôtel. Il était placé sur le sol, près d'une plinthe. Comme vous le savez, un grand meuble – un minibar – a été déplacé. Il était originellement situé entre un buffet et une commode.

— Et c'est là qu'il dit avoir vu pour la première fois la pièce à conviction ?

— Oui, monsieur le juge. »

Le juge raya quelques lignes sur son cahier. Christine continua.

« Nous nous sommes entretenus avec un ancien client qui avait loué la même suite. Son nom est Joe Finder. Il a utilisé la chambre le 11 mars de cette année pour une fête privée, avec au moins douze personnes – y compris une strip-teaseuse. Cette dernière a dansé sur ce même minibar. M. Finder dit que lui et deux de ses clients avaient préalablement déplacé le minibar au milieu de la pièce pour qu'il lui serve de podium. La strip-teaseuse a enlevé tous ses vêtements, y compris son string, qu'elle a jeté dans la foule. M. Finder nous a fait une déclaration sous serment à cet effet, que je voudrais partager avec vous et mon honorable confrère. »

Christine remit à Carnavale et au greffier des copies de la déclaration que Finder avait donnée à Janet la veille au matin. Carnavale les prit et les lut aussitôt. Son visage pâlit petit à petit. Christine laissa le juge terminer sa lecture avant de reprendre.

« Nous avons parlé avec la strip-teaseuse. Elle a reconnu la pièce à conviction 3 à partir d'une photo fournie par la police. Elle a précisé qu'il s'agissait de la même marque que les strings qu'elle utilise habituellement pour son numéro. »

Christine s'arrêta, se tourna vers moi et hocha la tête. C'était le signal.

Je lui remis un sac plastique transparent.

« Monsieur le juge, nous avons ici un échantillon d'ADN, qui, croyons-nous, correspond à celui trouvé sur la pièce à conviction 3. »

Elle tenait le sac de preuve scellé contenant le verre de champagne que j'avais volé à la Violet Room, après ma rencontre avec Brise. Comme elle avait claqué la porte avant que je ne puisse lui demander de nous faire une déclaration, je m'étais accroché à ce que je pouvais. En fait, Christine marchait sur des œufs. Il fallait normalement un consentement juridique lors d'une prise d'échantillon d'ADN. Brise ne me l'avait pas donné. Christine jouait sur le fait que le juge ne

poserait pas de questions quant à la légalité de l'échantillon tant qu'elle ne demanderait pas que le verre soit consigné à titre de preuve. Elle montrait son refus de se laisser intimider par Carnavale et plantait un drapeau d'avertissement dans l'esprit du juge.

Jusqu'ici, cela semblait fonctionner. Carnavale observa rudement ses assistants. Ils n'avaient évidemment pas pensé à faire effectuer des vérifications quant aux précédents occupants de la suite 18.

« J'aimerais demander à mon éminent collègue s'il peut confirmer que la pièce à conviction 3 a été soumise à des analyses ADN ? Et, si cela a été fait, a-t-on trouvé sur cette pièce à conviction l'ADN de la victime ? demanda Christine en se rasseyant.

— Monsieur Carnavale ? fit le juge.

— Le ministère public n'a pas été informé de cet élément d'information jusqu'à maintenant, monsieur le juge.

— Quel élément ? demanda le juge.

— Nous ne savions pas que la défense avait approché d'anciens clients de la suite, monsieur le juge.

— Vous voulez dire que vous ne saviez pas que la défense avait fait son travail ? »

Redpath gloussa comme une poule. J'esquissai un sourire. Christine, elle, resta impassible. Carnavale cligna des yeux. Il n'avait aucune répartie.

« Monsieur Carnavale, pouvez-vous me confirmer que la pièce à conviction 3 a été soumise à un test pour y trouver l'ADN de la victime ?

— Un moment, s'il vous plaît, monsieur le juge. »

Carnavale demanda à son subalterne un dossier. Ils s'entretenirent ensuite à voix basse. Je ne pouvais pas entendre ce qu'ils se disaient mais ils me faisaient penser à deux reptiles crachant en plein combat.

« Monsieur le juge, cela ne semble pas être le cas.

— Vous voulez dire que vous aviez l'intention de déposer comme preuve un vêtement sans être sûr qu'il appartenait bien à la victime ?

— Non, monsieur le juge, ça n'était pas mon intention. Cela impliquerait que j'avais l'intention de tromper la cour, ce que je ne ferais jamais.

— J'espère très sincèrement que ce n'est pas le cas, monsieur Carnavale... Pourtant, dans votre présentation en l'état, vous indiquez clairement la pièce à conviction 3 comme appartenant à la victime. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi les tests ADN ont été effectués de façon sélective ?

— Je n'ai aucune explication à ce sujet, monsieur le juge. Je vais devoir me renseigner auprès du laboratoire. J'ai personnellement présenté la pièce à

conviction de bonne foi, en supposant que les tests ADN y avaient été effectués avec la même rigueur que sur les autres éléments de preuve.

— Vous avez mal supposé, monsieur Carnavale. Combien de temps cela prendra-t-il pour que l'on teste à nouveau la pièce à conviction en question ?

— À vue de nez, entre six et huit semaines, monsieur le juge. »

Le juge Blumenfeld griffonna quelques mots.

« Êtes-vous prêt ? Pouvons-nous commencer ?

— Oui, monsieur le juge. »

Il prit d'autres notes.

« Sur quelle base avez-vous présenté la pièce à conviction 3 comme preuve ?

— L'objet a été trouvé dans la poubelle de la suite 18. Il était imprégné d'une importante quantité de sperme. Les tests ADN prouvent qu'il s'agit bien de celui de l'accusé, Vernon James. Le ministère public pense que l'inculpé s'est masturbé dans les sous-vêtements de la victime, soit avant, soit après l'avoir assassinée. »

Il y eut un silence de plomb dans la salle d'audience. Je pensai à Melissa, qui entendait cette information pour la première fois.

« Où se situait la poubelle ?

— Dans le salon.

— Et le corps a été trouvé dans la chambre ?

— Oui, monsieur le juge. Mais la victime a été tuée dans le salon.

— Et où se trouvaient donc les autres vêtements de la victime ?

— Dans la chambre à coucher.

— Mais pas ce sous-vêtement ?

— Non, monsieur le juge.

— En d'autres termes, la pièce à conviction 3 a été trouvée dans une partie distincte de la suite ?

— Oui.

— Y avait-il des traces de sperme sur un autre vêtement de la victime ?

— Non, monsieur le juge.

— Pourquoi avez-vous supposé que la pièce 3 appartenait à la victime ? »

Carnavale hésita. Il regarda dans son dossier pendant quelques secondes.

« Il s'agissait du seul sous-vêtement féminin trouvé sur les lieux. C'est une présomption de fait, monsieur le juge, Archbold 10.1. »

Il faisait référence à la bible des avocats – Archbold : *Plaidoirie pénale, preuves et pratiques*, un pavé éléphantinesque couvrant tous les aspects du droit pénal et les affaires qui l'ont façonné.

« À votre connaissance, la police a-t-elle enquêté ou s'est-elle entretenue avec des clients ayant précédemment réservé la suite 18 ?

— Non, monsieur le juge.

— Veuillez-vous asseoir, s'il vous plaît. »

Le juge recommença à écrire.

« Je vais devoir me prononcer sur cela, dit-il. Faisons une pause de vingt minutes. Pouvez-vous revenir à 11 h 45 ? »

Il se mit debout.

« Levez-vous ! »

Nous nous levâmes et l'observâmes s'en aller.

VJ fut emmené hors de son box.

Carnavale sortit de la salle d'audience, les pouces cachés sous le col de sa robe, suivi par son équipe.

« Comment pensez-vous que ça va se dérouler ? demanda Redpath à Christine.

— Difficile à dire. Le juge ne voudra pas retarder le procès de deux mois, c'est sûr et certain. »

Carnavale revint quinze minutes plus tard, escorté par Lisa Perez.

Il ne nous regarda pas et se dirigea tout droit vers son siège. Son greffier n'était plus là. Il avait probablement été viré.

Je glissai un regard à la tribune. Melissa n'y était pas.

« Levez-vous ! »

Le juge Blumenfeld prit place. VJ fut ramené sur le banc des accusés.

« Concernant l'autorisation de la pièce à conviction 3 en tant que preuve, commença le juge en regardant brièvement Carnavale puis Christine, avant de remonter ses lunettes sur son nez et de lire à haute voix : Il est du devoir du ministère public d'étayer son dossier hors de tout doute raisonnable. Cela comprend tous les éléments de preuve présentés à l'appui dans cette affaire. Ces preuves doivent toujours être crédibles. Il ne peut y avoir aucune marge d'erreur. L'accusation a présenté comme élément de preuve un sous-vêtement qui aurait été porté par la victime au moment de l'assassinat. Celui-ci a été récupéré dans une corbeille à papier dans le salon de la suite 18 de l'Hôtel Blenheim-Strand, et étiqueté "pièce à conviction 3". Le ministère public a confirmé que la pièce 3 a été soumise à des tests uniquement pour vérifier s'il comportait l'ADN de l'accusé et non celui de la victime.

» La défense soutient que la pièce à conviction 3 n'appartient en fait pas à la victime, mais à une tierce personne, une invitée dans la même suite le week-end précédant les événements du 17 mars 2011. Pour étayer cette thèse, la défense a présenté une déclaration sous serment du client – du nom de Joe Finder – qui a loué la suite.

» M. Finder a confirmé que la suite avait été utilisée pour organiser une fête, et qu'il avait embauché une strip-teaseuse dans le cadre de l'animation de la soirée. Lors de son show, la strip-teaseuse a jeté ses sous-vêtements – un string à lanière détachable, semblable à la pièce à conviction 3 – vers son public.

» La défense fait valoir que la pièce à conviction 3 n'appartient pas à la victime, mais à la strip-teaseuse. La défense fait valoir que la pièce à conviction 3 a été trouvée par l'accusé à l'aube du 17 mars après que le minibar de l'hôtel a été déplacé de sa place initiale. La défense fait valoir que la pièce à conviction 3 est restée coincée sous ou derrière le minibar avant que l'accusé n'entre dans la suite.

» Ayant lu la déclaration de M. Finder et pris en compte la confirmation émanant de l'accusation selon laquelle la pièce à conviction 3 n'a pas été testée pour vérifier si elle comportait des traces d'ADN de la victime, je suis enclin à conclure que l'article étiqueté “pièce à conviction 3” n'appartenait pas à cette dernière.

» À cette occasion, l'accusation n'a pas été en mesure de fournir de preuve, ni d'argument satisfaisant prouvant que l'article ait jamais été porté par la victime. Par conséquent, je statue que la pièce à conviction 3 est inacceptable en qualité de preuve dans ce procès. »

Il donna ensuite un bon coup de maillet.

Redpath serra le poing en signe de victoire. Christine me lança un regard approbateur. Carnavale accusa le coup en écarquillant les yeux.

La salle d'audience était muette.

« C'était ce que l'on appelle de la “technicité”, dit Christine à VJ, lorsque nous fûmes de retour dans la salle de réunion. Il s'agissait d'un élément de preuve d'une certaine importance, à charge contre vous. Désormais, cet élément a disparu. »

VJ était un peu plus guilleret qu'à son arrivée dans le tribunal, mais il allait bien évidemment devoir retourner en prison. Cette victoire n'appartenait qu'à nous.

« Nous avons eu de la chance aujourd'hui, continua Christine. Franco était content de lui. Il pensait que l'affaire était dans le sac. Ça ne se reproduira plus à l'avenir avec lui, croyez-moi. C'est lorsqu'il a subi un revers qu'il est le plus féroce. »

VJ ne savait pas le rôle que j'avais joué. J'avais demandé à Christine de garder le silence à ce sujet, en prétextant que c'était beaucoup mieux qu'il nous voie comme une équipe plutôt que comme des individus. Il se sentirait plus en sécurité de cette façon.

« Où en sommes-nous ? demanda Vernon à Christine.

— Dans une meilleure position que là où nous nous trouvions il y a quelques heures. Le juge a considéré que la preuve était irrecevable. Ce qui veut dire qu'elle ne peut pas être présentée lors du procès. Les jurés ne sauront jamais que vous vous êtes masturbé dans le string. C'est un élément très important, car s'ils l'*avaient* entendu, ils ne l'auraient pas oublié. Ça les aurait dressés contre vous.

— L'accusation n'a donc plus aucun moyen de faire part de cet élément ?

— Ils peuvent essayer, mais je ferai objection, et le juge me soutiendra. Rappelez-vous l'ordre des choses. La police porte les inculpations, et l'accusation vous juge selon ses preuves. Dans vos déclarations à la police, vous n'avez jamais dit que vous vous étiez masturbé, donc on ne peut pas vous questionner sur quelque chose dont vous n'avez jamais parlé. De plus, le juge a déclaré irrecevable la pièce à conviction 3. Ce qui signifie que, légalement, ça ne s'est pas passé.

— L'accusation peut-elle me demander ce que j'ai fait après avoir été frappé dans la suite ?

— Oui, elle le peut. Et je ferai objection lors de cette question. Le juge saura ce que manigance Franco et le mettra en garde. S'il persiste, il sera reconnu coupable d'outrage à magistrat.

— Donc je n'ai pas à répondre ?

— Non. Le juge peut vous demander de répondre en fonction de ce que vous avez déclaré à la police. Dans ce cas, vous dites que vous vous êtes couché et que vous avez perdu connaissance.

— N'est-ce pas un parjure ?

— Non. C'est la loi. Le juge a établi les limites et vous vous en tiendrez à celles-ci. »

VJ acquiesça.

Blumenfeld avait fixé la date du procès au lundi 25 juillet. Nous avions trois mois devant nous.

« Qu'en est-il de Nikki Frater, la secrétaire ? demanda Christine. Va-t-elle nous causer des ennuis ?

— Non. C'est un roc. Elle est avec moi depuis le début.

— C'est probablement Franco qui veut jouer au plus malin avec nous, dans ce cas-là. »

Nous restâmes tous silencieux pendant un bon moment. Dans le couloir, les bruits de pas ainsi que les voix des avocats et de leurs clients formaient un brouhaha interrompu de bruits de verrouillage et de déverrouillage des portes. Une prison comme les autres.

« Le mariage royal a lieu vendredi, dit VJ. Vous savez qu'ils nous donnent

une heure de sommeil de plus et une glace au chocolat pour l'occasion ? Je n'arrive pas à croire que je suis en train de parler de ça, mais en fait j'attends ce mariage avec impatience.

— Je me souviens du jour où les parents du prince William se sont mariés, dit Redpath.

— Moi aussi », dit VJ en se tournant vers moi l'espace d'une seconde.

Nous avons passé ce jour ensemble, ma famille et la sienne – mis à part Rodney –, à la maison, à regarder la télé. Les James n'en avaient pas.

29 juillet 1981. Charles et Lady Di.

Ce fut la première fois où je bus de l'alcool. Même si mes parents, de temps en temps, m'en avaient déjà donné quelques gorgées, j'eus ce jour-là mon premier verre bien à moi, rempli à ras bord. Nous nous étions servis dans les canettes de Guinness de mon père. VJ avait détesté le goût et n'en voulait pas davantage. Moi, je trouvais ça plutôt bon, comme du café noir très doux. J'avais bu cul sec. On avait neuf ans.

J'eus à peine le temps de m'asseoir à ma place que le téléphone se mit à sonner. C'était Edwina qui me sommait de monter à l'étage.

Lorsque j'entrai dans son bureau, Sid Kopf était en train de remettre quelque chose dans son armoire sécurisée. Sur le mur au-dessus de lui, l'écran plat affichait la météo prévue à Londres pour le jour férié à venir. Nuageux, avec des possibilités d'éclaircies.

Je n'avais pas vraiment eu l'occasion de m'attarder sur la taille du bureau de Herr Kopf. Il semblait s'étendre sur toute la longueur du bâtiment, comme si trois pièces étaient regroupées en une.

« Asseyez-vous », fit-il, sans me regarder.

Je pris le même siège que celui dans lequel je m'étais assis auparavant, à l'opposé de son bureau. Pendant un moment, je lui tournai le dos.

Je savais qu'il m'observait. J'avais développé la capacité de sentir quand on m'épiait lorsque j'étais à l'hôpital Lister. Les gardiens avaient pour habitude de nous surveiller subrepticement, à distance, en cherchant fréquemment le moindre signe de régression. Leurs yeux se posaient sur moi comme de minuscules fourmis déguerpissant de ma peau avant que je ne puisse les attraper. C'est ce que je ressentais à présent. Sauf que c'était un gros insecte et qu'il n'avait pas besoin de courir.

En regardant les photos en noir et blanc sur le mur, je vis qu'elles avaient toutes été prises en fin d'après-midi, lorsque le soleil commence à se coucher et que les ombres sont plus longilignes et plus épaisses. Aimait-il ce type d'ambiance, lorsque l'obscurité occupait la moitié de chaque cliché, ou y avait-il ici une intention symbolique ?

« Bien joué pour aujourd'hui, dit-il en prenant place dans son siège.

— Merci, mais c'est Christine qui a tout fait. J'ai simplement... »

Il me coupa la parole en levant la main.

« Épargnez-moi votre fausse modestie. Les bons jours sont rares dans ce milieu – et on les paie toujours en nature. Un jour au soleil, et le reste du mois sous la pluie. Tout s'équilibre. »

Il m'observa pendant quelques secondes. Aujourd'hui, le blanc de ses yeux se mariait harmonieusement avec ses cheveux. À travers la porte, j'entendis le téléphone d'Edwina sonner deux fois avant qu'elle ne décroche.

« Terry, je voulais vous voir en tête à tête. J'ai quelques problèmes avec vos méthodes.

— Mes méthodes ?

— Il y a une ligne extrêmement mince entre ambition et imprudence, et vous avez mis les pieds en plein dessus. Jusqu'ici, seule la chance vous a permis de ne pas vous planter. En quelques semaines, depuis que vous vous occupez de cette affaire, vous avez obtenu un échantillon d'ADN de façon illégale, empiété sur une scène de crime ayant fait l'objet d'investigations, et usurpé l'identité d'un enquêteur, "M. David Stratten". »

Ma moue stupéfaite le fit sourire.

Putain d'Adolf!

Elle avait mouchardé. Pareil pour Andy Swayne. Je ne savais pas par lequel des deux j'étais le plus surpris et le plus énervé.

« Je place la barre très haut ici, pour une bonne raison. C'est la seule manière que je connaisse pour faire sortir le meilleur de mes collaborateurs. La pression. Certaines personnes, lorsqu'on leur met la pression, se plient. Alors que d'autres, à l'inverse, s'épanouissent. La loi est un jeu très rude. Tout le monde n'y est pas invité. Et il n'est pas donné à tout un chacun de pouvoir y jouer. »

Allait-il me *virer* ?

Il se pencha et croisa les avant-bras sur le bureau.

« Janet a eu raison de vous embaucher. Elle a dit que vous aviez ça dans le sang, et c'est le cas. Vous êtes brillant, vif, tenace, persévérant, analytique, curieux et raisonneur – lorsque le besoin s'en fait sentir. Les qualités fondamentales chez un avocat. »

Le ton de sa voix, plaisant et agréable, laissait croire qu'il me demandait quels étaient mes projets pour les prochaines vacances, si j'allais regarder le mariage à la maison ou dans la rue.

« *Mais* – et considérez ça comme un avertissement *très* amical, mais un avertissement quand même – un avocat qui ne respecte pas la loi n'est plus un avocat, Terry. C'est un escroc. Un imposteur. Et un idiot. En bref, ce n'est pas le genre de la maison. Les avocats ne se salissent jamais les mains. C'est pour cette raison que nous embauchons des privés. Vous comprenez ? »

Toujours pas de sévérité dans sa façon de s'exprimer.

« Oui. »

Il me scruta pendant un moment, pour être sûr que je ne lui disais pas juste ce qu'il voulait entendre.

« Je comprends », dis-je.

C'était vrai.

Et faux en même temps.

Je ne comprenais plus rien.

Non seulement je m'étais fait avoir par Andy Swayne, qui m'avait conduit dans la suite 18, pour ensuite tout rapporter à Kopf, mais il m'avait aussi remis à ma place. *Chercher et transporter...* Reste à ta place, petit. Ensuite, aussi bien Janet *que* Christine m'avaient fait comprendre que je devais leur apporter des résultats par tous les moyens nécessaires. Et maintenant Herr Kopf me rappelait à l'ordre au sujet de mes méthodes. Qui était le véritable chef ici ?

« En attendant, voici pour vous. »

Kopf ouvrit un tiroir et en sortit une enveloppe blanche, qu'il poussa sur le bureau – « Profitez de votre journée au soleil, Terry. Vous l'avez bien mérité. »

L'enveloppe contenait une liasse de billets de vingt. Il devait y en avoir au moins pour 1 000 livres.

Après le petit déjeuner, nous nous sommes tous assis pour regarder le mariage royal. Les vues aériennes de l'abbaye de Westminster et les masses de gens tapissant les trottoirs jusqu'à Buckingham Palace remplissaient l'écran. Je m'endormis rapidement, ratant toute la cérémonie.

La semaine m'avait rattrapé. J'étais enfin descendu de mon petit nuage et je m'étais crashé.

J'ouvris les yeux quelques heures plus tard, le temps de voir le prince William et son épouse franchir les portes de Buckingham Palace dans une Aston Martin décapotable, puis accélérer sur l'avenue reliant Trafalgar Square. C'était la chose la plus cool accomplie par la famille royale depuis qu'ils s'étaient débarrassés d'Oliver Cromwell.

Les gosses se moquaient de ma tête ensommeillée, tandis que je bâillais et me frottai les paupières, les cheveux en bataille. J'avais ronflé si fort pendant les vœux qu'ils avaient dû augmenter le son de la télé.

Nous nous rendîmes à la fête publique sur Battersea High Street. C'était l'idée de Karen. Elle voulait que les enfants s'en souviennent et passent un bon moment en famille.

La moitié du quartier de Battersea avait dû penser la même chose. De grandes tables et des bancs formaient une longue ligne au milieu de la rue et chaque place était occupée. Les trottoirs étaient noirs de monde.

Un authentique bus à impériale diffusait la radio en direct. Sur une grande estrade, un groupe cubain de huit musiciens jouait de la salsa. Des plats préparés débordaient des gargotes, proposant de la nourriture jamaïcaine, thaïe, chinoise et indienne.

Ray et moi nous étions payé du sauté de porc au riz avec des haricots au stand jamaïcain et nous mangions en regardant Karen et Amy prendre une leçon de salsa. Amy assurait plutôt bien, elle était gracieuse, en rythme. Pendant un

instant, ce n'était plus une enfant. Comme moi, Karen n'était pas vraiment douée pour la danse. Elle renonça tranquillement pour surveiller notre fille et se plaça dans un coin.

Une femme en legging et tee-shirt à l'effigie de l'Union Jack fit son apparition. Elle avait une touffe de cheveux bouclés, teints en brun et en blond. Très agitée, elle connaissait tous les mouvements et montrait aux autres comment s'y prendre. Un des moniteurs se rua derrière elle et commença à se trémousser. L'homme regarda son collègue par-dessus son épaule en lui faisant des clins d'œil.

Tout à coup, je me mis à penser à Fabia.

Si seulement on pouvait la retrouver – si *je* pouvais la retrouver. Il *devait* bien y avoir quelqu'un d'autre que VJ à l'avoir aperçue à ce dîner. Mais personne du côté du conseil d'administration Hoffmann ne m'avait rappelé. Idem pour les intérimaires de chez Silver Service. J'allais devoir accélérer la cadence. Ray me donna un petit coup dans les côtes. Je sortis subitement de ma rêverie. Sans m'en apercevoir, j'étais resté bouche bée face à la bonne femme qui se dandinait.

« Ce n'est pas ce que tu crois, fiston, dis-je.

— Et qu'est-ce que je crois ?

— Que cette femme me plaît ou un truc du genre. »

Elle se trouvait désormais prise en sandwich entre les deux moniteurs, les mains en l'air.

Ray la dévisagea, puis ses yeux revinrent sur moi, perplexes et confus.

« Ce n'est pas à ça que je pensais. Ça fait cinq minutes que je te parle, Papa.

— Oh... Je ne t'avais pas entendu. Tu disais quoi, Ray ?

— Rien. C'est pas grave », répondit-il tristement.

Une grande enveloppe en papier kraft m'attendait sur le paillason. Une énième livraison de Swayne. À l'évidence, il n'avait pas profité de ce jour de congé. C'était une simple feuille de papier avec une photo en noir et blanc mal imprimée : le portrait d'une jeune femme vêtue d'un tee-shirt blanc et d'un béret, qui tenait un pistolet automatique dans la main droite.

J'appelai Swayne.

« C'est quoi ce truc ? demandai-je.

— Une affiche de recrutement de la police de Rhodésie.

— Et alors ?

— C'est Beverley Wingrove.

— C'est vraiment elle ? »

J'examinai à nouveau la photo. Le visage de la femme n'était pas particulièrement net en raison de la basse résolution et de la mauvaise qualité

d'impression. Cela aurait pu être n'importe qui. Je devais en conséquence le croire sur parole.

« Oui, c'est elle. J'ai déniché des infos intéressantes à son sujet.

— Comme quoi ?

— Pas au téléphone, dit-il.

— T'es sur écoute ? lâchai-je, ironiquement.

— Je n'ai plus de batterie.

— T'es où, là ?

— J'observe les tours Michael Caine. »

Swayne parlait de la tour Belvedere de Chelsea Harbour. Un énorme immeuble avec un toit en laiton en forme de chapeau de sorcière. Il se racontait que Michael Caine aurait fréquenté le penthouse, d'où son surnom. C'était la pièce maîtresse d'un complexe résidentiel d'appartements de luxe, avec marina annexée, où des bateaux de plaisance de toute sorte étaient amarrés. Un tout autre monde.

Swayne devait m'attendre sur le ponton principal de Battersea, mais il n'y était pas. Tandis que je me rapprochais, je l'aperçus debout, à l'extérieur, à proximité du bloc d'appartements Archer House, s'entretenant avec une femme noire. Elle semblait avoir le même âge que lui.

Ils se tenaient trop près l'un de l'autre pour n'être que des étrangers. Je m'arrêtai un instant pour les observer. Swayne passait du bon temps. À vrai dire, il était ravi et souriait tendrement. Et lorsque ce n'était pas le cas, il regardait la femme de manière attentionnée – et elle faisait de même avec lui. C'était un tout autre homme, un être brièvement libéré du poids de l'amertume et du poison qu'il portait sur le dos comme un système naturel de survie.

Un peu plus tard, il l'embrassa sur la joue, puis s'en alla. Elle attendit un bon moment pour retourner dans le bâtiment. Je me donnai deux minutes avant d'aller à sa rencontre. Andy s'était trouvé un banc, avait enlevé son blouson et défait deux boutons de sa chemise. Il admirait le Belvedere de l'autre côté de la rivière. Sur la pelouse derrière lui, une famille de cinq personnes pique-niquait tranquillement.

« Je me souviens quand tout ça n'existait pas encore », marmonna-t-il en pointant la tour du doigt. J'étais désormais habitué à l'absence de toute forme de salutation venant de sa part – formelle ou familière – quand nous nous donnions rendez-vous. « Avant, il n'y avait ici rien que des gravats, des mauvaises herbes, des squatteurs, et de l'eau écumeuse.

— Tu vivais dans le coin ?

— De l'autre côté de la rue. » Il fit un signe au-dessus de son épaule, avec son pouce. « Nous avons l'habitude de venir régulièrement ici.

— Nous... ?

— Ma femme et ma fille. Enfin... Mon *ex*-femme et ma fille. »

Je ne connaissais pas cet aspect sentimental chez lui. Trop déçu du genre humain. Pourtant, voilà qu'il évoquait ses bons souvenirs.

« Ma femme vient du Zimbabwe, dit-il doucement.

— Pas de Rhodésie ?

— Certainement pas. Elle est noire. »

Donc, c'était elle, la femme que j'avais aperçue. J'étais surpris devant les élans de tendresse qu'ils avaient l'un pour l'autre. Swayne ne me semblait pas être le genre de gars à rompre à l'amiable – plutôt le contraire.

« Et ta fille ? demandai-je.

— On ne se parle plus. Les enfants ça grandit, c'est ça le problème. Ils commencent par t'observer, puis ils voient à travers toi et, au bout du compte, ils te regardent de haut.

— C'était quand la dernière fois que tu l'as vue ?

— Il y a dix, douze ans. Je ne me souviens pas trop. Une fille brillante. Belle aussi, pleine de vie. Pas comme moi. Dieu merci. »

Je pensai soudain à Ray et au fait que je l'avais agacé. Et je me souvins aussi que j'avais fait pleurer Amy à table lors du dîner. Tout ça parce que j'avais la tête ailleurs, absorbé par l'affaire, par Vernon – par des choses qui bientôt disparaîtraient. L'idée même de pouvoir les perdre, de raconter un jour à un quasi-étranger une histoire comparable à celle de Swayne, me fit frissonner.

« Désolé de l'entendre, dis-je.

— Mais cela ne t'étonne pas ?

— Que tu sois un enfoiré ? Non. »

Swayne rigola. Une odeur d'eau de mer flottait dans l'air. La marée était basse. La rivière était couverte de boue verte sèche et d'innombrables détritrus.

« Parle-moi de Beverley Wingrove.

— J'ai reconnu son nom, pourtant ça date de plusieurs années. Elle ne faisait pas partie de la police de Rhodésie, elle a juste posé pour leur propagande. Mais son mari – Oliver – oui. Il était capitaine dans la Patu – l'unité de police antiterroriste.

» En Rhodésie, tout comme en Afrique du Sud, les “terroristes” étaient ceux qui avaient pris les armes pour lutter contre le régime en place. En gros, les unités de la Patu les chassaient et les abattaient sans sommation lorsqu'elles les trouvaient. Pas de pitié. »

Il baissa la tête, affichant un air sinistre.

« J'imagine que tu te trouvais là-bas ? demandai-je.

— C'est exact, ouais. Oublie ce que tu sais sur la Rhodésie, tout ce que les libéraux ont colporté comme mensonges. Il n'y avait pas d'un côté le bien et de l'autre le mal dans ce conflit. Pas de bons ni de méchants. Les deux parties avaient raison et étaient aussi mauvaises l'une que l'autre. Il suffit de regarder ce qui se passe là-bas depuis... Lequel est le pire ? Mugabe ou Ian Smith ?

— Que faisais-tu là-bas ?

— J'ai mené une vie “intéressante et haute en couleur” comme disent les gens chiants.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec Vernon James ?

— Quand la Rhodésie est devenue le Zimbabwe, les Wingrove ont déménagé en Afrique du Sud, et puis ont ensuite débarqué ici en 1984. Oliver a trouvé un boulot à l'ambassade d'Afrique du Sud dans la sécurité. Sa femme dans la restauration. Quand l'apartheid a pris fin et que Mandela a été élu, il y a eu un renouvellement de l'équipe à l'ambassade. Les Wingrove sont restés à Londres. Tu connais la Commission de vérité et de réconciliation ?

— Oui. Une enquête publique sur le régime de l'apartheid, qui s'est déroulée lors de la présidence de Mandela.

— Tout n'était pas rendu public. Certaines audiences se sont déroulées en secret. Les trucs sensibles. N'oublie pas que l'Afrique du Sud était une façade, une base lors de la guerre froide. La CIA était là-bas. Ainsi que le MI5, le Mossad et ainsi de suite... Et puis il y avait aussi les cocos de l'autre côté. Les Russes et les Cubains.

» Certains anciens gros bonnets de la police secrète sud-africaine ont accepté de témoigner en échange de l'immunité. Ils avaient des putains d'histoires à raconter.

» L'un d'eux a remis des listes à la Commission. Des dossiers sur les adversaires de l'ancien régime. Tous les militants anti-apartheid. Rien d'extraordinaire jusque-là. Tous les gouvernements conservent des dossiers sur les personnes qu'ils n'apprécient pas. Mais ces gens-là n'étaient pas des activistes sud-africains. Il s'agissait d'Européens et d'Américains. Et ils étaient tous morts.

» Quelqu'un de haut placé avait ordonné qu'un escadron de la mort liquide leurs opposants à l'étranger. Pas les profils de haut niveau, pas les visages publics, ni les porte-parole célèbres, mais plutôt les gens derrière eux. Les riches bailleurs de fonds, les comptables, les avocats, les journalistes. L'escadron de la mort se faisait appeler Die Blanke Spoke – “les Fantômes blancs”.

» Ces fameux Fantômes avaient une mission simple et claire. Recherche et

destruction. Mais ça ne devait jamais avoir l'air d'un meurtre. Trop évident. Un mouchard de la Commission a lâché les noms des Fantômes blancs. L'un d'eux s'appelait Oliver Wingrove.

— Et il a été extradé ?

— Non. Notre gouvernement a décidé qu'il n'y avait pas assez de preuves pour son extradition. »

Une rangée de péniches s'étalait en face de nous, sur le rivage, maintenant que la marée était descendue. Sur l'une d'entre elles, la proue avait été transformée en un mini-jardin, avec un banc.

« Qu'est-ce que ça a à voir avec Vernon James ? répétais-je.

— Que dalle, probablement. Oliver Wingrove est mort d'un cancer en 2001.

— Alors pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

— C'est une théorie qui pourrait te servir.

— Une *théorie* ? Comme quoi ? Vernon James a été victime d'un complot organisé par un groupe de quoi ? – un groupe d'*assassins de l'époque de l'apartheid*, qui a peut-être existé ? Et ils auraient utilisé l'agence Silver Service comme couverture pour infiltrer l'hôtel ? C'est de ça que tu parles, hein ? »

Il ne me répondit pas, ne me regarda même pas.

« Tu me *factures* pour ces conneries, c'est ça ?

— Il y a quelque chose de louche du côté de Silver Service.

— Vraiment ? Tu sais que j'ai tout vérifié chez eux, hein ? Ils sont clean. C'est une société anonyme à responsabilité limitée qui exerce depuis seize ans. Ils fournissent pratiquement tous les hôtels quatre et cinq étoiles de Londres. Leur réputation est en béton. Ce n'est pas parce que la proprio t'a dit quelque chose de travers qui a provoqué un trip de culpabilité sur ton mariage foireux que ça veut dire qu'elle a quelque chose à voir dans cette histoire. Et ces Fantômes blancs là ? Ils ont la cinquantaine ou la soixantaine aujourd'hui. Une bande de bonshommes séniles...

— C'était juste une théorie, Terry, dit Swayne avec découragement.

— Tu m'as fait venir un *jour férié* pour me dire ça. Tu te faisais chier ?

— Pas toi ?

— Je paie pas pour ce genre de merde, OK ? Et puis, c'est peut-être même pas Beverley Wingrove sur le poster. »

Il ne répliqua pas. La lumière commençait à s'atténuer et le ciel prenait la teinte de flammes pourpres. Les gens revenaient de la fête de rue, titubant légèrement et chantant fort. Plusieurs gars portaient encore des masques. Je me levai pour m'en aller. J'étais fou de rage.

« C'est dommage pour David Stratten, hein ? chuchota Swayne.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— T'es pas au courant ?

— Non.

— Il est mort.

— Quand ?

— Il y a quelques jours. C'était dans le *Standard*. »

Je n'en revenais pas.

« Que s'est-il passé ? demandai-je nerveusement.

— Ils ne savent pas s'il s'agit d'un suicide ou d'un accident. Il était fortement alcoolisé. Il a sauté ou il est tombé juste devant un métro à Tufnell Park, dans l'après-midi.

— Pauvre bougre. » Je le pensais un peu. Quelle atroce façon de perdre la vie.

« Il y a juste un petit problème, fit Swayne.

— Quoi ?

— Dave ne buvait pas. »

Quatre heures plus tard. Retour à la maison. Il faisait sombre. Les enfants et Karen regardaient la télévision. Je glissai ma tête par la porte pour dire bonsoir, tout penaud. Ray contempla le sol, Amy sourit et Karen ne bougea pas d'un pouce. Les infos rediffusaient les scènes de foule en liesse à l'extérieur de Buckingham Palace. Je savais que j'allais payer cher la manière dont je m'étais esquivé.

Je me réfugiai dans la chambre à coucher pour me changer.

Karen me rejoignit quelques instants plus tard. Dans ces cas-là, elle essayait toujours de m'ignorer du mieux qu'elle pouvait, mais n'arrivait jamais à rester silencieuse bien longtemps. Elle aimait aborder les problèmes pour régler les choses et avancer. Tout le contraire de moi.

« Où étais-tu ?

— Boulot.

— T'es en *congé*, Terry.

— Il y a eu du nouveau. »

Après avoir quitté Swayne, je m'étais dirigé vers Battersea Bridge pour remettre de l'ordre dans mes idées. Cheyne Walk était tout près. J'avais marché jusqu'à la demeure de VJ et Melissa. Planqué derrière la grille, mon index avait plané près du bouton de l'interphone un bon bout de temps, tout tremblant. Si jamais elle avait répondu, j'aurais dit que je traînais dans le voisinage et que je voulais simplement venir lui faire un petit coucou pour savoir comment elle allait. Ou quelque chose dans le genre. Comme une première étape vers

l'adultère. Puis une voiture s'était pointée de l'autre côté de la rue avec deux petits garçons blonds sur le siège arrière. On était en pleine période de vacances scolaires et je réalisais que les enfants de Melissa pourraient eux aussi être à la maison. Cela aurait été gênant de devoir rencontrer les mini VJ-ettes. Puis je commençai à m'imaginer de quoi auraient eu l'air nos enfants, ceux que j'aurais peut-être eus avec Melissa si...

Ainsi, j'avais bougé vers Chelsea, en dérivant sans but précis vers Sloane Square, puis jusqu'à un grand domaine de briques rouges du nom de World's End, là où Joe Strummer avait écrit « London Calling », le long de la rivière près de laquelle il avait passé un bout de sa vie.

Ce que m'avait dit Swayne m'était resté en mémoire. Même si son discours m'avait semblé complètement foireux, il paraissait sérieux. Pas de sarcasme dans son ton, pas de sourire narquois non plus. Peut-être qu'il se foutait quand même de ma gueule...

Et, bien sûr, je cogitais à propos de ce qui était arrivé à ce pauvre David Stratten. Est-ce que sa mort était un meurtre, comme Swayne l'avait sous-entendu ?

J'étais tombé sur un cybercafé ouvert et avais effectué quelques recherches, en profitant pour imprimer des informations sur Oliver Wingrove et les rapporter chez moi. Mais, avant toute chose, il me fallait affronter Karen.

« Je ne sais pas ce qui t'arrive, Terry, mais je n'aime pas ça. Depuis que tu as commencé à bosser sur cette affaire, je vois tout un côté de toi dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Si tu me l'avais montré plus tôt, je me serais enfuie le plus loin possible. »

Je ne m'attendais pas à ça.

« De quoi parles-tu ? »

— Tu te transformes en quelqu'un d'autre, est-ce que tu t'en rends compte, au moins ? Tu m'évites, tu *nous* évites. Tu parles à peine. Tu rentres à la maison et tu dis deux trois mots. D'après Ray, tu ne viens plus le voir comme avant, après ta journée de travail. »

Je ne m'en étais pas rendu compte. C'est vrai, je rentrais assez tard. Les enfants étaient déjà prêts à aller se coucher ou déjà endormis. Et lorsque j'arrivais à temps pour dîner, mes pensées étaient concentrées uniquement sur l'affaire. Toujours ce foutu procès.

Mais qu'est-ce que j'étais censé faire ? Partager tout ce truc avec eux à table, pendant le repas ? Parler de mon boulot, dire que j'aidais un homme qui avait peut-être ou peut-être pas tué une jeune femme ? Ou bien expliquer en quoi

consistait vraiment mon job ? À savoir rester planté des heures au téléphone, faire des entretiens en se faisant passer pour un flic ou encore découvrir la misérable vie d'Evelyn Bates ? De plus, c'était illégal de parler de l'affaire à un tiers. Pas que cela ait jamais stoppé quiconque.

Karen cherchait manifestement un affrontement que je voulais éviter.

« Ça sera bientôt fini. Lorsque le procès sera terminé, je démissionnerai. Je n'ai pas changé d'avis.

— Je ne te crois pas.

— Pourquoi ?

— Tu n'agis pas comme quelqu'un qui veut démissionner.

— Tu trouves que j'agis comment ?

— T'as fait des démarches pour trouver un autre boulot ?

— Non.

— T'as mis ton CV à jour ?

— Non.

— Bien sûr que non. Car tu ne finis jamais rien. T'es au milieu, t'es dedans jusqu'au cou – et tu *aimes* ça. T'es comme un porc dans un tas de merde. »

OK. Elle m'avait coincé. Mais « aimer » était un peu trop fort. J'*appréciais* le boulot – et j'avais adoré ce mardi. J'avais adoré jouer un rôle important dans cette petite victoire judiciaire. Cela faisait un bon bout de temps que je n'avais pas été fier de quelque chose que j'avais fait. Pas depuis l'école, en fait.

Je ne lui avais pas parlé du bonus que Kopf m'avait filé. Je ne lui avais même pas dit ce qui s'était passé en salle d'audience. Cela n'aurait fait que confirmer ce qu'elle suspectait – que je ne voulais pas quitter KRP. Et c'était vrai. Je commençais à prendre goût au droit. Je me voyais même faire ça pour gagner ma vie. Même si Kopf m'avait envoyé des signaux ambigus. Pourquoi donner à quelqu'un un « avertissement *très* amical » – et un bonus – si vous aviez l'intention de le virer ? Tout ce qu'il avait à faire, c'était de la fermer et d'utiliser mes infractions comme motifs pour pouvoir se débarrasser de moi. Et si jamais ils avaient l'intention de me refiler le job d'assistant juridique et le diplôme et que je démissionne avant même qu'ils aient eu l'occasion de m'en avoir parlé ?

« T'as quelque chose à me dire, Terry ? »

Voilà ce qui se passait. Même si j'étais sincèrement désolé de les avoir négligés, je ne pouvais pas lui annoncer de but en blanc, maintenant. On ne se disputait pas si souvent, Karen et moi. Une ou deux fois par an, et encore. Cependant, lorsqu'on s'affrontait, nos règles de conduite étaient simples. Elle devait donner son avis, marquer des points, pour ensuite quitter la pièce de manière mélodramatique. On fonctionnait comme ça. Donc, je ne pouvais pas

m'excuser avant qu'elle n'ait fait son numéro. Car, pour elle, cela aurait signifié que j'essayais d'éviter ses remontrances, que je voulais esquiver le conflit ou – pire que tout – l'empêcher de s'exprimer. Elle se sentait exclue... Je devais bien la laisser entrer un peu dans mon monde.

« Cette affaire me *prend* toute mon énergie, tu as raison. Je ne peux pas m'en empêcher. Ça a fait resurgir des vestiges du passé, des choses auxquelles je ne pensais plus devoir faire face.

— Comme quoi ?

— Ça m'a fait voir les choses sous une lumière différente. Une lumière plus *crue*.

— Quelles choses ?

— Des choses sur moi-même. J'ai eu des occasions par le passé, et je n'ai jamais saisi ma chance lorsque les opportunités étaient juste devant moi, servies sur un plateau. C'est comme si j'avais pris la mauvaise route, il y a longtemps, et comme si j'avais continué d'y circuler.

— Une mauvaise route ? dit-elle, dépitée. Sommes-nous inclus dans cette “mauvaise route” ? La famille que tu as construite en chemin – la fille que nous avons mise au monde, le fils qui t'aime tant ? Est-ce que ça m'inclut, *moi* ?

— Non... Bien sûr que non, Karen. Je... Ce n'est pas ce que je... »

Elle recula de quelques pas, le visage furibond et meurtri, les larmes aux yeux.

« Tous les gens pensent ce qu'ils disent, Terry. Mais ils n'ont jamais l'intention d'être compris de façon aussi claire, *putain de merde* !

— Je suis désolé, Karen, je... »

Elle partit en claquant violemment la porte.

Dans la chambre d'amis, j'examinai les infos dégotées sur Oliver Wingrove, notamment plusieurs rapports succincts sur la tentative échouée d'extradition en 1997.

Dans une déclaration publiée par l'avocat de Wingrove, il était indiqué qu'il avait travaillé à l'ambassade sud-africaine à Londres dans les années quatre-vingt.

Les autres écrits remontaient au début des années soixante. Wingrove avait bossé au sein de la police rhodésienne lorsque le pays était encore sous domination britannique.

Il avait dirigé une enquête sur le présumé enlèvement d'un citoyen britannique : un fermier appelé Michael Zengeni. En novembre 1961, Zengeni était censé rendre visite à sa famille au Royaume-Uni, mais avait disparu sur le chemin de l'aéroport.

Un mois plus tard, son cadavre continuait de pourrir à l'arrière de sa Land

Rover. Les restes de son corps étaient trop décomposés pour que l'on procède à une identification, mais son passeport et son billet d'avion avaient été retrouvés sur les lieux.

En 1962, le nom de Wingrove était réapparu lors d'une investigation sur un enlèvement à Londres. Un petit article incluait la seule photo que j'avais trouvée de Wingrove – un homme grand, aux cheveux noirs, à la barbe bien fournie. On le voyait arriver sur les lieux du drame avec son épouse, Beverley. Elle portait un imperméable, un foulard et d'énormes lunettes de soleil. Elle était très attirante à l'époque, une sorte de jeune Britt Ekland.

Je fis la comparaison avec la photocopie que Swayne avait déposée sous ma porte. Malgré la mauvaise qualité de la photographie, il était clair que cette femme tenant un flingue n'était définitivement pas Beverley Wingrove.

À quoi jouait Swayne ?

Mardi matin. Les jours fériés étaient terminés. Retour au boulot. J'étais soulagé. Pendant tout le week-end, l'ambiance avait été tendue à la maison. Karen m'évitait autant qu'elle le pouvait, et les enfants se montraient renfrognés au possible – surtout Ray. J'avais fait ce que je pouvais pour ne pas évoquer l'affaire. J'avais fait passer la vie familiale au premier plan, en profitant pour emmener les gosses à Battersea Park le dimanche. Karen ne s'était pas jointe à nous, prétextant qu'elle avait du travail en retard.

Ouais, *c'est ça*.

Installé dans la cuisine, je préparais du café et commençais à concocter mes sandwiches. J'étais du beurre sur mes tartines quand ma ligne fixe retentit.

Janet.

« Terry, on a de gros problèmes.

— Que se passe-t-il ?

— Je te le dirai en route. On va à Belmarsh. »

Dès qu'il nous aperçut, VJ comprit que quelque chose ne tournait pas rond. J'étais le seul à le regarder droit dans les yeux. Janet fouillait dans sa pile de documents. Quant à Redpath, il était carrément ailleurs.

« Nous avons de nouvelles divulgations provenant de l'accusation, dit Janet.

— Je pensais qu'on avait dépassé la date limite, fit VJ, tout grimaçant.

— En théorie, oui. En pratique, ça ne se produit quasiment pas. D'abord, voici votre rapport de toxicologie. »

Elle le laissa lire. Il ôta ses lunettes et rapprocha la fiche de son visage.

« Flunitrazepam..., murmura-t-il. C'est...

— Du Rohypnol, oui », reprit Janet.

Il posa le papier, en souriant.

« Qu'est-ce que je vous avais dit ? J'ai été piégé. J'ai été drogué. Ça va nous aider pour le procès, c'est sûr ?

— Ça aurait pu nous aider.

— Que voulez-vous dire ? Evelyn Bates avait du Rohypnol dans le sang. Si je l'avais vraiment tuée, je n'aurais pas pris la même drogue, c'est absurde...

— C'est une façon de voir les choses », répliqua Janet.

Son sourire s'effaça progressivement. Janet lui remit des feuillets supplémentaires. Son expression changea au fur et à mesure qu'il les parcourait. Confusion, agitation, consternation et, enfin, la peur. Il écarquilla puis cligna des yeux, et respira par le nez, émettant un bruit sourd et désagréable. Une variante de la manière dont j'avais réagi en feuilletant les mêmes documents. Sauf que moi, j'avais eu, en plus de cela, une série de haut-le-cœur.

« Eh bien ? lui demanda-t-elle, lorsqu'il eut fini.

— C'est quoi ça ?

— À vous de me le dire. »

Il sépara les photos en les disposant en rangée devant lui.

« Il n'y a pas de nom ici. Témoin A, Témoin B, C, D... Qui sont ces gens ?

— On appelle ça des “mesures particulières”. Les témoins se voient accorder l'anonymat dans certaines circonstances, les cas d'infractions sexuelles étant l'une d'elles. »

À présent, VJ était déconcerté – ou il prétendait l'être. Dépité, il étudia à nouveau les pages, examina encore les clichés, puis secoua la tête en soupirant.

« Quand avez-vous eu ça ?

— Carnavale me l'a fait parvenir par coursier hier après-midi. Vous savez les effets que ça va avoir sur le procès ?

— Non ? »

À quoi jouait-il ? Était-il devenu débile, ou alors trop choqué pour inventer d'autres mensonges ?

Janet lui exposa les faits.

L'accusation possédait un mobile supplémentaire, et c'était bien plus qu'il ne lui en fallait. *Retour à la case départ*. Sur les trois ordinateurs portables saisis par la police dans le bureau de Vernon, deux étaient utilisés à des fins professionnelles, et l'autre pour jouer – si l'on peut appeler ce qu'il faisait pour s'écarter « un jeu ».

« Vous ne connaissez pas la manière la plus radicale d'effacer des données de manière définitive sur un ordinateur ? Il faut ôter le disque dur, puis l'écarter par terre et le jeter dans une rivière. Ce qu'il ne faut pas faire c'est appuyer sur “Formatage du disque dur” ou “Vider la Corbeille”.

— C'est la police qui a trouvé les photos ? demanda-t-il, presque en chuchotant.

— Et les e-mails, reprit Janet en haletant. Pourquoi ne nous avez-vous pas

parlé de cette histoire de chantage ?

— Je... Je n'avais pas... Je n'avais pas pensé qu'ils le découvriraient.

— Eh bien, c'est chose faite.»

VJ utilisait son ordinateur personnel pour arranger des rendez-vous avec des escort-girls. Il les contactait par e-mails, gardait leurs noms, leurs infos et leurs photos dans une base de données.

Toutes du même genre : grandes, blondes, athlétiques et bien proportionnées, ces prostituées de haut standing travaillaient dans des quartiers coûteux de la ville. Néanmoins, elles ne constituaient pas le type de courtisane standard. Elles pratiquaient le sadomasochisme.

La police avait retrouvé et interviewé huit des onze femmes que Vernon avait fréquentées. Toutes racontaient la même histoire. Le truc de VJ, c'était le SM. Il aimait spécialement pratiquer des étouffements avec sa ceinture. Il commençait toujours en douceur, histoire de tester les limites, puis il y allait de plus en plus fort – et puis beaucoup trop fort. Quatre filles – les témoins A, B, C et D – avaient accepté de témoigner contre lui, à condition de garder l'anonymat. Par le passé, chacune de leur côté, elles avaient menacé de porter plainte pour agression sexuelle, lui envoyant préalablement par e-mail des photos de leurs visages enflés et de leurs cous tuméfiés. Ils avaient finalement réussi à conclure un accord sous forme d'indemnisation.

Témoin A avait reçu 20 000 livres pour son silence.

Témoin B, 15 000.

Témoin C, 30 000.

Témoin D, 100 000 – en trois versements.

Chaque fois, l'argent avait été remis par un intermédiaire, dans un endroit public. Le témoin D avait amené un ami photographe lors de leur rencontre, « au cas où ».

L'homme en question ?

David Stratten.

Pour que les choses soient claires, Carnavale avait mis côte à côte les photos d'autopsie d'Evelyn Bates avec celles des femmes violentées récupérées sur l'ordinateur portable de VJ. Toutes avaient des bleus autour du cou.

« Ce n'est pas ce que vous croyez », s'exclama Vernon. Janet eut une expression de surprise à moitié feinte.

« Il s'agissait de sexe et non de violence. Elles étaient d'accord. Elles connaissaient les risques. C'est pour ça que je les payais le prix fort. »

Comme elle ne ripostait pas, et qu'elle le fixait si furieusement qu'il aurait pu prendre feu, il se tourna vers moi. Je pensai à Melissa. Elle me hantait, surtout

depuis que j'avais lu les dépositions des témoins. Lui avait-il infligé ces choses-là, à elle aussi – des gifles, des étouffements, des coups ?

Vernon remarqua le dégoût sur mon visage. Il continua son laïus.

« Je n'ai jamais eu l'intention de leur faire du mal – au-delà de ce que nous avions convenu. Je me suis peut-être laissé emporter à certaines occasions, en y allant un peu trop brutalement, une ou deux fois. Je les ai peut-être frappées un peu plus que ce qu'elles... que ce que nous avions prévu ensemble. Mais ça n'a *jamais* été fait de manière délibérée. C'était accidentel. On était dans le feu de l'action. On était en pleine... relation sexuelle – du sexe intense – et peut-être que... Peut-être que je n'ai pas entendu le mot de passe de sécurité.

— Parce que votre ceinture leur serrait trop la gorge ? » dit Janet sur un ton glacial.

Il ne répliqua pas.

« Qui s'est occupé des paiements ?

— Ahmad Sihl, via un enquêteur privé.

— David Stratten ? »

VJ hocha la tête.

« Donc Ahmad était au courant ?

— Oui. »

Janet gribouilla quelque chose. Qu'est-ce que Sihl lui avait caché ?

« Avez-vous tué Evelyn Bates ?

— Non.

— Le jury va voir tout ça, les photos et le reste...

— Je sais.

— Voulez-vous plaider coupable ?

— Pourquoi ? “Coupable ?” Je ne suis pas coupable. Je ne l'ai pas tuée. Je suis innocent », dit-il d'une voix remplie d'émotion.

Que lui était-il arrivé ? Quand avait-il commencé à maltraiter les femmes ? Et pourquoi ? Est-ce que ça avait un quelconque lien avec son enfance, quelque chose qu'il aurait vu faire ou qu'il aurait subi et dont il n'aurait jamais parlé ? Rodney avait-il abusé de lui ? Ça me répugnait, bien évidemment, mais je voulais savoir comment il était tombé aussi bas.

« Vous faites ça uniquement avec des prostituées ?

— Non.

— Donc, vous avez déjà frappé et étranglé des non-professionnelles ? »

La voix de Janet commençait à dérailler, dans des tonalités en dents de scie.

Elle ne l'avait jamais apprécié. À présent, elle le haïssait profondément. Pour ce qu'il était, et pour ce qu'il aimait faire aux femmes. Et elle le haïssait, car elle

devait le représenter. Non seulement nous allions perdre le procès, mais ce serait une défaite *à plate couture*. Nous étions sur le point de défendre l'indéfendable, et d'avoir l'air stupides en le faisant. Cela risquait de mettre KRP sous le feu des projecteurs. Pour de mauvaises raisons.

« Pas de la façon dont vous le voyez, répondit-il.

— Et de quelle façon est-ce que vous pensez que je vois ça ?

— Comme si c'était un acte de violence.

— Laissez-moi donc reformuler ma question : avez-vous giflé et étranglé avec *amour* des femmes n'ayant pas été payées pour avoir le *privilege* de recevoir un tel traitement ?

— Non, pas si ce n'était pas leur truc. Sans un accord tacite, on tombe dans le domaine des coups et blessures. Et ça, ce n'est pas mon genre », répondit-il, sans la moindre pointe d'ironie. Elle aurait pu faire une blague avec sa réplique ridicule, mais à ce moment-là le gardien frappa à la porte. Il ne nous restait que cinq minutes.

« Où est-ce que tout ça nous conduit ? demanda Vernon.

— Profondément dans la mouise. Non seulement l'accusation possède toutes les infos et mobiles dont elle a besoin, mais nous avons aussi perdu la possibilité que le juge garde sa partialité. Il doit se sentir bien con en ce moment. Il a pris la mauvaise décision en excluant le string des pièces à conviction. Il va nous le faire payer cher. Et lorsque viendra la fin du procès, juste avant qu'il ne fasse sortir les jurés, il les influencera afin qu'ils vous jugent coupable.

— A-t-il le droit de faire ça ?

— Pas de manière aussi directe, mais oui. Il ne peut pas leur dire ce qu'ils ont à faire, mais il peut leur donner son opinion et des indications. Le juré clairvoyant saura qu'il a la preuve sous le nez – utilisée ou non, acceptable et inacceptable –, et qu'il a pris sa décision.

— Quelles sont mes options ? demanda-t-il, après avoir contemplé le mur à côté de lui, puis le plafond.

— Vous en avez encore moins qu'au début. Vous pouvez aller au procès et dire que vous n'êtes pas coupable, ou plaider coupable et tenter votre chance. De toute façon, la peine sera la même. Avec cette nouvelle preuve, vous encourez un minimum de vingt-cinq ans de prison. »

Pendant quelques fractions de seconde, j'eus l'impression que son âme avait quitté son corps. Il n'était plus qu'une coquille hirsute toute droite dans un tee-shirt blanc trop ample, qui attendait que son cerveau appuie sur off pour que le reste de son être s'évapore.

« La défense est au service de son client. Nous pouvons être aussi bons que

vous le permettez. Si vous nous dissimulez des infos – ce que vous avez déjà fait à deux reprises jusqu'ici –, nous allons être pris de court par l'accusation. En conséquence, je vais vous le redemander, pour la dernière fois, y a-t-il autre chose que nous devrions savoir ?

— Je vous ai tout dit.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui.

— Et au sujet du meurtre de son père ? »

Redpath, pourtant d'habitude plutôt silencieux, s'adressait à Janet comme si VJ ne se trouvait pas dans la pièce. Ma bouche devint sèche. Mon cœur cessa de battre et mon sang se figea dans mes veines.

« Il a été interrogé pour ça, mais jamais arrêté ni inculpé, reprit Janet. C'est complètement hors sujet. Ça ne resurgira pas. »

J'expirai, en silence, tout le souffle que j'avais gardé en moi et bloquai à nouveau ma respiration.

« Qu'en pensez-vous, Terry ? » me demanda Vernon, le visage vide de toute expression.

Janet et Redpath se tournèrent vers moi, l'air perplexe.

« De quoi... ? parvins-je à dire.

— Du procès. Comment le sentez-vous ? Qu'en pensez-vous ? »

Voilà ce que j'en pense *vraiment* :

Je voulais que tu sois coupable, pas seulement pour que tu sois châtié pour avoir tué Evelyn Bates, mais aussi pour que nous soyons quittes. La haine altérerait mon jugement.

Jusque-là, je n'étais pas sûr que tu sois coupable. J'avais un doute raisonnable.

Il a commencé à se dissiper, puis s'est ravivé. Puis de nouveau s'est dissipé.

Mais à présent, avec toutes ces preuves... Je pense que tu es coupable. Oui, putain de merde.

Je pense que tu as emmené Evelyn Bates dans ta suite, avec ses deux énormes pièces et cette vue de malade qui domine Londres. Tu lui as foutu du Rohypnol dans son verre, et puis tu l'as étranglée.

Et tu veux savoir ce que je pense d'autre ? T'es qu'un putain de dépravé mental qui mérite de pourrir en prison jusqu'à la fin de ses jours.

Mais tu sais ce que je pense aussi ? Je pense que tu as également tué ton père.

On a menti pour toi.

On t'a laissé libre...

Afin que tu puisses tuer à nouveau.

Afin que tu puisses tuer Evelyn Bates.

J'aurais dû écouter Quinlan.

Il avait dit que tu recommencerais.

Et il avait raison.

Tu l'as fait à nouveau.

Voilà ce que je pense.

« Je pense que nous allons avoir besoin de toutes les informations dont vous puissiez vous souvenir au sujet des témoins A, B, C et D. Les noms, les descriptions, les lieux où vous les avez rencontrés, comment vous les avez rencontrés, autant de numéros de téléphone possible et d'adresses e-mail dont vous vous souvenez. Tout.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que je vais mettre notre détective sur le coup. Christine va mener un contre-interrogatoire. Elle va avoir besoin d'un maximum d'informations sur ces témoins. »

Janet, interloquée, mais surtout impressionnée, resta sans voix. J'étais l'unique personne dans la pièce à avoir gardé son sang-froid face à la pression croissante.

« Tu n'as pas répondu à ma question.

— Ça s'annonce pas vraiment bien. Mais est-ce que ça c'est déjà bien présenté, jusqu'ici ? »

Un coup d'œil suffit à Adolf pour comprendre que mon affaire était partie en vrille. La défaite s'affichait sur mon visage. Bella ne cachait pas sa joie. Elle se fendit d'un ricanement cruel et jubilatoire.

Et dire que, dans une vie antérieure – une vie parallèle où tout aurait fonctionné –, j'aurais eu hâte de venir au bureau aujourd'hui, couronné par le succès, encouragé d'une tape dans le dos du vieux Kopf.

Ma tête était vide. Je ne savais pas par où commencer. Allais-je me contenter de rester cloîtré dans le rôle du petit greffier jouant le coursier jusqu'à Belmarsh ? Me limiter à « chercher et transporter », en mettant à jour mon CV en douce en prévision d'une autre vie professionnelle après KRP ? Et, surtout, voulais-je continuer à aider un double meurtrier ?

Janet m'avait parlé de trouver un expert à même d'attester que les personnes pratiquant le SM devenaient rarement des tueurs, qu'il ne s'agissait que de divertissements inoffensifs, de jeux pour adultes. Cela n'influencerait aucunement le jury. Cela n'avait jamais été le cas. Mais vu la tournure que prenait l'affaire, il fallait sauver les apparences afin de construire une défense solide. Elle m'avait chargé de recruter un psychologue juridique, quelqu'un de sérieux et qui ne coûterait pas la peau des fesses.

Je sortis le répertoire de mon tiroir central, feuilletant jusqu'à ce que je tombe sur la section pertinente. Je fis rapidement le tri parmi les noms potentiels. Avant même que je ne me saisisse des premiers renseignements, mon téléphone retentit.

« Monsieur Flynt ?

— Lui-même.

— M. Grenville Allen d'Allen & Fils. Nous nous sommes parlé à propos d'une Rolex il y a quelques semaines. La Trois E ?

— Oui, je me souviens. Comment allez-vous ?

— Bien, merci. J'ai de très bonnes nouvelles pour vous. La montre est réapparue. Un collègue m'a téléphoné ce matin, afin de me dire que quelqu'un

l'avait apportée dans son magasin.

— En êtes-vous sûr ?

— Elle correspond à la montre que vous m'avez décrite, et ce en tout point.

— Quel est le nom de votre collègue ? Et son numéro de téléphone s'il vous plaît ? »

Il me communiqua les informations. Il ne s'agissait pas d'un numéro londonien.

Southend. À une soixantaine de kilomètres de Londres, juste sur la côte. Sable, mer, soleil, mais dans le pur style britannique – donc plages lugubres, eau gelée couleur fer et cumulus en pagaille. Cecil Norcross vivait et travaillait ici. Il possédait une boutique de prêteur sur gages spécialisée dans le bling-bling. C'est pour cette raison-là qu'il n'avait pas retenu mon attention. Je l'avais eu au téléphone. Il m'avait donné un tas de précisions. Une femme française, grande, plutôt jeune, avec des cheveux noirs et courts, s'était pointée avec la montre au magasin hier, dans l'après-midi. Il lui avait demandé une pièce d'identité, comme il le fait toujours lorsqu'il a affaire à des étrangers. Elle lui avait montré un passeport et un permis de conduire, lui confiant la montre pour la nuit afin qu'il procède à son identification. Son nom : Fabia Masson. Elle devait revenir aujourd'hui vers 16 heures, afin qu'il lui fasse une offre.

« Monsieur Flynt ? » fit Norcross lorsque je me pointai à 16 h 15, les cheveux en bataille, trempé de la tête aux pieds. À ma sortie de la gare, il s'était mis à pleuvoir des trombes d'eau.

Norcross était un homme squelettique portant des lunettes Clubmaster, une cravate en soie et un complet à double boutonnage rayé gris. Il travaillait seul dans sa boutique exiguë. La majeure partie de son magasin était occupée par un comptoir en verre en forme de L, avec, un peu partout, des chaînes en or et en argent. Mais aussi des bracelets et des bagues disposés sur des présentoirs de feutre rouge. Impossible d'y faire entrer plus de deux clients à la fois.

« Est-ce que je l'ai loupée ? demandai-je.

— En quelque sorte, j'en ai bien peur. Écoutez, je suis désolé que vous ayez dû faire tout ce chemin pour rien, mais... J'ai bien essayé de vous le dire lors de notre conversation t...

— Me dire quoi ?

— Que j'allais appeler la police, monsieur. Je dirige un commerce

respectable. J'ai une réputation à tenir. »

Ce n'était plus le même vieux gars jovial que j'avais eu en ligne. Son accent et ses manières demeuraient les mêmes, mais je percevais à présent son vice de spéculateur. Il ne fallait pas que j'oublie que ce gars menait tous les jours des négociations coriaces et devait sûrement être fier de pouvoir essorer ces clients jusqu'au dernier sou.

« Où se trouve-t-elle en ce moment ?

— Au commissariat, je suppose. Ils l'ont embarquée, il y a à peu près un quart d'heure.

— Vous avez l'adresse du commissariat ?

— Sur Victoria Avenue, vous ne pourrez pas le manquer.

— Et la montre ?

— La police l'a saisie. Vous savez qu'elle ne vaut pas un clou, n'est-ce pas ?

— Comment ?

— Ça aussi, j'ai essayé de vous le dire au téléphone. C'est une contrefaçon.

— Impossible... J'ai vu la boîte, la notice... Cette montre est plus vieille que moi.

— C'est peut-être le cas. Mais c'est juste une vieille contrefaçon, alors. Dans notre milieu, c'est un risque professionnel. Pour chaque modèle rare, il y a toujours au moins une vingtaine d'imitations. La Trois E ne fait pas exception à la règle. Celle de votre client est une des plus belles imitations qu'il m'ait été donné de voir, certes, mais une contrefaçon quand même. Les faussaires les plus chevronnés se donnent beaucoup de mal pour faire passer leurs marchandises pour des modèles authentiques. Il est par ailleurs facile d'obtenir de véritables boîtes et encore plus facile de créer de fausses notices. »

Rodney James savait-il que sa montre était une fausse ? En sortant du magasin, j'esquissai un sourire. Je me demandai si Vernon, lui aussi, percevrait le côté burlesque de la situation.

Le lieu de détention se situait dans une annexe près du bâtiment principal, sur un parking parsemé de véhicules de police. Je sonnai à l'interphone. On me répondit dès que mon doigt se détacha du bouton. Je demandai si Fabia Masson se trouvait toujours en garde à vue. On m'ouvrit aussi sec. À la réception, quelques rares flics pianotaient sur leurs ordinateurs derrière un large bureau au fond de la pièce. Pas surprenant de trouver l'endroit aussi calme. Nous étions en début de semaine, il faisait encore jour et, dehors, une pluie diluvienne s'écrasait sur le pavé.

« Vous avez fait vite », me dit l'officier de permanence. C'était un grand gars avec tous ses cheveux, mais blancs, un nez de boxeur et de vieux tatouages s'estompant sur l'avant-bras. Il semblait toujours en bonne forme, mais je ne lui donnais pas cinq ans avant qu'il soit à la retraite, à partager ses histoires de vieux combattant. Tandis que je m'approchais du bureau, je compris le malentendu. Il m'avait pris pour l'avocat commis d'office. Mes tripes me disaient de me barrer d'ici. Mon entrejambe d'y rester. Mon cerveau s'abstenait.

« Quelles sont les charges retenues contre elle ? demandai-je.

— Tentative de vente de marchandises de contrefaçon, possession d'un faux permis de conduire et possession de cartes de crédit volées. Signez ici et venez par là. »

La salle d'interrogatoire, chaude et exiguë, sentait le plastique et le café brûlés. Il n'y avait pas de fenêtre et aucune sorte de ventilation, juste des murs blancs, des meubles rivés au sol et une rampe d'éclairage au plafond. Parti de Londres à la hâte, je n'avais embarqué ni papier, ni stylo, ni même un enregistreur. Et j'avais dû laisser mon téléphone et mes clés à la réception. Un jeune policier passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

« Mason ? »

J'acquiesçai. Une femme entra dans la pièce. La porte se referma derrière elle. Nous étions seuls. Vêtue d'un jean noir et d'un col en V, elle aurait pu passer

pour un mannequin en congé. Ses cheveux étaient en désordre – trop courts pour son long visage, et maladroitement teints en noirs. Mais cela ne changeait pas grand-chose. Elle restait splendide. Magnifique. Je savais exactement ce que VJ avait vu en elle. Elle s'assit en face de moi. De près, elle était encore plus belle. Pommettes hautes et saillantes, yeux noisette scintillants, longs cils, lèvres pulpeuses et naturelles. Pendant un moment, je perdis l'usage de la pensée et de la parole. J'étais hypnotisé par sa beauté. Elle s'en rendit compte et sourit, très légèrement. Réinitialisation. Mise au point. Concentration.

« Comment vous appelez-vous ? »

— Fabia Masson. Pas *Mason*. Ou *Massoon*.

— Ce n'est pas votre véritable nom, n'est-ce pas ? »

Elle haussa les épaules.

« Française ? »

— Suisse.

— Maintenant, je veux que vous m'écoutez bien attentivement. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Mon nom est Terry Flynt. Je ne suis pas votre avocat. Mais je suis ici pour vous venir en aide. »

Aucune réaction.

« Je travaille pour une firme qui assure la défense de Vernon James. »

Cela la fit réagir. Elle fut d'abord surprise, puis anxieuse. Ses yeux zigzaguerent de gauche à droite, puis s'arrêtèrent au-dessus de mon épaule, là où se trouvait le bouton d'alarme.

« Comment m'avez-vous retrouvée ? »

— La montre.

— C'est une putain de contrefaçon... Je pensais pouvoir la vendre et me tirer d'ici.

— Avec un faux passeport ?

— Que voulez-vous, *monsieur* Flynt ? » me demanda-t-elle hargneusement.

Comme arme de défense, elle avait choisi l'agressivité.

« Je veux savoir tout ce qui s'est passé entre vous et Vernon James au Blenheim-Strand cette nuit-là. Chaque détail.

— Je n'ai pas l'intention de vous parler.

— Pourquoi ?

— Je veux juste me barrer d'ici. Et tout oublier. »

Elle parlait un anglais impeccable, précis, avec une voix profonde.

« Vernon James est en prison.

— Je sais. Et ? »

Elle suivait l'affaire.

« Qui essayez-vous de fuir ?

— Qui vous a dit que je fuyais quelqu'un ?

— Vous vous êtes teint les cheveux.

— Les femmes font ça tout le temps. Les hommes aussi.

— Ça ne vous va pas du tout. Vous l'avez fait à la va-vite.

— Vous êtes aussi coiffeur ?

— Je sais que vous avez des problèmes. Vous êtes venue ici pour vendre la Rolex et pour prendre un avion pour l'étranger. »

Southend était doté d'un petit aéroport, proposant des vols réguliers vers les Pays-Bas, l'Espagne et l'Irlande. Elle se mit à se ronger les ongles.

« Qui essayez-vous de fuir ? » répétais-je.

Toujours pas de réponse.

« Je vais vous dire ce qui va se passer si je vous laisse en plan. Vous allez être accusée d'avoir voulu vendre des produits contrefaits, d'être en possession de fausses cartes d'identité et de cartes de crédits volées. C'est minimum deux ans derrière les barreaux », dis-je, jouant la carte du bluff.

Cela attira son attention.

« Quelle option m'offrez-vous ?

— Une sortie de secours. Mais j'ai d'abord besoin de savoir ce qui s'est passé avec Vernon James.

— Comment puis-je savoir que vous me dites la vérité ?

— Vous ne pouvez pas. Vous allez juste devoir me faire confiance. »

Elle se mit à pouffer de rire.

« Je n'ai confiance en personne.

— Moi non plus. C'est pour cette raison que je bosse pour un cabinet d'avocats et pas pour un coiffeur. »

Elle ricana légèrement. Elle m'évaluait. De la même manière que Brise, la strip-teaseuse. Elle se focalisa sur mon alliance, puis sur mes yeux, et enfin sur ma bouche. Elle avait trop peur pour me faire confiance.

« Qui essayez-vous de fuir ? » martelai-je à nouveau.

On entendit des gens débouler dans le couloir. Ils s'arrêtèrent juste devant la porte. Ils parlaient d'une voix sourde, indistincte. Puis ils continuèrent leur chemin.

« Si je vous raconte tout, me sortirez-vous d'ici ?

— Bien entendu. »

Elle scruta mon visage, y cherchant de potentiels mensonges. Apparemment, j'avais passé l'examen.

« J'ai été payée afin de séduire Vernon James dans cet hôtel, le Blenheim-

Strand... »

Le temps s'arrêta et mon cerveau aussi. Ma petite voix interne m'indiqua de rester calme.

« Par qui ?

— Je ne sais pas. Je n'ai rencontré personne. C'était juste une voix au téléphone. Toujours le même gars. Un Anglais.

— Vous a-t-il donné un nom ?

— Oui. Bill.

— Que faites-vous pour gagner votre vie ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Quoi qu'il en soit, dites-le-moi.

— Je suis escort.

— Depuis combien de temps ?

— De quoi s'agit-il là, d'orientation professionnelle ?

— Simple vérification de vos antécédents.

— Quatre ans, à Londres. Je travaille via une agence pour de nouveaux clients. Mais j'ai aussi mes clients réguliers avec qui je traite directement. Il y en a qui me recommandent à leurs amis aussi. J'ai un autre numéro de téléphone pour ceux-là. Le 1^{er} mars, j'ai reçu un coup de fil de Bill. Il disait vouloir louer mes services pour le 16 mars. Il avait besoin d'un flirt pour un dîner d'apparat au Blenheim-Strand.

— Il vous a téléphoné directement ?

— Oui. Sur ma ligne privée, réservée aux clients.

— A-t-il dit qui lui avait recommandé vos services ?

— Non.

— Ça n'a pas éveillé vos soupçons ?

— Je le suis toujours, méfiante. Mais tout le monde ne possède pas ce numéro, et j'avais déjà été recommandée par le passé. J'ai supposé que c'était un gros client, avec un gros salaire à la clé.

— Continuez.

— J'ai demandé à être payée en liquide, comme d'habitude. Je fais payer mes services 4 000 livres la soirée. Je demande toujours la moitié d'avance, et le reste quand je rencontre le client. Il m'a demandé où je désirais me faire livrer l'argent. J'ai répondu dans un café à Knightsbridge. Je pensais qu'il allait venir en personne, mais c'est un coursier qui me l'a livré. J'ai signé le reçu. J'ai eu mes 4 000 livres d'un coup, pas la moitié. Je pensais qu'il s'était trompé, ou qu'il avait mal compris. Bill m'a ensuite appelée pour me dire qu'il fallait que je porte une robe qui ferait “de l'effet”.

» J'avais ce qu'il fallait, une robe vert émeraude, splendide. Il m'a dit qu'il voulait que je fasse forte impression. Je pensais que c'était typiquement le comportement d'un vieil homme riche – arborer une femme comme une médaille. Frimer.

» Le 16 mars, je me suis rendue à l'hôtel. Nous avions prévu de nous rencontrer au bar à cocktail situé dans le hall à 20 heures. J'ai commandé un verre. Un serveur s'est amené et m'a donné quelque chose – du rouge à lèvres, à première vue. Il m'a juste dit : “C'est pour vous” et a disparu avant même que je puisse lui dire le moindre mot. Puis mon téléphone a sonné. C'était Bill, qui me faisait savoir qu'il m'observait et que je devais faire exactement tout ce qu'il me demandait. Ouvrir le tube de rouge à lèvres. Au lieu d'un simple rouge à lèvres, il y avait une petite ampoule avec un liquide transparent à l'intérieur. Puis Bill m'a indiqué ce que je devais *vraiment* faire : me diriger vers la salle de bal et y repérer Vernon James. Ensuite, je devais me retrouver seule avec lui, monter dans sa chambre en sa compagnie, et mettre le fameux liquide dans son verre. L'homme me dit que ça le mettrait K-O. Une fois qu'il serait inconscient, je devais appeler le service de chambre et commander du champagne.

— Du champagne ?

— Oui. Après mon coup de fil, j'étais censée attendre dans la suite jusqu'à ce que quelqu'un se pointe. Ils devaient prendre des photos de moi et Vernon James dans des “positions compromettantes”. Ensuite, je recevrais encore plus d'argent, 4 000 livres *supplémentaires*.

— Ils voulaient que vous posiez afin de faire du chantage ? »

Elle acquiesça.

« J'ai alors dit à l'homme en question que je refusais. Que je ne le ferais pas. »

Elle respira profondément, puis regarda sur le côté.

« Et ?

— Il m'a dit texto : “Tu vas faire tout ce que je t'ai demandé. Essaie de filer d'ici, et tu ne pourras plus jamais utiliser tes guiboles. Essaie de prévenir Vernon James ou quiconque, et tu le regretteras toute ta vie.” J'ai pris peur. Ensuite, il m'a appelée par mon véritable prénom. Pas Fabia – mon *vrai* prénom. Il m'a également balancé des choses très personnelles, des choses sur ma vie privée. Il m'a fait comprendre que... »

Elle ferma les yeux. Une larme coula sur sa joue gauche.

« Ils avaient fait des recherches sur vous ?

— Oui. Ils savaient tout sur moi. J'avais été *choisie* pour ce truc. J'étais obligée de le faire. Je n'avais pas le choix.

— Donc, vous êtes allée dans la salle de bal ?

— Oui. La soirée privée était déjà commencée. Je venais d'arriver. Le gars de la sécurité ne m'a pas empêchée d'entrer. Vernon James faisait son discours. J'étais assise en pleine lumière, directement en face de lui. Il m'a remarquée dès qu'il a commencé à parler. Il ne pouvait pas s'arrêter de me mater. J'ai essayé d'aller à sa rencontre à la fin de son speech, mais il y avait trop de monde autour de lui. Un des gars assis à une table à côté de moi m'a demandé si j'allais à l'after. Je lui ai demandé à quel endroit il se déroulait. J'ai donc décidé que ça serait là-bas que j'approcherais Vernon James.

» Je ne m'y suis pas rendue immédiatement. Je ne maîtrisais pas mes nerfs. J'ai bu un verre pour me calmer et j'ai fait une pause aux toilettes pour me rafraîchir et reprendre un peu mes esprits.

» Pendant que je me préparais, une autre femme est entrée. Elle portait une robe d'un vert lumineux, mais une de ses bretelles était déchirée. Elle la retenait avec la main, en pleurant et en essayant de la nouer, mais elle n'y arrivait pas. La dame pipi lui a alors dit qu'elle pouvait l'aider à repriser sa tenue.

— Vous avez vu Evelyn Bates ?

— Qui ça ?

— C'est la femme qu'ils ont retrouvée dans la suite de Vernon. »

Elle eut l'air éberluée.

« À quelle heure l'avez-vous vue ?

— Je ne sais pas exactement. Mais ce n'est pas la seule fois que je l'ai vue ce soir-là. Lorsque je suis sortie des toilettes, je suis allée dans la mauvaise direction. J'ai fait demi-tour et je suis revenue sur mes pas. Et c'est là que j'ai vu Vernon James. Il sortait tout droit du couloir. Son costume était crade. Il semblait bourré. On a un peu discuté. Pendant qu'on parlait tous les deux, la fille – Evelyn – est passée devant moi. Elle allait en direction de la boîte de nuit. Je l'ai vue parler avec un homme.

— De quoi avait-il l'air ?

— Je pense qu'il faisait partie de l'équipe de sécurité de l'hôtel. Le genre bodybuildé, en costume noir avec un badge, la tête rasée et une oreillette.

— Avez-vous entendu leur conversation ?

— Non. J'étais trop loin. Il y avait du monde dans le couloir.

— Que s'est-il passé ensuite avec Vernon James ?

— Nous sommes allés dans un bar au onzième étage. Il a payé les consos, pris une vodka pure. J'ai remarqué sa montre. La Rolex. Je lui ai demandé si je pouvais l'observer de plus près, afin de le distraire. Il a eu du mal à l'enlever. C'est à ce moment-là que j'ai mis le liquide dans son verre. Il a tout bu, sans faire gaffe. Un peu plus tard, on est montés dans sa chambre.

» On a un peu discuté. Ensuite, il a commencé à m'embrasser. Je ne m'y suis pas opposée, mais j'étais confuse. Il était censé s'évanouir, mais ne montrait aucun signe de faiblesse, à part de l'ébriété. J'étais effrayée, parano. Je ne savais pas ce qui se passait vraiment. Était-ce moi qu'on avait piégée et non pas lui ? Était-ce un coup monté par la police ? Ou un de mes ex-clients qui me jouait un sale tour ? Je ne savais plus...

» Puis il a commencé à s'exciter. Il m'a pincé le téton et l'a tordu vigoureusement. Je lui ai mordu la lèvre. Il a saigné. Et c'est là qu'il est devenu fou. Il s'est touché la bouche, a vu le sang et s'est mis à me sourire. Mais pas joliment. Un sourire de brute. Et puis *tout à coup* il m'a donné une grande gifle. *PAFF* ! J'ai crié. Il m'a frappée à nouveau. C'est là qu'il m'a sauté dessus.

» J'ai perdu l'équilibre, je suis tombée sur le minibar. J'ai cassé pas mal de bouteilles et de mignonnettes. Il y avait du verre brisé partout. Il a essayé de m'attirer vers le canapé. Je me suis tenue à ce meuble. Je pensais qu'il était fixé au mur, mais ce putain de minibar était monté sur roulettes.

» Il m'a fait basculer et m'a immobilisée en se servant de tout son poids afin que je ne puisse plus bouger. C'est à ce moment qu'il a mis sa ceinture autour de mon cou, comme un nœud coulant, et a commencé à serrer comme un dingue. J'avais du mal à respirer. Il a soulevé ma robe au-dessus de mes fesses, m'a forcée à écarter les jambes. Je pensais qu'il allait me violer, puis me tuer.

» J'ai essayé de me débattre, de respirer, mais je n'y arrivais pas. J'étais coincée sous son corps. Je commençais à avoir le tournis. Et soudainement, tout s'est arrêté. Il a reculé. Je me suis tournée et je l'ai aperçu devant moi, debout avec son pantalon autour des chevilles et son pénis dans la main. Il était pris de vertige et tout chancelant. Il avait l'air de ne pas vraiment savoir où il se trouvait, et de ne pas comprendre ce qui se passait. J'ai retiré la ceinture d'autour de mon cou. Et puis j'ai pété un câble. J'ai eu envie de le tuer. Je lui ai donné un coup dans le ventre. Il est tombé directement sur le verre pilé. J'ai essayé de lui balancer le minibar sur la tête, mais ce foutu meuble a roulé à mi-chemin et tout s'est cassé la gueule sur lui. Puis je me suis enfuie de la chambre.

— Donc vous n'avez jamais passé ce coup de fil – pour commander le champagne ?

— Bien sûr que non ! Je n'y ai même pas pensé une seconde.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai quitté l'hôtel. J'étais effrayée.

— Attendez. Lorsque vous avez quitté la chambre, avez-vous pris l'ascenseur ?

— Non. Il fallait une carte spéciale pour ça. J'ai pris l'escalier de secours.

— Vous savez quelle heure il était ?

— 00 h 20.

— Précisément ? Vous en êtes sûre ?

— Oui. J'avais toujours sa fausse montre au poignet. »

Rudy Saks avait déclaré à la police qu'il avait trouvé l'endroit intact lorsqu'il y était monté à 1 heure du matin – pour y apporter le champagne. Rudy avait menti. Cela changeait absolument *tout*.

« Quelqu'un vous a-t-il vue quitter la suite ?

— Je ne sais pas.

— Qu'avez-vous fait après être sortie de l'hôtel ?

— Je suis directement rentrée chez moi. Je me suis changée, j'ai fait mes valises. Et puis j'ai quitté la ville. Southend est un endroit idéal pour se planquer. Je savais que je pourrais me procurer un faux passeport par ici, et vendre la montre aussi.

— Vous étiez sur le point de quitter le pays ?

— Bien sûr. »

Il était temps pour moi de faire intervenir Janet.

« Fabia, ne parlez de ça à personne. Si la police vous interroge à nouveau, dites juste “je n'ai rien à dire”. Vous allez à présent retourner dans votre cellule. Je vais vous trouver un avocat. Elle vient de Londres, donc, ça va prendre un peu de temps, quelques heures. Attendez patiemment s'il vous plaît, OK ? »

Je récupérai mes affaires à la réception et j'apposai ma signature sur leur formulaire. Une fois dehors, j'appelai Janet.

« Mais bon sang, Terry, où es-tu ?

— Près d'une taule à Southend. J'ai trouvé Fabia. Il faut que tu te ramènes ici *tout de suite*. »

Je descendis la route à la recherche d'un hôtel. Rien à l'horizon. Au lieu de cela, je trouvai un pub. Pas l'idéal, mais la pluie tombait de plus en plus fort, et je devais me poser quelque part, afin de cogiter un peu.

Je commandai un café et m'installai à une table en coin.

Je reluquai les bières. Et puis les bouteilles d'alcool alignées derrière le comptoir, têtes à l'envers, prêtes à déverser leurs jus. J'avais repéré du Jameson...

Juste *un*... ?

Et aussi la Guinness.

Non !

Je tremblais de partout – pas parce que je désirais de l'alcool – mais à cause de tout ce que m'avait raconté Fabia, tout ce que cela signifiait.

VJ était innocent.

Il *avait* été piégé.

Il *n'avait pas* tué Evelyn Bates.

Qui l'avait tuée ?

Ma théorie ? Les gens qui avaient engagé Fabia avaient l'intention de la tuer dans la chambre, lorsque VJ aurait perdu connaissance. Ils connaissaient ses orientations sexuelles déviantes, et aussi le type de femme qu'il appréciait. Ils l'avaient piégé avec un appât.

Les choses avaient mal tourné : le Rohypnol n'avait pas fait effet assez rapidement sur lui. Ensuite, Fabia s'était enfuie et avait foutu leur plan en l'air. Ils avaient donc pris Evelyn à la place.

Comment tout cela s'était-il déroulé, je n'en avais pas la moindre idée.

Mais elle avait été droguée, emmenée dans la suite 18, puis assassinée.

Fabia l'avait vue parler pour la dernière fois avec quelqu'un de la sécurité : un homme bodybuildé, au crâne rasé.

David Stratten avait parlé d'un « gros gars chauve »...

Dans quelle direction fallait-il chercher maintenant ?

Le procès allait certainement se poursuivre. Avec Fabia présentée comme témoin principal de la défense, il serait dur pour Carnavale de prouver que ce qu'il avançait était hors de tout doute raisonnable. Voire pratiquement impossible. Soit VJ serait acquitté, soit le procès serait interrompu. Et tout ça grâce à ce que j'avais accompli. Mon travail. Ma victoire.

Moi.

J'allais fournir à Christine l'arme secrète et les munitions. Putain, j'allais lui donner l'arme nucléaire... Ma poitrine se gonfla et je ris tout seul.

J'eus envie de lancer mon poing au ciel en criant.

Mais ce n'était pas encore tout à fait joué...

Et à qui tout ça était-il destiné ? Qui étais-je en train d'aider ?

Vernon pouvait bien être innocent du meurtre dont on l'accusait et victime d'une machination, mais il avait aussi essayé de violer Fabia, et il prenait son pied en faisant souffrir des femmes. L'idée de le faire libérer, de le remettre en circulation dans la nature me fit me sentir mal à l'aise. C'était peut-être ça la loi.

Était-ce *vraiment* juste ? Allait-il un jour payer *pour quoi que ce soit* ?

À 19 h 45, Janet arriva en moto au commissariat de Southend. Il tombait des cordes. Elle était vêtue de son imperméable et de vêtements étanches dessous.

Après être descendue de l'engin, elle remit son casque au conducteur, puis nous nous dirigeâmes vers l'entrée du commissariat.

On traversait le parking lorsqu'une voiture de police surgit brusquement. Deux flics en uniforme en sortirent à la vitesse de l'éclair. Nous les suivîmes hâtivement à l'intérieur.

Une alarme se déclencha, un interminable bourdonnement entrecoupé de quelques secondes de silence.

Personne à l'accueil.

Janet et moi étions déconcertés.

Que se passait-il ?

Les téléphones n'arrêtaient pas de sonner. On avait l'impression qu'ils criaient à l'unisson.

L'officier qui m'avait fait signer la paperasse entra par la porte qui conduisait aux cellules et aux salles d'interrogatoire. Son regard s'arrêta sur moi.

« C'est lui, l'enculé, juste là, cria-t-il en me pointant du doigt.

— Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ? »

L'officier me fixait méchamment.

« Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Fabia Masson. »

TROISIÈME PARTIE

LE VERDICT

Ils me jetèrent dans une salle d'interrogatoire et m'y laissèrent mijoter pendant quelques heures.

La pièce, étroite et tapissée d'une mince moquette grise, était en grande partie occupée par un large bureau métallique en forme de piano à queue. Je m'étais assis, dos au mur, contre un miroir sans tain. La chaise était trop petite, la pièce trop chaude et la lumière trop vive, mais je ne pouvais strictement rien y faire. Toute pensée fondamentale était impossible à maîtriser. C'était le côté pointu de la loi. Prochain arrêt : prison.

Je me trouvais dans un état second. Je savais que ce n'était pas un cauchemar, mais mon cerveau dérivait comme dans un mauvais rêve. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait, sauf que j'avais été arrêté pour le meurtre de Fabia Masson.

Quand était-elle morte ? Que s'était-il passé ?

Personne ne m'avait rien dit, à part que je l'avais tuée.

Ça n'avait aucun sens.

Ils allaient vite s'en apercevoir et me laisser partir. C'était juste une question de temps. Tout ce que j'avais à faire ? Rester patient.

À l'extérieur, il y avait pas mal de mouvement. Des bruits de pas ainsi qu'un brouhaha de voix qui s'élevaient puis s'estompaient. À l'intérieur, le temps s'était figé.

VJ avait dû ressentir la même chose lors de son arrestation. Ahurissement, déroute, sensation d'être du mauvais côté du miroir, dans un autre monde où tout est à l'envers et où tout arrive très vite, de toutes parts.

Je me demandais où se trouvait Janet. L'avait-on arrêtée, elle aussi ?

Et puis je repensai à Fabia. Avait-elle *vraiment* été assassinée ?

J'étais totalement désorienté. On venait à peine de se parler. Je pouvais encore entendre sa voix, son accent français, son élocution irréprochable.

Et je n'arrivais toujours pas à croire que je me trouvais là.

Comme le temps passait et que personne ne venait, je commençais à prendre peur. Peur qu'on veuille me faire porter le chapeau, comme ils l'avaient fait avec VJ. Peur d'être enfermé pour quelque chose que je n'avais pas fait, peur de ne pas revoir ma famille, de ne pas voir mes enfants grandir...

Deux inspecteurs, la cinquantaine, entrèrent. Ils avaient les yeux cernés, les cheveux humides et portaient des chaussures étincelantes, en cuir noir, qui me firent penser à Swayne. Ils se présentèrent, mais je ne compris pas leurs noms. L'un portait un costume gris, l'autre un bleu.

Costume Gris s'assit en face de moi, Costume Bleu près du bureau.

« Vous êtes dans de beaux draps, Terry, commença Costume Gris, sa douce voix contrastant avec son allure de panthère joufflue au repos.

— Où se trouve Janet Randall ? demandai-je.

— Qui ?

— La femme avec qui j'étais lorsque vous m'avez arrêté ?

— Vous voulez parler de votre complice ? » fit Costume Bleu. Il parlait plus fort et c'était a priori le plus méchant des deux ; soit par jeu, soit par nature.

« C'est ma patronne, dis-je.

— C'est elle qui t'a demandé de faire ça ? interrogea Costume Bleu.

— M'a demandé de faire quoi ?

— Le meurtre.

— Elle ne m'a rien demandé du tout. C'est une avocate et je suis son greffier. »

Costume Bleu s'esclaffa grossièrement et adressa un clin d'œil à son collègue.

« On a un petit malin avec nous, hein, Phil. Le gars qui joue à l'avocat et qui reste dans le personnage. L'Acteur Studio, je crois qu'on appelle ça comme ça, s'écria Costume Gris en se tournant vers moi. Tu peux arrêter ton petit numéro maintenant, fiston. Le spectacle est terminé.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, balbutiai-je à Costume Gris.

— Tu t'es fait passer pour un avocat pour avoir accès à la victime, Fabia Masson. N'est-ce pas ? » hurla Costume Gris en me postillonnant sur le haut du front.

Était-ce vrai ? Pense. Rapidement.

« Aucune charge n'a été retenue contre moi.

— *Jusqu'ici*, fit Costume Bleu.

— On ne m'a pas informé de mes droits. »

Costume Bleu serra les dents et me dévisagea furieusement. Puis il fixa Costume Gris d'un air perplexe.

« Je m'excuse pour cet oubli, fit Costume Gris. Vous avez le droit de garder le

silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous lorsque vous serez interrogé au tribunal. Vous comprenez ?

— Oui. Merci, inspecteur. Quand pourrai-je passer le coup de fil auquel j'ai droit ? Après cet entretien, je voudrais téléphoner à Carol Reid, de la police métropolitaine. »

Ils me gardèrent deux heures là-dedans, à me poser plus ou moins les mêmes questions. Une fois ou deux, je faillis répondre, puis je me souvins de la règle d'or que l'avocat martèle toujours à son client. Lorsque vous êtes interrogé seul, ne dites rien du tout. L'expression générique utilisée dans ce cas est : « Sans commentaires. »

Donc :

Avais-je tué Fabia Masson ?

« Sans commentaires. »

L'avais-je empoisonnée ?

« *Empoisonnée...* ? Sans commentaires. »

Lui avais-je injecté du poison ?

« Hein... ? Sans commentaires. »

M'avait-elle arnaqué ou volé ? Était-ce la raison pour laquelle je l'avais tuée ?

« Sans commentaires. »

Étais-je un tueur à gages ?

« *QUOI ?* Sans commentaires. »

Lorsqu'ils eurent terminé, Costume Gris m'indiqua qu'on viendrait me chercher plus tard.

« J'aimerais téléphoner à l'inspectrice Reid maintenant », dis-je.

Une fois que mes empreintes digitales furent prises, qu'ils m'eurent photographié puis prélevé un échantillon d'ADN, ils me donnèrent une tenue en papier blanc. J'eus le droit de passer mon coup de fil. Ils m'emmenèrent ensuite dans une cellule.

Le matin suivant, ils me ramenèrent dans la salle d'interrogatoire. Reid était assise près du bureau, avec Costume Bleu à ses côtés. J'étais presque content de la voir.

« Asseyez-vous, Terry », dit-elle, sans même lever la tête.

Elle feuilletait un dossier. Ses lunettes à monture d'acier étaient perchées à mi-chemin sur son nez. Costume Bleu prit la chaise en face de moi.

« Ce n'est pas la première fois que vous me téléphonez, n'est-ce pas », s'exclama Reid.

C'était une affirmation et non une question. Je ne savais pas où elle voulait en venir.

« Ni la première fois que vous vous introduisez de façon illicite dans un lieu réservé aux unités de police. »

Elle fit encore défiler quelques pages, sans me jeter le moindre coup d'œil.

« Et ce n'est pas non plus la première fois que vous vous faites passer pour quelqu'un d'autre. »

Ah...

Oh...

Merde.

Elle savait que j'avais mis les pieds dans la suite 18, lorsqu'elle y était allée avec Carnavale. Elle était également au courant pour le coup de fil provenant de mon cellulaire. Assez facile pour la police de retracer un numéro masqué.

« Donc, vous vous êtes fait passer pour un agent de police et pour un avocat. Pour ces délits, vous encourez une lourde peine d'emprisonnement. Et vous ne travaillerez plus jamais dans le domaine judiciaire, évidemment. »

C'était le moment de lui présenter mes excuses, mais le problème, c'est que je savais qu'elle ne serait pas vraiment intéressée. Elle retira ses lunettes et me regarda droit dans les yeux.

« Pourquoi suis-je ici ? me demanda-t-elle.

— Je voulais que vous entendiez ce que j'avais découvert sur Fabia Masson avant qu'elle ne décède.

— Elle n'est pas “décédée”, Terry, elle a été assassinée. Grosse différence.

— Je ne l'ai pas tuée. »

Cela ne la fit même pas sourciller. J'essayai d'avaler ma salive mais ma bouche était trop sèche. J'avais la sensation d'avoir une main coincée au fond de la gorge. Je pensai à nouveau à mes enfants, à Karen.

Elle tapota nerveusement sur son dossier.

« Vous savez ce que c'est ça ? »

Je secouai la tête.

« C'est vous. L'enregistrement audio de votre vieille déposition, opérée par la police de Hertfordshire. Une lecture plutôt intéressante.

— C'était une mauvaise période, marmonnai-je.

— Ça, on peut le dire. Donc, vous connaissez Vernon James ?

— Je le *connaissais*. Il y a bien longtemps... »

Aucune réaction. Je jetai un œil à Costume Bleu. Il gribouillait ses notes. Si je n'arrivais pas à retrouver mes esprits, la situation pouvait devenir encore plus atroce.

« Nous ne sommes plus amis, inspectrice Reid. Et cela depuis des années. »

Elle ferma son dossier.

« Alors, que faites-vous ici ? »

— Je suivais une piste. J'essaie de retrouver Fabia Masson depuis le moment où nous avons décroché cette affaire. Elle constitue – *constituait* – un témoin clé pour nous. Et – pour info – je n'avais pas l'intention de m'infiltrer dans la salle d'interrogatoire ou de me faire passer pour un avocat. C'est arrivé par accident.

— Vous pouvez répéter ?

— L'officier de service m'a fait entrer sans me demander de carte d'identité. Mais je lui ai tout de même montré ma carte de visite. Il n'y est pas indiqué que je suis avocat. Il n'y a même pas mon nom inscrit dessus.

— Vous parlez de ça ? demanda-t-elle en brandissant une des cartes de visite KRP que je transportais dans mon portefeuille.

— Ouais.

— Pourquoi cet intérêt pour Fabia Masson ?

— Selon Vernon James, c'est elle qu'il a emmenée dans sa suite à l'hôtel cette fameuse nuit, et non Evelyn Bates. Je voulais vérifier si c'était vrai.

— Et alors, est-ce que c'est vrai ?

— Oui.

— Quelle était sa version de l'histoire ? »

Je racontai à Reid tout ce que Fabia m'avait dit. En commençant par l'histoire de la montre de Vernon et toutes les recherches effectuées pour la retrouver. Comment cela m'avait mené jusqu'ici, dans l'autre salle d'interrogatoire. Par contre, je ne dis rien concernant l'agression de VJ sur Fabia.

« Et c'est ça que vous vouliez que j'entende ? »

Elle m'avait écouté sans m'interrompre, ne laissant transparaître absolument aucune émotion.

« Exactement.

— Pourquoi ?

— Ça prouve que Vernon James est innocent.

— Ça ne prouve rien de tel. Peut-être qu'elle vous a vraiment dit ces choses, et peut-être qu'elles sont vraies, mais elle est morte et vous n'avez aucun enregistrement de cette conversation. Tout ce que nous avons, c'est votre parole. Et vous n'êtes pas impartial dans cette histoire. Vous travaillez pour la firme représentant l'accusé, et vous étiez amis d'enfance. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Oui, bien sûr que je voyais. Je ne le voyais que trop clairement. J'avais fait tout ça pour rien.

Fabia était morte. Et j'avais tout foutu en l'air. *Avec force.*

« Vous allez faire des recherches sur ce qu'elle m'a dit ? Vous n'allez pas tirer le rideau sur tout ça, n'est-ce pas ?

— Son meurtre va faire l'objet d'une enquête approfondie. »

Ce qui signifiait : *C'est tout ce que tu sauras pour aujourd'hui.*

Nous restâmes silencieux pendant un bref moment. Les deux inspecteurs étaient dans leurs paperasses. Je jetai un coup d'œil au miroir.

« Comment Fabia a-t-elle été tuée ? demandai-je.

— Après votre départ du poste de police, l'officier de service a pris sa pause. Une femme s'est pointée et a déclaré être l'avocate de Fabia. Elle a montré sa carte d'identité à l'agent à la réception et a été ensuite conduite dans la même salle d'interrogatoire que vous...

— Attendez un instant. Vous dites qu'une femme est venue. Je pensais être le suspect principal ?

— Les inspecteurs ont examiné les caméras de surveillance de la salle de garde à vue la nuit dernière. Vous avez été rayé de la liste des suspects.

— Pourquoi personne ne m'a rien dit ?

— Vous aviez demandé à me voir. Nous avons pensé que c'était mieux de vous retenir ici jusqu'à ce que je vienne. »

Costume Bleu étouffa un ricanement.

« Comme vous le savez, les conversations entre avocat et client sont confidentielles. Nous n'enregistrons pas et nous ne filmons pas les rencontres, et il n'y a jamais d'inspecteur à nos côtés. Il devrait, pourtant, toujours y avoir un officier à l'extérieur, mais pour des raisons qui ne sont pas encore très claires, il n'y en avait pas. J'imagine qu'ils sont limités en effectif dans le coin.

» À un moment donné, Fabia a été empoisonnée par injection létale. La tueuse l'a piquée dans le cou, sur le côté. Nous ne savons pas de quel poison il s'agit pour le moment. Mais elle a fait très vite. Lorsqu'ils l'ont retrouvée, Fabia avait l'air de s'être endormie. Il est peu probable qu'elle ait eu le temps de se débattre. Une fois sa tâche menée à bien, la tueuse a quitté les lieux. Elle a même signé le formulaire de sortie.

— Mon Dieu », dis-je, frémissant à l'idée de ce meurtre de sang-froid. C'était un contrat. Un assassinat. Dans le genre *audacieux*. Ces gens avaient tellement voulu la mort de Fabia qu'ils étaient prêts à prendre les plus grands risques pour arriver à leur fin, comme s'infiltrer dans un commissariat pour la tuer. Je pensais à Swayne et à ce qu'il m'avait dit... Les Fantômes blancs, les Wingrove, l'agence Silver Service, le Mossad. J'avais rejeté en bloc toute son histoire. Était-il au courant de tout ce qui se tramait ?

« Madame Reid, vous possédez les images des caméras de surveillance de la tueuse. Puis-je les voir ?

— Pas pour le moment.

— De quoi avait l'air cette tueuse ? Vous dites qu'il s'agissait d'une femme, je l'ai peut-être aperçue. »

Reid fit un signe de tête à Costume Bleu, qui lut son calepin.

« Caucasienne aux traits orientaux. Dans les un mètre soixante-huit ou un mètre soixante-dix. Cheveux noirs mi-longs. La vingtaine bien avancée, peut-être la trentaine. Elle avait un imper beige et portait une mallette.

— Voyez-vous quelqu'un correspondant à cette description ? demanda Reid.

— Non.

— OK. Vous allez faire votre déclaration à l'inspecteur Rose ici présent à propos de votre entretien avec Fabia. Ensuite, vous serez libre de vous en aller. En ce qui concerne la façon dont vous vous êtes introduit ici... Disons qu'on va laisser passer, à condition que vous coopériez à cent pour cent sur notre enquête. »

Ils me laissèrent partir trois heures plus tard. Janet faisait les cent pas dans le couloir. La colère se lisait sur son visage. Je savais qu'elle n'attendait qu'une seule chose : me prendre la tête pour l'arracher.

« Alors que fait-on maintenant, Terry ? » demanda Sid Kopf, après un long silence qui suivit l'histoire que je venais de lui raconter à propos de Fabia. C'était la cinquième fois que je relatais ce qui s'était passé.

« Comment ça ? »

— Quel est notre métier ? Notre branche ? Comment faisons-nous de l'argent ? »

Dehors, il tombait des cordes. La pluie n'en finissait pas de tambouriner sur la fenêtre de bois à meneaux et sur le balcon en métal, remplissant le bureau d'un léger bruit de fond s'apparentant à une cavalcade.

« Nous sommes un cabinet d'avocats, répondis-je.

— Et ça signifie quoi ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Faites appel à votre sens de l'humour, s'il vous plaît. Étonnez-moi.

— Nous fournissons une vaste gamme de services légaux à nos clients.

— Services *légaux*. Donc l'inverse d'*illégaux*, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ce que vous avez fait constitue un service *il*-légal, oui ou non ?

— Oui.

— Et vous le saviez avant de procéder, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Vous l'avez tout de même fait ? Nous en avons parlé la semaine dernière, vous vous souvenez – notre conversation à propos de vos “méthodes” ? »

Ce coup-ci, il n'y aurait pas de retour en arrière, et il n'en attendait aucun. Il avait fait valoir son point de vue. Ce point établi, il se pencha et posa ses coudes sur son bureau.

« Pourquoi n'avez-vous pas attendu Janet avant d'entrer ? »

Elle était assise à ma gauche. Ni elle ni moi n'avions enlevé nos manteaux trempés. En sortant de la gare, nous avions débarqué directement ici. J'avais

attendu quelques instants à l'extérieur le temps que Janet lui fasse un débriefing, la porte fermée. Quinze minutes. C'est là que j'avais pu finalement entendre sa voix, en colère et belliqueuse. Cela m'avait fait penser à mes parents et à leurs scènes de ménage lorsqu'ils croyaient qu'on ne pouvait pas les entendre. Quand il n'y avait pas assez de place à l'intérieur de la maison, ils sortaient dans la rue et s'insultaient copieusement.

Janet ne m'avait ni arraché ni pris la tête, comme je m'y attendais, car je lui avais exposé l'histoire de Fabia. En entendant mon récit, elle était devenue toute pâle, l'air effrayé, stupéfait aussi. Puis elle avait sorti un enregistreur numérique et m'avait fait tout répéter, mot pour mot. J'avais ensuite tenté de m'excuser pour les problèmes causés, mais elle avait balayé le tout d'un revers de la main comme si cela n'avait jamais eu aucune importance.

« Je n'étais pas certain que Fabia soit la vraie Fabia, répondis-je. Je ne voulais pas que Janet fasse tout ce chemin jusqu'à Southend pour rien.

— En d'autres termes, vous avez fait tout ça pour couvrir vos arrières et sauver la face ?

— Je suppose que oui, ouais, mais...

— Vous pensiez que c'était une meilleure solution de risquer la réputation de la firme plutôt que la vôtre, dit-il. Vous avez idée du genre d'ennuis dans lesquels vous avez failli nous embarquer ?

— J'en suis sincèrement désolé.

— La réputation d'une firme, c'est tout ce qui compte dans ce milieu. Un cabinet ne peut pas être vu comme une entité violant les lois qu'elle est censée représenter. C'est contraire à l'éthique. Et c'est l'un des rares secteurs où l'éthique compte autant que le fait de gagner ou de perdre un procès. En avez-vous eu conscience ne serait-ce qu'un instant ?

— J'ai décidé...

— Faux. Vous n'avez *aucune* décision à prendre. Vous savez pourquoi ? Vous ne prenez pas les décisions. Vous n'avez pas les *qualifications* pour ça. Les conseillers juridiques et les avocats prennent les décisions. Pas les greffiers. Vous, vous notifiez les décisions, vous les écrivez et vous les classez. Vous suivez les ordres. Et, avant toute chose, vous restez à votre place. »

Une semaine auparavant, ce même gars m'avait filé un bonus.

« Je pensais que vous encourageriez mon initiative.

— Ce que vous avez fait n'a rien à voir avec de l'initiative. Vous avez tout bonnement fait étalage de votre stupidité. Et je n'encourage *en aucun cas* ce genre de démarche. »

Nous nous observâmes l'un l'autre. Après ce que j'avais enduré la nuit

dernière et ce matin, sans parler des huit heures passées en cellule, ce vieil homme avec ses cheveux blancs figés était loin de m'intimider.

« Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Kopf, je pense que vous êtes à côté de la plaque.

— *Vraiment ?*

— Avez-vous pris en compte ne serait-ce qu'une des infos que je vous ai rapportées ? Fabia Masson – un témoin qui aurait pu mettre un terme à ce procès – a été assassinée en détention provisoire. Je pense qu'il est assez juste de présumer qu'elle a été tuée afin qu'elle ne puisse pas témoigner. *Notre* témoin. Tout comme je pense qu'il est tout aussi juste d'envisager l'hypothèse qu'elle a été assassinée par les mêmes personnes qui ont tué Evelyn Bates et piégé Vernon James. Et vous, vous restez assis là, à manier la langue de bois au sujet d'une éthique que j'aurais violée, alors qu'une personne à qui j'ai parlé hier, dans le cadre de cette affaire, est étendue morte sur une dalle – et que notre client croupit en prison pour quelque chose qu'il n'a pas fait. »

Il ne broncha même pas.

« C'est vous qui êtes à côté de la plaque, Terry. L'innocence n'est rien sans *preuve* d'innocence.

— Je sais. Mais cette affaire est beaucoup plus compliquée qu'il n'y paraît.

— Pas pour nous. Nous sommes avocats, rappelez-vous, pas policiers.

— Qu'auriez-vous fait si vous vous étiez trouvé à ma place ?

— Je ne me serais déjà en aucun cas *trouvé* à votre place.

— Vous n'êtes pas arrivé là où vous en êtes sans avoir pris des risques. »

Kopf se tourna vers Janet, il n'en revenait pas. Elle jeta un regard à ses chaussures, qu'elle trouvait soudain plutôt intéressantes.

« Vous voulez qu'on parle de risques, hein ? Stephen Purdom et moi avons créé cette firme en 1962. À l'époque, nous n'avions qu'un seul client. Un homme comme nous, qui commençait sa carrière.

» C'est le plus gros risque que j'aie jamais pris. Et quarante-neuf ans plus tard, nous sommes toujours là. Vous savez pourquoi ? Certains résultats ont été le fruit du hasard, certes. D'autres du travail acharné que nous avons fourni. Mais la plupart avaient été anticipés par des statistiques et des évaluations soupesées.

» Les risques que je prenais, en ce temps-là, étaient calculés. Car, au préalable, j'effectuais toujours des estimations. Lorsque le gain l'emporte sur la perte de façon significative, vous pouvez prendre le risque. Mais il ne faut jamais être aveuglé par le gain. Rappelez-vous toujours ce que vous avez à perdre. Vous avez été aveuglé par le gain, n'est-ce pas ?

— Je n'y ai pas réfléchi de cette façon-là. Il était question de faire au mieux

pour le bien de notre client.

— Foutaises ! Vous n'avez jamais vraiment voulu progresser au sein de notre firme. Ne prétendez pas le contraire !

— Oui, c'est également vrai. Ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est de gagner ce procès.

— Pourquoi ?

— Parce que Vernon James n'a *pas* tué Evelyn Bates. Et vous pouvez continuer à me sermonner sur vos principes juridiques tout le temps qu'il vous plaira, mais notre client est *innocent*. Et Janet le sait aussi. N'est-ce pas ? »

Je jetai un coup d'œil à Janet dans l'espoir de trouver un soutien. Mais ses souliers avaient toujours l'air de la captiver autant. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ?

Kopf soupira.

« D'une certaine manière, je devrais vous remercier pour votre candeur. Il me paraît évident que vous vous ne souciez pas plus de vous-même que de notre firme. Vous n'avez même pas fait semblant de prétendre le contraire.

» L'ambition, c'est très bien et c'est quelque chose que l'on nourrit et que l'on chérit ici, mais ça a ses limites. Ce que vous avez fait était téméraire, insensé et totalement dénué de sens. Un avocat doit être froid, rationnel et détaché. Il doit aussi observer avant de sauter. Vous n'êtes pas fait pour notre firme. Ni pour cette profession. Si vous n'êtes pas dehors dans les cinq minutes, j'appelle la sécurité. »

À présent, je ne pouvais même plus le regarder dans les yeux. Je m'étais attendu à ce genre de réaction de la part de Janet, lorsqu'ils m'avaient libéré du commissariat de Southend. Ensuite, après le récit que j'avais fait sur le chemin du retour, je pensais que tout serait OK, que nous consacrerions notre énergie à prouver que l'histoire de Fabia était vraie. Les choses évoluaient de manière cocasse. Lorsque je m'attendais à ce que l'on me vire, on me faisait des louanges. Et lorsque je ne m'y attendais pas...

J'examinai les photos sur le mur derrière lui, toutes accrochées aux boiseries comme des écailles monochromes, à l'exception de la plus grosse au milieu ; la pièce maîtresse : le bâtiment baigné de soleil avec la voiture noire Morris Minor garée à proximité.

J'avais seulement quelques effets personnels au bureau : ma boîte à lunch dans le frigo, le club-sandwich et la Golden que j'avais apportés au boulot hier, mais surtout une carte d'anniversaire peinte par Amy et une rédaction de Ray datant d'il y a quelques années. Ça s'appelait « Mon héros : Papa ». Je gardais ces

cadeaux comme des talismans, afin de me souvenir pourquoi je continuais à m'acharner comme un diable malgré toute la merde qu'Adolf balançait en travers de mon chemin. Assis à mon bureau, avec mon manteau mouillé toujours sur le dos, j'eus envie de rire. Ma boîte à lunch était vide. Non seulement Adolf avait mangé le sandwich, mais aussi la pomme, ce qui était une première. Elle n'avait laissé qu'une serviette en papier chiffonnée avec des traces de rouge à lèvres et quelques miettes. Je mis le tout dans mon sac.

« Bella ? »

Adolf s'arrêta de taper sur son clavier et me jeta un regard irrité.

« Je viens te dire au revoir, Bella. »

Surprise.

« Mais, avant de partir, il y a quelque chose que j'avais envie de te dire depuis un bon bout de temps. »

Les bruits des claviers s'arrêtèrent un instant. Iain jeta un œil par-dessus son box. Le bureau tout entier écoutait.

« Tu es un petit être triste, pathétique et mesquin. Si tu consacrais la moitié des efforts que tu utilises pour protéger cette banale cabine de chiottes que tu diriges ici tel un Reich à ton travail, ça te ferait le plus grand bien. Mais ce n'est pas le cas, donc tu ne seras jamais heureuse. Amuse-toi bien. »

La bouche ouverte, elle n'y croyait pas. J'enfilai la sangle de mon sac par-dessus mon épaule et je me levai.

« Et, au fait, tu sais le sandwich que tu m'as pris ? J'ai craché dedans au moment de le faire, hier. Tout comme dans tous les sandwiches de mes “repas du midi”, depuis que je bosse ici. *Bon appétit et va te faire foutre, ma belle.* »

Puis, la tête anormalement haute, je sortis du bureau. Je n'eus pas le temps d'aller bien loin.

« Terry ! »

C'était Edwina qui m'appelait depuis l'escalier.

« Tu peux monter s'il te plaît ? »

Ils allaient sûrement me donner mon attestation de fin de travail.

La porte de Kopf était ouverte. Janet, toujours assise à la même place, avait fini d'observer ses pieds. C'était au tour de Kopf de m'ignorer. Bien calé dans son fauteuil, les bras croisés, il regardait dans le vide.

« Ferme la porte », dit Janet.

J'obtempérai et fis quelques pas à l'intérieur en restant à bonne distance pour ne pas empiéter sur leur espace.

« Je pense personnellement que tu as fait ce qu'il fallait hier. Tu as juste fait

les choses de travers. En fait, je ne serais pas venue à Southend uniquement d'après tes intuitions. Tu n'avais aucun moyen d'être sûr et certain qu'il s'agissait de Fabia. Et nous ne pouvions pas vérifier son identité sans lui parler. Te virer, à cet égard, serait complètement injuste. D'ailleurs, si les choses n'avaient pas aussi mal tourné, tu serais le héros de l'histoire à l'heure qu'il est. Nous sommes également bien trop proches de la date du procès pour nous passer de toi. Nous constituons une bonne équipe. Et Vernon va vouloir conserver des visages familiers autour de lui. Ça serait mauvais pour son moral si une personne clé disparaissait comme ça... Donc, Sid et moi-même en avons parlé, et il est prêt à retirer son ordre de licenciement – à une condition. »

Je jetai un coup d'œil vers Kopf. Ce vieil enfoiré continuait de m'ignorer.

« Pendant les heures de travail, tu ne pourras quitter le bureau qu'accompagné de moi, Liam ou Christine. Aucune excursion sans surveillance. Cela inclura également les tournées avec Swayne. Et strictement aucune enquête sur le meurtre de Fabia. Ça, c'est le boulot de la police. Le nôtre, c'est de préparer le procès. »

Privé de sortie, comme un enfant indiscipliné.

« Es-tu prêt à accepter ces conditions ? »

« La tête hors de l'eau » pendant trois mois de plus. Il était temps de refaire mon CV et de commencer à chercher un nouveau job.

« Oui, je le suis.

— Très bien. Dans ce cas, retourne travailler. »

C'est une chose de mépriser les gens avec qui l'on bosse chaque jour, et c'en est une autre de leur dire en face. Ils ne devraient jamais le savoir.

Lorsque je retournai dans le bureau, fraîchement réintégré, les trois larrons de service m'observaient en silence. Ils étaient stupéfaits, ce qui était hautement prévisible. Quelque chose de différent se reflétait sur leurs visages – de la méfiance. La dernière fois que j'avais provoqué ce genre de réaction collective, c'était à Stevenage, à l'époque des « Ténèbres du Passé », lorsque j'entrais dans les pubs, bien attaqué par l'alcool.

Je retirai mon manteau et ma veste, puis retroussai mes manches.

Ces trois mois allaient être interminables.

En règle générale, je ne pleure pas. C'est dans mes gènes. Je viens d'un cheptel peu expansif. Les Flynt sont des pessimistes, nés avec une once de stoïcisme, élevés avec le vieil adage « rien ne sert de se lamenter ». Mais lorsque j'entrai dans la salle à manger ce soir-là et que je vis ma famille assise à la table, le barrage retenant mes larmes se rompit. En sachant que j'avais bien failli les perdre, failli ne plus les revoir pendant un bon bout de temps, rien que le fait de manger tous ensemble me mit dans tous mes états.

« T'étais où Papa ? demanda Ray, le visage dur.

— De temps en temps, dans ce boulot, il faut travailler la nuit », répondis-je en essuyant discrètement mes larmes. Karen avait cuisiné des spaghettis à la bolognaise.

« Maman était inquiète », dit-il d'un air réprobateur. Je voyais dans ses yeux sombres l'adulte qu'il allait devenir ; le parent sévère aussi. Je regardai Karen. Je lui avais téléphoné une heure auparavant, sans lui dire grand-chose, sauf que je serais rapidement de retour et que je lui expliquerais tout. Elle semblait autant rassurée qu'énervée.

« Je suis désolé Karen. Sincèrement. »

Je pris sa main et la serrai doucement. Amy nous contemplait, avec un sourire radieux. Son papa était rentré. Nous étions enfin au complet. De plus, elle dégustait son plat préféré. Pour elle, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

« C'est pas grave, dit Ray en levant les épaules. Ça va pour cette fois-ci. »

Amy rigola.

Et je fis de même.

Et puis Karen aussi, et, enfin, Ray.

Plus tard, Karen fit du café et nous nous installâmes ensemble à table. Cela faisait trente-six heures que je n'avais pas fermé l'œil. J'étais épuisé. Mais nous

devions avoir une discussion.

Ainsi, pour la sixième et dernière fois de la journée, je débballai l'histoire du commissariat de Southend. Sauf qu'à présent j'étais à peine conscient de ce que je disais. Je sentais ma bouche bouger toute seule et j'entendais les sons qui s'en échappaient. Cela semblait avoir un sens pour ma femme, même si je luttais pour prononcer chaque mot.

« In-croyable..., dit-elle à la fin.

— Ouais... je sais. Je...

— T'as utilisé l'unique coup de fil dont tu disposais pour appeler cette flic ?

— Que voulais-tu que je fasse ?

— M'appeler ! T'aurais dû m'appeler.

— Je ne disposais que d'un seul coup de fil.

— Je m'inquiétais, Terry ! J'imaginai le pire quand j'ai vu que tu ne rentrais pas la nuit dernière. Et puis, ce matin, lorsque je me suis réveillée et que tu n'étais pas là... J'étais terrifiée. Je ne savais pas ce qui t'était arrivé !

— Écoute, je sais, je...

— Pourquoi n'as-tu pas téléphoné ?

— Je...

— Tu ne m'as même pas téléphoné lorsque tu étais à Southend, lorsque tu attendais Janet, dit-elle.

— Je t'ai appelée dès que j'ai pu, mais...

— T'aurais dû m'appeler de ce putain de commissariat !

— T'aurais fait quoi ?

— J'aurais pu appeler un avocat et aussi l'inspectrice Reid. Voilà ce que j'aurais *pu faire*, Terry.

— Ouais, mais...

— As-tu pensé à nous à un seul moment ? À ta famille ? À tes enfants qui demandent sans cesse où est Papa ? Tu n'y as pas pensé, hein ?

— Bien sûr que si, Karen...

— C'est des conneries... »

Elle me coupait la parole sans arrêt. Nous savions tous les deux qu'elle avait raison. Malgré la fatigue, je respectais les règles de la bataille de couple.

« Tu te soucies beaucoup plus de cette maudite affaire, hein ? dit-elle, amèrement.

— Non. Il ne s'agit pas de ça.

— Tu as un seul coup de fil. Un seul ! Et tu ne m'appelles même pas. »

Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ?

« Tu ne comprends pas, Karen. Ce n'était... Ce n'était pas... Écoute, je ne

voulais pas t'impliquer, OK ? »

Elle me regarda, bouche bée, furieuse et stupéfaite en même temps.

« Mais je suis impliquée, pauvre imbécile ! Nous le sommes tous. Tous ici dans cette maison. Nous sommes ta famille pour l'amour de Dieu ! T'as été écroué pour meurtre ! Qu'est-ce qu'on aurait fait si tu étais toujours incarcéré ? »

J'étais trop épuisé pour penser. J'observai le cadre numérique sur la cheminée. Notre vie semblait y défiler au ralenti. La première photo montrait le jour de notre mariage, au bureau de l'état civil de Wandsworth, avec Ray entre nous deux ; ensuite Karen et moi lors de notre lune de miel ; Ray portant des lunettes de soleil ; nous avec Amy à l'hôpital ; Amy en robe de baptême à l'église St Mary sur Battersea Embarkment ; nous quatre célébrant notre premier Noël à Manchester. Et je me mis à bâiller. Je ne pus m'en empêcher. Plus par automatisme qu'autre chose. Je n'avais même pas eu le temps d'y songer que c'était arrivé.

« Tu sais quoi, Terry ? Je te traiterais bien d'égoïste, mais les égoïstes se mettent en première ligne. Tu ne fais même pas cet effort. Tu fous ce putain de procès au premier plan, avant tout. »

Je pouvais à peine formuler des arguments cohérents, encore moins assembler des mots. Je n'eus pas la force de répliquer.

« Tu vas faire quoi quand tout sera terminé, hein ? Lorsqu'ils t'auront viré de leur firme ? Lorsqu'il n'y aura plus de procès, plus de Vernon James ? Tu feras quoi, à ce moment-là, hein ?

— Où veux-tu en venir exactement ?

— Je ne t'ai jamais vu aussi motivé de toute ta vie. Je ne t'ai jamais vu poursuivre quelque chose ou quelqu'un avec autant de... passion auparavant. Même pas moi. Ce procès, c'est le premier truc dont tu te soucies vraiment depuis que je te connais. C'est tout ce qui compte pour toi. Tu ne penses qu'à ça. Et ça fait peur. Tu fais peur. Parce que tu ne te rends même pas compte de l'effet que ça a sur toi, sur nous.

— Tu peux préciser ?

— J'en ai assez dit. Tu peux dormir sur ce foutu canapé. »

Mai

Le jour suivant, mes collègues arrivèrent tous en même temps. Ce qui ne s'était jamais passé auparavant. Le trio infernal. Adolf et ses deux sbires. Hilares, ils faisaient des blagues entre eux, en feignant de m'ignorer.

Michaela proposa un planning afin que chacun fasse le thé à tour de rôle. Ils s'inscrivirent tous. Elle nota la liste sur une feuille qu'elle afficha sur le tableau en liège. Je ne fus bien évidemment pas convié.

Le message était clair : je n'existais plus.

Je ne pouvais rien y faire, à part les snober en restant sur ma chaise.

J'appelai Swayne pour avoir des détails au sujet des Wingrove et des Fantômes blancs. Il avait déterré cette histoire pour une raison bien spécifique. Je me doutais qu'il en savait plus qu'il ne voulait me le dire – bien plus.

Je tombai sur son répondeur et laissai un message.

Puis je reçus un e-mail de Janet me demandant de lui rédiger un rapport complet sur Fabia et d'en imprimer quatre exemplaires. Nous avions rendez-vous avec notre client à Belmarsh.

« Eh bien, au moins, ça plaide en ma faveur, non ? » fit VJ.

On m'avait épargné de devoir à nouveau raconter la débâcle de Southend. Janet joua la narratrice à ma place. Elle lui relata l'histoire chronologiquement. Son visage passa par plusieurs stades. En premier lieu l'euphorie, puis de l'espoir et du désarroi, pour terminer par un choc qui lui donna des vertiges.

Il lui fallut quelques instants pour reprendre ses esprits. Il se leva, fit les cent pas en prenant de grandes expirations. C'est là que je remarquai qu'il avait perdu du poids. Ses vêtements tenaient à peine sur lui ; son sweat-shirt glissait au niveau des épaules, son survêtement se gondolait sur ses jambes, comme des voiles surdimensionnées.

« Pour nous, oui, répondit Christine.

— Peut-on faire comparaître Terry à la barre des témoins ? » demanda VJ.

Christine secoua la tête.

« C'est un terrain miné. Légalement, Terry a “mauvaise réputation” – c'est maintenant un témoin qui a commis un délit afin d'obtenir une preuve. Carnavale va le réduire en miettes. »

C'était judicieux de sa part. En plus des pièges potentiels dont elle parlait, j'aurais dû admettre mes relations passées avec VJ, et ça m'aurait fait passer pour bien pire encore qu'un subalterne zélé trop impliqué. Du côté de la défense, personne ne savait que VJ et moi nous connaissions – ni quiconque chez KRP. Si la vérité était divulguée, bon nombre de réputations dégringoleraient.

« Et la police ? Ils en savent beaucoup.

— Ils savent ce qu'a déclaré Terry, mais il n'y a personne pour étayer son histoire.

— Où en est leur enquête ? Ont-ils une piste ? demanda VJ.

— Nous n'en savons rien. Ils n'ont pas d'obligation juridique de nous en faire part, sauf si ça affecte directement la nature pénale du procès et votre personne. Pour l'instant, en ce qui les concerne, il s'agit de deux choses bien distinctes. À votre place, je ne me ferais pas trop d'illusions, il y a peu de chances pour qu'ils retrouvent la tueuse. Il s'agissait d'un contrat effectué par des professionnels. Ces gens-là ne se font jamais attraper. »

VJ grommela et se frictionna le cuir chevelu. J'aperçus quelques nouveaux cheveux blancs.

« Mais vous allez évoquer le meurtre de Fabia pendant l'audience, n'est-ce pas ? »

Christine et Janet échangèrent un regard complice. Elles en avaient discuté à l'avance.

« Nous ne pouvons pas faire plus que l'évoquer..., continua Christine.

— Pourquoi ?

— Sans une déclaration signée par Fabia, c'est irrecevable. C'est juste du oui-dire.

— L'accusation n'est pas au courant de ce qui s'est passé ?

— Ils sont probablement au courant. Mais là n'est pas le problème, car, légalement – jusqu'ici –, ça n'a pas d'incidence sur le procès. Comme je vous l'ai dit, nous ne pouvons pas inscrire au procès-verbal en tant que preuve la conversation que Fabia a eue avec Terry. De ce fait, ça ne fait pas partie de notre système de défense, ni du procès.

» Au bout du compte, même si la police attrape la tueuse de Fabia et obtient

des aveux, les éléments fondamentaux restent inchangés. Evelyn Bates a été assassinée dans votre chambre. Même si Fabia était encore en vie et pouvait nous parler, ça ne prouverait aucunement que vous n'avez pas tué Evelyn Bates. Vous auriez toujours à répondre de ces accusations. Le procès se poursuivrait, de toute façon. »

Le matin suivant, Redpath apporta chez KRP ses notes et celles de Janet prises à Belmarsh. Il me demanda de les taper sur traitement de texte, d'en classer les exemplaires non utilisés dans nos archives, d'en faire trois copies et d'en envoyer une par e-mail à Christine. Pas de problème. Sauf que lui et Janet disposaient de leurs secrétaires juridiques pour faire ce genre de boulot, et je n'étais pas vraiment bon dactylo. Mais je lui répondis avec le sourire :

« Bien sûr.

— C'est comme si tu revenais au point de départ », dit-il en repartant.

Tout cela me donna à peu près le ton pour le reste du mois.

Du jour au lendemain, mon job devint simple et peu pénible. Du travail de bureau de base : taper et classer des documents.

J'arrivais chaque matin pour trouver tout un tas de notes gribouillées, du courrier à traiter et un monceau de dossiers juridiques cornés sur mon bureau. En fin de journée, j'avais tout transformé en tapuscrit. J'avais aussi récolté le boulot de la réceptionniste, lorsque cette dernière allait prendre ses pauses.

La rétrogradation avait ses avantages. La pression avait soudainement disparu. Plus besoin de débarquer avec des informations pouvant faire basculer le procès.

J'arrêtai de cracher dans mes sandwichs.

Je les mangeais enfin en entier. Je sortais du bureau à 18 heures pile et profitais de ce fait beaucoup plus de ma famille. J'étais de retour à la maison pour le dîner chaque soir et mes week-ends étaient enfin dignes de ce nom. Je rattrapais les dernières semaines en aidant les enfants à faire leurs devoirs. Je leur racontais des contes avant qu'ils ne s'endorment.

Je parvins à raccommoder les choses avec Karen. Un vendredi, une baby-sitter garda Amy et Ray pour qu'on puisse passer une soirée en amoureux. Cela ne nous était pas arrivé depuis au moins un an. Nous allâmes dîner du côté de Battersea Embarkment, main dans la main. Je m'excusai d'avoir été obsédé par ce procès au lieu de m'occuper de notre famille, et fis le serment que cela ne se reproduirait plus jamais.

Malheureusement, je ne croyais pas à ce que je lui disais.

En vérité, je m'ennuyais à mourir. Dès la deuxième semaine, l'idée d'aller au

travail en sachant à l'avance exactement ce que j'allais faire avait commencé à me ronger.

J'essayais toutefois de voir le bon côté des choses. Je ne m'étais pas fait virer. On m'avait accordé un délai de grâce de trois mois pour que je me prenne en charge et que je trouve un boulot lorsque celui-ci serait terminé. Et encore, j'avais eu du bol. J'aurais pu me retrouver en prison. C'est comme ça avec la chance : on ne sait jamais quand on en a, sauf lorsqu'elle s'envole.

Mais, surtout, je ne pouvais pas m'arrêter de penser au procès.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait, car j'étais désormais exclu de l'affaire. Janet et Redpath ne me tenaient pas au courant – et je savais mieux que quiconque qu'il ne fallait rien leur demander.

J'essayais constamment de joindre Swayne. Les deux premières semaines, je tombais à chaque fois sur sa boîte vocale. Puis, la troisième semaine, un répondeur automatisé m'indiqua que sa messagerie était saturée. À la fin du mois, sa ligne téléphonique n'était plus en service.

J'appelai Reid afin de savoir où en était l'enquête.

« Je ne peux pas vous parler d'une affaire en cours, monsieur Flynt. Si un élément pertinent apparaît et qu'il peut servir à la défense de votre client, nous vous le communiquerons. »

Au journal télé, aucune info n'avait filtré concernant l'assassinat de Fabia. Rien du tout. Pas même sur Internet. Comme si cela ne s'était jamais produit. Était-ce trop embarrassant pour le gouvernement ? Se tramait-il quelque chose d'autre, quelque chose de plus important qu'une prostituée décédée ?

Lorsque je pensais à VJ, j'avais désormais un avis bien précis :

Eh bien... Je ne vais pas mentir.

Je voulais qu'il soit coupable.

Cela aurait été plus simple à accepter, et encore plus facile à croire.

J'étais déçu qu'il soit innocent. Cette étiquette ne lui allait pas. Les gens bien étaient « innocents ». Pas lui. Ce n'était pas quelqu'un de « bien ». Réflexion faite, il méritait son sort. Les actions ont des conséquences. *On ne triche pas avec son karma.*

À présent, je voulais savoir qui se cachait derrière tout ça. Et – plus que tout – pourquoi ? Qu'est-ce que VJ leur avait donc fait ?

Juin

Un mois supplémentaire de corvées ingrates. Je n'avais pas quitté le bureau d'un pouce.

Il fit beau, puis il plut, puis le soleil se pointa à nouveau.

Je remis de l'ordre dans mon CV, l'envoyai à des agences de recrutement et à des cabinets d'avocats. Je n'obtins aucune réponse pour ces derniers, et quelques réponses de certaines agences. Cependant, tous les entretiens finirent par le même discours – rien pour moi pour le moment, mais ils me rappelleraient s'ils avaient quelque chose à me proposer.

Donc, une fois le jugement rendu, peu importerait la décision des jurés, ma carrière d'avocat serait derrière moi. Qu'allais-je faire de mon avenir ? Karen suggéra que je me réoriente, que je suive une formation afin de me spécialiser dans un boulot dont les gens auraient toujours besoin et qui ne nécessite pas d'être trop jeune ou de mentir pour s'y faire embaucher.

Comme quoi ?

« Plombier spécialisé dans les sanitaires. Mettre les mains dans la merde, ça restera toujours un métier d'avenir », m'avait-elle dit sur un ton sérieux.

Vendredi 8 juillet 2011

Le procès commençait dans à peine deux semaines. On me laissa sortir de mon trou pour faire un vrai boulot. Christine et Redpath préparaient VJ pour la barre des témoins. Ils avaient besoin de mon avis, mais aussi que je prenne des notes.

VJ avait vieilli d'une demi-décennie depuis que je l'avais vu. Son visage semblait maintenu par les rides et une barbe poivre et sel sauvage parsemait ses joues et couvrait son cou.

« Vous avez l'air fatigué », lui dit Christine avec diplomatie.

Avec ses yeux vitreux ourlés de rose, Christine n'affichait pas non plus une grande forme. Elle s'était assoupie dans le train, remplissant le wagon de ses respirations sifflantes pleines de mucus, parfois ponctuées par une forte toux retentissant au milieu de sa poitrine.

« Je n'ai pas vraiment dormi. Je n'arrête pas de faire des rêves étranges. De véritables cauchemars, pour tout vous dire.

— Il faut que vous vous concentriez, dit-elle, gentiment.

— Je sais. »

Il grinça des dents et se massa les tempes. Je remarquai qu'il s'était rongé les ongles jusqu'au sang.

« Vous allez être appelé à témoigner. Le jury va vouloir vous entendre dire que vous n'avez pas tué Evelyn Bates. Nous allons faire en sorte que vous soyez convaincant. Il va falloir travailler sur toute la ligne, aussi bien la théorie que la pratique. Voix, attitude, posture, et regard.

— Est-ce que ça aura un quelconque impact ? demanda-t-il.

— Le système judiciaire britannique demeure foncièrement imparfait. Il est fondé sur l'hypothèse qu'une personne ordinaire est assez intelligente pour

pouvoir suivre des heures d'argumentations juridiques complexes prononcées par des hommes et des femmes portant des perruques poudrées, débitant un anglais sorti du début du XIX^e siècle. Cette hypothèse est fausse. Sur les douze jurés, neuf ne comprennent rien à ce qui se passe en cour d'audience. En conséquence, ils ne se soucient que des choses qu'ils peuvent comprendre. Des choses simples. Aiment-ils l'accusé ? A-t-il l'air coupable ? S'exprime-t-il comme un coupable ? Est-ce que la victime pourrait être leur fille ? En fin de compte, le procès devient un reality show aux enjeux énormes, un concours de popularité où votre destin tombe entre les mains de parfaits idiots.

» Il va falloir vous préparer à combattre Franco Carnavale, à vous battre comme vous ne l'avez jamais fait auparavant. Ce n'est pas seulement un expert juridique émérite, mais également un acteur-né. Il sait comment atteindre les jurés, les mettre de son côté. Mais si vous réussissez au moins une de nos sessions d'entraînement, vous pourrez survivre à dix de ses interventions. »

VJ contempla ces fameux murs jaunes si familiers qui l'entouraient, puis son regard se posa sur le bouton « panique ».

« OK, fit-il. Allons-y.

— Carnavale va vous asticoter, vous attaquer sur tous les angles. Il va faire tout ce qu'il peut pour vous déstabiliser. Son premier objectif sera de vous mettre en colère, de vous provoquer jusqu'à ce que vous perdiez votre sang-froid. Si vous tombez dans son piège, le jury verra en vous un homme qui manque de self-control, un être capable de tuer sous le coup de la colère. Donc, première règle, restez calme. N'élevez jamais la voix.

— OK.

— Ensuite, lorsque vous répondez aux questions, pensez au terme “Secpa”.

— Hein ?

— SECPA. Secpa, répéta-t-elle. Vous allez comprendre. Il faut que vous soyez :

Simple – Répondez oui ou non à chaque fois. Si vous devez en dire plus, utilisez le moins de mots possible.

Expéditif – N'hésitez pas. Si vous hésitez, ça veut dire que vous pensez. Et si vous pensez, ça veut dire que vous inventez.

Constant – Tenez-vous-en tout le temps à votre version initiale.

Précis – Répondez à la question posée. Dites-lui exactement ce qu'il veut savoir.

Affirmatif – Soyez ferme lorsque vous répondez. Rappelez-vous, vous dites la vérité.

» Secpa. OK ?

— OK. »

Christine s'adossa contre son siège.

« Maintenant nous pouvons commencer. Terry, merci de poser la première question. »

Personne ne m'avait briefé sur quoi que ce soit, mais je savais ce qu'elle voulait.

Quelque chose qui le mettrait sur les nerfs, qui provoquerait une vive réaction chez lui. J'en avais des tas de questions, moi, en stock – mais toutes n'étaient pas très pertinentes. Du genre :

« Quand avez-vous trompé votre femme pour la première fois ? »

VJ s'enerva instantanément.

« *Quoi ?* »

Christine sauta de son siège.

« Vernon, ne répondez jamais à une question par une autre question. Ça signifie que vous voulez gagner du temps. Et faites attention à votre timbre de voix. Gardez un ton monotone. Sans émotions. Reposez-lui donc la question, Terry. »

C'est ce que je fis.

« La première fois, nous n'étions même pas encore mariés..., répondit-il en me fusillant du regard.

— Alors pourquoi vous êtes-vous donc marié ?

— C'était son idée. Nous voulions tous les deux avoir des enfants, fonder une famille. Je pensais qu'elle ferait une bonne mère.

— Mais pas une assez bonne épouse ?

— Melissa est une épouse parfaite.

— Mais vous êtes un époux imparfait ?

— Oui.

— Excellent ! interrompit Christine. Rappelez-vous ça, Vernon. Vous êtes un “époux imparfait”.

— Je m'en souviendrai, s'écria-t-il sèchement.

— Bien. Continuons sur notre lancée. »

Lundi 11 juillet 2011

J'arrivai de bonne heure au bureau, échaudé par le vendredi. J'avais repris du poil de la bête. Je voulais vraiment être avocat. J'étais déterminé et prêt à me *battre* s'il le fallait. Mais à la simple vue de mon bureau, je me dégonflais comme une baudruche. Une pile de documents chancelante m'attendait dans mon bac de courrier pour être tapée, mais aussi deux gros cartons sur ma chaise, avec un post-it de Janet dessus : « Pour archivage ».

« Archivage » était un euphémisme fantaisiste pour une de mes autres tâches – le classement.

Les deux cartons débordaient d'infos sur le procès de VJ. Je parcourus les factures à trier, les additions, les copies du courrier de Janet et les documents inusités du CPS. Beaucoup de preuves écartées par Carnavale. C'était également bourré de photographies de la scène de crime et de photos post mortem. Je les lus, au cas où. Je tombai ensuite sur une liste de témoignages qui ne seraient pas utilisés par l'accusation, mais aussi sur des rapports du labo concernant les fibres de la moquette.

Et puis...

Ceci :

La facture de VJ du Blenheim-Strand.

Avec seulement deux éléments répertoriés : Le coût de la chambre – 2 011 livres – et une bouteille de vodka Grey Goose pour laquelle il avait payé 275 livres. À peu près dix fois le prix qu'elle coûtait dans une grande surface. Aucune trace du champagne prétendument commandé. Les preuves découvertes par la police sur la scène de crime :

Une bouteille de champagne Cristal de 75 cl (non ouverte) dans un seau.

Deux verres.

Rudy Saks m'avait précisé qu'il avait enregistré dans l'ordinateur de l'hôtel toutes les commandes reçues par téléphone, « afin qu'elles soient facturées à la chambre correspondante ».

Dans sa déclaration à la police, Saks n'avait pas mentionné ce fait précis. Sa déclaration se limitait à deux choses : la livraison du champagne avant 1 heure du matin, et le fait d'avoir vu Evelyn Bates lorsqu'elle se trouvait sur le canapé. D'après le récit de Fabia, je savais que Saks était de mèche avec les gens qui avaient piégé VJ.

Comment le prouver ?

Premièrement, si VJ avait vraiment commandé du champagne, pourquoi cela n'apparaissait-il pas sur la facture ?

Le CPS avait déposé le registre téléphonique de la suite 18 en qualité de

preuve. Ce dernier indiquait qu'un appel avait été passé au service de chambre à 00 h 47.

Deuxièmement, aucune trace d'entrée par effraction. Le CPS avait inclus une impression du registre de la carte servant à ouvrir la suite.

Il s'agissait d'un simple relevé :

S18 – Verrouillage de la porte.

Jour Heure

16.3.11 : 17 h 38 (cc040973)

16.3.11 : 20 h 52 (cc15t)

16.3.11 : 23 h 57 (cc040973)

17.3.11 : 8H03 (p15t)

cc – Clé du client

p – Passe

Énigme :

17 h 38 – VJ entre dans la suite.

23 h 57 – VJ entre dans la suite avec Fabia.

La porte de la suite 18 n'a pas été ouverte de l'extérieur avant l'arrivée des femmes de chambre à 8 h 03 le jour suivant.

Comment Evelyn est-elle entrée dans la chambre ?

Théorie :

Quelqu'un se trouvant *déjà* dans la chambre a laissé entrer Evelyn.

Pas VJ. Il était inconscient, allongé sur le canapé.

Alors, qui donc ?

Fabia était censée appeler le room service pour le champagne afin que Saks puisse entrer dans la suite. Saks aurait pu tuer Fabia seul. Mais il aurait couru le risque que quelque chose se passe mal – comme la voir riposter ou se sauver comme elle l'avait fait.

Il devait par conséquent y avoir au moins une autre personne dans la pièce, pour s'assurer que tout se déroule bien.

Quand avait-elle fait son entrée ?

La réponse se trouvait sous mes yeux.

Je pris les clichés et les scrutai jusqu'à ce que je tombe sur ceux d'Evelyn dans

la chambre à coucher ; les gros plans de sa tête sur les oreillers frais, avec le chocolat Marquis...

J'appelai Torena à l'hôtel.

« À quelle heure se déroule le service bonne nuit ? lui demandai-je.

— Entre 19 heures et 21 h 30.

— Comment procédez-vous ?

— Les draps de dessus et la housse de couette sont repliés et un bonbon à la menthe est placé sur chaque oreiller.

— Un bonbon à la menthe ? Pas un chocolat ?

— Non, le chocolat, ça, c'est quand l'invité arrive. C'est un cadeau de bienvenue. »

J'en étais *sûr*. La photo du lit montrait bien que le chocolat n'avait pas été touché. VJ nous avait précisé qu'une femme de ménage avait frappé à sa porte lorsqu'il se changeait pour la cérémonie. Il l'avait renvoyée. Elle n'avait pas posé un pied dans la chambre et n'avait pas fait le service de nuit.

Pourtant, quelqu'un était bien *entré* dans la suite 18 à 20 h 52, après le départ de VJ, en utilisant la carte d'un employé de l'hôtel.

Et il n'avait pas bougé. Il y était resté pendant tout ce temps.

Cela tiendrait-il la route devant le tribunal ?

Non. Ce n'était que pure spéculation.

Il fallait des preuves.

Et j'avais également besoin de savoir ce qui était arrivé à Evelyn lors des deux dernières heures de sa vie.

Mardi 12 juillet 2011

Fabia avait rencontré Evelyn Bates une fois, dans les toilettes près de la boîte de nuit la Casbah. Elle l'avait vue dans le couloir parler à un homme qui ressemblait au type chargé de la sécurité. Après cela, Evelyn était retournée dans la chambre qu'elle partageait avec Penny Halliwell et lui avait laissé un message sur la table :

@ Soirée privée @ suite 18. Evey xoxo

Penny n'y avait pas prêté attention jusqu'à ce qu'elle quitte la chambre le lendemain matin.

Horaires et emploi du temps :

Evelyn quitte à 23 h 13 la boîte de nuit.

Elle va dans les toilettes. Voit Fabia (à environ 23 h 15).

VJ quitte le club à 23 h 19.

Il rencontre Fabia dans le couloir (à environ 23 h 22).

Evelyn parle avec un gars de la sécurité de l'hôtel dans le couloir (environ 23 h 22 - 23 h 25).

VJ et Fabia vont à l'étage, au bar Circle (environ 23 h 30).

Evelyn se fait tuer entre minuit et 3 heures du matin.

Un laps de temps de une heure, lui permettant :

- 1) D'accepter une invitation pour se rendre dans la suite 18.
- 2) D'aller dans sa chambre afin de laisser un message à Penny.
- 3) D'être droguée au Rohypnol – dont les effets commencent dans les dix minutes après l'ingestion.
- 4) D'aller dans la suite 18.

On pouvait se rendre à la suite 18 uniquement par deux moyens : l'escalier de secours ou l'ascenseur VIP, accessible à l'aide de deux cartes spécifiques – celle pour client et celle du personnel.

Par où commencer ?

Ici :

Parler au gars de la sécurité.

Obtenir les infos de la carte d'hôtel d'Evelyn pour les journées du 16 et du 17 mars.

J'appelai à nouveau Torena.

« Parmi le personnel, y a-t-il quelqu'un de plutôt costaud, avec le crâne rasé ?

— La plupart du personnel. Même les filles, railla-t-il.

— Il me faut une liste du personnel chargé de la sécurité ayant travaillé la nuit du 16 mars. J'ai également besoin des données d'une carte clé de la chambre 474 pour la même nuit. Pouvez-vous me donner un coup de main ?

— Bien sûr. J'aurai ces infos à votre disposition dans quelques jours. Donnez-moi votre adresse e-mail. »

Retour à mon boulot de réceptionniste.

Le gang des trois petits cochons sortit pour le déjeuner, en rang d'oignons, Adolf en tête.

Edwina s'éclipsa dix minutes plus tard.

Le bureau était silencieux.

Dans des moments comme celui-ci, quand je n'avais rien de mieux à faire, je pensais à mon avenir. Si je voulais devenir avocat, j'aurais besoin d'un diplôme. Pas besoin de KRP pour cela. Il y avait des tas de cours pour adultes. Je pourrais faire une demande de prêt. Mes chances de l'obtenir étaient plutôt bonnes. Je jetai un coup d'œil aux cours sur Internet. Le téléphone retentit.

« Terry, c'est Edwina. Je pense que j'ai laissé mon portable à l'étage. Le problème c'est que je ne sais pas où exactement. Si je le fais sonner, peux-tu me le retrouver ? Tu reconnaîtras ma sonnerie. C'est la musique du film *Les Briseurs de barrages*. Je vais raccrocher et appeler mon numéro illico. »

J'allai à l'étage en trottant.

Je n'entendis rien sonner à proximité de son bureau. Je ne savais même pas si j'allais pouvoir reconnaître le générique du film *Les Briseurs de barrages*. Je ne l'avais vu qu'une seule fois, quand j'étais gosse. Je jetai un coup d'œil tout autour du bureau, ouvrant quelques tiroirs. Avait-elle bien composé son numéro ?

Et puis j'entendis un son très faible.

Cela provenait du bureau de Kopf.

Je collai mon oreille sur sa porte...

Une petite sonnerie retentissait. La mélodie me rappelait une publicité pour les assurances. Ou alors pour de la moquette ?

Les Briseurs de barrages.

Apparemment, Herr Kopf n'était pas là, mais je frappai tout de même par précaution.

Aucune réponse.

Ce n'était pas fermé. J'entrouvris la porte, assez pour voir son bureau.

J'entrai doucement.

La sonnerie résonnait tout au fond de la pièce.

Le téléphone vibrait sur l'armoire sécurisée.

Je le ramassai.

Le nom d'Adolf apparut sur l'écran.

« Allô ?

— Tu en as mis du temps, fit Edwina.

— Il se trouvait dans le bureau de M. Kopf.

— Oh... Peux-tu le poser sur le mien ?

— Bien sûr. »

Elle raccrocha.

Donc, elle était allée déjeuner avec Adolf et sa bande.

J'aurais dû faire demi-tour et m'en aller à ce moment-là, mais ma curiosité l'emporta sur le reste. Je me trouvais au beau milieu du sanctuaire de Sid Kopf, le

cerveau et l'âme de la maison. Qu'est-ce qui motivait quelqu'un comme lui ? Pourquoi était-il aussi captivé par la photographie de vieux immeubles londoniens décrépis – ces édifices du passé qui poussaient à la réflexion et aux sentiments –, lui pourtant si impitoyable dans sa façon de diriger son entreprise ?

Sa personnalité s'étalait dans toute la pièce. Les meubles anciens et visiblement coûteux paraissaient aussi beaux que solides et résistants. Pas de diplômes encadrés, ni de photos de lui avec un de ses clients, ni de photos de famille, dont je connaissais l'existence par le biais des ragots de la maison. Ici, l'Assassin Blond régnait en maître.

Je me glissai dans son siège. Le dossier freina toutes mes tentatives de trouver une position confortable, refusant de céder. Je me retrouvai ainsi penché dangereusement sur le côté. J'actionnai un des leviers sous le siège. Il s'affaissa soudainement dans un sifflement hydraulique. J'actionnai un autre levier et il fit instantanément marche arrière puis cahota vers l'avant. Je me brisai les rotules contre son bureau.

OK. Il était temps d'y aller.

Je réajustai sa chaise profilée, à peu près comme je l'avais trouvée. Puis j'observai la pièce une dernière fois pour voir si je n'avais pas déplacé quelque chose. Tout était en ordre.

Sauf le téléphone d'Edwina. Je l'avais laissé sur l'armoire sécurisée.

Tandis que je me levais pour le récupérer, je m'aperçus que le tiroir du bas n'était pas complètement fermé.

Je l'ouvris et trouvai deux dossiers suspendus, le premier bourré pratiquement à bloc, et le second à moitié rempli. Ils étaient indexés avec des étiquettes 2008-10 et 2011- ...

Je plongeai la main dans le second.

Il y avait un seul document. Un testament, rédigé par Scott Nagle. Trois pages, que je lus rapidement. La fortune de cet homme se comptait en millions de livres. Il avait légué son patrimoine à ses trois fils, et placé dix millions dans un compte en fiducie pour chacun de ses sept petits-enfants. De l'argent avait été également octroyé à son assistant, son chauffeur, ses cuistots et ses hommes et femmes de ménage. Un gars bien, pensai-je.

Et puis quelque chose attira mon attention.

Un nom :

Miriam Zengeni.

Il lui avait laissé les titres de propriété suivants : un appartement à Archer House, Vicarage Crescent, Battersea, et mis en place une fiducie à son nom.

Archer House ?

C'était l'immeuble près de Battersea Embankment, là où j'avais vu Swayne parler avec son ex-femme.

Nagle avait aussi alloué un million de livres à une certaine Bridget Zengeni.
Zengeni... ?

Mais d'où est-ce que je connaissais ce nom ?

Je remis le testament en place.

J'ouvris le tiroir du haut. Encore d'autres dossiers suspendus, toujours indexés par année.

Le premier concernait 1962 – date à laquelle la firme avait commencé ses activités. Les autres tiroirs contenaient des chemises classées chronologiquement, regroupées par décennie.

J'ouvris l'avant-dernier, tombai par hasard sur 1992, et pris le premier papier se présentant à moi. Scott Nagle & Associés avaient acheté un immeuble à Oakley Street, Chelsea. Kopf avait supervisé la transaction. Je jetai un œil au fichier 1999, et trouvai une lettre de Sid Kopf adressée au conseil municipal de Wandsworth. Il y exprimait sa « profonde déception » car son offre de réaménagement de Battersea Power Station avait été rejetée. Son client : Scott Nagle & Associés.

Je regardai dans un autre tiroir. J'en sortis le dossier 1981 : une autre transaction immobilière. Trois maisons à Powis Square, Notting Hill. L'acheteur était Scott Nagle & Associés. Le bureau d'avocats : Kopf-Purdom. Avant que Janet n'intègre la firme.

Puis je plongeai la main dans un autre compartiment pour déloger le premier dossier, celui de 1962. Scott Nagle & Associés avait acheté un appartement à Lancaster Gate. Sid Kopf était son représentant légal.

Apparemment, Scott Nagle était le seul et unique client de Kopf.

Dans une chemise en carton, un autre testament – ou une ébauche de testament –, avec des annotations en rouge sur plusieurs pages, mentionnait les donations de Thomas Nagle. Chaque ligne corrigée était paraphée avec les initiales « SK. »

Il avait divisé sa succession de façon égale entre ses deux fils, Scott et Michael. La part de l'héritage de Michael était soumise à conditions. Il devait abandonner le nom de famille de sa mère et prendre celui de son père.

Le nom de la mère de Michael était « Zengeni ».

Michael Zengeni.

Maintenant je me rappelais.

J'avais fait des recherches sur Oliver Wingrove et les Fantômes blancs sur Internet après les déclarations de Swayne à leur sujet. J'avais trouvé une seule

chose sur Wingrove. Il avait comparu lors d'une enquête sur la mort de Michael Zengeni en Rhodésie. Michael Zengeni était le demi-frère de Scott Nagle. Ce n'était pas la première fois que je me posais les questions suivantes :

Que diable voulait donc Swayne ?

Et quel rapport cela avait avec VJ ?

Contrairement à la croyance populaire, on ne trouve pas tout ce qu'on veut sur Internet. Cela s'appliquait précisément aux infos concernant Scott Nagle. Il n'avait pas de site web, pas de compte personnel sur un réseau social. Et encore moins de photo de lui.

Après une demi-heure de navigation, je tombai néanmoins sur une petite bio intéressante :

Scott Nagle (né le 8 mars 1932) est un homme d'affaires britannique, un financier et un magnat du secteur immobilier. Son père est Thomas Nagle, le fameux promoteur immobilier britannique. Le *Sunday Times* a estimé sa fortune à 1,2 milliard de livres [réf. nécessaire]. Il reçoit en 1979 une indemnisation dont la somme reste confidentielle de *Private Eye*, un magazine satirique d'actualités, à propos d'un article suggérant son implication dans la mort de sa première femme.

Après le travail, je pris la direction des archives des journaux de la British Library à Colindale, dans le nord de Londres. J'achetai un forfait pour une journée, trouvai une place dans la salle de lecture et commençai à faire mes recherches.

Appelez ça le destin, une coïncidence ou juste la manière dont les choses s'entremêlent, mais j'avais déjà croisé Scott Nagle bien avant d'avoir commencé à travailler chez KRP.

Ma chambre meublée à Montague Terrace, Croydon, lui appartenait. Nagle était également propriétaire de pratiquement toutes les maisons de cette misérable rue bordée d'arbres morts ou brûlés, et de voitures n'ayant plus de pneus. Nagle était une sorte de marchand de sommeil.

« Enterrement : Promoteur immobilier »

Le service funéraire de Thomas Nagle, magnat de l'immobilier, a eu lieu à la chapelle de Brompton à South Kensington. Nagle, un ancien quaker, s'était converti à la religion catholique il y a dix ans. Il laisse derrière lui sa femme Sybil et son fils, Scott.

Une photographie accompagnait l'article. Prise dans la rue, à côté de l'église, elle montrait Scott Nagle, de profil. Un grand homme avec des cheveux noirs ondulés et un visage fin, dominé par un long nez. Les yeux cachés derrière des lunettes de soleil, il portait un costume et une cravate noirs, et des chaussures pointues. Deux femmes en manteau sombre se tenaient à ses côtés. La plus jeune arborait une haute coiffure maintenue avec de la laque et fixait l'objectif en posant tel un mannequin. La femme à côté d'elle, plus vieille et blonde, tamponnait une larme sur sa joue. La quatrième personne sur la photo, également blonde, détournait partiellement son regard de l'objectif et semblait parler à Nagle. Il me fallut un certain temps pour reconnaître cette silhouette dans ce costume croisé gris. En raison de sa coupe de cheveux. Un homme affublé d'une Pompadour courte et élégante, avec des favoris mi-longs. Sid Kopf.

Daily Mail, 22 mai 1962

« Enquête Zengeni : Verdict ouvert »

L'enquête relative au décès de Michael Zengeni, fils illégitime de Thomas Nagle, promoteur immobilier décédé, a débouché sur une accusation de meurtre. Zengeni, citoyen britannique vivant en Rhodésie, avait été dans un premier temps porté disparu en novembre 1961, en raison de son absence à l'aéroport d'Heathrow sur un vol où il avait été enregistré.

Le capitaine Oliver Wingrove de la police d'Afrique du Sud, qui avait dirigé l'enquête sur la disparition de Zengeni en Rhodésie, a déclaré au légiste que le corps en état de décomposition de Zengeni avait été retrouvé le mois suivant à l'arrière d'une voiture abandonnée, à une vingtaine de kilomètres en périphérie de Salisbury. Le corps de Zengeni avait été identifié par Wingrove à l'aide de fiches dentaires provenant d'Angleterre. L'investigation a permis d'établir que Michael était le fils de Thomas Nagle et d'une femme noire sud-africaine, que Nagle aurait rencontrée lors d'un voyage d'affaires en Rhodésie. Michael et son demi-frère Scott sont nés à

plusieurs jours d'intervalle, Michael étant l'aîné. Bien que Thomas Nagle n'ait jamais reconnu publiquement Michael comme étant son fils, il a payé ses études en Angleterre. Miriam Zengeni, veuve de Michael et mère de leur fille d'un an, a déclaré que la famille avait subi « hostilité et menaces » des communautés blanches et noires de Rhodésie lorsqu'ils vivaient dans leur ferme située en dehors de la ville de Hartley.

Evening Standard, 11 avril 1972

« *World in Action* : Injonction maintenue »

La demande d'injonction du magnat de l'immobilier Scott Nagle contre Granada TV et les producteurs d'émissions d'information de *Wô* a été confirmée aujourd'hui par la cour royale de justice. Le programme, intitulé *Le Proprio de Lucifer*, devait être diffusé en novembre dernier. L'injonction contre la diffusion a été accordée à M. Nagle au motif que l'émission était diffamatoire. Scott Nagle posséderait plus d'un millier de propriétés à louer dans le pays, principalement à Londres et dans le Sud-Est. Des rumeurs circulent sur le passé trouble de Nagle, qui aurait forcé les propriétaires à quitter les habitations qu'il souhaitait acquérir par le biais de divers moyens de pression. Ces intimidations auraient été exercées via un réseau organisé de prostituées et de trafiquants de drogue qui officiait dans les maisons adjacentes. De plus, Nagle aurait protégé des immigrants antillais afin qu'ils utilisent certaines de ses maisons comme des bars clandestins – véritables planques abritant notamment des laboratoires clandestins de drogue – équipés d'installations sound system jouant de la musique reggae à plein volume. Sid Kopf, l'avocat de M. Nagle, a déclaré que son client n'avait « aucun commentaire à faire pour le moment ».

Sunday Times, 24 juin 1979

« La femme d'un magnat de l'immobilier retrouvée morte »

Estelle Nagle, l'épouse du propriétaire immobilier controversé Scott Nagle, a été retrouvée morte à son domicile de Holland Park. Le couple, qui s'était séparé plus tôt cette année, avait, dit-on, entamé une procédure de divorce. Un porte-parole de la police a refusé de commenter l'enquête.

Evening Standard, 20 octobre 1979

« Décès d'Estelle Nagle jugé « accidentel »

L'enquête sur le décès d'Estelle Nagle, l'ex-femme du riche magnat des affaires Scott Nagle, a conclu à une mort accidentelle causée par électrocution. Mme Nagle avait été retrouvée morte dans sa baignoire avec un sèche-cheveux branché à une prise murale. Mme Nagle, apparemment sous l'emprise de l'alcool au moment des faits, avait entamé une procédure de divorce quelques semaines auparavant. Sidney Kopf, l'avocat de M. Nagle, a déclaré que son client n'avait « aucun commentaire à faire pour le moment ».

Guardian, 3 mai 1981

« *Private Eye* : La cour de justice réduit l'indemnisation pour diffamation »

Les 500 000 livres de dommages et intérêts pour diffamation accordées à Scott Nagle contre le magazine *Private Eye* en décembre dernier ont été réduites en appel à la somme de 50 000 livres. Nagle, un magnat des affaires immobilières qui posséderait plus de cinq mille maisons en Angleterre, avait poursuivi en justice le magazine en raison d'une rubrique dans la section « Les colonnes des potins ». Se référant à lui sous le nom de « Scottueur Nagle », l'article présentait Nagle comme responsable de la mort de sa femme. Estelle Nagle avait été retrouvée morte dans sa baignoire en 1979, après électrocution. L'enquête avait conclu à une mort accidentelle.

Evening Standard, 26 septembre 1999

« Le conseil rejette l'offre de Nagle concernant la centrale électrique de Battersea »

Le conseil municipal de Wandsworth a rejeté l'offre de 300 millions de livres faite par le magnat des affaires Scott Nagle afin de rénover la centrale électrique de Battersea. Classé grade II, le bâtiment était resté vide pendant plus de deux décennies, malgré le nombre élevé de propriétaires et d'entreprises de rénovation intéressés. D'après la version officielle, le

conseil de Wandsworth a déclaré que l'offre avait été rejetée car elle ne comportait aucune disposition pour créer des logements abordables dans la région. Une source proche de la commission de planification de l'approbation du conseil a déclaré au *Standard* que l'offre de Nagle présentait de « graves irrégularités ». Pour opérer, le magnat aurait utilisé une société offshore basée dans les îles vierges britanniques et un homme de paille égyptien, Waleed Dallal. Sid Kopf, l'avocat de M. Nagle, a déclaré que son client n'avait « pas d'autre commentaire à faire pour le moment ».

Financial Times, 7 septembre 2001

« Nagle quitte le marché immobilier britannique »

Scott Nagle, magnat de l'immobilier aussi controversé que solitaire, a quitté le marché immobilier britannique. La semaine dernière, Nagle a vendu les dernières de ses dix-huit mille propriétés. Aucune raison officielle n'a été donnée pour expliquer cette décision. Un porte-parole du cabinet d'avocats de Nagle, Kopf-Randall-Purdum, a déclaré que son client n'avait « pas d'autre commentaire à faire pour le moment ».

Il était 22 heures passées lorsque je quittai la bibliothèque. Je me rendis à King's Cross pour prendre le métro et retourner à Victoria.

Je me sentais frustré autant que soulagé. J'étais exténué mais content d'en avoir terminé. Je ne savais pourtant pas si j'avais foutu en l'air ces quatre dernières heures. J'avais pensé découvrir ce que Swayne voulait trouver, pour éventuellement pouvoir le rattacher à l'affaire de VJ. Or il n'en était absolument rien.

Quels étaient les liens entre Scott Nagle et VJ à part le fait d'être clients de la même boîte d'avocats ? VJ gérait un fonds d'investissement, et le peu de biens immobiliers dont il disposait, c'étaient des terrains. De plus, Nagle avait pris sa retraite. Ils n'étaient donc pas concurrents.

Un lien existait bien entre l'agence Silver Service et le meurtre d'Evelyn Bates, en la personne de Rudy Saks.

Également entre la famille Nagle et l'agence, car Oliver Wingrove avait enquêté sur la disparition de Michael Zegeni.

Mais comment pouvais-je relier ces faits ?

Swayne était le chaînon manquant pour résoudre cette énigme. Malgré plusieurs essais, je n'arrivais toujours pas à le joindre.

À la gare, une sensation de mélancolie à laquelle je ne m'attendais pas

m'envahit. J'aurais facilement pu acheter un ticket pour attraper le prochain train en partance pour Stevenage. J'y serais arrivé en moins d'une heure, et j'aurais fait tinter la sonnette de la porte d'entrée de chez mes parents dix minutes plus tard.

Lors de mes premières années à Londres, je retournais à Stevenage une fois par mois. J'aimais profondément mes parents, mais je haïssais ces week-ends et je n'avais qu'une hâte : me casser. Toutes ces très mauvaises réminiscences des « Ténèbres du Passé » me revenaient en mémoire ; chaque pub dont on m'avait foutu à la porte ou dans lequel j'étais tricar, chaque vitrine devant laquelle je m'étais effondré, et les visages de tous ces gens qui m'avaient connu dans mon pire état, sans compter les ragots et les chuchotements lorsqu'ils m'apercevaient, avec tous ces doigts pointés sur moi. Il fallait rester éloigné. Ce que je finis par faire, en fin de compte. Ça faisait douze ans que je n'étais pas rentré « chez moi ».

Mon téléphone sonna.

Melissa.

« As-tu le temps pour que l'on parle un peu ? » bredouilla-t-elle. Elle semblait saoule.

« Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de parler avec quelqu'un... T'es... Chez toi ? »

Vraiment saoule.

« Non. Je viens juste de quitter le bureau.

— Tu peux passer chez moi ? »

Aller voir une ex-petite amie la nuit, alors qu'elle est seule, enivrée, donc vulnérable, c'est *vraiment* une mauvaise idée. Dis non, désolé, je dois rentrer à la maison. Voir ma femme, mes enfants, pour le dîner, et m'endormir...

« Bien sûr. Je serai là dans une demi-heure. »

Melissa n'était pas aussi ivre qu'elle voulait bien le laisser paraître, mais elle avait bien bossé le personnage. Devant elle se trouvait un grand verre à pied contenant pas moins d'une demi-bouteille de vin blanc. Elle avait vidé le reste dans un autre verre, qu'elle fit glisser vers moi.

Nous étions dans la cuisine, autour de l'îlot central en granit posé en plein milieu, entourés d'appareils ménagers au design lisse et chromé. L'endroit semblait aussi stérile qu'un bloc opératoire vide.

« Sois franc avec moi, Terry. Il l'a fait ? Il a tué cette fille ?

— Non, mais... »

Elle me coupa la parole avant que je puisse continuer.

« En fait, je me fous qu'il soit innocent. Ça ne fait aucune différence. Je vais demander le divorce. »

Elle sirota son vin sans bruit. Combien de verres avait-elle déjà bus ?

« Je n'assisterai pas au procès. Je quitte le pays dimanche prochain.

— Où vas-tu ?

— Aux États-Unis. Les filles sont en colonie de vacances. J'ai envie d'être auprès d'elles.

— Tu lui as dit ?

— Non. »

Nouvelle gorgée de vin.

On avait l'habitude de se bourrer la gueule ensemble à Cambridge, sifflant des verres comme d'autres mangent ou prennent leur café. On allait dans les pubs bon marché pour étudiants, dans des repaires servant de la bière tiède et du whisky tourbé dont vous sentiez encore le goût trois jours plus tard. Melissa tenait l'alcool beaucoup mieux que moi. Elle ne perdait jamais le contrôle. La seule manière de savoir qu'elle avait trop bu, c'était à sa façon de parler, car son accent de Leeds ressortait et son langage devenait tout fleuri. Elle avait toujours sur elle une boîte de tabac Old Holborn et me demandait souvent de lui rouler

ses cigarettes, parce qu'elle n'y arrivait plus. Sobre, elle pouvait le faire à une main, ce que je trouvais fort impressionnant à l'époque. Mais en ce temps-là, tout chez elle m'hypnotisait.

« Pourquoi ne me dis-tu pas ce qui s'est passé ? ce qui s'est déclenché en toi ? demandai-je.

— *Déclenché* ? Comme une bombe, tu veux dire ? ricana-t-elle.

— C'est juste une façon de parler. Ce que je veux dire, c'est pourquoi maintenant ? Pourquoi est-ce que tu bois comme ça ? »

Elle poussa une mèche de cheveux sur le côté afin de pouvoir me lancer un regard bien net. Elle semblait avoir attrapé ses habits au saut du lit – bas de survêtement gris, tee-shirt noir trop ample et tongs. Même mal fagotée, enivrée et énervée, je la trouvais sublime.

« Janet a téléphoné hier. Elle voulait que je témoigne pour lui. Dire quel type formidable il était et... j'ai accepté. Puis... » Elle se mit à sourire amèrement et essuya une larme avec le dos de sa main.

« *Puis* elle m'a dit ce qui allait se passer à l'audience. Les putes, le SM... toutes ces choses sordides. Elle m'a demandé si j'étais au courant.

— Tu l'étais ?

— C'est plus compliqué que oui ou non.

— Tu t'en doutais ?

— Je le savais, Terry. Je savais toutes ses manigances. Pas parce qu'il me l'avait dit. Mais je savais de quoi il était capable. Comment il *s'éclatait*. » Elle renifla. « Mais, tu vois, c'est un père génial. Il aime vraiment les filles. Il les gâte sans compter. Et nous sommes tellement heureux. C'est ça que j'ai décidé de regarder et de croire.

— Si ça peut te consoler, ça m'a choqué. Je ne sais pas d'où il tient ça. »

J'étais toujours en fonction à ce moment-là, inlassablement en train de bosser au nom de la firme. C'est comme ça que je décidais de la jouer. Professionnel, gardant mes distances. Mais en fait, à qui voulais-je faire croire ça ? J'avais dit à Karen que j'allais rester tard au bureau pour consulter le dossier avec Redpath.

« Ça doit nécessairement venir de quelque part ?

— Sur le plan théorique, il ne correspond pas au profil. Les fétichistes sexuels compensent généralement leur vie publique morne en se lâchant en privé.

— Épargne-moi ta science, Terry. Vernon n'est rien d'autre qu'un énième mari qui trompe sa femme en assouvissant ses fantasmes déviants.

— Ce n'est pas la personne que je connaissais, celle avec qui j'ai grandi.

— Aucun de nous ne l'est plus, répondit Melissa.

— Il y a toujours un indice de la personne que l'on va devenir, quelque part.

— Peut-être que tu ne faisais pas assez attention.

— Ou peut-être savait-il déjà dissimuler à ses proches un tas de choses », ajoutai-je d'une voix forte.

Elle n'eut aucune réaction, mais continua à siffler son vin. Elle avait descendu plus de la moitié du verre à présent. L'ex-buveur sommeillant en moi ne pouvait pas s'empêcher de le remarquer.

« Tu as dit que tu savais ? »

— On a expérimenté la chose. Pratiquement au tout début de notre relation, à Cambridge... »

Je ne voulais pas entendre ça.

« Jeux de rôles. Menottes. Uniformes. Jouets. Ménage à trois... »

Mais comment faire pour qu'elle se taise bordel de Dieu ?

« On a même fait une orgie une fois – toutes les orgies ne sont pas ce qu'elles paraissent être. As-tu déjà participé à une orgie ? »

J'étais vierge quand je l'avais rencontrée.

Contrairement à elle.

« Nan.

— C'est bien ce que je pensais », fit-elle en riant.

Que pouvait bien signifier ce rire exaspérant ?

« Vernon aimait la diversité, essayer de nouvelles choses, tu vois ? C'était excitant – il était excitant », lança-t-elle, avec un sourire faussement timide.

Si mes mains n'avaient pas été sur la table, j'aurais serré les poings. Au lieu de cela, j'essayai de faire de même avec mes pieds, mais ça ne faisait pas le même effet. Avait-elle eu envie de Vernon lorsqu'elle était avec moi ? Et lui, l'avait-il désirée depuis tout ce temps-là ? Et putain de merde, qu'est-ce que je foutais ici ? Je savais bien que c'était une erreur monumentale.

« Vernon affectionnait vraiment les relations sexuelles violentes. Fesser, mordre, gifler, étouffer. La douleur. L'infliger, pas la subir. Moi, je ne suis pas du genre soumis. Je détestais ça. Je veux dire, j'ai essayé..., je me suis faite à cette idée afin de le satisfaire. Je pensais que c'était une sorte de phase, quelque chose qu'il voulait expérimenter et dont il se lasserait au bout d'un certain temps.

» Mais je me trompais. Il ne s'est jamais lassé de ces petits jeux. Il a continué, jusqu'à me faire mal. Nous avions des règles. Des mots d'avertissement et des signaux, mais il les ignorait. Une nuit, il m'a étranglée si fort avec sa ceinture que j'ai cru qu'il allait me tuer. Je lui ai alors fait savoir que tout ce cirque c'était terminé. Que j'exécrais ces trucs-là... Je suis désolée, Terry, je te mets mal à l'aise ? »

Non, tu m'horrifies. Les propos de Fabia sur le comportement de VJ me

revinrent à l'esprit d'un coup. Je fis non de la tête.

« Il a arrêté par la suite ?

— Oui. Mais après ça, il est devenu distant. Ça n'allait pas bien entre nous. J'ai essayé de lui en parler, mais il éludait toujours le sujet. Nous avons même failli rompre.

» C'est à ce moment qu'il est parti à New York avec Ahmad pour quelques semaines, afin de prospecter pour ses relations d'affaires. Ce fut un voyage réussi au niveau professionnel. Lorsqu'il est rentré à la maison, il est redevenu lui-même, redevenu l'homme dont j'étais amoureuse. Nous avons fait l'amour pour la première fois depuis des lustres, et c'était tout à fait normal – pas de coups, pas d'étouffement. Comme si nous n'avions jamais connu ces autres moments. Et c'est resté ainsi.

— Il ne t'a plus jamais giflée ou étouffée ?

— Non, tout ça a cessé. Il s'est même excusé pour ce qu'il avait fait, disant qu'il avait été trop loin. Et je n'y ai plus pensé. Je suis tombée enceinte et notre vie a changé. Nous étions tellement heureux – *tellement, tellement* heureux. Mais désormais, je sais pourquoi. Il sortait pour trouver ce qu'il ne pouvait pas avoir à la maison. Comme tous ces hommes qui vont voir des putes. Je ne pense pas que l'on puisse un jour retrouver notre bonheur d'antan.

— Je pensais que tu m'avais dit que tu étais au courant.

— Je ne *savais* pas. Je supposais qu'il y avait d'autres femmes dans sa vie. Mais je ne lui ai jamais posé la question, car je ne voulais pas qu'il me mente.

— Je suis désolé », dis-je doucement, m'approchant d'elle pour lui prendre la main. Elle n'y opposa aucune résistance.

« Tu ne bois pas ?

— Je ne bois plus.

— Du tout ?

— Non.

— Mon pauvre. »

Elle prit mon verre. Nous étions comment avant ? L'un avec l'autre. Je faisais quoi exactement ? Je ne la connaissais même plus. J'écoutais une étrangère qui ressemblait à celle qui m'avait brisé le cœur par le passé. Elle se dirigea vers l'évier, puis ouvrit les robinets à fond.

« Il va falloir que j'y aille », fis-je.

Melissa ne se retourna pas. Elle ne m'avait sûrement pas entendu. Ça allait être plutôt facile de s'esquiver.

C'est là que je me rendis compte qu'elle était en pleurs.

Je ne pouvais pas la laisser comme ça. Que m'avait-elle fait après tout ? Juste

un premier amour d'un passé lointain. C'était du passé, et c'était une bonne chose. Je n'allais probablement plus la revoir après cette histoire.

Je pouvais donc lui faire mes adieux, lui souhaiter bonne continuation. En le pensant sincèrement. Je m'approchai d'elle et posai mes mains sur ses épaules. Elle portait un tee-shirt pour homme. Un de ceux de VJ. Peut-être bien qu'elle le laissait à son triste sort, mais elle aimait toujours ce salaud. Et elle l'aimerait toujours, quelle que soit la haine qu'elle ressentait à son encontre.

Les robinets mugissaient. Je pouvais tout de même entendre ses sanglots, percevoir ses tremblements.

Je fis un mouvement en avant et fermai les robinets.

Elle se retourna et me fixa langoureusement de ses yeux humides et bouffis. Ses joues brillaient sous les stries des larmes et son nez avait commencé à couler.

Elle mit ses bras autour de ma taille et me tira vers elle en me serrant fort, puis posa sa tête sur ma poitrine. Elle ne portait pas de soutien-gorge et je sentis ses seins contre ma chemise.

Je ne pus vraiment pas m'empêcher d'avoir une érection d'enfer.

Je la serrai de plus près et lui caressai la nuque, me souvenant combien elle aimait ça.

Puis j'embrassai son front.

Et nos regards se croisèrent. Je caressai son visage. Elle me tenait toujours serré, très serré, ne me lâchait pas. Elle leva le visage légèrement et ferma les yeux, ce qu'elle avait toujours fait autrefois juste avant chaque baiser.

Je penchai ma tête vers le bas et nos lèvres se touchèrent légèrement. Et se touchèrent à nouveau. Ses yeux étaient toujours fermés. Sa bouche s'ouvrit et nos langues se mêlèrent au ralenti. J'avais un goût de vin dans la bouche, et je savais que si tout cela allait plus loin, ma vie serait bel et bien foutue. Mariage, famille... Je deviendrais un papa du week-end...

Non.

Ça ne valait pas le coup.

Rien n'en valait le coup.

Je m'éloignai d'elle.

« Nous ne devrions pas », fis-je.

Elle me contempla étrangement, cligna des yeux, toute déconcertée, comme si elle n'était pas bien certaine de ce qui venait de se passer.

« Je vais y aller », dis-je en me dirigeant vers la porte.

Elle hocha la tête, mais pas pour moi, plutôt pour elle-même. Je sortis et marchai hâtivement dans le couloir. Elle me suivit. J'ouvris la porte d'entrée. Le vent soufflait fort, faisant bruisser les feuilles, apportant l'odeur de l'océan. Elle se

trouvait juste derrière moi.

« Tu sais quelle est la différence entre toi et lui ? »

Je ne répondis pas. Son ton était cinglant.

« Toujours la même chose, Terry. Il a toujours su ce qu'il voulait et il a toujours eu le courage de le prendre au vol. »

Et regarde où ça l'a mené, pensai-je.

« Au revoir, Melissa. »

Je traversai Albert Bridge d'un pas rapide ; soulagé et attristé à la fois – mais surtout soulagé.

Le pont, tout illuminé, avec ses quatre mille ampoules sinuant telles des guirlandes dorées, était splendide. Je rallumai mon téléphone. Je remarquai que ma manche était déboutonnée. Il y manquait un de mes boutons de manchette en forme de trèfle vert à quatre feuilles. Il était probablement tombé dans la maison de Melissa. *Merde*. L'écran clignotait. Un nouveau message :

Rendez-vous en haut de Wellington Arch. Demain 18 : 30.

Andy Swayne

Il était déjà là quand j'arrivai, les mains dans les poches de son caban bleu boutonné jusqu'au col. Il contemplait l'énorme sculpture en laiton dominant le toit de l'arche : la déesse de la Paix sur un char à quatre chevaux allant à toute allure. Les étalons, figés à mi-galop, sabots levés, têtes tordues et tournées dans des directions opposées, semblaient paniqués, comme s'ils réalisaient qu'ils allaient conduire le chariot dans les cieux et vers une mort certaine. Combien de fois étais-je passé devant ce monument posté au beau milieu de cette route aux abords de Buckingham Palace ? J'avais cessé de compter. Avant que Swayne ne me donne rendez-vous sur ce toit, je ne m'étais jamais rendu compte que l'arche était creuse ; qu'il y avait trois étages avec un musée et un café, et que c'était ouvert au public.

« C'est le top par rapport à tes lieux de rendez-vous habituels », fis-je, sachant que c'était mieux de converser de la sorte plutôt que de lui dire bonjour ou de lui demander comment il allait. Swayne déplaça son regard vers le parapet, et le posa sur la station de métro Hyde Park. Il avait plu toute la journée. De gros orages dans la matinée, de fortes averses dans l'après-midi, et maintenant une légère bruine constante s'abattait sur la ville comme de la poussière humide.

« J'ai trouvé Fabia, fis-je.

— Et elle est morte ? rétorqua-t-il naturellement, sans même une microréaction.

— Comment le sais-tu ?

— Tu ne serais pas en train de me parler si elle ne l'était pas.

— Qu'est-ce que Scott Nagle a à voir avec Vernon James ?

— Tu *as* vraiment été occupé, dit-il, sarcastiquement.

— Dis-moi.

— Quand Vernon t'a entubé, t'as dû avoir envie de le balancer, dire aux flics que tu lui avais fourni un alibi ?

— Chaque jour...

— Et pourquoi t'as rien fait ?

— La police n'a jamais eu assez de preuves pour l'inculper. Vernon n'aurait pas été traduit en justice pour le meurtre de son père. Et puis j'aurais mis en danger ma personne et toute ma famille pour rien.

— Tu sais ce que je ressens, maintenant.

— *Es-tu* impliqué dans tout ça ? »

Il rit en secouant la tête.

« Tu es plus proche que tu ne l'imagines, mais plus loin que tu ne le penses, Terry. Le temps ne joue pas en ta faveur. Si tu n'obtiens pas la preuve permettant de disculper Vernon d'ici à ce que son procès commence, ils auront gagné.

— C'est qui "ils" ?

— Tu connais la réponse.

— Scott Nagle ?

— Rappelle-toi notre premier rendez-vous, lorsque je t'ai demandé qui était l'avocat principal ? Je t'ai répondu quoi quand tu me l'as dit ? Quelles ont été mes paroles exactes ?

— Je ne m'en souviens pas. J'étais trop occupé à me demander comment j'allais bien pouvoir bosser avec une tête de nœud comme toi. »

Swayne regardait droit devant lui, sans bouger la tête. Le monument était entouré d'un parc, avec un petit chemin sous la voûte. La seule personne présente aux alentours était une femme vêtue d'un imperméable noir très court. Elle se tenait debout devant le monument aux morts australien, absorbée par la lecture des noms le long du granit gris. L'herbe, d'un vert artificiel, avait la même teinte que les petits pois bon marché surgelés et les feutrines de table de billard.

« OK. Commençons par moi, dans ce cas. Comment ai-je dégoté ce boulot ? Pas grâce à toi. Et *définitivement* pas grâce à Janet Randall.

— Sid Kopf a insisté pour que ça soit toi.

— Même si je n'ai pas fait le boulot d'enquêteur depuis douze ans ?

— Il a dit que tu étais la personne idéale pour le job – pour ce genre d'affaire.

— Était-ce le cas ?

— Je n'ai pas eu à me plaindre à ton sujet.

— Dans quel domaine m'as-tu trouvé efficace, en particulier ?

— C'est quoi là – une évaluation ?

— Fais-moi plaisir, Terry, s'il te plaît.

— J'ai aimé ta façon d'interroger. C'était impressionnant.

— C'était du cinéma.

— T'as réussi à choper le dossier du CPS.

— J'ai corrompu des gens pour ça. »

J'en avais déjà assez entendu.

« Écoute Swayne. J'ai eu une longue journée, chiante à mourir. Je suis fatigué et je me retrouve là, sous la pluie, alors que tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi. Épargne-moi ton numéro, OK ? »

Il daigna enfin me regarder à travers ses lunettes tachetées de buée. Je m'attendais à sa réaction habituelle – à savoir son demi-sourire agaçant – mais son expression resta neutre.

« À quel point ai-je été un bon enquêteur, *vraiment*, Terry ? En quoi ai-je été efficace ? T'ai-je rapporté des résultats probants ? Est-ce moi qui ai retrouvé Fabia Masson ? Ai-je fait du bon travail – ne serait-ce qu'une seule fois ? »

Vu sous cet angle non, effectivement, il n'avait pas fait grand-chose. Aucune des avancées de cette affaire ne résultait directement de ses actions. Tout venait de moi.

Il se déplaça vers le coin opposé, où l'on pouvait voir au sommet des murs les fils de fer barbelé entourant Buckingham Palace, ainsi que les jardins au-delà.

« Essayons encore une fois. Que penses-tu de l'avocat assistant qui vous accompagne ?

— Liam Redpath ? Je sais pas.

— Tu bosses avec lui depuis trois mois et tu ne sais pas ?

— Je n'ai pas grand-chose à dire sur lui. Je ne l'ai jamais vu à l'œuvre dans un tribunal.

— Et vos réunions – avec les clients, les réunions concernant l'affaire ? À quoi ressemble-t-il lors de ces réunions ?

— Il ne parle pas tellement. »

Swayne ricana légèrement.

« C'est quoi le boulot des avocats, Terry ?

— Ils défendent leurs clients.

— Et comment procèdent-ils ? Avec leurs poings ? Leurs perruques ?

— Verbalement. Ils parlent.

— Ils parlent. Exactement ! Tous les avocats *parlent*. Ils adorent le son de leur propre voix. C'est pour cette raison qu'ils sont avocats et pas notaires. Pourtant tu me dis que Redpath ne parle pas beaucoup. Tu ne penses pas que ça pose un léger problème ? Un avocat muet ? Quelle utilité en cour d'audience ? »

J'aurais pu affirmer que c'étaient surtout Janet et Christine qui parlaient pendant les réunions, mais c'était une réalité d'affirmer que Redpath ne s'était pratiquement jamais fait remarquer verbalement.

C'est à ce moment-là que je commençai à comprendre où Swayne voulait en venir. Je commençai à voir comment les pièces brisées qu'il m'avait balancées

pouvaient s'emboîter.

Swayne interpréta mon silence comme de l'ignorance persistante et soupira.

« Et Christine Devereaux, hein ? Quelle première chose te vient à l'esprit quand tu penses à elle ?

— Elle est en phase terminale.

— Donc, que fait-elle dans une affaire de meurtre surmédiatisée ?

— Elle est toujours efficace.

— Lorsqu'elle n'est pas sous cocktail d'antidouleurs à base de morphine qui la font piquer du nez dans sa soupe, c'est ça que tu veux dire ?

— Elle est *encore* efficace.

— Mets tes sentiments de côté, Terry, et pose-toi donc la question : est-ce que tout cela est crédible ? »

Je repensai à la fois où Janet, Kopf et moi-même avons sélectionné les membres de l'équipe devant assurer la défense. J'avais suggéré qu'on choisisse une femme pour avocat principal. Kopf avait insisté pour que cela soit Christine, malgré les objections de Janet.

Tout semblait logique à présent. Le procès donné perdant. VJ considéré coupable avant même qu'on le juge. Et Kopf qui voulait embobiner les jurés ; créer des doutes raisonnables pour qu'ils agissent par sympathie. C'était un bon plan. Janet l'avait admis. Quant à moi, je pensais que c'était du génie, cyniquement parlant. Et je le pense toujours.

Néanmoins, quelle avait *été* l'efficacité de Christine au bout du compte ? Elle était seulement venue demander à VJ des renseignements sur ses ennemis un mois après les interrogatoires, sans même envisager la possibilité qu'il ait été piégé jusqu'à ce que je ne retrouve Fabia. Elle avait raté pas mal de choses évidentes. Et le procès devait démarrer dans moins de deux semaines.

Mais ce n'était pas la seule chose qui clochait avec le puzzle s'ordonnant lentement dans ma tête. Redpath, un avocat junior, devait remplacer Christine en cas de problème. Mais je ne le voyais pas accomplir cette tâche. Franco Carnavale n'en ferait qu'une bouchée.

« Tu commences à saisir maintenant ? » marmonna Swayne en continuant à s'avancer.

Je restai sur place, hors de sa portée. J'avais besoin d'espace pour réfléchir.

Une avocate agonisante, un avocat assistant merdique, un enquêteur foutu, et moi – un greffier sans expérience... qui éprouvait de la rancune pour notre propre client.

Quelle sorte d'équipe de défense formions-nous ?

Non.

Cela ne *pouvait* pas être ça.

Impossible.

Ça n'avait aucun sens.

À moins que...

« Tu veux dire que Sid Kopf veut qu'on perde ce procès ?

— Je te l'avais dit le premier jour de notre rencontre : “Ils font tout pour perdre ce procès.” »

Je me souvenais bien de cette phrase. Je n'avais pas vraiment relevé sa remarque lorsqu'il l'avait lancée. Et comment aurais-je pu ? *Pourquoi* aurais-je dû le faire ? J'étais trop médusé pour penser, ma vue devint toute floue.

« Pour tout dire, KRP est une maison fabriquée de toutes pièces par Scott Nagle, continua Swayne. Kopf lui doit tout. »

Nous observions Constitution Hill et la vaste étendue rose de la route derrière le feuillage des arbres. Au-dessus, à l'horizon, on distinguait le clocher de Big Ben dont le cadran affichait 19 h 10. Sur la gauche, les rayons et les capsules de la grande roue London Eye étaient déjà illuminés. Les lumières des projecteurs éclairaient la statue. Les chevaux et leur char semblaient surgir des profondeurs du goudron.

« As-tu bûché sur la façon dont ils ont retrouvé Fabia ? demanda-t-il calmement.

— Ils l'ont suivie. »

Swayne secoua la tête.

« Ce n'est pas *elle* qu'ils ont suivie, Terry. C'est *toi*.

— *Quoi ?*

— Tout comme ils te suivent en ce moment même, dit-il en me montrant d'un mouvement de tête un coin du parc. Tu vois la femme près du monument aux morts ? »

Je savais de qui il parlait. Je l'avais remarquée dès mon arrivée. Cheveux noirs, imperméable foncé, jean et baskets. Elle se trouvait exactement au même endroit maintenant, à demi retournée.

Nous avons fait le tour de la sculpture à trois reprises, en s'arrêtant à différents points de vue. Mais Swayne s'était attardé ici à chaque fois, en face de la station de Métro Hyde Park Corner. Alors que je pensais qu'il appréciait la vue de la double chaussée allant jusqu'à Knightsbridge, c'était en fait cette femme qu'il observait.

« Elle attend que tu t'en ailles. »

Il lut l'inquiétude sur mon visage.

« Tu n'as rien à craindre, pour l'instant. Pour le moment, ils ne font que

garder un œil sur toi. Ces gens savent que la police est sur le coup et Nagle ne voudrait pour rien au monde que quelque chose se mette en travers du procès. Ils ne se manifesteront pas, à moins qu'ils n'y soient obligés.

— À moins qu'ils n'y soient *obligés* ?

— En d'autres termes : si tu te fais tuer dans un futur proche, tu mourras en sachant que t'étais sur la bonne voie.

— Merci, c'est rassurant.

— Je t'en prie », gloussa-t-il.

Ils avaient dû commencer à m'espionner à partir du moment où je m'étais rendu à l'agence Silver Service.

Mais si c'était encore une connerie à la sauce Swayne ?

Une seule façon de le savoir.

« Ils te suivent aussi ?

— Je ne les intéresse pas.

— T'es arrivé en prenant quel chemin ?

— Celui de Picadilly. »

La direction opposée à la mienne. Je le laissai revenir autour de la sculpture, de manière à ce que nous soyons hors de vue.

« Donne-moi ton manteau, dis-je en ouvrant la fermeture de mon imperméable.

— Pourquoi ?

— Je veux voir si tu dis vrai.

— C'est pas un jeu, Terry. Je suis sérieux.

— On va voir ça. *Manteau*.

— C'est pas une bonne idée – aussi bien pour toi que pour moi.

— Parce que tu mens ?

— Je ne mens pas. Tu ne sais pas...

— *Manteau !* »

Swayne vida ses poches – téléphone, portefeuille, clés, étui à lunettes, mouchoirs – et me tendit son imperméable.

« Refais le même trajet que t'as fait tout à l'heure », dis-je en essayant de boutonner son imperméable. Il était trop serré au niveau des épaules, ce qui devait me donner l'air ridicule.

Swayne commença à se diriger vers la sortie.

« Terry...

— Retourne sur tes pas. Je te surveille. »

Il partit.

Je fis de même et scrutai la zone du monument aux morts. La femme n'avait

pas bougé d'un centimètre. Un couple passa devant elle.

Je commençai à maudire Swayne, son minuscule imper et ses conneries d'énigmes à la noix. Il devait probablement, à l'heure qu'il est, se pisser dessus à force de rire de la situation.

Je tournai vers Constitution Hill, en jetant un bref regard derrière moi, vers le monument aux morts.

Elle était partie.

Puis je la repérai une nouvelle fois sur le chemin, juste avant qu'elle ne disparaisse sous l'arche.

Je tournai la tête et vis Swayne qui s'éloignait en marchant à un rythme soutenu, capuche sur la tête.

La femme réapparut de l'autre côté de l'arche, en gardant ses distances avec lui, mais sans le perdre de vue.

C'est là que j'ai commencé à paniquer.

Et j'ai couru.

J'ai sauté dans le premier bus. Je ne savais pas où il allait et ça n'avait aucune importance. Tout ce à quoi je pensais, c'était à ma famille. Je pris mon téléphone portable et appelai à la maison.

« Karen, c'est moi.

— Où étais-tu passé ?

— Écoute-moi bien attentivement et promets-moi de faire exactement ce que je te dis. Je ne veux pas discuter ou quoi que ce soit. Il faut juste que tu fasses ce que je te dis, OK ?

— Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un me suit, a priori, ce sont les mêmes personnes qui ont eu Fabia. »

Silence. J'espérai qu'elle m'avait entendu. Je parlai aussi doucement que possible, couvrant ma bouche avec la main.

« T'es là ?

— Mon... *Dieu* ! cria-t-elle. Tu vas aller voir la police, n'est-ce pas ?

— Oui oui. Mais, avant, il faut que tu quittes la ville. Ne me dis pas où tu vas. Appelle-moi quand tu y seras, OK ?

— Mais Terry, je...je...

— S'il te plaît, Karen. Il *faut* que tu le fasses. Nous ne sommes pas en sécurité. Fais-moi confiance. Tu sais de quoi ils sont capables. »

Cinq heures plus tard, je me retrouvai dans la chambre vide de mes enfants.

J'avais parlé à Karen. Elle ne m'avait rien dit mais je savais qu'elle se trouvait à Manchester, chez ses parents.

Je m'allongeai sur le lit d'Amy et mis mes mains sous ma nuque. J'avais la tête qui tournait. La chose la plus facile, et la plus sûre de toutes, c'était de faire profil bas, de suivre le procès et de démissionner dès que le verdict serait rendu. Il y avait encore une petite chance pour que VJ soit acquitté. Je comptais sur Christine. Je l'avais vue à l'œuvre en cour d'audience. C'était encore une force sur laquelle il fallait s'appuyer.

Mais je me sentais mal, assis là tandis qu'un homme innocent croupissait en prison. Peu importe qu'il s'agisse de VJ. Si je voulais devenir avocat un jour, c'est dans ce genre de moment qu'il faudrait savoir prendre position. Si je restais là à ne rien faire, je ne serais plus capable de me regarder dans une glace, et ce, pour le reste de ma vie.

Pourtant, que pouvais-je réellement faire sans mettre ma famille en danger – sans parler de moi-même ?

Rien.

Je ne pouvais rien faire du tout. Ni me rendre à la police, car je n'avais pas de preuves, ni me mettre à la recherche de preuves, car je n'avais pas la moindre piste.

De plus, j'étais surveillé.

Je fermai les yeux et pensai au procès.

Je repris chaque étape, l'une après l'autre.

Sid Kopf.

Que voulait-il tirer de tout ça ? Quel était son but – son *dessein* ?

Je me mis à considérer le procès de son point de vue – en tant que membre de l'accusation, pas de la défense. Je visualisai Evelyn Bates en premier, étranglée,

laissée nue sur un lit, sa chair rigide et froide presque de la même couleur que celle des feuilles. La plupart des meurtres sont commis par des personnes connues de la victime. Elle n'avait même pas eu ce douteux privilège.

Pauvre Evelyn.

Assassinée par un tueur à gages.

Pourquoi elle ?

Fabia avait détalé.

Il leur *fallait* une victime, un corps dans le lit – n'importe qui ferait l'affaire.

Car ils avaient déjà tout mis en place...

Les éléments du crime :

Mens rea

Actus reus

Et Rudy Saks – le témoin bidon.

Ils avaient juste besoin du cadavre d'une femme.

N'importe... qui.

Evelyn et sa rencontre éphémère avec VJ ?

Evelyn, une autre blonde dans une robe verte ?

Chance.

L'objectif de ce coup monté n'avait pas été uniquement de piéger VJ afin de le faire passer pour un meurtrier. Le crime avait été conçu avec un procès à la clé – l'objectif étant un verdict de culpabilité. Swayne le savait, depuis le début. Et pourquoi diable ne me l'avait-il pas dit ?

Je rouvris les yeux. Mes sentiments d'inutilité et d'incompétence se muèrent en rage.

Je lançai mon poing en l'air. Sauf que j'avais oublié que j'étais allongé sur le lit superposé du bas. Mes doigts claquèrent dans les lattes du lit de Ray. Le matelas rebondit et le sommier tout entier trembla.

J'avais fait sauter une latte.

Je me rassis et tentai de la remettre en place. Tandis que je m'exécutais, un petit truc dur m'atterrit sur le visage.

Une clé USB avec une trace de colle Patafix sur le devant.

Qu'est-ce que ça faisait sous le lit de Ray ?

J'allumai son PC portable et y insérai la clé.

Elle ne contenait qu'un seul et unique dossier.

Je fus abasourdi lorsque le nom qu'il avait donné à ce dernier apparut à l'écran.

V_J

Il renfermait divers extraits de journaux télévisés sur le cas de Vernon James.

La BBC, Channel 4, Sky. Son arrestation, sa comparution à la cour des magistrats de Westminster, etc.

Voir ça dans la chambre de mes enfants me donna la chair de poule. J'éprouvai la même sensation malsaine que lorsque Ray avait lancé le nom de Vernon James pour la première fois.

Je vérifiai son historique de navigation. Bien évidemment, il avait effacé toutes traces de ses recherches en laissant uniquement celles de ses devoirs d'école. Il y avait tout d'abord eu cette histoire avec son compte Facebook ouvert en secret, et puis ça.

Ray ne s'était pas seulement montré sournois, il s'était aussi transformé en véritable menteur.

D'où tenait-il ça ? La marque de la Patafix sur la clé me dit tout ce que je voulais bien savoir.

Il avait pris exemple sur moi... Cette manière dont les enfants apprennent les choses, les bonnes et surtout les pires...

Je me rendis dans la chambre d'amis.

La pellicule autour de la boîte était intacte. Mais l'enveloppe à bulles avait été ouverte. Ray avait trouvé la photo de Cambridge, enlevé le scotch de l'emballage de papier kraft et fait de son mieux pour le recoller. Il avait des progrès à faire.

Qu'avais-je donc fait, à moi-même, à ma famille ?

J'étais choqué, mais pas en colère contre Ray. Je n'avais pas le droit. Tout ça était ma faute – directement ou indirectement. J'avais donné le mauvais exemple. Je voulais que tout ce cirque se termine à présent. VJ, le procès, le boulot.

Quitter le navire.

Je regardai la photo, pour la première fois en seize ans.

Elle n'avait pas changé.

On était là. VJ et moi, côte à côte, encore ados, dans nos premiers costumes et nos toges louées pour la journée. Melissa se tenait sur le rang derrière, entre nous deux. VJ rayonnait car il était sincèrement heureux d'être là ; Melissa également, car c'est ce qu'on est censé laisser paraître pour la photo. Quant à moi, j'arborais un sourire idiot, car j'étais tombé amoureux d'elle cinq minutes plus tôt.

Et puis, soudain, de nulle part, j'eus un flash.

Je savais ce qu'il fallait faire.

Il y *avait* un moyen de sortir de là.

VJ pourrait virer les gens de chez KRP. Le procès serait reporté jusqu'à ce qu'il obtienne une nouvelle représentation juridique. Cela ne le déchargerait pas de ses responsabilités, mais de cette façon il bénéficierait d'un traitement

équitable. Sa nouvelle équipe de défense serait au courant du sort de Fabia et utiliserait cet argument comme point de départ.

Quant à moi, libre et quitte, je ne serais plus une cible car je ne travaillerais plus sur le procès. J'allais voir VJ le jeudi suivant à Belmarsh. Il fallait que je le prévienne, d'une façon ou d'une autre.

« Vous avez une mine épouvantable », me dit Christine, tandis qu'elle tamponnait la sueur perlant au-dessus de ses lèvres. Ses yeux paraissaient figés et vitreux comme ceux d'un ours en peluche. Quant à son parfum, il se fondait dans l'odeur fétide et métallique qu'il masquait.

Nous étions jeudi matin, à Belmarsh, en train d'attendre la venue de VJ. J'étais censé lui dire qu'il fallait qu'il nous licencie aujourd'hui, mais j'avais été si occupé avec ma paranoïa que je n'avais pas pensé à élaborer de stratégie pour lui annoncer la chose. Je n'avais aucun plan. Je ne m'étais même pas placé en face de lui. Redpath était assis là où j'étais censé me trouver.

Comment allais-je aborder le sujet ? Je ne pouvais pas lâcher ça comme ça. Il ne me prendrait pas au sérieux. Et puis, je ne voulais pas causer de tort à Christine. Elle méritait mieux.

Il fallait que je trouve un autre moyen. Quelque chose de discret. Vernon arriva avec les notes de son procès, l'air confiant. Il avait une nouvelle coupe de cheveux. Christine s'installa dans son siège.

« Aujourd'hui nous allons examiner vos déclarations à la police, dit-elle.

— OK, répondit-il.

— Pourquoi avez-vous menti aux inspecteurs qui sont venus dans votre bureau ?

— Je n'ai pas menti. Je pensais qu'ils venaient pour...

— Rappelez-vous des règles du SECPA, Vernon. Vous *avez* menti à la police. Vous l'avez admis. Pourquoi ?

— Ils ne m'ont pas dit de quoi il s'agissait. Je pensais que cela avait un rapport avec les dégâts causés dans la chambre. Je ne voulais pas reconnaître que j'étais là avec... une autre, au cas où ma femme le découvrirait.

— Donc, à la place, vous avez construit une histoire toute faite, en parlant de cette prétendue soirée improvisée dans la suite ?

— Oui.

— En admettant que la police soit uniquement venue pour les dégâts – qu'espériez-vous qu'il se passe ?

— J'aurais proposé de rembourser les dommages et ça se serait terminé comme ça.

— En d'autres termes, vous auriez fait un chèque et le problème aurait disparu instantanément ?

— Oui.

— Savez-vous que le fait de démolir une chambre d'hôtel constitue un délit grave.

— Bien sûr.

— Vous venez juste de tous nous couler.

— Comment ça ?

— Personne n'aime les riches, Vernon. Vous êtes ceux qui sont le plus faciles à détester. Carnavale va jouer sur ce point-là. Il va rappeler aux jurés qu'ils ne sont pas du même *pedigree* que vous. Il va appuyer là-dessus – la difficulté qu'ils ont à joindre les deux bouts, leurs prêts hypothécaires à rallonge, les choses qu'ils ne pourront jamais s'offrir. Une fois ça en tête, ils vous verront comme un être complètement différent d'eux ; un "autre", un étranger. Ce qui s'applique à eux ne s'applique pas aux gens de votre espèce.

» Si vous dites que vous *pensiez* que tout ce qui allait se passer lorsque les policiers ont débarqué dans votre bureau, c'est que vous n'auriez qu'à payer pour les dégâts et qu'ainsi ils s'en iraient, l'accusation déclarera que vous croyiez que votre fortune vous place au-dessus des lois. En d'autres termes, dans votre esprit, vous pouvez détruire une chambre d'hôtel et vous en tirer, certain que votre argent pourra résoudre ce problème. Donc, par extension vous pensez que vous pouvez tuer quelqu'un et vous en tirer, car vous croyez que les règles ordinaires de droit commun ne s'appliquent pas à votre personne.

— C'est une théorie grotesque.

— Ce n'est pas à vous d'en décider – mais il *est* de votre droit de la réfuter. Il faut convaincre le jury que, malgré le fait que vous ne soyez pas comme eux aujourd'hui, vous l'étiez autrefois. Vous souvenez-vous de votre discours lors de la cérémonie de récompense ? Quatre dans un sous-sol frigorifié à Stevenage ? C'est ce Vernon James-*là* dont nous avons besoin à la barre. »

VJ capta mon regard et se mit à sourire. Il était remarquablement vif pour quelqu'un qui allait comparaître la semaine suivante, avec des éléments jouant en sa défaveur.

« Donc, une nouvelle fois, pourquoi avez-vous menti à la police ?

— J'étais... déboussolé.

— Et ? Comment vous sentiez-vous ce matin-là ? Que vous était-il arrivé la nuit d'avant ?

— On m'avait attaqué – et drogué.

— Oubliez “drogué”. Vous ne saviez pas ça... Rappelez-vous : restez fidèle à votre version de l'histoire. Vous étiez sous le choc. Vous aviez été brutalement agressé par une femme qui n'était pas Evelyn Bates. Vous étiez également encore alcoolisé de la nuit d'avant. Vous ne saviez pas ce que vous disiez. Vous comprenez maintenant ?

— Oui.

— Bien. Donc, encore une fois, pourquoi avez-vous menti à la police ? »

J'écrivais tout dans mon calepin, les questions et les réponses, la stratégie. C'était bon. Christine était précise et en forme. Qui n'aurait pas voulu d'elle dans l'équipe ? De toute façon, ce n'était que des répétitions. À part prendre des notes, j'avais également rédigé un message sur une page séparée.

TRÈS, TRÈS IMPORTANT

Téléphone-moi stp cet après-midi au 07663 700900.

Terry

Je lui donnerais le message sur le chemin de la sortie.

Lorsqu'il me téléphonerait, je lui expliquerais tout.

Je détachai lentement le morceau de papier, le pliai en carré et le glissai dans la poche de mon manteau.

Christine posa à VJ les mêmes questions, une troisième fois. Ses réponses étaient désormais parfaites.

Elle conclut la session. Elle évoqua notre agenda pour la semaine à venir, passant en revue la stratégie sur laquelle elle avait travaillé. Cela consistait à amener l'accusation à défendre plutôt qu'à attaquer ; à les mettre dans une position d'arrière-garde dès le début. Et les obliger à y rester.

Christine semblait confiante, presque enthousiaste, comme si elle n'avait qu'une hâte : se retrouver en cour d'audience. J'éprouvai une sensation de culpabilité quant à mon message et à ma stratégie pour prévenir VJ. Mais je n'avais pas le choix. J'avais pris la décision de lui venir en aide, et j'allais m'en tenir à mon plan.

Quelqu'un frappa à la porte, ce qui nous interrompit tous. Notre temps de visite était écoulé. Nous commençâmes à ranger nos affaires. Je sortis le message de ma poche et le plaçai dans ma paume, le gardant à présent en place à l'aide de mon pouce. Je serrerais la main de VJ sur le chemin de la sortie et lui passerais le

papier. La porte s'ouvrit. Les bruits de la prison bousculèrent l'atmosphère – les coups, les cris, les sirènes d'alarme.

Sid Kopf fit son entrée.

Que foutait-il là ?

« Vous avez pu venir. Mieux vaut tard que jamais », lâcha instinctivement Christine.

Kopf marcha dans la pièce à grandes enjambées vers VJ, un sourire radieux aux lèvres.

« Bonjour, Vernon. Je suis Sid Kopf. Le directeur général de Kopf-Randall-Purdom, votre cabinet d'avocats. »

VJ se leva et lui serra la main.

« Je voulais juste vous rencontrer en personne. Vous constituez une des choses les plus rares de cette profession – à savoir un homme vraiment innocent.

— Merci, dit VJ, un peu confus, mais souriant.

— Je tenais également à vous rassurer sur le fait que *toute* la firme est totalement derrière vous. Nous sommes cent pour cent à votre service. Nous nous battons pour vous sur toute la ligne. Nous ne vous laisserons pas tomber. »

Espèce de vieille merde plaquée or, pensai-je.

« C'est très rassurant. J'apprécie. »

Vernon avait mordu à l'hameçon tel un chiot devant un os à moelle. Et pourquoi pas ? Il se disait apparemment que c'était ce qu'il y avait de mieux pour lui. La chaleur suintante et placide de Kopf et son autorité sans passion avaient fait leur effet.

Christine et Redpath avaient déjà quitté les lieux. Pas moi. Je restai là, sidéré, observant Kopf faire son discours mielleux, promettant à nouveau à Vernon « toute l'aide possible » en lui déclarant qu'il était à son « entière disposition ».

Je contournai la table. VJ et Kopf se tenaient près du mur. Je me mis légèrement entre eux et tendis la main vers VJ, le message caché sous mon pouce.

« On se voit la semaine prochaine », marmonnai-je.

VJ me lança un regard irrité, comme s'il était agacé que j'interrompe la discussion. Il me serra la main de façon molle. La note glissa entre nos paumes et se retrouva par terre, juste à droite des pieds de Kopf. Ils virent tous les deux le morceau de papier carré jaunâtre. Je le ramassai avant qu'un des deux n'ait le temps de dire le moindre mot et quittai la salle, maudissant le monde entier dans ma barbe.

« Merci d'avoir fait ça, dit Christine, dans le train du retour vers Charing Cross.

— Vos suspicions étaient infondées, Christine », fit Kopf, assis à ses côtés. Pendant quelques instants, leurs épaules se bousculèrent au même rythme que les vibrations du train.

« Il ne dispose d'aucune info pour nous virer. »

Heu ?

« J'avais besoin d'un avis extérieur.

— Cela ne vous ressemble pas, sourit Kopf, qui continuait à lui passer de la pommade.

— Je ne suis plus moi-même ces derniers temps, Sid.

— Ce n'est pas ce que j'ai vu à Old Bailey.

— Vous êtes charmant, Sid...

— Vous me connaissez mieux que ça, Christine. »

Ils échangèrent un sourire amusé et complice.

« C'était moi votre choix, n'est-ce pas ?

— Mon premier et *unique* choix.

— Merci.

— Non, Christine. Merci à *vous*. »

Les larmes lui montèrent aux yeux. Je n'arrivais pas à y croire. Après tout, qui étais-je pour empêcher une femme sur le point de mourir d'avoir quelques derniers instants de joie – peu importe qu'ils soient vains et illusoires ? J'observai Liam Redpath. Complètement absorbé par ses notes de séance, il était ailleurs. Une véritable autruche en costume à rayures.

« Alors... Terry. Que pensez-vous de notre client ? me demanda soudainement Kopf. Avait-il l'intention de nous garder à ses côtés ? » Pendant un instant effrayant qui semblait figé, je pensai que ma paranoïa avait fait un saut dans le paranormal ; que le vieux n'avait pas seulement deviné que j'avais essayé

de passer un message à VJ, mais également dans quel but je l'avais fait. Comme s'il avait lu dans mon esprit.

« Il n'avait pas l'air si différent, répondis-je.

— Lorsqu'ils font face au jugement dernier, les gens aiment savoir sur qui ils peuvent compter. Êtes-vous d'accord, Terry ? »

Il ne me souriait pas, ne parlait pas de façon passionnée. Là, c'était Commandant Kopf qui s'adressait à son serviteur. Il tenait mes couilles dans une main et ma trachée dans l'autre. Où voulait-il en venir ? Parlait-il de Vernon, de moi – ou de lui-même ?

« Ça va sans dire, répondis-je, la bouche toute sèche. À sa place, je serais content d'avoir cette équipe. Christine, Liam, Janet – ainsi qu'Andy Swayne. Il ne pourrait pas tomber sur meilleurs... stratèges. »

Je mis l'accent sur le mot *stratèges*. Mais je demeurais totalement impassible en le regardant, à la recherche d'un clin d'œil ou d'un éclair de compréhension. Ou peut-être essayais-je de voir en lui, d'entrevoir la machinerie qui l'avait poussé à mettre en place tout ça pour son principal client. Bien peu de chance que cela arrive. Herr Kopf demeurait aussi froid et opaque qu'une statue.

« Vous ne vous êtes pas inclus dedans.

— Je suis juste un greffier.

— Je dirais que vous êtes un peu plus que cela. »

Qu'est-ce que *ça* voulait dire ?

Le train passait au-dessus de la rivière à présent. Nous nous rapprochions de la station.

« Ce qui me fait penser. J'ai de mauvaises nouvelles. La police a téléphoné au bureau aujourd'hui. Votre enquêteur est mort.

— Mon enquêteur... vous voulez dire Andy Swayne ? »

Il acquiesça. Mes membres inférieurs devinrent inertes. Première pensée : tu l'as tué enfoiré. Seconde... J'avais essayé de téléphoner à Swayne, sans résultat.

« *Quand ?*

— Hier matin. Il a été retrouvé chez lui. Dans son lit. Apparemment.

— Que s'est-il passé ?

— Ils ont dit que c'était lié à l'alcool. Il a eu une sorte d'attaque.

— Mort naturelle donc », railla Redpath.

J'aurais pu lui balancer un tas de choses à la gueule, mais je laissai filer. J'étais trop choqué. Trop paniqué.

« Il n'avait pas bu un seul verre depuis des années, fis-je.

— C'est ce que vous croyez, rétorqua Kopf. Vous savez où il habitait, n'est-ce pas ?

— Non.

— Au-dessus d'un *pub* à Croydon. Un boui-boui portant le nom de Laughing Camel. »

La boîte de strip-tease.

VELCRO !

« La première chose qu'on vous dit en désintox et chez les Alcooliques anonymes, c'est d'éviter toute tentation. Andy avait loué un appartement juste au-dessus », continua Kopf.

Je pensai alors à David Stratten, un abstinent qui s'était jeté tout alcoolisé sous un métro. Était-ce ce qu'ils avaient aussi prévu pour moi ?

« Andy était un homme bien. Mais j'ai toujours su qu'il finirait comme ça. Certaines personnes préparent leur défaite, d'autres planifient leur vie », finit-il en me fixant droit dans les yeux, sans la moindre marque de sympathie ou de tristesse à l'égard d'Andy. Je ne comprenais que trop bien ce qu'il me racontait, et pourquoi il le faisait.

Le métro s'arrêta.

J'attendis d'être à la maison pour craquer.

Swayne avait été assassiné. Cela ne faisait aucun doute. Je m'assis dans la salle à manger, la tête sur le point d'exploser.

Un coup de tonnerre me fit sursauter. Ensuite, un flash éclaira la pièce dans son intégralité. Puis une détonation retentit, comme un pétard sourd.

Il se mit alors à pleuvoir des cordes, d'un coup.

Je pris le manteau de Swayne et l'installai sur le rebord de la chaise, que je mis en face de moi.

« Qui t'a tué ? » demandai-je.

Je sais que ce n'est pas une attitude normale. Mais de toute évidence, la panique n'est-elle pas simplement une dépression nerveuse en mode accéléré ? Portait-il mon imperméable lorsqu'ils l'avaient tué ? Était-il mort par *ma* faute ? Avait-il été éliminé par ceux qui avaient assassiné Fabia ? Où est-ce que son décès était uniquement lié à la boisson ? Je me retrouvais avec son imper trop petit, dont je ne voulais pas. J'aurais pu le ranger dans le sac destiné à l'Emmaüs du coin. Mais non. Il fallait que j'aille lui rendre en personne.

Samedi. Les habitués s'étaient donné rendez-vous de bon matin au Laughing Camel. Ils en étaient déjà à leur deuxième ou troisième tournée, bien loin dans le royaume des oubliettes. Lors de mon entrée dans le bar, quelques-uns me regardèrent, comme s'ils espéraient que je sois une autre personne, mais la plupart m'ignorèrent.

Le barman, vêtu d'un tee-shirt hawaïen rose et vert, se dandinait au rythme du morceau « Club Tropicana », qui résonnait à un volume à la limite du supportable.

« Tu bois quoi, mec ? »

— Je suis ici à propos d'Andy Swayne.

— Vous êtes de sa famille ou c'est pour le boulot ?

— Ni l'un ni l'autre. Nous travaillions en...

— Vous êtes Terry, c'est ça ? »

C'était une voix de femme, sur ma droite. La trentaine, le visage pâle. Ses longs cheveux tombaient en cascade sur une partie de son visage et ses épaules. Assise de mon côté du bar, elle tenait une chope dans la main droite.

« C'est moi, oui.

— C'est le manteau d'Andy.

— Je lui rapporte.

— Il n'en aura plus besoin maintenant. »

Le barman gloussa.

« Vous le connaissiez ? »

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Je vous demande pardon ?

— Nous nous sommes déjà rencontrés auparavant. »

C'était quoi ce bordel ?

Ah mais oui... Bien sûr que oui. C'était d'ailleurs la seule femme dans la salle cette fois-là, comme aujourd'hui.

VELCRO !

« Je suis désolé. Je ne vous ai...

— Pas reconnue avec les vêtements ? »

Nous nous mîmes à rire en même temps. Combien de fois est-ce qu'on avait dû la lui faire, celle-là ?

« Je suis désolé pour Andy.

— Vous voulez voir où il est mort ? »

L'appart était spacieux et lumineux. Avec une vue sur un cinéma abandonné. Il y avait un petit côté cuisine et une table à manger dans la pièce centrale, avec deux chaises.

« C'est chez vous ou chez lui ?

— Il habitait déjà ici lorsque je l'ai rencontré. » En chemin, elle s'était présentée à moi sous le nom de Steff.

Le mobilier était simple mais solide, évidemment acheté comme un investissement à long terme. Quelques tapis habillaient le parquet sombre. Un grand écran plasma Sony au mur et un canapé en coin. Pas de livres, ni de musique. Rien sur les murs, sauf un tableau de liège près de la fenêtre.

« Vous a-t-il déjà parlé de moi ? demanda-t-elle.

— Nous ne parlions pas de choses personnelles. »

Elle mâchonnait sa lèvre inférieure. Ses yeux devinrent couleur argentée. Je t'en prie, ne te mets pas à pleurer à mes côtés, pensai-je. Tu as besoin d'une épaule plus sincère.

« Depuis combien de temps étiez-vous ensemble ?

— Quelques années, si on peut appeler ça "être ensemble".

— Que voulez-vous dire par là ?

— Nous étions des amoureux pas vraiment mordus l'un de l'autre. Vous comprenez ? »

Oui, bien sûr que je comprenais. Swayne avait joué au papa gâteau.

« Nous nous sommes rencontrés en bas.

— Lorsque vous faisiez du strip...

— Ma *danse*... J'appelle ça de la danse », dit-elle, promptement. À la lumière du jour, elle avait l'air plus vieille de quelques années, semblait plus proche de la quarantaine que des trente printemps.

« Vous apprenez à connaître vos clients réguliers à vue de nez. Andy a toujours squatté à la même table, toujours porté le même costard-cravate, toujours pris le même soda avec sa petite boîte de cacahouètes. Il n'a jamais raté un seul de mes numéros... jusqu'à cette nuit, jeudi dernier.

— La nuit où il est mort ?

— Il était sur le chemin, en tout cas. »

Le lit double était défait, avec la couette en tas sur le sol et les draps à moitié enlevés du matelas. Deux oreillers occupaient le canapé où elle devait avoir dormi.

« Je l'ai retrouvé là quand je suis rentrée, fit-elle en pointant le lit du doigt. Il était déjà mort. Il *puait* l'alcool. J'ai essayé de le réveiller. Je lui ai crié dessus, je l'ai secoué dans tous les sens, je l'ai aussi giflé. J'étais tellement en colère. Je n'arrivais pas à croire qu'il avait bu.

» Quand j'ai vu qu'il ne se réveillait pas, j'ai eu un mauvais pressentiment. J'ai touché son visage. Il était froid et moite, sa respiration superficielle. J'ai appelé une ambulance. Il est décédé à l'hôpital tôt jeudi matin. Empoisonnement aigu par l'alcool.

» Le médecin m'a dit qu'il était vingt fois au-dessus de la dose fatale. L'excès d'alcool l'a tué. Il n'avait pas touché un verre depuis Dieu sait combien de temps, et son corps n'a pas pu le supporter. La même chose est arrivée à mon père. C'était un alcoolique lui aussi. Il avait ses périodes d'abstinence, jurant qu'il ne toucherait plus jamais une seule goutte et ce pour le reste de sa vie, et à partir du moment où l'on présageait qu'il pouvait vraiment y arriver, il se mettait une cuite pendant une semaine complète. Il est mort d'insuffisance hépatique. »

Elle eut à nouveau les larmes aux yeux.

« Quand avez-vous vu Andy en vie – et conscient – pour la dernière fois ?

— Mercredi matin. Nous avons pris le petit déjeuner ensemble.

— Comment semblait-il ?

— Bien. Normal. Comme d'habitude.

— Avez-vous remarqué ne serait-ce qu'un signe indiquant qu'il pourrait recommencer à boire ?

— Cela ne marche pas comme ça avec les alcooliques. Mon père était exactement du même genre. On ne sait jamais quand ils vont rechuter. Et je ne pense pas qu'il le savait lui non plus. Ce n'est pas comme s'il s'était levé un matin en décidant qu'il allait se pinter la gueule. Ça arrivait comme ça, sans explication. Il disait qu'il s'agissait de compulsion. Il appelait ça “un attrait magnétique”. Tout allait pour le mieux, quand, soudainement, sans aucune raison apparente, il se retrouvait au pub avec neuf doubles brandys dans les veines, ou bien il s'installait dans un parc avec deux sacs à dos remplis de bières. »

Ça me parlait. J'avais connu des moments identiques, durant lesquels ma volonté était brisée en deux. J'avais nagé dans ce puissant courant sous-jacent qui emportait tous mes serments. Peut-être bien que Swayne n'avait pas été assassiné

après tout. Peut-être que sa mort était accidentelle. Ou alors, il avait opté pour le suicide.

« Andy a-t-il évoqué quoi que ce soit à propos de gens qui le suivraient ?

— Non. » Elle fit la moue. « Qui le suivait ?

— Vous a-t-il déjà parlé de ce que nous faisons comme boulot ?

— Non. Il l'adorait, par contre, peu importe ce que c'était. Il disait qu'il bossait pour remettre les choses en place.

— Quelles choses ?

— Une fois, il m'a dit qu'il avait un gros regret dans sa vie, un truc qu'il aurait aimé pouvoir changer en remontant dans le temps. Il refusait de dire de quoi il s'agissait, sauf que c'était terrible. Que ça l'avait mené à toutes les mauvaises choses qui lui étaient arrivées. »

L'avait-il intentionnellement placée en dehors de la boucle pour la protéger, ou pour se protéger ?

« Parlait-il beaucoup de son passé ?

— Pas vraiment... D'ailleurs, si jamais vous découvrez de quoi il parlait, merci de ne pas me le faire savoir. Je veux juste me souvenir de ce que je connaissais.

— Bien sûr. »

Malgré ce qu'elle avait dit, elle l'aimait. Ne serait-ce qu'un petit peu, mais c'était suffisant. Ce vieux baroudeur l'avait-il aimée en retour ? Je l'espérais, mais c'était dur à imaginer. Quelqu'un d'aussi haineux et amer que lui devait garder très peu de place pour la tendresse dans le cactus asséché qui lui servait de cœur. Mais bon, qu'est-ce que j'en savais ? Moi qui croyais qu'il vivait seul avec ses fantômes et ses démons, brisé, attendant l'atterrissage final comme un pauvre hère. Force est de constater qu'il avait cohabité avec une femme plus jeune que lui de trois décennies. Certaines personnes diraient qu'il ne s'en était pas si mal tiré que ça, tout bien considéré.

« Je savais qu'il était un peu douteux sur les bords. Il avait une sorte d'allure bien à lui, dit-elle en souriant légèrement.

— Vous a-t-il dit qu'il avait fait de la prison ?

— Ouais. Pour cambriolage, c'est ça. Vous connaissez l'histoire ?

— Non.

— Elle est plutôt marrante. Il travaillait pour cet avocat – un certain Sid – qui lui avait demandé d'obtenir des dossiers appartenant à une firme concurrente. Le boulot aurait dû être facile pour Andy. Entrer par effraction, ouvrir un coffre-fort, voler des documents, puis se tirer. Sauf qu'il buvait trop à cette époque.

» Il était arrivé à pénétrer dans le bureau de l'avocat sans problème, mais ses mains avaient commencé à trembler au moment où il allait forcer le coffre. Il avait trouvé une bouteille de scotch dans un des tiroirs du bureau. Ce qui lui avait redonné un peu de jus.

» Il avait fini par réussir à ouvrir le coffre-fort, à s'emparer des documents et à quitter les lieux. Mais deux jours plus tard, il s'était fait pincer. La police avait retrouvé ses empreintes digitales sur la bouteille de whisky. Il n'avait pas fait gaffe, mais il avait bu un litre. Et vu qu'il avait écopé l'année d'avant d'une condamnation pour conduite en état d'ivresse, il était fiché.

» Les flics lui ont proposé une peine réduite s'il balançait Sid. Mais Andy n'a rien lâché. Il a pris dix ans. En a fait huit. Lorsqu'il est sorti de prison, ce Sid s'est bien occupé de lui. »

Kopf avait acheté son silence. C'est avec cet argent qu'il pouvait s'offrir cet endroit – ainsi que cette femme. Mais alors pourquoi s'en était-il pris à Sid Kopf ? Était-ce lié à ce « gros regret » qu'il avait eu dans sa vie ? Et qu'est-ce que cela avait à voir avec VJ ?

« Parlait-il beaucoup de Sid – mis à part cette histoire ?

— Non. Je savais qu'il en avait une peur bleue, pourtant.

— Comment ça ?

— J'étais là quand Sid lui a téléphoné, sans prévenir, l'année dernière. »

L'année dernière ?

« Andy paraissait surpris d'avoir de ses nouvelles. Ils ne s'étaient pas parlé depuis qu'il était sorti de prison. Cet appel l'avait rendu furieux. Vraiment fou furieux. Il était abattu, effrayé aussi... Je ne l'avais jamais vu comme ça.

— Que voulait Kopf ?

— Il voulait qu'Andy enquête sur quelqu'un.

— Qui ?

— Vous savez, ce type, qui s'est fait arrêter pour avoir tué une fille dans un hôtel ? Un certain James... »

Mon Dieu.

« C'était quand exactement cet appel, vous vous souvenez ?

— À Pâques, à peu près.

— Vous a-t-il parlé de l'enquête ? De ce qu'il avait trouvé ?

— Non. Je connaissais le nom de ce gars seulement car Andy laissait traîner des trucs, des coupures de vieux journaux couvertes de notes. Des documents sur James. Sur le fait qu'il avait commis un parricide. »

OK. Kopf avait fait faire à Swayne le travail préparatoire sur VJ. Andy était quelqu'un sur qui Herr Kopf pouvait compter – et, encore mieux, sur qui il

pouvait mettre la pression. L'Assassin Blond avait fait bien plus que truquer la défense.

« Je ferais mieux de vous rendre votre imperméable », dit-elle en tendant ses mains pour attraper le vêtement de Swayne.

En jetant un coup d'œil derrière elle, je m'aperçus que le panneau d'affichage en liège était légèrement de travers. Je le pris. Sur la bordure, en tout petit, ce vieux renard avait affiché mes numéros de téléphone, celui de mon bureau et celui de mon cellulaire.

J'observai de plus près les deux cartes postales en couleurs et une en noir et blanc montrant trois personnes se tenant debout bras dessus, bras dessous. Un homme et une femme noirs, avec un jeune homme blanc, plus petit, entre les deux. Ils riaient tous. Comme s'ils partageaient une plaisanterie.

Steff revint avec mon imperméable.

« Qui sont ces gens ?

— Au milieu, c'est Andy... »

Vraiment ?

Avec ses cheveux noirs et soignés, sa raie au milieu et ses favoris, je ne l'avais pas du tout reconnu. Il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans à l'époque. Sa chemise blanche à col ouvert et son stylo dans la poche de poitrine lui donnaient des airs de missionnaire mormon. Mais c'était plus le fait de le voir heureux qui était troublant. Voir ce bonheur sur son visage, avant que la corrosion n'attaque son âme.

« Et là, c'est son pote, Michael.

— Michael... ? Michael qui ?

— Andy a seulement installé le panneau d'affichage mardi dernier. Il a juste dit que le nom du gars était Michael. »

Le type en question faisait une tête de plus que Swayne, avait la peau plus claire et s'avérait plutôt bel homme, avec une allure digne. Il me faisait penser à un jeune Mohammed Ali, en plus mince, leurs yeux reflétaient le même esprit vif.

« Et la femme, c'est Miriam. »

Miriam ? Miriam Zengeni. Sûrement. Légèrement plus grande que Swayne et beaucoup plus foncée de peau que Michael, son visage en forme d'amande et ses pommettes vigoureuses tranchaient avec ses lunettes à verres épais qui lui donnaient un air grave.

« Connaissez-vous d'autres détails concernant cette photo ? Quand et où elle a été prise ?

— Non.

— Andy vous a-t-il dit quelque chose sur Michael et Miriam ? »

Elle secoua la tête. « Il ne parlait pas beaucoup de son passé. Il disait qu'il ne pouvait pas vraiment s'en souvenir en raison de tout l'alcool qu'il avait bu. »

Ouais, c'est ça... Et s'il avait bu pour oublier ?

« Andy avait-il des amis ? Des gens qu'il voyait régulièrement, qui passaient le voir de temps en temps ?

— Non.

— Vous n'avez pas trouvé ça bizarre ?

— Pas du tout. Certaines personnes sont plus heureuses lorsqu'elles sont seules. »

Les deux cartes postales en couleurs montraient respectivement Wellington Arch et une gare quelconque entourée de champs. Je les détachai du tableau et les pris en main. Derrière la plus petite, le numéro 7 était écrit au stylo à bille bleu.

Gare de Frant, Bells Yew Green, East Sussex.

« Vous êtes déjà allé à cet endroit ? demanda Steff dans mon dos.

Non. »

Je vérifiai le fond des poches de l'imper. Dans celle de gauche je trouvai un paquet de mouchoirs et, dans l'autre, une clé en laiton à tête carrée avec le numéro 7 inscrit au stylo-feutre sur son anneau. J'examinai à nouveau les cartes postales. Swayne avait installé ce tableau mardi dernier. Il savait que c'était fini pour lui, mais aussi que je viendrais ici, pour trouver des réponses à mes questions. Il m'avait laissé un message. Nous devions nous retrouver à Wellington Arch. Le coup monté était lié à Michael Zengeni.

Il fallait que j'aille voir Miriam. Je savais où elle habitait. Archer House, près de Battersea Embankment. Je les avais vus discuter ensemble. Avait-ce été délibéré de sa part ?

« Lorsque mon père est décédé, ma mère a dit qu'elle se sentait comme l'unique survivante d'un accident d'avion, chancelant dans un état second tout le temps, se demandant ce qu'elle faisait ici, quel était le but de la vie, dit Steff derrière moi. Je ne savais pas de quoi elle parlait en ce temps-là. Je le sais désormais. »

Elle me faisait de la peine. Pour qu'il lui manque de la sorte, il avait dû faire preuve de gentillesse et de décence envers elle. Ou alors peut-être était-elle encore sous le choc.

« Voulez-vous du thé ou quelque chose ?

— Non, merci. Je dois y aller. »

La gare de Frant se trouvait à deux heures de là, avec deux changements en dehors de Londres. Première étape : de East Croydon à Tonbridge.

Le train était à quai. Je me dirigeai vers le dernier wagon et y montai.

Déjà cinq personnes à l'intérieur. Deux hommes et trois femmes, tous d'âge mûr.

Je m'assis tout au fond, afin de distinguer les gens qui entraient dans le wagon.

Tactique pure. Je ne savais pas si on me suivait ou non.

Marrant. Même mort, je ne faisais toujours pas confiance à Swayne. C'était le style de gars dont le fantôme aurait pu vous mentir. Un alcool – et donc un accro. Tous des menteurs chroniques. Je sais de quoi je parle. J'ai de l'expérience en la matière.

Personne n'entra dans le wagon. Le train était toujours à l'arrêt.

On entendit une annonce d'excuse pour le retard. Ils attendaient un conducteur.

Sans quitter les portes des yeux – l'entrée et le wagon intermédiaire – je priais pour que personne ne monte.

Une autre annonce : nous allions quitter la gare dans quelques minutes. Encore une fois, des excuses pour le retard et un grand merci pour notre patience.

Le train démarra lentement.

Apparemment, personne n'en avait après moi, personne n'était entré dans le wagon, même pas en empruntant la porte de communication. Je ressentis un immense soulagement. Mes muscles se détendirent.

Nous nous arrêtâmes à Purley. Puis à Coulsdon South. Pas de nouveaux voyageurs, ni de gens descendant du wagon.

Les ligaments et les nerfs de mon dos se relâchèrent. Je desserrai mes poings comme s'il s'agissait d'une paire de sangles détachables, et mes cellules grises cessèrent de harceler mon encéphale.

Il fallait que je pisse. Les toilettes se trouvaient deux wagons plus loin. J'y allai en passant par les portes communicantes, croisant quelques familles, plutôt jeunes, mais aussi des retraités accompagnés de leurs petits-enfants, ainsi que quelques voyageurs en solo avec des sacs à dos.

En revenant vers mon siège, une annonce préenregistrée signala le prochain arrêt : Redhill.

Je poussai la porte du deuxième wagon à partir de la dernière voiture et... C'est là que je la vis.

Une jeune femme avec des cheveux courts noirs, assise seule au milieu du wagon, les yeux mi-clos, comme si elle était sur le point de s'assoupir.

Enfin, c'est ce qu'elle faisait au moment précis où je la regardai, moi.

Pourtant, j'aurais *juré* qu'elle avait jeté un coup d'œil furtif en ma direction quelques secondes auparavant.

C'était la garce qui avait suivi Swayne à partir de Wellington Arch. Et qui avait tué Fabia, de sang-froid.

Était-ce vraiment elle ?

Attends...

Qu'est-ce que mon cerveau foutait ?

Premièrement : je n'avais pas bien vu la femme à Wellington Arch. J'étais trop éloigné.

Deuxièmement : je ne savais pas à quoi ressemblait la tueuse de Fabia. Juste une vague description. *Traits orientaux*. Cette femme avait l'air eurasienne.

Mais...

Si elle me filait, elle se serait sûrement installée dans le même compartiment que moi, et non pas au milieu du suivant, le dos collé à la porte communicante.

Donc, j'étais ...

Complètement paranoïaque.

Tellement parano que je n'avais pas vu que nous étions à l'arrêt, à Redhill. Les gens jaillissaient des wagons, tandis que d'autres montaient en hâte. La femme se leva précipitamment.

Toujours au même endroit, je restai complètement figé.

Parano à la con.

Je retournai à ma place.

Le train continua :

Nuffield.

Godstone.

Edenbridge.

Penhurst.

Je me mis à penser à ma mère lorsqu'elle m'emmenait à Londres pour me faire découvrir les sites touristiques. La tour de Londres, Tower Bridge, Madame Tussauds, Harrods de nuit, l'abbaye de Westminster afin d'y allumer un cierge même si elle n'avait jamais mis un pied à l'église. Maman me faisait toujours des sandwiches et me donnait un paquet de chips ainsi que de la limonade pour le trajet.

Leigh.

High Brooms.

Tonbridge.

Dernier arrêt pour cette partie du voyage.

Changement pour Tunbridge Wells vers Hastings, via Frant.

Je trouvai l'express en correspondance et y montai en prenant soin de grimper dans le dernier wagon. Sept passagers à mes côtés. Aucun ne venait du même train que moi.

OK. J'étais absolument, *définitivement*, certain de ne pas être suivi.

Dieu soit loué.

C'est *tout* ce qui comptait.

Je profitais de la vue. Champs, lacs, terrains de golf, forêts.

L'annonce préenregistrée rappela à tous les passagers que le convoi allait se diviser à Tunbridge Wells et que ceux d'entre nous qui voulaient continuer leur chemin devaient se diriger dans les quatre premières voitures. Je sortis et me dirigeai vers l'autre extrémité du quai.

Puis je m'arrêtai net.

Que faisait-elle ici ? N'était-elle pas descendue à Redhill ?

Bien sûr que oui.

Elle se tenait au milieu du quai, fixant droit devant elle – un mur blanc.

J'avais vu juste la première fois.

Elle me suivait bien.

Sans réfléchir, je me précipitai vers la sortie et grimpai l'escalier aussi vite que possible, en regardant rapidement par-dessus mon épaule.

La dingue me filait, mais, apparemment, elle était engluée dans la marée de gens.

Tout en haut de la queue, j'eus une idée : la sortie se trouvait à droite.

À ma gauche, j'aperçus une passerelle couverte menant à une plate-forme.

Je me baissai en descendant quelques marches et m'accroupis.

Ensuite, je jetai un œil sur le côté.

La femme se précipita dans l'escalier et se propulsa vers la sortie.

Je comptai jusqu'à dix.

Puis je courus comme un forcené jusqu'en bas du pont.

Après avoir descendu l'escalier deux marches à la fois, j'arrivai sur le quai de la gare d'origine. Le convoi avait été séparé en deux.

Les quatre premières voitures étaient à proximité.

La première. J'essayai d'ouvrir la porte. Elle ne s'ouvrit pas.

La suivante. Même chose.

Notre train s'apprêtait à partir. Puis je vis le chef de train se pencher hors de la voiture de devant et me faire signe de monter. Je me précipitai et bondis dedans.

J'observai à travers une fenêtre.

Putain de merde.

La femme me filait encore. Sans relâche.

Elle sautillait à présent dans l'escalier. Un vrai chat sauvage. Mais après avoir atteint le quai, elle sauta dans la voiture ouverte la plus proche, située dans la « mauvaise » partie du train.

Pour madame, ce sera direction Londres. Le gardien ferma les portes. Quelques instants plus tard, nous partîmes pour Frant.

Je m'effondrai sur un siège.

En sueur.

Soulagé.

Confus.

Je n'arrêtais pas de penser à ma famille : une future veuve et deux orphelins.

Et pour quoi ?

Pour qui ?

Pourquoi ?

La gare de Frant se composait d'une structure en pierre surmontée de toits en tuile, avec des cheminées et fenêtres en retrait, qui la faisait ressembler à un presbytère du XIX^e siècle bien plus qu'à une station ordinaire. Je compris pourquoi Swayne avait choisi un tel endroit. En plein milieu de nulle part, le lieu était ultra-confidentiel, strictement connu des aficionados.

Je fus le seul à y descendre, ainsi que l'unique personne sur le quai. Il y avait des champs en face de moi, des moutons qui pâturaient dans l'un d'eux, et du blé qui mûrissait sur des acres dans un autre. Les seuls bruits audibles provenaient de la légère brise qui caressait les arbres et d'un véhicule qui roulait sur une route adjacente.

Le chef de gare, assis derrière le comptoir du guichet, lisait le *Daily Chronicle* avec la radio en fond sonore. Il sursauta lorsqu'il m'entendit tapoter sur le comptoir au rythme de la musique.

« Je suis venu pour ça », dis-je, tenant en l'air la clé en laiton.

Il loucha à travers la vitre. « Casier ? »

— Oui.

— Numéro ?

— 7, dis-je.

— Nom.

— Swayne. »

Il se leva et prit un dossier sur une étagère derrière lui. À la radio, on parlait d'une manifestation dans le centre de Londres. J'examinai le petit bureau : le poster avec la carte d'abonnement ; le présentoir de dépliants touristiques proposant de découvrir le site Historical Hastings et de se promener dans le Kent et, dans un coin, une pile de cartes postales identiques à celles de l'appartement de Swayne. Quand était-il venu ici pour la dernière fois ?

Le chef de gare ouvrit la porte d'une pièce et me fit signe d'y entrer.

Une douzaine de casiers numérotés, de tailles différentes et tous cadenassés, s'étaient sur deux rangées le long du mur.

Quand j'ouvris le numéro 7, je trouvai une grande enveloppe de papier kraft calée au fond. Rien d'autre. À l'intérieur, une feuille de papier ordinaire, pliée plusieurs fois.

Il s'agissait d'un dessin industriel d'un plan d'étage de la même dimension qu'une petite affiche de cinéma.

On pouvait y voir une salle de réception, une cuisine, des toilettes, des unités multiples – et une légende manuscrite dans une petite case dans le coin à droite.

Immeubles Nagle

Dessin industriel.

Réf. : E151LW/1960/05/07

Il n'y avait rien d'autre dans l'enveloppe.

Une heure plus tard j'étais dans le train de retour vers Londres.

Qu'allais-je faire à présent ?

Quelqu'un me suivait, c'était *clair*.

Ils m'avaient repéré.

Puis m'avaient perdu.

Ils *savaient* que j'étais également sur leurs traces.

Devais-je aller voir la police ? Appeler Reid ?

Que pourrait-elle faire ? Me mettre sous protection policière ? Improbable. Pas assez de motifs. Et zéro preuve. Le mieux serait qu'elle enregistre ma déposition et qu'elle la classe afin de s'en servir plus tard.

En d'autres termes, je me retrouvais bel et bien seul dans cette histoire à la con. Le train commença à ralentir. Prochain arrêt : Tunbridge Wells.

Tandis qu'on pouvait distinguer le quai à l'approche, je me crispai et me glissai dans mon siège en observant les visages des passagers en attente, en cherchant la femme aux cheveux noirs. Je ne la vis point.

Charing Cross était bondé. Rien d'inhabituel en soi, mais quelque chose clochait. Personne ne bougeait. Les gens dans le hall principal se tenaient debout, parlaient au téléphone ou entre eux, l'air inquiet ou perplexe. Des petites grappes d'individus arrivaient des deux sorties, comme si elles étaient coagulées en raison de fortes pluies et qu'elles attendaient sur place. Personne ne semblait vouloir partir.

À peine arrivé sur le Strand, je compris aussitôt.

Une grande manifestation avait lieu à Trafalgar Square, mais elle avait mal commencé. Des groupuscules cagoulés ou avec des bandanas sur le visage brandissaient des battes de base-ball et des barres de fer. Ils s'arrêtaient uniquement pour exploser des vitrines. Une bande attaquait un McDo avec des clubs de golf.

Pas un policier en vue.

Je m'avançai dans la rue pour avoir une meilleure vue. Un hélicoptère argent virevoltait au-dessus de moi. Je levai les yeux vers le ciel bleu lumineux et les fronçai. Les flics ? Non. Sky News.

C'est à cet instant que des mains me verrouillèrent les bras, me soulevèrent et me propulsèrent vers la route.

Une voiture aux vitres teintées fit crisser ses pneus juste devant mes pompes. La porte arrière s'ouvrit.

Je me tournai vers la gauche. Un homme chauve me faisait une clé. À ma droite, la furieuse aux cheveux noirs. Elle était plus forte que je ne l'avais imaginé.

Ils me poussèrent vers la voiture.

J'essayai de me libérer, me tortillant dans tous les sens ; mais leur emprise se montrait plus ferme et plus véloce qu'un garrot. Je faisais des moulinets dans les airs avec mes jambes, puis réussis enfin à mettre un pied sur la fenêtre de la porte du passager et l'autre sur le rebord du toit. Je poussai de toutes mes forces en hurlant. J'entendis crier autour de moi.

« C'est des putains de flics! Hey ! Laissez-le s'en aller bande d'enculés ! »

Un demi-cercle se forma autour de nous, avec des types enturbannés de foulards et armés de bâtons.

Soudain, le chauve disparut. La femme essaya alors de m'entraîner vers la voiture. Le chauve mit une droite à l'un des gars portant un foulard sur le visage, et un chassé à un autre. Ils tombèrent simultanément. Un troisième se dirigea vers lui et le frappa dans le dos avec sa batte. Sans pousser aucun cri et ne ressentant apparemment aucune douleur, il lui donna en retour un coup sur la glotte. Son agresseur tomba à la renverse, les deux mains tendues vers le cou, le corps pris de convulsions.

Après ça, ils me traînèrent jusqu'à l'arrière du véhicule. Le chauve s'installa à côté de moi.

« Roule, *putain*, démarre ! » hurla-t-il au conducteur.

C'était quoi ce putain d'accent ? *Américain* ?

Je le connaissais.

Je le *reconnaissais*.

C'était *Jonas*, l'homme qui nous avait ouvert la porte, lorsque avec Swayne

nous étions allés dans la maison de Rudy Saks. Andy lui avait parlé en hébreu, en traduisant la mention tatouée sur son bras. David Stratten m'avait indiqué que les « inspecteurs des impôts » avaient débarqué chez lui avec un *grand type chauve*. Fabia avait déclaré qu'elle avait vu Evelyn Bates discuter avec un *mec bodybuildé au crâne rasé*. C'était *lui*. Était-ce Rudy Saks au volant ? La voiture accéléra et roula à toute vitesse. Je me débattais toujours. Enfin, du moins, j'essayais. La femme sortit une seringue et me saisit l'avant-bras. Elle fit jaillir un petit jet de liquide transparent de l'aiguille. Mais quelque chose s'écrasa sur la voiture.

PAAAAAAAAAAM !

Une lumière blanche puis des flammes inondèrent le pare-brise.

Cocktail Molotov !

La harpie me lâcha un instant pour se couvrir les yeux. La voiture freina sèchement.

Les pneus crissèrent. Nous fûmes tous instantanément projetés vers l'avant. Ma tête cogna contre le siège passager, puis je fus propulsé en arrière. Je vis la seringue, toujours dans la main de la folle. Nos regards se croisèrent une seconde fois, comme dans le train. Elle fit un mouvement vers moi. Plus rapide qu'elle, j'attrapai son poignet et envoyai sa seringue dans le siège de devant. L'aiguille se logea droit dans le cou du conducteur.

« *Aïe !* »

Il piqua du nez sur le volant. La voiture s'élança vers l'avant et buta sur une bosse, puis sur un autre obstacle. Elle dérapa brusquement en faisant plusieurs à-coups vers la gauche.

L'habitacle, toujours en feu, vomissait des flammes depuis le pare-brise, tandis qu'une épaisse fumée et un nuage noir s'en échappaient.

Jonas essaya de me donner un coup. J'esquivai. Sa main s'écrasa sur la tempe de sa collègue, dont la tête fit exploser la vitre arrière gauche. Des bouts de verre et une giclée de sang volèrent dans l'auto.

Une bande entoura soudainement la voiture, les poings en l'air. Ils donnaient des coups de pied et défonçaient la carrosserie à l'aide de bâtons et de barres de fer.

Les fenêtres cédèrent. Le pare-brise explosa en premier. Puis on m'attrapa, par-dérrière encore une fois, en me serrant la gorge.

Je fus brutalement extrait de l'habitacle. J'essayai de respirer normalement. J'atterris brusquement sur mes pieds.

Haletant.

Criant.

Haletant à nouveau.

J'étais entouré par des dizaines et des dizaines de personnes, toutes masquées. Elles détruisaient la voiture. Huit ou neuf d'entre elles, ou peut-être plus, avaient les mains sur les flancs de la caisse et la faisaient tanguer pour la retourner. Les pneus des roues arrière éclatèrent en lambeaux autour de l'essieu qui tournait toujours.

Un gars de la bande me prit par le bras. Ma tête tournait. Je voyais flou et ma poitrine me brûlait. Dans ma bouche, la salive avait été remplacée par de l'essence et du plastique fondu.

« Cours camarade, cours ! *COURS !* »

Quelqu'un me poussa de force. Trafalgar Square sur un côté. La colonne de Nelson, les lions, la fontaine. Et des gens. Plein de gens. Des tas de gens. Partout. Qui couraient, criaient, hurlaient. Un ado en tenue de sport me percuta et me fit valdinguer sur le macadam. J'entendis le bruit des sirènes. Je repris mon souffle, me relevai, et pris une grande bouffée d'oxygène. Je repris ma respiration. Petit à petit, je repris mes esprits. Et mon corps reçut une dose d'adrénaline. Et j'ai couru.

J'ai juste couru.

Et couru.

Et couru...

... jusqu'au premier pub.

Je ne m'arrêtais même pas pour réfléchir. Je voulais juste un verre. Rien d'autre ne pouvait calmer mes doigts tremblants, et encore moins mes jambes flageolantes.

Je voulais ...

Non.

J'avais *besoin* d'un verre.

Le Falcon dans Clapham Junction proposait trois sortes de bières Guinness en pression – Normale, extra-fraîche et – ma préférée depuis la nuit des temps – l'Export. Une offre sur le whisky Jameson m'interpella : deux achetés pour le prix d'un.

Ma commande arriva rapidement. Je pris ma pinte et mon double Jameson et partis m'asseoir au fond du pub, sous un dôme de verre teinté couvrant une lucarne. Il y faisait frais et sombre. J'observai les boissons sur la table. Les vapeurs d'alcool, fortes et lourdes, me faisaient déjà tourner la tête.

Était-ce vraiment ce que je voulais ? Siffler mon carburant et détruire tout le reste ? Ma famille, toutes ces années d'abstinence, la vie que j'avais construite depuis mon départ de Lister ...

La dernière fois que j'avais bu, c'était en 1994.

Ça faisait 6 205 jours sobres. Plus ou moins.

Avais-je envie de finir comme ces ruines que je voyais mariner dans le Laughing Camel tous les week-ends ? N'étais-je pas juste en train de faire le travail de mes prétendus tueurs ?

J'avais encore le choix. Tout n'était pas joué. Je n'avais qu'à me tirer d'ici et laisser ma transgression sur place, sans la consommer, tout comme je l'avais fait avec Melissa...

Ouais...

C'est ça.

Je n'ai jamais trompé ma femme. Mais j'ai toujours eu une maîtresse qui n'est jamais vraiment sortie de ma vie. Et elle me manquait souvent :

La boisson.

En vérité, je n'avais pas seulement aimé l'alcool mais...

PUTAIN, j'avais adoré ça...

Cette sensation grisante que les premiers verres me procuraient. Meilleur que n'importe quelle drogue. J'adorais la façon dont cette sensation s'intensifiait ; comment la montée se muait en baume apaisant. Pouvoir oublier mes malheurs pendant un certain temps, prendre des vacances pendant six à huit heures. J'appréciais les pubs. Parler à des inconnus, aux philosophes du whisky, aux politiciens de comptoir éméchés, même aux footballeurs et joueurs de tennis sur tabouret et aux redresseurs de torts avinés qui pensaient avoir toujours raison. Par contre, non, je n'aimais pas les gueules de bois. Surtout les trous de mémoire provoqués par les black-out. Ils me faisaient peur. Et les dépressions du lendemain matin, une véritable horreur. Tout comme les mensonges débités aux autres, mais surtout à moi-même. Tous ces amis perdus. Jusqu'au dernier d'entre eux, jusqu'au dernier... Mais... C'était il y a longtemps. *Bien longtemps.* J'étais une autre personne désormais. Je pouvais le faire.

Et puis...

J'avais failli être tué aujourd'hui, de près.

De très près !

J'avais connu l'enfer...

Je méritais bien un verre.

Je pris la Guinness. Bus juste une demi-gorgée, en me disant que si c'était dégueulasse ou que si ça me rendait malade, j'arrêterais immédiatement.

Pas de chance.

Ça avait bon goût.

Sacrément bon goût. Un peu comme le cognac que j'avais l'habitude de mettre en douce dans mon café.

Ensuite, je pris une lampée de whisky.

Je fermai les paupières et souris béatement en relâchant tous les muscles de mon corps. Autour de moi, de jeunes buveurs se saoulaient la gueule avant d'aller de l'autre côté de la rue au Grand pour une virée dans une rave. Plus de la moitié portaient des déguisements ridicules ; les hommes en costume d'oiseaux à plumes jaunes ou en gorilles. Les femmes en infirmières ou en pom-pom girls pornos, avec des jupes ultra-courtes et des mules à talons hauts. Les quelques piliers de bar présents se pourléchaient les babines et frémissaient d'excitation derrière leurs dentiers. Tout le monde semblait heureux. Même le personnel.

Une demi-heure plus tard j'entamai ma seconde tournée.

Un groupe s'installa à côté de moi, en poussant les tables pour mettre en place leur propre îlot. Un troupeau de gars portant le même uniforme : jeans, chemises à carreaux et barbes de deux ou trois jours. Des ex-étudiants relançant le look grunge. Assis autour de leurs pintes sans dire grand-chose, ils avaient l'air tristes, comme si leur petite amie s'était s'enfuie avec leur meilleur pote, et que la seule musique figurant sur leur iPod était du Pearl Jam.

J'en étais à ma troisième tournée maintenant. Ma tremblote avait cessé et ma peur diminué, mais je n'étais pas du tout rassasié. J'avalai mon Jameson cul sec, chassant le tout avec un quart de Guinness. Les rangs du contingent grunge se renforcèrent de plusieurs nouveaux arrivants. Aussi revêches que leurs camarades. Bouches tournées vers le bas, toute la peine du monde sur leurs épaules, ils tenaient des pancartes blanches en forme de main sous le bras, imprimés de moult slogans à l'impératif rédigés au marqueur noir.

NE TOUCHEZ PAS !!!

À NOS

PENSIONS

NE TOUCHEZ PAS !!!

AU SYSTÈME DE

SÉCURITÉ SOCIALE

NE TOUCHEZ PAS !!!

AU

SYSTÈME ÉDUCATIF

Tous avaient les yeux rivés sur la télévision perchée au-dessus du bar. Les infos. Sky News.

« Quelqu'un pourrait monter le son ? » implora l'un d'eux et la serveuse s'exécuta illico. À l'écran: vue aérienne sur un véhicule en feu. Je reconnus la voiture dans laquelle on m'avait poussé de force. Je n'avais pas remarqué sa couleur – bleu foncé – ni son modèle : une Mégane. Elle dérapa loin du tracé de la route, heurta l'accotement et percuta un lampadaire, en aplatit un autre, roula sur quelques mètres vers la gauche, le pare-brise en feu, avant d'être stoppée net. Ses roues tournèrent encore quelques secondes, faisant fumer l'asphalte. La Renault recommença à cramer de plus belle. Quelqu'un traversa la rue et mit un coup de pied dans la fenêtre du passager. Puis trois individus encagoulés vinrent

la marteler avec des battes et des barres à mine. Enfin, un groupe s'amassa autour de la voiture, la faisant basculer d'avant en arrière, sans se soucier des flammes.

Journaliste : « Un jeune homme dans un état critique vient de partir en ambulance, direction les urgences. Un autre passager du véhicule – apparemment une femme – se trouve à l'hôpital et souffrirait de brûlures au deuxième degré. Une troisième personne – décrite comme un Caucasien d'environ un mètre quatre-vingts, avec des cheveux noirs, portant un haut bleu et un pantalon noir – est recherchée par la police. »

Merde. C'est de moi qu'on parlait. *Moi.*

De plus, nous étions *quatre* dans la voiture. Pourquoi ne mentionnait-il pas cette info ? De nouvelles images apparurent à l'écran. Toujours en vue aérienne. Le Strand, interdit d'accès, accueillait uniquement des ambulances et des camions de police. Le bas de Trafalgar Square avait été bouclé, de même que les routes secondaires de Covent Garden et de Charing Cross. Une ligne de policiers de la scientifique s'étendait sur la chaussée, accroupis sur la route, à la recherche de la moindre preuve.

Présentateur télé : « Avez-vous des informations supplémentaires concernant les tirs par balle sur Adam Street ? »

Journaliste : « Ce qui s'est passé n'est pas encore très clair. Des témoins oculaires nous ont déclaré avoir entendu des coups de feu lorsque la voiture a été assiégée, sans préciser d'où provenaient les tirs. »

L'écran revint sur les agents qui s'affairaient autour de la Mégane.

Journaliste : « Des officiers de la S019 – l'unité des forces armées de la police – viennent de confirmer qu'un homme a bien été abattu dans Adam Street, à quelques pâtés de maisons d'ici. Les témoins l'ont décrit comme étant blanc et chauve. »

Derrière le reporter, des agents en uniforme quadrillaient le périmètre. La caméra fit un zoom sur la Mégane complètement retournée. Couchée dans un halo de verre brisé, les portes grandes ouvertes, la carrosserie noircie, elle gisait, vide, au beau milieu de la route.

Donc...

Le conducteur et la femme se trouvaient à l'hôpital dans un état critique. Jonas avait été abattu. Et les flics me recherchaient – moi, la fameuse « troisième » personne.

Je me sentis nauséeux.

La peur me gagna à nouveau violemment. Ma bouche était toute déshydratée et je pouvais sentir le mouvement de mes entrailles.

Il fallait que je déguerpisse d'ici au plus vite.

Je sortis précipitamment dans la rue. La lumière perça mon crâne comme une lance incandescente. Je tournai au coin de Falcon Road et commençai le début d'une longue promenade pour rentrer chez moi.

C'est alors que les effets de ma première tournée – après 6 205 jours de disette sèche – me frappèrent comme un boulet de démolition s'écrasant sur ma nuque.

J'étais devenu un passager empêtré dans le corps de quelqu'un d'autre. Tout le monde s'écartait de mon chemin, me dévisageant étrangement.

J'eus l'impression de me retrouver en plein été à Stevenage, tourbillonnant comme un alcool de Griffin jusqu'à Naseby pour traverser le centre-ville.

J'espérais de tout cœur ne pas croiser une connaissance de Karen.

Je réussis sans faire de dégâts à atteindre Falcon Road, le pont ferroviaire où il faisait toujours sombre et frais.

Ce fut un immense soulagement. Je glissai le long des murs carrelés. Je me sentais menacé par la circulation bruyante, l'alcool faisant des montagnes russes au niveau de mon bas-ventre.

Quand je parvins à quitter le pont et à retrouver la lumière du soleil, elle m'aveugla à nouveau. Je fermai les yeux car la nausée me monta jusqu'aux narines. J'ouvris les paupières et vomis mes tripes et boyaux.

De retour à la maison pour :

Eau.

Café.

Lit.

Mes dernières pensées avant que je ne m'évanouisse dans les bras de Morphée, tout habillé, chaussures aux pieds :

Plus jamais je ne boirai une goutte d'alcool

Plus jamais je ne boirai une goutte d'alcool

Plus jamais je ne boirai une goutte d'alcool

Définitivement

Plus

Jamais

J-A-M-A-I-S

Boire

(jamais plus)

Le téléphone me fit sursauter.

Je pensais que nous étions dimanche, 3 heures du mat ou quelque chose comme ça.

Il faisait sombre. Les feux des voitures irradiaient l'immeuble, inondaient la pièce d'un faisceau de sodium orange. Une soirée privée avait lieu dans le pâté de maisons opposé. La musique résonnait si fort que les fenêtres tremblaient.

J'essayai de lever la tête de l'oreiller mais une douleur vive m'anéantit la boîte crânienne.

Ça continuait de sonner. Foutu téléphone. Je me demandais pourquoi le répondeur ne prenait pas le relais.

Je tirai la couette d'un coup sec sur mon visage. Pas vraiment une bonne idée. La sonnerie continuait à former un bruit insupportable. Mon cerveau chauffait, se changeait en purée liquide.

Je ne sais pas comment, mais je réussis à reprendre mes esprits. Je me forçai à sortir mon cul du lit et attrapai le combiné.

« Terry ? Terry ? »

Terreur ?

Karen...

C'était Karen. Et nous n'étions pas dimanche matin, mais samedi soir. Le réveille-matin affichait 22 h 15.

« Ouais ? »

— Où étais-tu passé ? hurla-t-elle.

— Dehors.

— Je t'ai appelé toute la sainte journée ! Sur la ligne fixe ici, sur ton mobile. Bordel, j'étais inquiète ! »

Enquête ?

« J'étais dehors, dis-je, m'appuyant paresseusement contre le mur.

— Ça va ? T'as l'air... Tu as l'air... »

Elle ne voulait pas le dire. Elle ne m'avait jamais vu boire, ou bourré. Mais elle connaissait mon histoire. Elle savait que c'était un sujet sensible.

« J'ai dormi, bredouillai-je.

— Toute la journée ?

— Je viens de te dire que je suis sorti.

— T'as vu les infos ? La fusillade sur Trafalgar Square ?

— Et alors ?

— Amy jure qu'elle t'a vu à la télé. »

Hein ?

« Le mec qu'ils recherchent.

— Quel mec ?

— As-tu regardé les infos ? »

La tonalité de sa voix trahissait la panique, la peur, à la limite de l'hystérie. Puis je vis le bouton du répondeur clignoter. Il devait être bourré de messages – tout comme mon mobile. Où était-il d'ailleurs ?

« Ils ont montré cette photo aux infos, cette image de caméra de surveillance du gars qu'ils recherchent. Amy l'a vu et a dit : "C'est Papa !" »

Je déglutis. Enfin j'essayai. Ma bouche et ma gorge étaient tellement sèches. Je pouvais entendre mon cœur cogner par-dessus le bruit des basses de la soirée voisine, battant nettement au même rythme. Ce n'est pas que je ne voulais pas lui

dire ce qui s'était passé, mais je n'étais tout simplement pas en état de le lui expliquer. J'avais besoin d'allumer la télé avant cela.

« Ce n'est pas toi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas vu les infos. »

Mauvaise réponse.

Correction rapide.

« Je suis resté à la maison toute la journée. »

Encore une mauvaise réponse.

« J'ai cru que tu m'avais dit que tu étais sorti ! »

Il fallait que je raccroche au plus vite, pour pouvoir reprendre mes esprits.

« Je suis sorti... ce matin », dis-je en me relevant. Autour de moi, tout semblait tourner dans la chambre, comme si je me trouvais sur un manège.

Je me rassis sur le lit.

« Écoute... je ne suis pas en grande forme, Karen.

— Tu peux me répéter ça ? Qu'est-ce que tu baragouines ? »

Je baragouinais ?

Combien de temps me restait-il avant qu'elle ne me balance la question fatidique à la gueule ? *Tu n'as pas bu, n'est-ce pas ?* Je pouvais presque l'entendre la formuler dans sa tête, à l'autre bout du fil.

« Donne-moi quelques minutes, Karen. Je te rappelle, OK ? »

J'attrapai la télécommande et allumai le poste de télé. Amy avait raison.

J'avais fait l'ouverture du journal télé, sur toutes les chaînes. Heureusement, l'image était de mauvaise qualité. On m'avait pris en photo en plein sprint. Ma tête inclinée obscurcissait la majeure partie de ma face. Les étrangers ne pourraient pas me reconnaître.

Mais ma famille si.

Je zappai rapidement. Sur une autre chaîne, ils avaient agrandi l'image, montrant plus de détails en arrière-plan. Je n'étais pas le seul à courir. Deux émeutiers, le visage couvert d'un bandana, sprintaient juste derrière moi. Un lorgnait par-dessus son épaule, l'autre droit devant lui, les yeux exorbités.

Apparemment, après m'être fait extirper du siège arrière de la bagnole, j'avais détalé le plus vite possible, arpenté le Strand à fond la caisse, sans accorder la moindre attention à ce qui se passait autour de moi. Juste avec l'envie de me barrer le plus vite et le plus loin possible de mes kidnappeurs.

C'est en voyant ces images que je me souvins de tout ça. Nous trois – moi et les émeutiers – aurions pu être en pleine course de cent mètres. J'étais en tête. Puis je vis qu'un message à caractère informatif s'affichait en bas de l'écran.

De nouvelles images. Encore Sky News. La vidéo de la voiture en flammes, les quatre pneus en l'air. Le même journaliste qu'avant, commentant en direct dans un coin sombre de Trafalgar Square. Des projecteurs avaient été installés tout le long du Strand et les équipes d'experts scientifiques étaient visibles en arrière-plan.

Journaliste :

« Le tireur est sorti de la voiture et s'est mis à courir à travers le Strand vers Charing Cross. Il a ouvert le feu. À proximité, quatre manifestants anticapitalistes qui vandalisaient des magasins le long de la route ont été touchés. Un des manifestants – apparemment un jeune homme âgé de vingt ans – a été touché en pleine tête et est mort sur le coup. Les rescapés ont été conduits à l'hôpital. Certains seraient dans un état critique. »

Plan sur :

Conférence de presse donnée par la police. Un officier responsable, en uniforme, faisait une déclaration.

Policier :

« ... sommes à la recherche de l'homme apparaissant sur cette photographie. Il a été aperçu pour la dernière fois sur le Strand peu de temps avant que la fusillade ne commence. Il est blanc, mesure un mètre quatre-vingts, et a les cheveux noirs et courts. Il portait un pantalon noir et un haut bleu marine. Nous demandons à cet individu de se présenter au poste de police le plus proche afin de nous aider dans notre enquête. Et nous demandons aussi à toute personne l'ayant reconnu de nous contacter immédiatement. »

Puis, de nouveau, ma « photo » apparut à l'écran. Je saisis enfin ce qui s'était passé avec Jonas. Il s'était mis à *me* tirer dessus. En pleine confusion et paniqué, je n'avais même pas entendu les coups de feu...

La chose normale à faire dans ces cas-là aurait été d'aller voir les flics pour leur dire ma version des faits. Leur déballer absolument tout – preuve ou pas preuve. Toutefois, cette option-là ne me convenait pas. Ils me flanqueraient en prison, et j'y resterais tant qu'ils n'auraient pas éclairci l'affaire. Fabia Masson avait été tuée en garde à vue. Ce ne serait pas sans danger pour ma personne. Mais j'étais toujours en vie. Les gens qui m'avaient pourchassé, eux, étaient morts

ou à l'hôpital, en soins intensifs. Je tenterais ma chance.

Dimanche : retour à Stevenage, pour la première fois en douze ans.

Le Vieux Stevenage remonte à l'époque médiévale, un petit endroit pittoresque avec des maisons d'époque, des magasins accueillants et un certain parfum de noblesse. Liée au vieux quartier par des ponts et des passages souterrains métalliques, la nouvelle ville offre un étalement triste de demeures quasi identiques, construites dans les années cinquante et soixante pour accueillir la population débarquant de Londres. Mes parents vivaient encore dans une de ces maisons jumelées, le même style de baraque où j'avais grandi dans Wexford Grove.

Maman ouvrit la porte d'entrée. C'est à elle que je ressemble le plus. Nous sommes tous les deux grands, pâles, les yeux bleus et les mêmes cheveux sombres.

Son visage changea plusieurs fois d'expression lorsqu'elle me vit sur le palier avec un bouquet de fleurs à la main. Surprise. Confusion. Un peu de consternation, et puis, à la fin de tout cela, de la joie. Elle sourit, ouvrit ses bras, me fit un câlin, puis m'embrassa tendrement sur la joue.

« Rentre donc mon garçon. Nous sommes sur le point de dîner. »

Stupéfaction totale autour de la table. L'odeur de l'alcool embaumait la pièce. Papa avait été faire un tour à Naseby, comme tous les dimanches. Mes frères Aidan et Patrick l'avaient rejoint. Ils étaient de retour à la maison, « de manière temporaire », respectivement depuis deux et trois ans.

« Regarde donc ce que le chien errant nous a ramené à la maison, siffla Ade, après s'être levé, tout chancelant, pour une accolade.

— Un verre, Terry ? »

C'était Papa, qui me présentait une canette de Guinness Draught.

« Non merci, Pap. »

On se serra la main, comme nous l'avions toujours fait, même lorsque j'étais gosse. Les démonstrations de tendresse, ce n'était pas le fort de Papa. Mais vu la lueur dans ses prunelles, je savais qu'il était content de me voir.

« Toujours à la diète ? » demanda Pat.

Sobre depuis seize heures, pensai-je.

« T'as bonne mine, mon gars.

— J'aimerais pouvoir te retourner le compliment. »

Pat rigola. C'était un géant, pourvu d'un double menton. Le dôme qui lui servait de ventre tendait les rayures de son maillot de football des Celtics.

Pourtant, à une époque, c'était le sportif de la famille. Il avait voulu être boxeur, mais manquait de patience. Trop colérique. Expulsé de chaque salle de gym de la ville, il avait alors décidé de faire de la musculation. Après avoir rencontré une Irlandaise appelée Molly, il l'avait suivie dans notre patrie ancestrale. Une fois là-bas, il était allé au bout de sa « démarche » en devenant irlandais, jusque dans la façon de mettre ses pompes et de s'exprimer. Quelque part au cours de ses pérégrinations près de Cork, il avait décidé qu'il ne pouvait pas prétendre être pleinement irlandais sans boire à s'en faire péter le foie quotidiennement. Puis il avait perdu son emploi, ainsi que Molly et leur fille, avant de se replier ici. Son accent mâtiné de patois s'était fait la malle depuis longtemps. Mais pas sa soif.

« Prends-toi une assiette et une chaise, fit Maman. J'ai fait du ragoût. »

La salle à manger n'avait pas changé. Avec la carte d'Irlande toujours plastifiée sur le mur ; les photos de nous bambins, ainsi que celles de tous nos enfants, neveux et nièces. J'en avais six, deux d'entre eux étaient des métisses, comme Ray. La seule belle-fille sur le mur des photographies ? Karen. La dernière survivante.

« Qu'est-ce qui te ramène donc par chez nous, fiston ? » demanda Papa.

Réflexe. Peur. Dès que je m'étais réveillé ce matin, avec ma gueule de bois et ma langue desséchée, j'avais décidé de venir ici.

« Ça fait un bail, dis-je.

— Conneries ! lança Ade.

— C'est la culpabilité qui l'a ramené », gloussa Pat.

Maman restait silencieuse.

« Comment va la famille ? questionna Papa.

— Bien.

— Karen ne t'a pas encore foutu dehors, donc ? » brama Pat. Il n'avait jamais fait la connaissance de Karen ou des enfants. Il les connaissait via les commérages de famille.

« Non, répondis-je en souriant.

— Attends encore un peu et tu verras, siffla Ade.

— T'es un spécialiste toi, non ? » lui rétorquai-je.

C'étaient des railleries typiques de notre fratrie. On se vannait toujours les uns les autres. Même si cela faisait plus d'une décennie que nous ne nous étions pas retrouvés autour d'une table, à manger ensemble, c'était comme si je les avais vus la veille.

Ma famille est constituée d'alcooliques. Tous autant qu'ils sont.

Mes parents ne se définiraient pas de la sorte. Ils ont commencé jeunes et n'ont jamais cessé. Ce sont des buveurs journaliers, organisés, qui ont des limites strictes quant à leurs consommations. Papa, c'est cinq pintes de Guinness et un whisky pour compléter le tout. Maman, elle, aime ses trois canettes de Mackeson brune et quelques verres de brandy entre les deux. Je ne les ai jamais vus ivres, ni l'un ni l'autre. Cela ne vaut pas pour le reste d'entre nous. La boisson a gâché nos vies.

En ce qui me concerne, vous le savez déjà.

Prenez Ade. Autrefois, il se montrait branché et stylé, avec un soupçon de folie. Fan de The Jam, sapé comme Paul Weller, il filait dans la ville sur son scooter Lambretta avec une classe incontestable. C'était le seul à Stevenage à arborer le look Weller à la perfection. Tout le monde essayait, sans succès. Ces imitateurs en jean, avec leur coupe mulet ridicule, ne lui arrivaient pas à la cheville.

Ade et Pat étaient connus comme les caïds du patelin.

En ville, tout le monde se méfiait d'eux. Ils n'avaient jamais refusé une bonne bagarre. Grâce à cela, mon enfance et mon adolescence s'étaient déroulées dans un calme absolu. Personne ne m'avait jamais cherché d'embrouilles. Ce qui s'était également appliqué à VJ, une fois que nous étions devenus amis.

Au fil des ans, Ade s'était laissé aller, devenant l'ombre de lui-même. Il ne pouvait pas tenir une petite cuillère sans trembloter, perdait ses cheveux gris et son visage s'étiolait.

Il avait été directeur d'une boîte de nuit à Brighton. Celle-ci avait rapidement été fermée après qu'une jeune fille sous ecstasy, prise de convulsions sur la piste de danse, avait attiré l'attention des services de police. Ade se faisait un pourcentage sur chaque vente effectuée par le dealer de la boîte... Il y eut un procès. Faute de preuves, Ade fut acquitté. Mais il perdit le procès civil intenté par les parents de la jeune fille. Peu de temps après, il dormait sur les bancs comme un SDF, sa femme l'ayant mis dehors après la cuite de trop.

C'est pour ça que je m'étais tenu à l'écart ces dernières années, et aussi la

raison pour laquelle je n'amenais jamais mes enfants ici. J'avais peur. L'alcoolisme n'est peut-être pas génétique ou héréditaire, mais je le ressentais comme ça. Je ne voulais pas que Ray ou Amy y soient exposés. Et surtout, je ne voulais pas qu'on me remette en tête ce que j'avais réussi à fuir. Pourtant, assis avec eux, à plaisanter et à rigoler, je regrettais mon attitude. J'aimais ma famille, tous autant les uns que les autres, avec leurs défauts et tout ce qui allait avec – surtout les défauts en fait.

« Il l'a donc fait, alors ? me demanda Pat.

— Hein ?

— VJ. L'a tué la fille ? T'es son avocat ou quoi ? »

Je n'avais pas parlé à mes frères ou à mes parents depuis que VJ s'était fait arrêter. Comment avaient-ils... ?

« Lorraine m'a dit », fit Maman.

Lorraine, c'était la mère de VJ.

« Je ne savais pas que vous vous parliez à nouveau. » Autant que je me souvenais, Mam n'avait pas dit un seul mot à Lorraine depuis que cette dernière avait soutenu que j'avais volé le journal intime de son fils. Elles avaient eu une dispute de taille, au beau milieu du supermarché de la ville. Irlande contre Trinidad. Deux forces de la nature, et personne ne voulait plier.

« Viens, Terry, on va parler dans la cuisine », me murmura Maman à l'oreille.

« Tu sais que Vernon ne revient jamais chez lui, lui non plus ? Il n'est pas venu voir Lorraine depuis qu'il a déménagé à Londres. Pas une seule fois. Il l'aide, matériellement, mais il ne met jamais les pieds chez elle. De temps à autre je vois Gwen, cependant. Elle a une famille à Norwich. »

J'aidais ma mère à faire la vaisselle. La cuisine était toute neuve, avec des dalles à la place du lino au sol, et des appareils ménagers modernes. Pourtant, dans la pièce, ça sentait toujours le passé.

« Alors, est-ce qu'il l'a *fait* ? demanda-t-elle.

— Non, répondis-je.

— T'en es sûr ?

— Affirmatif.

— C'est marrant comment les choses se répètent, n'est-ce pas ? Lui dans le pétrin, et toi mon Terry, toujours à le défendre. »

Il y avait une part de vérité dans sa tirade, mais pas *toute* la vérité.

« Mam, pourquoi nous as-tu fait mentir pour lui à l'époque ?

— Rodney passait à tabac Lorraine tout le temps.

— Je n'étais pas au courant de ça. »

Et c'était vrai. VJ ne m'en avait jamais parlé. Même pas une insinuation. Je

ne voyais pas si souvent Mme James lorsque Rodney était encore en vie. Je n'avais jamais été invité chez eux. Pour moi, la mère de Vernon se résumait à une silhouette qui squattait la fenêtre de sa cuisine et qui nous disait au revoir de temps en temps lorsqu'on allait à l'école.

« Il la frappait très souvent. Et Vernon et Gwen le voyaient faire. Lorraine m'a même dit qu'il avait essayé de l'étrangler une ou deux fois – avec sa ceinture. Nous nous étions rendues au poste de police à ce propos. Tu sais ce qu'ils nous ont dit à l'époque : “Nous n'intervenons pas dans les affaires domestiques.” Donc, Rodney a eu ce qu'il méritait. Tous les tyrans chutent, d'une façon ou d'une autre.

— Est-ce que VJ l'a tué ?

— Je n'en sais rien. Mais je vais te dire, mon grand. Si je devais refaire ce que j'ai fait, je ne changerais pas ma version d'un iota. Je ne l'ai jamais regretté. Même lorsque toi et lui vous vous êtes brouillés. Les hommes ne devraient jamais frapper les femmes. »

Le procès commençait le lendemain, et j'avais besoin de rentrer pour le préparer. Mais je n'en avais pas envie. Je reculai mon départ d'une heure, puis d'une autre, jusqu'à ce que la pluie tombée à Londres en matinée fasse son chemin jusqu'à la maison familiale.

Nous nous installâmes dans la salle à manger. Tous burent à ma santé. On alluma la télé. Nous restâmes devant un film, sans vraiment parler.

Mam et Pap sirotaient leurs bières tranquillement. Ade et Pat faisaient une compétition pour savoir qui pourrait descendre le plus rapidement quatre canettes d'affilée. Ils devaient tous les deux bosser le lendemain, mais cela ne se reflétait pas dans leur attitude. Ade travaillait dans les chemins de fer, Pat sur un chantier de construction.

J'avais sacrément envie de prendre une bière moi aussi. Ou même dix. J'avais ouvert les vannes la veille. Ça prendrait un certain temps avant qu'elles ne se referment.

21 heures. Il était grand temps pour moi de filer. Les trains seraient moins fréquents, et puis, bientôt, il n'y en aurait plus du tout. Je saluai mes deux frères, mes parents et me dirigeai vers la porte. Ma mère m'accompagna. Je restai un peu sur le pas de la porte, observant la route humide et la pluie colorée par la lumière des lampadaires.

« Je ne crois pas t'avoir déjà dit ça, Mam, mais j'apprécie ce que toi et Pap avez fait pour moi à l'époque – lorsque les choses allaient vraiment mal. »

Elle me regarda droit dans les yeux.

« T'as des problèmes ?

— Je vais bien, Maman. »

Elle savait que je mentais. Elle le savait toujours.

« Viens donc nous voir quand tu le peux, Terry. Ramène ta famille.

— Je le ferai. Dès que ce truc sera terminé. Je te le promets.

— Dis bonjour à Vernon de ma part. Dis-lui que je pense à lui. »

Latchmere, Londres, 1 heure du matin

Voici ce que je pensais désormais :

Sid Kopf avait tout organisé.

Scott Nagle avait voulu l'éviction de Vernon pour je ne sais quelle raison, mais n'avait pas pu utiliser ses vieilles méthodes. En raison des soupçons qui auraient pesé contre lui, mais aussi du profil de James. Les meurtres de certains squatteurs seraient vite oubliés, la faute à pas de chance ou à la drogue, mais pas celui d'un financier puissant gérant les portefeuilles d'un tas de gens. Nagle avait eu besoin d'une toute nouvelle approche.

C'est là que Kopf était entré en jeu.

Ce dernier avait demandé à Swayne de faire des recherches. Andy avait découvert le point faible de VJ : son penchant pour le SM et les escort-girls.

L'histoire du coup monté s'était emboîtée de facto. Faire croire que VJ avait tué une prostituée de luxe par strangulation.

Le dispositif s'était déroulé en plusieurs étapes :

- 1) Trouver son type de femme (Fabia – blonde pulpeuse).
- 2) Lui mettre entre les pattes.
- 3) Le droguer et monter dans sa chambre.
- 4) Tuer Fabia.

Il se réveillerait, la retrouverait morte et serait arrêté pour meurtre. Le procès contre lui serait un cas d'école.

On avait donc :

Mens rea – motif et intention. VJ avait l'intention de frapper et d'étouffer Fabia lorsqu'il l'avait emmenée dans sa chambre d'hôtel. C'est ça qui lui faisait prendre son pied. Il l'avait fait auparavant, à d'autres femmes.

Actus reus – mort par strangulation.

Difficile d'argumenter contre une tendance comportementale précise – et puis il y avait le corps dans le lit. Mais ce n'était pas assez. Qu'est-ce qui différenciait ce coup monté d'un complot ordinaire ?

Rudy Saks. Il était dans le coup, faisait partie de l'équipe. Les meurtriers ne traînent pas sur les lieux du crime. Ils disparaissent toujours. VJ avait été enfermé pour meurtre. Mission accomplie, sans doute ? Mais pourquoi donner à la police une déclaration de témoin deux jours après son arrestation ? Parce que leur boulot n'était pas tout à fait terminé.

La déclaration de Saks se révélerait cruciale pour le procès contre VJ, constituant la preuve éclatante qu'il s'était trouvé dans la chambre avec la victime peu de temps avant sa mort. Elle assurerait une condamnation.

Par conséquent, le but n'était pas simplement de faire arrêter VJ pour le meurtre d'une femme, mais aussi qu'il soit condamné pour cela. Seul un gars du grade de Kopf avait pu concevoir un tel projet : un procès avec un verdict de culpabilité comme objectif.

Et Swayne ? Pourquoi avait-il quitté les rangs en me balançant des indices au compte-gouttes – Silver Service, Oliver Wingrove, les Fantômes blancs ? Pourquoi n'avait-il pas été clair avec moi ?

Par peur de Kopf ? Était-il aussi impliqué ? Craignait-il qu'on s'en prenne à Steff ?

Il n'était plus de ce monde. Ni Fabia. C'était ma faute. J'avais conduit les tueurs sur leurs traces. Pas directement ma faute, je sais, mais c'est moi qu'il fallait blâmer.

Quelles options se présentaient à moi ? Aller voir la police ? Avec quoi ? Tentative d'enlèvement ? Oui, sauf que je n'avais rien d'autre à leur donner, à part un complot sans fondement. J'avais perdu le dessin trouvé dans le casier de Swayne lors de la cavalcade sur le Strand.

Il ne me restait plus que Janet. À quel point était-elle impliquée et informée ? Associée principale, c'était une des rares personnes que Kopf écoutait attentivement. Même si, au bout du compte, c'est lui qui contrôlait tout de A à Z. Ahmad Sihl avait contacté Janet de façon inattendue, pas vraiment pour représenter VJ, mais pour lui conseiller un avocat. Elle s'était battue comme une tigresse pour décrocher cette affaire car cela représentait un procès de haut vol, susceptible de valoriser KRP en droit pénal. Elle avait véritablement été agacée

par la nomination de Christine et *surtout* celle de Swayne. Elle n'était donc pas au courant.

Je décidai de l'appeler. J'espérais ne pas tomber sur son répondeur.

« Janet, c'est Terry.

— Terry, il est 1 heure du mat, merde, » grogna-t-elle, entre deux bâillements.

— Il faut qu'on se parle. C'est urgent. Maintenant. »

Regina vs Vernon James

Procès no T20119709

Cour 1, cour pénale centrale (Old Bailey)

Jour 1

Réunion générale dans le cabinet de Christine à 7 heures du matin. Elle avait l'air mal en point : hagarde, la peau quasiment translucide. Allait-elle remettre le dossier à Redpath ? Non. Les premiers mots de Christine furent des ordres :

« Nous devons nous retrouver ici tous les jours à la même heure. Nous passerons en revue l'agenda de la journée, puis nous prendrons un taxi jusqu'à la cour. Il est impératif que l'on nous voie arriver et partir ensemble – comme un seul homme, une équipe, un bloc uni. OK ? »

Nous hochâmes tous la tête. J'eus envie de faire un salut militaire.

« Terry, savez-vous comment la cour fonctionne ?

— Non.

— La presse sera là en force aujourd'hui. La télé en particulier. Le premier jour, ils filment toujours les avocats principaux. Ensuite, ils passent en boucle le même extrait à chaque news ayant trait au procès, jusqu'à ce que tout soit terminé. Votre arrivée doit être impeccable.

» Marchez normalement, ni trop vite ni trop lentement. La tête haute, le dos bien droit. Ne regardez pas les caméras, et ne souriez *pas*. C'est *très* important. Nous allons débattre de l'avenir d'un homme et ça va peut-être aboutir à un emprisonnement à vie. Arborez un air sérieux, mais pas sévère. Ayez l'air humain, pas charitable.

» Habituellement, je me montre lorsqu'il y a des caméras, mais aujourd'hui je ne me sens pas dans mon assiette. De ce fait, je voudrais que vous m'aidiez. Je

serai à vos côtés. J'avancerai plus lentement que d'habitude, jouant de ma fragilité. Je m'appuierai sur votre bras. Nous ferons comme si nous étions en grande discussion. Je parle, vous écoutez et vous acquiescez. OK Terry ?

— OK. »

Redpath se racla la gorge.

« Et moi dans tout ça ? demanda-t-il.

— Vous fermez la marche. Restez trois ou quatre pas derrière nous. »

Le taxi nous déposa au coin de Newgate Street. J'aidai Christine à sortir et nous avançâmes, bras dessus, bras dessous jusqu'à Old Bailey.

La presse avait établi un petit campement sur le trottoir opposé de l'entrée du Bloc Sud. Une troupe de photographes et de caméramans pointaient déjà leurs objectifs sur nous.

Il faisait chaud, mais nuageux. Une brise légère soufflait, il allait pleuvoir.

Christine marchait ultra lentement, mais parlait non-stop. Elle m'expliquait comment elle avait écrit deux discours d'ouverture. L'un sec et l'autre dramatique. Elle saurait lequel utiliser une fois Carnavale lancé. Elle avait rodé sa stratégie. *Nous allons gagner.*

Puis elle me révéla les sensations de stress éprouvées les premiers jours d'audience, comment elle les ressentait à peu près toutes, malgré l'expérience de plus d'une centaine de procès. Selon elle, les bons avocats devaient se comporter comme des boxeurs ; avec la peur au ventre lorsqu'ils y allaient – la peur de l'échec, la peur du ridicule, mais surtout la peur de laisser tomber leur client. S'ils ne ressentaient pas cette crainte, cela signifiait qu'ils s'en foutaient royalement et qu'ils n'avaient rien à faire là.

Était-ce vraiment le cas ? Je lui posai la question.

« Oh que oui. Les meilleurs avocats sont des boules de nervosité, spécialement la nuit qui précède chaque procès. Il y a ceux qui deviennent des zombies (les insomniaques) et ceux qui n'arrivent pas à retenir leurs tripes (les vomisseurs). Prenez Carnavale, par exemple. C'est un mort-vivant par excellence ! »

Je ne lui fis pas part de mon anxiété. Lorsque nous passâmes près du troupeau de reporters, je baissai la tête discrètement. La veille, j'avais fait la première page de tous les journaux.

Nous attendîmes dans la grande salle l'ouverture des portes de la cour de justice. Carnavale se trouvait face à nous, accompagné de son avocate subalterne et de son greffier. Ils étaient alignés par ordre de taille. Ils jonglaient entre

conversations téléphoniques et examen de documents qu'ils se passaient entre eux. Le greffier remit à l'avocate junior une fiche. Elle la parcourut et y griffonna quelques mots tout en parlant. Puis Carnavale recueillit le papier en question, l'examina et mit une annotation personnelle avant de le faire passer au greffier par la jeune femme. Le greffier le consulta et le lut à un interlocuteur au téléphone.

Plusieurs journalistes accrédités traînaient autour de nous. Quelques-uns vinrent saluer Christine. Aucun d'entre eux ne posa de questions à propos du procès ou au sujet de VJ. Ils prenaient juste des nouvelles d'elle. Je perçus l'étendue et la profondeur de leurs relations. Christine avait dû les utiliser à maintes reprises, et vice versa.

Je jouai les touristes et pris mes marques.

La grande salle méritait bien son nom. Nous étions en plein cœur d'Old Bailey, sous la statue en or de la Justice. Chaque centimètre y était décoré ou fortement illuminé par un éclairage jaune. Le sol et les murs, en marbre noir et blanc, s'accordaient avec le plafond orné de frises sur chaque butée. Plusieurs fresques en demi-lune formaient des éventails au-dessus des entrées des salles, représentant les quatre piliers de ce bâtiment – Dieu, la Loi, la Constitution et Londres. La peinture de la cour n° 1 dévoilait la Justice sur les marches de la cathédrale St Paul, avec à sa gauche Alfred le Grand – le roi législateur – et, à sa droite, Moïse recevant les Dix Commandements. Le sous-texte : « Si nous ne vous attrapons pas, Dieu le fera. »

« Le voilà qui arrive... », me chuchota Christine.

Carnavale s'avança vers Christine, ses talons claquaient sur le parquet.

« Comment vas-tu ? fit-il, grimaçant un sourire.

— Bien. Et toi ?

— Tu sais..., répondit-il en haussant les épaules.

— On y va franchement dès le départ ?

— Pourquoi en serait-il autrement ?

— Tu ne contesteras rien du tout ? »

Elle secoua la tête. Christine m'avait expliqué que ça se passait souvent comme ça. Des accords s'établissaient fréquemment entre la défense et l'accusation – une sorte de troc où les deux parties convenaient de se débarrasser des preuves et des témoins non essentiels – afin d'accélérer les choses. Contrairement aux États-Unis, un accord tacite consistait à ne pas soumettre de nouvelles preuves au beau milieu de la procédure. Les avocats de chaque partie étaient souvent de bons amis. Ils avaient donc tendance à ne pas se griller les uns les autres. De plus, même s'ils ne se connaissaient pas bien, le milieu représentait

un microcosme où les faveurs s'accumulaient autant que les rancunes. Cette affaire se trouvant être le dernier procès de Christine, son intention de respecter les subtilités de la procédure ne figurait – officieusement – pas au programme.

Carnavale changea de sujet, demandant à Christine des nouvelles de sa famille. Puis ils continuèrent à bavarder, parlant des enfants, des petits-enfants, des maisons...

Je me mis à l'écart.

Nous étions arrivés ici depuis les cellules du sous-sol. Toute l'équipe avait vu VJ. Calme et tout sourire, mais surtout empreint d'une confiance sereine, il semblait penser que son calvaire arrivait à sa fin et qu'il finirait par rentrer chez lui en homme libre.

Christine lui avait indiqué ce qui se passerait aujourd'hui. Sélection des jurés et déclarations d'ouverture. Mise en place des pièces sur l'échiquier. Les réjouissances, selon elle, seraient pour demain. Carnavale fit ses adieux à Christine, un bref bonjour à Redpath et retourna voir son équipe.

« C'est un homme préoccupé, me dit-elle.

— Pour moi, il a l'air assez confiant, fis-je.

— Les avocats font les meilleurs imposteurs. *Donc*, de bons acteurs. Franco mériterait un oscar pour l'ensemble de son œuvre. »

« Levez-vous ! »

Le juge Blumenfeld fit son entrée dans un bruissement de toges et de perruques. Nous nous rassîmes après qu'il eut pris place dans sa chaire. La femme avec la permanente bouclée ringarde lui servait toujours de greffière.

« Avant de commencer, quelqu'un a-t-il quelque chose à dire ? » s'enquit le juge en fixant Carnavale, puis Christine. Les deux secouèrent la tête.

« Faites entrer l'accusé », ordonna-t-il à la greffière, qui décrocha le téléphone et parla à voix basse pendant une bonne minute.

La façon dont nos sièges étaient agencés différait légèrement de celle du PCMH. Les avocats de la défense et de l'accusation se trouvaient habituellement assis aux deux premiers rangs, avec leurs greffiers derrière eux. Cependant, Christine m'avait placé à son niveau, juste à côté d'elle. Encore plus de pièces disposées sur l'échiquier.

Un agent de sécurité amena VJ. Un chorus de murmures et de chuchotements émana de la galerie bondée. Lorsqu'il fut installé dans le box protégé par des vitres pare-balles, Christine l'observa en plissant les yeux. Il demeurait impassible.

« Nous allons procéder à la sélection du jury », indiqua le juge à la greffière.

Elle passa un autre coup de fil en sourdine.

Quelques instants plus tard, une quinzaine de personnes entrèrent dans la salle d'audience. Ils avaient entre vingt et cinquante ans, hommes et femmes, tous munis d'une unique feuille de papier. La greffière s'adressa à eux.

« Le tribunal demande que douze d'entre vous siègent comme jurés. Je vais appeler les numéros que vous avez reçus. Si vous entendez le vôtre, je vous prie de vous avancer d'un pas et de me faire savoir si vous êtes disponible pour ce procès. Si vous ne l'êtes pas, vous devrez expliquer vos raisons et fournir des justificatifs au juge. Avez-vous compris ? »

Elle scruta leurs visages.

« Je vais procéder à l'appel du premier numéro, dit-elle, faisant glisser un doigt sur la liste qu'elle tenait en main. 15. »

Une jeune Asiatique avec les cheveux raides s'avança. La greffière permanente lui fit signe de prendre un siège sur le banc du jury nous faisant face.

« C'est là que vous allez me montrer ce dont vous êtes capable, me murmura Christine à l'oreille. Je veux que vous étudiez le jury. La première chose à savoir, c'est que ces gens n'ont pas envie d'être ici. On leur a ordonné de se présenter au tribunal. La plupart viennent à contrecœur, en espérant que tout se terminera le plus vite possible. Ils constituent à la fois la meilleure et la pire espèce de jurés. Ils écoutent à peine. Donc, lorsqu'il s'agit de prendre une décision, ils se mettent toujours du côté de la majorité, juste pour pouvoir sortir du tribunal le plus rapidement possible. »

La greffière annonça le numéro 7. Un homme de petite taille portant un blazer bleu et des lunettes argentées s'approcha d'un pas lourd, caractéristique des personnes ayant de l'embonpoint. Après quelques marmonnements, il rejoignit la femme asiatique sur le banc. Il s'assit en souriant. Puis il leva les yeux sur VJ, le toisant un peu trop intensément à mon goût. Il n'aimait pas ce qu'il voyait. Si nous avions été en Amérique, Christine aurait pu le révoquer pour impartialité. Malheureusement, au Royaume-Uni, nous n'avons pas le luxe de pratiquer le délit de faciès. On devait se contenter de ce que l'on nous avait donné.

« Les jurés sont des dictateurs, continua Christine. Le verdict va être décidé par trois ou quatre personnes, au maximum. Ceux qui suivent le procès attentivement déterminent comment les huit autres votent. Vous allez être mes yeux à ce propos. Je veux que vous identifiez les acteurs principaux et que vous observiez leurs réactions. Je dois en influencer au minimum deux d'entre eux.

— Que dois-je rechercher chez eux ?

— Repérez bien ceux qui prennent des notes. Ce sont les plus enthousiastes.

Observez quelles sont leurs réactions lors de mes interventions et celles de Franco. S'ils sourient quand je m'exprime et qu'ils le fusillent du regard quand c'est son tour, ce genre de truc.

» Le juré le plus important, c'est le président du jury. Les onze autres le choisissent dès qu'ils ont prêté serment. C'est pratiquement toujours une décision par défaut. La personne qui se porte volontaire pour être président le devient de facto. Il fait figure d'autorité, c'est le causeur. Les jurés les plus faibles pensent toujours comme lui. De ce fait, il rapporte d'autres votes...

» Une dernière chose. Ne les laissez pas voir que vous les observez – surtout lorsque vous m'aidez à m'asseoir ou à me relever. Ils sauront que nous jouons la comédie et nous perdrons alors leur confiance.

— Avez-vous appris ces trucs à votre cher élève ?

— Bien sûr, sourit-elle. Que pensez-vous que son greffier fabrique en ce moment ? »

Je résistai à la tentation de me tourner pour les observer.

La séance dura toute la matinée. Plusieurs personnes « sélectionnées » voulurent être excusées et durent aller devant Blumenfeld pour plaider leur cause. D'emblée le juge leur rendit la tâche ardue. Notamment en décochant des regards furieux du haut de sa chaire. Il demanda à chacun de prendre la parole à voix haute afin que tout le monde puisse entendre, de sorte que les fuyards potentiels réfléchissent à deux fois avant d'essayer d'échapper à leur devoir.

La première personne – une rousse dans une jupe à rayures – avait une excuse valable. Elle devait se marier la semaine suivante et tout avait déjà été organisé et réservé avant même qu'elle ait reçu sa convocation. Elle étala quelques documents devant Blumenfeld.

Il les examina attentivement, comme si toute cette paperasse constituait un monceau de preuves incriminantes. Puis, d'un ton ronronnant, il lui fit savoir qu'elle pouvait disposer, en lui adressant au passage ses félicitations.

Il ne fut pas aussi aimable avec ceux qui suivirent. Par exemple, le romancier qui devait terminer son livre. Blumenfeld lui demanda ce qu'il écrivait.

« Roman policier », reprit-il.

La lèvre supérieure du juge se retourna de façon sardonique. Il y eut des fous rires dans toute l'assemblée.

« Vous devriez considérer cette tâche comme une occasion idéale pour la recherche d'informations », tonna Blumenfeld en le renvoyant sur le banc. L'écrivain semblait furieux. Nous avions là notre premier juré potentiellement problématique.

Vers midi et demi, le jury était établi. Dix hommes, deux femmes. Ils

choisirent le gros monsieur en blazer comme président du jury. Le pire des choix.

« Pause-déjeuner à présent. Nous reprendrons à 14 heures pour les déclarations d'ouverture », ordonna Blumenfeld.

Janet nous rejoignit à la cantine, casque de moto à la main, dossier sous le bras. Elle ne me regarda pas vraiment, et me dit encore moins bonjour. Elle alla s'asseoir plusieurs tables derrière moi et fut rejointe par Christine. Je ne pouvais pas entendre ce qu'elles disaient, mais je savais de quoi elles parlaient.

Janet et moi avions discuté jusqu'au lever du soleil, sur sa terrasse en grande partie, parce qu'elle avait enchaîné clope sur clope, achevant un paquet entier de Silk Cut.

Notre discussion n'avait pas bien démarré. Par ma faute. Je n'avais rien préparé et lui avais débballé d'emblée ma théorie sur Kopf. Elle l'avait accueillie avec incrédulité et indignation, mais aussi avec fureur, criant rageusement, frappant plusieurs fois sur le comptoir de sa cuisine en me traitant de tous les noms, de crétin à aliéné – dans un accent cockney à couper au couteau. Elle en avait profité pour exposer des pans de la carrière de Kopf, comme pour souligner son honnêteté et son intégrité, rejetant en bloc tout ce que je lui avais dit. Puis elle m'avait ordonné de quitter les lieux, mais aussi KRP.

J'étais sur le point de me diriger vers la porte quand son mari avait fait son apparition. L'agitation et la fumée de cigarette l'avaient réveillé. Il était descendu, curieux de voir ce qui se passait.

C'est à ce moment-là que j'avais dit à Janet comment j'avais passé mon samedi – sans lui parler de ma consommation d'alcool.

Cela avait retenu son attention.

Elle avait sorti son exemplaire du *Sunday Times* du bac à recyclage et m'avait reconnu sur la photo.

Quand elle avait appris que le colocataire de Rudy Saks s'avérait être le tireur, elle avait demandé à son mari d'aller lui chercher la bouteille de Jack Daniel's.

Mais c'est lorsque j'avais déroulé mon propre passé – VJ, Stevenage, Rodney, Melissa, Cambridge, Swayne, le Lister – que Janet avait commencé à m'écouter attentivement, son verre de whisky à la main. Elle m'avait demandé de recommencer à débballer ma théorie depuis le début. Et cette fois, elle avait pris des notes.

« Ça change tout », fit-elle, lorsque j'en eus terminé.

Carnavale s'établit à son pupitre et lorgna brièvement vers le juge. Ensuite, très lentement, il scruta les visages des jurés avant de commencer à s'exprimer d'un ton posé, calant sa voix au volume adéquat, pour qu'elle se diffuse dans

toute la cour de justice.

« Le matin du jeudi 17 mars de cette année, le corps d'une jeune femme a été retrouvé dans la chambre à coucher de la suite d'un hôtel. Elle s'appelait Evelyn Bates. Elle avait vingt-sept ans. Elle était réceptionniste dans un salon de coiffure. Elle était très aimée par sa famille, et elle manque aussi terriblement à tous ses amis, qui l'appelaient "Evey".

» Evelyn a été étranglée à mort. Elle a lutté pour respirer aussi fort qu'elle a combattu son assassin, Vernon James. Mais il était beaucoup plus grand et beaucoup plus costaud qu'elle. Il a comprimé sa trachée de ses mains nues. Les derniers moments de sa vie ont dû être absolument atroces. »

Il fit une pause. Bon début, pensai-je. Il avait expliqué au jury qu'il s'agissait d'abord, et avant tout, d'une question de justice pour la victime. Et qu'elle aurait pu être une amie, leur fille, leur sœur. Bref, l'un ou l'une d'entre eux.

Il avait aussi tiré sa première salve évoquant la lutte des classes, en rappelant le statut social d'Evelyn. Et – surtout – il avait commencé par la plus grosse preuve contre VJ : le corps dans le lit.

« Plus tard dans la même journée, la police a arrêté et inculpé la personne ici présente sur le banc des accusés devant vous. »

De nouveau, une pause. Tous les jurés dévisagèrent VJ. Certains le regardaient fixement, d'autre lui jetèrent simplement un coup d'œil furtif. J'observai leurs visages pour discerner leurs réactions. Rien. C'était le matin, il était bien trop *tôt*...

« Les raisons pour lesquelles il a été arrêté sont simples, continua Carnavale. L'accusé était l'unique personne présente dans la chambre à l'heure exacte du meurtre d'Evelyn. Et plusieurs témoins oculaires l'ont vu en compagnie de la jeune femme dans les heures qui ont précédé son assassinat. »

Carnavale avait méthodiquement balancé les preuves contre VJ, dans un ordre bien défini. Le rapport d'autopsie établissant le moment exact de la mort, la criminalistique, les témoins oculaires, les interrogatoires de police, la note qu'Evelyn avait laissée à Penny Halliwell. Il avait décrit le cas de façon chronologique, ce qui d'après lui s'était passé cette nuit-là au Blenheim-Strand. La plupart des jurés noircirent leurs calepins.

Il fallait l'admettre, Franco Carnavale savait raconter une histoire en retenant l'attention de son auditoire. Il variait le tempo régulièrement, se concentrant sur un bloc du jury sans établir aucun contact visuel avec quelqu'un en particulier. Et il faisait tout pour ne pas regarder ou même nommer VJ. Il l'appelait très souvent « l'inculpé », « l'homme sur le banc des accusés », « l'homme que la police a arrêté ».

« Membres du jury, je ne peux qu'imaginer ce que vous pensez en ce moment même, car j'ai pensé la même chose. Comment quelqu'un d'assez intelligent pour être multimillionnaire avant l'âge de quarante ans aurait-il l'idée stupide de quitter une chambre d'hôtel où il vient juste d'assassiner une personne, sans même faire un effort pour cacher le corps ? L'homme que vous voyez là a simplement laissé Evelyn Bates à l'endroit où il l'a tuée. Nue, sur le lit. Sans prendre le soin de la couvrir d'un simple drap. Non. Il a tout bonnement quitté sa chambre le lendemain matin pour se rendre à son bureau.

» Néanmoins, au cours de ce procès, vous allez en apprendre assez sur le caractère de l'accusé pour comprendre, pas forcément *pourquoi* il a fait cela, mais *comment* il a pu le faire. Vous verrez que l'accusé n'est pas un homme ordinaire. Nous avons ici un self-made-man très riche, pouvant acheter pratiquement tout ce qu'il veut. Peut-être, même, dans son esprit, qui il veut... Quelqu'un ayant créé une bulle qui lui laisse à penser qu'il se trouve au-dessus des lois. Pour l'accusé, les règles qui s'appliquent aux autres – qui s'appliquent à vous et à moi, qui s'appliquaient à Evelyn Bates – ne s'appliquent tout simplement pas à lui.

» Vous allez également comprendre son état d'esprit. Vous allez entendre qu'il a déjà fait ce genre de choses à d'autres femmes auparavant. Qu'il s'est montré extrêmement violent envers elles, les obligeant à s'adonner à des pratiques sadomasochistes *extrêmes*, uniquement pour sa propre satisfaction sexuelle. Les conséquences n'ont pas été mortelles à l'époque, mais si cela avait été signalé à la police, il aurait été tenu publiquement responsable devant une cour de justice. S'il n'y a pas eu de plainte contre lui à l'époque, c'est pour une seule et unique raison. L'argent. Il a payé ses victimes, a acheté leur silence, mais aussi le droit de continuer à accomplir ses actes dépravés. Et, par extension, dans son esprit, il s'est acheté le droit de tuer Evelyn Bates. »

Carnavale se rassit.

Un silence total régnait dans la salle. Comme si l'air y avait disparu. Les deux femmes du jury examinèrent ostensiblement le banc des accusés. Ça s'annonçait mal.

« Madame Devereaux. Voulez-vous prendre la parole à présent ou souhaitez-vous que nous fassions une pause ? » demanda le juge Blumenfeld.

Christine posa une main sur sa canne. Je pris son bras pour l'aider à se lever. Elle laissa l'effort et la douleur marquer son visage. Du côté des jurés, aucune réaction palpable. J'espérais que nous obtiendrions une suspension d'audience, afin de pouvoir créer de la distance avec les paroles venant d'être prononcées. Laisser les gens oublier un peu.

« Monsieur le juge, j'aimerais poursuivre. Je ne prendrai pas autant de temps

que mon savant collègue. »

Elle fixa le jury.

« Je n'aime pas Vernon James », commença-t-elle.

Quoi ?

« Je ne l'aime pas, même pas un tout petit peu. Je ne pense pas qu'on puisse le considérer comme un “bon gars”, ou même “une bonne personne”. Au cours de ce procès, je suis sûre que vous serez du même avis. Il s'est montré brutal envers les femmes. C'est un sadique sexuel, coupable d'adultère à de nombreuses reprises, un habitué des prostituées. Il a trahi sa famille. Il a aussi porté l'opprobre sur l'institution l'ayant nommé personnalité éthique de l'année la nuit précédant son arrestation pour meurtre. En bref, Vernon James constitue une honte absolue pour la race humaine. Pourtant, il n'est pas question ici de le juger pour ses défaillances, voire pour sa richesse... Mais pour meurtre. Le meurtre d'Evelyn Bates. »

Pause. Jusqu'ici, c'était épouvantable.

« Mesdames et messieurs du jury, je vous demande une seule et unique chose. Veuillez s'il vous plaît examiner les éléments de preuve contre M. James de manière très attentive et vous demander si cela tient la route, si cela prouve vraiment qu'il a tué Evelyn Bates. Je ne le crois pas un seul instant. Merci. »

Lorsqu'on le vit en cellule, une demi-heure après que le juge nous eut tous congédiés pour une journée, Vernon était fou de rage.

« Mais *putain, merde*, c'était quoi ce cirque ? » hurla-t-il à Christine. Je ne pouvais pas lui reprocher sa colère. Quant à Janet, elle avait quitté la salle d'audience, avec son cellulaire à l'oreille. Redpath semblait du même avis que moi.

« Non mais, vous avez maté la tronche des jurés ? » cria-t-il.

Elle n'avait rien vu. Moi si. Le jury avait été plongé dans la confusion la plus totale. Dans leurs têtes : *Où se trouve donc la défense ?*

« Vous n'avez même pas dit que je n'avais pas commis ce meurtre, continua VJ.

— Parce que c'est ce qu'ils attendent, rétorqua Christine.

— Sans blague ! *Moi* aussi c'est ce que j'attends ! »

Idem pour moi.

« Avez-vous suivi le discours d'introduction de l'accusation ?

— Ouais...

— J'avais écrit deux différentes intros – une “sèche” et l'autre “dramatique”.

Si Carnavale avait fait son mélodrame, comme tous les avocats le font dans les films américains, ma réponse aurait été “sèche”. J'aurais exposé les faits, petit à

petit, en expliquant comment j'allais désosser le tout.

» Il ne faut jamais ennuyer un jury. Mais toujours leur donner quelque chose dont ils peuvent parler entre eux, quelque chose qui leur permette de se souvenir de vous. Carnavale a mis une bonne heure pour dire qu'il pense que vous êtes coupable. J'ai été brève. Je leur ai servi du drame. Et je lui ai volé la vedette.

— Comment ça ?

— En disant au jury les pires choses qu'ils vont entendre à votre propos – que vous pratiquez le sexe de manière crue avec des prostituées, par exemple. Ça ne les surprendra pas plus que cela lorsqu'ils en entendront à nouveau parler. Et je me suis aussi rapprochée d'eux, en prenant mes distances en tant que personne, mais pas en tant que client. »

Elle était la seule à voir les choses de cette façon. Certes, elle avait usé de tactiques plutôt expertes, théoriquement parlant, mais elle n'avait pas vraiment fait mouche. Les jurés avaient juste entendu l'avocate principale de la défense proclamer qu'elle n'aimait pas son client. Qu'elle le trouvait odieux. Et ils ne l'avaient pas entendue plaider son innocence. Juste indiquer que les preuves contre lui étaient déficientes. Et pour les jurés, ça sonnait comme une défense du type : il l'a fait, mais l'accusation ne peut pas le prouver.

« J'espère que vous savez ce que vous faites », fit VJ.

Je descendis la rue vers Ludgate Hill pour héler un taxi. La pluie fit son retour. Pas intensément ; juste quelques gouttelettes.

Puis Sid Kopf jaillit du coin de la rue, accompagné d'une femme beaucoup plus jeune que lui, dans un tailleur gris foncé. Elle portait des lunettes de soleil et un foulard.

Je ne l'avais pas reconnue, jusqu'à ce qu'ils se rapprochent de moi.

Melissa.

Elle n'avait finalement pas quitté le pays, mais était venue soutenir son mari. Je les ignorai et jetai un coup d'œil sur la circulation. Taxi libre en vue. Je déployai immédiatement la main en l'air. Une voiture s'arrêta net devant moi.

« Ça ne vous dérange pas si nous prenons celui-ci ? dit Kopf en arrivant à ma hauteur.

— Je vous en prie. »

Il demanda au chauffeur de les conduire à Kensington Roof Gardens et ouvrit la porte à Melissa.

« Oh, désolé – vous êtes-vous déjà rencontrés ? » me lança-t-il.

J'examinai Melissa, discernant mon reflet en double dans ses verres opaques, prisonnier comme deux sauterelles dans du pétrole brut.

« Je ne crois pas non, marmonna-t-elle en tendant mollement sa main. Je suis Melissa *James*. La femme de Vernon.

— Terry Flynt, fis-je en lui serrant la main, qui paraissait aussi froide et lisse qu'un galet échappé d'un lac gelé.

— Terry est le greffier, lui indiqua Kopf.

— Vous n'êtes donc pas auxiliaire judiciaire ? » reprit-elle.

Sympa...

Elle monta nonchalamment dans le véhicule. Kopf lui emboîta le pas. Mais il s'arrêta à mi-chemin, fit un mouvement des yeux vers le taxi, puis vers moi, et m'adressa un gros clin d'œil.

« Miriam Zengeni ?

— Oui ? » Une voix de femme retentit à l'interphone d'Archer House.

« Je suis un ami d'Andy Swayne.

— Andy ? Vous voulez dire *Andrew* ?

— J'aimerais vous parler à propos de lui et de Michael. »

Il y eut une longue pause.

« Numéro 75, troisième étage », dit-elle en sonnante pour m'ouvrir la grille.

Elle fit infuser du thé au gingembre et l'apporta dans le salon avec des tasses sur un plateau. Nous nous installâmes aux deux extrémités d'un canapé en cuir brun clair.

La conversation commença doucement ; sur cet été pourri, bien trop pluvieux ; puis nous en vîmes aux changements que le logement avait subis durant les cinquante dernières années, passant de ceux construits pour la classe ouvrière et appartenant à l'État aux résidences privées réservées aux plus fortunés. Elle me déclara que la joie avait quitté le quartier. La pauvreté avait lié les gens. La richesse les avait divisés. Autrefois, une école se trouvait à proximité, sa fille y était allée. Tout avait été transformé en appartements de luxe. Le bruit des enfants qui jouaient lui manquait.

Je parcourus la pièce du regard, aperçus la porcelaine grise en forme de mains en prière et le chapelet de perles rouges sur la cheminée, une variété de boules à neige provenant du monde entier, et les photos – tellement de photos.

Dans un cadre, je remarquai la même que celle que Swayne avait épinglée à son tableau en liège, mais en plus grande et en plus claire. Miriam y était enceinte et c'était le tout début de sa grossesse.

« Je pensais qu'Andrew avait arrêté cette folie avec la boisson depuis bien longtemps. Surtout après... » Elle se rattrapa. « Vous le connaissiez bien ?

— Seulement depuis quelques mois. Il m'a dit qu'il avait fait de la prison, si

c'est ce dont vous voulez parler.

— Il devait vous faire confiance. Il ne se faisait pas facilement d'amis. Enfin, pas du tout. »

Surprenant comment sa voix de baryton résonnait puissamment et très clairement pour quelqu'un de son âge. Et son élocution, claire, soignée, sonnait comme ce que l'on appelait autrefois l'anglais de la BBC. Elle avait banni de son parler chaque détail, chaque accent de la Mère Afrique.

« Nous n'étions pas vraiment amis en fait, plus des collègues de travail.

— *Travail* ? Je pensais qu'Andy avait pris sa retraite.

— Il me donnait un petit coup de main sur une affaire.

— Une affaire ? Vous voulez dire une enquête ?

— Oui », répondis-je en buvant une gorgée de mon thé. Je le trouvais doux et épicé, étonnamment bon, moi qui n'étais pas du tout friand de ce genre d'infusions.

« Il ne m'a pas dit un seul mot à ce propos.

— Est-ce que vous le voyiez souvent ?

— Je l'ai vu pas mal de fois cette année. Il venait une fois par semaine, souvent le mardi ou le mercredi. On déjeunait ensemble. Quelquefois, il nous arrivait de faire une balade lorsque la météo le permettait, fit-elle en tournant la tête pour regarder par la fenêtre. Avant cela, on se voyait de façon irrégulière.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il est venu deux fois la semaine dernière, lundi et mardi. Il a emprunté la photo que vous pouvez apercevoir ici, fit-elle en pointant du doigt la photo de leur trio sur la cheminée. Il l'a rapportée mardi. »

La veille de sa mort.

Elle but un peu de son thé.

« Êtes-vous également détective privé ?

— Je travaille pour le compte d'un cabinet d'avocats – Kopf-Randall-Purdom.

— Vous travaillez pour *Sid Kopf* ?

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr. Ma fille – Bridget – travaille pour lui. »

Alors là, ça devenait embarrassant.

« Dans quelle division ? demandai-je.

— Division commerciale. Elle est associée. Elle a bien réussi », souritelle, fièrement.

Ce fut à mon tour de jeter un œil par la fenêtre, pour apercevoir les péniches amarrées se balançant sur la Tamise gris rouille, puis Chelsea Harbour et le toit

en forme de pagode en laiton du Belvedere.

« La raison pour laquelle je suis venu vous voir c'est que... Andy – Andrew – est mort de façon soudaine, juste au moment où je commençais à le connaître. J'étais curieux à propos de son passé. Il m'a un peu parlé de vous et de Michael.

— Qu'a-t-il dit ?

— Que lui et Michael étaient de bons amis. »

Elle plissa le nez et secoua la tête. « Ils ne se sont rencontrés que deux fois...

— Oh... » J'étais un peu retourné par sa réponse, mais pas vraiment surpris. Typique de ce bon vieux Swayne ; encore à se foutre de ma gueule du fond de sa tombe.

« Se sont-ils rencontrés au Zimb... en Rhodésie ?

— Oui. Que savez-vous au sujet de Michael ?

— Que c'était le fils de Thomas Nagle.

— Le père de Michael l'a ramené en Angleterre lorsqu'il avait quatre ans. En Afrique du Sud, du temps de l'apartheid, les métis étaient rejetés par les deux camps. Il a donc fait jouer ses relations afin d'obtenir un passeport britannique pour Michael et l'a envoyé vivre avec un couple qui avait déjà un jeune fils à peu près du même âge. Thomas a envoyé de l'argent pour son éducation et sa scolarité. Michael est allé en pension.

» Mis à part ça, son père n'a joué aucun rôle dans sa vie. Ils n'avaient aucun contact, et il n'a jamais reconnu Michael comme l'un des siens. Il n'a fait que signer des chèques. Ce qui, je suppose, est beaucoup plus que ce que la plupart des hommes auraient fait dans de telles circonstances. Michael a vécu en Angleterre jusqu'à ce qu'il obtienne son diplôme. Ensuite, il a coupé les ponts et est retourné en Rhodésie. Il avait de l'ambition. Il était intéressé par tout ce qui touchait aux exploitations agricoles. »

Elle saisit un album sur une étagère, s'assit près de moi et l'ouvrit sur ses genoux. Une première photo montrait le jeune Michael, en short, jambes croisées, se tenant à côté d'un garçon blanc un peu plus âgé. Puis les deux au bord de la mer, en pleine construction d'un château de sable. Le duo dehors devant une petite maison mitoyenne, en tenue de cow-boy, visant la caméra avec leur flingue en plastique. Michael à une remise de prix à l'école, Michael tenant une coupe d'argent...

« J'ai rencontré Michael au marché alors qu'il achetait du fourrage pour animaux. Ce ne fut pas la plus romantique des rencontres. J'étais enseignante. Nous nous sommes mariés, avons emménagé dans une ferme. Je suis tombée enceinte. Et puis, un jour, Andrew s'est pointé avec une lettre venant du père de Michael.

— Était-ce la première fois que vous rencontriez Andrew ? »

Elle hocha la tête. Je lançai un regard furtif sur la photo placée sur l'étagère.

« Ma mère a pris cette photo avec l'appareil que nous lui avions acheté pour son anniversaire. Elle l'essayait. »

Swayne savait aussi que je viendrais ici. Il *voulait* que je parle avec Miriam.

« Que disait la lettre ? »

— Thomas écrivait pour annoncer qu'il était sur le point de mourir d'un cancer et qu'il voulait s'excuser, faire amende honorable. Il voulait rencontrer Michael à Londres aussi vite que possible. Michael ne voulait pas y aller. Il avait grandi en sachant qu'il était le fils illégitime d'un homme blanc, riche et britannique. Depuis tout petit, il éprouvait une grande amertume et beaucoup de haine à ce sujet. Il proclamait que son père n'avait jamais cherché à le connaître. Pourquoi est-ce que les choses seraient différentes à présent, répétait-il. Mais j'ai insisté pour qu'il s'y rende. Il était sur le point de devenir père lui aussi, et je pensais que c'était une bonne chose qu'il fasse la paix avec le sien. Depuis, j'ai bien regretté d'avoir agi de la sorte. »

Elle n'était pas triste lorsqu'elle parlait, mais j'étais peiné pour elle. Miriam Zengeni avait involontairement envoyé son mari à l'abattoir. D'après les autres photos accrochées au mur, je devinais qu'elle ne s'était pas remariée, peut-être n'avait-elle même pas eu une relation digne de ce nom depuis lors. Il n'y avait pas d'autres hommes sur les clichés. Seulement elle, sa fille, et deux jeunes adolescentes à la peau claire, ses petites-filles, sûrement.

« Michael a donc accepté de prendre l'avion pour Londres afin de rencontrer son père.

— Où était Andrew ? »

— Il est parti après nous avoir donné la lettre. Retour en Angleterre. Il a envoyé un télégramme à Michael pour dire qu'il le rencontrerait à l'aéroport d'Heathrow à la descente de l'avion.

» Donc, le 27 novembre 1960, Michael est parti pour l'aéroport de Salisbury dans sa Land Rover. Il n'y est jamais arrivé. Ils ont retrouvé sa dépouille un mois plus tard, les mains attachées derrière le dos. Il a été tué par balle. Nous ne saurons jamais ce qui est vraiment arrivé. Peut-être que des Blancs l'ont tué par jalousie, car les affaires marchaient bien pour lui à la ferme. Ou peut-être étaient-ce des Noirs, car ils le voyaient comme un traître. Ou bien était-ce juste une simple agression...

» Scott Nagle – le demi-frère de Michael – a débarqué en Rhodésie une semaine après sa disparition. Il a incité la police à faire des recherches. S'il n'était pas intervenu, rien ne se serait passé. La police blanche n'était pas intéressée par

les disparitions des personnes de couleur. Plus ils disparaissaient, et mieux c'était... Ils ont retrouvé la voiture deux semaines plus tard, avec le corps à l'arrière, salement décomposé.

» Michael a été identifié par l'officier chargé de l'affaire. Oliver Wingrove. Il a dû utiliser des dossiers dentaires provenant de Londres. Thomas Nagle a insisté pour qu'une enquête de grande envergure soit mise en place. Il était déterminé à ce que les responsables de la mort de son fils soient traduits en justice. Mais il est décédé et ils n'ont jamais retrouvé personne. Scott a fait en sorte que Bridget et moi-même puissions nous rendre à Londres pour l'enquête. C'était il y a quarante-neuf ans. Nous n'avons jamais quitté Londres depuis. »

Je terminai mon thé.

« Connaissez-vous bien Scott Nagle ?

— L'Oncle Scott – bien sûr. Il s'est montré très généreux avec nous. Thomas n'avait rien laissé pour Michael dans son testament, mais Scott a bien pris soin de nous. Il l'a toujours fait. Nous n'avons manqué de rien. »

Le testament de Thomas Nagle... J'en avais vu une ébauche dans le bureau de Kopf. Le père avait partagé sa succession de manière équitable entre ses deux fils. Peut-être que cela n'avait jamais été ratifié, car Michael avait été tué.

« Vous savez, c'est étrange d'entendre qu'Andrew a parlé de Michael avec vous. Il ne l'a jamais fait avec moi. Pas jusqu'à ce qu'il me demande s'il pouvait emprunter cette photo.

— Qu'a-t-il dit à ce moment-là ?

— Il a dit qu'il pensait tout le temps à Michael, qu'il n'avait jamais cessé de penser à lui depuis le jour de son décès. Et que s'il y avait une chose qu'il aurait pu faire pour revenir en arrière et tout changer, ce serait de ne pas apporter cette lettre. »

Jour 2

Le premier témoin à venir à la barre fut le réceptionniste du Blenheim-Strand, un jeune blondinet d'à peine vingt ans. Il indiqua à la cour que VJ avait quitté l'hôtel vers 6 h 30 du matin. Il avait remarqué des égratignures sur son visage et des marques sur ses lèvres et ses mains – « comme s'il s'était battu avec quelqu'un ». Il lui avait demandé si tout allait bien et VJ avait répondu que oui. Puis il avait signé sa facture et était parti.

Carnavale le remercia et se rassit. Ce fut une petite intro, constituant aussi bien un lever de rideau qu'un état des lieux. Christine se leva avec mon aide.

« M. James était-il ivre ce matin-là ?

— Il ne tenait pas très bien debout, sa voix était rauque, et il empestait l'alcool, répliqua le jeune homme.

— Pourquoi ne l'avez-vous donc pas déclaré à la police, lors de votre déposition à l'inspecteur Fordham ?

— Il ne me l'a pas demandé. »

Christine vérifia la déposition du témoin – ou fit semblant – pour que le jury la voie.

« Vous vous êtes entretenu avec l'inspecteur Fordham le 21 mars, quatre jours après la découverte du corps. Exact ?

— Oui.

— Se pourrait-il que vous ayez oublié que M. James était ivre ?

— Non. J'ai plutôt bonne mémoire. L'inspecteur Fordham ne m'a pas demandé s'il était ivre.

— Merci. Je n'ai pas d'autres questions. »

Carnavale se leva tandis que Christine se rasseyait.

« Êtes-vous *sûr* que l'accusé était ivre ? demanda Carnavale.

— Absolument. Nous savons tous à quoi ressemblent les gens bourrés. »

Éclats de rire dans la salle.

« Pourquoi ne pas l'avoir mentionné dans votre déposition ?

— L'inspecteur ne m'a rien demandé à ce propos. On m'a simplement posé des questions sur son apparence physique.

— Mais enfin, vous venez juste de dire à la cour qu'il avait "l'air" d'être ivre, fit Carnavale, un brin exaspéré.

— Il n'avait pas "l'air" ivre. Il *était* ivre », rétorqua le réceptionniste, ce qui déclencha encore plus de fous rires.

Carnavale consulta le témoignage du réceptionniste.

« L'inspecteur Fordham vous a demandé – je cite – "Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange ou d'inhabituel à son sujet ?"

— Et j'ai déclaré que j'avais remarqué qu'il avait des blessures sur le visage et sur les mains.

— Mais vous ne trouviez pas cela étrange ou inhabituel qu'un client soit ivre à 6 h 30 du matin.

— Non. Nous avons beaucoup de footballeurs qui résident à l'hôtel. »

Cette fois, l'audience explosa de rire comme un seul homme.

Carnavale se rassit.

Ce fut ensuite au tour d'une des deux femmes de ménage qui avaient trouvé le corps d'Evelyn Bates. Espagnole, avec les cheveux teints et quelques mèches disparates, un énorme piercing au nez. Depuis l'affaire, elle avait quitté l'hôtel pour un autre boulot.

Elle raconta comment elle et sa collègue étaient allées dans la suite afin de la nettoyer, à 8 heures du matin, dès que leur service avait commencé. Elle décrit le foutoir dans le salon, le minibar déplacé, le verre brisé, l'odeur de l'alcool. Elle se souvenait de la bouteille de champagne dans le seau sur la table basse, et des deux verres. Alors que sa collègue appelait la sécurité de l'hôtel, comme la procédure l'exige, elle était allée vérifier la chambre à coucher.

Pensant au départ qu'Evelyn était endormie, elle avait ensuite remarqué ses yeux ouverts, comprenant rapidement que quelque chose ne tournait pas rond. Elle avait quitté la chambre à coucher et attendu l'arrivée de M. Torena, le responsable de la sécurité.

La greffière de la cour fit passer une photographie de la scène de crime au juré principal. Il s'agissait d'Evelyn, dans l'état où la police l'avait retrouvée – nue sur le lit, la tête légèrement appuyée sur les oreillers.

« Observez bien le jury, me chuchota Christine. Si quelqu'un regarde Vernon après avoir vu la photo, c'est que nous l'avons perdu.

— Pourquoi ça ?

— Certains pensent déjà qu'il a le physique de l'emploi. »

Aucun des jurés n'observa VJ. Seul l'écrivain de roman policier s'attarda sur la photo, remplissant son carnet de notes avec enthousiasme. Il venait probablement de se rendre compte qu'il pouvait utiliser tout cela pour un futur roman. C'était également devenu un juré clé. Le contre-interrogatoire de Christine fut bref.

« Est-ce que vous ou votre collègue avez touché le corps d'une manière ou d'une autre ? »

Elle répondit vigoureusement que non. On les avait formées à appeler immédiatement la sécurité lors d'une urgence.

« Pas d'autres questions. Merci. »

Albert Torena s'installa à la barre des témoins. Il déclara à la cour qu'il avait compris qu'Evelyn était morte dès le premier coup d'œil car il avait été policier dans la *Guardia Civil* en Espagne. Il avait appelé les services de police et avait aussi trouvé le nom du client de la chambre afin d'aider la police dans son enquête.

Christine ne lui posa aucune question. Il eut l'air très déçu lorsqu'on lui annonça qu'on en avait fini avec lui.

Après une courte pause, nous entendîmes le témoignage du légiste ayant pratiqué l'autopsie. Il confirma qu'Evelyn avait bien été assassinée et que la cause du décès était la strangulation manuelle, estimant la mort entre minuit et 3 heures du matin.

Il se montra précis lorsqu'il décrivit la trachée écrasée, les capillaires éclatés et la langue enflée toute distendue. Je suppose que le détachement dont il faisait preuve allait de pair avec sa profession. Il pensait que le tueur était droitier, parce qu'une ecchymose plus importante ressortait sur le côté droit de la gorge de la victime. Comme la plupart d'entre nous, VJ était droitier. Je tendis à Christine à la fois le rapport d'autopsie et celui de la criminelle, qu'elle plaça devant elle sur le lutrin.

« Y avait-il des ecchymoses sur le visage de la victime ?

— Non.

— Donc, avant d'avoir été étranglée, elle n'a été ni giflée ni frappée ?

— Non. Il n'y avait aucune marque de la sorte.

— Et sur le reste de son corps ? Y avait-il des blessures – des contusions, des plaies, des bleus ?

— Rien de récent. Seulement une vieille cicatrice sur son avant-bras gauche, qui semblait provenir d'une petite coupure.

— Y avait-il un quelconque indice prouvant qu'elle ait été attachée ou

menottée de quelque manière que ce soit ?

— Non.

— Une dernière question, fit Christine en faisant glisser son index sur le bas de la page du rapport d'autopsie. Vous avez indiqué avoir décelé des traces de plusieurs produits chimiques sur le cou de la victime. Polychloroprène, aluminium, carbone et autres substances. Où trouve-t-on communément ce genre de produits – si vous le savez, bien sûr ?

— Il s'agit de traces de doigts laissées lors du processus de prise d'empreintes digitales. Ça figure dans le rapport. On trouve du polychloroprène dans la colle. L'aluminium et le carbone sont des produits présents dans la poudre magnétique servant aux relevés dactyloscopiques. La criminalistique a dû saupoudrer le corps afin d'effectuer la prise d'ADN. Il est très difficile d'obtenir une impression sur de la peau – vivante ou morte. Lorsqu'il s'agit d'un mort, le corps se décompose. La peau perd de son élasticité et se contracte, et par conséquent, les empreintes digitales se déforment.

» Les agents de la scientifique diffusent donc sur la zone concernée des vapeurs de cyanoacrylate ainsi que de la colle à séchage rapide. La chaleur dilate la peau et la fait revenir à son état antérieur, et les points de colle fixent tout ce qui se trouve à la surface. Ils attendent de dix à quinze secondes pour que cela sèche, puis ils y appliquent la poudre d'impression standard.

— Merci, docteur. Pas d'autres questions. »

Nous fîmes une pause pour le déjeuner.

Tout le monde se côtoyait dans la cantine d'Old Bailey – l'accusation, la défense, les témoins, les greffiers, les avocats, les policiers, les journalistes ou encore les accusés n'étant pas en audience. Il n'était pas rare de partager le même espace que des délinquants sexuels, des malfrats ou même des tueurs. Les adversaires de salle d'audience cassaient la croûte ensemble et discutaient d'accords envisageables. Les flics et les avocats accordaient à la presse des interviews officieuses. Procureurs et commis indépendants essayaient de se vendre. Le véritable terrain de jeu de la justice se trouvait ici.

Christine, Redpath et moi étions assis à une table près de la fenêtre, avec vue sur la rue principale. Il pleuvait dehors, c'était le cas depuis la veille au soir.

Christine se contenta d'une bouteille d'eau et du contenu d'une petite boîte à pilules rouge vif, dont l'intérieur compartimenté contenait un comprimé de couleur et de forme différente dans chaque case. Je croquai une pêche et bus du café. Redpath ingurgita une pomme de terre en robe des champs, du thon et une portion d'emmental.

« Que pensez-vous de la tactique de l'accusation, jusqu'ici ? me demanda Christine.

— Méthodique. Carnavale mâche le travail du jury. Il les balade à travers le procès, étape par étape : l'accusé quitte l'hôtel avec des blessures au visage ; un cadavre est trouvé dans sa chambre ; on appelle la police ; l'heure et la cause de la mort sont établies. Il a opté pour un récit linéaire et simple. De la scène de crime jusqu'à la salle d'audience.

— Et ça marche selon vous ?

— On dirait bien. Pas de regards désorientés ou de bâillements du côté du jury.

— Pas de jurés compulsifs au niveau des prises de notes ?

— Trois. L'Asiatique et l'écrivain sont les plus actifs, ensuite le juré principal. » Ces deux-là, ainsi que la seule autre femme – qui était d'âge mûr et portait des lunettes épaisses –, constituaient les jurés qui s'étaient le plus démarqués jusqu'ici, et dont je pouvais me remémorer les gestes.

« J'ai des fans parmi eux ?

— Pas pour l'instant. »

Elle rigola. Elle appréciait ma franchise.

« Terry, combien de fois avez-vous lu les dépositions des témoins ?

— Trois, quatre fois.

— Et vous ne devinez pas ce que la suite nous réserve ?

— Non.

— Restez dans les parages. Tout va être révélé sous peu », murmura-t-elle.

La session de l'après-midi commença avec l'inspectrice Reid à la barre des témoins. Tailleur deux pièces bleu foncé, chemise blanche et mocassins noirs – les couleurs des uniformes de police, remarquai-je.

Carnavale évoqua brièvement sa carrière – quatorze ans dans les forces de l'ordre au sein de la police métropolitaine de Londres. Les premières fois, il la nomma en l'appelant par son rang – inspectrice principale. Signification n° 1 : Officier supérieur, beaucoup d'expérience, au sommet de son art. Signification n° 2 : Vous pouvez lui faire confiance.

Il lui facilita la tâche lors de l'interrogatoire. Quel avait été son rôle dans l'enquête ? Elle la dirigeait. Avait-elle été en charge d'autres investigations similaires auparavant ? Oui, plusieurs – malheureusement. Pourquoi « malheureusement » ? Parce qu'il s'agissait tout le temps de meurtres.

Bien joué. Un flic attentionné, avec un vrai cœur qui saigne, comme tout le monde. Cela fonctionna sur quelques jurés, cinq d'entre eux affichèrent un

sourire, dont le juré principal.

« Pouvez-vous, s'il vous plaît, dire à la cour ce qui s'est passé la première fois que vous avez rencontré l'accusé ?

— L'inspecteur Mark Fordham et moi-même nous sommes rendus aux bureaux de Vernon James à One Canada Square, Canary Wharf...

— Lorsque vous dites bureaux, vous parlez du siège social de l'entreprise appartenant à l'accusé ?

— Oui.

— Qui occupe deux étages ?

— Oui. »

Touché. Vernon est très riche et *très* prospère. Ses bureaux se situent dans la deuxième place financière de Londres.

Aucune réaction du côté du jury. Nous *savons* déjà qu'il est riche, merci.

« Lorsqu'on nous a conduits dans le bureau de M. James, nous l'avons trouvé au beau milieu de la pièce. J'ai tout de suite remarqué les éraflures sur le côté droit de son visage ainsi que sa lèvre inférieure gonflée. Nous nous sommes présentés à lui comme des officiers de police en lui donnant nos noms.

» M. James a alors déclaré : "Je sais de quoi il s'agit. C'est au sujet de ce qui s'est passé dans ma chambre d'hôtel, n'est-ce pas ? Je peux tout vous expliquer. Il n'est vraiment pas nécessaire que vous restiez là."

— Il a dit ça, mot pour mot ? fit Carnavale en feignant l'étonnement.

— Oui.

— Vous avez une très bonne mémoire.

— L'inspecteur Fordham a tout noté dans son calepin.

— Veuillez poursuivre s'il vous plaît. »

Ils avaient répété cette scène ensemble. Leurs échanges verbaux manquaient cruellement de spontanéité. Du mauvais théâtre, pensai-je.

« M. James a continué à parler, disant qu'il s'était alcoolisé dans la boîte de nuit de l'hôtel après la cérémonie de récompense et qu'il avait invité un groupe de personnes dans sa suite. Toujours selon lui, les choses s'étaient mal passées et la chambre avait été saccagée. Il nous a alors promis qu'il paierait pour les dégâts en nous demandant de l'excuser auprès de l'hôtel. »

Un gloussement continu émana du coin presse.

« Quel était son comportement général ?

— Agacé, agité. Il ne pouvait pas nous regarder dans les yeux.

— Avait-il l'air ivre ?

— Non.

— Était-il lucide lorsqu'il a effectué cette déclaration spontanée au sujet de la

soirée organisée dans sa suite ?

— Oui. Totalement. On comprenait tout ce qu'il disait.

— Veuillez continuer s'il vous plaît.

— J'ai informé M. James qu'un cadavre avait été retrouvé dans sa suite, et que c'était la raison pour laquelle nous venions le voir.

— Et comment a-t-il réagi ?

— Il était surpris. Ses termes exacts furent : "De quoi est-ce que vous parlez – un corps ? Quel type de corps ?" »

Plusieurs reporters pouffèrent. Le juge Blumenfeld fit les gros yeux en direction du coin presse jusqu'à ce que les rires s'arrêtent. Carnavale attendit que le silence revienne dans le tribunal avant de demander à Reid de reprendre.

« Puis je l'ai informé que le corps d'une femme avait été retrouvé dans la chambre à coucher de sa suite. M. James a alors répondu : "Je n'ai jamais été dans la chambre à coucher. Je me suis endormi sur le canapé." Nous lui avons ensuite fait savoir que nous l'arrêtons car il était soupçonné de meurtre et que nous l'emmenions au commissariat pour un interrogatoire.

— Et quelle a été sa réaction ?

— Il n'a rien dit. Il s'est assis sur son sofa.

— Il n'a *rien* dit ? Il n'a pas nié les faits ?

— Non. »

De nouveau une pause.

J'observai autour de moi. Les jurés étaient *tous* scotchés. Christine, elle, tendait l'oreille, tranquillement. Redpath écoutait soucieusement, en se rongant les ongles. Carnavale continua son interrogatoire. L'inspectrice Reid déballa le premier entretien de VJ au commissariat, expliquant que c'était à ce moment-là qu'il avait changé sa version de l'histoire. Il n'y avait eu aucune soirée, juste un tête-à-tête entre lui et une autre femme. Il avait essayé de la séduire et elle l'avait « soudainement attaqué, juste comme ça ». Pourquoi avait-il menti ? Pour ne pas que sa femme apprenne qu'il avait passé la soirée avec une autre – et, plus important selon lui, cela aurait été fort embarrassant, vu la récompense qu'il venait de recevoir.

L'écrivain en eut le souffle coupé et laissa échapper un « Non ! », tandis que le juré principal dodelinait de la tête. Carnavale interrompit son interrogatoire et demanda à ce que l'on diffuse la vidéo de l'entretien.

Malgré le nombre de fois passées à examiner la séquence en question, le faire à nouveau au tribunal avec le jury me fit un petit choc. J'eus l'impression de la visionner pour la première fois. Toutes les incohérences de VJ s'y étalaient et s'y amplifiaient. Si l'on se fiait à sa gestuelle et à son attitude, il avait l'air coupable.

Sa version des faits paraissait avoir été improvisée. La vidéo révélait comment Reid l'avait mis au pied du mur. Sa façon hésitante de parler, avec une voix changeante, l'enfonçait encore plus. Ses mains tremblaient pas mal aussi. Le moment le plus navrant ? Lorsqu'on lui avait montré la photo post mortem d'Evelyn Bates et qu'on lui avait demandé s'il s'agissait bien de la femme qui se trouvait avec lui dans la pièce ce fameux soir. Il l'avait observée pendant un long moment – une bonne minute – avant de déclarer : « Je ne suis pas sûr. »

Carnavale appuya sur la touche « pause » au moment où VJ levait les yeux vers Reid, les paumes posées à plat sur la table, avec la photo d'Evelyn Bates – un gros plan du visage, les yeux morts toujours ouverts – entre les mains. Bien vu de la part de Carnavale. À l'écran, Vernon James semblait à nouveau étrangler Evelyn Bates.

Ce détail n'échapperait pas au jury.

Carnavale questionna Reid à propos de la seconde interview effectuée trois heures plus tard.

On avait de nouveau montré à VJ la même photo d'Evelyn. Il avait alors assuré qu'il ne s'agissait pas d'elle, qu'en aucun cas il n'aurait adressé la parole à quelqu'un comme ça, sauf si elle avait travaillé pour lui. Pourquoi donc, lui avait demandé l'inspectrice Reid. « Parce que ce n'est pas ce qu'on appelle une beauté », avait-il répliqué.

Les deux femmes du jury firent méchamment la grimace. VJ avait ultérieurement continué à décrire la femme avec qui il se trouvait, en donnant son nom – Fabia – et sa description physique. Que portait-elle ce soir-là ? Une robe verte et des talons aiguilles.

Carnavale fit un nouvel arrêt sur image et se tourna vers Reid.

« Nous venons d'entendre l'accusé décrire les vêtements de la femme qu'il dit avoir invitée. “Une robe verte”. Est-ce que vous ou Fordham aviez mentionné une robe verte dans une de vos conversations précédentes ?

— Non, nous ne l'avions pas mentionnée.

— Quels vêtements ont été retrouvés près du corps d'Evelyn Bates ?

— Une robe et une paire de talons aiguilles.

— De quelle couleur était la robe ?

— Verte. »

Des murmures résonnèrent dans tout le tribunal, du haut des gradins jusqu'à derrière nous.

« De ce fait, serait-il juste de suggérer qu'il n'existe aucune possibilité que l'accusé ait pu connaître la couleur de la robe de la victime à moins de l'avoir rencontrée ce soir-là ?

— Cela constituerait une suggestion tout à fait valable, oui.

— Merci, inspectrice principale. Pas d'autres questions pour le moment. »

Reid se rassit.

Courte pause.

La salle d'audience se vida. Nous restâmes en place.

« Si je n'en savais pas davantage, je jurerais qu'il est coupable », lança Christine.

Vingt minutes plus tard Reid fit son retour sur le banc des témoins afin de répondre au contre-interrogatoire de Christine.

« Inspectrice principale Reid, vous êtes dans les forces de l'ordre depuis quatorze ans – c'est exact ?

— Oui.

— Combien d'arrestations avez-vous réalisées pendant tout ce temps ?

— Hein ?

— Je n'ai pas besoin d'un chiffre exact. Peut-on dire plus d'une centaine ?

— Oui.

— Pouvez-vous expliquer à la cour quelle est la procédure d'usage lorsqu'on veut arrêter un suspect lié à un crime ?

— Oui. Un officier de police doit avant tout déclarer qu'il travaille pour les forces de l'ordre, puis donner son nom et son grade. Ensuite, informer l'individu de la raison de sa venue. S'il décide de procéder à l'arrestation du suspect, l'officier doit l'informer qu'il ou qu'elle est en état d'arrestation pour suspicion concernant l'infraction ayant motivé la visite.

— Lorsque vous avez rendu visite à Vernon James dans son bureau, avez-vous respecté la procédure en déclarant tout cela ?

— En fin de visite.

— *En fin de visite ?* répéta Christine.

— Nous nous sommes présentés lorsque nous sommes entrés dans son bureau, mais il s'est immédiatement mis à nous parler.

— A-t-il fait preuve d'un empressement soudain à raconter la soirée organisée dans sa suite et des dommages qu'elle avait engendrés ?

— Oui.

— Et vous l'avez laissé terminer ?

— Oui.

— Pourquoi donc ? »

Reid n'eut aucune réaction.

« Selon les règles de procédure que vous venez de mentionner, vous êtes supposés informer le suspect des raisons de votre visite. Après tout, il ne s'agit pas d'une visite de courtoisie, n'est-ce pas ?

— Il ne nous en a pas donné la possibilité.

— Il ne vous en a pas donné la *possibilité* ? C'est vous, la *police*. C'est à vous de donner des possibilités, pas au suspect.

— Vu la façon dont M. James parlait – il bredouillait, littéralement –, j'ai pensé qu'il pourrait avouer le meurtre d'Evelyn Bates », lâcha l'inspectrice principale. Son assurance avait disparu.

« Donc vous l'avez laissé “bredouiller” au cas où il s'incriminerait lui-même ?

— Oui.

— Mais il ne l'a pas fait, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

— Pas *vraiment* ? Vous a-t-il dit qu'il avait tué Evelyn Bates ?

— Non.

— Dans ce cas, M. James ne s'est pas du tout incriminé, n'est-ce pas ?

— Non. »

Christine la fixa longuement. Reid détourna le regard, la mine déconfite.

« Combien de temps êtes-vous restés dans le bureau de M. James avant de l'informer qu'un cadavre avait été retrouvé dans sa suite à l'hôtel ?

— Je n'en suis pas sûre, fit Reid, contrariée.

— Vous ne l'avez pas informé tout de suite à propos du cadavre, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la première chose que vous lui ayez dite, juste après vous être présenté à lui ?

— Non. Nous l'avons fait un peu plus tard.

— Plus tard ? Combien de temps à peu près ?

— Je n'en suis pas sûre, répéta-t-elle.

— Je vous suggère une estimation. L'inspecteur Fordham a indiqué l'heure à laquelle vous êtes entrés dans le bureau de Vernon James : 10 h 23 du matin. Il a également écrit l'heure à laquelle vous avez signifié à M. James qu'il était en état d'arrestation, dans son bureau : 10 h 57 du matin. Ce qui veut dire que vous avez passé plus de trente minutes – une demi-heure – à vous entretenir avec lui dans son bureau. Est-ce exact, jusqu'ici ?

— Oui.

— Je dirais, en me fiant au témoignage que vous avez donné à mon collègue, qu'il vous a fallu plus de vingt minutes pour faire savoir à M. James qu'il était suspecté de meurtre.

— Je ne sais pas si cela nous a pris autant de temps que ça.

— Quoi qu'il en soit, cela vous a pris un bon moment. Pendant ce laps de temps, l'avez-vous questionné au sujet de ses blessures au visage ?

— Oui.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il a déclaré qu'il avait essayé d'arrêter une bagarre entre deux invités et qu'il s'était retrouvé coincé entre les deux. »

Christine tourna une page de son calepin.

« Avez-vous informé M. James de ses droits à un moment quelconque lors de cette première rencontre ?

— Oui. Après l'avoir averti qu'il était en état d'arrestation et soupçonné de meurtre.

— Donc, à 10 h 57 ? Plus de trente minutes après que vous êtes entrés pour la toute première fois dans son bureau ?

— C'est ce qui est écrit dans les notes.

— En d'autres termes, pendant une demi-heure complète, M. James n'avait pas idée qu'il était suspecté de meurtre ? »

Reid ne répondit pas. Elle jeta un coup d'œil vers Carnavale, puis vers Christine, et enfin vers moi.

« Inspectrice principale Reid, pouvez-vous s'il vous plaît répondre à la question ?

— Je ne sais pas à quoi M. James pensait. »

Christine inspecta son calepin.

« Vous avez déclaré à mon éminent collègue que lorsque vous avez parlé pour la première fois à M. James dans son bureau, vous ne pensiez pas qu'il était ivre. Quel est l'alcoolémie autorisée au volant ?

— Quatre-vingts milligrammes d'alcool pour cent millilitres de sang.

— Dans un langage clair ?

— En gros, quatre verres. Donc deux pintes de bière, deux verres de vin ou deux shots d'alcool, type vodka. »

Christine inscrivit quelques mots dans son bloc-notes.

« Deuxième point, après ce premier interrogatoire au commissariat de police, quelle est la procédure avec un suspect ?

— Après l'avoir interrogé ?

— Oui.

— On lui prend ses empreintes digitales, on le photographie et on lui fait un prélèvement sanguin, ainsi qu'un prélèvement de cheveux pour le profil ADN...

— Quelle quantité de sang ?

— Cent millilitres de sang, à peu près – peut-être plus.

— Et pour quelle raison prélève-t-on du sang ?

— Pour l'analyse de l'ADN, afin de faire le rapprochement avec les traces de sang trouvées sur la scène de crime. Et c'est également envoyé pour analyse toxicologique.

— Les analyses toxicologiques permettent de découvrir la présence de drogues et d'alcool dans l'organisme, n'est-ce pas ?

— C'est exact. »

Christine fit le show en feuilletant les pages sur son lutrin.

« Je dispose ici du rapport toxicologique concernant les analyses de sang de M. James. Le document précise qu'il dépassait de plus de deux fois la limite autorisée. Donc, bien plus de huit unités.

» M. James nous a dit – et cela a été confirmé par témoignage oculaire – qu'il avait bu de la vodka glace la nuit précédant le meurtre. Des doubles shots de vodka. La personne à la réception du Blenheim-Strand a déclaré à la cour que M. James avait l'air d'être ivre lorsqu'il avait quitté l'hôtel à 6 h 30 du matin.

» Nous savons que l'alcool est éliminé par l'organisme à concurrence d'environ un verre par heure. En supposant que M. James n'ait pas bu d'alcool entre le laps de temps où il a quitté l'hôtel et celui où on lui a prélevé un échantillon sanguin à Charing Cross à 15 h 39, le même jour, nous pouvons dire qu'il a éliminé neuf unités d'alcool de son organisme. Ce qui signifie qu'il a quitté l'hôtel avec dix-sept unités d'alcool dans le sang. Vous avez commencé à converser avec lui environ quatre heures plus tard, ce qui équivaut à quatre unités éliminées. Treize unités d'alcool, c'est approximativement trois fois au-dessus de la limite autorisée. Juridiquement, on peut dire qu'il était bourré comme un coing. »

Reid n'ouvrit même pas la bouche. Plus aucun rire dans la salle d'audience. Les jurés étaient concentrés comme jamais.

« Est-ce que l'alcool constituait l'unique substance toxique retrouvée dans le système sanguin de M. James, Reid ?

— Non.

— Qu'est-ce que le rapport toxicologique a révélé d'autre ?

— La présence de Rohypnol.

— Le Rohypnol est communément appelé “drogue du viol”, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Avez-vous déjà enquêté sur des affaires où le Rohypnol a été utilisé sur une victime ?

— Malheureusement, oui.

— Quels sont les effets du Rohypnol sur l'organisme ?

— C'est un sédatif. Ce médicament provoque la somnolence et l'incapacité physique. Mélangé avec de l'alcool, c'est une drogue connue pour causer des black-out complets, de l'amnésie et de la désorientation.

— Donc, non seulement la personne que vous avez interrogée était ivre, inspecteur, mais elle était aussi sous l'influence d'une drogue puissante ?

— Nous n'avions aucun moyen de le savoir à ce moment-là. »

Les gens se remirent à rire. Pas Christine.

« Vernon James était drogué et ivre lorsque vous l'avez questionné dans son bureau. Et il l'était encore un peu lorsque vous l'avez interrogé pour la première fois au commissariat de police. De plus, inspectrice Reid, je pense que vous saviez aussi bien que l'inspecteur Fordham que M. James n'était pas en état d'être interrogé, mais vous vous en fichiez. Vous avez noté tout et n'importe quoi sortant de sa bouche, en appelant ça une déposition, et vous l'avez fait passer pour une preuve. N'est-ce pas ?

— C'est inexact.

— Je pense que cela est vrai. Vous y avez vu là une affaire réglée d'avance et une occasion en or d'effectuer une arrestation en deux temps trois mouvements.

— C'est inexact, répéta stoïquement Carol Reid.

— Vous avez oublié de notifier – pour info – que le suspect était ivre lorsqu'il a témoigné.

— Il avait l'air sobre.

— L'aspect ne constitue pas un fait, inspectrice Reid.

— Une déposition donnée par un individu sous l'influence de l'alcool est recevable devant un tribunal.

— Oui, c'est vrai, inspectrice principale. Tant que cela est clairement établi auparavant auprès du jury. Ce qui n'est pas le cas ici. *In vino veritas* dit l'adage. “Dans le vin, la vérité”. Mais nous savons tous que ce sont des niaiseries. Avec le recul, personne ne prend les paroles d'un ivrogne pour argent comptant. Mon mari était un grand buveur. Après s'en être jeté plusieurs, il me disait qu'il m'aimait. Malheureusement, il a cessé de boire en l'an 2000. Notre mariage n'a plus été le même depuis. »

La moitié du jury se mit à ricaner. L'autre moitié sourit. Ils suivaient attentivement les échanges verbaux, leurs yeux se déplaçant rapidement de l'avocat au témoin et vice versa.

« Une dernière question, fit Christine en fermant son calepin. Pensez-vous que Vernon James a tué Evelyn Bates ? »

La question prit Reid par surprise.

Pendant quelques secondes, elle eut l'air complètement paumée. Et cela

suffisait pour le jury – en particulier le juré principal, qui, dans la confusion, plissa le front.

« Au vu des éléments dont nous disposions à l'époque, je croyais que l'accusé était coupable », lâcha-t-elle du bout des lèvres.

Croyais...

Imparfait de l'indicatif.

Le jury avait clairement entendu. *Tous* prirent des notes.

Je vis Carnavale serrer nerveusement son stylo dans sa main qui se transforma en poing.

« Je n'ai pas d'autres questions. »

Je me levai pour l'aider à regagner son siège mais elle fit un geste pour m'éloigner et resta debout. Elle attendit que Reid quitte la salle d'audience, puis s'adressa au juge.

« Monsieur le juge, serait-il possible de voir le carnet de notes appartenant à l'inspecteur Fordham daté du 17 mars ? Mon éminent collègue nous a uniquement fourni un document dactylographié.

— Monsieur Carnavale ? » somma le juge.

Carnavale se leva.

« Le carnet de notes a été déposé au dossier pour valoir comme preuve, monsieur le juge. Il s'agit de la pièce à conviction 14. »

Quelques minutes plus tard, le greffier de la cour passa le carnet à Christine. Les pages avec des informations importantes étaient parsemées de notes surlignées en fluo. Toujours debout devant son lutrin, Christine les parcourut rapidement.

« Monsieur le juge, l'inspecteur Fordham est-il présent dans le bâtiment ?

— Monsieur Carnavale ?

— Oui, il est ici.

— Avec la permission de la cour et de mon éminent collègue, j'aimerais l'appeler à la barre.

— À quel titre, madame Devereaux ?

— Afin d'expliquer au jury ses techniques concernant la prise de notes.

— Monsieur Carnavale ?

— L'inspecteur Fordham doit comparaître en qualité de témoin dans quelques jours. Sa présence est-elle nécessaire maintenant ?

— Cela concerne la crédibilité du témoignage de l'inspectrice principale, monsieur le juge. Une partie du témoignage qu'elle a donné à la cour repose sur le contenu de ce carnet de notes. Je voudrais juste être convaincue que, le jour de cette première visite dans le bureau de M. James, il a pris des notes selon la

procédure en vigueur, insista Christine.

— Très bien. Faites appeler l'inspecteur Fordham. »

Engoncé dans un costume gris bon marché et une chemise bleu clair avec cravate, Fordham fit timidement son entrée dans le tribunal.

« Inspecteur Fordham, avez-vous accompagné l'inspectrice Reid dans les bureaux de Vernon James le 17 mars ?

— Oui.

— Et vous avez pris des notes de la conversation ?

— Oui.

— Vous avez aussi bien consigné par écrit les questions de l'inspectrice Reid que les réponses de M. James, est-ce exact ?

— C'est exact.

— La procédure standard pour un interrogatoire n'exige-t-elle pas qu'un suspect lise tout le rapport pris en note et qu'il signe ou paraphe ensuite après chaque réponse, afin de s'assurer que tout a été noté avec exactitude ?

— Oui.

— Et vous parapez également chaque réponse ?

— C'est exact.

— Donc, après chaque réponse, il devrait figurer deux types de signature, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Elle feuilleta le carnet de notes.

« Dans ce cas, pourquoi n'y vois-je qu'un seul paraphe ? “MF” Le vôtre, je suppose ?

— L'accusé – M. James – n'a pas signé mon carnet de notes. »

Un grondement sourd résonna dans l'assemblée.

« Pourquoi donc ?

— J'ai... j'ai oublié de lui demander.

— Pourquoi ?

— J'ai oublié de lui demander, répéta-t-il.

— Avez-vous montré le carnet de notes à M. James à un moment ou à un autre ?

— Non. »

Des murmures soutenus se firent entendre un peu partout dans la salle. Je pensai que Blumenfeld allait frapper avec son marteau pour réclamer le silence, mais non.

« M. James savait-il que vous étiez en train de noter ce qu'il disait lorsque vous vous êtes entretenu avec lui dans son bureau ?

— Je n'en suis pas sûr.

— M. James était-il ivre à ce moment-là, d'après vous ?

— Il sentait l'alcool, mais il avait l'air sain d'esprit.

— Saviez-vous qu'il était sous l'effet du Rohypnol la première fois que vous l'avez interrogé ?

— Pas à ce moment-là, non. J'ai lu cette information plus tard, dans le rapport toxicologique.

— Comme l'a déclaré l'inspectrice Reid à la cour il y a quelques instants, le Rohypnol peut provoquer de l'amnésie lorsqu'il est mélangé à l'alcool. De ce fait, ne serait-il pas juste de dire que M. James vous disait la vérité lorsqu'il prétendait ne pas pouvoir se rappeler ce qu'il vous avait déclaré plus tôt ?

— Il n'a rien dit concernant le Rohypnol.

— Probablement parce que dans l'un des nombreux verres qu'il avait bus la nuit précédente on avait mis de la drogue à son insu. »

Carnavale se leva, tout hérissé.

« Monsieur le juge, mon éminent collègue est en train de diriger le témoin. Elle lui demande son avis sur une information dont il n'aurait pas pu avoir connaissance.

— Je ne dirigeais pas le témoin, monsieur Carnavale. Je ne lui ai ni posé une question ni demandé son avis. Je faisais simplement une mise au point.

— Avez-vous une question pour le témoin, madame Devereaux ?

— Pas d'autres questions, monsieur le juge. »

Christine se rassit.

Après le départ de Fordham de la salle d'audience, Blumenfeld déclara la déposition donnée par VJ dans son bureau irrecevable, et dit aux jurés de ne pas en tenir compte. Il sermonna Carnavale pour avoir déposé en qualité de preuve le carnet de notes, et aussi pour avoir fait perdre une demi-journée à la cour ainsi qu'aux jurés.

« Putain, mais que vient-il de se passer ? demanda VJ en souriant.

— Par ordre d'importance ? répondit Christine. L'inspectrice Reid a fait savoir au jury qu'elle doute que vous soyez coupable. Ils ont *assurément* capté au passage qu'elle a hésité avant de répondre. L'accusation ne peut désormais pas déclarer que vous avez menti à la police car ils ont foiré leur premier interrogatoire. Et le jury sait désormais que vous avez été drogué. Pour résumer, c'était une bonne journée.

» Cependant, ne vous faites pas trop d'illusions. Il s'agit toujours de faire perdre des points à l'accusation. Les vices de procédure sont choses communes et

les jurés ont tendance à les oublier, sauf s'il s'agit de grosses bourdes. Mais j'ai semé le doute dans leurs esprits. »

VJ se frotta les tempes puis les paupières.

« Comment avez-vous su que je n'avais pas paraphé le carnet de notes ?

— Lorsque Janet m'a téléphoné la première fois pour que je me saisisse de l'affaire, elle m'a envoyé des copies de la déclaration qu'elle avait obtenue de vous à Charing Cross, ainsi que ses notes. Elle avait écrit qu'elle vous avait conseillé de ne rien signer sans sa présence... C'est un bon début. »

Repas pour une personne : une frite et des crevettes sautées, que j'avais réussi à gâcher avec trop d'huile. J'allumai la télévision sur BBC News 24 et tombai sur les toutes dernières nouvelles à propos de la fusillade du Strand.

Présentateur.

« ... une nouvelle tournure, après la révélation que le tireur tué par la police sur Adam Street était de nationalité israélienne et ancien membre de Sayeret Matkal – une des trois principales unités des forces spéciales de Tsahal... »

Le visage de Jonas apparut alors à l'écran. Tête carrée, menton avec fossette, petits yeux porcins et sourire en coin. Sur la photo, il était plus jeune et avait des cheveux – quoique très courts – mais c'était bien le même homme qui avait essayé de me tuer.

Présentateur :

« L'homme se nomme Daniel Bronstein. L'ambassade israélienne a publié une déclaration ce matin expliquant que ses forces armées se désolidarisaient de Bronstein. Ce dernier a été renvoyé de l'armée israélienne il y a quatre ans. »

Plan sur : image trouble et de basse résolution provenant d'un cellulaire. La voiture avait stoppé sa course après avoir foncé dans un feu de circulation et des gens l'attaquaient.

Plan sur : un reporter se tenant devant la station de Charing Cross, parlant en direct à la caméra.

Présentateur :

« Jim O'Born se trouve devant le commissariat où l'une des personnes

présentes dans le véhicule se fait actuellement interroger. Jim. »

Reporter :

« Le suspect, une femme âgée a priori d'une trentaine d'années, est actuellement interrogée par les forces de l'ordre après son arrestation samedi matin. La police a jusqu'à demain matin pour l'inculper ou demander le prolongement de sa garde à vue aux magistrats.

Un troisième homme – qu'on suppose être le conducteur de la Mégane – est actuellement à l'hôpital sous surveillance policière, toujours dans un état critique.

La police pense désormais que l'homme aperçu en train de quitter les lieux pourrait avoir été la victime d'un kidnapping raté, plusieurs témoins ayant confirmé avoir vu Bronstein et une femme le forcer à entrer dans la Mégane.

Les forces de l'ordre demandent à cet homme de les contacter immédiatement. Une nouvelle photo de lui, prise à partir des caméras de surveillance, vient d'être publiée. »

Je m'accroupis soudainement devant la télé, le souffle coupé. Et puis, stupéfaction totale.

Il y avait bien une photo à l'écran, mais il ne s'agissait pas de moi. Ça correspondait – en quelque sorte – à ma description – grand, cheveux foncés, blanc – et nos vêtements étaient les mêmes, sauf le bandana sur le bas du visage. Je reconnus ce faciès. C'était le type qui courait juste derrière moi, à ma droite. Le sprinter aux yeux fous ! Je vérifiai les autres chaînes, afin de m'assurer que la BBC n'avait pas fait une erreur. Ce n'était pas le cas.

Pensée numéro 1 : Merci mon Dieu ! Quel soulagement...

Pensée numéro 2 : Attends une seconde... Comment la police avait-elle pu se tromper de façon aussi grossière ? *Était-ce vraiment le cas ?* Londres abrite un demi-million de caméras de surveillance. Cela équivaut à peu près à une caméra pour quatorze habitants. On estime qu'une personne est filmée en moyenne soixante-dix fois par jour. J'avais squatté le centre de la capitale, sous une ruche de caméras ; avec toutes ces prunelles électriques rivées sur moi, à chaque instant, partout.

Pensée dominante : la police n'avait pas fait d'erreur du tout.

Et Rudy Saks ? Que lui était-il arrivé ? Et si c'était lui le chauffeur, celui dans le coma ? Quelles seraient les répercussions sur le procès ? J'allumai l'ordinateur pour vérifier mes mails. Un message d'Albert Torena, envoyé le matin même ; avec l'info que je lui avais demandée.

Deux pièces jointes – une liste du personnel de sécurité de l'hôtel qui avait travaillé de nuit le 16 mars, et les données d'une carte de la chambre 474, celle où Evelyn Bates et Penny Halliwell avaient séjourné.

Les infos de la carte :

16.3.11 : 15 h 46 (cc1100696)

16.3.11 : 18 h 11 (cc1100696)

17.3.11 : 2 h 19 (p15t)

17.3.11 : 11 h 12 (cc1100696)

cc – Clé du client

p – Passe

Bingo.

Evelyn n'était jamais retournée dans sa chambre après avoir quitté la soirée d'enterrement de vie de jeune fille. Pourtant Penny Halliwell avait trouvé un mot de sa part, le matin suivant.

Qui l'avait déposé ?

Pas Evelyn, mais bien la personne ayant utilisé la carte afin d'ouvrir la porte à 2 h 19 le 17 mars. Et il s'agissait de la même utilisée pour entrer dans la chambre de VJ ?

Ensuite, la liste.

Cela confirmait ce que j'avais suspecté : Jonas Dichter – feu Daniel Bronstein, le tueur de Strand – avait travaillé dans l'équipe de sécurité de l'hôtel cette nuit-là.

J'étais certain qu'il s'agissait du « grand gars chauve » présent lorsque nous nous étions rendus chez David Stratten. Tout comme j'étais sûr qu'il s'agissait également de l'homme que Fabia avait vu parler avec Evelyn Bates dans le couloir.

Que faisait-il là ? Il avait suivi VJ. Ce qui voulait dire qu'il était d'abord allé dans la boîte de nuit. Ce qui signifiait...

J'insérerai le DVD de séquences de vidéosurveillance de la Casbah dans mon PC.

... Evelyn Bates qui entre ; Evelyn dos au dance-floor, parlant au téléphone ; VJ qui l'approche, leur bref échange ; la troupe à la queue leu leu, bousculant Evelyn et la projetant vers l'avant. Evelyn quittant le club en hâte, toute penchée... Puis VJ le quittant à son tour quelques instants plus tard... Je laissai la vidéo tourner, contrairement à mes précédents visionnages.

Dix secondes s'écoulèrent. Vingt. Puis...

Bingo.

Jonas Dichter – crâne rasé, épaules larges serrées dans son costume, avec une oreillette clairement visible – se dirigeant rapidement vers la sortie. Que m'avait dit Swayne au téléphone après avoir déposé ce DVD ?

Evelyn Bates y figure. Ainsi que l'Étrangleur.

Je pensais qu'il parlait de VJ.

Ce n'était pas le cas.

Il parlait de *Jonas*.

Il *savait* qui avait vraiment tué Evelyn Bates. Et il me l'avait *dit*.

Et j'étais passé à côté.

Complètement.

Jour 3

Médecine légale.

Dans sa déclaration d'ouverture, Carnavale avait mis en avant l'une des pièces maîtresses de son dossier – la preuve absolue et indéniable de la culpabilité de VJ : « La science – à la différence des personnes – ne ment pas, avait-il lancé, d'un geste mélodramatique. La science est honnête. La science est incontestable. Et la science va prouver, au-delà de tout doute, que Vernon James a tué Evelyn Bates. »

Un tableau blanc, accroché près de la barre des témoins, montrait un schéma simple de la suite 18, divisée en trois parties – la zone A (lieu du crime), la zone B (chambre), et la zone C (salon/canapé).

Le docteur Derek Beales fut appelé à la barre. Il avait dirigé l'équipe chargée d'analyser les éléments de preuve. Chauve, crâne circulaire, long et mince, Beales affichait l'expression sans joie de quelqu'un qui semblait n'avoir jamais apprécié une plaisanterie de sa vie.

Carnavale commença à demander à son témoin d'expliquer comment on collectait les données sur le lieu d'un crime. Il s'agissait d'un stratagème démagogique. Les jurés étaient sur le point d'être inondés de toutes sortes de données – chimiques, biologiques, physiques et mathématiques. Ils ne pouvaient pas être jetés comme ça directement dans le grand bain. Il fallait leur mâcher le travail. Avant de se lancer, Beales se racla bruyamment la gorge.

« Une équipe Soco...

— Que veut dire Soco ? l'interrompt Carnavale.

— Surveillance des opérations, contrôle et observation des lieux d'un crime. Il s'agit d'une équipe d'experts s'occupant de la collecte de toutes preuves physiques. Ils débarquent généralement sur les lieux dans l'heure suivant l'arrivée de la police et des services médicaux. La taille des équipes varie de quatre à six

agents. Bien que le personnel Soco soit formé dans tous les domaines au niveau des collectes de preuves, certains individus sont très spécialisés. Par exemple, tout le monde ne peut pas prendre une bonne photographie de scène de crime, et le relevé des empreintes digitales requiert une certaine habileté tactile ainsi que beaucoup de patience. Le meilleur technicien que j'aie connu a réussi à prélever une empreinte à partir du globe oculaire d'une victime. »

Ce dernier détail n'impressionna en rien les jurés. Plusieurs d'entre eux eurent même l'air dégoûtés et nauséux. Carnavale avait raté son coup. Beales n'y fit pas attention.

« Le corps est photographié en premier lieu – photos d'arrière-plan, puis photos en détail et gros plan du visage – et ensuite les blessures. Des sacs sont ensuite placés sur les pieds et les mains de la victime afin de préserver les preuves sous les ongles ou sur la peau. Les sacs sont ensuite scellés à l'aide d'élastiques. Puis on procède à nouveau à des photos du corps.

» Une fois cela effectué, on dessine une silhouette du corps, et des cavaliers numérotés sont posés sur tous les points pertinents de la scène de crime – là où des preuves significatives sont visibles. La zone est ensuite à nouveau photographiée.

» Après avoir retiré le corps, l'équipe Soco se met à la recherche d'éventuels indices – cheveux, poils, tissus corporels, empreintes de pied, éclats de peinture, terre ou boue, saletés, liquides organiques y compris le sang, et, bien évidemment, empreintes digitales.

» Une fois recueillies, les preuves sont placées dans des sacs et autres enveloppes, et les données enregistrées dans un ordinateur et placées dans des conteneurs. Tout est envoyé au laboratoire pour analyse, et c'est là que j'interviens. »

Bon...

Tout cela *aurait* dû être assez intéressant pour le jury – tout spécialement pour l'écrivain de polar –, mais tous s'ennuyaient à en crever ; les yeux vitreux vagabondaient dans chaque coin de la pièce tandis qu'ils luttèrent pour ne pas bâiller.

Beales ne s'exprimait pas en faisant des phrases mais plutôt des paragraphes entiers, débités de manière monotone, comme un prof donnant la même leçon pour la centième fois.

Carnavale continua en se concentrant sur la preuve elle-même : les cheveux. Beales expliqua qu'il avait analysé au total dix-sept cheveux – huit provenant de la zone A, le sol situé près des marches menant à la chambre à coucher, où l'assassinat avait eu lieu, deux provenant de la chambre à coucher, trois autres du

canapé et le reste du costume de VJ. On avait testé leur correspondance ADN avec un échantillon capillaire d'Evelyn Bates récolté lors de l'autopsie. Il s'agissait du sien.

Carnavale lui demanda avec quelle certitude il pouvait affirmer cela. Beales parla pourcentages, probabilités et autres rapports de vraisemblance.

« Doit-on considérer cela comme un oui ou un non ? » s'écria Carnavale à la fin de cette longue réponse faite de jargon compliqué. Des ricanements retentirent dans toute la salle. Les jurés rigolèrent de bon cœur. Christine émit un léger bâillement. Le juge leva les yeux au ciel.

« Un oui », répondit Beales.

À la cantine, Christine avala quelques pilules et observa avec grande envie ma tasse de café noir fumant.

« Carnavale n'aurait-il pas pu trouver un témoin plus intéressant ? lui demandai-je.

— Les témoins, c'est comme la famille. Faut faire avec ce qu'on a. »

La discussion sur les fibres occupa une grande partie de l'après-midi et mit à l'épreuve la patience de chacun, y compris Carnavale. Elles venaient pour la plupart du sol, mais plusieurs d'entre elles avaient été trouvées sur le canapé et dans la chambre à coucher, et une autre dans le sac-poubelle récupéré dans le bureau de VJ, là où il avait mis en boule son costume tout sale en laissant à son assistante le soin de s'en débarrasser.

À nouveau, Beales prit le chemin le plus long et le plus pittoresque pour répondre aux questions. Je voyais bien que Carnavale avait envie de le secouer. Mais les phrases du scientifique restaient interminables et tellement techniques qu'il ne savait pas à quel moment l'interrompre. Son témoin tournait autour du pot et débordait du sujet, d'une voix ennuyeuse jusqu'à finalement arriver à la conclusion que les fibres correspondaient bien à celles retrouvées sur la robe verte d'Evelyn Bates. Même couleur, même composition.

Je bâillai à mon tour. Le juré principal me vit et réprima un rire. L'assistant de Carnavale consulta sa montre. Le public n'arrêtait pas de gigoter. Les corps bougeaient sur les sièges inconfortables, les jambes s'étiraient et les pieds se débourdissaient, les épaules se roulaient en arrière. Quant aux jurés, tous étaient déjà dans leurs pensées depuis bien longtemps. Ils n'écoutaient plus le témoin. Ils se forçaient juste à rester éveillés. Carnavale les avait perdus.

Beales finit par conclure. « Evelyn Bates a été assassinée sur le sol du salon –

désigné comme la zone A –, d'où l'abondance du nombre de cheveux et de fibres à cet endroit, ainsi que la présence d'urine, de salive et d'une trace de matière fécale. Le dessin des taches d'urine et la prépondérance de cheveux indiquent que la victime était couchée sur le dos lorsqu'elle a été étranglée. Son meurtrier l'a ensuite transportée post mortem dans la chambre, où elle a été déshabillée et posée sur le lit. »

Au tour de la défense d'interroger Beales. Le juge loucha sur l'horloge. Il nous restait une demi-heure.

« Madame Devereaux, combien de temps votre contre-interrogatoire va-t-il durer ? »

J'aidai Christine à se mettre debout.

« Pas longtemps, monsieur le juge. » Une partie du jury eut l'air renfrogné. Christine scruta subrepticement la barre des témoins avant de parler.

« Docteur Beales, je suis sûre que vous êtes très occupé et je n'aimerais surtout pas avoir à revenir là-dessus demain. Pouvez-vous de ce fait limiter vos réponses, quand cela est possible, à oui ou non », dit-elle, déclenchant des rires dans le public ainsi que des grimaces et autres rictus dans le camp des jurés. On entendit même quelques applaudissements retentir. Le juge frappa avec son marteau, le sourire aux lèvres.

« Très bien, fit Beales, ignorant complètement les moqueries.

— Combien de mèches de cheveux de la victime avez-vous retrouvées dans la chambre à coucher ?

— Deux mèches.

— Seulement deux ?

— C'est exact. Sur l'oreiller.

— Et combien sur le canapé ?

— Huit.

— Et sur la moquette de la zone A ?

— Dix-sept.

— Ce qui vous a amené à conclure qu'Evelyn Bates avait été étranglée sur le sol, et non pas sur le canapé ou dans la chambre à coucher ?

— C'est correct.

— Avez-vous relevé des empreintes digitales concluantes provenant de la chambre à coucher – soit de l'accusé, soit de la victime ?

— Non.

— En aucune manière ?

— Non.

— Avez-vous relevé, dans la chambre à coucher, des cheveux ou des fibres appartenant à l'accusé ?

— Non.

— En aucune manière ?

— Non.

— Il serait donc juste d'affirmer que l'accusé n'a pas pénétré dans la chambre à coucher.

— Pas forcément. Si l'accusé portait des gants lorsqu'il a commis le crime, il n'aurait laissé aucune trace d'empreinte sur la porte.

— Mais certains gants laissent des empreintes digitales, n'est-ce pas ? Les gants en tissu laissent des empreintes, ceux en cuir laissent des traces, tout comme les gants chirurgicaux.

— Les gants en latex épais n'en laissent aucune.

— Nous reparlerons de ça plus tard. »

Elle avait réveillé les jurés.

« Pouvez-vous dire à la cour quels vêtements de M. James ont été analysés pour les tests d'ADN.

— Sa chemise, son pantalon, ses chaussures, ses chaussettes, son caleçon et son blouson.

— A-t-on trouvé des traces de fluides corporels provenant du corps de la victime sur un de ces vêtements ?

— Il y avait une petite quantité de salive sur le col de sa chemise, mêlée au rouge à lèvres de la victime...

— Rien d'autre ?

— Non.

— Vous n'avez trouvé aucune trace de fluides corporels provenant du corps de la victime sur un des autres vêtements de M. James ?

— Non.

— La mort par étranglement est une chose qui laisse des traces, vous êtes d'accord sur ce point ?

— C'est possible, oui.

— Combien de meurtres de la sorte avez-vous eu à analyser pendant votre carrière, docteur Beales ?

— Je ne tiens pas vraiment les comptes, mais un certain nombre.

— Est-ce que les victimes que vous avez traitées auparavant avaient aussi vidé leur vessie et leurs intestins, comme cela s'est produit avec Evelyn Bates ?

— Pour la plupart, oui.

— Et dans ces cas-là, lorsque vous avez procédé à l'examen des vêtements des

suspects, avez-vous trouvé des traces de fluides corporels provenant du corps des victimes ?

— Lorsqu'on a récupéré les vêtements, oui, très souvent.

— Pourtant, il n'y avait aucune trace de fluides corporels provenant d'Evelyn Bates sur les vêtements de M. James.

— Non. »

Quatre jurés prirent des notes. Christine patienta jusqu'à ce qu'ils aient fini.

« Il a été déterminé qu'Evelyn Bates était couchée sur le dos lorsqu'elle a été tuée, donc elle faisait face à son meurtrier. Cela signifie que le tueur se trouvait très près d'elle, sur les genoux, en train de la chevaucher. Les traces d'ecchymoses sur sa nuque nous indiquent que ses mains étaient placées autour de sa gorge, et qu'il avait entrelacé ses doigts autour de sa nuque. Pour agir de la sorte, il fallait que la tête d'Evelyn Bates ne repose pas sur le sol, que son assassin soit quasiment allongé sur elle et qu'il utilise tout son poids pour comprimer sa gorge. Pendant tout ce temps, Evelyn bataillait durement pour sa vie, luttant pour trouver de l'air. D'ailleurs, docteur Beales, pourquoi n'a-t-on pas retrouvé de trace de salive de la victime sur le devant de la chemise de M. James ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que cela pourrait être dû au fait que M. James n'a pas tué Evelyn Bates ? »

Beales guetta Carnavale avant de répliquer.

« Je ne souhaite pas spéculer à ce sujet. »

Christine fit une nouvelle pause. Elle marquait définitivement des points dans la case « hors de tout doute raisonnable ».

« A-t-on trouvé des empreintes digitales sur le cou de la victime ?

— Non.

— Mais vous en avez cherché ?

— Bien sûr.

— Donc, pas une *seule* trace d'empreinte sur le cou ou la gorge. Existe-t-il une explication rationnelle à cela ?

— Le tueur a probablement porté des gants. C'est la seule explication.

— A-t-on trouvé une paire de gants chez l'accusé ou sur son lieu de travail ?

— Non.

— Comment expliqueriez-vous ça ?

— Il est peu probable que le tueur ait gardé les gants. Peut-être les a-t-il jetés. »

Jour 4

Rudy Saks devait être le premier à comparaître en qualité de témoin. Nous nous rendîmes au tribunal. Comme toujours, le juge Blumenfeld demanda aux avocats s'ils avaient des questions en suspens avant d'appeler le jury et de laisser entrer le public.

Carnavale se leva.

« Monsieur le juge, il semble que Rudy Saks ait quitté le pays. »

Donc ce *n'était* pas lui le chauffeur de la Mégane. Le juge possédait deux visages ; un pour le jury, et l'autre pour nous. Lorsqu'il s'adressait aux jurés, il incarnait le charme et la politesse. Avec nous, par contre, c'était une véritable tempête prête à exploser. Carnavale allait s'en prendre plein la figure.

« Quand a-t-il quitté le pays ? »

— Samedi, monsieur le juge.

— Nous sommes aujourd'hui jeudi, monsieur Carnavale. Pourquoi est-ce que cela vient à mes oreilles seulement maintenant ?

— Les policiers en charge de l'affaire n'étaient initialement pas au courant de son départ. Ils ont effectué de nombreuses tentatives afin de contacter M. Saks à propos de sa comparution. Comme il ne répondait pas, ils se sont rendus à son adresse hier et on leur a annoncé qu'il avait eu une urgence familiale au Portugal. Sa mère serait apparemment en phase terminale.

— A-t-il été autorisé légalement à quitter le pays ?

— Nous sommes en train d'examiner la question, monsieur le juge. »

Le juge fit signe à sa greffière et lui murmura quelque chose à l'oreille. Elle prit le téléphone pour un de ses énièmes appels silencieux.

« Je lui ai adressé une citation à comparaître afin qu'il revienne le plus rapidement possible. »

Lorsqu'un témoin ne vient pas de son propre gré, le juge peut le forcer à

comparaître avec l'aide des forces de police. Ce n'est pas ce qui allait se passer avec Saks car il n'était probablement plus au Portugal.

D'après Janet, les événements liés au fameux samedi n'affecteraient pas le déroulement du procès, car aucun de mes trois kidnappeurs n'était lié au meurtre d'Evelyn Bates – enfin du moins jusqu'ici. Le seul lien, c'était la maison que l'un d'entre eux avait partagée avec Saks, et cela ne constituait aucune preuve tangible. L'absence de Saks représentait un bonus pour nous. Un axe majeur du dossier de l'accusation avait été mis hors jeu. Christine n'eut aucune réaction, mais Redpath leva discrètement son pouce en l'air à mon intention.

« Est-ce que vos autres témoins sont arrivés dans l'immeuble, monsieur Carnavale ?

— Oui, monsieur le juge.

— Dans ce cas, poursuivons. »

La vidéo de surveillance de la boîte de nuit fut projetée sur l'écran plat du tribunal. Carnavale appela à la barre deux serveuses du club. D'Europe de l'Est, belles, coquettes, la vingtaine, elles avaient les cheveux longs, plaqués et tirés vers l'arrière. Swayne et moi n'avions interrogé aucune d'elles.

Serveuse 1 : Très nerveuse, avec une voix nasillarde comme celle d'un mainate.

Elle avait vu VJ et Evelyn parler pendant « un bon moment ».

Pourquoi les avait-elle remarqués eux en particulier ?

« À cause de sa robe. Vert, c'est pas habituel pour une robe de soirée. »

Christine fit son contre-interrogatoire. Combien de temps les avait-elle vus ensemble ?

« Juste une seconde.

— Mais vous avez déclaré les avoir vus parler pendant “un bon moment” ?

— Ils avaient l'air au beau milieu d'une conversation.

— Je pense que ce qui s'est réellement passé, c'est que vous les avez regardés pendant quelques secondes seulement, avant de retourner à votre travail ? Cela correspond-il à la situation ?

— Oui. Je pense que c'est comme ça que ça s'est passé.

— Donc, vous avez seulement supposé qu'ils discutaient depuis un bon moment.

— Oui », dit la serveuse. Puis elle jeta à un œil vers Franco Carnavale et devint rouge écarlate.

« Nous faisons tous des erreurs », fit Christine.

Carnavale la laissa partir et fit appeler à la barre la Serveuse 2, qui semblait

beaucoup plus confiante. Cette dernière alla droit au but : VJ et Evelyn avaient dansé ensemble, très rapprochés, comme un couple.

Christine lui demanda si elle se souvenait de la file indienne faisant irruption par la porte.

« Oui. »

Christine relança la vidéo qu'elle commenta pour le jury. Les danseurs arrivaient entre le bar et l'endroit où se trouvait Evelyn Bates. Par conséquent, la serveuse ne pouvait pas l'avoir vue.

C'est seulement après la chute d'Evelyn provoquée par la file indienne que la Serveuse 2 l'avait aperçue. Lorsque Evelyn était tombée sur VJ. Ensuite, ils s'étaient tous les deux relevés et il lui était venu en aide afin qu'elle se remette sur pied.

La Serveuse 2 insistait sur le fait de les avoir vus danser « un slow ».

Christine passa le reste de l'enregistrement. Evelyn quittait le club, les deux mains sur sa bretelle déchirée. Christine désigna la pendule en indiquant qu'il s'était écoulé moins de quatre minutes avant qu'Evelyn ne soit renversée et qu'elle quitte la boîte de nuit. De ce fait, ils n'étaient pas en train de danser comme l'avait pensé la serveuse, ou alors il s'agissait du slow le plus rapide de l'histoire. Cette plaisanterie déclencha l'hilarité de l'assemblée.

La serveuse insista, répétant qu'elle était sûre de ce qu'elle avait vu.

Christine savait que le reste de la vidéo montrait Jonas Dichter qui suivait VJ à la sortie du club, mais elle ne pouvait pas en faire état devant le tribunal. Car ça ne prouvait rien du tout.

« Pas d'autres questions. »

Pendant le repas, Redpath révéla à Christine qu'il pensait que cela se déroulait bien – mieux que bien, même.

« Les procès se gagnent au jour le jour. Chaque procès a son point charnière, ce moment où l'on sait dans quelle direction ça va aller. Nous n'en sommes pas encore là », fit-elle.

Puis je sentis qu'on m'observait. Instinctivement, mes yeux s'arrêtèrent sur un vieillard habillé d'une épaisse veste en tweed gris, mal rasé, le visage dégoulinant de sueur, avec des touffes de cheveux hirsutes qui s'accrochaient à ses tempes. Reid, à côté de lui, me fixait elle aussi, sans relâche.

Gary Murphy était le dernier témoin du jour. Plus roux et plus rond qu'à notre dernière rencontre, il me fit un signe de tête en passant devant moi. Je ne le lui rendis pas. Carnavale entra dans le vif du sujet, en s'adressant à Murphy sans

détour.

« Veuillez dire à la cour ce qui s'est passé dans la nuit du 16 mars.

— Ce fut une nuit très calme, seulement deux ou trois clients. Vers 23 h 30 il est rentré...

— Qui ? interrompit Carnavale.

— Le gars-là, dans le box.

— Vernon James ?

— Ouais.

— Se trouvait-il avec quelqu'un ?

— Ouais, une femme. Grande, blonde, robe verte. »

La greffière de la cour fit passer à Murphy la photo d'Evelyn Bates effectuée par la police.

« S'agissait-il d'elle ? somma Carnavale en se tournant ensuite vers le jury.

— Je n'ai pas vraiment eu l'occasion de voir son visage », répondit stoïquement Murphy.

Carnavale était sur le point d'embrayer sur sa prochaine question – quand ses lèvres à demi ouvertes se changèrent en moue crispée. Puis son cerveau enregistra les mots qui venaient de se faufiler dans ses tympans. Il plissa les paupières, se les frotta plusieurs fois, l'air éberlué.

« Ce n'est pas exactement ce que vous avez déclaré lors de votre témoignage à la police.

— C'est exactement ce que j'ai dit aux flics.

— Pas selon ceci, fit Carnavale en agitant ses déclarations.

— L'inspecteur Fordham vous a montré une photographie de la victime et vous a demandé : “Est-ce la femme avec qui vous l'avez vu ?”, ce à quoi vous avez répondu : “Oui.”

— Ce n'est pas ce que j'ai dit pourtant. J'ai dit : “Oui. Peut-être. Mais je n'ai pas vu son visage.” Le flic a dû s'arrêter à : “Oui.”

— Mais, monsieur Murphy, vous avez signé cette déposition. »

Carnavale gardait son calme, même si la base de son cou et le pourtour de ses oreilles commençaient à chauffer sérieusement.

« Je l'ai lu rapidement, juste parcouru en fait.

— Pourquoi ?

— J'étais occupé. Il est venu m'interroger pendant mon travail. Il y avait des clients à servir. De toute façon, j'avais confiance en ce type. C'est un flic, non ? »

Légers rires dans l'assistance.

« Êtes-vous par conséquent en train de déclarer – en train de déclarer à cette cour – que vous *n'avez pas* vu Evelyn Bates – la femme sur la photo – avec cet

homme-là, assis devant vous dans le box des accusés ?

— Ce n'est pas vraiment ça, mais c'est pas non plus le contraire. Ça aurait très bien pu être elle, mais je n'ai pas vu son visage.

— Et vous les avez servis à 23 h 30 cette nuit-là ?

— J'ai servi le mec. La femme, elle, est allée directement s'asseoir dans un coin de la salle.

— Et vous les avez vus partir ensemble ?

— Ouais.

— Quelle heure était-il, monsieur Murphy ?

— Environ minuit. »

Carnavale se rassit, inspira profondément et expira en un long soupir agacé. Son assistante lui souffla quelque chose à l'oreille, ce qui lui valut un regard assassin.

Christine se leva. Elle demanda à la greffière de la cour de tendre au témoin la pièce à conviction 17 – la photo Facebook d'Evelyn Bates dans sa robe verte, prise sur son iPhone avant qu'elle ne se rende à la soirée d'enterrement de vie de jeune fille. Une copie fut également donnée au jury. Avant de reprendre la parole, elle attendit que le juré principal l'ait bien observée.

« Est-ce cette femme que vous avez vue avec Vernon James ?

— Non.

— Êtes-vous absolument sûr de cela, monsieur Murphy ?

— Absolument sûr. La femme que j'ai vue était grande. Avec une longue chevelure blonde, qui dépassait les épaules. Et puis il y avait sa robe... Elle descendait sur ses chevilles et était fendue jusqu'à la cuisse. On voyait pratiquement toute sa jambe. Et son dos aussi. Et... hum... La robe était... elle était vraiment archimoulante. Comme de la peinture.

— De la peinture ?

— Comme si on l'avait peinte sur son corps, si vous voyez ce que je veux dire », dit Murphy, tout embarrassé.

L'assistance s'esclaffa. Le juge rigola gentiment. La jurée asiatique se couvrit la bouche pour glousser. Christine demanda des copies des photos de la robe d'Evelyn, prises par la police scientifique, qu'elle fit transmettre aussi bien aux jurés qu'au témoin.

« S'agissait-il de cette robe ?

— Non. Rien de comparable à ça. La seule chose qu'elles ont en commun, c'est la couleur, mais même le vert était différent. La blonde que j'ai vue, sa robe à elle était d'un vert sombre. Celle-ci ne correspond pas du tout.

— Comment ça ?

— Pour commencer, elle n'a pas le dos découvert. Et puis, elle est trop courte. Celle que j'ai vue, c'était plus une robe en satin, genre robe de soirée.

— Lorsque vous dites que la femme que vous avez vue avec M. James était grande, de quelle taille était-elle, d'après vous ?

— À peu près de la même taille que lui, fit Murphy en indiquant VJ.

— Vernon James fait près d'un mètre quatre-vingt-dix. Donc, elle était à peu près de cette taille ?

— Ouais, je dirais ça, à quelques centimètres près.

— Et au niveau de ses proportions ?

— Mince.

— Vous voulez dire, comme quelqu'un d'athlétique ?

— Ça aussi. »

Rires dans l'assemblée.

« Avait-elle de belles courbes ?

— Ouais... Plutôt bien foutue, la même.

— Une autre question – avez-vous noté quelque chose de particulier chez M. James. Concernant son aspect physique ?

— Ouais, il était un peu en état de choc. Épuisé. Son costume était crade – humide, imbibé d'alcool. Et il avait des marques sur le visage aussi.

— À quel endroit, exactement ?

— Sur la joue. Oh, et heu, il semblait aussi plutôt bourré – je veux dire, ivre. Il n'arrivait pas à articuler.

— Merci. »

Elle se rassit.

La plupart des jurés prenaient des notes.

Carnavale se dressa sur son séant pour procéder au contre-interrogatoire.

« Monsieur Murphy, pouvez-vous faire part à la cour de votre condamnation pour parjure ? »

Murphy fut choqué, totalement abasourdi. La salle d'audience bruisa comme un seul homme.

Christine était décontenancée. Idem pour Redpath. Tout comme le juge, le jury, la greffière de la cour et même le sténographe. Moi, j'étais désorienté. Carnavale *attaquait* son propre témoin.

« En 2007 vous avez été jugé coupable d'avoir menti sous serment lors d'un procès pour une fraude à l'assurance, est-ce vrai ? Vous avez fait six mois de prison pour cette infraction. N'est-ce pas, monsieur Murphy ?

— J'ai...je...je... heu... »

Christine voulut se lever. Blumenfeld lui fit signe de rester à sa place.

« Monsieur Carnavale, *que* faites-vous ?

— Monsieur le juge, le témoin contredit sa déclaration, et j'essaie de déterminer pour quelle raison.

— Il s'agit de *votre* témoin.

— Mais, monsieur le juge, cela concerne sa crédibilité.

— Celle de *votre* témoin ?

— Oui.

— Monsieur Carnavale. Il s'agit de *votre* affaire. Il va donc de *votre* responsabilité de déterminer la crédibilité de *vos* témoins *avant* de les amener à comparaître devant le tribunal – pas *lorsqu'ils* sont dans le tribunal. Deuxièmement, comme c'est vous qui avez, en connaissance de cause, amené un témoin qui a auparavant été coupable de parjure devant la cour, je ne pense pas que vous ayez une raison – qu'elle soit morale, légale ou autre – de procéder au contre-interrogatoire de ce dernier, au sujet de son passé. Maintenant, si vous avez une question en relation avec l'affaire que nous sommes en train de traiter, posez-la au témoin. Autrement, je vais devoir procéder à son renvoi. »

Carnavale resta planté, lançant des regards intenses au barman. Le jury contemplait la scène de confrontation avec jubilation. Le juré principal, la bouche entrouverte, semblait particulièrement heureux de ce revirement aberrant.

« Pas d'autres questions.

— Vous pouvez disposer, monsieur Murphy », ordonna le juge.

Le barman s'en alla, tout secoué. Un brouhaha du tonnerre jaillit de l'audience. Je jetai un coup d'œil furtif vers le box. VJ demeurait impassible. Par contre, le grand garde derrière lui combattait avec difficulté un fou rire.

« Monsieur Carnavale, venez me voir dans mon bureau. La séance est levée ! »

Jour 5 (matinée)

Les choses se déroulaient plutôt bien pour VJ, qui ne cachait pas sa joie. Il pensait qu'un bout de liberté allait bientôt surgir à l'horizon. Comme un lever de soleil béni des dieux après une longue nuit. C'est avec le sourire qu'il pénétra dans la pièce exiguë nous servant de lieu de rencontre.

Sa bonne humeur en prit un coup lorsqu'il entendit les dernières nouvelles balancées par Christine :

« Ahmad Sihl va sûrement témoigner contre vous aujourd'hui.

— *Quoi ?*

— L'accusation voudrait qu'il comparaisse en qualité de témoin. »

Elle l'avait appris seulement une heure auparavant, de la bouche de Carnavale.

« Pourquoi ? demanda VJ, hébété.

— L'accusation soutient qu'Ahmad Sihl a payé des femmes en votre nom – des femmes que vous auriez battues. Ils vont utiliser cette thèse pour renforcer l'argument selon lequel vous croyez que votre richesse vous place au-dessus de tout le monde, que vous serez toujours en mesure de vous sortir de tout problème potentiel.

— Eh bien, ce n'est évidemment pas le putain de cas, n'est-ce pas ?

— Concentrez-vous, Vernon. Cela a lieu, que vous le vouliez ou non. Je vais avoir besoin de vous. Il va falloir me donner des munitions. Des informations que je pourrais jeter à la face d'Ahmad Sihl, afin de saper sa crédibilité. »

Aucun argument juridique ne permettait d'écarter les témoignages demandés par l'accusation. Le juge décida qu'il pouvait comparaître dans l'après-midi.

Une fois le public installé, Carnavale scanda le nom de son premier témoin :

« Docteur Louis Martindale. »

« C'est qui ? murmurai-je à Redpath.

— Le médecin de Vernon.

— Son *médecin* ?

— Ils ont soumis son dossier médical comme preuve.

— *Quand* ?

— Juin. »

Lorsque j'avais été écarté de la progression du dossier.

Martindale, un homme basané, la bonne quarantaine, se présenta dans un costume croisé à rayures, une pochette en soie dépassant de la poche de sa veste. Le truc le plus marquant, le plus encombrant concernant son apparence physique, c'étaient ses cheveux, si épais et tellement en forme de casque qu'on aurait juré qu'il portait une perruque.

« Depuis combien de temps exercez-vous, docteur Martindale ?

— Depuis près de vingt ans.

— Dans le public ou dans le privé ?

— Un peu des deux.

— Depuis combien de temps l'accusé, Vernon James, est-il votre patient ?

— Quinze ans. Nous nous sommes rencontrés à la City. » La voix du médecin, profonde, distinguée, était limpide. Il paraissait à l'aise.

« S'agit-il d'un client de votre cabinet privé ?

— Oui.

— À quelle fréquence l'avez-vous vu en tant que patient ?

— Minimum deux fois par an. M. James procède à un bilan médical tous les six mois.

— Est-il en bonne santé ?

— En général, oui, malgré quelques crises d'anxiété occasionnelles.

— Pouvez-vous s'il vous plaît décrire – de manière générale – ce que vous entendez par crise d'anxiété ?

— Soudaine hausse de tension, crise d'inquiétude, irritabilité. Ses symptômes comprennent également une accélération du rythme cardiaque, une pression artérielle accrue et des maux de tête.

— Qu'est-ce qui déclenche ces crises ?

— D'après ce que j'ai pu comprendre, en ce qui le concerne, c'était lié au travail. C'est relativement courant dans le monde de la finance.

— Avez-vous prescrit des médicaments à M. James ?

— Oui.

— Quoi ?

— Du Flunitrazepam.

— Le connaît-on sous un nom plus courant ?

— Rohypnol. »

Le public chuchota et bruissa, comme une ruche en pleine activité.

« Prescrivez-vous de façon habituelle du Rohypnol aux personnes souffrant de crises d'anxiété ?

— Non. J'opte souvent pour un sédatif moins puissant.

— Pourquoi avoir prescrit du Rohypnol à M. James ?

— Parce qu'il en a fait la demande. Il m'a dit qu'il avait subi une crise similaire, quelques mois auparavant, aux États-Unis, et qu'un médecin américain lui avait prescrit du Rohypnol. Il m'a indiqué que cela avait résolu ses problèmes.

— À quelle période ?

— En 2007.

— Était-ce la seule fois que vous avez prescrit du Rohypnol à M. James ?

— Non. Je l'ai fait deux autres fois. En 2009, et en février de cette année. »

Carnavale demanda à ce que l'on présente la pièce à conviction 21 au témoin.

La greffière passa au médecin une petite boîte blanche, en carton, dans un sachet scellé transparent.

« Qu'il soit indiqué dans le procès-verbal que l'on a donné au témoin une boîte de comprimés de Rohypnol – contenant à l'origine vingt-quatre comprimés – retrouvée par la police dans le bureau de l'accusé le 17 mars. Il en manquait donc trois. Docteur Martindale, s'agit-il du Rohypnol que vous aviez prescrit à l'accusé en février ? »

Martindale retourna le sac scellé et l'observa.

« Oui. Il y a l'adresse de mon cabinet indiquée au dos. »

La greffière fit circuler le sachet parmi les jurés. L'auteur de polar inspecta *longuement* l'objet en question.

« Avez-vous une bonne raison de penser que votre patient mentait lorsqu'il a déclaré souffrir de crises d'anxiété ?

— Non.

— Donc, lorsqu'il vous a précisément dit qu'il avait besoin de Rohypnol, car on lui en avait prescrit auparavant, vous l'avez cru ?

— Je n'avais aucune raison de ne pas le croire.

— Avez-vous procédé à un quelconque check-up avant de lui en prescrire ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Il m'a montré celui qu'on lui avait prescrit aux États-Unis accompagné

d'une ordonnance en bonne et due forme.

— Merci. »

Carnavale se rassit.

J'aidai Christine à se lever.

« Docteur, vous avez déclaré que les crises d'anxiété sont choses communes chez les gens qui travaillent dans la finance. De ce fait, j'en déduis que vous avez soigné d'autres personnes évoluant dans ce domaine ?

— C'est vrai, et je continue à le faire.

— Quels sont les maux les plus courants pour lesquels vous les avez soignés ?

— La dépression, l'insomnie, des troubles liés au stress...

— Avez-vous prescrit du Rohypnol à ce type de patients ?

— À certaines occasions, oui.

— Pour quelle raison précise l'avez-vous fait ?

— J'avais déjà essayé d'autres sédatifs qui n'avaient pas fonctionné. Le Rohypnol est plus puissant et agit plus rapidement.

— Donc, dans ce contexte, la requête de M. James n'était ni étrange – ni rare ?

— Non.

— Le Rohypnol est un médicament légal, n'est-ce pas ?

— Tant qu'il est prescrit sur ordonnance et utilisé pour la fin médicale prévue.

— Mais c'est aussi un médicament classé en catégorie C.

— Oui.

— N'existe-t-il qu'une version du Rohypnol ?

— Il y en a trois. Sur le marché traditionnel, la version commerciale a une concentration d'un milligramme et se présente sous la forme d'un comprimé vert, ce qui donne une coloration bleue au liquide dans lequel on l'introduit. Ces changements ont été apportés par le fabricant afin d'empêcher que le médicament ne soit versé dans une boisson à l'insu d'autrui. Certaines variantes fabriquées par d'autres laboratoires se présentent sous la forme de liquide ou de comprimés blancs qui se dissolvent très rapidement et ne laissent aucune trace. Ils sont également deux fois plus forts.

— Et quelle variété de médicament avez-vous prescrite à M. James ?

— La version du marché traditionnel, bien sûr. Je n'ai pas accès aux variantes des labos.

— Donc, le comprimé vert ?

— Oui.

— Et aux États-Unis, lui avait-on également prescrit des comprimés verts ?

— Oui. »

Christine laissa s'écouler quelques instants avant de poser sa prochaine question.

« Docteur Martindale, est-ce que le Rohypnol peut entraîner des trous de mémoire ?

— La perte de mémoire est un des effets indésirables connus, oui. En particulier lorsque le médicament est mélangé à l'alcool.

— Est-ce que le patient peut retrouver la mémoire ?

— En général, oui. Tout dépend de l'individu, bien évidemment. Certaines victimes de viol, par exemple, se réveillent avec très peu de souvenirs, voire aucun. Puis, lorsque l'effet du médicament se dissipe, elles retrouvent la mémoire petit à petit.

— Combien de temps cela prend-il pour que l'effet du médicament se dissipe ?

— Le Rohypnol agit rapidement durant les premières quatre à six heures. Puis son effet commence à s'estomper.

— Pas d'autres questions », fit Christine en se rasseyant.

Martindale quitta le banc des témoins.

Carnavale n'appela à la barre qu'une seule escort-girl, contrairement aux trois originellement prévues sur la liste. Il faisait de la place pour Ahmad Sihl. Le témoignage de ce dernier semblait constituer un point majeur pour l'accusation.

Lorsque Rachel Hudson entra dans la salle d'audience, je pensai soudainement à l'allure que Fabia aurait bien pu avoir avec des cheveux blonds. Elle était belle, grande, avec des cheveux longs. Son tailleur en flanelle gris ne laissait que légèrement deviner ses courbes. Ses cheveux, tirés en arrière, exposaient son visage longiligne au front lisse. Avant qu'elle ne prête serment, elle regarda VJ droit dans les yeux en haussant ses minces sourcils sombres. Je n'arrivais pas à discerner son sentiment. Peur, dégoût ou malin plaisir ?

« Mademoiselle Hudson, quand avez-vous rencontré l'accusé pour la première fois ? commença Carnavale.

— En 2007.

— Dans quelles circonstances ?

— Je travaillais pour une agence d'escorts portant le nom d'Essence. » Sa voix était douce et réservée.

« Pourriez-vous expliquer, pour inscription au registre, en quoi consiste le métier d'escort-girl ?

— Une agence d'escort-girls organise des rendez-vous entre des gens.
— Lorsque vous parlez de gens, vous voulez dire, des hommes ?
— En général, oui. Mais pas uniquement.
— Les femmes font-elles également appel au service de l'agence ?
— Les couples, à l'occasion. Les époux avec leurs femmes, les fiancés avec leurs petites amies. »

Une des femmes du jury fit une grimace. Le juré principal sourit discrètement. Il allait se repaître *également* de cela.

« L'agence met en relation le client et l'escort. L'escort rencontre alors le client pour une somme préétablie. S'ils arrivent à s'entendre et si l'escort accepte, elle couchera avec le client. Presque comme une rencontre normale.

— Comment l'accusé vous a-t-il choisie ?
— Via le site web de l'agence.
— Avez-vous fait usage de votre véritable nom ?
— Non.
— Pourquoi donc ?
— Tout ce qui concerne les escorts est faux. De plus, on ne sait jamais sur qui on va tomber. »

Les jurés étaient pendus à ses lèvres. Le témoin assurait. Classe, respectable, apparemment bien éduquée – pas du tout ce à quoi ils s'attendaient. C'était la dernière personne au monde que l'on aurait prise pour une escort-girl. En l'écoutant, on avait l'impression qu'elle parlait de n'importe quel métier *excepté* du plus vieux.

« Veuillez s'il vous plaît déclarer à la cour ce qui s'est passé lors de votre première rencontre avec M. James.

— Elle s'est déroulée dans le bar de l'hôtel Franklin dans les Docklands. Nous avons discuté pendant quelques heures.

— Comment s'est passée la rencontre ?
— Très bien. Il se montrait charmant, amusant. J'étais attirée par lui. Sincèrement.

— Avez-vous couché avec lui cette première nuit là ?
— Oui.
— Vous a-t-il payée ?
— Non. Je suis une escort, pas une prostituée.
— Il ne vous a *pas* payée ?
— Non.
— Vous avez couché avec lui, pour *rien* ?
— Une escort-girl est payée pour son temps, pas pour son corps.

— Je n'arrive pas à suivre.

— Si nous couchons avec un client, c'est que nous l'avons décidé.

— Donc, vous n'êtes pas une prostituée ?

— Une prostituée vous procure du sexe, pas une escort. J'ai couché avec M. James parce que je le voulais. »

Carnavale vérifia ses notes en un coup d'œil.

« Donc votre employeur *n'attendait* pas que vous couchiez avec le client ?

— Si je facturais cela, je fixerais le montant à plus de 500 livres par heure. »

Du côté des jurés, les deux femmes hochèrent la tête en signe de désapprobation, tandis que les plus jeunes rigolaient grossièrement.

« Mais avez-vous perçu de l'argent de la main de l'homme se trouvant dans le box des accusés.

— Oui. Il m'a donné de l'argent en liquide.

— Après que vous avez couché avec lui ?

— Oui. D'autres fois, avant.

— Combien ?

— Les premières fois, il m'a donné 1 500 livres. Et puis cela a grossi au fur et à mesure – sans vouloir faire de vilain jeu de mots. »

Cela lui valut quelques gloussements des journalistes.

« Combien de fois avez-vous rencontré l'accusé ?

— Huit fois.

— Quand ?

— Entre 2007 et 2008.

— Avez-vous couché avec lui à ces huit occasions ?

— Oui.

— Comment décririez-vous vos relations sexuelles avec l'accusé ?

— Il a des pratiques sexuelles brutales.

— Par brutales, vous voulez dire violentes ?

— Oui. Il me giflait et m'étouffait.

— Il vous giflait et vous *étouffait* ? Vous voulez dire qu'il vous *étranglait* ?

— Oui. »

Dans la salle, les gens s'arrêtèrent de chuchoter. Un grand silence s'engouffra dans tout le tribunal. Même le bois ne craquait plus.

Le juré principal observa VJ, la femme asiatique se mordit la lèvre inférieure, l'écrivain parcourut la barre des témoins puis fixa Carnavale, puis nous – puis moi. Nous nous observâmes pendant une seconde avant qu'il ne détourne son regard vers le juge.

« Vous a-t-il fait cela à chaque fois ?

— Oui. Les premières fois, il ne me giflait pas vraiment si fort que ça. Juste des petites claques sur le visage. Ça faisait un peu mal, mais c'est tout. Rien de grave, dit-elle en secouant la main rapidement d'avant en arrière, chassant l'air devant elle. Mais ensuite, ça a empiré. Nous avions convenu ensemble d'un mot que je dirais ou crierais s'il allait trop loin. Mais il s'est mis à l'ignorer, ou faisait comme s'il ne l'entendait pas. Après cela, il est allé de plus en plus loin. Il s'est mis à me frapper de plus en plus fort, jusqu'à m'infliger des bleus et un œil au beurre noir.

— Mais vous avez continué à le voir.

— Il me dédommageait lorsqu'il était allé trop loin. Il me donnait un bonus de 500 livres afin de réparer les dégâts.

— Vous avez dit qu'il vous étouffait également ?

— Oui.

— Dès la première rencontre ?

— Oui.

— Comment procédait-il ?

— Avec sa ceinture. Il la mettait autour de mon cou et la serrait très fort, lorsqu'il me prenait par-derrière. Un jour, il a même failli me tuer.

— En vous étouffant ?

— Oui. Je n'arrêtais pas de lui faire comprendre qu'il fallait arrêter. Je pensais que j'allais mourir. Je suis tombée dans les pommes.

— Et ensuite ?

— J'ai repris mes esprits, par terre, cherchant désespérément à respirer, étourdie et endolorie.

— Qu'a-t-il fait à ce moment-là ?

— Il m'a demandé si j'allais bien. Je lui ai dit d'aller se faire voir et de ne plus jamais me contacter. Puis j'ai pris des photos de toutes mes blessures et je suis allée à l'hôpital. Il m'avait aussi frappée dans le dos cette fois-ci, et c'était pire qu'auparavant.

— Avez-vous contacté la police ?

— Non. C'est l'hôpital qui l'a fait. La police est venue me rendre visite, le lendemain.

— Que leur avez-vous dit ?

— Je leur ai dit ce qui s'était passé.

— Leur avez-vous donné le nom de l'accusé ?

— Oui.

— Comment connaissiez-vous son nom ? Vous l'avait-il dit ?

— Non. Il changeait de nom chaque fois qu'on se voyait. C'était une blague

entre nous – enfin au début tout du moins.

— Comment avez-vous découvert qui il était vraiment ?

— J'ai appris qu'il travaillait dans la finance.

— Comment ?

— Le monde des escorts est un microcosme. Je connaissais d'autres filles qui avaient aussi couché avec lui, à qui il avait fait les mêmes choses qu'à moi. Une fois, pendant qu'il dormait, j'ai fouillé dans ses affaires et trouvé son portefeuille. Pas pour voler, vous comprenez, mais pour connaître sa véritable identité. »

Carnavale s'arrêta un instant pour consulter discrètement son second.

« M. James n'a jamais été arrêté au sujet de cette agression, pourquoi donc ? reprit Carnavale.

— J'ai retiré ma plainte.

— Pourquoi ?

— Je n'avais pas dit à la police que j'étais une escort.

— Pour quelle raison ?

— Parce que je ne pense pas qu'ils m'auraient prise au sérieux. J'ai aussi réfléchi à ce qui se passerait si jamais un procès avait lieu. Je serais exposée au public et ma réputation serait ruinée. Tout le monde saurait ce que je faisais pour gagner ma vie. Ça me suivrait partout. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de régler le problème en me passant des services de la cour.

— En d'autres mots, vous avez décidé de toucher une compensation financière venant de M. James ?

— La carrière d'une escort-girl est courte. Vous n'en trouverez pas beaucoup au-dessus de la trentaine. J'ai trente-trois ans à présent...

— Est-ce que cela équivaut à un oui, mademoiselle Hudson ?

— Oui.

— Comment avez-vous contacté M. James ?

— Par e-mail. Je lui ai envoyé les photos prises après son agression. »

Carnavale demanda à la greffière la pièce à conviction 26 – les photos de Rachel Hudson.

« Qu'il soit indiqué à la cour que ces photographies n'ont pas été fournies par le témoin, mais qu'elles ont été récupérées sur l'ordinateur portable de l'accusé. »

Les photos furent passées aux jurés. Ils virent le visage meurtri de Rachel, l'œil gonflé et fermé avec sa fente rougeâtre ; les contusions sur tout le bras, les jambes, le dos, les marques rectangulaires noires ainsi que les traces de sang sur son cou, sans doute faites par la ceinture.

Les jurés étaient épouvantés. Un jeune homme faillit vomir. La femme asiatique tremblait. Le romancier eut l'air dégoûté.

« A-t-il répondu à votre e-mail ?

— Non. Mais, quelques heures plus tard, j'ai reçu un appel d'un homme avec un accent londonien, se recommandant de la personne à qui j'avais envoyé un e-mail. Il m'a offert 10 000 livres en cash. J'ai négocié. On est tombés d'accord sur une somme de 100 000 livres, payée en plusieurs fois. Si j'acceptais, je recevrais la moitié d'emblée, puis le reste sur les deux ans à venir. »

Carnavale fit une pause pour que les jurés puissent noter cette dernière information. Désormais, il ne fallait plus seulement se soucier de trois personnes prenant des décisions, mais de douze.

« Sous quelle forme avez-vous perçu l'argent ?

— En cash, toujours. En personne. Je me suis arrangée pour rencontrer le gars que j'avais eu au téléphone. On s'est vus dans un Burger King sur Oxford Street. J'avais emmené une amie, pour me sentir protégée et avoir un témoin, au cas où. Elle s'est posée dans un coin et a pris des photos du gars avec son mobile. Il m'a donné deux copies d'un document : une entente de non-divulgaration que j'ai lue et signée. Il en a pris une et a laissé l'autre sur la table, accompagnée du premier versement de 50 000 livres. Il m'a ensuite dit qu'il me contacterait l'année d'après. »

Carnavale dirigea son regard vers la greffière de la cour.

« Peut-on montrer au témoin la pièce à conviction 27, s'il vous plaît ? »

La greffière tendit une simple photo de David Stratten, habillé en imperméable beige. Assis à une table en face de Rachel, il tenait dans la main une enveloppe à bulle.

« S'agit-il de cet homme ?

— Oui.

— Qu'il soit indiqué au procès-verbal que l'homme avec le témoin a été identifié comme étant David Stratten, un détective privé. M. Stratten est mort en avril. »

La photo fut transmise aux jurés.

« L'accusé a-t-il de nouveau pris contact avec vous par la suite ?

— Non.

— Êtes-vous toujours escort ?

— Non, j'ai quitté le milieu après ça.

— Merci. »

Carnavale se rassit sans rien dire. J'aidai Christine à se mettre debout.

« Mademoiselle Hudson, vous avez déclaré que M. James vous avait étouffée avec sa ceinture ?

— Oui.

— A-t-il parfois utilisé ses mains pour vous étrangler ?

— Non.

— Jamais ?

— Non. Juste pour me gifler.

— Vous avez dit avoir parlé à d'autres personnes au sujet de M. James à votre travail. À combien de personnes ?

— À trois ou quatre personnes.

— Le nombre exact, s'il vous plaît, trois ou quatre ?

— Trois.

— Toutes des escort-girls ?

— Oui.

— Avez-vous parlé avec elles de ce qu'il leur avait fait subir ?

— Oui.

— Est-ce qu'il les étouffait aussi ?

— Oui.

— Avec ses mains ou avec sa ceinture ?

— Sa ceinture.

— Pas avec ses mains ?

— Non. »

Christine marqua un temps d'arrêt en tournant une page de son carnet.

« Ces trois femmes, comment les décririez-vous, physiquement ?

— Blondes. Cheveux longs. Et grandes.

— À peu près de votre taille ?

— Oui.

— Diriez-vous que M. James a un penchant pour un certain type de femme ?

— Manifestement, oui. »

Christine me fit signe de lui tendre quelques feuilles, n'importe lesquelles.

« Est-ce que ces trois grandes femmes blondes vous ont également dit qu'elles avaient été payées par M. James pour ne pas porter plainte contre lui ? »

Rachel Hudson resta silencieuse. Elle chercha Carnavale du regard, puis cligna des yeux.

« Mademoiselle Hudson, vous êtes sous serment, fit Christine, très calmement.

— Pouvez-vous répéter la question ?

— Ces trois escorts avec qui vous avez parlé de M. James, ont-elles agi de la même manière que vous ?

— Oui.

— Vous ont-elles parlé des sommes d'argent reçues ? »

Rachel Hudson prit une profonde respiration. Elle lorgna à nouveau en direction de Carnavale. Malheureusement, je ne pouvais pas distinguer son visage.

« Mademoiselle Hudson, dit Christine, un peu plus sévèrement. Voulez-vous que je répète ?

— Non, coupa-t-elle en haussant un peu le ton. Elles m'ont dit qu'elles avaient obtenu des compensations financières.

— Vous ont-elles dit combien ?

— Oui. »

Christine souleva les documents que je lui avais donnés, une liste de preuves inutilisées. Rachel Hudson observa ces quelques feuilles tenues fermement par Christine.

Carnavale avait les deux mains serrées – ou plutôt agrafées – sur le bureau devant lui.

« Mademoiselle Hudson, vous souvenez-vous combien, environ, chaque femme a reçu de la part de James ? »

Elle rougit jusqu'aux oreilles.

« L'une a reçu 15 000 livres, une autre 20 000 livres, et la dernière 30 000 livres.

— L'une de ces personnes vous a-t-elle dit avoir porté plainte ?

— Non.

— Vous pensez qu'elles l'ont fait ?

— Non.

— Comment se fait-il qu'une des femmes ait touché 15 000 et une autre 30 000 ? »

Rachel examina le plancher et déglutit.

« Mademoiselle Hudson, puis-je me permettre de vous rappeler à nouveau que vous...

— Que je suis sous serment ? Je sais. Et, oui. Une des filles a été payée plus que l'autre, car elle était plus amochée.

— Par amochée, vous voulez dire...

— Passée à tabac. Et celle qui a eu moins de fric m'a dit que si elle avait su qu'il était aussi riche, elle l'aurait laissé la tabasser encore plus pour pouvoir le menacer de porter plainte ensuite et lui extorquer encore plus d'argent. »

Certains jurés retinrent leur respiration.

« Et c'est exactement ce que vous avez fait, n'est-ce pas, mademoiselle Hudson ? Vous avez poussé M. James à aller plus loin, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas crié les mots de sécurité du tout, n'est-ce pas ? Vous ne lui avez pas fait signe

de s'arrêter. Vous l'avez encouragé à vous frapper de plus en plus fort, afin de pouvoir lui soutirer encore plus d'argent. C'est là que vous avez joué votre joker. Vous l'avez presque laissé vous tuer, afin de satisfaire votre propre cupidité. N'est-ce pas le cas, mademoiselle Hudson ? »

Le témoin cligna des yeux, fixa Carnavale, puis le jury, puis le public.

« Je voulais me retirer de ce milieu.

— Vous admettez donc avoir attiré M. James dans un guet-apens ?

— Il le méritait. C'est un homme violent, un sadique. Il prend son pied en frappant les femmes. J'ai pris à ce salaud tout ce que je pouvais lui extorquer. »

Une grande agitation régnait désormais dans le public, du côté des journalistes et aussi parmi les jurés.

« Silence dans la salle ! » cria le juge.

Carnavale se leva tandis que j'aidais Christine à se rasseoir.

« Mademoiselle Hudson, merci pour votre franchise. J'ai encore quelques questions. Êtes-vous apte à poursuivre ?

— Oui.

— Est-ce que vous avez eu d'autres clients violents ?

— Certains, oui.

— Étaient-ils aussi violents que Vernon James ?

— Non. Ils respectaient les limites.

— Vous est-il déjà arrivé – faute d'employer meilleur mot – d'avoir fait chanter tout autre membre de votre clientèle ?

— Non.

— Auriez-vous fait chanter l'accusé s'il ne vous avait pas fait mal ?

— Non.

— Regrettez-vous de ne pas avoir porté plainte contre Vernon James ?

— Oui.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que Evelyn Bates serait toujours en vie aujourd'hui. »

Le jury tout entier en eut le souffle coupé.

« Merci, mademoiselle Hudson. » Carnavale se tourna vers son assistant et lui sourit de toutes ses dents.

Jour 5 (après-midi)

Ahmad Sihl entra dans la salle d'audience, en prenant bien soin d'éviter de se tourner vers le box des accusés.

« Monsieur Sihl, depuis combien de temps connaissez-vous l'accusé ?

— Vingt ans.

— Dans quel contexte l'avez-vous fréquenté ?

— J'ai été son avocat d'affaires depuis son premier contrat, jusqu'à aujourd'hui. »

Était-ce moi ou accentuait-il un peu plus son accent écossais pour la galerie ?

« Diriez-vous que vous êtes amis ?

— Oui.

— Est-ce un oui franc ?

— Oui. »

Carnavale vérifia un document, puis y gribouilla quelques notes. J'avais capté son manège à présent : faire lors de l'interrogatoire de multiples petites pauses entre chaque élément informatif, afin que le jury puisse avaler et assimiler ce qu'il venait juste d'entendre.

« Le nom de ces entreprises vous dit-il quelque chose : Groupe Camelia, Orchidée et Essence ?

— Il s'agit d'agences d'escort-girls.

— Toutes les trois ont été fermées l'an dernier pour prostitution. Leurs propriétaires purgent actuellement des peines d'emprisonnement. Lorsque la police a parcouru leurs livres de comptes, ils ont trouvé des copies de factures, y compris celles au nom de Sihl-Bose. Quel est le nom de votre entreprise, monsieur Sihl ?

— Sihl-Bose. »

Chuchotements du côté du public.

« Auriez-vous l'obligeance de dire à la cour pourquoi trois agences d'escorts ont facturé à votre entreprise la somme de 80 000 livres ?

— Nous avons eu recours à leurs services.

— Qui est ce “nous” ?

— La firme.

— Votre firme ?

— Oui. »

Carnavale se pencha en avant, comme un rapace reluquant sa proie à distance.

« Vous voulez dire que l'intégralité du cabinet de vingt-neuf avocats a fait appel à des escort-girls ? »

Cette tirade fut prononcée avec un léger ricanement nasillard censé faire rire l'auditoire : le fameux « kazoo » contre lequel Christine nous avait mis en garde.

« Nous n'avons pas fait appel à elles dans le sens où vous l'entendez – à savoir sexuellement, répliqua Sihl, imperturbable. Je parle, bien évidemment, du cabinet, pas des gens qui y travaillent. Deux fois par an, nous organisons des soirées pour les clients – nos clients et des clients potentiels. Une en été, une à Noël. Comme notre clientèle est massivement – pour ne pas dire exclusivement – masculine, nous engageons des femmes attirantes pour accueillir les invités. Beaucoup de nos clients apprécient la vue d'une jolie femme.

— Vos clients savaient-ils qu'ils s'agissaient de prostituées ?

— Il s'agissait d'escorts, pas de prostituées.

— *Aaaah*, oui les mots sont importants », kazoota Carnavale.

Fous rires dans la salle. En revanche, les jurés, eux, étaient complètement fascinés. Ils sentaient que quelque chose d'énorme pouvait être révélé à chaque instant.

« Vos clients savaient qu'il s'agissait d'escort-girls, donc ?

— Ils ne sont pas stupides.

— Ne diriez-vous pas que c'est une façon de faire des affaires qui, au mieux, s'apparente à du machisme – et au pire à du proxénétisme ?

— Ça s'appelle donner du bon temps aux clients. »

Une pluie d'éclats de rire retentit. Sihl tenait bon la barre.

« Donc, vous êtes d'accord pour dire que ces femmes étaient là pour donner du plaisir sexuel à vos clients ?

— S'ils le désiraient.

— Vos clients payaient-ils ces femmes pour coucher avec ?

— Je ne sais pas. Je ne leur ai jamais demandé.

— Ou bien, est-ce votre firme qui leur payait un supplément – une avance si

vous préférez – pour coucher à la demande ?

— Nous n'avons pas de telles pratiques. Nous avons embauché des femmes pour la nuit, pour une durée déterminée.

— Qui choisissait les filles ?

— Tout le monde, tous les employés de la firme.

— Employez-vous des personnes de sexe féminin dans votre firme ?

— Oui.

— Faisaient-elles partie des personnes choisissant les escorts ?

— Oui.

— Et n'ont-elles pas trouvé ça un brin arriéré, voire misogyne, d'utiliser des femmes comme des objets ?

— Aucune ne s'est plainte.

— Auriez-vous pris ces plaintes en considération ?

— Bien sûr.

— Donc, vous n'auriez pas engagé d'escorts si une de vos employées s'était plainte ?

— Je leur aurais permis de ne pas assister à la soirée. »

Cela valut à Sihl des murmures de désapprobation provenant de la tribune. Il ne réagit pas. Carnavale le faisait passer pour un porc sexiste bien dégueulasse. Sihl encaissait, tranquillement.

« Saviez-vous que l'accusé trompait sa femme ?

— Nous n'avons jamais parlé de son mariage.

— Vous connaissiez l'accusé depuis vingt ans, et vous n'avez *jamais* discuté de sa vie privée ?

— Ça ne me regarde pas.

— Lorsque l'accusé a été arrêté pour meurtre, est-ce que cela a été une surprise pour vous ?

— Non. Ça a été un choc absolu. »

Carnavale fit une énième pause, cocha quelques trucs dans son bloc-notes, tourna une page, prit son temps pour bien l'examiner.

« Connaissez-vous quelqu'un du nom de David Stratten ?

— Je le connaissais, oui. Il est mort récemment.

— Quelles étaient vos relations ?

— David était un détective privé que mon cabinet employait de temps en temps.

— Donc, il travaillait pour vous ?

— Oui, mais pas de manière exclusive. Il était free-lance.

— Quel type de travail accomplissait-il pour vous ?

— Vérification des antécédents des clients potentiels et des partenaires commerciaux, ce genre de choses.

— A-t-il travaillé pour vous entre 2008 et 2010 ?

— Oui.

— Que lui avez-vous demandé ?

— Qu'il vérifie les antécédents de certains clients.

— Après la mort de M. Stratten, on a remis à la police ses agendas depuis 2007. Dans ceux de 2008 et 2009, on a retrouvé quatre noms – des noms de femmes – ainsi que leurs numéros de mobile, et à côté, entre parenthèses, des sommes d'argent – 15 000 livres, 20 000, 30 000, 50 000. Ces femmes étaient toutes des employées des trois agences avec lesquelles votre cabinet avait fait affaire – y compris Rachel Hudson, qui a parlé sous serment aujourd'hui. »

Sihl observa Carnavale, perplexe.

« Vous avez été la première personne que l'accusé a appelée après son arrestation, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suis son avocat.

— Vous êtes son avocat *d'affaires*.

— À cette époque, il n'avait pas d'avocat pénaliste car il n'en avait pas besoin. Il m'a contacté pour que je lui trouve des avocats plus appropriés, ce que j'ai fait. »

J'observai les jurés pour mesurer leurs réactions. Impénétrables, ils attendaient que quelqu'un craque. Sihl s'était montré loyal jusqu'ici. Je me demandai si Christine allait l'attaquer de front, en lâchant toutes les horreurs rapportées par VJ ce matin à son sujet...

« Après l'arrestation de l'accusé pour le meurtre d'Evelyn Bates, les policiers ont fouillé ses bureaux et son domicile. Parmi les éléments récupérés se trouvaient plusieurs PC portables. L'un de ces ordinateurs a été utilisé par l'accusé exclusivement pour ses relations avec les escorts. Des spécialistes en investigation informatique ont examiné le PC en question. Ils y ont trouvé des preuves que l'accusé a eu de nombreux contacts avec des escorts, y compris les quatre figurant dans les agendas de M. Stratten. Suggérez-vous qu'il s'agit d'une simple coïncidence, monsieur Sihl ?

— Je ne comprends pas la question...

— Je pense que vous avez employé David Stratten pour être plus qu'un simple enquêteur. Stratten était votre homme de main. Il a payé des escorts comme Rachel Hudson afin qu'elle ne porte pas plainte contre votre plus gros client. »

Sihl, aussi froid que de la glace sur un iceberg, restait impassible.

« J'ai beau être un avocat d'affaires, monsieur Carnavale, j'ai prêté le même serment que vous. Et je n'ai pas pour intention de le rompre, et encore moins de le mépriser. Vous pouvez penser, insinuer, même *laisser entendre* tout ce que vous voulez, vous n'avez absolument aucune preuve. Ce que vous offrez est à peine plus élaboré qu'une sordide théorie du complot. »

Carnavale fut piqué au vif. Mais Sihl n'en avait pas fini.

« Vous êtes friand de ce mot n'est-ce pas ? “Penser”. C'est la feuille de vigne derrière laquelle vous cachez votre dossier tout à fait insuffisant. Vous n'avez pas le droit de m'accuser catégoriquement de la sorte. Vous n'avez absolument aucune preuve de ce que j'ai fait ou pas. Cela serait irrecevable, donc retiré du dossier. De plus, ça constitue également une diffamation. »

Carnavale poussa un râle agacé.

« Une dernière question, monsieur Sihl. Avez-vous déjà partagé des escort-girls avec M. James ?

— Les partager ? Dans le sens de quoi ? Partager les *frais* ? »

Le public était hilare. Les jurés se focalisaient sur Sihl.

« Je voulais dire, utiliser les services de la même fille, en fonction des recommandations de M. James.

— Non.

— Avez-vous déjà fait appel aux services d'une escort ?

— À titre personnel ou professionnel ?

— Personnel.

— Non.

— Avez-vous déjà rencontré une personne du nom de Rachel Hudson ?

— Non.

— Lorsqu'elle travaillait, son pseudonyme était Tina Hart.

— Je ne l'ai jamais rencontrée. »

Carnavale se rassit. Christine prit la parole.

« Que faites-vous dans ce tribunal, M. Sihl ?

— Je suis ici sur ordre juridique.

— À la demande de l'accusation ?

— C'est exact.

— Vous n'êtes donc pas venu pour fournir des preuves contre M. James ?

— Non, bien sûr que non. De surcroît, comme vous l'avez entendu, je n'ai aucune preuve à fournir contre lui », conclut Sihl, avant de se retirer.

Carnavale ne disposait plus que d'un seul témoin : Nikki Frater, la secrétaire de VJ, mais il déclara au juge qu'il avait décidé de ne plus la faire comparaître car son témoignage visait uniquement à confirmer que la police avait suivi la

procédure d'usage lorsqu'elle avait fouillé le bureau de Vernon.

« Foutaises, me souffla Christine. Il ne pense pas qu'elle fera la différence. »

Carnavale conclut son réquisitoire. Le juge nous donna congé pour le week-end.

Le week-end.

Pluie. Diluvienne, constante et ferme. Les immeubles, enveloppés dans la brume, donnaient à la résidence une image encore plus misérable que d'habitude.

Je n'avais rien à faire à part regarder les infos à la télé, comme je l'avais fait toute la semaine. Les journalistes évoquaient la fusillade de Strand de façon vraiment obscure. Aucun mot au sujet des Israéliens qui se trouvaient en garde à vue. Idem pour l'homme que la police cherchait à ma place. Rien du tout. Comme si tout cela n'était jamais arrivé.

Pour tuer le temps, je lavais mes chemises et repassais mes pantalons, je crachais sur mes pompes pour les faire briller comme le font les policiers.

Après ça, je dévorais des macarons au fromage. Puis je m'attardais sur le cadre numérique de la cheminée. Mes enfants avaient grandi. Amy riait sur toutes les photos. Ray avait l'air plus méfiant. Karen avait pris un peu de poids et perdu beaucoup de son attrait, par rapport au début de notre relation. Ses sourires étaient devenus plus tristes. Ou peut-être que je ne savais pas comment prendre une bonne photo d'elle.

Ce que je ne voulais absolument *pas* faire, c'était cogiter sur l'affaire. Je trouvais inutile de tout ressasser, de m'attarder sur Scott Nagle et Sid Kopf. Mais impossible de ne pas y songer. Pourquoi avaient-ils piégé VJ ? J'avais failli mourir, tout comme les autres : Evelyn Bates, Fabia Masson, David Stratten et Andy Swayne.

Je ne pouvais pas m'empêcher de croire que j'étais au moins en partie responsable de deux de ces décès. Je souhaitais revoir mes enfants. Les voir devenir des adultes. Être là pour les guider dans leur vie, afin qu'ils puissent, à l'avenir, transmettre quelque chose à leur progéniture. Surtout, je n'avais pas envie de laisser tout ça derrière moi, de l'enterrer quelque part pour oublier la cachette ensuite.

VJ avait beau être, peut-être, innocent, il représentait un véritable danger

pour les femmes. Le témoignage de Rachel Hudson m'avait marqué. Difficile de ne pas faire le parallèle entre elle et Fabia. Pourquoi faisait-il du mal à la gent féminine, de la même manière que son père en avait fait à sa mère ?

Karen m'appela le samedi.

« Comment ça se passe au tribunal ?

— T'as vu les infos ?

— Ouais. J'ai également suivi les news sur Internet. Ça ne s'annonce pas très bien pour lui, hein ?

— C'est ce qu'ils t'ont fait croire. »

D'après tous les journaux et les chaînes télé, nous étions sur le point de perdre le procès. La presse avait débballé uniquement les trucs à sensation. « *Vernon James donne dans le SM.* » « *L'accusé frappe des prostituées.* » (Les médias ne s'encombraient guère de distinction.)

Je ne devais pas évoquer le procès, mais je fis tout de même part à Karen de mon point de vue à propos de Sihl.

Pour moi, son témoignage avait constitué – de loin – la plus grosse surprise. Il avait dérouté tout le monde, sauf Janet. Je la soupçonnais de l'avoir informé de ce que Carnavale allait lui demander, de l'avoir préparé pour l'interrogatoire. Si c'était le cas, ça représentait une violation flagrante du code d'éthique.

Pour moi, nous étions sur le point de gagner le procès.

Le plan de Sid Kopf se retournait contre lui. Jusqu'ici, Christine s'était montrée brillante. Elle n'avait pas anéanti l'accusation, mais elle avait sérieusement endommagé leur ligne.

« Ça se termine quand Terry ?

— Jeudi, vendredi au pire. Ensuite le jury délibère et nous attendons le verdict.

— C'est sans danger à présent, dis-moi ? On peut rentrer à la maison ?

— Attends vendredi.

— On se voit samedi, donc ?

— J'ai hâte. »

Jour 6

Le jury passa la matinée à visiter la suite 18 du Blenheim-Strand.

Redpath y alla à titre d'observateur.

Christine et moi attendîmes à la cantine d'Old Bailey.

Elle n'avait jamais eu l'air en aussi bonne forme. On aurait pu croire qu'elle était pratiquement guérie. Le blanc de ses yeux brillait, son visage n'était plus gonflé et elle respirait normalement. Le procès, qui se déroulait beaucoup mieux que prévu, avait incontestablement eu un impact positif sur sa santé. Ou peut-être était-ce son retour devant les tribunaux – son élément – qui gardait sa maladie à distance.

Elle prit une pilule rouge et but une gorgée d'eau.

« 1984. L'année où j'ai traité mon premier procès ici.

— C'était quoi comme affaire ?

— Un viol. C'étaient les seuls procès que je récupérais en ce temps-là.

— Pourquoi donc ?

— C'était complètement différent à cette époque. Un monde d'hommes – le club des *gentlemen*. Tous les gars ensemble. Les femmes devaient se battre trois fois plus et être cinq fois plus efficaces que leurs homologues masculins. Et même avec tout ça réuni, ça ne suffisait pas.

— Le fameux plafond de verre ?

— Je dirais plus un mur de béton recouvert de platine. Le *verre*, au moins, ça se casse. Les cabinets pour lesquels je travaillais en ce temps-là me donnaient les dossiers impossibles à gagner ET qui impliquaient toujours des hommes violents avec les femmes. Il ne s'agissait même pas d'un test. Ils voulaient tout bonnement que j'arrête d'exercer, que je me plante. Je le savais, bien évidemment. Alors j'ai vu ces procès comme des défis – mais pas seulement. Pour moi, ils constituaient le cœur d'une bataille que je menais contre le système lui-même. Macho, arriéré,

élitiste.

— Avez-vous gagné ces procès ?

— Le plus souvent, oui.

— Ils étaient coupables ?

— Ils sont pratiquement tout le temps coupables, Terry. Mais ça n'a jamais été le vrai problème. Et ce n'est toujours pas le cas. Il s'agissait, et il s'agira toujours, d'une question de loi. Savez-vous ce qu'est réellement une défense d'ordre juridique ? Il s'agit de mettre en relief les erreurs que la police et l'accusation ont faites en chemin jusqu'au procès. Les raccourcis, les démarches illégales, les témoignages qu'ils n'ont pas étudiés minutieusement, les aveux qu'ils ont obtenus sous la contrainte. »

Je me devais de lui poser une question qui me tracassait depuis le début de la procédure.

« Pourquoi ne suis-je pas impressionné par Carnavale ?

— J'ai pensé à la même chose ce matin. Le Franco que j'ai connu s'est à peine dévoilé ici. Vous savez qu'il est booké jusqu'au mois de mars ? Ça fait sept procès à préparer. C'est peut-être pour ça qu'il est ainsi. Je pense également qu'il a pris cette affaire un peu trop à la légère. Pour lui, elle était réglée d'avance. Une victoire facile. Le corps dans la chambre, pas de signe d'effraction, un suspect qui fuit et qui semble avouer le crime, les témoins oculaires qui situent Vernon James avec la victime au bon moment, l'ADN... Et il a dû finalement penser que j'étais dépassée.

— C'était faire fausse route. »

Et je ne parlais pas seulement de Carnavale.

La défense commença à plaider dans l'après-midi. Christine exigea que la facture de VJ et la carte de données soient enregistrées à titre de pièces à conviction. Elle appela à nouveau à la barre Albert Torena. Carnavale ne fit pas d'objection.

Notre premier témoin appelé à la barre, le docteur Pam Wong, était la pathologiste qui avait effectué les rapports de toxicologie sur VJ et Evelyn Bates.

Utiliser un témoin de l'accusation était une manœuvre effectuée par certaines équipes de la défense. Celles qui voulaient combattre le feu par le feu en questionnant les experts pour discuter des preuves.

Pam Wong avait des cheveux noirs, coupés au carré. Elle devait avoir dans les trente ans.

« Docteur Wong, connaissez-vous bien les propriétés chimiques du

Rohypnol ?

— Oui, répondit-elle d'une voix forte et claire.

— En termes simples et très basiques, pouvez-vous s'il vous plaît expliquer à la cour comment vous avez décelé la présence de Rohypnol à la fois dans l'organisme de M. James – l'homme présent devant vous dans le box des accusés – et celui de la victime, Evelyn Bates ?

— Puis-je commencer par la victime ?

— Je vous en prie.

— Il y a trois tests pour le Rohypnol. Si une personne l'a ingéré d'elle-même, il y aura des traces dans le sang, dans les cheveux et aussi, pour un maximum de soixante-douze heures après l'ingestion, dans ses urines. Comme la victime était morte depuis moins de douze heures, quelles que soient les substances qu'elle ait ingérées, il n'y a pas pu avoir de métabolisation. Nous avons testé son sang et trouvé des traces de Rohypnol.

— Avez-vous testé ses urines ?

— Oui. Sa vessie était vide, post mortem, mais nous avons réussi à tester l'urine se trouvant sur la moquette située dans la zone A, où la strangulation a apparemment eu lieu. Le test s'est révélé être également positif pour le Rohypnol.

— Pouvez-vous préciser le dosage ?

— Sur les échantillons prélevés, il y avait une quantité importante de Rohypnol, à la fois dans ses urines et dans son sang.

— Est-ce juste de dire que les comprimés de Rohypnol existent sous deux formes, un et deux milligrammes ?

— C'est exact. Cependant, au Royaume-Uni, ils sont légalement disponibles sous forme de tablettes d'un milligramme uniquement. Le Rohypnol existe aussi en flacon, sous forme d'ampoules et en compte-gouttes. Mais ces produits ne sont disponibles qu'à des fins scientifiques, et non pas pour la consommation publique. »

Christine fit une légère pause. Le jury suivait, sans aucun problème.

« Avez-vous également procédé à des tests sur l'urine et le sang de M. James ?

— Oui.

— Y avez-vous également trouvé des traces de Rohypnol ?

— Oui, dans les deux échantillons prélevés.

— Donc, selon vous, M. James était toujours sous l'influence de ce médicament lors de son arrestation, jusqu'au moment où il a donné ses échantillons d'urine et de sang ?

— Oui. Les taux trouvés dans son sang et dans ses urines concordaient avec ceux d'une personne qui aurait pris le médicament dans les dernières douze

heures. »

Nouvelle pause. Christine demanda à ce que l'on donne au docteur Wong la boîte de comprimés trouvée dans le bureau de Vernon James.

« Docteur Wong. Vous verrez qu'une rangée de comprimés a été retirée de la boîte afin de faciliter les recherches. De quelle couleur sont les comprimés ?

— Vert.

— Pourquoi cette couleur ?

— Ils contiennent un colorant alimentaire, qui se libère automatiquement si les comprimés sont mélangés avec une boisson.

— D'après votre expérience, est-ce que ce colorant est souvent présent ?

— Oui, en fonction du moment où il a été ingéré. Le médicament atteint son pic dans les six premières heures. Les effets disparaissent ensuite graduellement, au fur et à mesure que le corps élimine les toxines. Durant ces premiers stades, l'urine est teintée de bleu.

— Était-ce la couleur des urines de M. James ?

— Non. Elles étaient de couleur normale.

— Y avait-il ne seraient-ce que d'infimes traces de colorant alimentaire bleu dans ses urines ?

— Non.

— Mais vous avez procédé au test afin d'en chercher ?

— Oui, dès que nous avons trouvé la présence de Rohypnol.

— Y avait-il des traces de colorant alimentaire bleu dans les urines d'Evelyn Bates ?

— Non.

— Serait-il juste, dans ce cas-là, de conclure que le Rohypnol consommé aussi bien par M. James que par Evelyn Bates ne provenait pas de cette boîte de comprimés ?

— Oui.

— Serait-il également juste de dire qu'aussi bien la victime que l'accusé ont absorbé une variante illégale du Rohypnol ?

— Oui.

— Merci, docteur Wong. »

Carnavale s'adressa au juge pour lui faire savoir qu'il n'avait pas de questions. Le témoin put disposer. Ce fut au tour de l'inspectrice Reid.

« Lorsque vous avez recueilli les dépositions des témoins au Blenheim-Strand, qui posait les questions ? demanda Christine, sans perdre le rythme.

— Moi-même et l'inspecteur Fordham.

— Quand avez-vous interrogé votre premier témoin ?

— Le 17 mars.

— Le jour de l'arrestation de M. James ?

— Oui.

— Qui avez-vous interrogé en premier ?

— Le réceptionniste de l'hôtel. »

Christine prit quelques notes. L'inspectrice Reid, les yeux rivés sur son interrogatrice, répondait de façon sereine. Elle connaissait la routine, savait que les questions allaient progressivement devenir plus complexes.

« Passons à vos méthodes d'interrogatoire, en général. Préparez-vous des questions à l'avance lorsque vous interrogez ou improvisez-vous ?

— Un peu des deux. Du texte préalablement écrit et de l'improvisation. Nous sommes résolus à obtenir autant d'informations pertinentes que possible de la part des témoins – des informations pour nous aider à ébaucher une image de ce qui s'est déroulé. J'envisage un crime comme un puzzle. Nous disposons de la moitié des pièces – la victime, les preuves matérielles. Le reste des pièces se trouve dans les mains d'autres personnes – les témoins, le suspect. Il est de notre devoir d'obtenir autant de pièces que possible afin d'assembler le puzzle de notre mieux.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé au réceptionniste si M. James était ivre lorsqu'il a quitté l'hôtel ?

— Cette question ne m'est pas venue à l'esprit.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'était pas aussi ivre que cela. Il s'est montré assez lucide pour pouvoir mentir. »

Pas de réponse de la part de Christine. Elle n'allait pas se laisser entraîner dans un échange de coups.

« Qui a interrogé le barman, Gary Murphy ?

— L'inspecteur Fordham s'en est chargé.

— Étiez-vous présente ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous de l'interrogatoire ?

— Oui.

— M. Murphy a-t-il formellement identifié Evelyn comme la femme qu'il a vue avec M. James ?

— Plutôt, oui. On lui a montré une photo de la victime et il a dit : “Oui, il se pourrait que ce soit elle.”

— Il n'a pas dit qu'il s'agissait d'elle, malgré tout, n'est-ce pas ? Il a dit “il se *pourrait* qu'il s'agisse d'elle”. Il n'était pas sûr de lui. Mais vous avez accepté sa réponse ?

— Au moment de l'interrogatoire, il semblait plus certain qu'incertain. Nous l'avons interrogé le lendemain du meurtre. Nous avons pensé que c'était encore frais dans sa mémoire, répondit Reid, avec un brin de malice dans la voix.

— Vous lui avez demandé d'identifier la femme qu'il a vue à partir d'une photographie post mortem d'Evelyn Bates, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Lorsque notre enquêteur a montré au barman une photo d'Evelyn Bates vivante, avec la même robe que celle qu'elle portait à l'hôtel, il a déclaré qu'il ne s'agissait pas du tout d'elle.

— Nous n'avons pu utiliser que le matériel que nous avions sous la main au moment des faits.

— Nous avons trouvé la photographie d'Evelyn vivante sur sa page Facebook.

— Lorsque vous avez un suspect en détention, vous disposez d'un temps limité pour recueillir une preuve afin de pouvoir l'accuser. Vous êtes obligé d'utiliser ce dont vous disposez. »

Quelques jurés opinèrent.

« Dans son témoignage devant ce tribunal, Gary Murphy a décrit la femme qu'il a vue avec M. James : un mètre quatre-vingts, longs cheveux raides et blonds, portant une robe verte. La couleur de cette robe se trouve être l'unique similitude avec celle d'Evelyn, mais les nuances étaient différentes – ainsi que la coupe. Il nous a déclaré en avoir informé l'inspecteur Fordham. Pourtant, son rapport n'en fait pas état.

— C'est parce qu'il ne nous a jamais dit ça. Il a décrit la femme qu'il a vue comme étant blonde et portant une robe verte. C'est tout.

— Êtes-vous en train de dire que le témoin a menti à la cour ?

— Non. Je pense juste que sa mémoire débloque.

— Lui avez-vous demandé de vous décrire la robe ?

— Uniquement la couleur.

— Pourquoi donc ?

— Nous enquêtons sur un meurtre. Pas sur un style de robe. »

Plusieurs éclats de rire retentirent dans la salle. Christine souligna un paragraphe dans son carnet et en tourna une page.

« Étiez-vous au tribunal vendredi, inspectrice Reid ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous le témoignage de Rachel Hudson ?

— Je ne suis pas près de l'oublier.

— Mademoiselle Hudson nous a déclaré que M. James aime un certain type de femmes. Grandes et blondes. Cela colle à la description que fait M. James de

la femme qui l'a accompagné dans sa chambre, oui ou non ? Celle qu'on appelle Fabia ?

— Dans les grandes lignes, oui. »

La question ne visait pas Reid. En fait, ce n'était même pas une question. Christine effectuait un état des lieux camouflé en interrogatoire, le but étant de conclure que VJ n'avait pas dragué Evelyn Bates.

« Qui a interrogé Rudy Saks ?

— L'inspecteur Fordham.

— Étiez-vous présente ?

— Oui.

— Il y a deux contradictions criantes en ce qui concerne le témoignage de M. Saks... »

Carnavale se leva automatiquement, droit comme un I.

« Objection, monsieur le juge. Nous n'avons pas encore entendu la preuve apportée par M. Saks. »

Le juge acquiesça. « Madame Devereaux, veuillez vous abstenir de poser cette question.

— Monsieur le juge, avec tout le respect que je dois à la cour, j'essaie d'établir si certains points de procédure ont été respectés lors de la collecte d'éléments de preuve.

— Vous avez la permission de le faire, aussi longtemps que vous ne faites pas référence au témoignage de M. Saks.

— Bien sûr, monsieur le juge. Je présente mes excuses à la cour, dit Christine avec l'humilité requise.

— Inspectrice Reid, parmi les éléments soumis comme preuves, nous avons une bouteille de champagne Cristal dans un seau à glace et deux verres. Ces objets ont été trouvés sur la table basse dans le salon de la suite 18. À votre connaissance, y a-t-on retrouvé des empreintes digitales ?

— Non.

— N'avez-vous pas trouvé cela étrange, inspectrice Reid ?

— Non. Peut-être que le serveur qui a fait la livraison avait des gants.

— Lui avez-vous demandé ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Avez-vous relevé ses empreintes ?

— Oui, nous l'avons fait.

— Pourquoi ?

— Il avait été dans la suite. Nous l'avons fait afin de les éliminer si ses empreintes étaient apparues. Nous avons fait de même avec chaque personne

étant entrée dans la pièce après le départ de M. James, y compris le personnel médical et policier. »

Christine fit une pause.

« Inspectrice Reid, Evelyn Bates a-t-elle été étranglée à la main ?

— Oui.

— De même, aucune empreinte digitale n'a été retrouvée sur son cou.

— Peut-être que le tueur portait des gants.

— Tout comme M. Rudy Saks. »

Jour 7 (matin)

Albert Torena se présenta à la barre.

Christine commença par lui demander pourquoi seuls les rushs de vidéosurveillance de la boîte de nuit étaient disponibles. Il parla de circuits surchargés, du contrat « incluant seulement les heures de travail » passé entre la direction de l'hôtel et la société de maintenance de l'appareil. Il mentionna la salle des fusibles verrouillée électroniquement, comme les chambres elles-mêmes, expliquant qu'on pouvait y accéder uniquement avec une carte d'accès.

« Est-ce que n'importe quelle personne possédant un tel passe aurait pu entrer dans la salle des fusibles ? »

— Oui. »

Christine demanda alors que certaines informations d'accès aux chambres soient distribuées au témoin et au jury à titre de pièces à conviction, notamment les données pour la suite 18 et la chambre 474, celle partagée par Evelyn et Penny Halliwell.

Torena expliqua comment le système fonctionnait. Les clients disposent de leur carte préprogrammée, qui leur permet d'accéder à leur chambre pour la durée de leur séjour. On peut également s'en servir pour divers achats, y compris nourriture et boissons. Les VIP séjournant dans la tour ont l'usage exclusif de deux ascenseurs rapides pour les amener dans leurs chambres. Les portes de l'ascenseur ne peuvent être ouvertes qu'avec leurs cartes d'accès.

Certains membres du personnel – femmes de ménage et personnel de sécurité – disposent des mêmes cartes. Quant aux femmes de ménage, elles ne peuvent s'en servir que pendant les heures de travail et doivent les restituer à la fin de leur service.

Chaque fois qu'une carte est utilisée pour ouvrir une porte, les données s'enregistrent sur un serveur central. Le tout est archivé pendant un an, avant

d'être effacé.

Christine invita Torena à identifier les préfixes pour les deux types de cartes apparaissant sur les listes.

CC – Clé du client.

P – Passe.

« En observant les données pour la suite 18, je note que M. James – utilisant la carte “CC” – est entré dans sa chambre seulement deux fois pendant son séjour. Une fois à 17 h 38, apparemment après être passé à la réception. Puis à 23 h 57 la même nuit, ce qui correspond à son retour dans sa chambre après avoir été au bar. Serait-il erroné d'affirmer qu'il n'a utilisé sa carte pour ouvrir sa porte qu'à deux reprises seulement ?

— Ça me semble être exact, oui.

— M. James a assisté à la remise des prix à partir de 20 heures, où il a été vu par de nombreuses personnes. Pourtant, ces documents indiquent que quelqu'un a pénétré dans sa chambre en utilisant un passe à 20 h 52. Qui était-ce ?

— Peut-être la femme de chambre, pour effectuer le service bonne nuit.

— Pour le jury, pouvez-vous expliquer ce qu'est exactement ce service ?

— C'est lorsque le lit est ouvert afin que le client puisse se coucher facilement. Ça se passe généralement dans la soirée.

— C'est tout, on ouvre le lit ?

— Non, pas seulement. Les taies sont tapotées et un bonbon à la menthe est déposé sur chaque oreiller.

— Quel type de bonbon à la menthe ?

— Des bonbons à la menthe, répondit Torena en haussant les épaules.

— Sont-ils emballés ?

— Oui, dans un papier bleu en plastique.

— Peut-on montrer au témoin les pièces à conviction 9b et...10e, s'il vous plaît. Et peut-on également en passer des doubles au jury. »

La 9b était une photo des oreillers disposés à droite de la tête d'Evelyn Bates. La 10e montrait le lit, une fois le corps d'Evelyn enlevé.

« Observez la photo étiquetée 9b. Est-ce un bonbon à la menthe sur l'oreiller ?

— Non, il s'agit d'un chocolat. Ils sont disposés sur les oreillers le premier jour avant que l'invité n'arrive.

— Mais cela ne fait pas partie des rituels du service bonne nuit ?

— Non.

— Jamais ?

— Pas à ma connaissance. Cependant, ça a pu être une erreur. »

Christine se racla la gorge.

« Maintenant, veuillez s'il vous plaît observer la photo 10e. Ce lit a-t-il été préparé pour la nuit ?

— Non. »

Le drap recouvrait le lit, surmonté par les oreillers.

« Serait-il juste de ma part de suggérer que le lit n'a jamais été préparé cette nuit-là ?

— Oui.

— Dans ce cas, qui a utilisé un passe afin d'ouvrir la porte de la suite 18 à 20 h 52 – lorsque M. James était de sortie ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Mais quelqu'un a assurément ouvert la porte, n'est-ce pas ?

— Selon ce rapport de données, oui.

— Monsieur Torena, la police vous a-t-elle questionné à propos de ces données ?

— Non. »

Christine tua le temps pendant quelques secondes devant son lutrin en biffant quelques questions de sa liste.

« Passons à la deuxième feuille de données concernant la chambre 474. Evelyn Bates a séjourné dans cette chambre qu'elle partageait avec Penny Halliwell. Cette dernière a été l'instigatrice d'une fête d'enterrement de vie de jeune fille le 16 mars. Evelyn Bates y a-t-elle été invitée ?

— Oui, je crois bien.

— Selon les données, Evelyn ou Penny a fermé la porte à 18 h 11 le 16 mars. Nous disposons du témoignage de Penny Halliwell, qui assure être retournée dans la chambre vers 11 heures, le 17 mars. Néanmoins, il ne s'agit pas de l'unique fois où la porte de la 474 a été ouverte. Quand s'arrête donc le service bonne nuit, monsieur Torena ?

— D'habitude, vers 21 heures.

— Pas plus tard ?

— Non.

— Donc, il n'y a jamais de service bonne nuit à 2 heures du matin ?

— Non.

— Alors pourquoi peut-on lire qu'un passe a été utilisé pour ouvrir la chambre d'Evelyn à 2 h 19 ?

— Je ne sais pas.

— Vous êtes responsable de la sécurité, monsieur Torena. Le code complet de la carte est "P15t". S'agit-il de la même carte ayant servi à ouvrir la chambre de

M. James à 20 h 52, oui ou non ?

— Il s'agit d'un indicatif générique. Toutes les clés d'accès portent le code P15t.

— Par conséquent, vous ne savez pas quel membre de votre équipe accède aux chambres ?

— Non...

— On ne peut pas dire qu'il y ait un haut niveau de sécurité dans cet hôtel, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas responsable du règlement.

— Notre greffier ici présent a obtenu ces informations de votre part, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai.

— Avez-vous remarqué les traces de quelqu'un dans la chambre de la victime vers 2 heures du matin ?

— J'ai juste fait un copié-collé des données, que j'ai envoyé par mail à M. Terry, à sa demande.

— Vous n'avez pas jeté un coup d'œil aux infos ?

— Je ne suis plus policier désormais. Je travaille juste dans un hôtel.

— Merci, monsieur Torena. »

L'inspectrice Reid fut rappelée à la barre et on lui transmit les données des mêmes cartes d'accès.

« Reconnaissez-vous les données de la suite 18 ?

— Oui.

— Rien d'étonnant à cela, il s'agit de la preuve que vous avez fournie. »

L'inspectrice Reid ne broncha pas.

« Avez-vous remarqué que quelqu'un avait utilisé le passe afin de pénétrer dans la suite 18 lorsque M. James était de sortie ?

— Oui.

— Avez-vous découvert de qui il s'agissait ?

— Nous avons pensé qu'il s'agissait d'une femme de chambre.

— Avez-vous *vérifié* qu'il s'agissait d'une femme de chambre ?

— Non. C'est un grand hôtel, nous avons présumé qu'il s'agissait du service de nuit.

— Nous venons juste de nous entretenir avec le responsable de la sécurité, qui nous a informés que le lit n'avait pas été préparé pour la nuit. »

La policière remua légèrement la tête, sans répondre.

« Inspectrice Reid ?

— Quelle est votre question ?

— Avez-vous remarqué que le lit n'avait pas été préparé pour la nuit ?

— Non.

— Savez-vous comment se présente un lit préparé pour la nuit ?

— Oui, rétorqua-t-elle avec un signe d'indignation.

— Avez-vous demandé qui était entré dans la chambre à 20 h 52, en utilisant un passe ?

— Nous avons présumé qu'il s'agissait d'une femme de chambre.

— Pour s'assurer du service de nuit qui n'a jamais été effectué ? Je suggérerais que vous avez mal présumé, inspectrice Reid. En fait, je suggérerais plutôt que vous avez complètement oublié un détail d'une importance vitale. En fait, j'irais plus loin. Votre enquête a été complètement bâclée. »

L'inspectrice Reid ne riposta pas. Christine avait mis en exergue un nouveau point faible dans la zone « la police n'a pas fait son boulot ».

« Peut-on montrer au témoin la pièce à conviction 5 ? Peut-on en faire passer des copies au jury ? » demanda Christine à la greffière. Il s'agissait du petit mot d'Evelyn, rédigé sur le papier à en-tête de l'hôtel.

@ Soirée privée @ suite 18. Evey xoxo.

« Inspectrice Reid, que signifie la pièce à conviction 5 pour vous ?

— Il s'agit d'un message écrit par Evelyn Bates destiné à la personne avec qui elle partageait sa chambre : Penny Halliwell. Cette dernière l'a trouvé sur l'oreiller d'Evelyn en retournant dans sa chambre le matin suivant.

— Quelles vérifications avez-vous effectuées pour confirmer que cette note avait été effectivement écrite de la main d'Evelyn Bates ?

— Le mot a été montré aux membres de la famille d'Evelyn. Notre expert en graphologie l'a comparé avec son écriture. Cela correspond tout à fait. Nous avons aussi effectué un test d'empreintes digitales. Ses empreintes figurent dessus.

— Avez-vous repéré d'autres empreintes sur ce mot ?

— Oui.

— Combien ?

— Deux types d'empreintes différentes supplémentaires.

— Avez-vous, d'une manière ou d'une autre, essayé de trouver à qui elles appartenaient ?

— Ça pourrait être celles d'un client ou d'une femme de chambre.

— Une supposition *supplémentaire*, inspectrice Reid. On dirait que c'est une habitude chez vous, n'est-ce pas ?

— N'importe qui aurait pu toucher ce papier à en-tête..., riposta Reid en gardant son calme.

— Avez-vous recherché des personnes ayant précédemment résidé dans la chambre ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour nous, ce n'était pas pertinent.

— Avez-vous ne serait-ce que pensé à le faire ?

— Probablement pas », soupira-t-elle.

Christine barra de plusieurs traits quelques questions.

« Penny Halliwell a déclaré avoir vu le mot seulement lors de son retour dans la chambre le 17 mars.

— Oui.

— Veuillez s'il vous plaît considérer la feuille de données 2 contenant les informations du passe, pour la chambre 474. Prenez votre temps, inspectrice Reid. »

Elle examina la feuille pendant quelques instants.

« Avez-vous déjà vu ces données auparavant ? lui demanda Christine.

— Non.

— Vous n'avez donc jamais eu accès à la carte de la chambre de la victime – seulement celle du suspect ? »

Silence.

« Oui ou non, inspectrice Reid ?

— Non, je n'ai pas eu accès aux données concernant la chambre 474.

— Dans *toute* enquête digne de ce nom – mais spécialement lorsqu'il s'agit d'une enquête pour *meurtre* – la police se doit de retracer les derniers déplacements de la victime tout autant que ceux du suspect ?

— Oui.

— En dépit de cela, vous n'avez même pas essayé de savoir si Evelyn était retournée dans sa chambre cette nuit-là.

— Nous avons trouvé le petit mot.

— N'étiez-vous pas curieux de savoir quand et où elle l'avait laissé ? L'établissement chronologique des événements n'est-il pas l'une des tâches *rudimentaires* de la police ? »

L'inspectrice Reid déglutit et serra la mâchoire.

« Nous avons jugé que le petit mot constituait une preuve suffisante indiquant que la victime était revenue dans sa chambre. Nous avons également jugé que cela constituait une preuve suffisante pour prouver qu'elle s'était rendue dans la suite 18 – tout particulièrement parce que c'est là qu'on l'a retrouvée morte.

— Vous n'avez pas fait correctement votre boulot, n'est-ce pas, inspectrice Reid ? »

Les yeux sauvagement rivés sur Christine, elle se tut, mais rougit copieusement. Reid commençait à perdre de son assurance.

« Car selon les données, je n'arrive pas à comprendre comment Evelyn Bates aurait éventuellement pu déposer ce mot dans sa chambre. Elle n'avait pas sa carte d'accès lorsqu'elle est sortie. On l'a retrouvée sur la table de nuit. Quelqu'un a placé le mot à cet endroit précis, un employé de l'hôtel, quelqu'un possédant un passe. Je suggérerais que son tueur a placé le mot à cet endroit précis. Son *véritable* tueur. Pas M. James. »

L'inspectrice Reid regarda Christine pendant un moment, puis Carnavale.

« Evelyn aurait très bien pu donner le mot à quelqu'un travaillant à la réception, ou bien à un autre membre de l'équipe de l'hôtel possédant un passe afin qu'il le dépose dans sa chambre.

— Peu probable, reprit sèchement Christine. Inspectrice Reid, au fur et à mesure que ce procès avance, il devient évident que vous ainsi que certains membres de votre équipe ayez pris des raccourcis dans cette enquête. »

Reid, imperturbable, garda le silence.

Janet nous rejoignit à la cantine pour déjeuner.

« Je viens d'avoir Melissa James au téléphone. Elle refuse de témoigner devant le tribunal », fit-elle.

J'avais complètement oublié cette histoire. Je m'étais concentré sur le plat de résistance – le témoignage de VJ devant le tribunal prévu dans l'après-midi.

« Pourquoi ? demanda Christine.

— Elle dit qu'elle ne veut pas commettre de parjure. »

Jour 7 (après-midi)

VJ quitta le banc des accusés et se dirigea vers la barre des témoins.

Le jury le voyait au niveau zéro – à leur niveau. Il ne constituait plus cette entité surélevée, dissimulée derrière une vitre pare-balles. Le pas tranquille, il se tenait droit, la tête haute. Les jurés ne le quittaient pas des yeux.

Janet nous avait rejoints sur les bancs. Assise derrière moi, elle se trouvait à côté de la greffière de Carnavale.

« Que faisiez-vous au Blenheim-Strand le 16 mars ? demanda Christine à VJ une fois qu'il se fut installé à la barre.

— Je devais assister à une cérémonie de récompense... »

Ils parcoururent sa version des événements, à partir du moment où il était entré dans l'hôtel jusqu'à ce que la police l'arrête pour meurtre.

Dès le début, Vernon fut impressionnant. Il se soumettait au règlement SECPA, jetant régulièrement des coups d'œil vers Christine. Elle l'avait entraîné à parler de façon étonnée, comme s'il venait juste de se réveiller et qu'il ne reconnaissait pas les alentours. Cela le rendait fragile et vulnérable, même lorsqu'il répliquait succinctement.

Il avait même ajouté sa petite touche personnelle... Son accent de Stevenage s'écoulait à nouveau à travers ses voyelles, facile à entendre lorsque sa voix s'emballait. Vernon avait poli la plupart de ses aspérités à la pierre ponce, mais en avait conservé les origines – à savoir son âme. Il n'avait pas changé, mais les circonstances l'avaient fait à la place.

J'examinai le jury de long en large. Pas de réaction, mais tous étaient pendus à ses lèvres.

J'observai également l'équipe de l'accusation. Eux aussi prêtaient une attention particulière aux faits et gestes de VJ, surtout Carnavale. Quant à son assistant, il transmettait inlassablement à Carnavale des post-it remplis de notes.

« Une dernière question. Avez-vous tué Evelyn Bates ? »

— Non. Je ne l'ai pas tuée. »

« Monsieur James. Avez-vous tué votre père ? »

Voilà pour les préliminaires de Carnavalé.

Quelques réactions déconcertées jaillirent du public. Christine se releva brusquement.

« Objection, monsieur le juge ! Objection à cette question ! C'est totalement hors de propos. Il s'agit tout bonnement d'une tentative gratuite de l'accusation pour influencer le jury contre le défendeur. »

Le juge Blumenfeld acquiesça, puis dévisagea Carnavalé en attendant sa réponse.

« Ce n'est pas la première fois que l'accusé est suspect dans une affaire de meurtre, monsieur le juge.

— Je pense que “suspect” est un mot trop fort, contre-attaqua Christine. M. James n'a été ni arrêté ni inculpé pour le meurtre tragique de son père. Simplement interrogé, tout comme sa mère et sa sœur. Mon éminent collègue sait très bien que les procédures standards de la police consistent à questionner immédiatement la famille lors des enquêtes pour meurtre. »

Carnavalé reprit la parole.

« Monsieur le juge, la police a interrogé la mère et la sœur du défendeur avant de les exclure de leur enquête. Néanmoins, le défendeur a été interrogé et placé sous contrôle judiciaire à cinq reprises. Il constituait, bien évidemment, le suspect principal. »

Le juge, exaspéré, poussa un long soupir.

« Monsieur Carnavalé, le défendeur n'est pas jugé pour le meurtre de son père », fit Blumenfeld. Puis il s'adressa au jury :

« Je vous prie de bien vouloir ignorer cette question. »

Christine se rassit.

« Vous ne l'aimiez pas trop, n'est-ce pas ? » demanda Carnavalé à VJ.

Christine se remit debout illico. Le juge intervint avant même qu'elle ne puisse émettre un son.

« Monsieur Carnavalé, *quelle* est la pertinence de cette question ? »

— Monsieur le juge. Ce fameux 16 mars, l'accusé a donné un discours exprimant son amour et son admiration pour son “cher papa”. Pourtant, le jour où son père a été assassiné, l'accusé avait eu une violente altercation avec lui. La police a découvert plus tard que l'accusé et son père entretenaient des rapports instables. »

Le juge fit un signe de tête et se tourna vers VJ.

« Veuillez répondre à la question, monsieur James. »

Christine, toute crispée, reprit place.

« Nos rapports étaient houleux.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, tonna Carnavale. Je vous ai demandé si vous *aimiez* votre père.

— Non, je ne l'aimais pas. Vraiment pas du tout. Mon père était un homme en colère, très amer, qui n'éprouvait que de l'animosité vis-à-vis de sa propre existence, y compris de sa famille. Plutôt qu'une bénédiction, il nous considérait comme un fardeau. C'est dur d'aimer quelqu'un comme ça.

— En d'autres termes, votre discours lors de la soirée de récompense n'était qu'un vulgaire tissu de mensonges ?

— Non, c'est faux. En prenant de l'âge et en devenant moi-même père de famille, j'ai compris l'homme qui m'avait forgé. Lorsqu'il était arrivé en Angleterre, il a souffert, financièrement et professionnellement, passant du statut de quelqu'un d'important, qu'on honorait dans un petit pays, à celui du bonhomme inconnu dans un grand pays. Il a reporté sa colère sur les personnes les plus proches de lui. Pourtant, malgré cela, il a toujours mis à manger dans nos assiettes et nous a permis d'avoir un toit. Souvent, j'aime à penser que, s'il était en vie aujourd'hui, nous serions amis. »

Le règlement SECPA avait été jeté par la fenêtre, mais la jurée asiatique paraissait toute retournée.

« Vous aviez un alibi pour la nuit où votre père a été assassiné, n'est-ce pas ?

— Oui. J'étais avec des amis. »

Voilà, ça arrivait...

Le juge interrompit Carnavale d'un puissant coup de marteau.

« Monsieur Carnavale, dit-il, las. Vous n'avez sûrement pas épuisé ce genre de questions, mais vous avez épuisé ma patience. Le défendeur n'est pas jugé pour le meurtre de son père. Indépendamment de ce que les forces de police ont pensé ou soupçonné à ce moment-là, ils ne disposaient d'aucune preuve. De ce fait, vous ne pouvez pas continuer de questionner le défendeur à ce sujet. Est-ce clair ? »

Carnavale se tourna alors vers moi.

Ma bouche devint sèche, mon cœur se mit à battre violemment. Je ne voulais pas lui rendre son regard, mais je ne voulais pas non plus baisser les yeux.

« Avez-vous des questions à poser au défendeur au sujet de l'affaire en cours – le meurtre d'Evelyn Bates ? somma le juge.

— Oui, monsieur le juge.

— Veuillez, dans ce cas-là, lui poser *celles-ci*. Merci. »

Que venait-il de se passer ? Christine me tendit un mouchoir.

« Vous êtes tout en sueur », chuchota-t-elle.

Je touchai mon front tiède du bout de mes doigts.

L'assistant de Carnaval se courba au-dessus de son lutrin. Il prit son temps pour les étudier par-dessus le lutrin, puis continua sur sa lancée.

« Quel était le nom de la récompense que vous avez acceptée ?

— La personnalité éthique de l'année.

— Ironique, n'est-ce pas ? »

VJ ne riposta pas.

Carnavale se courba au-dessus de son lutrin.

« Vous n'êtes pas une personne "éthique" du tout, n'est-ce pas ? Pas cette année, pas l'année dernière, vous ne l'avez jamais été, en fait, nasilla-t-il avec un ricanement grossier, utilisant derechef son redoutable kazoo. Après tout, vous avez trompé votre femme, n'est-ce pas ?

— Il ne s'agissait pas d'un prix consacrant le *mari* éthique de l'année. Si cela avait été le cas, j'aurais refusé. »

Plusieurs jurés sourirent. Carnaval se courba au-dessus de son lutrin. Il prit son temps pour les étudier par-dessus le lutrin, puis continua sur sa lancée.

« Combien de domiciles possédez-vous, monsieur James ?

— Cinq.

— Combien à Londres ?

— Un.

— Où ?

— Chelsea.

— C'est à moins de dix-sept kilomètres de l'hôtel. Pourquoi ne pas avoir passé la nuit chez vous ?

— Il y avait une soirée après la cérémonie. J'ai pensé que c'était mieux de rester dans les parages.

— Vous auriez facilement pu prendre un taxi.

— Si seulement je l'avais fait...

— Je pense que vous êtes resté à l'hôtel car vous aviez l'intention de *choisir* une femme.

— Ce n'était pas mon arrière-pensée. La cérémonie de récompense se déroulait à l'hôtel. J'étais aussi attendu à la soirée qui a eu lieu après, et je m'y suis simplement rendu.

— Avez-vous apporté du Rohypnol avec vous à l'hôtel ?

— Non.

— Je pense que si.

— Non, je ne l'ai pas fait.

— Il y avait du Rohypnol dans le sang d'Evelyn Bates.

— Il y en avait aussi dans le mien. Cela ne vous a pas semblé bizarre, monsieur Carnavale ?

— Pas du tout, monsieur James. Vous êtes une personne d'une intelligence supérieure, sorti major de Cambridge – une des meilleures universités du monde. Je pense que vous avez pris du Rohypnol après avoir assassiné Evelyn. Vous saviez que vous seriez arrêté. Mais vous saviez aussi qu'il y aurait des tests sanguins et que le médicament serait détecté. Et vous étiez déjà en train de préparer votre défense. À savoir que vous avez été drogué par des inconnus, venus pour vous tendre un piège.

— Quel tissu de conneries ! C'est parfaitement ridicule ! » brailla VJ.

Tous les jurés sursautèrent.

« Après être revenu dans votre bureau, vous avez jeté vos affaires, n'est-ce pas ?

— Je les ai mises dans un grand sac-poubelle afin qu'on les jette.

— Pour vous débarrasser des preuves, n'est-ce pas ?

— Non.

— N'avez-vous pas apposé un petit mot sur le sac-poubelle donnant l'ordre à votre secrétaire de vous débarrasser de ces affaires ?

— Oui.

— Donc, vous étiez en train de vous en débarrasser, n'est-ce pas ?

— Oui, mais pas au sens où vous l'entendez. »

Carnavale marqua un temps d'arrêt, puis se redressa.

« Que faisiez-vous avec les gants ?

— Je n'ai porté aucun gant.

— Je pense que vous les avez jetés après avoir quitté l'hôtel.

— Je n'avais pas de gants. Et Evelyn Bates n'est jamais entrée dans ma chambre.

— Oh, mais elle *était* dans votre chambre, monsieur James. Elle y a été retrouvée morte le 17 mars, vous vous souvenez ? »

VJ, perplexe et paniqué, se tourna vers nous pour la première fois.

« Vous n'aimez pas trop les femmes, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas vrai.

— Vous ne les considérez pas comme vos égales.

— Ça non plus ce n'est pas vrai.

— Vous prétendez qu'une dénommée Fabia vous a agressé dans votre suite.

Pourquoi ne pas l'avoir signalé ?

— Je m'étais effondré sur le sofa. Et je ne me suis réveillé que le lendemain matin.

— Pourquoi ne pas l'avoir signalé dans ce cas-là ?

— Je devais me rendre à mon travail. »

Carnavale plissa les yeux de manière exagérée.

« Vous voulez dire que vous veniez d'être sérieusement agressé – nous avons tous vu les photos des ecchymoses sur votre torse – mais vous étiez *trop* occupé pour le signaler ? Il y a également eu des dégâts considérables – et très coûteux – infligés à la suite. Ça ne vous est pas venu à l'esprit qu'on allait vous tenir pour responsable de tout cela si vous ne signaliez pas ce qui s'était passé ?

— Je n'avais pas les pensées très claires, ce matin-là. J'avais été drogué à mon insu quelques heures auparavant. J'avais une affaire à gérer l'après-midi. Des terrains pour lesquels je devais faire une offre d'achat. C'est tout ce qui me préoccupait à ce moment-là. »

Carnavale secoua la tête.

« Monsieur James, si l'agresseur avait été un homme, l'auriez-vous signalé à la police ? »

VJ hésita.

« Monsieur James ?

— Peut-être bien que je l'aurais signalé, oui. Mais j'étais tombé dans les pommes.

— Vous ne l'avez pas signalé car il s'agissait d'une femme ?

— Non.

— Est-ce un "non", je ne l'ai pas signalé *car* il s'agissait d'une femme ?

— Le fait qu'il s'agisse d'une femme n'a rien à voir avec la raison pour laquelle je ne l'ai pas signalé.

— Mais vous venez juste de déclarer à la cour que vous *auriez* peut-être bien signalé cette agression si elle avait été commise par un homme. Avez-vous été gêné d'avoir été frappé par une femme ?

— J'imagine que c'est un peu embarrassant, oui. »

Oh Seigneur...

« C'est pour ça que vous ne l'avez pas signalé ?

— Peut-être... C'était peut-être une raison inconsciente. »

Mauvaise réponse.

« Vous ne croyez *pas* vraiment à l'égalité entre hommes et femmes, n'est-ce pas ? Les femmes sont juste des objets pour vous. Des objets que vous pouvez utiliser et dont vous pouvez abuser à votre gré.

— Bien sûr que non.

— Bien sûr que si, monsieur James », renchérit Carnavale avec dédain.

Il fouilla nerveusement dans ses papiers et continua à questionner Vernon à un rythme effréné.

« Lorsque les policiers ont vidé les poches de la veste dont vous essayiez de vous débarrasser, ils ont trouvé l'iPhone cassé d'Evelyn Bates. Que faisiez-vous avec ?

— Elle l'a fait tomber dans la boîte de nuit. Je l'ai ramassé.

— Pourquoi ?

— Je m'apprêtais à le déposer à la réception. »

Carnavale expira par le nez.

« Je ne crois pas du tout à cette version. Je pense qu'elle a essayé de téléphoner pour demander de l'aide. Je pense que vous vous êtes emparé de l'iPhone et que vous l'avez cassé.

— Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

— Vous avez tué Evelyn Bates, n'est-ce pas ?

— Non.

— Je pense que si. Vous avez fait monter Evelyn dans votre suite. Vous l'avez droguée avec du Rohypnol. Tandis que vous attendiez que le médicament fasse son effet, vous avez commandé du champagne au service de chambre. Le Rohypnol n'a pas fonctionné sur elle aussi vite que prévu. Vous avez essayé de la charmer.

» Evelyn vous a repoussé et a tenté de s'enfuir. C'est là que vous avez perdu votre sang-froid, indigné et irrité, car vous êtes habitué à ce que les femmes acceptent vos faveurs. Pas parce que vous êtes séduisant. Pas parce que vous avez une sorte de technique imparable. Non, monsieur James. Les femmes qui acceptent vos faveurs sont des femmes que vous devez payer pour ce privilège. Des femmes qui vous facturent leur compagnie – qui prennent votre argent et supportent vos mauvaises blagues et vos boniments insipides. Vous avez agi ainsi depuis si longtemps que votre point de vue s'est déformé. Vous croyez que toutes les femmes sont des escorts. Quelques centaines de livres et elles sont à vous pour la nuit. Cependant, Evelyn n'était pas comme ça. Evelyn Bates n'était pas une escort-girl. Mais ça fait longtemps que vous ne faites plus la différence. Vous êtes un homme violent, monsieur James. En particulier avec les femmes. Vous aimez les frapper et les étouffer afin d'assouvir vos pulsions tordues et malades. Evelyn a bien essayé de repousser vos avances. Elle s'est battue de toutes ses forces, mais pas assez. Vous l'avez étranglée sur le sol et puis vous avez transporté son corps dans la chambre à coucher, où vous l'avez déshabillée et laissée sur le matelas, les

jambes écartées. Non seulement vous avez pris sa vie, mais vous avez fait de même avec sa dignité. Pas d'autres questions. »

Jour 8

Dernier jour du procès. Mercredi.

Les deux parties devaient étayer leurs argumentations respectives. Le juge donnerait ses instructions au jury, avant de les renvoyer à leur intime conviction pour le délibéré.

On arrivait à la fin.

VJ pensait qu'il n'avait pas été à la hauteur hier. J'étais d'accord avec lui. Carnavale avait été *très* impressionnant. Même si je savais VJ innocent, je croyais presque qu'il pouvait être coupable. Heureusement, personne ne me demanda mon avis.

Christine rassura Vernon en lui disant qu'il avait été bon, surtout lorsqu'elle avait procédé à son contre-interrogatoire. Elle affirma que le jury s'était aperçu que Carnavale, plutôt que de le questionner, avait en fait transformé sa version des faits en questions à charge. Janet et Redpath ne s'exprimèrent pas.

L'enceinte judiciaire s'apparentait aujourd'hui à une marée humaine. La galerie, réservée au public, débordait de visages. Je repérai Melissa dans un coin, avec Kopf, juste à côté d'elle, qui me dévisageait. Je me demandai si la mère ou la sœur de VJ avaient, elles aussi, fait le déplacement.

Christine se pencha vers moi.

« Janet m'a raconté votre théorie – à propos de Sid. Nous en reparlerons plus tard.

— Vous pensez que c'est possible ?

— Janet le pense. »

Franco Carnavale se tourna vers le jury et exposa ses arguments pour qu'ils aboutissent à un verdict de culpabilité. Il en avait terminé avec son ton nasillard et narquois, sa façon de se pencher au-dessus du lutrin, ses pauses, le fameux

kazoo... Il commença par rappeler aux jurés l'âge d'Evelyn Bates, la façon dont sa vie s'était cruellement terminée. Il indiqua avec insistance combien sa famille et ses amis l'aimaient.

Quand il en vint à évoquer l'analyse criminalistique, l'émotion fit dérailler sa voix.

La double vie de Vernon James constituait l'élément central de sa récapitulation. Carnavale n'y alla pas par quatre chemins, notamment lors de la conclusion de son réquisitoire final.

« Pour le public, cet homme d'affaires, qui avait reçu un prix pour son *éthique*, était l'image parfaite d'un mari dévoué, un père de famille honorable, quasiment irréprochable. Mais en réalité, c'était un sadique sexuel qui prenait son pied en agressant les femmes, en les frappant et en les étouffant. Un véritable pervers, dépravé, qui prenait son pied en pratiquant la strangulation.

» Par le passé, lorsqu'il étouffait ses proies, l'accusé se trouvait régulièrement à la limite du meurtre. Il était à deux doigts de franchir le pas. Il l'a fait le matin du 17 mars, lorsqu'il a ôté la vie d'Evelyn Bates.

» Vernon James constitue un danger pour les femmes. Le libérer équivaldrait à mettre la vie de jeunes femmes en jeu – des femmes comme Evelyn. Pour qu'elle ne soit pas morte sans raison, débarrassons le monde de son assassin, l'homme se trouvant dans le box des accusés. »

Sur ces derniers mots, Carnavale remercia le jury et se rassit, l'air *grandement* satisfait de lui-même. Après une brève pause, ce fut au tour de Christine. Comme Carnavale, elle se mit face au jury. Contrairement à lui, elle n'utilisait pas de notes.

« La première fois que je me suis adressée à vous, mesdames et messieurs du jury, je vous ai dit que je n'aimais pas Vernon James. Eh Bien...

» C'est *toujours* le cas. Pourquoi ? Parce que c'est un homme tourmenté, assujetti à son appétit pour la violence et le sexe sadique. Un appétit si déchaîné, si destructif, si dévorant que ça l'a mené droit devant vous, accusé d'un meurtre odieux. Vu ainsi, Vernon James *est* coupable – coupable de faiblesse, de stupidité, et d'un complet et flagrant manque de contrôle de soi. Mais ces faiblesses, mesdames et messieurs du jury, sont des failles personnelles, pas des crimes.

» Je serai honnête avec vous. Lorsque j'ai entendu parler de cette affaire via les médias, ma première réaction a été : *Il l'a fait. Il est coupable.*

» Le corps d'Evelyn a été trouvé dans sa chambre d'hôtel. Il est parti de l'hôtel sans le signaler... Elle est morte. Il s'est enfui. Il *doit* être coupable. D'après ce raisonnement, l'affaire aurait dû être classée. OK ?

» *Faux*. Que l'on reconsidère cette affaire eu égard à toutes les informations que nous avons entendues durant ces deux dernières semaines.

» Lorsque la police est venue interroger le défendeur, Vernon James, quelques heures après avoir trouvé le corps d'Evelyn, il était non seulement saoul, mais également – à son insu et sans que la police le sache – toujours sous l'influence du Rohypnol.

» Comme nous l'avons entendu, aussi bien de la bouche d'un médecin *que* de celle du détective chargé de l'enquête, le Rohypnol mélangé à l'alcool entraîne désorientation et évanouissement.

» La police a interrogé un homme qui pouvait uniquement se souvenir de certains fragments confus de ce qui s'était passé la nuit d'avant. Ils l'ont accusé de mentir, d'avoir changé son histoire. Ils ont dit qu'il avait inventé cette histoire de femme qui l'accompagnait – une grande et belle femme, avec des longs cheveux blonds, qui portait une robe verte. Et ils ont attaché beaucoup d'importance au fait que, lorsqu'ils lui ont montré une photo d'Evelyn Bates en lui demandant s'il s'agissait de la femme avec qui il se trouvait, il a alors répondu : “Je n'en suis pas certain.”

» Mesdames et messieurs du jury, M. James ne mentait pas, lorsqu'il a prononcé ces mots. *Il n'était vraiment pas certain*. Il n'était certain ni de l'endroit où il se trouvait, ni de celui où il était allé, ni avec qui il y avait été. Il n'était même probablement pas entièrement certain que ce qui lui était arrivé alors était chose réelle.

» Une simple dose de Rohypnol entraîne une période sous influence d'environ huit à douze heures et atteint son pic dans les six premières heures. Après ça, l'effet diminue, et la personne qui en a consommé regagne progressivement et lentement sa clarté d'esprit.

» Et c'est ce qui s'est passé avec M. James. Le premier interrogatoire policier a eu lieu à Charing Cross à 13 heures. C'est là qu'on lui a montré en premier la photographie d'Evelyn.

» Le second interrogatoire policier a eu lieu trois heures plus tard. On lui a de nouveau montré une photo d'Evelyn, et il a dit : “Non. Il ne s'agissait pas d'elle.” Et il a raconté à la police sa version des faits. Il leur a dit qu'il était monté dans sa chambre avec une grande blonde qui portait une robe vert foncé. Il se souvenait de son nom – Fabia. Il a essayé de la charmer et de l'emmener dans sa suite où elle l'a sauvagement agressé.

» Oui, effectivement, il a changé d'histoire pour une version des faits complètement différente. Bien sûr qu'elle était différente, car basée sur des souvenirs qui lui revenaient à l'esprit au fur et à mesure que les effets de la drogue

se dissipaient. Et M. James s'en est toujours tenu à cette version. Elle n'a jamais changé. C'est toujours la même version qu'il m'a racontée, et c'est cette même version qu'il a donnée à la cour. Et c'est également, selon moi, *exactement* ce qui s'est passé.

» Vous vous rappellerez que le médecin du défendeur a témoigné au nom de l'accusation. Il a déclaré qu'il avait prescrit du Rohypnol à M. James pour des troubles d'anxiété.

» L'accusation a soutenu que le défendeur s'était délibérément drogué après avoir assassiné Evelyn afin de se fournir un alibi pour faire croire qu'il avait été piégé. C'est absurde.

» Nous sommes aussi en droit de nous demander d'où provenait le Rohypnol trouvé dans l'organisme de la victime aussi bien que dans celui du suspect ? Pas de la boîte de comprimés prescrits sur l'ordonnance trouvée dans le bureau de M. James. On aurait alors relevé des traces de colorant bleu dans les urines de la victime et du suspect. Non. Le Rohypnol utilisé sur la victime et sur le suspect le 16 et 17 mars était un produit illégal. Le genre de produit qui ne laisse pas de traces, impossible à détecter lorsqu'il est mélangé à une boisson. Il n'y a aucune preuve démontrant que M. James ait un jour possédé cette variété de Rohypnol.

» Attardons-nous maintenant sur les preuves réellement à charge contre lui. Comme vous l'avez vu, à partir des images de vidéosurveillance, il a bien rencontré Evelyn Bates, très brièvement, dans la boîte de nuit de l'hôtel. Ils ont parlé approximativement dix secondes, avant qu'Evelyn ne soit renversée par une foule de danseurs. Elle était au téléphone à ce moment-là. Le téléphone a volé, tout comme Evelyn. Elle a atterri sur M. James. Les deux sont tombés à terre. Tandis qu'elle essayait de se relever, la bretelle de sa robe a cédé, ses cheveux se sont emmêlés dans les affaires de M. James et elle lui a accidentellement égratigné la joue. Un témoin les a vus rouler ensemble sur le sol.

» Ce qui explique les quelques cheveux retrouvés sur la personne de M. James. Cela explique également la raison pour laquelle il avait des égratignures sur la joue et pourquoi des échantillons de son sang et de sa peau ont été retrouvés sous les ongles d'Evelyn. Quant au téléphone retrouvé dans sa poche – il l'a ramassé dans la boîte de nuit pour le remettre à la réception.

» Après avoir quitté le club, M. James a été aperçu au bar du onzième étage de l'hôtel, aux environs de 23 h 30. Le barman – Gary Murphy – a déclaré avoir remarqué des blessures sur le visage de M. James. Par conséquent, ces blessures ont été faites *avant* qu'il ne monte dans sa chambre.

» De plus, le défendeur n'était pas seul. M. Murphy a déclaré à la cour que M. James se trouvait avec une femme de grande taille – d'au moins un mètre

quatre-vingts, avec de longs cheveux blonds – qui portait une robe vert foncé. M. Murphy s'est montré très précis lorsqu'il a décrit la robe. Moulante, fendue au niveau de la hanche, avec le dos découvert. Il ne s'agissait *pas* de la robe d'Evelyn Bates. La sienne, plutôt d'un vert clair, était d'un style complètement différent.

» M. Murphy a insisté sur le fait qu'il avait indiqué ces détails aux policiers. Pourtant, ces derniers ont choisi de les ignorer. Ils ont été trop sélectifs dans leur manière de recueillir son témoignage. Pour eux, savoir que le défendeur avait été vu en compagnie d'une blonde en robe verte suffisait pour clore leur dossier.

» Rappelons aussi que lorsque M. Murphy a témoigné, l'accusation a évoqué l'existence d'un dossier criminel pour parjure, en supposant effectivement qu'il était à nouveau en train de mentir.

» Pourtant, pourquoi aurait-il commis un parjure ? Il n'avait aucune raison d'agir ainsi. Il ne connaît pas M. James. Il n'a rien à gagner, mis à part se donner bonne conscience quant à affirmer qu'il avait dit la vérité – toute la vérité, et non une version trafiquée.

» Le barman a décrit la personne avec laquelle M. James dit être monté dans sa chambre. Et il a bien insisté là-dessus. Fabia. Pas Evelyn. *Fabia*.

» Je suis sûre que vous vous souvenez de Rachel Hudson, l'escort-girl, qui a témoigné sur la demande de l'accusation. Grande et blonde. Comme, selon elle, l'étaient les trois autres filles que M. James avait fréquentées. *Il aime un certain type de femme*, a-t-elle dit. Grande, belle, blonde, avec de longs cheveux raides.

» Je vous l'accorde, Evelyn Bates était blonde, avait les cheveux mi-longs et bouclés. Elle mesurait un mètre soixante-deux. Elle n'était pas grande. Et elle n'était pas du type de M. James.

» Vous n'avez pas oublié non plus – j'en suis certaine – ce que Mlle Hudson a déclaré à propos des préférences sexuelles du défendeur. Il aimait gifler et étouffer ses partenaires pendant l'acte sexuel. Il l'a garrottée avec sa *ceinture* tandis qu'il la prenait par-derrière.

» Evelyn Bates a été étranglée avec les *main*s. Et elle faisait *face* à son tueur. Il n'y a absolument aucune preuve médicale d'un quelconque acte sexuel. De même, il n'y avait aucune marque de blessures sur son visage – seulement sur son cou, faites par les *main*s du tueur, pas par une quelconque ceinture.

» Et au niveau des mains ? Aucune empreinte digitale n'a été relevée sur la gorge ou sur le cou de la victime. Le pathologiste a indiqué que le tueur devait porter des gants. Pourtant, aucune paire de gants n'a été retrouvée sur les lieux du crime ni dans le bureau de M. James, où il s'est directement rendu après être sorti de l'hôtel. Aucune paire de gants n'a été retrouvée dans la poubelle de M. James, là où il a pourtant déposé ses affaires sales et bien qu'on y ait retrouvé le

téléphone d'Evelyn.

» La police et l'accusation soutiennent qu'il a pu se débarrasser des gants *en route*.

» Mais, si cela avait été le cas, il aurait sûrement eu la possibilité de se débarrasser dans la foulée du téléphone d'Evelyn. Le fait que le tueur ait utilisé des gants voudrait dire que M. James serait allé à l'hôtel avec l'intention d'étrangler quelqu'un – n'importe qui – à mort. Ce n'est pas du tout la raison qui l'a amené à se rendre au Blenheim-Strand. Il y est venu pour recevoir un prix d'honneur. Mesdames et messieurs les jurés, je pense que le gros du dossier de l'accusation ne constitue pas plus qu'un simple tissu de réflexions hypothétiques.

» J'ai d'habitude un infini respect pour la police, aussi bien pour l'institution que pour ses individus. Mais cette fois-ci, avec cette affaire, ma sympathie à leur égard est mise à mal. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas fait leur travail correctement.

» Lorsqu'ils enquêtent sur un meurtre, les policiers doivent se focaliser autant sur la victime que sur le suspect. Ils doivent reconstruire, au mieux de leurs possibilités, les derniers faits et gestes de la victime. Cette fois-ci, ils ne l'ont pas fait.

» Nous savons qu'Evelyn Bates a quitté assez tôt la soirée d'enterrement de vie de jeune fille afin de retourner à son hôtel. Nous savons qu'elle est allée dans la boîte de nuit de l'hôtel. Nous savons également qu'elle y a rencontré – ou, plutôt, qu'elle a été confrontée à – M. James. Nous savons qu'elle a quitté le club à 23 h 15 environ.

» Quelques instants plus tard, Evelyn Bates a écrit un mot informant sa camarade de chambre qu'elle s'était rendue à une soirée privée dans la suite 18. Nous ne contestons pas qu'elle ait écrit ce mot. Nous contestons la manière dont le mot a été introduit dans sa chambre. Ce qui est sûr c'est que ladite note a été déposée dans la chambre à 2 h 20. Mais pas par elle.

» Vous vous souvenez de mon contre-interrogatoire de l'inspectrice Reid au sujet des données de la carte d'accès pour la suite 18, où M. James a séjourné, et aussi au sujet de la chambre 474, où Evelyn Bates a séjourné. L'inspectrice Reid a dit à la cour qu'elle voyait ces données de la 474 pour la première fois.

» Elle – la chef du département des enquêtes – n'avait pas pensé à les vérifier. Si elle l'avait fait dès le début, elle aurait découvert que quelqu'un avait utilisé un passe d'accès du personnel de l'hôtel afin de pénétrer dans la chambre 474 à 2 h 20 le 17 mars – juste dans le laps de temps où le meurtre d'Evelyn Bates a eu lieu.

» La police n'a pas eu connaissance de ces faits jusqu'à ce que je les souligne, ici en salle d'audience.

» Mais ce n'est pas la première fois qu'ils ont agi sans tenir compte des données des cartes d'accès. Le 16 mars, juste un peu avant 21 heures, tandis que M. James se trouvait dans la salle de bal, et qu'on lui remettait son prix, quelqu'un a utilisé un passe de l'hôtel afin de s'introduire dans sa suite.

» Les policiers disposaient de cette info, mais n'ont fait aucun effort pour découvrir de quelle personne il s'agissait et ce qu'elle faisait dans une chambre devenue une scène de crime quelques heures plus tard.

» Pourquoi ont-ils été si négligents ? La seule explication que je peux donner, c'est qu'ils ont supposé qu'ils avaient attrapé leur homme. Pour condamner quelqu'un, il faut plus que des suppositions. Il faut des certitudes *absolues*.

» On va bientôt vous demander de délibérer afin de livrer votre verdict. L'accusation a conclu sa plaidoirie en vous disant qu'il fallait juger Vernon James coupable, car le meurtre d'Evelyn Bates faisait partie de son attitude toujours plus violente à l'encontre des femmes.

» Je conclurai en vous rappelant que notre système judiciaire punit les gens pour les choses qu'ils ont faites, pas pour celles qu'ils auraient pu faire. Vernon James n'a pas tué Evelyn Bates. Je le crois fermement et de *tout mon cœur*. Et je suis entièrement convaincue que, lorsque vous réexaminerez les preuves minutieusement, vous en arriverez à la même conclusion. Merci. »

J'aidai Christine à se rasseoir. Elle en avait sacrément besoin. Épuisée, couverte de sueur et toute chancelante, elle avait donné tout ce qu'elle avait dans le ventre.

Le juge délivra ensuite ses instructions, la synthèse finale. Nous savions qu'il n'allait pas dire aux jurés s'il fallait acquitter ou condamner le défendeur. Néanmoins, il pouvait laisser entendre le fond de sa pensée quant à la décision à prendre. En la matière, la règle empirique lorsqu'un verdict est délivré est la suivante : *La main qui gère le marteau est aussi celle qui gouverne le jury*.

Blumenfeld se racla la gorge avant de prendre la parole.

« L'accusation a eu accès à toutes les preuves dont elle avait besoin pour établir un dossier solide permettant une condamnation, mais vous devez vous poser la question suivante : vous a-t-on présenté assez d'éléments afin d'établir la culpabilité du défendeur. Le fait qu'Evelyn Bates ait été assassinée dans sa chambre d'hôtel peut suffire à le condamner devant un tribunal d'opinion publique, mais ce n'est *pas* suffisant pour le condamner dans une cour de justice. »

En d'autres termes...

Il pensait que le dossier n'était pas aussi solide que ça.

Christine se fendit d'un léger sourire. Carnavale, médusé, ne put cacher son dépit.

« La séance est levée ! »

Nous sortîmes du tribunal à 12 h 30 pour aller voir VJ en cellule. Quand l'inspectrice Reid, débarquée de nulle part, se dirigea droit vers moi, ignorant Christine et Redpath.

« Monsieur Flynt, puis-je vous parler un instant, s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr. »

Nous nous installâmes à la hâte dans un cagibi sans fenêtre au deuxième étage. Il n'y avait là qu'une table en plastique et deux tabourets. Nous prîmes place en même temps.

« Vous souvenez-vous qu'on a prélevé vos empreintes digitales au commissariat de police de Southend ? Nous en avons retrouvé pas mal là-dessus », dit-elle en me montrant un scellé.

Ce sac, étiqueté comme preuve, contenait un papier jaunâtre avec des taches ovales et brunes, là où la criminalistique avait vaporisé de l'iode afin d'en révéler les empreintes. Je reconnus le plan de construction que j'avais récupéré dans le casier de Swayne, à la station de Frant.

« Ce truc était sur le siège arrière de la Renault Mégane dans laquelle vous trouviez samedi il y a deux semaines.

— Vous en avez mis du temps pour remonter jusqu'à moi.

— Nous avons *attendu* notre heure. Nous ne voulions pas interrompre le procès de quelque manière que ce soit.

— Je suis sûr que c'est vrai », dis-je, plein de sarcasmes.

Elle ignora ma remarque.

« Maintenant, à propos de ce qui s'est passé ce jour-là. Comme vous le savez, deux personnes sont actuellement en garde à vue...

— Et une autre à la morgue », l'interrompis-je.

Elle fit une longue pause.

« Il y a eu d'importants progrès à ce sujet, monsieur Flynt. Mais avant d'en arriver là, il faut que vous me promettiez que cette conversation restera entre

nous. C'est compris ?

— Affirmatif.

— Nous avons un homme et une femme en garde à vue. Nous suspectons l'homme d'être le conducteur. Il a été soigné pour des brûlures au troisième degré et une blessure à la nuque. Dans les prochaines vingt-quatre heures, nous allons inculper la femme pour le meurtre de Fabia Masson à Southend. Nous l'avons identifiée grâce aux caméras de surveillance du commissariat. Elle va également être inculpée pour la tentative d'enlèvement que vous avez subie. Vous êtes le témoin principal. Je vais avoir besoin de votre déposition. »

Avant même que je puisse ouvrir la bouche, Reid plaça un enregistreur numérique sous mon nez.

« Prêt ? »

Je me lançai, déversant un flot ininterrompu de paroles. La rencontre avec Swayne à Wellington Arch... La femme aperçue près du monument aux morts australien... Sid Kopf mettant en place l'équipe de défense afin de perdre le procès (elle sourcilla à peine à cette occasion)... L'échange de manteaux... Ma visite dans l'appartement de Swayne... Comment je m'étais débarrassé de la personne qui me filait à Tunbridge Wells... Le dessin dans la consigne... Mon kidnapping raté dans la voiture par la femme et Jonas Dichter... La seringue, le pistolet, le cocktail Molotov... Les émeutiers qui me portent secours... Ma fuite...

L'inspectrice Reid appuya sur la touche « stop ».

« Qui étaient mes kidnappeurs ? demandai-je.

— Ex-membres des forces spéciales israéliennes, travaillant autrefois pour le Mossad, et actuellement pour le secteur privé. Des tueurs à gages parfaitement entraînés, hautement qualifiés, très dangereux. Plus nous avançons dans nos recherches, plus les infos affluent. Ils étaient basés dans une maison à Ealing. Deux d'entre eux – très brièvement et jusqu'à tout récemment – ont travaillé au Blenheim-Strand. Un dans l'équipe de sécurité, l'autre dans le service de nettoyage. Ils avaient obtenu leur boulot via Beverley Wingrove de l'agence Silver Service. »

Je gardai mon calme.

« Quand avez-vous appris tout ça ?

— La semaine dernière. »

Je repensai à ce que m'avait dit Swayne à Battersea Embankment :

Les Wingrove – les Fantômes blancs – le Mossad...

Il avait essayé de me fournir un maximum d'indications. Et moi, je m'étais énervé contre lui, et foutu de sa gueule, aussi.

« Lorsque nous avons fouillé leur domicile à Ealing, nous y avons trouvé de faux passeports, des liasses de billets, une arme, et aussi des fioles contenant le même poison que celui retrouvé dans l'organisme de Fabia.

— Ça change tout, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— Vous savez que Vernon n'a pas tué Evelyn Bates.

— Non, nous n'en savons rien. Toutes les preuves disent le contraire.

— Voyons !

— Pour un apprenti avocat qui vient d'assister à un procès, je vous trouve plutôt naïf, Terry. À l'heure qu'il est, vous devriez savoir comment ça fonctionne dans un tribunal. Ce n'est pas tant les choses qui importent, c'est de quoi elles ont l'air. Et, ce qui compte par-dessus tout, c'est ce qu'on peut prouver. »

J'aurais pu m'emporter, mais il n'y avait aucune raison. Il s'agissait encore une fois d'une question de loi.

« Avez-vous demandé aux Israéliens pour qui ils travaillaient ?

— Je ne crois pas que vous ayez encore du souci à vous faire, Terry.

— À quel propos ?

— Vous ne devez plus avoir peur pour votre sécurité ou pour celle de votre famille. Ils peuvent rentrer à la maison maintenant. »

Ma famille ?

Comment savait-elle que ma famille avait mis les voiles ? La police m'avait-elle espionné ?

Lâche prise, lave-t'en les mains. Et sois reconnaissant de pouvoir le faire. Elle est en train de te dire que tout est terminé. Elle plia le dessin de Swayne et me le tendit.

« Vous pouvez retourner travailler. »

Quelque chose de grave venait d'avoir lieu dans le grand hall. Toute une troupe de gens – des agents administratifs, la sécurité, des policiers en uniforme se mêlant au personnel judiciaire –, agglutinée au milieu, piaffait comme si une alarme incendie venait de retentir. Redpath, accroché à son portable, et Janet, le visage inquiet, se trouvaient sur un des côtés.

« Christine vient de s'écrouler.

— *Quoi ?*

— Nous étions là, en train de discuter, lorsqu'elle s'est effondrée. Elle était inconsciente lorsque l'équipe médicale s'est pointée. J'ai cru à un simple malaise. Mais ça pourrait bien être une attaque.

— Mon Dieu.

— Elle est en route pour l'hôpital. Nous avons prévenu sa famille. »

Christine avait eu l'air en forme pratiquement pendant tout le procès – sa santé s'améliorant même à mesure que les jours passaient, en particulier lorsque les choses allaient en notre sens. Mais à la fin de sa plaidoirie, elle s'était sentie vraiment mal. Livide et faible, elle avait eu besoin de toute mon aide pour pouvoir regagner son siège.

« Que va-t-il se passer maintenant ?

— Il prend la main », répondit-elle en désignant Redpath.

Génial, pensai-je. Notre avocat muet.

« Je suis certaine que le jury ne reviendra pas aujourd'hui. Ils ne commenceront pas à délibérer avant 14 heures. Nous en saurons peut-être plus demain matin.

— C'est quoi la règle déjà ? Rapide – t'es libre / Lent – tu restes dedans ? »

Janet secoua la tête.

« Ça, c'est un mythe, Terry. Mais j'ai une autre règle pour toi : "L'attente est mère de la déception et père du ressentiment." Tu ferais bien de t'en souvenir si tu décides de continuer dans le milieu judiciaire. »

Je tournai les talons.

« Tu vas où ? me héla-t-elle.

— Déjeuner. »

Plus tard, pour expier mes péchés, je retournai à Croydon. Là où se trouvaient les bureaux du cadastre.

Je payai la somme de 15 livres et donnai mes infos à la réceptionniste, qui me fit patienter un bon quart d'heure. Elle me tendit ensuite un passe de visiteur et le nom de la personne avec qui je devais m'entretenir, au premier étage.

Le fonctionnaire en question, un homme aux cheveux blonds très clairs, dans la cinquantaine, était doté de cils translucides. Je lui montrai le dessin de Swayne en lui expliquant que je n'avais ni l'adresse ni le code postal, seulement un numéro de référence indiqué en légende. Il le regarda furtivement.

« Le code postal se trouve juste ici, dit-il en pointant du doigt la première partie de la légende dans la boîte. Voyez ? E15 1LW. Les autres nombres – 1960 – correspondent probablement à l'année où le dessin a été réalisé, et les autres – 0507... Je ne sais pas. Peut-être un code de l'entreprise ?

— E15, c'est East London, n'est-ce pas ?

— Oui. Stratford », répondit-il.

Un véhicule stationnait à l'extérieur du centre des quakers. Mais pas pour distribuer la soupe populaire. Il s'agissait d'un camion de déménagement. Je reconnus Fiona, qui s'affairait à pousser un carton à l'intérieur.

« Vous êtes Terry, n'est-ce pas – Terry de Kopf-Randall-Purdom ? » demanda-t-elle, me tendant la main et la retirant presque aussitôt pour l'essuyer sur le côté de son jean. Elle s'était montrée bien plus sympathique avec moi lors de notre première rencontre, quand je n'étais qu'un étranger.

« Je vois que vous déménagez ?

— Il reste quelques trucs à enlever. Nous avons obtenu un centre à Walthamstow. Les excavateurs viennent demain. Ils vont tout abattre mardi. C'est dur d'imaginer que tout va disparaître d'ici une semaine. »

Elle se retourna pour observer l'immeuble délabré, laissé à l'abandon, avec ses

couches de crasse mélangées aux graffitis.

« La vente s'est bien déroulée, alors ?

— Oh, tout s'est très bien passé, répondit-elle, sarcastiquement.

— Que s'est-il passé ?

— Vous ne savez pas ? »

Si, je le savais, mais pas de la manière dont elle le laissait entendre. Je l'avais deviné, au moment où l'homme du cadastre m'avait dit pour le code postal. Mais je voulais l'entendre de sa bouche. Sa version.

« Non... », dis-je, feignant l'étonnement.

Un homme sortit de l'immeuble avec deux cartons. Elle attendit qu'il soit retourné dans l'entrepôt pour parler.

« Vous vous souvenez que nous souhaitions de tout cœur vendre à un acheteur de bonne réputation ? Quelqu'un qui maintiendrait certaines de nos traditions ici, en aidant les moins fortunés ? Hal Peterson, le Canadien, semblait le candidat idéal. *Trop* idéal, comme il s'est révélé.

— Comment ça ?

— Il... »

Elle n'arrivait pas à le dire, je le fis donc à sa place.

« Il était douteux ?

— Pas vraiment... Je veux dire, oui. C'était un peu notre faute, nous avons été trop... trop confiants. Mais comment pouvions-nous savoir ? Tout semblait impeccable. Peterson avait présenté son offre. Un des membres de notre conseil avait été à l'école avec lui et s'était engagé sur son intégrité. Il est venu, a rencontré tout le monde, nous a dit ce qu'il ferait avec le terrain. En fait, il nous a dit exactement ce que nous voulions entendre ».

Elle soupira et secoua la tête.

« Nous aurions dû le voir venir. C'était là, juste devant nos yeux. Tout ce que nous avions à faire était de *regarder*. Regarder à travers lui, *explorer* son passé. »

Elle essuya la sueur de son front avec le dos de sa main.

« Hal Peterson était un cheval de Troie.

— Une couverture ?

— Oui.

— Pour quelqu'un à qui vous n'auriez jamais vendu ? »

De nouveau un hochement de tête.

« Scott Nagle, n'est-ce pas ? »

Je repensai au moment où j'avais parcouru les archives des journaux et trouvé le nom de Nagle. Il avait essayé – en vain – d'utiliser une couverture et une société-écran pour pouvoir racheter la centrale électrique de Battersea. Mais

combien d'autres affaires avait-il conclues en s'en tirant sans embûches ; combien de vendeurs peu méfiants et honnêtes avait-il dupés auparavant ?

« Je croyais que vous ne saviez pas, Terry.

— Comment se fait-il que *vous* ne le saviez pas ?

— Ça ne nous est jamais venu à l'esprit de faire une ultime vérification. Tout ce que nous aurions eu à faire aurait été d'aller sur le site Internet de Companies House et de chercher le nom "Hal Peterson & Associés". Nous aurions alors vu qu'il s'agissait d'une société-écran n'ayant même pas un an d'existence, et que l'un des fameux "associés" était Scott Nagle. Il figurait sur la liste du personnel, avec le titre de directeur. Et nous n'aurions *certainement* pas vendu à cette personne. Je me *soucie* fortement de ce lieu. Cet endroit a transformé ma vie.

— Comment avez-vous découvert le pot aux roses ?

— Grâce à vous.

— *Moi ?*

— La dernière fois que vous êtes venu, vous m'avez donné votre carte. Après la signature de l'affaire, on m'a demandé de faire des photocopies de la paperasse – les contrats et les lettres des avocats. J'ai reconnu le nom de votre firme sur une des lettres – Kopf-Randall-Purdom.

— C'est *eux* qui ont conclu l'affaire pour Peterson ? Vous rappelez-vous du nom de l'avocat chargé du dossier ?

— Oui, Kopf. Sid Kopf. »

Cela n'aurait pas dû me surprendre de la sorte, mais je fus médusé. Je pensais que Kopf resterait tapi dans l'ombre, qu'il ne se serait pas directement impliqué.

« Vous ne le saviez *vraiment* pas ? dit-elle en voyant mon visage se raidir.

— C'est une grosse firme avec des divisions bien distinctes. Je n'y occupe pas une place importante.

— Le père de Scott Nagle – Thomas Nagle – a construit cet endroit, n'est-ce pas ?

— Il nous l'a légué dans son testament. »

Son *testament* ? Je l'avais vu dans le bureau de Kopf. Je n'avais remarqué aucune mention des quakers dessus.

« Thomas était, de toute évidence, un homme bon. Il a grandi à Stratford, le saviez-vous ? Sa famille était pauvre. Les quakers se sont occupés d'eux. Il ne l'a jamais oublié.

— Je n'étais pas au courant de ça.

— On n'imaginerait pas ça, vu le parcours de son fils, n'est-ce pas ? Scott Nagle essaie d'acheter cette terre depuis des décennies. Vous savez ce que j'ai également découvert ? Après tout ce temps, Vernon *était* sur le point de nous faire

une offre. Un de mes directeurs m'a annoncé qu'il avait pris rendez-vous avec eux.

— Vous souvenez-vous de la date à laquelle cette rencontre devait avoir lieu ?

— Le 17 mars. »

Le jour de son arrestation.

Je souhaitai à Fiona bonne continuation. Elle me dit de demander à VJ de venir la voir dans leur nouveau lieu, « lorsqu'il serait libre ». Je lui répondis que je le ferais. Je n'avais jamais dit à Vernon que j'étais venu ici, encore moins qu'ils avaient tous prié pour lui.

Lorsque je repartis sur le sol brûlant, il faisait vraiment chaud. Les vibrations et les bruits sourds des travaux de construction du village olympique mitraillaient l'air.

Je m'arrêtai et me retournai pour contempler une dernière fois le bâtiment.

Impossible de distinguer la fresque murale de l'homme emblème des Quaker Oats, pas même une esquisse. Les rayons du soleil de l'après-midi éclairaient le côté gauche du bâtiment, mais laissaient le flanc droit dans la profondeur de l'ombre.

L'entrepôt me parut tout à coup familier. Une sensation de déjà-vu me tritura l'esprit. La dernière fois que je me trouvais à cet endroit précis, c'était dans la matinée...

Puis ça m'est venu d'un coup.

J'avais déjà vu ce lieu avant même de le visiter.

Sur le mur du bureau de Kopf. C'était ici qu'il avait pris le cliché qui composait la pièce maîtresse de l'installation artistique accrochée derrière son bureau – le cœur même de son œuvre, la fierté de la collection. Toute personne s'asseyant face à lui ne pouvait pas la louper. Il avait photographié l'entrepôt de là où je me trouvais exactement. Et pratiquement à la même heure de la journée.

Quels avaient été les mots de Swayne déjà ?

KRP est la maison que Scott Nagle a construite.

Quelques éléments commencèrent à se mettre en place dans mon crâne. Kopf avait fait piéger VJ et l'avait fait arrêter afin de l'écarter de son chemin pour que Scott Nagle puisse acheter le bâtiment et la terre sur laquelle il se trouvait. S'il avait pu faire une proposition, VJ aurait probablement remporté l'offre d'achat. Il constituait l'acheteur idéal. Il avait bâti de bonnes relations avec les gens du centre durant ces dernières années – *et* il venait tout juste d'être couronné « personnalité éthique de l'année ». Il ne pouvait pas perdre.

Il avait aussi effectué des recherches sur l'offre concurrente. Ahmad Sihl avait mis David Stratten sur le coup. Stratten devait remettre à Sihl un rapport le 17 mars. Sauf qu'il n'avait jamais pu se rendre à son rendez-vous. En raison de la descente des Israéliens déguisés en inspecteurs des impôts. La fameuse troupe qui avait embarqué ses ordinateurs et ses disques durs avec toutes les informations nécessaires. Stratten avait découvert que Peterson servait d'intermédiaire à Scott Nagle. VJ l'aurait à coup sûr mentionné lors de son discours pour l'offre.

Swayne savait tout ça, *depuis le début*. Il m'avait livré des indices. Les tueurs à gages israéliens, les Wingrove, Michael Zengeni, le bâtiment. J'avais toutes les pièces, mais comment les assembler ? Scott Nagle avait essayé d'acheter ce terrain depuis des *décennies*... Il le voulait plus que tout.

Pourquoi ? Le reste des terres appartenait à VJ. Qu'est-ce qui valait bien la peine de tuer quatre personnes ?

Jeudi

Le procès de Pepe Regan avait démarré le jour d'avant. Il faisait la couverture du *Daily Chronicle*, avec Adolf à ses côtés. Ils formaient un couple étrange. Regan, avec ses airs de voyou multimillionnaire stupide aux pieds dorés, son costume et sa cravate classiques qui lui donnaient l'apparence d'un banquier sorti d'un clip de rap. Bella, de son côté – bien qu'elle lui arrive à peine à l'épaule –, symbolisait l'image parfaite du professionnalisme ascétique : tailleur noir, chemise blanche, belle allure. Et, bien sûr, elle traînait derrière elle son imposant attaché-case à roulettes. Vraiment photogénique, miss Adolf avait du chien, il fallait bien le reconnaître.

Le jury passa toute la journée à délibérer, et moi la mienne à la cantine, avalant café sur café, écoutant les conversations des gens. Les flics informaient les journalistes. Les journalistes enregistraient tout dans leurs cahiers, leurs téléphones portables ou sur leurs ordinateurs. Les accusés et leurs équipes juridiques restaient entre eux. Les employés et greffiers indépendants avalaient leurs casse-croûte. Les administrateurs du tribunal prenaient leur pause-café.

En fin de journée, le juge renvoya le jury chez eux. Pas encore de verdict.

Christine avait été admise à l'hôpital Barts. Le diagnostic du médecin : attaque cérébrale. Les docteurs l'avaient plongée dans un coma artificiel afin de réduire l'œdème qu'elle avait au cerveau. En allant lui rendre visite, je rencontrai Franco Carnavale, qui arpentait le couloir. Il me reconnut et ralentit le pas.

« Comment va-t-elle ? »

Sans me répondre, il secoua la tête et s'en alla en maugréant.

Vendredi

Presque similaire au jour précédent, toujours la même chose, les mêmes visages. Pas encore de verdict. Le juge renvoya le jury pour le week-end.

Samedi

Ma famille revint au bercail en début de matinée.

Soulagement total. Karen plaisantait gaiement, pleine d'histoires qu'elle ne pouvait attendre de me raconter.

Les enfants semblaient tous deux avoir pris quelques centimètres.

Nous nous étreignîmes longuement au milieu de la salle à manger. Je jurai intérieurement de ne plus jamais me séparer d'eux ni laisser quoi que ce soit se placer entre nous, et – par-dessus tout – de ne plus *jamais* les mettre en danger de quelque manière que ce soit.

Plus tard, j'emmenai Ray à Battersea Park. À mes yeux, c'était le plus beau jardin public de Londres. Je trouve qu'il a toujours belle allure, même par mauvais temps. Le soleil commençait à perdre de son éclat, mais l'air, doux et parfumé, soufflait des odeurs de gazon et de fleurs coupées accompagnées d'un soupçon de boue sèche provenant de la Tamise. J'achetai des cornets de glace et nous nous installâmes sur le seul banc libre, près de la pagode.

« J'ai trouvé ta clé USB, Ray.

— T'es en colère ?

— Non, juste inquiet.

— Pourquoi ?

— Tu ne dois pas nous mentir, Ray.

— Je n'ai pas menti, Papa. Tu ne m'as jamais *demandé* si j'avais une clé USB secrète. »

J'eus envie de rire face à sa logique imperturbable. Je me contentai de sourire à la place.

« Tu sais qu'on peut mentir par omission... Pourquoi as-tu regardé des vidéos sur Vernon James ?

— Parce que je m'intéresse à ce que tu fais. Et puis toi et Maman, vous en parliez tout le temps le soir... »

Nous qui pensions avoir été discrets.

« J'ai vraiment fait quelque chose de mal ?

— Non. Mais tu n'as pas fait les choses de la bonne manière. »

Je me rendis alors compte qu'on se trouvait pratiquement en face de la

maison où habitait Melissa, sur Cheyne Walk. Mais l'épais massif de bosquets empêchait toute vision des maisons situées de l'autre côté de la rivière. Je me demandais si elle était chez elle, et à quoi elle pouvait bien penser. Était-elle optimiste quant à l'issue du procès ? Avait-elle toujours l'intention de demander le divorce ?

« Est-ce que Mam sait que tu vas dans la chambre d'amis la nuit ? demanda soudain Ray en léchant la glace fondue sur son pouce.

— Non.

— Ça fait aussi de toi un menteur, dans ce cas...

— Ouais, je pense que t'as raison. Mais ça ne veut pas dire que toi, tu peux en être un.

— Et en plus, t'es aussi un hypocrite. »

Il me fallut quelques secondes pour digérer sa réplique. Ce garçon n'avait que *huit* ans. À son âge, je ne savais même pas prononcer ce mot. Et encore moins sa signification.

« J'ai entendu ça en classe le trimestre dernier, fit-il en s'apercevant de mon étonnement. Notre professeur nous a expliqué ce que ça voulait dire.

— Tu devrais envisager une carrière d'avocat, Ray.

— J'en suis déjà un, rétorqua-t-il en croquant dans son cône. Pourquoi t'accroches pas de photos de tes anciens copains de l'université dans la maison ?

— Il n'y a pas vraiment de place pour les accrocher.

— Au contraire, y a plein de place !

— J'ai pas envie d'abîmer les murs.

— On se débrouillera... »

Un jour, bientôt, j'aurai à expliquer à mes enfants mon conte de fées tragique en guise de mise en garde, comment j'avais foiré ma vie avant d'être assez âgé pour réaliser mes erreurs...

Quoique... Non. Comment pourrais-je leur dire ça, maintenant ? Pas avec ce petit miracle assis à mes côtés. Sans compter les deux autres phénomènes qui m'attendaient à la maison. Finalement, ma vie était redevenue agréable. Même si le chemin pour y arriver avait été sacrément ardu.

« Je vais te dire un truc maintenant, Ray. Nous savons tous les deux que je ne suis pas ton vrai père, mais je suis ton Papa. Et tu seras toujours mon fils. OK ? Je veux que tu penses à moi comme quelqu'un à qui tu peux te confier, quelqu'un sur qui tu peux compter. Je n'aurai sûrement pas toujours les bonnes réponses, et je ne serai pas toujours en mesure de pouvoir t'aider, mais je ferai de mon mieux pour toi dans tous les cas. OK ? »

Il me fit sa meilleure frimousse en fronçant les sourcils, puis me sourit en

faisant oui de la tête.

« Fini les cachotteries, d'accord ?

— Du moment que tu promets la même chose...

— Marché conclu ! »

Dans la cuisine, après dîner, je racontai à Karen à peu près tout ce qui s'était passé depuis leur départ, y compris le procès.

Fidèle à moi-même, j'omis quelques détails comme : la tentative de kidnapping, Melissa (*bien évidemment*), ma crise avec l'alcool (*surtout* ça) et ma théorie sur Kopf. Pas besoin qu'elle en sache davantage.

Sa seule réponse : « Merci mon Dieu, c'est presque terminé. Reparlons-en demain. Tout le monde au lit. »

Impossible de fermer l'œil. Insomnie. Direction le salon. J'allumai la télé et tombai sur un écran saturé d'orange, de jaune, de rouge et de noir. La guerre. Nous n'étions pas à Tripoli, Bagdad, Beyrouth ou Gaza, mais au nord de Londres, à Tottenham. Des immeubles et des voitures brûlaient dans tous les recoins de la ville. Certains magasins avaient été vandalisés et pillés. La police était débordée, mais surtout canardée de briques et de bouteilles. Tout ça avait un lien avec des coups de feu tirés par les forces de l'ordre deux jours auparavant. Une simple manifestation pacifique s'était muée en une émeute gigantesque.

Lundi

15 h 15.

Je me trouvais à la cantine, assis juste à côté de deux inspecteurs parlant des émeutes en cours. Ils ne prêtaient pas attention à moi. Ils disaient que « tout ça » avait commencé dans la matinée, dans l'est de Londres. Hackney était progressivement devenue une zone de guerre. Des foules avaient attaqué la police, saccagé des boutiques, mettant le feu à des voitures et à des autobus.

Les troubles se propageaient dans d'autres parties de la ville aussi. Les flics disaient que tout était coordonné via les réseaux sociaux. Les manifestations violentes résultaient de flashmobs, ces mouvements citoyens initiés par des lanceurs d'alerte et abondamment relayés par les réseaux sociaux. Le chef de la police de Londres, débordé et sur le point de perdre le contrôle de la situation, parlait de faire intervenir l'armée.

J'appelai Karen.

« Il va y avoir des troubles dans le coin de Clapham Junction, dit-elle.

— Comment le sais-tu ?

— D'habitude, c'est plutôt bruyant dans les environs, avec tous les gosses qui sont en vacances. Mais là c'est plus calme qu'à Noël. C'est parce qu'ils sont tous de sortie en ville. Je garde Ray et Amy à l'intérieur. Fais attention sur le chemin, en rentrant à la maison.

— Je ferai attention. »

Juste à ce moment-là, Janet surgit dans la cantine.

« Nous sommes attendus en salle d'audience. Pour le verdict. »

Salle d'audience à moitié vide. Le banc réservé au service de presse n'était occupé que par quelques individus. Pratiquement tous les reporters et autres journalistes couvraient les événements liés aux émeutes. La tribune du public était clairsemée elle aussi. Melissa et moi échangeâmes un regard furtif, puis elle tourna la tête en clignant des paupières au ralenti. Elle paraissait fatiguée. Kopf, assis ses côtés, me fixait bizarrement.

VJ fut conduit dans le box des accusés. Toute l'équipe de la défense se tourna vers lui. Moi, Janet et Redpath. Il nous fit un bref sourire. Il suintait la nervosité. Un spectacle étrange. Tout au long du procès, il avait pourtant été l'exemple même de la tranquillité. Le juge Blumenfeld s'adressa au jury.

« Êtes-vous arrivés à un verdict sur lequel au moins dix d'entre vous êtes d'accord ? »

Le juré principal se leva.

« Oui, monsieur le juge », dit-il d'une voix aiguë sûrement causée par l'enjeu de la décision. Je savais exactement ce qu'il ressentait.

J'étais stressé moi aussi. Je pris une douce mais profonde respiration. Mon cœur battait fort.

La greffière de la cour prit la parole.

« Accusé, levez-vous. »

VJ se leva. Et nous fîmes de même – Redpath et moi, et Janet qui s'aligna derrière nous.

J'aurais tellement aimé que Christine soit là.

« Déclarez-vous l'accusé coupable ou non coupable des accusations de meurtre ? somma Blumenfeld.

— Coupable. »

En bas, dans sa cellule, VJ, en état de choc, était assis, les mains posées sur la table, les yeux rivés sur les lèvres de Janet. Il l'écoutait sans sourciller.

Le juge avait reporté la sentence au mois prochain. Janet lui expliquait qu'il allait probablement prendre la peine appliquée pour un meurtre – prison à vie avec un délai minimum de quinze ans de réclusion. Il pourrait demander sa libération à l'âge de cinquante-trois ans. Elle lui promit qu'elle allait commencer à travailler sur son appel immédiatement. VJ resta silencieux.

Lorsque je traversai le grand hall pour me diriger vers l'escalier, je n'arrivais toujours pas à réaliser ce qu'il venait de se passer. La voix d'un homme résonna derrière moi. Je pensais que c'était un journaliste.

« Tu as été surpris ? »

Redpath.

« Choqué, à vrai dire, répondis-je.

— Pas moi. Les jurés sont des gens simples qui comprennent les choses simples. L'accusation avait le corps dans le lit, plusieurs témoins oculaires, l'ADN, un suspect principal qui a quitté les lieux du crime, menti à la police – *et* qui aime étrangler les femmes pour prendre son pied. *Ergo* il l'a fait. Et nous qu'est-ce qu'on avait ? Des accusations sur le travail bâclé de la police. Fin de l'histoire. »

Moi qui pensais que Redpath n'avait servi à rien. Il avait tout simplement été sous-utilisé.

J'étais vraiment à côté de la plaque. Je pensais aussi qu'on allait emporter le procès. Christine n'avait pas démonté le dossier de l'accusation, mais elle avait pourtant réussi à en ébranler les bases. Ou alors était-ce juste moi qui voyais les choses ainsi ?

« Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Christine me déteste. Elle ne voulait pas de moi sur ce dossier. Lorsqu'elle

n'était pas en train de me rabaisser, c'est qu'elle n'écoutait pas ce que je disais ou qu'elle couvrait mes paroles – et c'est les seules fois où elle s'adressait à moi, en fait.

— Qu'aurais-tu fait différemment, alors ?

— Persuader le défendeur de plaider coupable d'homicide involontaire. Il aurait écopé de la moitié de la peine qu'on lui a infligée.

— Mais il ne l'a *pas* fait.

— Mais nous ne pouvions pas le prouver. Et lorsqu'on ne peut pas prouver quelque chose, on conclut un marché. »

Liam Redpath, sous ces airs de fumiste, était en fait un type brillant et cynique, forgé par l'amertume et la déception. Finalement, nous avions pas mal de choses en commun. Je ne voulus pas débattre avec lui. J'étais épuisé. C'était terminé. VJ allait croupir en prison. Nagle avait obtenu son bâtiment. Sid Kopf avait gagné la bataille.

« Tu prends un petit verre, vite fait ? demanda Redpath.

— Non, il faut que je retourne au bureau. »

Pour me faire virer, pensai-je tout bas.

« Une autre fois, alors ?

— Bien sûr. »

En sortant d'Old Bailey, j'aperçus l'inspectrice Reid effectuer sa déclaration aux journalistes. Les reflets des caméras, micros et autres magnétophones rassemblés autour d'elle, formaient comme un essaim d'abeilles.

Je ne restai pas dans les environs pour écouter son laïus. J'en suivrais le résumé à la télé. Je remontai la rue pour prendre le métro. Il faisait beau. Je n'aurais pas dit non à une bonne pluie aujourd'hui. Des trombes d'eau. Et puis de l'orage. Et de la foudre.

J'avais envie de ressentir quelque chose de brusque – de la colère, de l'indignation, de l'agitation – mais j'étais tout engourdi. Trop de questions se bousculaient dans ma cervelle, notamment sur les raisons qui avaient poussé le jury à rendre ce verdict.

« *Coupable !* » cria un vieil homme, qui se tenait devant moi sur le trottoir. D'où sortait-il ? Qui était-ce ? Un mendiant foldingue ?

« Enfin ! *Coupable !* Ils l'ont eu cet enculé ! Ils l'ont eu ! »

Il me disait quelque chose... La veste grise en tweed épais, la chevelure terne poivre et sel, la face rougeaude, et ce regard...

Je l'avais déjà vu m'observer avec ses petits yeux perçants, dans le réfectoire d'Old Bailey. *Une allure de flic.*

Et puis j'ai enfin tilté.

« Quinlan ? fis-je.

— C'est *inspecteur* Quinlan pour toi, Terry Flynt.

— Que faites-vous ici ?

— Tu crois quoi ? fit-il sèchement. Je suis venu voir James prendre ce qu'il mérite. Qu'est-ce que je t'avais dit à l'époque, hein ? Je t'avais dit qu'il le referait un jour, hein, que je te l'avais dit ? Je t'avais dit qu'il tuerait une autre personne, tout comme il a tué son père.

— Je n'ai pas le temps de parler de ça », dis-je en essayant de m'éloigner de lui. Mais cet abruti se mit juste devant moi, en sautillant comme un enragé pour m'empêcher d'avancer. Il puait la transpiration et la saleté.

« Et voilà qu'tu continues à le défendre, c'est ça hein, mon petit gars ? Toujours à mentir pour lui ! T'es vraiment qu'une petite pute pleurnicheuse, tu l'sais ça hein, Flynt ? Une petite pute pleurnicheuse. C'est à toi que j'avais fait appel à l'époque, car je pensais que t'étais différent du reste de ta sale famille. Mais je me trompais. Vous êtes tous les mêmes. De la vermine. »

Sur le trottoir opposé, deux hommes nous observaient. L'un de très grande taille, la bouche grande ouverte et un micro dans la main, avait l'air ahuri. L'autre, planqué derrière une caméra pointée sur nous, arborait un large sourire.

J'essayai de m'écarter de Quinlan, mais il se montrait véloce et continuait à me bloquer le passage. Le grand bonhomme s'approcha de nous. C'était M. Adolf. Cet enfoiré de Kevin Dorset... Et *merde*.

« Salut Terry. J'écris un gros papelard sur Vernon James pour le *Chronicle* de dimanche. En pleine page centrale du journal. Consacré au meurtre non résolu de son père. Et vu que Vernon a constitué le suspect principal... Je voulais te demander. Voudrais-tu faire un commentaire sur l'alibi que tu lui avais fourni à l'époque ? »

Mon visage, mon nom et mon passé allaient donc faire les choux gras du journal dominical le plus vendu et le plus important du pays.

« Adresse-toi à l'inspecteur Quinlan. C'est lui qui m'a tout dit à ce propos. »

Quinlan ricana. Je le bousculai et m'éloignai d'eux. Dorset me suivit à grandes enjambées. Son collègue continuait à nous filmer, en gardant ses distances.

« Allez, Terry. Une petite déclaration. Encore mieux, donne-moi ta version des faits. Je sais que tu as menti pour lui », brama-t-il derrière moi de sa voix irritante qui résonnait si fort que la Justice en personne aurait pu l'entendre. Je me retournai et m'arrêtai. Il se tenait à quelques mètres de moi, tout sourire, son enregistreur logé dans sa main tendue vers moi.

« Bien sûr, je vais te donner une citation, Kev. Tu enregistres ? La voici : “Va te faire enculer.” »

J'avais préparé ma sortie. Pas d'adieux en face à face, pas d'annonce. Juste une lettre de démission que j'allais laisser à Janet dès que j'aurais terminé de taper et de compléter les notes prises au tribunal. Puis je m'en irais. Pour ne plus jamais revenir.

Chère Janet,

Je vous informe par la présente lettre que je désire démissionner de mes fonctions de greffier à compter du prochain jour ouvrable. J'ai fortement aimé travailler pour le cabinet et j'ai beaucoup appris, mais je ne pense pas que le droit soit un domaine idéal pour que j'y fasse carrière. Merci tout de même de m'avoir donné l'occasion de travailler à vos côtés.

En vous exprimant mes meilleurs souhaits pour l'avenir,

Terry Flynt.

Et voilà. Insipide et standard. Pas de détails. Pas de bla-bla. Et absolument rien au sujet du fait que je savais qu'ils comptaient me virer une fois le procès terminé.

Un énorme bouquet de fleurs trônait sur le bureau d'Adolf. Un véritable champignon atomique rouge et blanc, pourvu de guirlandes, des branches de pin et de feuilles séchées, enveloppé dans du papier bleu brillant. Avec une petite note :

Merci pour tout,

Amitiés, Pepe.

Mes futurs ex-collègues se tenaient tous debout au milieu du bureau. Munis de leurs verres en plastique remplis de mauvais champagne, ils fêtaient la victoire d'Adolf. Enfin, l'acquittement de Pepe Regan, plus exactement. À la dernière minute, un témoin clé avait fait faux bond.

Mais la troupe semblait célébrer autre chose.

Vraisemblablement, Adolf avait obtenu le job d'assistant juridique. Et le diplôme. Elle avait aussi sûrement eu des échos de ma rencontre avec Quinlan, et l'imminente infamie bientôt étalée dans le tabloïd, perpétrée par son concubin. Le grand escogriffe aux pattes de sauterelle. Kev Dorset.

Mais je n'étais pas aussi en colère que j'aurais dû l'être. Je ne m'étais pas encore remis du verdict. Ça m'avait anesthésié. Lorsque je fis mon apparition dans le bureau, la jubilation ambiante retomba quelque peu. Puis le gang des Trois la fit revenir en force à coups d'applaudissements. Les voix s'élevèrent de nouveau. Iain ricanait comme une hyène. Mon téléphone retentit.

« Terry, c'est Edwina.

— Que se passe-t-il ?

— Sid veut vous voir. »

Kopf, assis à son bureau, regardait les émeutes sur son grand écran, avec un air de dépit. Hackney, Enfield, Brixton, Croydon... Ça s'était étendu, et le mouvement continuait. À l'image, les patrouilles de police, en rang d'oignons, restaient tapies derrière des boucliers en plastique, inondées par une pluie de projectiles ininterrompue. Des incendies se déclaraient un peu partout, dans des drugstores et de nombreuses boutiques. Ou encore et toujours à partir de véhicules bombardés à coups de cocktail Molotov.

« Nous voilà encore une fois revenus en 1981, fit Kopf en me faisant signe de m'installer. Une récession, un mariage royal, et une émeute. »

Je restai silencieux et impassible. Je l'observai, haineusement, sans bouger. Cet enclulé avait essayé de me faire tuer.

« Il y a trente ans, je comprenais. Ils avaient une cause ou deux à défendre. Quelque chose qui valait la peine qu'on proteste dans la rue... Mais aujourd'hui ? Regardez-les ! Rien que des vandales et des voyous chapardant des objets dont ils n'ont même pas besoin. Voler juste pour voler. De cette génération-là ne sortira rien de bon, j'en suis certain. Elle ne laissera aucune marque dans l'histoire. Elle ne créera rien, n'inventera rien, ne léguera aucun héritage. Elle traversera le temps comme si elle n'avait jamais existé. »

Il éteignit la télévision puis s'installa confortablement dans son siège. Il

arborait un sourire à peine visible.

Mes yeux se fixèrent sur la photo de l'entrepôt des quakers au-dessus de sa tête, sur le mur. Le bâtiment avait l'air encore plus impressionnant en noir et blanc. Décrépi et délabré, presque menaçant, il attirait indéniablement l'attention.

Puis, doucement, je redirigeai mes yeux vers lui. Il avait capté le message.

Il me fit un nouveau sourire, laissant apparaître un émail blanc nacré. Brusquement, je me rendis compte que nous n'étions pas seuls.

Janet était assise à côté de moi. J'avais tellement focalisé mon attention sur Kopf et son œuvre d'art que je ne l'avais même pas remarquée. Nous nous retrouvions donc à nouveau entre nous – trois. Comme la première fois où l'on m'avait convoqué ici. Elle se tourna vers moi et prit la parole.

« Tout le monde y perd dans ce jeu. Peu importent la force de tes arguments, la véracité des faits que tu avances, la crédibilité des témoins, les faits les plus sûrs ne servent parfois à rien. La chose que l'on doit se rappeler, c'est qu'il ne s'agit pas de perdre ou de gagner. Mais de la *manière* dont on perd.

— Un homme innocent est en prison. Je dirais qu'on s'est fait battre à plate couture, pas vous ? »

Janet, sur le point de riposter, se fit prendre de court par Kopf.

« Je sais que ce n'est pas comme ça que vous pensiez que les choses se termineraient, Terry. Que voulez-vous que je vous dise ? Que vous allez vous en remettre ? C'est *faux*. Que ça passera avec le temps ? C'est faux. Que les choses vont s'arranger ? Faux. Ce par quoi vous êtes passé ces derniers mois, l'expérience que vous avez vécue, ce que vous avez vu et appris, tout ça restera en vous, à jamais. Ça va même probablement vous hanter toute votre vie. Mais ça va également vous aider à définir vos buts et à vous guider pour l'avenir. Vous devez accepter cette défaite. Tirez-en des enseignements. N'allez pas vous faire du tort en espérant un happy-end la prochaine fois, car le droit – tout comme la vie – n'est pas un film. Les gentils perdent à la fin. Le type innocent est reconnu coupable, le coupable se retrouve en liberté. Tout le monde meurt, et tout le monde pleure. Ça arrive tout le temps. Il faut l'accepter et aller de l'avant. C'est très important. Il faut *toujours* aller de l'avant. »

OK. C'est à ce moment-là que tu vas m'annoncer que je suis viré. Dépêche-toi, qu'on en finisse. Il faut que je rentre chez moi avant que les échauffourées n'atteignent Clapham Junction. Janet, qui s'agitait sur son siège, m'indiqua qu'elle avait encore des choses à me dire.

« Il va y avoir de gros changements ici au cours des prochains mois. L'entreprise va entreprendre des travaux d'extension de la division des affaires

criminelles. Je vais la diriger, tout comme je l'ai fait jusqu'à maintenant, mais du nouveau personnel va venir renforcer les effectifs. »

Elle parlait en me fixant droit dans les yeux, avec un air satisfait. Kopf semblait aussi assez guilleret, voire de bonne humeur.

« Ton emploi du temps va être éprouvant. Tu vas devoir jongler entre une année d'études à temps plein et le travail d'assistant juridique. »

Hein ?

« Et, comme tu t'en apercevras en lisant ton contrat, tu dois arriver au moins en deuxième position de ta promotion – et si possible premier. Si tu te trouves un cran en dessous, tu seras dans l'obligation de rembourser tes frais de scolarité. »

Mais bon SANG , c'est quoi ce bordel ? Me proposaient-ils le...

Job d'assistant juridique ?

Kopf se leva et me tendit la main.

« Bienvenue dans la famille, Terry. »

Les surprises arrivent par grappes de cinq, a priori. Tout d'abord le verdict, puis Redpath, ensuite Quinlan, Dorset, et puis maintenant *ceci*...

« Vous me proposez le job ?

— Non. Tu as déjà un emploi ici. Nous t'offrons une promotion qui t'amènera à un poste d'assistant juridique, et la firme va financer tes études universitaires afin que tu puisses obtenir le grade d'avocat. Tu vas également avoir droit à une belle augmentation.

— Mais...

— Vous acceptez ? demanda-t-il, tout émoustillé.

— Je... Il faut que j'y réfléchisse...

— À quoi bon réfléchir ? On vous donne un cheval. Soit vous lui mettez une selle, soit vous observez l'état de ses dents !

— Prends donc ta journée demain, fit Janet. Et donne-nous ta réponse mercredi.

— OK.

— Je suis sûr que vous allez prendre la bonne décision », fit Kopf, acquiesçant à nouveau, la main toujours déployée. Je la serrai mollement. Quelque chose de petit, pointu et métallique, s'appuya dans ma paume.

Je compris soudain ce qu'il venait de me donner. Ou, plutôt, de me *rendre*. Et je me demandai pourquoi diable il l'avait en sa possession. Un de mes boutons de manchette porte-bonheur en forme de trèfle – un de ceux que mes enfants m'avaient offerts. Je pensais l'avoir perdu chez Melissa, mais il avait dû tomber ici, dans son bureau, lorsque j'avais fouillé son armoire de classement.

Voilà pourquoi il m'avait foutu les Israéliens sur le dos. Ce salopard pensait

que j'avais mis le doigt sur quelque chose. Pourquoi me le rendait-il maintenant ? Pour la même raison qu'il m'avait offert le poste. Parce qu'il ne savait pas tout ce que j'avais sur lui et Nagle, ce que Swayne m'avait dit, le truc sur lequel j'étais peut-être assis.

Il se voyait obligé de m'acheter, de m'offrir un avenir – une carrière. Pour mon silence. Je comprenais sa démarche. Je savais exactement d'où il venait. Mais Janet ? Savait-elle ce que j'avais fait ? Et, surtout, ce que Kopf avait manigancé ?

Dans quel camp se trouvait-elle ?

« Faites attention en rentrant chez vous, dit-il tandis que je m'en allais. C'est dangereux là, dehors. »

Je ne savais que faire.

Si j'acceptais le poste, ça faisait de moi un criminel. Et seul un abruti fini aurait refusé.

Deux choix se présentaient à moi. Oui ou non. Rien entre les deux. Pas de zone grise, pas de match nul possible.

La deuxième sortie de Clapham Junction, fermée au public, était surveillée par deux gardes à l'air inquiet. Pour me rendre à l'entrée principale, je me frayai un chemin dans le chaos de la foule.

Les gens descendaient St John's Hill pour se diriger vers les grands magasins. Des groupes d'individus, postés autour des devantures, essayaient de lever les rideaux métalliques. Les vitrines étaient explosées à coups de barre métallique et de batte de base-ball. Jusqu'ici, rien n'avait été pillé dans cette zone. Mais on sentait que les émeutiers étaient déchaînés, sur le point de tout dévaliser.

Aucun policier aux alentours.

Quelqu'un passa à côté de moi en sprintant, avec un masque de Spiderman sur le visage. Dans un premier temps, je crus que c'était un des night-clubbers dégrisés du Clapham Strand. Sauf qu'eux ils portaient le costume en entier et tout le barda. Mais ce passant-là n'avait qu'une cagoule de super-héros et rien de plus. Faisait-il partie d'un groupe d'autodéfense ? À quel point pouvait-on considérer que c'était drôle ?

Je tournai à gauche sur Falcon Road. Je fus coupé dans mon élan. Les deux trottoirs grouillaient d'individus affublés de sweat-shirts à capuche et de bonnets, les visages couverts par des bandanas et des cagoules.

Je fis demi-tour pour me faufiler dans le pub Falcon. Quelques secondes plus tard, le personnel verrouilla les portes. Ils baissèrent ensuite la lumière et éteignirent la musique. L'endroit regorgeait de clients réguliers et de citoyens venus se réfugier, tous terrifiés. On se rassembla au milieu de la pièce, le plus loin

possible des fenêtres.

Pendant les deux heures qui suivirent, nous nous retrouvâmes aux premières loges pour assister à la destruction de notre grand-rue. Autrefois synonyme de sécurité, elle se voyait à présent envahie et éclatée par un rassemblement populaire débridé.

Les insurgés avaient défoncé l'entrée du bazar Debenhams, tordant et vrillant les grilles pour pouvoir s'y engouffrer. Les corps disparaissaient rapidement à l'intérieur, comme aspirés par des forces centripètes.

Les émeutiers se frayaient un chemin dans les deux magasins de sport, attaquaient chaque vitrine en donnant des coups de pied jusqu'à ce que les vitres cèdent sous la pression, se détachent de leurs cadres, et tombent sur le sol.

Des hurlements de triomphe résonnaient un peu partout. Nous les vîmes arracher des tonnes de vêtements et se frayer un chemin pour emporter leur butin. Certains glissèrent et tombèrent sur le verre brisé, éparpillant leur récolte rapidement happée par d'autres mains véloces.

Ceux qui n'avaient pas pu venir avec des déguisements assaillirent un commerce de farces et attrapes. En quelques minutes, une bonne vingtaine de super-héros et de super-vilains rejoignit l'insurrection. Batman tenait une télévision à écran plat dans ses bras. Catwoman se déhanchait avec une machine à café. Docteur Doom se baladait avec un four micro-ondes flambant neuf. Frankenstein portait un aspirateur Dyson sur l'épaule.

Les femmes se montraient très actives et bien organisées. Bien plus que les hommes. Après s'être instantanément dirigées vers la section bagages de Debenhams, elles emportaient leur butin dans de larges valises à roulettes à travers les foules, comme si elles revenaient de très longues vacances.

Désormais, dans le pub, la peur avait laissé place à des plaisanteries morbides. Les fumeurs tiraient sur leurs clopes moins nerveusement, et le Falcon était redevenu un endroit banal, mais plongé dix ans en arrière.

Les gens avaient sorti leurs téléphones pour donner des nouvelles à leur famille et amis, filmant et photographiant la scène. Certains se fendaient de commentaires.

Une seule et unique voiture de police pointa son nez au coin de Falcon Road. Elle fit vite marche arrière et s'échappa par une rue adjacente, arrosée par un orage de bouteilles et de huées.

L'ambiance changea rapidement lorsque les trois étages du magasin de farces et attrapes partirent en fumée. Bourrée de cartouches d'hélium, la boutique pouvait exploser à tout moment. On s'éloigna encore un peu plus des fenêtres pour s'entasser dans la salle principale, recroquevillés.

Une grande table ronde en métal vola de nulle part et vint s'écraser sur une des fenêtres de l'établissement, fissurant le verre en une ligne diagonale. Une employée poussa un cri strident. Nous nous préparions à l'assaut final. Les barmans sortirent des couteaux et des rouleaux à pâtisserie. Certains saisirent des bouteilles et des chaises. Quelqu'un s'écria : « Putain, mais on fait quoi s'ils nous bombardent de cocktails Molotov ? »

Personne ne lui répondit. Karen n'arrêtait pas de téléphoner, et moi je lui disais, sans relâche, que tout allait BIEN , que ça se terminerait bientôt, qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que je reviendrais à la maison en un seul morceau. Cela ne me vint même pas à l'esprit de prendre un verre d'alcool.

Vers minuit, la police se pointa, de gros effectifs, emmitoufflés dans des équipements antiémeute, armés de matraques et de bergers allemands. Ils vidèrent les rues en fonçant droit sur les suspects qui continuaient à les provoquer. Les gens s'éparpillèrent petit à petit, pour enfin disparaître dans l'obscurité.

Puis, tout s'arrêta net.

Clapham Junction était enveloppée d'une épaisse fumée grise provenant de la boutique en feu. Le son des alarmes retentissait, en vain. Les rues brillaient comme des rivières gelées. Le verre, brisé au sol, éparpillé ça et là, formait une gigantesque patinoire. Un véritable puzzle glacé.

« Merci mon Dieu ! » cria Karen lorsque j'arrivai enfin à la maison.

Nous nous enlaçâmes et nous nous embrassâmes très fort.

Les enfants dormaient profondément.

La télé était allumée, le son très bas.

À l'écran, la rediffusion des événements de la journée défilait.

Londres en feu.

Londres en éruption.

Londres se repliant sur elle-même, recrachant les morceaux. Comparé à d'autres endroits, Clapham Junction ne s'en était pas sortie si mal que ça. Dans certains quartiers de Croydon, les rues paraissaient recouvertes de lave. Au beau milieu d'Earling, plusieurs pâtés de maisons avaient subi des violations de domicile et des incendies. Hackney s'était transformée en zone de guerre. De même que Peckham. Sur toutes les chaînes, la vidéo d'une silhouette tombant d'une fenêtre de son immeuble en feu passait en boucle.

Dehors, tout était calme. Il régnait une paix étrange, proche de la désolation. Comme si une épidémie avait mis à mal toute la résidence. Il faisait chaud et sec en cette soirée d'été. À cette heure-là, les groupes de gosses se rassemblaient

d'habitude sur « notre banc », mais avec les événements en cours, ils avaient dû trouver un meilleur endroit pour traîner.

Le silence fut occasionnellement rompu par des sirènes aiguës, pendant presque une heure et par les vibrations de l'hélicoptère des flics dont le projecteur perçait le ciel bleuté.

« Je savais qu'une chose comme ça allait se produire, fit Karen. On pouvait le sentir dans l'air, tu vois ? Les gosses qui traînent par là n'ont rien de mieux à faire. »

Nous nous installâmes devant la télé. Ils repassaient les images du carnage, des combats de rue, et pas mal de témoignages. On pointait déjà du doigt les personnes responsables, notamment les forces de police qui s'étaient montrées lentes à la détente.

« As-tu eu le verdict aujourd'hui ? » me demanda Karen.

Vu le bordel dehors, il n'était pas surprenant que cela n'ait pas été annoncé dans les médias.

« Ouais, répondis-je. Coupable. »

Elle ne fut pas choquée, ni déconcertée ou perplexe. Même pas curieuse. Vers 2 heures du matin, elle eut envie d'aller se coucher. Elle était vannée.

Je restai debout jusqu'à l'aube, fixant le téléviseur, montant la garde. La nuit commença à se décolorer. Je fermai les yeux en pensant que cette année j'avais été plongé dans deux émeutes, à mon insu.

La lumière du jour me réveilla d'un coup.

Les enfants avaient déjà pris leur petit déjeuner. J'entendais Amy et Karen s'affairer dans la cuisine. La télé, toujours allumée, projetait des images choquantes de Clapham Junction. Le centre-ville avait été fermé, les rues délimitées par un cordon de police. Sur le capot carbonisé d'une Twingo, peinte à la bombe, on pouvait lire l'inscription – BIENVENUE @ HACKNEY –.

West Croydon : un établissement vieux de cent cinquante ans, l'enseigne de mobilier House of Reeves, avait été entièrement réduit en cendres.

Stratford : un énorme tas de décombres calcinés, encore fumant, remplissait l'écran. Les pompiers utilisaient leur lance à eau pour étouffer les restes d'incendie. J'augmentai le volume.

« Il est encore trop tôt pour savoir ce qui s'est vraiment passé ici, avança un jeune journaliste. Il semblerait qu'un groupe d'émeutiers ait tenté d'assiéger le village olympique situé tout près, mais, apparemment, ces individus auraient été vigoureusement refoulés par la police. C'est alors qu'ils s'en seraient pris à cet

immeuble. Jusqu'à maintenant, il servait d'abri pour les sans-logis, et était dirigé par un groupe local de quakers. Le terrain a été vendu à un promoteur immobilier. Ironie du sort, l'immeuble allait être détruit aujourd'hui. On pense que les émeutiers se sont emparés d'une pelleteuse se trouvant déjà sur les lieux, et l'ont utilisée pour détruire l'immeuble avant qu'il ne soit brûlé par les émeutiers, puis ne effondre. D'après des sources policières, il n'y aurait pas de victimes. »

La caméra fit alors un zoom arrière. L'entrepôt ne formait plus qu'un monticule noirci de débris, de briques et de tuiles. Un camion de pompier, deux voitures de police et deux camionnettes de presse stationnaient sur le terrain vague. Et puis, tout au fond, une figure familière apparut à l'image, encore habillée du tailleur gris qu'elle portait au tribunal, hier.

Reid.

LES INFOS

(2011 – 2012)

Evening Standard, 5 septembre 2011

« Prison à vie pour Vernon James »

Le financier millionnaire Vernon James a été condamné à la prison à perpétuité pour le meurtre d'Evelyn Bates au tribunal d'Old Bailey ce matin. Il purgera une peine d'un minimum de vingt-cinq ans avant de pouvoir faire une demande de libération conditionnelle. En rendant sa sentence, le juge Adam Blumenfeld a parlé d'«un individu prédateur et dépravé ». James, arrêté le 17 mars, était accusé du meurtre d'Evelyn Bates, dont le corps a été trouvé dans une suite de l'hôtel Blenheim-Strand. Vernon James y séjournait alors et avait reçu le titre de personnalité éthique de l'année par le Hoffmann Trust. L'entrepreneur, qui avait plaidé non coupable, n'a montré aucune émotion à l'énoncé de la sentence.

Guardian, 6 septembre 2011

« Décès d'une avocate de renom »

La corporation juridique a rendu aujourd'hui un vibrant hommage à Christine Devereaux, décédée à l'hôpital hier matin. Mme Devereaux se trouvait dans le coma depuis le mois d'août.

Au cours d'une carrière impressionnante de plus de vingt ans, Christine Devereaux s'était construit une solide réputation, notamment grâce à son style dur, sans fioritures et ses impitoyables contre-interrogatoires demeurés

légendaires dans le milieu judiciaire. Mme Devereaux avait récemment assuré la défense de Vernon James dans son procès pour meurtre. James a été jugé coupable et condamné à la prison à vie, hier. Franco Carnavale a déclaré : « Lorsque j'ai été admis au barreau, Christine Devereaux était mon mentor et moi son élève. Elle m'a appris tout ce que je sais. » Mme Devereaux laisse dans le deuil son mari et quatre enfants.

The Law Times, 8 septembre 2011

« Kopf prend sa retraite : La fin d'une ère »

Sid Kopf, associé principal et cofondateur de Kopf-Randall-Purdom, a annoncé qu'il allait démissionner de son poste de P-DG à la fin du mois. Il sera remplacé dans ses fonctions par Janet Randall. Kopf, qui avait fondé la firme avec son collègue Stephen Purdom en 1962, était surnommé « l'Assassin Blond » par ses collègues, en raison de sa réputation redoutable, aussi bien en tant qu'avocat plaidant au civil qu'au titre d'avocat d'entreprise. Janet Randall a déclaré que la section pénale de la firme allait s'élargir et s'étendre à l'assistance juridique, tout en continuant de représenter des clients privés.

Daily Chronicle, 9 septembre 2011

« Émeutes de Stratford – Des restes humains retrouvés »

La police confirme que les os retrouvés dans les fondations de l'entrepôt de Stratford, dans l'est de Londres, provenaient bien d'un être humain. D'après le porte-parole de la police, les restes « datent de plus de cinquante ans ». L'entrepôt, qui s'était effondré le mois dernier lors des émeutes, avait été par ailleurs assigné à la démolition. Le site servait auparavant de refuge pour sans-abri. Les Amis de Stratford, une association caritative quaker située à proximité du village olympique, avaient pour habitude de distribuer nourriture et vêtements aux gens dans le besoin. L'inspectrice Carol Reid, en charge de l'enquête, a lancé un appel à témoin. « Pour le moment, nous gardons l'esprit ouvert quant à la façon dont le corps est arrivé là. Nous n'excluons certainement pas un acte criminel », a-t-elle déclaré.

« Le squelette de Stratford – Au meurtre ! »

L'inspectrice Carol Reid de la police métropolitaine de Londres a annoncé la nuit dernière qu'une enquête pour meurtre était engagée, après que les restes d'un être humain, désormais baptisé « Squelette de Stratford », ont été identifiés comme ceux de Michael Zengeni, demi-frère du controversé magnat de l'immobilier Scott Nagle. Jusqu'ici, les autorités pensaient que Zengeni avait été kidnappé et assassiné en Rhodésie (actuellement Zimbabwe) en 1961.

Lors d'une investigation diligentée à Londres en 1962, le capitaine de la police rhodésienne Oliver Wingrove avait déclaré au médecin légiste qu'il avait identifié le corps de Zengeni – alors en état de décomposition avancé –, grâce aux expertises dentaires ainsi qu'au passeport retrouvé sur les lieux. Selon certaines sources, il est quasiment certain que Zengeni soit arrivé au Royaume-Uni en provenance de Rhodésie le 28 novembre de l'année 1961, et qu'il ait été assassiné le même jour. Les examens post mortem de la dépouille ont confirmé la cause du décès : une balle tirée en pleine tête et à bout portant. Le corps aurait ensuite été enterré dans les fondations (nouvellement creusées) d'un entrepôt qui devait plus tard abriter le centre quaker de Stratford, construit le 29 novembre 1961 par l'entreprise de construction de Thomas Nagle... La police pense que M. Zengeni aurait été attiré sur le lieu de son assassinat par Andrew Swayne, un détective privé travaillant à l'époque pour le cabinet d'avocats Kopf-Randall-Purdom. Andrew Swayne serait mort d'une crise d'alcoolisme en juillet dernier. Zengeni était le fils métis illégitime du promoteur immobilier Thomas Nagle, et demi-frère de Scott Nagle, magnat de l'immobilier.

Sun, 8 mars 2012

« Deux ans pour Pepe »

Le milieu de terrain de Chelsea en disgrâce, Pepe Regan, a été écroué hier à Wandsworth, le plus connu des établissements pénitentiaires de la capitale. Le footballeur a écopé d'une peine de deux ans d'emprisonnement après avoir été reconnu coupable d'intimidation sur témoin dans son procès pour agression l'an dernier. Le témoin en question – à qui on avait accordé

l'anonymat – a changé sa version des faits. Lors de la procédure, la cour a découvert que Regan avait recherché l'identité de cette personne en faisant enregistrer ses conversations téléphoniques par un détective privé employé par le *Daily Chronicle*. Deux coaccusés de Pepe, le journaliste Kevin Dorset, ex-employé du *Chronicle*, et sa petite amie, Arabella Hogan, ont tous deux écopé d'un an de prison avec sursis et de cent cinquante heures de travaux d'intérêt général. Dorset a reconnu avoir fourni la retranscription à Arabella Hogan lors du procès initial.

BBC ONLINE NEWS, 22 mai 2012

« Une confession choc provoque une rixe à Old Bailey »

Un spectacle insolite s'est déroulé dans la cour d'Old Bailey ce matin, lors du procès de trois ressortissants israéliens, lorsqu'une bagarre a éclaté entre les accusés, qui ont dû être retenus par la sécurité. Deborah Levi, Sam Dreyfus et Rudy Cohen ont été inculpés pour l'assassinat d'une prostituée française au commissariat de Southend en avril 2011, ainsi que pour une tentative d'enlèvement qui a conduit à la fusillade sur le Strand à Londres en août dernier. Deux personnes et le tireur – Daniel Bronstein, le quatrième membre de l'équipe – ont été tués. Les accusés seraient d'anciens membres d'une unité d'élite de l'armée israélienne célèbre pour ses missions clandestines et des assassinats. Depuis leur départ de l'armée, cette équipe de tueurs à gages n'avait jamais été appréhendée. La rixe a éclaté au tout début du procès, lorsque Cohen a annoncé de façon inattendue par l'intermédiaire de son avocat, Ann Sanlon, qu'il souhaitait changer son plaidoyer de non-culpabilité et fournirait des preuves au procureur. Lorsque le juge a demandé à Cohen de confirmer, ce dernier a déclaré stoïquement :

« Je confirme. Et, par la même occasion, ajoutez à cela que nous avons été payés pour assassiner Mme Evelyn Bates. Que Dieu ait pitié de nos âmes. » C'est à la suite de cette déclaration qu'il a été agressé par ses coaccusés. Le procès, suspendu jusqu'à demain, s'annonce compliqué et tendu.

Guardian, 6 juin 2012

« Arrestation de Scott Nagle »

La police a appréhendé hier le magnat de l'immobilier Scott Nagle, à son domicile, dans la ville de Kent, pour conspiration en vue de commettre un meurtre. Cette arrestation fait suite à une enquête en cours concernant le meurtre du demi-frère de M. Nagle en 1961, Michael Zengeni, dont les restes ont été trouvés dans les fondations d'un entrepôt à Stratford en août dernier. Lors de la conférence de presse, l'inspectrice Carol Reid, de la police métropolitaine, a confirmé qu'un homme de quatre-vingt-trois ans se trouvait actuellement en garde à vue.

Evening Standard, 8 août 2012

« Libération imminente pour Vernon James »

Vernon James devrait être libéré de prison à la fin de cette semaine. Sa condamnation devrait être annulée par la cour d'appel dans le cadre d'une audience vendredi. Cette décision découle des révélations de Rudy Cohen, l'un des quatre anciens soldats de l'armée israélienne impliqués dans la fusillade du centre de Londres l'an dernier. La thèse du complot perpétré par les ex-membres du Mossad semble donc sur le point d'être confirmée. Le millionnaire, propriétaire d'un important fonds d'investissement, avait été condamné à la perpétuité en septembre 2011, pour l'assassinat d'Evelyn Bates dans sa chambre d'hôtel. L'appel sera entendu à la cour royale de justice.

Épilogue

Le point de non-retour

« Es-tu prêt pour demain ? » me demanda VJ.

Nous étions tous les deux dans le parloir.

« Fin prêt. »

Son appel serait entendu le lendemain en début de matinée. Une simple formalité. Ensuite, il serait libre.

On aurait pu penser que la justice l'aurait libéré dès la condamnation des Israéliens, mais la décision devait être ratifiée par les tribunaux et ça prenait du temps. « Quelles sont mes chances ? me demanda Vernon en souriant largement.

— Je ne voudrais pas te donner de faux espoirs, tu sais. Dans ce jeu, on avance un pion à la fois, plaisantai-je.

— Tu parles comme un véritable avocat. »

On pouvait désormais se permettre de plaisanter ensemble. De rire aussi. Contre toute attente, j'étais resté chez KRP. Tout le monde a un prix. Le mien ? Une vie meilleure pour ma femme et mes enfants, et une seconde chance pour moi. Je bossais comme assistant juridique tout en étudiant le droit pour obtenir mon diplôme à UCL. L'imbécile que j'avais été se trouvait derrière moi, très loin. Depuis le départ de Kopf, les choses étaient différentes au cabinet. Janet s'était installée dans son bureau et avait élargi la division chargée des questions pénales. J'étais, naturellement, devenu son bras droit... Nous étions désormais trente-sept. Janet m'écoutait et me demandait souvent des conseils sur les dossiers. Je la considérais comme mon mentor mais je ne savais pas trop quoi penser d'elle. Comment avait-elle réussi à pousser Kopf à démissionner tout en lui prenant les clés de son royaume. L'avait-elle fait chanter ? Avaient-ils prévu le coup ensemble ?

Justice avait été à moitié rendue. Le tueur d'Evelyn Bates était mort, ceux de Fabia Masson en prison et un homme innocent, encore incarcéré, serait bientôt dehors. Soit. Mais les véritables coupables, ceux qui avaient tout orchestré,

vadrouillaient dans la nature – jusqu'à présent.

J'avais témoigné au tribunal au sujet de la tentative d'enlèvement organisée par les Israéliens ; et aussi – finalement – relaté le récit de Fabia au commissariat de Southend. Le témoin clé du procès, Rudy Cohen alias Rudy Saks, se trouvait au centre des débats. En deux jours à la barre des témoins, il avait débarrassé toute l'histoire au sujet du coup monté contre VJ. Depuis le moment où l'équipe avait été recrutée jusqu'à celui où il avait été arrêté à la gare du Nord, à Paris.

Le scénario était effrayant. Cohen débatta tout. Comment ils avaient sélectionné Fabia Masson, « la victime idéale », en fonction de son QI et du type de femme que VJ appréciait. Puis la manière dont ils avaient entraîné Evelyn Bates dans la suite après la fuite de Fabia. Pourquoi elle ?

« Nous devions improviser. Faire vite. Elle convenait à la situation. Une femme vivant seule, sans amis. Daniel Bronstein, alias Jonas Dichter, l'a étranglée sur le sol de la suite. »

En temps normal, ils auraient dû quitter le pays une fois le boulot terminé, mais Fabia constituait un détail à régler avant de se faire la malle. Pourquoi s'étaient-ils donné tant de peine pour elle ?

« Parce qu'on n'aurait pas reçu la totalité de notre paie, et ça aurait porté préjudice à nos carrières. Comme dans n'importe quel autre boulot. »

Ensuite, Cohen avait raconté en détail la descente chez David Stratten, le fameux contrôleur fiscal. Mais il a nié le meurtre de Stratten.

Quant à celui d'Andy Swayne, tout en admettant qu'ils avaient perdu deux journées à le suivre, il avait écarté « toute implication dans son décès ».

Les deux autres membres du groupe encore en vie écopèrent d'une peine de prison à perpétuité, sans possibilité d'admission à la libération conditionnelle avant trente ans, Cohen, une peine de prison à vie avec une possibilité de libération au bout de quinze ans – pour sa coopération avec la justice.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

La police perquisitionna l'agence Silver Service et arrêta Beverley Wingrove qui fut cependant libérée, faute de preuves. Elle déclara ne pas connaître la véritable identité des Israéliens. Quant à Oliver Wingrove, son mari, il n'avait, selon elle, jamais évoqué le travail qu'il faisait à l'époque.

Scott Nagle fut libéré sous caution mais assigné à résidence, en attendant l'enquête sur le meurtre de Michael Zengeni. Nagle n'était pas représenté par KRP. Janet prétextait un conflit d'intérêts.

L'élément de preuve le plus probant le liant à Zengeni et constituant un mobile de meurtre était le second testament de leur père qui partageait équitablement

entre eux deux ses propriétés et ses firmes et qui avait disparu de l'armoire de classement de Kopf. L'Assassin Blond avait, semble-t-il, couvert leurs traces.

Il s'était rendu à la police de façon volontaire afin de se soumettre à un interrogatoire, et avait été libéré trois heures plus tard sans avoir été inculqué. VJ soupçonnait Scott Nagle, qui avait racheté l'entrepôt, d'être l'instigateur de ses mésaventures. Il n'avait pas pour autant fait la connexion avec KRP. Pas encore, en tout cas.

Enfin, Andy Swayne :

Tout le monde pensait à présent qu'il avait tué Michael Zengeni. Tout le monde sauf moi.

À mon humble avis, il ne savait même pas ce qui se passait vraiment à ce moment-là. Il croyait juste faire son boulot : apporter une lettre, récupérer Michael à l'aéroport d'Heathrow pour l'emmener à Stratford sur un site de construction afin qu'il rencontre son père.

Il avait été témoin d'un meurtre qui l'avait traumatisé. Ça, j'en étais certain. Après cette histoire, il avait éprouvé un sentiment de culpabilité chronique, ce qui expliquait pourquoi il s'était mis à boire comme un trou.

Pourquoi ne s'était-il pas confessé, pourquoi ne m'avait-il pas tout raconté ? Parce qu'il était aussi impliqué que Kopf et Nagle. Et surtout, parce qu'il avait peur de Kopf. Ce dernier le tenait.

Il avait donc eu besoin de moi – un employé de chez KRP, un greffier fraîchement débarqué dans la boîte – afin de dénoncer les coupables. Il avait voulu m'aider à trouver le chemin de la vérité et je ne m'en étais pas rendu compte.

« Que va-t-il se passer demain, alors ? demanda VJ.

— Je pense que ta peine sera annulée et que le jugement sera invalidé, et donc tu seras libéré.

— Mais je ne serai pas acquitté ?

— Il faudrait rouvrir le procès pour ça, ce qui n'arrivera pas car le CPS n'ira pas dans ce sens-là. Les procès coûtent cher aux contribuables. Pourquoi acquitter un innocent alors qu'on peut envoyer un coupable en prison ?

— En conséquence de quoi, mon nom ne sera pas lavé ?

— Techniquement parlant, non.

— Je serai toujours le type qui a tué Evelyn Bates ?

— Pour les personnes qui ne connaissent pas bien le sujet, ouais. Mais, au moins, tu seras un homme libre.

— Ce n'est pas juste », fit-il en soupirant.

Le moment était enfin arrivé – celui que j'attendais depuis le jour où je m'étais à nouveau retrouvé seul avec lui dans la même pièce. L'occasion de mettre notre passé sur le tapis.

« On peut comparer cette situation à ce qui s'est passé avec moi et ton journal intime.

— Quoi ?

— Ton journal, tu te souviens ? Celui que tu m'as accusé de t'avoir volé ? »

Il me fixa d'un air perplexe. Son expression se figea si longtemps qu'elle s'imprégna sur son visage comme s'il avait oublié. Je me demandai alors s'il n'avait pas complètement occulté cette histoire.

« Oh..., fit-il, après environ une minute de silence. *Ça*.

— Tu l'as retrouvé, finalement ? »

Il secoua la tête.

« As-tu au moins découvert qui te l'avait volé ?

— Non.

— Mais tu savais que ce n'était pas moi, hein ?

— Je n'arrive pas à croire qu'on soit en train de parler de ça.

— Ça a eu des conséquences énormes pour moi... »

Il s'installa au fond de son siège et croisa les bras sur sa poitrine. Il avait pris de la masse au cours de l'année passée.

« Mais bon sang, ça fait vingt ans, Terry. »

Il avait raison. Dans les circonstances actuelles c'était tellement insignifiant, mais pas pour moi. Il s'agissait en l'occurrence de ma seule et unique occasion de tourner la page, de lui poser la question qui m'avait taraudé depuis... *vingt ans*. D'obtenir une putain de réponse.

« Terry, tu ne t'es pas douté de ce qui s'était passé ?

— Non.

— Je pensais que t'en avais fini avec ça depuis tout ce temps. Je pensais vraiment que tu avais compris.

— Compris quoi ? »

Je ne voyais pas où il voulait en venir. Et je n'étais plus si sûr de vouloir le savoir. Mais sans explication définitive, pas de paix. Sans paix, pas de progrès.

« Raconte-moi donc, Vernon.

— Tu te souviens de ton attitude à Cambridge ? De ce que t'étais devenu ?

— De quoi tu parles ?

— Tout le temps bourré... T'étais devenu gênant.

— Pour qui ?

— Pour moi, bien sûr – et les gens que je connaissais.

— Tu parles de tes amis de l'époque, c'est à eux que tu penses ?

— Toujours aussi susceptible. T'as gardé cette mentalité de provincial. M. Terry Flynt, inlassablement suspicieux de tout ce qui dépasse le bout de son nez. Le monde est plat et t'es toujours effrayé d'aller trop loin et de tomber à la fin. »

Son dédain m'écœurerait. Il me méprisait à cette époque. Et il continuait à le faire, même aujourd'hui.

« Au moins, j'ai jamais été un parvenu, moi.

— Tu ne comprends pas, Terry ? Les gens comme nous – les élèves des écoles publiques, sans piston, sans parents riches – si on n'escalade pas, c'est le naufrage assuré. Et je n'avais pas fait Cambridge pour me noyer.

— Ça veut dire quoi, putain de merde ?

— Qu'est-ce que tu *crois* que ça signifie ? »

Je saisisais. Mais je n'arrivais pas à croire qu'il en était arrivé là, qu'il avait été aussi impitoyable. Je pensais le connaître, lui et ses limites. J'étais à côté de la plaque. J'eus du mal à déglutir.

« T'as jamais eu de journal intime, c'est ça ?

— Non.

— T'as tout inventé ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Je voulais te chasser de mon chemin et de ma vie. Tu constituais un handicap pour moi, tu me freinais. Je parlais à des gens, je me faisais un tas de contacts importants comme on le fait dans des endroits comme Cambridge. Et qu'est-ce qui se passait ? Tu faisais ton apparition. Complètement bourré, provocateur à souhait, agressif, insultant, et j'en passe... Ça avait des répercussions négatives pour moi. Et tu sais ce qu'on dit... Qui se ressemble s'assemble. Et avec qui j'étais assemblé ? Avec *toi*. Mon connard de poivrot de pote de *Stevenage*. Je ne pouvais pas me permettre d'en rester là. Mais je ne voulais pas non plus interrompre notre amitié en te disant ça froidement. J'avais besoin d'un prétexte pour me débarrasser de toi, d'un incident opportun. »

Ses mots heurtèrent mon crâne comme une boule de démolition. Je n'avais jamais imaginé un seul instant que je constituais un quelconque frein pour lui.

« T'as menti aux gens de l'université. Tu leur as dit que je t'avais volé ton journal.

— Je ne voulais pas que ça aille *aussi* loin, crois-moi. Mais je n'avais pas le choix.

— Bien sûr que si.

— Quoi ? Revenir en arrière ? Tu as entendu ce que je viens de te dire ? Je voulais te chasser de ma vie.

— Tu m'as fait renvoyer de Cambridge. »

L'exaspération transforma son visage. Ses yeux formèrent deux petites fentes brillantes.

« C'est faux, Terry. Tu sais pourquoi tu t'es fait renvoyer ? Pas pour avoir volé mon journal inexistant. Ils n'en avaient rien à foutre de ça. Tu t'es fait renvoyer parce que t'as foiré tes examens. Pas à cause de moi ou de mes actes, mais à cause de tout ce que tu n'as *pas* fait. Pendant tout le temps que tu as passé à Cambridge, t'as rien glandé. Je n'arrêtais pas de te le répéter, de te sermonner à ce sujet. Tu n'écoutais pas. Tu ne voulais pas savoir. Tu n'en faisais qu'à ta tête, trop occupé à aller au pub. Et toutes les dissertations que tu n'as jamais écrites ? Même lorsque tu bossais, tu bâclais tout et tu rendais ta copie une heure avant tout le monde. Tu ne te donnais pas la peine de faire les choses jusqu'au bout. Ta vie était une boisson et tu t'enivrais avec. »

Je ne pouvais pas riposter. Je *n'avais* pas de réponse. J'étais juste énervé et dégoûté. Dégoûté de lui – même s'il avait raison sur toute la ligne.

Oui, *j'avais* foutu ma vie en l'air à cette époque. J'avais gâché une occasion qui se présentait rarement chez les gens de la classe ouvrière. Et pour ça, je méritais ce qui s'était passé.

Mais ça ne justifiait rien. Sûrement pas.

Sans compter que je n'avais même pas mentionné Melissa.

Ces derniers mois, en travaillant ardemment sur sa demande en appel, en lui parlant de manière régulière, j'avais réussi à séparer l'homme qu'il était devenu de celui qu'il avait été autrefois. Assez facilement d'ailleurs. Le gars en face de moi avait été envoyé en prison pour un crime qu'il n'avait pas commis. À mes yeux, il ne constituait plus une personne, mais une cause. J'avais même commencé à l'apprécier.

Ça n'avait pas duré longtemps.

La colère qui somnolait en moi venait de se réveiller.

L'article de Kev Dorset n'avait jamais été publié. Les émeutes et leurs conséquences avaient fait passer sa condamnation à la trappe médiatique. J'eus soudain envie de mettre sur le tapis le meurtre de Rodney et son alibi...

Mais, à cet instant précis, j'entendis en moi la voix de Karen, forte et claire, tourbillonnant dans mon crâne comme des cloches d'église : « On ne triche pas avec son karma. »

Toujours et encore, tel un mantra.

On ne triche pas avec son karma.

Elle avait raison.

VJ n'avait *pas* triché avec son karma. Toute ma vie, j'avais voulu qu'il paie pour ce qu'il m'avait fait.

D'une certaine manière, il avait payé. Une partie de mon existence avait été abîmée par un de ses mensonges. Et la sienne avait été ruinée par un complot, une mystification d'un type différent, une sorte de tromperie. On ne triche pas avec son karma. Personne n'y parvient. Ce n'est pas instantané, mais ça vous revient toujours à la face, un jour ou l'autre. J'aurais pu lui faire la remarque, mais à quoi bon ?

Demain, Vernon serait un homme libre. Et à quoi est-ce que cette liberté ressemblerait ? Il avait perdu son entreprise. Melissa demandait le divorce. Et tout le monde savait quel type de personnage il était réellement. Il se referait une santé, sans le moindre doute, mais il ne pourrait jamais se remettre entièrement sur pied, ni être considéré de la même manière qu'autrefois. Et, bien évidemment, il y aurait toujours des gens qui penseraient qu'il avait tué Evelyn Bates.

« Si t'avais su pour le journal, tu m'aurais aidé de la même manière ? »

Bonne question. *Très* bonne question. Est-ce que cela aurait fait une différence ? Je n'avais pas pensé à ça.

La personne que j'étais le 17 mars 2011 n'aurait pas levé le petit doigt pour lui. Celle que j'étais aujourd'hui l'aidait, peu importent les conditions.

« Je ne suis pas encore avocat, mais j'ai commencé à le devenir à la minute où on m'a donné ton dossier. La loi est fondée sur le principe que toute personne a le droit à un procès juste et équitable, et peu importe à cet égard qui elle est ou ce qu'elle a fait – aux autres, ou à elle-même. »

Il s'esclaffa.

« Tu me hais, n'est-ce pas ?

— Non », répondis-je en secouant la tête. Je le pensais vraiment. Pour la toute première fois. Je ne le haïssais pas du tout. Plus du tout. Nous étions quittes. La vie avait rétabli une sorte d'équilibre entre nous.

« Tu sais, j'avais un ami, il y a très longtemps de cela. C'était un bon ami. Mon meilleur ami. Nous étions vraiment proches, comme des frères. Puis nous avons grandi et choisi des voies distinctes. Je ne l'ai plus jamais revu. Je ne sais pas où il se trouve ni ce qui lui est arrivé. Il y a de bonnes chances pour que, si je le croise un jour dans la rue, dans un an, je ne le reconnaisse même pas. Mais tu sais quoi ? Ça me va. Parce que de cette manière je me souviendrai toujours de ce qu'il était, et non pas de ce qu'il est devenu. »

Sur ces mots, je me levai et me dirigeai vers la porte de la cellule pour appeler le garde. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et les bruits de la prison vinrent inonder l'atmosphère. Je ne me retournai même pas vers lui. J'avais enfin fait table rase de notre passé. À partir de maintenant, mon seul leitmotiv serait

d'aller de l'avant.

« On se voit au tribunal, *Vern.* »

Remerciements

Je tiens à remercier :

Seb Stone, The Mighty Bromfields, Tony et Roma Greenway, The Bents, David Shelley, Lucy Icke, Jane Gregory & Co., Clare Oxborrow (*Mrs* Smith !), Frank et Mark Canavan, Angie Robinson, Sophie Earle, Bill Pearson, Natasza Tardio, Edwidge Danticat, Danny Laferrière, Tony Burns, Tomas Carruthers, Chris McWatters, Mitch Kaplan, The Guyatts, The Kanners, The Kaufmanns, Darrell Davis et Lynette, Allen George, Roger Guenveur-Smith, Emma et Tony, Sam Sotudeh, Kevin McHale, Thor De Grammont, and Steve Purdom.

Et tout particulièrement Jan et Michael Eldridge, Andrew Holmes, Suzanne Beck, tout le personnel de la cour d'Old Bailey, Westminster (autrefois à Horseferry Road), et The Falcon, Clapham Junction.

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard

TONTON CLARINETTE, Série Noire 2008 (Folio Policier n° 579).

VOODOO LAND, Série Noire 2011 (Folio Policier n° 683).

CUBA LIBRE, Série Noire 2013 (Folio Policier n° 772).

Suivez l'actualité de la Série Noire sur les réseaux sociaux :

<https://www.facebook.com/gallimard.serie.noire>

https://twitter.com/La_Serie_Noire

Titre original :

THE VERDICT

© Nick Stone, 2014.

© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © Fairfax Media / Jessica Shapiro / Getty Images.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2018.

NICK STONE

LE VERDICT

THRILLER

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRÉDÉRIC HANAK

Après une jeunesse pour le moins erratique, Terry Flint s'est marié, a eu deux enfants et occupe depuis quelques mois la fonction de greffier chez KRP, un important cabinet d'avocats. L'associée chargée des affaires pénales le désigne pour la seconder dans un procès qui promet d'être retentissant. Vernon James, tout juste élu « personnalité éthique » de l'année, est accusé d'avoir assassiné une jeune femme dans la suite de l'hôtel qu'il occupait après la remise de son prix.

Mais ce que l'avocate ignore, c'est que par le passé Vernon a anéanti l'existence de Terry, dont il était pourtant le meilleur ami.

Pour ne pas perdre son travail, Terry décide de ne rien dire. Mais sera-t-il capable de remplir sa mission sans se laisser submerger par son ressentiment ? Fera-t-il vraiment tout ce qui est en son pouvoir pour prouver l'innocence de leur client ?

Nick Stone est né à Cambridge en 1966. Il vit aujourd'hui à Londres. Après *Tonton Clarinette*, *Voodoo Land* et *Cuba Libre*, *Le verdict* est son quatrième roman à paraître à la Série Noire.

Cette édition électronique du livre *LE VERDICT* de Nick Stone
a été réalisée le 30 octobre 2018 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070145508 - Numéro d'édition : 266011).

Code Sodis : N62293 - ISBN : 9782072544187.

Numéro d'édition : 266012.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)